Van Hollebeke

CHARLES-EMMANUEL

Marquis de

COURS DE LANGUE FRANÇAISE

CHRESTOMATHIE
FRANÇAISE

A L'USAGE DES ÉCOLES MOYENNES & DES CLASSES INFÉRIEURES
DES ATHÉNÉES ET DES COLLÈGES

PAR

B. VAN HOLLEBEKE

INSPECTEUR PRINCIPAL DE L'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE, A NAMUR
ANCIEN PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE FRANÇAISE A L'ATHÉNÉE ROYAL DE LIÈGE

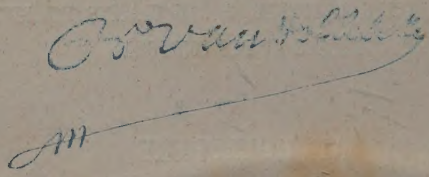
2me ÉDITION.

OUVRAGE ADOPTÉ PAR LE CONSEIL DE PERFECTIONNEMENT DE L'ENSEIGNEMENT MOYEN

NAMUR
IMPRIMERIE DE AD. WESMAEL-CHARLIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE FER, 51

1881

Les formalités voulues par la loi ont été remplies.
Les exemplaires sont revêtus de la griffe de l'auteur



NAMUR. IMPRIMERIE DE AD. WESMAEL-CHARLIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR, RUE DE FER, 51

PRÉFACE

Cette chrestomathie est destinée aux classes inférieures des athénées et des collèges.

Elle s'adresse aussi tout particulièrement aux élèves des écoles moyennes.

Au moment où le Gouvernement, pour répondre à un besoin impérieux, se propose d'augmenter considérablement le nombre des écoles moyennes, nous croyons cette publication opportune. Notre ambition est de contribuer par un livre utile au succès de ces établissements si dignes d'intérêt.

D'ailleurs ces écoles se distinguent déjà par une excellente organisation. Nous avons pu apprécier, dans le cours d'une longue carrière professorale, la valeur de l'enseignement qui s'y donne et les résultats qu'on y obtient. Nous avons constaté, depuis bien des années, que la plupart des élèves qui entrent dans un athénée après avoir fait un cours complet d'école moyenne, sont aptes à suivre l'enseignement de la langue française en troisième professionnelle, quelques-uns même en seconde.

Eu égard à ce degré d'avancement, nous avons inséré dans notre chrestomathie un certain nombre de morceaux dépassant le niveau des classes inférieures des athénées. Nous nous en rapportons à l'expérience des professeurs pour distinguer les pages auxquelles nous faisons allusion de celles dont l'étude présente moins de difficultés.

On remarquera que notre recueil est beaucoup plus étendu que les autres ouvrages de ce genre destinés aux mêmes classes.

Voici les considérations qui nous ont porté à élargir notre cadre :

Le Gouvernement a provoqué naguère, dans les conférences mensuelles des professeurs des athénées, la solution d'une question digne au plus haut point de l'attention des maîtres expérimentés : Faut-il, en vue de la culture intellectuelle des élèves des classes inférieures, recommander à ceux-ci la lecture d'ouvrages entiers ou se borner à leur offrir de simples extraits?

Nous pensons que, bien que les jeunes écoliers puissent lire avec fruit quelques ouvrages complets, appropriés à leur âge, il convient plutôt, en règle générale, de leur présenter un choix judicieux de morceaux détachés.

Seulement, il est bon que ces extraits aient parfois quelque étendue, afin de préparer insensiblement les élèves à lire avec fruit des œuvres de longue haleine. Dans ce cas, l'attention doit être soutenue par l'intérêt du fond et les charmes du style.

Notre livre est le fruit de plusieurs années de recherches laborieuses. On y trouvera d'abord un grand nombre de morceaux qui se rencontrent dans la plupart des chrestomathies : il est des chefs-d'œuvre qui s'imposent d'eux-mêmes dans tout recueil de ce genre.

Nous nous sommes borné à des citations peu nombreuses pour les auteurs dont les œuvres figurent au programme officiel. Il en est ainsi, par exemple, des fables de La Fontaine et des lettres de M^me^ de Sévigné.

Le Gouvernement, en imposant l'étude de ces auteurs aux classes de quatrième et de troisième des deux sections des athénées, n'a pas eu la pensée de les proscrire des classes inférieures. Il est bon d'expliquer, dès les premières années d'études, quelques fables, quelques lettres faciles; et à qui les emprunter plutôt qu'à ces deux modèles immortels, La Fontaine et Sévigné? Seulement, nous avons eu soin de ne pas empiéter sur l'étude approfondie dont ces deux écrivains doivent être l'objet plus tard, et nous nous sommes abstenu de reproduire dans notre chrestomathie celles de leurs pages qui ne pourraient être expliquées avec fruit dans les cours inférieurs.

Quant à Boileau, dont l'étude appartient aux classes de troisième et de seconde, nous n'en avons donné que de rares extraits. Les élèves ont entre leurs mains l'excellente édition des *Œuvres choisies* de cet auteur publiée par MM. Van Bemmel et Gravrand, édition recommandée à si juste titre par le Gouvernement.

Nous ne faisons aucune citation de Racine, de Corneille, ni d'autres auteurs exclusivement réservés aux classes supérieures.

Si, dans notre recueil, la plus large place revient de droit aux écrivains du grand siècle, nous n'avons pas cru devoir en exclure ceux du XVIII^e^ siècle ni les auteurs contemporains.

Nous nous sommes aussi gardé de proscrire de parti pris tous les noms qui ne brillent pas au premier rang parmi les génies littéraires de la France. Ce dédain pour les écrivains de second ordre qui, à leurs heures, ont produit des pages marquées au coin de la perfection, nous semble injuste et préjudiciable aux intérêts de l'enseignement public.

Tout ce qui est bien pensé, bien écrit, tout sentiment élevé, généreux, revêtu d'une forme littéraire correcte, élégante, exquise, nous semble propre à former l'esprit et le cœur de la jeunesse. Il en résulte que notre recueil contient un choix plus riche et plus varié que les autres ouvrages du même genre.

Mais, nous le répétons, nous avons cherché avant tout à faire un choix judicieux et sévère.

En effet, un grand nombre de morceaux sont destinés à être appris par cœur; tous seront lus et relus maintes fois par les élèves, et laisseront dans leur esprit des traces ineffaçables. « Jamais il ne faut permettre, dit Nicole, que les enfants apprennent rien par cœur qui ne soit excellent; car les choses qu'ils ont apprises sont comme des moules ou des formes que prennent leurs pensées lorsqu'ils veulent les exprimer. »

Et ce n'est pas seulement au point de vue littéraire qu'il importe de donner des modèles accomplis, c'est encore et surtout sous le rapport moral. Il ne suffit pas de faire prendre aux jeunes gens l'habitude du bon langage, il faut leur inculquer de bons principes, développer en eux de bons sentiments; il faut, en éclairant leur intellige ce, faire éclore dans leur âme des pensées généreuses; en un mot, il faut former des esprits droits et des cœurs honnêtes.

Une chrestomathie doit donc être un livre essentiellement moral. Que de chaque page découle une leçon de vertu, d'humanité, de patriotisme [1].

Un point qui n'est pas sans importance, c'est la fidélité des textes. Nous y avons apporté tous nos soins. Nous avons suivi les éditions les plus autorisées, nous défiant surtout des chrestomathies, dont la plupart ont été faites les unes d'après les autres; déplorable système, qui a pour conséquence inévitable d'accumuler dans les dernières impressions toutes les erreurs qui se sont glissées successivement dans les précédentes.

[1] Au point de vue de notre nationalité, plusieurs pages d'écrivains belges pourraient trouver place dans une chrestomathie, à côté des chefs-d'œuvre littéraires de la France; mais ces emprunts faits à notre littérature nationale seraient mieux justifiés dans un recueil destiné aux classes supérieures. D'autre part, nous avons déjà publié, il y a quelques années, des *Morceaux choisis de poètes belges*, dont nous nous sommes permis de recommander la lecture à la jeunesse studieuse, en attendant que le même travail soit fait pour nos prosateurs.

Nous avons donc demandé nos textes aux sources les plus dignes de confiance.

Notre tâche a été parfois bien ingrate, notamment pour les lettres de Mme de Sévigné. Jusqu'ici toutes les chrestomathies avaient adopté sans contrôle le texte des deux recueils de lettres publiés, vers le milieu du siècle dernier, par le chevalier Perrin. C'étaient les lettres de Mme de Sévigné épurées, polies, châtiées.

Nous dirons avec les éditeurs de l'excellent recueil Monmerqué : « Nous voulons Mme de Sévigné telle qu'elle a été, non telle que le XVIIIe siècle nous l'a faite [1]. » Nous préférons aux retouches et aux arrangements de M. Perrin la libre aisance de cet auteur inimitable, avec ses négligences, ses répétitions, ses hardiesses, ses archaïsmes. Triste aveuglement, en effet, que de s'évertuer à rendre, comme le dit M. Cousin, « plus coulant et plus agréable aux lecteurs vulgaires le style étincelant et hasardé de l'incomparable marquise! »

Quelques rares morceaux de notre recueil laissent peut-être encore à désirer au point de vue de la fidélité des textes; mais rien ne sera négligé pour y porter remède dans une nouvelle édition.

Quant à la répartition des matières, nous avons suivi à peu près le plan adopté pour la plupart des livres du même genre. Seulement, les morceaux groupés sous les différentes rubriques sont disposés, autant que possible, de manière à présenter des difficultés graduées, selon l'âge et le degré d'avancement des élèves.

Quelques collègues nous avaient donné le conseil de publier notre chrestomathie en plusieurs volumes, dont chacun eût été destiné à une classe différente. Ils s'appuyaient sur ce fait que la jeunesse aime le changement, la variété, qu'un livre nouveau a toujours pour elle beaucoup d'attrait, et que le meilleur moyen de réveiller son attention, c'est d'exciter sa curiosité.

Mais il y a, selon nous, d'autres avantages plus sérieux à laisser un même recueil, plus complet, pendant plusieurs années entre les mains des élèves. Ceux-ci gardent alors sous les yeux les morceaux qui leur ont été

[1] L'édition Monmerqué des lettres de Mme de Sévigné fait partie de la collection intitulée : *Les grands écrivains de la France, nouvelles éditions publiées sous la direction de M. Ad. Regnier, membre de l'Institut, sur les manuscrits, les copies les plus authentiques et les plus anciennes impressions. Paris, Hachette.*

expliqués dans les cours précédents; ils peuvent relire souvent les mêmes chefs-d'œuvre, de manière à les graver dans leur mémoire. Ce système laisse en outre au professeur plus de latitude et d'initiative dans le choix des morceaux qui peuvent convenir à chaque classe.

Il nous reste à dire un mot des notes qui accompagnent le texte.

Si notre commentaire n'avait pour but que de nous rendre utile au professeur en lui épargnant des recherches souvent laborieuses, nous nous serions montré beaucoup plus sobre en fait d'explications. Mais notre chrestomathie, ainsi que le prouve son étendue beaucoup plus considérable que celle des recueils du même genre destinés aux classes inférieures, est conçue de manière à fournir à l'élève des lectures variées, indépendamment des morceaux qui font l'objet des explications de la classe.

Nous avons donc dû nous préoccuper des difficultés de tout genre qui peuvent l'arrêter dans ces lectures, et nous lui avons donné, suivant le cas, des renseignements historiques, géographiques, mythologiques, etc., ou des remarques sur la langue.

La pensée de l'écrivain est parfois enveloppée d'une certaine obscurité, et, sous ce rapport, nous nous sommes vu plus d'une fois aux prises avec des difficultés sérieuses. Nous ne les avons jamais évitées. Avons-nous toujours réussi à les résoudre? C'est ce que nos collègues apprécieront.

Nous recevrons d'ailleurs avec reconnaissance leurs avis, si nous nous sommes trompé dans l'interprétation de certains passages, et nous en ferons profiter la jeunesse dans une nouvelle édition.

Nous tenons à ajouter que notre commentaire nous appartient en propre. Nous n'avons emprunté à d'autres commentateurs qu'un petit nombre de notes, et nous avons toujours indiqué scrupuleusement la source.

On remarquera dans notre commentaire l'absence de toute note exclusivement littéraire. Ici surtout, nous avons voulu laisser toute l'initiative au professeur. C'est à lui seul qu'il appartient de donner un enseignement littéraire en rapport avec le degré d'avancement de ses élèves.

Nous nous sommes fait un devoir de respecter tous les droits de propriété, tant ceux des éditeurs que ceux des auteurs.

Les auteurs vivants à qui nous nous sommes adressé, nous ont autorisé avec la bienveillance la plus délicate à enrichir notre recueil de divers extraits de leurs œuvres.

Nous croyons d'ailleurs que c'est une des plus nobles ambitions de l'écrivain et un de ses plus beaux titres à l'admiration et à la reconnaissance de la postérité, que d'avoir écrit des pages dignes d'être gravées dans l'esprit et dans le cœur de la jeunesse. N'est-ce pas là, en effet, la meilleure preuve de la valeur et de la moralité de ses écrits?

Quant à MM. les éditeurs, la plupart d'entre eux ont également mis le plus gracieux empressement à nous permettre la reproduction de quelques fragments des œuvres dont la propriété leur appartient.

Si, malgré les précautions que nous avons prises, et les renseignements dont nous nous sommes entouré, il nous était arrivé de considérer comme tombées dans le domaine public des œuvres pour lesquelles les droits d'éditeurs ne sont pas encore éteints, nous sollicitons l'indulgence des intéressés. Il suffira qu'ils nous en expriment le désir, pour que nous nous fassions un devoir, non sans regret toutefois, de supprimer dans une nouvelle édition les pages dont ils veulent interdire la reproduction.

Mais nous aimons à croire que toute crainte est inutile à ce sujet. MM. les éditeurs comprennent trop bien qu'une chrestomathie n'est pas un livre appelé à leur faire une concurrence préjudiciable, mais que, bien au contraire, les recueils de ce genre servent à donner un avant-goût des œuvres d'un écrivain. Ici les intérêts de la jeunesse et ceux des éditeurs jaloux de leurs droits sont étroitement unis.

En terminant cet avant-propos, nous aimons à déclarer que, de tous les livres que nous avons publiés pour l'enseignement, c'est celui-ci que nous avons préparé avec le plus de plaisir. Notre travail nous permettait, en effet, de vivre dans un commerce assidu avec les maîtres de la pensée et du style.

Puisse la jeunesse, à qui ce livre est destiné, trouver le même plaisir à le lire et à l'étudier! Ce sera la meilleure garantie de ses progrès; car c'est bien lorsqu'il s'agit des plus parfaits modèles au double point de vue littéraire et moral qu'on peut invoquer ce vers de Boileau :

« C'est avoir profité que de savoir s'y plaire. »

CHRESTOMATHIE FRANÇAISE.

PREMIÈRE PARTIE. — PROSE.

FABLES.

1. — L'Abeille et la Mouche.

Un jour une abeille aperçut une mouche auprès de sa ruche. « Que viens-tu faire ici? lui dit-elle d'un ton furieux. Vraiment, c'est bien à toi, vil animal, à te mêler avec les reines de l'air! — Tu as raison, répondit froidement la mouche : on a toujours tort de s'approcher d'une nation aussi fougueuse que la vôtre. — Rien n'est plus sage que nous, dit l'abeille : nous seules avons des lois et une république [1] bien policée; nous ne broutons [2] que des fleurs [3] odoriférantes; nous ne faisons que du miel délicieux, qui égale le nectar [4]. Ote-toi de ma présence, vilaine mouche importune, qui ne fais que bourdonner et cherche ta vie [5] sur des ordures. — Nous vivons comme nous pouvons, répondit la mouche : pauvreté n'est pas un vice, mais colère [6] en est un grand. Vous faites du miel qui est doux, mais votre cœur est toujours amer [7]; vous êtes sages dans vos lois, mais emportées dans votre conduite. Votre colère, qui pique vos ennemis, vous donne la mort, et votre folle cruauté vous fait plus de mal qu'à personne. Il vaut mieux avoir des qualités moins éclatantes, avec plus de modération. »

FÉNELON (1651-1715).

2. — Le Singe.

Un vieux singe malin étant mort, son ombre [1] descendit dans la sombre

[1] *République.* Sens général : toute espèce de gouvernement. — [2] *Brouter.* Employé ici par extension. Cet exemple est cité par Littré. — [3] Var. « des herbes. » — [4] Ce mot est employé ici dans son sens propre : le breuvage des dieux. L'*ambroisie* était, selon les anciens, l'aliment des dieux. — [5] Ta nourriture, ta subsistance. — [6] On dit proverbialement : *Pauvreté n'est pas vice,* en supprimant l'article devant l'attribut aussi bien que devant le sujet. Dans la phrase que nous avons sous les yeux, la suppression de l'article devant le sujet seul n'est pas à imiter. — [7] Dur, cruel. C'est dans ce sens qu'on dit : une raillerie *amère,* un reproche *amer.*

[1] *Ombre.* Selon la doctrine des païens, apparence, simulacre du corps après la mort. —

demeure de Pluton [2], où elle demanda à retourner parmi les vivants. Pluton voulait la renvoyer dans le corps d'un âne pesant et stupide, pour lui ôter sa souplesse, sa vivacité et sa malice : mais elle fit tant de tours plaisants et badins, que l'inflexible roi des enfers [3] ne put s'empêcher de rire, et lui laissa le choix d'une condition. Elle demanda à entrer dans le corps d'un perroquet. « Au moins, disait-elle, je conserverai par là quelque ressemblance avec les hommes, que j'ai si longtemps imités. Étant singe, je faisais des gestes comme eux ; et, étant perroquet, je parlerai avec eux dans les plus agréables conversations. »

A peine l'âme du singe fut introduite dans ce nouveau métier [4], qu'une vieille femme causeuse l'acheta. Il fit ses délices ; elle le mit dans une belle cage. Il faisait bonne chère [5], et discourait toute la journée avec la vieille radoteuse, qui ne parlait pas plus sensément que lui. Il joignait à son nouveau talent d'étourdir tout le monde je ne sais quoi de son ancienne profession : il remuait sa tête ridiculement ; il faisait craquer son bec ; il agitait ses ailes de cent façons, et faisait de ses pattes plusieurs tours qui sentaient encore les grimaces de Fagotin [6]. La vieille prenait à toute heure ses lunettes pour l'admirer. Elle était bien fâchée d'être un peu sourde, et de perdre quelquefois des paroles de son perroquet, à qui elle trouvait plus d'esprit qu'à personne. Ce perroquet gâté devint bavard, importun et fou. Il se tourmenta si fort dans sa cage, et but tant de vin avec la vieille, qu'il en mourut.

Le voilà revenu devant Pluton, qui voulut cette fois le faire passer dans le corps d'un poisson pour le rendre muet : mais il fit encore une farce devant le roi des ombres ; et les princes ne résistent guère aux demandes des mauvais plaisants qui les flattent. Pluton accorda donc à celui-ci qu'il irait dans le corps d'un homme. Mais comme le Dieu eut honte de l'envoyer dans le corps d'un homme sage et vertueux, il le destina au corps d'un harangueur ennuyeux et importun, qui mentait, qui se vantait sans cesse, qui faisait des gestes ridicules, qui se moquait de tout le monde, qui interrompait les conversations les plus polies et les plus solides, pour dire des riens ou les sottises les plus grossières. Mercure [7], qui le reconnut dans ce nouvel état, lui dit en riant : « Ho ! ho ! je te reconnais ; tu n'es qu'un composé du singe et du perroquet, que j'ai vus autrefois. Qui t'ôterait tes gestes et tes paroles apprises par cœur sans jugement, ne laisserait rien de toi. D'un joli singe et d'un bon perroquet, on n'en fait qu'un sot homme. »

FÉNELON.

[2] *Pluton*. Dieu des enfers, chez les Grecs et les Latins. — [3] *Enfers*. Myth. Lieu souterrain qu'habitaient les âmes des morts. Les enfers comprenaient le Tartare pour les méchants, et les Champs-Élysées pour les justes. — [4] « *Introduite* dans ce nouveau *métier*. » Figure hardie : introduite dans ce nouveau *corps*, qui est l'indice d'un nouveau *métier*, d'une nouvelle condition. — [5] *Chère*. Signification première : *visage*, bonne chère, bon visage, bon accueil. Par extension, faire bonne *chère* a passé du sens de faire bon accueil à faire un bon repas, parce qu'un bon repas est une partie d'un bon accueil. (LITTRÉ.) — [6] *Fagotin*. Petit fagot ; singe habillé que montrent les charlatans et les bateleurs ; par extension, bouffon d'un théâtre de foire. — [7] *Mercure*. Dieu de la mythologie, chargé de conduire les âmes des morts dans les enfers. Mercure était le messager des dieux. Il présidait aussi au commerce et à l'éloquence.

3. — *Le chat et les lapins.*

Un chat, qui faisait le modeste, était entré dans une garenne peuplée de lapins. Aussitôt toute la république [1] alarmée ne songea qu'à s'enfoncer dans ses trous. Comme le nouveau venu était au guet auprès d'un terrier, les députés de la nation, qui avaient vu ses terribles griffes, comparurent dans l'endroit le plus étroit de l'entrée du terrier, pour lui demander ce qu'il prétendait. Il protesta d'une voix douce qu'il voulait seulement étudier les mœurs de la nation ; qu'en qualité de philosophe il allait dans tous les pays pour s'informer des coutumes de chaque espèce d'animaux.

Les députés, simples et crédules, retournèrent dire à leurs frères que cet étranger, si vénérable par son maintien modeste et par sa majestueuse fourrure, était un philosophe sobre, désintéressé, pacifique, qui voulait seulement rechercher la sagesse de pays en pays; qu'il venait de beaucoup d'autres lieux où il avait vu de grandes merveilles; qu'il y aurait bien du plaisir à l'entendre, et qu'il n'avait garde de croquer les lapins, parce qu'il croyait en bon Bramine [2] la métempsycose [3], et ne mangeait d'aucun aliment qui eût eu vie.

Ce beau discours toucha l'assemblée. En vain un vieux lapin rusé, qui était le docteur [4] de la troupe, représenta combien ce grave philosophe lui était suspect; malgré lui, on va saluer le Bramine, qui étrangla du premier saut [5] sept ou huit de ces pauvres gens. Les autres regagnent leurs trous, bien effrayés et bien honteux de leur faute. Alors dom [6] Mitis [7] revint à l'entrée du terrier, protestant d'un ton plein de cordialité qu'il n'avait fait ce meurtre que malgré lui, pour son pressant besoin; que désormais il vivrait d'autres animaux et ferait avec eux une alliance éternelle.

Aussitôt les lapins entrent en négociation avec lui, sans se mettre néanmoins à la portée de sa griffe. La négociation dure ; on l'amuse. Cependant un lapin des plus agiles sort par les derrières du terrier, et va avertir un berger voisin, qui aimait à prendre dans un lacs [8] de ces lapins nourris de genièvre. Le berger, irrité contre ce chat exterminateur d'un peuple si utile, accourt au

[1] *République* n'a pas, dans ce passage, la même signification que dans *l'Abeille et la Mouche* (voir N° 1, note 1); il est employé ici dans le sens de famille, communauté nombreuse. — [2] Prêtre indien. On dit aussi *bramin, brame, brahmane;* ce dernier nom se rapproche le plus de l'étymologie, *Brahma,* dieu des Indiens.— [3] Terme de théologie païenne : passage d'une âme d'un corps dans un autre. Les Bramins croient qu'après la mort l'âme d'un homme passe dans le corps d'un animal, selon la conduite et les goûts qu'il a eus pendant sa vie. — [4] *Docteur.* Qui enseigne, qui dogmatise; qui est le plus habile de la troupe. — [5] Certaines éditions portent : « du premier *salut,* » c'est-à-dire au premier abord, tout de suite, il étrangla sept ou huit lapins. Ce détail est quelque peu invraisemblable, car l'auteur ne nous dit pas que ce soient de tout petits lapins. — [6] *Dom.* Titre d'honneur qu'on donnait à certains religieux, entre autres aux bénédictins. *Dom* est aussi un titre d'honneur particulier aujourd'hui à la langue portugaise, comme *don* l'est à la langue espagnole. (Littré.) *Dom* Mitis, *maître* Mitis, *seigneur* Mitis. — [7] *Mitis.* Voir La Fontaine, *le Chat et un vieux Rat :* « notre *maître Mitis.* » *Mitis ;* cet adjectif latin (*mitis,* doux), qui devient ici une sorte de nom propre, est un surnom qui convient bien à la mine hypocrite du chat. (Walckenaer.) — [8] *Un lacs* (prononcez *lâ*). Nœud coulant qui sert à prendre des oiseaux, des lièvres et autre gibier. Voir

terrier avec un arc et des flèches ; il aperçoit le chat, qui n'était attentif qu'à sa proie ; il le perce d'une de ces flèches ; et le chat expirant dit ces dernières paroles : « Quand on a une fois trompé, on ne peut plus être cru de personne ; on est haï, craint, détesté ; et on est enfin attrapé par ses propres finesses[9]. »

FÉNELON.

4. — *Le Loup et le jeune Mouton.*

Des moutons étaient en sûreté dans leur parc ; les chiens dormaient ; et le berger, à l'ombre d'un grand ormeau, jouait de la flûte avec d'autres bergers voisins. Un loup affamé vint par les fentes de l'enceinte reconnaître l'état du troupeau. Un jeune mouton sans expérience, et qui n'avait jamais rien vu, entre en conversation avec lui : « Que venez-vous chercher ici ? dit-il au glouton. — L'herbe tendre et fleurie, lui répondit le loup. Vous savez que rien n'est plus doux que de paître dans une verte prairie émaillée de fleurs, pour apaiser sa faim, et d'aller éteindre sa soif dans un clair ruisseau : j'ai trouvé ici l'un et l'autre. Que faut-il davantage ? J'aime la philosophie qui enseigne à se contenter de peu. — Il est donc vrai, repartit le jeune mouton, que vous ne mangez pas la chair des animaux, et qu'un peu d'herbe vous suffit ? Si cela est, vivons comme frères, et paissons ensemble. » Aussitôt le mouton sort du parc dans la prairie, où le sobre philosophe le mit en pièces et l'avala.

Défiez-vous des belles paroles des gens qui se vantent d'être vertueux. Jugez-les par leurs actions, et non par leurs discours.

FÉNELON.

5. — *Les deux Renards.*

Deux renards entrèrent la nuit, par surprise, dans un poulailler ; ils étranglèrent le coq, les poules et les poulets : après ce carnage, ils apaisèrent leur faim. L'un, qui était jeune et ardent, voulait tout dévorer ; l'autre, qui était vieux et avare, voulait garder des provisions pour l'avenir. Le vieux disait : « Mon enfant, l'expérience m'a rendu sage ; j'ai vu bien des choses depuis que je suis au monde. Ne mangeons pas tout notre bien en un seul jour. Nous avons fait fortune ; c'est un trésor que nous avons trouvé, il faut le ménager. » Le jeune répondit : « Je veux tout manger pendant que j'y suis, et me rassasier pour huit jours : car pour ce qui est de revenir ici, chansons[1] ! il n'y fera pas bon demain ; le maître, pour venger la mort de ses poules, nous assommerait. » Après cette conversation, chacun prend son parti. Le jeune mange tant qu'il se crève, et peut à peine aller mourir dans son terrier. Le

La Fontaine, *les deux Pigeons* : « Le *lacs* était usé. » — [9] Ce dénouement a été critiqué. « Les fourbes, a-t-on dit, ne se convertissent guère ; ils meurent dans l'impénitence finale. » Nous ne voyons rien d'invraisemblable dans ce dénouement, et nous croyons que l'auteur a rendu la morale de sa fable plus frappante en la mettant dans la bouche de son héros, dont elle exprime le repentir et les remords.

[1] *Chansons*. Expression figurée et familière, pour des contes en l'air, des discours ou des raisons dont

vieux, qui croit bien plus sage de modérer ses appétits et de vivre d'économie, veut, le lendemain, retourner à sa proie et est assommé par le maître.

Ainsi chaque âge a ses défauts : les jeunes gens sont fougueux et insatiables dans leurs plaisirs; les vieux sont incorrigibles dans leur avarice [2].

FÉNELON.

6. — *Le Pigeon puni de son inquiétude* [1].

Deux pigeons vivaient ensemble dans un colombier au sein d'une paix profonde [2]. Ils fendaient l'air de leurs ailes, qui paraissaient immobiles par leur rapidité. Ils se jouaient [3] en volant l'un auprès de l'autre, se fuyant et se poursuivant tour à tour; puis ils allaient chercher du grain dans l'aire du fermier ou dans les prairies voisines. Aussitôt ils allaient [4] se désaltérer dans l'onde pure d'un ruisseau qui coulait au travers de ces prés fleuris. De là, ils revenaient voir leurs pénates [5] dans le colombier blanchi et plein de petits trous : ils y passaient le temps dans une douce société avec leurs fidèles compagnes. Leurs cœurs étaient tendres; le plumage de leurs cous était changeant et peint d'un plus grand nombre de couleurs que l'inconstante Iris [6]. On entendait le doux murmure de ces heureux pigeons, et leur vie était délicieuse. L'un d'eux, se dégoûtant des plaisirs d'une vie paisible, se laissa séduire par une folle ambition, et livra son esprit aux projets de la politique. Le voilà qui abandonne son ancien ami; il part, il va du côté du Levant [7]. Il passe au-dessus de la mer Méditerranée, et vogue avec ses ailes dans les airs, comme un navire avec ses voiles dans les ondes de Thétis [8].

Il arrive à Alexandrette [9]; de là, il continue son chemin, traversant les terres jusqu'à Alep [10]. En y arrivant [11], il salue les autres pigeons de la contrée, qui servent de courriers réglés, et il envie leur bonheur. Aussitôt il se répand parmi eux un bruit, qu'il est venu un étranger de leur nation, qui a traversé des pays immenses. Il est mis au rang des courriers : il porte toutes les semaines des lettres d'un bacha [12], attachées à son pied, et il fait vingt-huit lieues en moins d'une journée. Il est orgueilleux de porter les secrets de

on ne fait aucun cas. — [2] *Garder des provisions pour l'avenir, ne pas manger tout son bien en un seul jour, modérer ses appétits et vivre d'économie,* tout cela est fort sage, fort recommandable et ne justifie pas la seconde partie de la morale de cette fable : « les vieux sont incorrigibles dans leur avarice. »

[1] *Inquiétude* signifie ici inconstance d'humeur qui fait qu'on ne demeure pas content de ce qu'on est ou de ce qu'on a. — [2] On lit dans les premières éditions : « *Avec* une paix profonde; » ce qui n'est pas à imiter. — [3] *Se jouer*, se divertir; comme dans cette phrase : « On voyait même, dans les pâturages, les loups *se jouer* au milieu des moutons. » (Télémaque, XVII.) — [4] La répétition du mot *allaient*, qui se trouve déjà dans la phrase précédente, est une négligence du style. — [5] Terme de la religion romaine : dieux domestiques; ici l'habitation même. — [6] *Iris*. Nom d'une divinité de la mythologie grecque, qui était la messagère des dieux, et qui, déployant son écharpe, produisait l'arc-en-ciel; de là, l'arc-en-ciel lui-même. — [7] *Levant*. La partie de l'horizon où le soleil se *lève* : l'orient, l'est. — [8] *Thétis*. Myth. Une des déesses de la mer; la mer même. — [9] *Alexandrette, Skenderoun*, ou Alexandrie de Syrie. Alexandrie était le nom de beaucoup de villes d'Asie, qu'Alexandre le Grand fonda ou qui reçurent des colonies macédoniennes. — [10] *Alep*, en arabe *Haleb*. Ville de Syrie. — [11] *Arrivant*. Même observation que pour la répétition de *allaient*. V. note 4. — [12] *Bacha* ou *pacha*. Titre, chez les Turcs, des gouverneurs de provinces. Leur rang est déterminé par le

l'État, il a pitié de son ancien compagnon, qui vit sans gloire dans les trous de son colombier. Mais un jour, comme il portait des lettres du bacha soupçonné d'infidélité par le Grand Seigneur [13], on voulut découvrir, par les lettres de ce bacha, s'il n'avait point quelque intelligence secrète avec les officiers du roi de Perse : une flèche tirée perce le pauvre pigeon, qui, d'une aile traînante, se soutient encore un peu, pendant que son sang coule. Enfin il tombe, et les ténèbres de la mort couvrent déjà ses yeux : pendant qu'on lui ôte les lettres pour les lire, il expire plein de douleur, condamnant sa vaine ambition, et regrettant le doux repos de son colombier, où il pouvait vivre en sûreté avec son ami.

FÉNELON.

7. — *Les Abeilles.*

Un jeune prince, au retour des zéphyrs, lorsque toute la nature se ranime, se promenait dans un jardin délicieux ; il entendit un grand bruit, et aperçut une ruche d'abeilles. Il s'approche de ce spectacle, qui était nouveau pour lui ; il vit avec étonnement l'ordre, le soin et le travail de cette petite république [1]. Les cellules commençaient à se former et à prendre une figure régulière. Une partie des abeilles les remplissaient de leur doux nectar ; les autres apportaient des fleurs qu'elles avaient choisies entre toutes les richesses du printemps. L'oisiveté et la paresse étaient bannies de ce petit État : tout y était en mouvement, mais sans confusion et sans trouble. Les plus considérables d'entre les abeilles conduisaient les autres, qui obéissaient, sans murmure et sans jalousie contre celles qui étaient au-dessus d'elles [2].

Pendant que le jeune prince admirait cet objet [3] qu'il ne connaissait pas encore, une abeille, que toutes les autres reconnaissaient pour leur reine, s'approcha de lui, et lui dit : « La vue de nos ouvrages et de notre conduite vous réjouit ; mais elle doit encore plus vous instruire. Nous ne souffrons point chez nous le désordre ni la licence ; on n'est considérable parmi nous que par son travail, et par les talents qui peuvent être utiles à notre république. Le mérite est la seule voie qui élève aux premières places. Nous ne nous occupons nuit et jour qu'à des choses dont les hommes retirent toute utilité. Puissiez-vous être un jour comme nous, et mettre dans le genre humain l'ordre que vous admirez chez nous! Vous travaillerez par là à son bonheur et au vôtre ; vous remplirez la tâche que le destin vous a imposée : car vous ne serez au-dessus des autres que pour les protéger, que pour écarter les maux qui les menacent, que pour leur procurer tous les biens qu'ils ont droit d'attendre d'un gouvernement vigilant et paternel [4]. »

FÉNELON.

nombre des queues de cheval qui forment leur étendard. Ex. un pacha à trois queues. — [13] *Le Grand Seigneur*. L'empereur des Turcs, le sultan.

[1] *République*. Voir N° 1, note 1, et N° 3, note 1. — [2] Ce tableau justifie pleinement ces paroles de l'abeille dans la fable intitulée *l'Abeille et la Mouche :* « Nous avons une république *bien policée*. » — [3] *Cet objet*, cette vue, ce spectacle. *Objet* a ici sa signification propre : tout ce qui se présente à la vue. — [4] Fénelon était le précepteur du jeune duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV. C'est pour lui qu'il a composé ses fables.

PARABOLES.

8. — *Les choux* [1].

Un laboureur avait semé dans son potager un carré de choux. Mais, à mesure que les jeunes plantes levèrent [2], une grande quantité de mauvaises herbes poussèrent dans le carré. Le laboureur ordonna donc à ses enfants de les arracher, et c'eût été à peine le travail de quelques heures. Les enfants aimèrent mieux s'amuser à courir les champs et les bois, et de jour en jour ils différèrent de faire ce que le père avait ordonné. Enfin, la crainte d'être punis leur rappela l'ordre qu'ils avaient reçu. Mais, pendant ce temps, les mauvaises herbes s'étaient tellement multipliées, elles avaient poussé de si profondes racines, qu'il ne fut plus possible de les arracher, sans arracher en même temps les bonnes plantes, et beaucoup de celles-ci furent étouffées par leurs pernicieuses voisines.

Les vices du cœur se multiplient et s'enracinent de même, si on ne s'applique pas de bonne heure à les extirper.

E. Simon, trad. par Charles André.

9. — *Le ciel azuré et les nuages.*

Un enfant, qui était fils d'un métayer [1], n'aimait guère à voir des nuages au ciel. Il dit un jour à son père :

« Pourquoi viennent-ils toujours nous couvrir ce beau ciel azuré? »

Le père lui répondit :

« Pauvre enfant, quel avantage tire-t-on de ce bel azur céleste? Ce sont les nuages gris et noirs qui versent la pluie à nos champs et qui les fertilisent, de même que les épreuves et les contrariétés de la vie nous rendent meilleurs.

H. Pestalozzi, trad. par Charles André.

10. — *La caisse de Dieu.*

Il y avait un homme riche et fort considéré, qui s'appelait Bénédict, c'est-à-dire *béni*. Il justifiait parfaitement le nom qu'il portait; car Dieu lui avait dispensé avec largesse les dons de la fortune, et tous ceux qui le connaissaient

[1] Ce morceau et quelques-uns de ceux qui suivent sont extraits de l'*Écrin de paraboles*, traduites par Charles André. Bruxelles, Philippe Hen. — [2] *Lever*, employé comme verbe intransitif, terme de jardinage; commencer à germer, en parlant des graines et des plantes.

[1] *Métayer*. Qui fait valoir une *métairie* ou petite ferme.

le comblaient de bénédictions, tant il était bon et généreux envers tout le monde, envers les étrangers comme envers ses voisins, mais surtout envers les malheureux et les indigents. Et voici comment il faisait. Quand il avait passé une journée de bonheur avec ses amis, il se retirait dans sa chambre, et disait : « Il y a bien des gens qui n'ont pas eu une journée aussi heureuse. Et qui m'eût empêché de doubler le nombre de mes invités? »

Alors il déposait dans un tiroir, qu'il appelait la caisse de Dieu, autant d'argent que le repas lui en avait coûté.

De même, quand il apprenait qu'un incendie avait éclaté quelque part, il commençait par contribuer généreusement au secours des victimes du désastre. Puis il regardait sa propre maison et rentrait dans sa chambre en disant : « Chez moi tout est en bon état. »

Et il mettait une nouvelle somme dans la caisse de Dieu.

Chaque fois qu'il entendait parler d'un désastre causé par la grêle, par une inondation ou par d'autres événements, il faisait de même.

Lorsqu'on lui offrait quelque beau meuble, ou quelque partie de vin précieux, il n'en achetait que ce qu'il fallait pour orner sa maison et pour réjouir ses amis; puis il s'en allait dans sa chambre et disait : « J'aurais pu en acheter plus encore. »

Et l'argent qu'il avait réservé, il le déposait dans le tiroir.

Cependant, il envoyait volontiers de bon vin aux malades qui se trouvaient dans le besoin.

C'est ainsi qu'il fit tant qu'il vécut.

Aussi, lorsqu'il fut près de mourir, les pauvres, les veuves et les orphelins furent désolés, et ils dirent : « Qui donc aura pitié de nous, quand Bénédict aura cessé de vivre? Tant qu'il était là, rien ne nous a manqué. Maintenant qu'aviendra-t-il [1] de nous?

Mais il dit : « Un bon père de famille a soin de faire en sorte qu'il ne manque rien à ses enfants, même quand il n'est plus avec eux. Prenez donc la caisse de Dieu avec tout ce qu'elle contient. Elle appartient aux pauvres, aux veuves et aux orphelins. Partagez-la et faites-en un sage emploi. »

Là-dessus il mourut, et il fut fait ainsi qu'il avait dit.

Depuis cent ans, la caisse de Dieu existe pour le soutien des indigents, et la mémoire de l'homme charitable reste honorée et bénie.

KRUMMACHER, trad. par Charles André.

11. — Le père Jacques et son fils.

Un soir le père Jacques était assis sur une colline au pied d'un gros tilleul.

Auprès de lui se trouvait le plus jeune de ses enfants, et, le long de la route qui courait au bas de la colline, un troupeau de moutons broutait, en marchant, l'herbe fine et tendre. En ce moment vint à passer un étranger qui

[1] *Avenir*, verbe; on dit plus ordinairement *advenir*. (LITTRÉ.)

était accompagné d'un gros chien. Or, les moutons, ayant aperçu le chien, eurent peur et se sauvèrent parmi les buissons qui bordaient la route, et les épines des buissons arrachèrent çà et là quelques flocons de laine au dos des bêtes.

L'enfant, l'ayant remarqué, s'en montra mécontent et dit : « Voyez donc, mon père, comme ces épines arrachent la toison de ces malheureuses bêtes! Il faudrait à l'instant même couper ces buissons, pour qu'à l'avenir ils ne fassent plus de mal à ces pauvres animaux. »

Le père garda le silence pendant quelques moments ; puis il dit : « Oh! oh! tu crois donc, mon enfant, qu'il faudrait abattre tous ces buissons? — Certainement, répliqua le fils. Si j'avais seulement une cognée, ils auraient bientôt disparu. »

Le père, sans répondre une syllabe, retourna à la maison avec son fils.

Le lendemain, ils prirent une cognée et se dirigèrent vers la colline. L'enfant était tout joyeux ; mais il n'était pas moins impatient de voir son père commencer la destruction des buissons. Son impatience redoubla, lorsqu'il vit le vieillard monter sur la colline et s'asseoir sous le tilleul. S'étant assis à la même place que la veille, le père dit à son fils : « Entends-tu bien le joyeux ramage des oiseaux qui gazouillent là-haut dans les branches? Ces chants si doux ne te font-ils pas plaisir? Et les oiseaux ne sont-ils pas aussi des animaux charmants? — Sans doute, repartit l'enfant; les oiseaux sont les animaux que j'aime le plus. »

Au même instant, un petit oiseau descendit sur l'un des buissons, en décrocha un flocon de laine et, l'emportant dans son bec, regagna lestement le creux d'un arbre voisin. « Regarde, reprit alors le père; l'oiseau fait avec cette laine une couche bien chaude et bien moelleuse pour ses petits. N'est-ce pas, qu'elle sera douce et agréable aux pauvres petits tout nus et privés encore de leurs plumes? Les moutons, me semble-t-il, peuvent bien se passer de ce peu de laine. Et maintenant penses-tu encore qu'il faille abattre ces buissons? — Non, mon père, répondit l'enfant, dont l'intelligence venait de s'ouvrir tout à coup. — Tu vois à présent, lui dit Jacques, qu'il ne faut pas tant se hâter de blâmer ce que l'on ne comprend pas. Aussi, n'oublie jamais que tout ce que Dieu fait est bien fait et que tout ce qu'il ordonne est ordonné avec sagesse, quoiqu'il y ait beaucoup de choses dont notre faible raison ne sait se rendre compte. »

A. Diesterweg, trad. par Charles André.

12. — La grande table.

On peut enseigner des enfants au milieu de la belle nature aussi bien et souvent mieux que dans une école. Un instituteur, qui comprenait cette vérité, disait un jour à ses élèves, comme la moisson venait de commencer : « Enfants, je veux vous montrer aujourd'hui une grande table à laquelle non-seulement quelques centaines de personnes, mais des villes entières et

tous les gens des campagnes, de même que les animaux qui vivent avec eux, se nourrissent et se rassasient depuis le commencement jusqu'à la fin de l'année. »

Là-dessus, il sortit avec les enfants et les conduisit sur une haute montagne d'où la vue s'étendait à plusieurs lieues sur des champs couverts de blé et d'arbres fruitiers.

« Regardez, chers enfants, leur dit-il alors, voilà cette grande table que tous les ans notre Père céleste couvre et sert abondamment pour toutes ses créatures. Nous en sommes les convives, et il nous rassasie généreusement, nous et les animaux sans nombre qui vivent sur la terre. Aussi ne manquez pas de rendre grâces et de témoigner votre reconnaissance à ce bienfaiteur invisible, chaque fois qu'à l'avenir vous verrez cette table dressée. »

Les enfants, tout émus, descendirent de la montagne, et, en s'en allant, l'un d'eux dit au maître :

« A présent seulement je comprends le sens de ces paroles : *Tous ont les yeux tournés vers vous, Seigneur, et vous leur donnez de la nourriture à leur temps ; vous ouvrez votre main généreuse et vous rassasiez avec libéralité tout ce qui vit* [1]. Combien de fois déjà, étant à table, j'ai entendu ces paroles, mais sans les avoir comprises ! »

J.-G. Reinhardt, trad. par Charles André.

13. — Les deux voisins.

Deux hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs petits enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et [1] l'un de ces deux hommes s'inquiétait en lui-même, disant : « Si je meurs, ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants ? »

Et cette pensée ne le quittait point, et elle rongeait son cœur, comme un ver ronge le fruit où il est caché.

Or, bien que la même pensée fût venue également à l'autre père, il ne s'y était point arrêté : « Car, disait-il, Dieu, qui connaît toutes ses créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme, et sur mes enfants. »

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos ni de joie intérieurement.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir, et puis bientôt y revenir encore.

Et, s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte, et, dans chacun, plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et, quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux, et regardait ces oiseaux, qui allaient et venaient portant la nourriture à leurs petits.

[1] Ces paroles sont tirées du psaume 144, versets 15 et 16.

[1] *Et* s'emploie au commencement des phrases qui en suivent d'autres sans liaison immédiate, dans le

Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée [2], un vautour la saisit, l'enlève, et la pauvre mère, se débattant vainement sous sa serre, jetait des cris perçants.

A cette vue, l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée qu'auparavant : « Car, pensait-il, la mort de la mère, c'est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi non plus. Que deviendront-ils si je leur manque? »

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point.

Le lendemain, de retour aux champs, il se dit : « Je veux voir les petits de cette pauvre mère; plusieurs sans doute ont déjà péri. » Et il s'achemina vers le buisson.

Et regardant, il vit les petits bien portants; pas un ne semblait avoir pâti.

Et, ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

Et, après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie; et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père qui s'était défié de la Providence raconta le soir à l'autre père ce qu'il avait vu.

Et celui-ci lui dit : « Pourquoi s'inquiéter? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secrets que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons, et poursuivons notre route en paix.

« Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants; si vous mourez avant moi, je serai le père des vôtres.

« Et si, l'un et l'autre, nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père le Père qui est dans les cieux. »

DE LAMENNAIS (1782-1854).

14. — La justice et la charité.

Ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'autrui [1] nous fît, voilà la justice.

Faire pour autrui, en toute rencontre, ce que nous voudrions qu'il fît pour nous, voilà la charité.

Un homme vivait de son labeur, lui, sa femme et ses petits enfants; et comme il avait une bonne santé, des bras robustes, et qu'il trouvait aisément à s'employer, il pouvait, sans trop de peine, pourvoir à sa subsistance et à celle des siens.

Mais il arriva qu'une grande gêne étant survenue dans le pays, le travail y fut moins demandé, parce qu'il n'offrait plus de bénéfices à ceux qui le

style biblique ou poétique. (LITTRÉ.) — [2] *Becquée* ou *béquée*. Etym. *bec*. Ce que contient de nourriture, pour les petits, le bec d'un oiseau.

[1] *Autrui*. Ce mot ne doit généralement pas être employé comme sujet. Cependant son emploi dans cette phrase ne nuit aucunement à la clarté du style.

payaient, et en même temps le prix des choses nécessaires à la vie augmenta.

L'homme de labeur et sa famille commencèrent donc à souffrir beaucoup. Après avoir bientôt épuisé ses modiques épargnes, il lui fallut vendre pièce à pièce ses meubles d'abord, puis quelques-uns même de ses vêtements ; et quand il se fut ainsi dépouillé, il demeura, privé de toutes ressources, face à face avec la faim. Et la faim n'était pas entrée seule en son logis : la maladie y était aussi entrée avec elle.

Or cet homme avait deux voisins, l'un plus riche, l'autre moins.

Il s'en alla trouver le premier, et il lui dit : « Nous manquons de tout, moi, ma femme et mes enfants : ayez pitié de nous. »

Le riche lui répondit : « Que puis-je à cela? Quand vous avez travaillé pour moi, vous ai-je retenu votre salaire, ou en ai-je différé le payement? Jamais je ne fis aucun tort ni à vous ni à nul autre : mes mains sont pures de toute iniquité. Votre misère m'afflige ; mais chacun doit songer à soi dans ces temps mauvais ; qui sait combien ils dureront? »

Le pauvre père se tut, et, le cœur plein d'angoisse, il s'en retournait lentement chez lui, lorsqu'il rencontra l'autre voisin moins riche.

Celui-ci, le voyant pensif et triste, lui dit : « Qu'avez-vous? Il y a des soucis sur votre front et des larmes dans vos yeux. »

Et le père, d'une voix altérée, lui exposa son infortune.

Quand il eut achevé : « Pourquoi, lui dit l'autre, vous désoler de la sorte? Ne sommes-nous pas frères? et comment pourrais-je délaisser mon frère en sa détresse? Venez, et nous partagerons ce que je tiens de la bonté de Dieu. »

La famille qui souffrait fut ainsi soulagée, jusqu'à ce qu'elle pût elle-même pourvoir à ses besoins.

Plusieurs années se passèrent, après lesquelles les deux riches comparurent devant le Juge souverain des actions humaines.

Et le Juge dit au premier : « Mon œil t'a suivi sur la terre : tu t'es abstenu de nuire à autrui, de violer son droit ; tu as accompli rigoureusement la loi stricte de justice : mais, en l'accomplissant, tu n'as vécu que pour toi ; ton âme sèche et dure n'a point compris la loi d'amour. Et maintenant, dans ce monde nouveau où tu entres pauvre et nu, il te sera fait comme tu as fait aux autres. Tu as réservé pour toi seul les biens qui t'avaient été départis ; tu n'as rien donné à tes frères ; il ne te sera rien donné non plus. Tu n'as songé qu'à toi, tu n'as aimé que toi : va, et vis de toi-même. »

Et se tournant vers le second, le Juge lui dit : « Parce que tu n'as point été seulement juste, et que la charité pénétra ton cœur ; parce que ta main s'ouvrit pour répandre sur tes frères moins heureux les biens dont tu étais dépositaire, et qu'elle essuya les larmes de ceux qui pleuraient, de plus grands biens te seront donnés. Va, et reçois la récompense de celui qui a pleinement accompli le devoir, la loi de justice et la loi d'amour. »

DE LAMENNAIS, *Le livre du peuple.*

15. — *Les trois amis.*

Gardons-nous de nous fier à des amis que nous n'avons pas éprouvés. On en trouve bien plus à la table d'un festin qu'à la porte d'une prison.

Un homme avait trois amis. Il faisait le plus grand cas de deux d'entre eux, et traitait le troisième avec indifférence, bien que celui-ci lui fût plus dévoué que les autres. Un jour il fut cité devant le juge pour répondre à une accusation grave, mais injuste.

« Qui de vous, dit-il, veut aller avec moi pour témoigner en ma faveur? Je suis l'objet d'une grave accusation, et le roi est très irrité. »

Le premier de ses amis s'excusa aussitôt de ne pouvoir l'accompagner, prétextant d'autres affaires. Le deuxième l'accompagna jusqu'à la porte du tribunal; mais là il rebroussa chemin et s'en alla, n'osant se présenter devant le juge. Le troisième, sur qui l'accusé avait le moins compté, entra avec lui, le défendit avec tant de chaleur et détruisit d'une manière si victorieuse la fausse accusation portée contre son compagnon, que celui-ci fut renvoyé absous et comblé de présents.

L'homme en ce monde a trois amis; mais comment se conduisent-ils, lorsque, à l'heure de la mort, il doit comparaître au jugement de Dieu? L'argent, qui est l'ami dont il fait le plus de cas, l'abandonne le premier et le laisse aller seul. Le groupe de ses parents et de ses connaissances le suit jusqu'au bord de la fosse; puis ils s'en retournent chez eux. Le troisième, qu'il a parfois le plus négligé pendant sa vie, c'est le trésor des bonnes œuvres. Elles seules l'accompagnent devant le tribunal du Juge suprême; elles plaident pour lui, et elles trouvent grâce et miséricorde.

J.-G. von Herder, trad. par Charles André.

16. — *La guerre* [1].

Un jeune ange de distinction ayant été envoyé ici-bas en mission pour la première fois, on lui donna pour guide un vieux génie. Ils arrivèrent, en planant sur les mers de la Martinique [2], précisément le jour où se livrait une bataille opiniâtre entre les flottes de Rodney et de Grasse [3]. Lorsque, à travers les nuages de fumée, il vit le feu des canons; les ponts couverts de membres mutilés, de corps morts ou mourants; les vaisseaux coulant à fond, s'embrasant ou sautant en l'air, et, au milieu de cette scène de misère et de destruction, ce qui restait de l'équipage s'entr'égorgeant avec fureur : « Sot étourdi, dit-il à son guide avec colère, vous ne savez pas ce que vous faites. Vous vous chargez de me conduire sur la terre, et vous m'amenez en enfer. — Non,

[1] Extrait d'une lettre, du 7 juin 1782, au docteur Priestley, célèbre physicien qui découvrit l'oxygène. Priestley était Anglais; persécuté dans sa patrie, il s'était réfugié en Amérique. — [2] *La Martinique.* Ile de l'océan Atlantique, dans les Petites-Antilles françaises. — [3] Cette bataille eut lieu en 1782. La flotte française, commandée par le comte de Grasse, fut battue par l'amiral anglais George Rodney.

reprit le guide, je ne me suis pas trompé; nous sommes réellement sur la terre et ce sont des hommes que vous voyez. Les diables ne se traitent jamais les uns les autres d'une manière aussi barbare; ils ont plus de jugement et plus de ce que les hommes appellent orgueilleusement *humanité*. »

FRANKLIN (1706-1790).

17. — *Les deux chemins de la vie.*

Pendant la nuit du premier jour de l'année 1797, un homme de soixante ans était à la fenêtre; il élevait ses regards désolés vers la voûte argentée du ciel, où nageaient et brillaient les étoiles, comme les blanches fleurs du nénuphar [1] sur une nappe d'eau tranquille; il les rabaissait ensuite sur la terre, où personne n'était aussi dépourvu que lui de joie et de repos, car sa tombe n'était pas loin de lui; il avait déjà descendu soixante des marches qui devaient l'y conduire, et il n'y emportait, du beau temps de sa jeunesse, que des fautes et des remords. Sa santé était détruite, son âme vide [2] et abattue, son cœur navré de repentir, et sa vieillesse pleine de chagrin. Les jours de sa jeunesse reparaissaient devant lui, et lui rappelaient ce moment solennel où son père l'avait placé à l'entrée de ces deux routes, dont l'une conduit dans un pays tranquille et heureux, couvert de moissons fertiles, éclairé par un soleil toujours pur, et retentissant d'une douce harmonie, tandis que l'autre mène dans un séjour de ténèbres, dans un antre sans issue, peuplé de serpents, et rempli de poisons. Hélas! les serpents s'attachaient à son cœur, les poisons souillaient ses lèvres, et il savait maintenant où il était.

Il reporta ses regards vers le ciel, et s'écria avec une angoisse inexprimable : « O jeunesse, reviens! O mon père! place-moi de nouveau à l'entrée de la vie, afin que je choisisse autrement. » Mais sa jeunesse et son père n'étaient plus. Il vit des feux follets s'élever au-dessus des marécages et disparaître, et il se dit : « Voilà ce que sont mes jours de folie. » Il vit une étoile tombante parcourir le ciel, vaciller et s'évanouir : « C'est là ce que je suis, » s'écria-t-il, et les pointes aiguës du repentir s'enfoncèrent encore plus avant dans son cœur.

Alors il se retraça dans sa pensée tous les hommes de son âge qui avaient été jeunes avec lui; qui, maintenant répandus sur la terre, s'y conduisaient en bons pères de famille, en amis de la vérité, de la vertu, et qui passaient doucement et sans verser de larmes cette première nuit de l'année. Le son de la cloche, qui célèbre ce nouveau pas du temps, vint, du haut de la tour de l'église, retentir à son oreille comme un chant pieux. Ce son lui rappela ses parents, les vœux qu'ils formaient pour lui dans ce jour solennel, les leçons qu'ils lui répétaient, vœux que leur malheureux fils n'avait jamais accomplis, leçons dont il n'avait jamais profité. Accablé de douleur et de honte, il ne put

[1] *Nénufar* ou, d'après l'usage des botanistes, *nénuphar*. Plante aquatique. On distingue le nénuphar blanc, dit aussi lis d'eau, et le nénuphar jaune. — [2] *Vide*. Employé d'une manière absolue : qui manque des vrais biens; *âme vide, cœur vide*, qui manque d'affections et de sentiments.

regarder plus longtemps ce ciel où demeurait son père, il rabaissa sur la terre ses yeux abattus, des larmes amères coulèrent de ses yeux et tombèrent sur la neige qui couvrait le sol; il soupira et, ne voyant rien qui pût le consoler : « Ah! reviens, jeunesse, s'écria-t-il encore, reviens. »

Et sa jeunesse revint ; car tout cela n'était qu'un rêve qui avait agité pour lui la première nuit de l'année; il était jeune encore ; ses fautes seules étaient réelles. Il remercia Dieu de ce que sa jeunesse n'était point passée, et de ce qu'il pouvait quitter la route du vice pour reprendre celle de la vertu, pour rentrer dans le pays tranquille, couvert d'abondantes moissons.

Revenez avec lui, mes jeunes lecteurs, si, comme lui, vous vous êtes égarés : ce songe terrible sera désormais votre juge. Si, un jour, accablés de douleur, vous êtes forcés de vous écrier : « Reviens, belle jeunesse! » la belle jeunesse ne reviendra point.

Madame Guizot (Pauline de Meulan) (1773-1827).

ALLÉGORIES.

18. — *Les peuples et le prince.*

Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau qui, répandu sur la colline vers le déclin d'un beau jour, paît tranquillement le thym et le serpolet, ou qui broute dans une prairie une herbe menue et tendre qui a échappé à la faux du moissonneur ; le berger, soigneux et attentif, est debout auprès de ses brebis; il ne les perd pas de vue, il les suit et les conduit, il les change de pâturage : si elles se dispersent, il les rassemble ; si un loup avide paraît, il lâche son chien [1], qui le met en fuite ; il les nourrit, il les défend. L'aurore le trouve déjà en pleine campagne, d'où il ne se retire qu'avec le soleil : quels soins ! quelle vigilance! quelle servitude! Quelle condition vous paraît la plus délicieuse et la plus libre, ou du berger [2] ou des brebis? Le troupeau est-il fait pour le berger, ou le berger pour le troupeau? Image naïve [3] des peuples et du prince qui les gouverne, s'il est bon prince.

La Bruyère (1639-1696).

19. — *Le lapin de La Fontaine.*

Je m'étais ennuyé longtemps, et j'en avais ennuyé bien d'autres. Je voulus aller m'ennuyer tout seul. J'ai une fort belle forêt : j'y allai un jour, ou, pour mieux dire, un soir, pour tirer un lapin. C'était à l'heure de l'affût. Quantité de lapereaux paraissaient, disparaissaient, se grattaient le nez,

[1] Voir le portrait du chien, par Buffon. — [2] Ellipse : *celle* du berger ou *celle* des brebis. — [3] *Naïve.* Naturelle, qui retrace simplement la vérité, la nature.

faisaient mille bonds, mille tours, mais toujours si vite, que je n'avais pas le temps de lâcher mon coup. Un ancien, d'un poil un peu plus gris, d'une allure plus posée, parut tout d'un coup [1] au bord de son terrier. Après avoir fait sa toilette tout à son aise (car c'est de là qu'on dit : Propre comme un lapin), voyant que je le tenais au bout de mon fusil : « Tire donc, me dit-il, qu'attends-tu? » Oh! je vous avoue que je fus saisi d'étonnement!... Je n'avais jamais tiré qu'à la guerre sur des animaux qui parlent.

« Je n'en ferai rien, lui dis-je; tu es sorcier ou je meure. — Moi! point du tout, me répondit-il; je suis un vieux lapin de La Fontaine. » Oh! pour le coup, je tombai de mon haut [2]. Je me mis à ses petits pieds : je lui demandai mille pardons, et lui fis des reproches de ce qu'il s'était exposé. « Eh! d'où vient cet ennui de vivre? — De tout ce que je vois.— Ah! bon Dieu, n'avez-vous pas le même thym, le même serpolet?— Oui. Mais ce ne sont plus les mêmes gens. Si tu savais avec qui je suis obligé de passer ma vie! Hélas! ce ne sont plus les bêtes de mon temps. Ce sont de petits lapins musqués [3] qui cherchent des fleurs. Ils veulent se nourrir de roses, au lieu d'une bonne feuille de chou qui nous suffisait autrefois. Ce sont des lapins géomètres, politiques, philosophes, que sais-je! d'autres qui ne parlent qu'allemand; d'autres qui parlent un français que je n'entends pas davantage. Si je sors de mon trou pour passer chez quelque gent [4] voisine, c'est de même; je ne comprends plus personne. Les bêtes d'aujourd'hui ont tant d'esprit! Enfin, vous le dirai-je? à force d'en avoir, ils en ont si peu, que notre vieux âne en avait davantage que [5] les singes de ce temps-ci. » Je priai mon lapin de ne plus avoir d'humeur, et je lui dis que j'aurais soin de lui et de ses camarades, s'il s'en trouvait encore. Il me promit de me dire ce qu'il disait à La Fontaine, et de me mener chez ses vieux amis. Il m'y mena en effet. Sa grenouille, qui n'était pas tout à fait morte, quoiqu'il l'eût dit, était de la plus grande modestie, en comparaison des autres animaux que nous voyons tous les jours : ses crapauds, ses cigales chantaient mieux que nos rossignols; ses loups valaient mieux que nos moutons. Adieu, petit lapin, je vais retourner dans mes bois, à mes champs et à mon verger. J'élèverai une statue à La Fontaine, et je passerai ma vie avec les bêtes de ce bonhomme.

LE PRINCE DE LIGNE (1735-1814).

20. — Le quatuor.

Rien n'est plus imposant que de voir quatre musiciens assis devant leurs pupitres.

[1] *Tout d'un coup*, qui signifie ordinairement *tout en une fois*, est employé ici pour *tout à coup, soudain.* — [2] *Tomber de son haut.* Fig. et familièrement : être extrêmement surpris d'une chose. — [3] *Musqué.* Imprégné de musc. Fig. qui a trop d'apprêt, de manières, qui affecte les ornements futiles.— [4] *Gent.* Nation, race, espèce. Mot très fréquent dans La Fontaine : « Vive la *gent* qui fend les airs! » « La *gent* trotte-menu. » « La *gent* qui porte crête. » — [5] *Davantage que.* Cette locution, condamnée aujourd'hui par les grammairiens, était employée au XVIIe siècle par tous les bons écrivains. (CH. A.) « Le repos de la solitude lui plaît *davantage que* la cour. (Mme DE SÉVIGNÉ.) « Il n'y a rien que je déteste *davantage que* de blesser la vérité. » (PASCAL.)

Ce sont quatre ouvriers qui exécutent un travail plein d'intérêt. Ils ont le contentement et l'orgueil naïf des charpentiers qui montrent le chef-d'œuvre[1].

On cause encore à petit bruit dans la salle que l'introduction envoie ses premiers accords : cela sert de débrouillement aux idées du compositeur, cela échauffe les musiciens. La grande clarté n'est pas encore nécessaire ; il ne faut pas effrayer les yeux avec le soleil de midi. Déjà la foule écoute.

Les quatre instruments sont en plein quatuor ; ils trottent pour ne pas se fatiguer d'abord. Il me semble que quatre voyageurs se sont rencontrés à l'auberge, le soir à souper ; ils se lèvent de bon matin, boivent un petit coup en marchant gaiement dans la plaine.

Le ciel est bleu, et il souffle un vent frais.

La conversation s'anime ; le violon raconte quelque bonne plaisanterie à son ami le second violon ; l'alto l'a entendue et la redit au violoncelle, qui, en brave bourgeois, se la répète a vec gravité pour la retenir et en faire jouir sa famille.

Par moment, les quatre voyageurs parlent ensemble ; mais les deux violons, plus alertes, marchent en avant, se font des confidences, et laissent par derrière l'alto et la basse, qui ne restent pas sans bavarder.

De temps en temps on se repose pour mieux marcher. Ne croyez pas que la conversation va tomber. Une exclamation part d'un côté : c'est l'alto ; une interrogation part de l'autre : c'est le violon. Et une aimable folie règne parmi les quatre compagnons, qui se disent les choses les plus gaies du monde.

Mais le rire qui dure trop devient malséant.

Le violon fait trêve à ses plaisanteries en racontant une histoire un peu mélancolique. L'honnête alto comprend bien l'histoire, car il en a été témoin, et il ajoute même bien des détails que ne connaissait pas le violon.

Il faut voir les sympathies du violoncelle pour ce récit ; il pousse des exclamations qui ne sont pas variées, mais qui sont belles, parce qu'elles sont sincères. « Ah ! mon Dieu ! répète-t-il à tout instant, ah ! mon Dieu ! »

L'histoire mélancolique est si bien racontée, que tous les quatre gémissent sur cet événement si touchant. Tout d'un coup on aperçoit un village dans le lointain ; on oublie tout, les gais propos, la mélancolie, la fatigue du chemin, pour se donner une poignée de main. La route est finie, les quatre amis se séparent.

CHAMPFLEURY (né en 1821).

ANECDOTES. — CONTES. — NARRATIONS.

21. — Le fermier [1].

Un fermier des environs de Namur vint se plaindre à son propriétaire de ce

1 Ouvrage que faisait un aspirant pour se faire recevoir maître dans le métier qu'il avait appris.

1 Cet acte de probité eut lieu en 1847. —

que, dans une de ses grandes chasses, il avait foulé aux pieds et considérablement endommagé une pièce de blé. « C'est bon, répondit le propriétaire ; faites évaluer le dommage, j'en payerai le montant. » Le fermier lui ayant aussitôt répondu qu'il avait fait le calcul, et que le dommage s'élevait à cinq cents francs, le propriétaire le [2] remboursa immédiatement et n'y pensa plus.

Quelques semaines après, il voit revenir le fermier : « Monsieur, lui dit ce brave homme, le blé qui avait été foulé aux pieds s'est relevé et est devenu le plus beau de toute la ferme. Je viens vous rapporter les cinq cents francs. » Et en effet, il déposa sur la table un sac contenant cette somme.

« Ah ! s'écria le propriétaire charmé, mais non surpris, voilà un trait [3] qui me plaît; c'est ainsi que les hommes devraient toujours agir les uns envers les autres. »

Il ouvre un tiroir de son secrétaire, y prend cinq cents francs en or, et les mettant dans le sac où étaient les cinq cents francs du fermier, il lui remet le tout entre les mains.

« Vous avez, lui dit-il, un enfant qui est encore à l'école; je lui fais ce cadeau. Faites valoir cet argent pour lui comme vous l'entendrez; quand il sera en âge, vous le lui remettrez de ma part, et surtout n'oubliez pas de lui dire à quelle occasion vous l'avez reçu. »

22. — La bonne camaraderie.

Des camarades de mon père qui connaissaient la bonté et la facilité [4] de ses mœurs autant que celle de son esprit, le venaient souvent prier de faire leur ouvrage pour eux. Il se prêtait d'abord de tout son cœur à leurs désirs, et la facilité de son génie était si grande qu'il lui en coûtait peu pour les satisfaire ; mais il s'aperçut bientôt de lui-même qu'il les servait trop bien pour leur paresse, et fort mal pour leur instruction. Il se reprocha de contribuer, par son travail, à les mettre en état de tromper leurs maîtres, ou plutôt de se tromper eux-mêmes, en prenant une habitude d'ignorance et de dissipation dont ils se repentiraient un jour. Il les pria donc de trouver bon qu'il ne leur rendît plus un service si dangereux, et après leur avoir fait aimer sa complaisance, il commença dès lors à leur faire respecter sa vertu. J'ai su ce fait d'un de ceux mêmes qui avaient d'abord reçu de lui ce secours et ensuite cette instruction. Aussi m'a-t-il assuré plus d'une fois que les enfants du même âge que mon père le regardaient moins comme le compagnon de leurs études, que comme un modèle qui excitait plus d'admiration que d'envie, parce que sa modestie, égale à ses talents, ne leur inspirait pour lui qu'une tendresse mêlée de respect, et déjà une espèce de vénération.

D'AGUESSEAU (1668-1751).

[2] *Rembourser* admet également un complément direct de chose et de personne : rembourser une somme, rembourser des créanciers. Ici le pronom *le* remplace le mot *dommage*, comme le prouve le pronom *y* qui suit. — [3] Action, acte ayant quelque chose de remarquable.

[4] *Facilité de mœurs* ou de caractère, se dit ordinairement d'une disposition naturelle à s'accommoder sans peine avec tout le monde. Ici c'est plutôt condescendance, complaisance. *Facilité d'esprit*, aptitude à concevoir, à produire, à travailler sans effort.

23. — *Le dîner de l'abbé Cosson.*

M. Delille [1], en avril 1786, étant à dîner chez Marmontel [2], son confrère de l'Académie française [3], raconta ce qui suit, au sujet des usages qui s'observaient à table dans la bonne compagnie. On parlait de la multitude de petites choses qu'un honnête homme est obligé de savoir dans le monde, pour ne pas courir le risque d'y être ridiculisé. « Elles sont innombrables, dit M. Delille, et ce qu'il y a de fâcheux, c'est que tout l'esprit du monde ne suffirait pas pour faire deviner ces importantes vétilles. Dernièrement, ajouta-t-il, l'abbé Cosson, professeur de belles-lettres au collège Mazarin [4], me parla d'un dîner où il s'était trouvé quelques jours auparavant, avec des gens de cour, des cordons bleus [5], des maréchaux de France, chez l'abbé de Radonvilliers [6], à Versailles [7]. — Je parie, lui dis-je, que vous y avez commis cent incongruités. — Comment donc ? reprit vivement l'abbé Cosson, fort inquiet; il me semble que j'ai fait la même chose que tout le monde. — Quelle présomption ! Je gage que vous n'avez fait rien comme personne. Mais voyons, je me bornerai au dîner. D'abord que fîtes-vous de votre serviette en vous mettant à table ? — De ma serviette ? je fis comme tout le monde : je la déployai, je l'étendis sur moi, et je l'attachai par un coin à ma boutonnière. — Eh bien ! mon cher, vous êtes le seul qui ait fait cela ; on n'étale point sa serviette, on la laisse sur ses genoux. Et comment fîtes-vous pour manger votre soupe ? — Comme tout le monde, je pense ; je pris ma cuiller d'une main et ma fourchette de l'autre... — Votre fourchette, bon Dieu ! personne ne prend de fourchette pour manger sa soupe ; mais poursuivons. Après votre soupe, que mangeâtes-vous ? — Un œuf frais. — Et que fîtes-vous de la coquille ? — Comme tout le monde, je la laissai au laquais qui me servait. — Sans la casser ? — Sans la casser. — Eh bien ! mon cher, on ne mange jamais un œuf sans briser la coquille ; et après votre œuf ? — Je demandai du bouilli. — Du bouilli ! Personne ne se sert de cette expression ; on demande du bœuf, et non du bouilli ; et après cet aliment ? — Je priai l'abbé de Radonvilliers de m'envoyer d'une très belle volaille. — Malheureux ! de la volaille ! On demande du poulet, du chapon, de la poularde ; on ne parle de volaille qu'à la basse-cour. Mais vous ne dites rien de votre manière de demander à boire. — J'ai, comme tout le monde, demandé du champagne, du bordeaux aux personnes qui en avaient devant elles. — Sachez donc qu'on demande du vin de Champagne, du vin de

[1] *Delille* (l'abbé). Voir aux Notices. — [2] *Marmontel*. Voir aux Notices. — [3] *Académie*. Compagnie de gens de lettres, de savants ou d'artistes. L'Académie française fut fondée pour travailler au perfectionnement de la langue française. Le nombre de ses membres est de quarante. — [4] *Collège Mazarin*. Collège fondé par Mazarin (Giulio Mazarini) né à Pescina, ville d'Italie, naturalisé Français ; cardinal ; ministre pendant la minorité de Louis XIV (1602-1661). — [5] *Cordon bleu*. Le cordon bleu était l'insigne des chevaliers de l'ordre du Saint-Esprit. On dit un cordon bleu pour désigner un homme décoré du cordon de cet ordre. Familièrement et par plaisanterie, on donne le nom de cordon bleu à une cuisinière très habile. — [6] *L'abbé de Radonvilliers*, jésuite, professeur, puis conseiller d'État et membre de l'Académie française. — [7] *Versailles*. Chef-lieu du dép. de Seine-et-Oise, à 19 kil. de Paris.

Bordeaux... Mais dites-moi quelque chose de la manière dont vous mangeâtes votre pain? — Certainement à la manière de tout le monde : je le coupai proprement avec mon couteau... — Eh! on rompt son pain, on ne le coupe pas. Avançons. Le café, comment le prîtes-vous? — Eh! pour le coup, comme tout le monde; il était brûlant, je le versai par petites parties de ma tasse dans ma soucoupe. — Eh bien! vous fîtes comme ne fit sûrement personne : tout le monde boit son café dans sa tasse, et jamais dans sa soucoupe. Vous voyez donc, mon cher Cosson, que vous n'avez pas dit un mot, pas fait un mouvement, qui ne fût contre l'usage. » L'abbé Cosson était confondu, continue M. Delille. Pendant six semaines, il s'informait à toutes les personnes qu'il rencontrait de quelques-uns des usages sur lesquels je l'avais critiqué. » M. Delille lui-même les tenait d'un de ses amis, et avait été longtemps à se trouver ridicule dans le monde, où il ne savait comment s'y prendre pour boire et manger conformément à l'usage. BERCHOUX (1765-1839).

24. — *M. Labat.*

M. Labat, riche négociant de Bayonne [1], était aux environs de cette ville, dans sa maison de campagne, sur les bords de l'Adour [2]; il s'y était retiré pour rétablir sa santé. Un matin, ayant pris médecine, il se promenait en robe de chambre sur une terrasse peu élevée au-dessus de la rivière. Tout à coup il aperçoit de loin, sur l'autre rive, un jeune voyageur emporté par un cheval fougueux et précipité dans la rivière. M. Labat savait nager; il ne réfléchit point sur le danger de se plonger dans l'eau un jour de médecine; il se débarrasse à la hâte de sa robe de chambre, s'élance dans l'Adour, et atteint l'infortuné au moment où il perdait connaissance. « O Providence! s'écrie M. Labat en serrant avec transport ce jeune homme dans ses bras, j'ai sauvé mon fils!... »

C'était en effet son fils unique, qui, après une absence de six mois, revenait à franc étrier [3], sans avoir prévenu son père, afin de lui causer une agréable surprise. Cette surprise fut beaucoup plus touchante qu'il n'avait pu le prévoir : jamais le courage et la générosité n'ont été mieux récompensés.

Plaignons les lâches et les égoïstes : ils n'éprouveront jamais rien de pareil.

Mme DE GENLIS (1746-1830).

25. — *Piété filiale chez un vieillard.*

Le jardinier Lenôtre [1], qui a planté les jardins de Versailles et des Tuileries [2], n'est pas devenu moins célèbre que les architectes [3] qui ont élevé ces palais.

[1] *Bayonne.* Port très commerçant sur l'Adour (Basses-Pyrénées). C'est, dit-on, dans cette ville que l'on inventa la *baïonnette*, vers 1671. — [2] *L'Adour.* Rivière de France, qui se jette dans la baie de Biscaye, près de Bayonne. — [3] *A franc étrier.* Aussi vite que le cheval peut aller.

[1] *André Lenôtre.* Célèbre dessinateur de jardins et de parcs, né à Paris (1613-1700). — [2] *Les Tuileries.* Palais situé sur la rive droite de la Seine. Le jardin des Tuileries, dessiné par Lenôtre en 1665, est une des promenades les plus fréquentées de Paris. — [3] Jules Mansard et Philibert Delorme. —

Sa réputation s'était étendue non seulement en France, mais dans l'Europe entière. De toutes parts, on s'adressait à lui pour en obtenir des plans et des dessins de jardins et de parcs destinés à embellir les résidences royales et les châteaux des grands seigneurs. Lenôtre n'en conservait pas moins la simplicité de manières et la naïveté de sentiments qu'il devait à sa profession et aux exemples de son excellent père, dont il garda jusqu'à la fin le plus pieux et le plus tendre souvenir.

Trois mois avant la mort de Lenôtre, le roi, qui aimait à le voir et à le faire causer, le mena dans ses jardins, et, à cause de son grand âge (il avait 88 ans), le fit mettre dans une chaise [4] que des porteurs roulaient à côté de la sienne, et Lenôtre disait là : « Ah ! mon pauvre père, si tu vivais et que tu pusses voir un pauvre jardinier comme moi, ton fils, se promener en chaise à côté du plus grand roi du monde, rien ne manquerait à ma joie. »

Le duc de Saint-Simon (1675-1755).

26. — Le savant et le voleur.

L'abbé de Molières [1] était un homme simple et pauvre, étranger à tout, hors à ses travaux sur le système de Descartes [2] ; il n'avait point de valet, et travaillait dans son lit, faute de bois, sa culotte sur sa tête par dessus son bonnet, les deux côtés pendant à droite et à gauche. Un matin il entend frapper à sa porte. « Qui va là ? — Ouvrez... » Il tire un cordon et la porte s'ouvre. L'abbé de Molières, ne regardant point : « Qui êtes-vous ? — Donnez-moi de l'argent. — De l'argent ? — Oui, de l'argent. — Ah ! j'entends, vous êtes un voleur ? — Voleur ou non, il me faut de l'argent. — Vraiment, oui, il vous en faut ? Eh bien ! cherchez là dedans. » Il tend le cou et présente un des côtés de la culotte ; le voleur fouille. « Eh bien ! il n'y a point d'argent. — Vraiment non, mais il y a ma clef. — Eh bien ! cette clef... — Cette clef, prenez-la. — Je la tiens. — Allez-vous-en à ce secrétaire, ouvrez... » Le voleur met la clef dans un autre tiroir. « Laissez donc, ne dérangez pas [3], ce sont mes papiers. Ventrebleu ! finirez-vous ? ce sont mes papiers ; à l'autre tiroir vous trouverez de l'argent. — Le voilà. — Eh bien ! prenez. Fermez donc le tiroir... » Le voleur s'enfuit. « Monsieur le voleur, fermez donc la porte. Morbleu [4] ! il laisse la porte ouverte ! Quel chien de [5] voleur ! il faut que je me lève par le froid qu'il fait. Maudit voleur ! » L'abbé saute en [6] pieds, va fermer la porte, et revient se remettre au travail sans penser peut-être qu'il n'avait pas de quoi payer son dîner.

Chamfort (1741-1794).

[4] *Chaise.* Chaise à porteurs. Espèce de fauteuil fermé et couvert, reposant sur des roues ou des pieds, et que les porteurs roulaient ou portaient. Les chaises à porteurs ont été fort en usage jusqu'au XVIIIe siècle.

[1] *L'abbé de Molières* (1677-1742). Oratorien, physicien distingué, professeur au Collège de France. — [2] *René Descartes* (1596-1650). Célèbre philosophe français. — [3] *Déranger* est un verbe transitif ; le complément est donc sous-entendu. — [4] *Morbleu, ventrebleu,* sont les altérations de mots beaucoup plus inconvenants ; et, bien qu'ils soient fort inoffensifs, il est bon de les proscrire de la conversation. — [5] *Chien de,* suivi d'un nom, locution fam. et popul. qui se dit, par une sorte de dépréciation, des personnes ou des choses. — [6] *En pieds,* pour *sur ses pieds,* n'est pas à imiter.

27. — *Une leçon de politesse.*

Un jour, l'illustre maréchal [1] Catinat [2] se promenait dans sa terre [3], en réfléchissant comme c'était sa coutume. Un jeune fat l'aborde le chapeau sur la tête, tandis que Catinat l'écoutait le chapeau à la main, et lui dit : « Bonhomme, je ne sais à qui est cette terre, mais tu peux dire au seigneur que je me suis donné la permission d'y chasser. » Des paysans, qui n'étaient pas loin, riaient aux éclats. Le jeune chasseur leur demande d'un ton insolent de quoi ils rient. « De l'insolence avec laquelle vous parlez au maréchal de Catinat. » Il retourne aussitôt le chapeau fort bas, et s'excuse auprès du maréchal de ce qu'il ne le connaissait pas. « Je ne vois pas, dit Catinat, qu'il soit besoin de connaître quelqu'un à qui l'on parle, pour lui ôter son chapeau. » Et il lui tourna le dos.

28. — *Mieux que ça.*

L'empereur Joseph II [1] n'aimait ni la représentation [2] ni l'appareil [3], témoin ce fait qu'on se plaît à citer. Un jour que, revêtu d'une simple redingote boutonnée, accompagné d'un seul domestique sans livrée, il était allé, dans une calèche à deux places qu'il conduisait lui-même, faire une promenade du matin aux environs de Vienne, il fut surpris par la pluie, comme il reprenait le chemin de la ville.

Il en était encore éloigné, lorsqu'un piéton, qui regagnait aussi la capitale, fait signe au conducteur d'arrêter, ce que Joseph II fait aussitôt. « Monsieur, lui dit le militaire (car c'était un sergent), y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander une place à côté de vous? Cela ne vous gênerait pas prodigieusement, puisque vous êtes seul dans votre calèche, et ménagerait mon uniforme que je mets aujourd'hui pour la première fois. — Ménageons votre uniforme, mon brave, lui dit Joseph, et mettez-vous là. D'où venez-vous? — Ah! dit le sergent, je viens de chez un garde-chasse de mes amis, où j'ai fait un fier déjeuner! — Qu'avez-vous donc mangé de si bon? — Devinez. — Que sais-je, moi, une soupe à la bière? — Ah! bien oui, une soupe! mieux que ça. — De la choucroute? — Mieux que ça. — Une longe de veau? — Mieux que ça, vous dit-on. — Oh! ma foi, je ne puis plus deviner, dit Joseph. — Un faisan, mon digne homme, un faisan tiré sur les plaisirs de Sa Majesté, dit le

[1] *Maréchal* de France. Celui qui occupe le grade le plus élevé et dont la fonction est de commander les armées. — [2] *Catinat.* Célèbre général français sous Louis XIV (1637-1712). En 1702, il s'était retiré à sa maison Saint-Gratien, près de Saint-Denis, estimé de tout le monde, regretté de ses soldats, dont il avait été le père. — [3] *Terre* a ici le sens de domaine, fonds rural.

[1] *Joseph II.* Empereur d'Allemagne, de 1765 à 1790. Il monta sur le trône d'Autriche en 1780. — [2] *Représentation.* Manière de vivre particulière à un haut rang, à une grande fortune, et qui consiste à se tenir, comme dans une représentation théâtrale, soumis aux regards du public. — [3] *Appareil.* Pompe, magnifi-

camarade en lui frappant sur la cuisse. — Tiré sur les plaisirs [4] de Sa Majesté, il n'en devait être que meilleur? — Je vous en réponds. »

Comme on approchait de la ville, et que la pluie tombait toujours, Joseph demanda à son compagnon dans quel quartier il logeait, et où il voulait qu'on le descendît. « Monsieur, c'est trop de bonté; je craindrais d'abuser de...— Non, non, dit Joseph, votre rue? » Le sergent, indiquant sa demeure, demanda à connaître celui dont il recevait tant d'honnêtetés. « A votre tour, dit Joseph, devinez. — Monsieur est militaire, sans doute? — Comme dit monsieur. — Lieutenant? — Ah! bien oui, lieutenant; mieux que ça. — Capitaine? — Mieux que ça. — Colonel, peut-être? — Mieux que ça, vous dit-on. — Comment diable, dit l'autre en se rencognant [5] aussitôt dans la calèche, seriez-vous feld-maréchal [6]? — Mieux que ça. — Ah! mon Dieu, c'est l'empereur! — Lui-même, dit Joseph se déboutonnant pour montrer ses décorations. Il n'y avait pas moyen de tomber à genoux dans la voiture; l'invalide [7] se confond en excuses, et supplie l'empereur d'arrêter pour qu'il puisse descendre. « Non pas, lui dit Joseph; après avoir mangé mon faisan, vous seriez trop heureux de vous débarrasser de moi aussi promptement; j'entends bien que vous ne me quittiez qu'à votre porte. »

Et il l'y descendit.

LÉVI.

29. — *L'origine d'Arlequin* [1].

C'est dans une école que le personnage si gai, si spirituel d'Arlequin a pris naissance. On raconte que dans une ville d'Italie, appelée Bergame [2], vivait un aimable enfant qui se distinguait autant par son excellent cœur que par la vivacité de son esprit. Il était la consolation de ses parents pauvres qui ne pouvaient pas faire de grands sacrifices pour son éducation; mais il était tellement animé du désir de se mettre le plus tôt possible en état d'aider sa famille, que ses maîtres, charmés de ses grandes dispositions, avaient consenti à le garder au nombre de leurs élèves, quoiqu'il ne pût pas payer le prix de leurs leçons. Il se nommait Arlequin, avait une jolie figure, de la grâce dans toute sa personne, de l'adresse dans tous ses mouvements. Il était adoré de ses camarades, quoiqu'il eût toujours sur eux l'avantage; mais ils ne songeaient pas à se montrer jaloux d'un camarade qui était toujours prêt à les obliger.

On était alors dans l'usage de donner tous les ans, au carnaval, un habit neuf aux enfants. Les écoliers attendaient cette époque avec impatience, car leur petite vanité était flattée d'une parure nouvelle qu'ils avaient attendue

cence : « Je fuis des cours le pompeux *appareil*. » BÉRANGER. — [4] *Les plaisirs de Sa Majesté*, c'est-à-dire les terres où la chasse était réservée pour l'empereur. — [5] *Se rencogner*. Terme familier : s'enfermer, se serrer dans un coin. — [6] *Feld-maréchal*. Le grade de feld-maréchal correspond, chez les puissances du Nord, à celui de maréchal de France. — [7] *Invalide*. Soldat que l'âge ou les blessures ont rendu incapable de servir.

[1] *Arlequin*. Personnage de la comédie italienne, dont le costume est fait de pièces de toutes couleurs, c'est le Hanswurst des Allemands; en flamand, Hansworst. — [2] *Bergame*. Ville forte du royaume d'Italie,

pendant toute l'année. Le jour de la distribution des prix n'était pas plus désiré ; il l'était même moins généralement, car les prix n'étaient que pour quelques-uns, et les habits neufs étaient pour tous, habiles et ignorants. Pour tous, non pas dans l'école de Bergame, car le pauvre Arlequin ne devait pas en avoir.

Un mois avant le mardi gras, les enfants se racontaient entre eux le costume qu'on leur préparait. L'étoffe, la couleur, la forme de l'habit étaient jugées, critiquées ; cette grave conversation remplissait toutes les récréations. Arlequin écoutait et ne disait mot.

« Et toi, lui dit un de ses meilleurs amis, quelle est la couleur de l'habit qu'on te fait ? — On ne m'en fait pas, répondit Arlequin. — On ne t'en fait pas ! s'écrièrent tous les enfants. — Non, dit-il, sans paraître peiné de rester dans son vieil habit. Non, parce que cela coûte trop cher. Papa n'est pas riche, et il a été malade cet hiver : je serais désolé qu'une dépense aussi grande fût faite pour moi inutilement, car mon habit n'est pas hors d'usage. Il a bien quelques petits trous et trois ou quatre taches ; mais, quand maman l'aura remis à neuf, il sera fort bien. Cela ne vous empêchera pas de me recevoir parmi vous et de jouer avec moi, n'est-ce pas ? — Oh ! non, non, bon Arlequin, s'écrièrent-ils tous.

Cependant les camarades d'Arlequin se consultèrent entre eux, et ils résolurent de s'entendre avec leurs parents pour l'habiller de neuf. En se réunissant tous, la dépense ne sera pas trop forte, et leurs pères consentiront volontiers à leur procurer le plaisir de faire un peu de bien au meilleur sujet de l'école. Ils réussirent, ils obtinrent ce qu'ils avaient demandé, et ils vinrent tout rayonnants de joie, apporter leur offrande à leur petit ami. Dans leur vivacité d'enfants, ils n'avaient pas réfléchi cependant à la bizarrerie de leur cadeau. Chacun avait apporté un petit morceau de drap dont on devait faire son costume ; si bien qu'il y eut de toutes les couleurs. Comment construire un habit de tant de pièces diverses ? Ils s'en [3] aperçurent alors, et furent un peu honteux de leur distraction.

« Mes bons amis, dit Arlequin, qui vit leur embarras, je vous assure que votre présent me touche et me cause un véritable plaisir. Je veux qu'on me fasse cet habit. Le jour du mardi gras on peut s'habiller plaisamment. Toutes ces couleurs, toutes ces pièces dépareillées ont pour moi d'autant plus de prix qu'elles sont plus nombreuses, car chacune d'elles représente un ami. »

Il le fit ainsi qu'il l'avait dit, et, dans Bergame, le nouveau costume eut un succès complet. Arlequin avait de l'esprit, de la gentillesse ; il prit un masque noir pour faire un contraste plus frappant avec sa gaîté, coiffa sa tête d'un feutre gris orné d'une queue de lapin, s'arma d'un sabre de bois qu'il appela sa *batte*, et parcourut toute la ville, en sautant, dansant, disant mille plaisanteries, mille saillies aimables. Depuis ce temps, Arlequin est resté l'un des ornements les plus originaux de nos folies du carnaval ; mais on a oublié que ce fut l'amitié qui l'inventa.

au pied des Alpes, à 40 kil. de Milan. — [3] Ils s'*en* aperçurent, c'est-à-dire ils s'aperçurent de cette *bizarrerie* ; ce mot, que remplace le pronom *en*, est un peu trop éloigné.

30. — *Enfance de Paul et Virginie* [1].

Le bon naturel de ces enfants se développait de jour en jour. Un dimanche, au lever de l'aurore, leurs mères étant allées à la première messe à l'église des Pamplemousses, une négresse marronne [2] se présenta sous les bananiers [3] qui entouraient leur habitation. Elle était décharnée comme un squelette, et n'avait pour vêtement qu'un lambeau de serpillière [4] autour des reins. Elle se jeta aux pieds de Virginie, qui préparait le déjeuner de la famille, et lui dit : « Ma jeune demoiselle, ayez pitié d'une pauvre esclave fugitive ; il y a un mois que j'erre dans ces montagnes, demi-morte de faim, souvent poursuivie par des chasseurs et par leurs chiens. Je fuis mon maître, qui est un riche habitant de la Rivière-Noire. Il m'a traitée comme vous le voyez. » En même temps elle lui montra son corps sillonné de cicatrices profondes, par les coups de fouet qu'elle en avait reçus. Elle ajouta : « Je voulais aller me noyer ; mais, sachant que vous demeuriez ici, j'ai dit : Puisqu'il y a encore de bons blancs dans ce pays, il ne faut pas encore mourir. » Virginie, tout émue, lui répondit : « Rassurez-vous, infortunée créature ! Mangez, mangez. » Et elle lui donna le déjeuner de la maison, qu'elle avait apprêté. L'esclave, en peu de moments, le dévora tout entier. Virginie, la voyant rassasiée, lui dit : « Pauvre misérable ! j'ai envie d'aller demander votre grâce à votre maître : en vous voyant, il sera touché de pitié. Voulez-vous me conduire chez lui ? — Ange de Dieu, repartit la négresse, je vous suivrai partout où vous voudrez. » Virginie appela son frère, et le pria de l'accompagner. L'esclave marronne les conduisit par des sentiers, au milieu des bois, à travers de hautes montagnes qu'ils grimpèrent avec bien de la peine, et de larges rivières qu'ils passèrent à gué. Enfin, vers le milieu du jour, ils arrivèrent au bas d'un morne [5], sur les bords de la Rivière-Noire. Ils aperçurent là une maison bien bâtie, des plantations considérables, et un grand nombre d'esclaves occupés à toutes sortes de travaux. Leur maître se promenait au milieu d'eux, une pipe à la bouche et un rotin [6] à la main. C'était un grand homme sec, olivâtre, aux yeux enfoncés et aux sourcils noirs et joints. Virginie, tout émue, tenant Paul par le bras, s'approcha de l'habitant, et le pria, pour l'amour de Dieu, de pardonner à son esclave, qui était à quelques pas de là, derrière eux. D'abord l'habitant ne fit pas grand compte [7] de ces deux enfants pauvrement vêtus ; mais quand il eut remarqué la taille élégante de Virginie, sa belle tête blonde sous une capote bleue, et qu'il eut entendu le doux son

[1] *Paul.* Fils d'une pauvre femme, appelée Marguerite ; Virginie, fille de madame de la Tour. Les deux enfants sont élevés ensemble ; leurs mères, de conditions différentes, sont amies et habitent ensemble une chaumière, à l'île de France. — [2] *Nègre marron, négresse marronne.* Qui s'est enfui dans les bois pour y vivre en liberté. — [3] *Bananier.* Genre de plantes herbacées dont la tige périt aussitôt qu'elles ont donné leur fruit, appelé *banane,* sorte de baie triangulaire et allongée. — [4] *Serpillière.* Toile grosse et claire qui sert à emballer les marchandises. — [5] *Morne.* Nom donné aux petites montagnes dans les Antilles et, en général, dans les colonies françaises. — [6] *Rotin* ou *rotang.* Arbrisseau de la famille des palmiers ; partie de sa tige qui sert de canne. — [7] *Faire compte.* Faire cas, donner attention. —

de sa voix, qui tremblait, ainsi que tout son corps, en lui demandant grâce, il ôta sa pipe de sa bouche, et, levant son rotin vers le ciel, il jura, par un affreux serment, qu'il pardonnait à son esclave... Virginie aussitôt fit signe à l'esclave de s'avancer vers son maître; puis elle s'enfuit et Paul courut après elle.

Ils remontèrent ensemble le revers du morne par où ils étaient descendus; et, parvenus à son sommet, ils s'assirent sous un arbre, accablés de lassitude, de faim et de soif. Ils avaient fait à jeûn plus de cinq lieues depuis le lever du soleil. Paul dit à Virginie : « Ma sœur, il est plus de midi; tu as faim et soif; nous ne trouverons point ici à dîner; redescendons le morne, et allons demander à manger au maître de l'esclave. — Oh! non, mon ami, reprit Virginie, il m'a fait trop de peur. Souviens-toi de ce que dit quelquefois maman : Le pain du méchant remplit la bouche de gravier. — Comment ferons-nous donc? dit Paul; ces arbres ne produisent que de mauvais fruits; il n'y a pas seulement ici un tamarin [8] ou un citron pour te rafraîchir. — Dieu aura pitié de nous, repartit Virginie; il exauce la voix des petits oiseaux qui lui demandent de la nourriture [9]. » A peine avait-elle dit ces mots, qu'ils entendirent le bruit d'une source qui tombait d'un rocher voisin. Ils y coururent, et, après s'être désaltérés avec ses eaux plus claires que le cristal, ils cueillirent et mangèrent un peu de cresson, qui croissait sur ses bords. Comme ils regardaient de côté et d'autre s'ils ne trouveraient pas quelque nourriture plus solide, Virginie aperçut parmi les arbres de la forêt un jeune palmiste [10]. Le chou que la cime de cet arbre renferme au milieu de ses feuilles est un fort bon manger; mais, quoique sa tige ne fût pas plus grosse que la jambe, elle avait plus de soixante pieds de hauteur. A la vérité, le bois de cet arbre n'est formé que d'un paquet de filaments [11]; mais son aubier [12] est si dur qu'il fait rebrousser les meilleures haches, et Paul n'avait pas même un couteau. L'idée lui vint de mettre le feu au pied de ce palmiste. Autre embarras : il n'avait point de briquet; et d'ailleurs, dans cette île si couverte de rochers, je ne crois pas qu'on puisse trouver une seule pierre à fusil. La nécessité donne de l'industrie, et souvent les inventions les plus utiles ont été dues aux hommes les plus misérables. Paul résolut d'allumer le feu à la manière des noirs. Avec l'angle d'une pierre il fit un petit trou sur une branche d'arbre bien sèche, qu'il assujettit sous ses pieds; puis, avec le tranchant de cette pierre, il fit une pointe à un autre morceau de branche, également sèche, mais d'une espèce de bois différente. Il posa ensuite ce morceau de bois pointu dans le petit trou de la branche qui était sous ses pieds, et le faisant rouler rapidement entre ses mains, comme on roule un

[8] *Tamarin.* Fruit du tamarinier, qui croît dans l'Inde, l'Arabie et l'Égypte. — [9] Racine a exprimé la même idée dans ces beaux vers :

Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature. (*Athalie*, acte II, sc. VII.)

[10] *Palmiste.* Nom vulgaire des palmiers dont la cime produit une espèce de chou appelé *chou-palmiste.* — [11] *Filaments.* Petits brins longs et déliés comme ceux qu'on tire du chanvre, du lin. — [12] *Aubier.* La

moulinet dont [13] on veut faire mousser du chocolat, en peu de moments il vit sortir, du point de contact, de la fumée et des étincelles. Il ramassa des herbes sèches et d'autres branches d'arbres, et mit le feu au pied du palmiste, qui, bientôt après, tomba avec un grand fracas. Le feu lui servit encore à dépouiller le chou de l'enveloppe de ses longues feuilles ligneuses [14] et piquantes. Virginie et lui mangèrent une partie de ce chou crue, et l'autre cuite sous la cendre, et ils les trouvèrent également savoureuses. Ils firent ce repas frugal, remplis de joie par le souvenir de la bonne action qu'ils avaient faite le matin; mais cette joie était troublée par l'inquiétude où ils se doutaient bien que leur longue absence de la maison jetterait leurs mères. Virginie revenait souvent sur cet objet [15]; cependant Paul, qui sentait ses forces rétablies, l'assura qu'ils ne tarderaient pas à tranquilliser leurs parents.

Après dîner, ils se trouvèrent bien embarrassés; car ils n'avaient pas de guide pour les reconduire chez eux. Paul, qui ne s'étonnait de rien, dit à Virginie : « Notre case [16] est vers le soleil du milieu du jour ; il faut que nous passions, comme ce matin, par-dessus cette montagne que tu vois là-bas avec ses trois pitons [17]. Allons, marchons, mon amie. » Ils descendirent donc le morne de la Rivière-Noire, du côté du nord, et arrivèrent, après une heure de marche, sur les bords d'une large rivière qui barrait leur chemin. Cette grande partie de l'île, toute couverte de forêts, est si peu connue, même aujourd'hui, que plusieurs de ses rivières et de ses montagnes n'y ont pas encore de nom. La rivière sur le bord de laquelle ils étaient, coule en bouillonnant sur un lit de rochers. Le bruit de ses eaux effraya Virginie ; elle n'osa y mettre les pieds pour la passer à gué. Paul alors prit Virginie sur son dos, et passa, ainsi chargé, sur les roches glissantes de la rivière, malgré le tumulte de ses eaux. « N'aie pas peur, lui disait-il, je me sens bien fort avec toi. Si l'habitant de la Rivière-Noire t'avait refusé la grâce de son esclave, je me serais battu avec lui. — Comment! dit Virginie, avec cet homme si grand et si méchant? A quoi t'ai-je exposé? Mon Dieu! qu'il est difficile de faire le bien! Il n'y a que le mal de [18] facile à faire. »

Quand Paul fut sur le rivage, il voulut continuer sa route chargé de sa sœur, et il se flattait de monter ainsi la montagne aux trois pitons, qu'il voyait devant lui à une demi-lieue de là; mais bientôt les forces lui manquèrent, et il fut obligé de la mettre à terre et de se reposer auprès d'elle. Virginie lui dit alors : « Mon frère, le jour baisse ; tu as encore des forces, et les miennes me manquent; laisse-moi ici, et retourne seul à notre case pour tranquilliser nos mères. — Oh! non, dit Paul, je ne te quitterai pas. Si la nuit nous surprend dans ces bois, j'allumerai du feu, j'abattrai des palmistes, tu en mangeras le chou, et je ferai avec ses feuilles un ajoupa [19] pour te mettre à l'abri. » Cependant

partie tendre et blanchâtre qui est entre l'écorce et le corps de l'arbre. — [13] *Dont.* On dirait plutôt aujourd'hui *avec lequel.* — [14] *Ligneux.* Qui tient de la nature du bois. — [15] *Objet* signifie ici : ce qui se présente à l'esprit, ce qui l'occupe. — [16] *Case.* Petite et chétive maison, cabane. — [17] *Piton.* Nom donné, d'abord dans les Antilles, puis ailleurs, aux pointes les plus élevées d'une montagne. — [18] *De facile.* Gallicisme : *qui soit facile.* — [19] *Ajoupa.* Espèce de hutte portée sur des pieux et qu'on recouvre

Virginie, s'étant un peu reposée, cueillit, sur le tronc d'un vieux arbre penché sur le bord de la rivière, de longues feuilles de scolopendre [20] qui pendaient de son tronc. Elle en fit des espèces de brodequins dont elle s'entoura les pieds, que les pierres des chemins avaient mis en sang; car, dans l'empressement d'être utile, elle avait oublié de se chausser. Se sentant soulagée par la fraîcheur de ces feuilles, elle rompit une branche de bambou [21], et se mit en marche, en s'appuyant d'une main sur ce roseau, et de l'autre sur son frère.

Ils cheminaient ainsi doucement à travers les bois; mais la hauteur des arbres et l'épaisseur de leurs feuillages leur firent bientôt perdre de vue la montagne sur [22] laquelle ils se dirigeaient, et même le soleil, qui était déjà près de se coucher. Au bout de quelque temps, ils quittèrent, sans s'en apercevoir, le sentier frayé dans lequel ils avaient marché jusqu'alors, et ils se trouvèrent dans un labyrinthe d'arbres, de lianes [23] et de roches, qui n'avait plus d'issue. Paul fit asseoir Virginie, et se mit à courir çà et là, tout hors de lui, pour chercher un chemin hors de ce fourré épais; mais il se fatigua en vain. Il monta au haut d'un grand arbre, pour découvrir au moins la montagne; mais il n'aperçut autour de lui que les cimes des arbres, dont quelques-unes étaient éclairées par les derniers rayons du soleil couchant. Cependant l'ombre des montagnes couvrait déjà les forêts dans les vallées; le vent se calmait, comme il arrive au coucher du soleil; un profond silence régnait dans ces solitudes et on n'y entendait d'autre bruit que le bramement des cerfs, qui venaient chercher leur gîte dans ces lieux écartés. Paul, dans l'espoir que quelque chasseur pourrait l'entendre, cria alors de toute sa force : « Venez, venez au secours de Virginie ! » Mais les seuls échos de la forêt répondirent à sa voix, et répétèrent à plusieurs reprises : « Virginie!... Virginie ! »

Paul descendit alors de l'arbre, accablé de fatigue et de chagrin : il chercha les moyens de passer la nuit dans ce lieu; mais il n'y avait ni fontaine, ni palmiste, ni même des branches de bois sec propres à allumer du feu; il sentit alors, par son expérience, toute la faiblesse de ses ressources, et il se mit à pleurer. Virginie lui dit : « Ne pleure point, mon ami, si tu ne veux m'accabler de chagrin. C'est moi qui suis la cause de toutes tes peines et de celle qu'éprouvent maintenant nos mères. Il ne faut rien faire, pas même le bien, sans consulter ses parents. Oh! j'ai été bien imprudente! » Et elle se prit [24] à verser des larmes. Cependant elle dit à Paul : « Prions Dieu, mon frère, et il aura pitié de nous. » A peine avaient-ils achevé leur prière, qu'ils entendirent un chien aboyer. « C'est, dit Paul, le chien de quelque chasseur qui vient le soir tuer les cerfs à l'affût [25]. » Peu après, les aboiements du chien redoublèrent. « Il me semble, dit Virginie, que c'est Fidèle, le chien de notre case. Oui, je reconnais sa voix : serions-nous si près d'arriver, et au pied de notre

promptement de feuilles et de ramée. — [20] *Scolopendre*. Espèce de fougère. — [21] *Bambou*. Graminée gigantesque de l'Inde et d'autres pays chauds. — [22] Vers. — [23] Les *lianes* sont des plantes sarmenteuses ou grimpantes, dont plusieurs servent de cordes ou de liens, se lient entre elles et s'attachent aux arbres. — [24] *Elle se prit à*. Gallicisme : *se mit à*. — [25] *Affût*. Endroit où l'on se poste pour attendre le gibier. -

montagne! » En effet, un moment après, Fidèle était à leurs pieds, aboyant, hurlant, gémissant et les accablant de caresses. Comme ils ne pouvaient revenir de leur surprise, ils aperçurent Domingue [26] qui accourait à eux. A l'arrivée de ce bon noir, qui pleurait de joie, ils se mirent aussi à pleurer, sans pouvoir lui dire un mot. Quand Domingue eut repris ses sens : « O mes jeunes maîtres, leur dit-il, que vos mères ont d'inquiétude! comme elles ont été étonnées, quand elles ne vous ont plus retrouvés au retour de la messe, où je les accompagnais! Marie [27], qui travaillait dans un coin de l'habitation, n'a su nous dire où vous étiez allés. J'allais, je venais autour de l'habitation, ne sachant moi-même de quel côté vous chercher. Enfin, j'ai pris vos vieux habits à l'un et à l'autre; je les ai fait flairer à Fidèle; et sur-le-champ, comme si ce pauvre animal m'eût entendu, il s'est mis à quêter sur vos pas. Il m'a conduit, toujours en remuant la queue, jusqu'à la Rivière-Noire. C'est là que j'ai appris d'un habitant que vous lui aviez ramené une négresse marronne, et qu'il vous avait accordé sa grâce. Mais quelle grâce! il me l'a montrée attachée, avec une chaîne au pied, à un billot de bois, avec un collier de fer à trois crochets autour du cou. De là, Fidèle, toujours quêtant, m'a mené sur le morne de la Rivière-Noire, où il s'est arrêté encore en aboyant de toute sa force : c'était sur le bord d'une source, auprès d'un palmiste abattu, et près d'un feu qui fumait encore; enfin il m'a conduit ici. Nous sommes au pied de la montagne, et il y a encore quatre bonnes lieues jusque chez nous. Allons, mangez et prenez des forces. » Il leur présenta aussitôt un gâteau, des fruits et une grande calebasse [28] remplie d'une liqueur composée d'eau, de vin, de jus de citron, de sucre et de muscade, que leurs mères avaient préparée pour les fortifier et les rafraîchir. Virginie soupira au souvenir de la pauvre esclave et des inquiétudes de leurs mères. Elle répéta plusieurs fois : « Oh! qu'il est difficile de faire le bien! » Pendant que Paul et elle se rafraîchissaient, Domingue alluma du feu; et ayant cherché dans les rochers un bois tortu qu'on appelle bois de ronde [29], et qui brûle tout vert en jetant une grande flamme, il en fit un flambeau qu'il alluma; car il était déjà nuit. Mais il éprouva un embarras bien plus grand, quand il fallut se mettre en route : Paul et Virginie ne pouvaient plus marcher; leurs pieds étaient enflés et tout rouges. Domingue ne savait s'il devait aller bien loin de là leur chercher du secours, ou passer dans ce lieu la nuit avec eux. « Où est le temps, leur disait-il, où je vous portais tous deux à la fois dans mes bras? Mais maintenant vous êtes grands, et je suis vieux. » Comme il était dans cette perplexité, une troupe de noirs marrons se fit voir à vingt pas de là. Le chef de cette troupe, s'approchant de Paul et de Virginie, leur dit : « Bons petits blancs, n'ayez pas peur; nous vous avons vus passer ce matin avec une négresse de la Rivière-Noire; vous alliez demander sa grâce à son mauvais maître; en [30] reconnaissance, nous vous reporterons chez vous sur nos épaules. » Alors il fit un signe, et

[26] *Domingue.* Esclave attaché au service de la mère de Virginie. — [27] *Marie.* Femme de Domingue. — [28] *Calebasse.* Fruit, espèce de courge. La calebasse vidée et séchée sert à contenir des liquides et prend le nom de gourde. — [29] *Bois de ronde.* Qui sert à faire la ronde, à marcher la nuit en s'éclairant. — [30] *En.*

quatre noirs marrons des plus robustes firent aussitôt un brancard avec des branches d'arbres et des lianes, y placèrent Paul et Virginie, les mirent sur leurs épaules, et Domingue marchant devant eux avec son flambeau, ils se mirent en route, aux cris de joie de toute la troupe, qui les comblait de bénédictions. Virginie, attendrie, disait à Paul : « O mon ami! jamais Dieu ne laisse un bienfait sans récompense. »

Ils arrivèrent vers le milieu de la nuit au pied de leur montagne, dont les croupes étaient éclairées de plusieurs feux. A peine ils la montaient, qu'ils entendirent des voix qui criaient : « Est-ce vous, mes enfants? » Ils répondirent, avec les noirs : « Oui, c'est nous. » Et bientôt ils aperçurent leurs mères et Marie qui venaient au-devant d'eux avec des tisons flambants. « Malheureux enfants, dit madame de la Tour, d'où venez-vous? dans quelles angoisses vous nous avez jetées! » — Nous venons, dit Virginie, de la Rivière-Noire, demander [31] la grâce d'une pauvre esclave marronne, à qui j'ai donné ce matin le déjeuner de la maison, parce qu'elle mourait de faim; et voilà que les noirs marrons nous ont ramenés. » Madame de la Tour embrassa sa fille, sans pouvoir parler; et Virginie, qui sentit son visage mouillé des larmes de sa mère, lui dit : « Vous me payez de tout le mal que j'ai souffert! » Marguerite, ravie de joie, serrait Paul dans ses bras, et lui disait : « Et toi aussi, mon fils, tu as fait une bonne action. » Quand elles furent arrivées dans leur case avec leurs enfants, elles donnèrent bien à manger aux noirs marrons, qui s'en retournèrent dans leurs bois, en leur souhaitant toute sorte de prospérités. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (1737-1814).

31. — La patte de dindon [1].

Ce matin, à propos d'un plaisir manqué, je dis en riant à mon fils : « Je vois que tu as besoin que je te fasse une petite leçon.

— Eh! sur quoi, père?

— Sur une disposition, que tu tiens de moi, hélas! et dont je voudrais bien te guérir.

— Quelle est-elle?

— Le récit d'une petite aventure de ma vie d'écolier te l'apprendra.

J'avais dix ans; j'étais au collège, je rapportais chaque lundi de chez mes parents la grosse somme de quinze sous, destinée à payer mes déjeuners du matin, car le collège ne nous fournissait pour ce repas qu'un morceau de pain tout sec.

Un lundi, en rentrant, je trouve un de nos camarades (je me rappelle encore son nom, il se nommait Couture) armé d'une superbe patte de dindon; je dis patte et non cuisse, car l'objet tout entier se composait de ce que, dans mon ignorance, j'appellerai un *tibia* [2], et de la patte avec ses quatre doigts, le

Employé ici dans le sens de *par*. — [31] Ellipse : *où nous avons été demander*.

[1] Extrait de l'intéressant ouvrage de M. Ernest Legouvé, intitulé *Les pères et les enfants au* XIXe *siècle*. Paris, Hetzel. 9e édition. — [2] *Tibia*, L'os le plus gros de la jambe, situé à la partie interne et antérieure de

tout recouvert de cette peau noire, luisante et rugueuse, qui fait que le dindon a l'air de marcher sur des brodequins de chagrin [3].

Dès que mon camarade m'aperçut : « Viens voir, me dit-il, viens voir! » J'accours! Il serrait le haut de la patte dans ses deux mains, et, sur un petit mouvement de sa main droite, les quatre doigts s'ouvraient et se refermaient comme les doigts d'une main humaine. Je restai stupéfait et émerveillé. Comment cette patte morte pouvait-elle remuer? Comment pouvait-il la faire agir? Un garçon de dix-huit ans qui va au spectacle, et qui suit le développement du drame le plus merveilleux, n'a pas les yeux plus écarquillés [4], les regards plus ardents, la tête plus fixement penchée en avant, que moi, en face de cette patte de dindon. Chaque fois que ces quatre doigts s'ouvraient et se refermaient, il me passait devant les yeux comme un éblouissement. Je croyais assister à un prodige. Lorsque mon camarade, qui était plus âgé et plus malin que moi, vit mon enthousiasme arrivé à son paroxysme [5], il remit la merveille dans sa poche et s'éloigna. Je m'en allai de mon côté, mais rêveur, et voyant toujours cette patte flotter devant mes yeux comme une vision!... « Si je l'avais, me disais-je, j'apprendrais bien vite le moyen de la faire agir! Couture n'est pas sorcier! Et alors... comme je m'amuserais!... » Je n'y tins plus, je courus à mon camarade...

— Donne-moi ta patte!... lui dis-je avec un irrésistible accent de supplication. Je t'en prie!...

— Ma patte!... Te donner ma patte!... Veux-tu t'en aller!... »

Son refus irrita [6] encore mon désir.

— Tu ne veux pas me la donner?

— Non!

— Eh bien!... vends-la-moi!

— Te la vendre? Combien?

Je me mis à compter dans le fond de ma poche l'argent de ma semaine...

— Je t'en donne cinq sous!

— Cinq sous!... une patte comme celle-là! Est-ce que tu te moques de moi?

Et, prenant le précieux objet, il recommença devant moi cet éblouissant jeu d'éventail, et chaque fois ma passion grandissait d'un degré.

— Eh bien, je t'en offre dix sous!

— Dix sous!... Dix sous! reprit-il avec mépris... mais regarde donc!...

Et les quatre doigts s'ouvraient et se refermaient toujours!...

— Mais enfin, lui dis-je en tremblant... combien donc en veux-tu?

— Quarante sous ou rien!

— Quarante sous!... m'écriai-je, quarante sous! Près de trois semaines de déjeuners! par exemple!

— Soit! à ton aise! »

La patte disparut dans sa poche, et il s'éloigna. Je courus de nouveau après lui.

ce membre. — [3] *Chagrin.* Cuir grenu fait d'ordinaire d'une peau de mulet ou d'âne. — [4] *Écarquillé.* Ouvert ou écarté d'une manière ridicule : des yeux écarquillés ; les jambes écarquillées. — [5] *Paroxysme.* Terme de medecine : la plus forte intensité d'un accès, d'une douleur. Ici il est employé au figuré. — [6] Rendit

— Quinze sous!
— Quarante!
— Vingt sous!
— Quarante!
— Vingt-cinq sous!..
— Quarante!...

Oh! diable de Couture! comme il aura bien fait son chemin dans le monde! comme il connaissait déjà le cœur humain!... Chaque fois que ce terrible mot *Quarante* touchait mon oreille, il emportait un peu de ma résistance. Au bout de deux minutes, je ne me connaissais plus!

— Eh bien, donc! quarante!... m'écriai-je... Donne-la-moi!

— Donne-moi d'abord l'argent, » reprit-il.

Je lui mis dans la main les quinze sous de ma semaine, et il me fit écrire un billet de vingt-cinq sous pour le surplus... Oh! le scélérat! il était déjà homme d'affaires à treize ans!... Puis, tirant enfin le cher objet de sa poche : « Tiens, dit-il, la voilà!... »

Je me précipitai sur elle!... Au bout de quelques secondes, ainsi que je l'avais prévu, je connaissais le secret et je tirais le tendon qui servait de cordon de sonnette, aussi bien que Couture! Pendant deux minutes, cela m'amusa follement; après deux minutes, cela m'amusa moins; après trois, cela ne m'amusa presque plus; après quatre, cela ne m'amusa plus du tout! Je tirais toujours, parce que je voulais avoir les intérêts de mon argent... Mais le désenchantement [7] me gagnait... Puis vint la tristesse!... puis le regret, puis la perspective de trois semaines de pain sec! puis le sentiment de ma bêtise... et tout cela se changeant peu à peu en amertume [8], la colère s'en mêla... et au bout de dix minutes, saisissant avec une véritable haine l'objet de mon amour, je le lançai par-dessus la muraille, afin d'être bien sûr de ne plus le revoir!

Ce souvenir m'est revenu bien souvent depuis que je n'ai plus dix ans, et bien souvent aussi j'ai retrouvé en moi l'enfant de la patte de dindon. Cette impétuosité de désir, cette impatience de tous les obstacles qui me séparaient de la possession désirée, cette folle imprévoyance, cette puissance d'illusion égale seulement, hélas! à ma puissance de désillusion; tous ces traits de caractère se sont mille fois réveillés... que dis-je! se réveillent encore en moi dès qu'une passion m'envahit... Oh! on n'étudie pas assez les enfants! On traite trop leurs sentiments de puérilités! Rien n'est puéril dans l'âme humaine! L'enfant ne meurt jamais tout entier dans l'homme, et ce qui est puéril aujourd'hui peut être terrible ou coupable demain! Les passions sont différentes, mais le cœur où elles poussent est le même, et le meilleur moyen de bien diriger un jeune homme, est d'avoir bien observé le garçon de dix ans. Ainsi cette patte de dindon m'a fort servi. Vingt fois dans ma vie, au beau milieu d'une

plus vif, plus violent. — [7] Sentiment que fait éprouver la désillusion. — [8] Sens propre : saveur amère; sens figuré : peine, déplaisir, tristesse.

sottise, ce souvenir m'est revenu.... « Tu seras donc toujours le même, » me disais-je, et je me mettais à rire, ce qui m'arrêtait court. Il n'y a rien de plus utile que de se rire au nez de temps en temps. »

Je me retournai alors vers mon fils, et je lui dis : « Ὁ μῦθος δηλοῖ ὅτι. *Cette fable montre que...* les fils ressemblent quelquefois à leurs pères. »

ERNEST LEGOUVÉ (né en 1807).

32. — *Le sifflet.*

Quand j'étais un enfant de cinq ou six ans, mes amis, un jour de fête, remplirent ma petite poche de sous. J'allai tout de suite à une boutique où l'on vendait des babioles [1]; mais, charmé du son d'un sifflet que je rencontrai en chemin dans les mains d'un autre petit garçon, je lui offris et lui donnai volontiers en échange tout mon argent. Revenu chez moi, fort content de mon achat, sifflant par toute la maison, je fatiguai les oreilles de toute la famille; mes frères, mes sœurs, mes cousines, apprenant que j'avais tant donné pour ce mauvais instrument, me dirent que je l'avais payé dix fois plus qu'il ne valait : alors ils me firent penser au nombre de bonnes choses que j'aurais pu acheter avec le reste de ma monnaie, si j'avais été plus prudent : ils me ridiculisèrent tant de ma folie, que j'en pleurai de dépit; et la réflexion me donna plus de chagrin que le sifflet de plaisir.

Cet accident fut cependant, dans la suite, de quelque utilité pour moi, l'impression restant dans mon âme; aussi, lorsque j'étais tenté d'acheter quelque chose qui ne m'était pas nécessaire, je disais en moi-même : *Ne donnons pas trop pour le sifflet,* et j'épargnais mon argent.

FRANKLIN (1706-1790).

33. — *Dix mille livres* [1] *de rente.*

Quand j'avais dix-huit ans, — je vous parle d'une époque bien éloignée, — j'allais, durant la belle saison, passer la journée du dimanche à Versailles, ville qu'habitait ma mère. Pour m'y transporter, je venais, presque toujours à pied, rejoindre sur cette route une des petites voitures qui en faisaient alors le service.

En sortant des barrières, j'étais toujours sûr de trouver un grand pauvre qui criait d'une voix glapissante [2] : « La charité, s'il vous plaît, mon bon monsieur! » De son côté, il était bien sûr d'entendre résonner dans son chapeau une grosse pièce de deux sous.

Un jour que je payais mon tribut à Antoine (c'était le nom de mon pen-

[1] *Babiole.* Jouet d'enfants; chose de peu de valeur. Ce mot a la même racine que l'anglais *babe, babi,* petit enfant.

[1] *Livre.* Anciennement, monnaie de compte qui valait un poids d'argent d'une livre, et qui fut progressivement réduite. Sous Charlemagne, la livre d'argent était du poids de 367 grammes et valait plus de 78 francs. La livre valait moins d'un franc à l'époque de l'établissement du système métrique. (SAIGEY.) *Livre* se dit aujourd'hui pour *franc,* quand on parle d'un revenu annuel. (LITTRÉ.) — [2] *Glapir* se dit au propre de l'aboiement aigre des renards et des petits chiens, et, par comparaison, d'une voix humaine aigre et

sionnaire [3]), il vint à [4] passer un petit monsieur poudré, sec, vif et à qui Antoine adressa son memento [5] criard : « La charité, s'il vous plaît, mon bon monsieur ! » Le passant s'arrêta ; et après avoir considéré quelques moments le pauvre : « Vous me paraissez, lui dit-il, intelligent et propre à travailler ; » pourquoi faire un si vil métier ? Je veux vous tirer de cette triste situa- » tion, et vous donner dix mille livres de rente. » Antoine se mit à rire, et moi aussi. « Riez tant que vous le voudrez, reprit le monsieur poudré ; » mais suivez mes conseils, et vous acquerrez ce que je vous promets. Je puis » d'ailleurs vous prêcher d'exemple [6] : j'ai été aussi pauvre que vous ; mais, » au lieu de mendier, je me suis fait une hotte avec un mauvais panier, et je » suis allé dans les villages et dans les villes de province, demander, non pas » des aumônes, mais de vieux chiffons qu'on me donnait gratis, et que je » revendais ensuite un bon prix aux fabricants de papier. Au bout d'un an, » je ne demandais plus pour rien les chiffons, mais je les achetais ; et j'avais, » en outre, une charrette et un âne pour faire mon petit commerce. Cinq » ans après, je possédais trente mille francs, et j'épousais la fille d'un fabri- » cant de papiers, qui m'associait à sa maison de commerce peu achalandée, » il faut le dire ; mais j'étais jeune encore, j'étais actif, je savais travailler et » m'imposer des privations. A l'heure qu'il est, je possède deux maisons à » Paris, et j'ai cédé ma fabrique de papiers à mon fils, à qui j'ai enseigné de » bonne heure le goût du travail et le besoin de la persévérance. Faites » comme moi, l'ami, et vous deviendrez riche comme moi. » Là-dessus le vieux monsieur s'en alla, laissant Antoine tellement préoccupé que deux dames passèrent sans entendre l'appel criard du mendiant : « La charité, s'il vous plaît. »

En 1815, me trouvant à Bruxelles, j'entrai un jour chez un libraire pour y faire emplette de quelques livres. Un gros et grand monsieur se promenait dans le magasin, et donnait des ordres à cinq ou six commis. Nous nous regardâmes l'un l'autre comme des gens qui, sans pouvoir se reconnaître, se rappelaient cependant qu'ils s'étaient vus autrefois quelque part. « Monsieur, me dit enfin » le libraire, n'alliez-vous pas souvent à Versailles, le dimanche, il y a vingt- » cinq ans ? — Quoi ! Antoine, c'est vous ! m'écriai-je. — Monsieur, répliqua- » t-il, vous le voyez, le vieux monsieur poudré avait raison : il m'a donné » dix mille livres de rente. »

A. Arnault (1766-1834).

34. — *Le quiproquo.*

Un étranger très riche, nommé Suderland, était banquier de la cour et naturalisé [1] en Russie ; il jouissait auprès de l'impératrice [2] d'une assez grande

désagréable. — [3] ***Mon pensionnaire.*** Celuià qui mes aumônes faisaient une espèce de pension. — [4] ***Venir à,*** suivi d'un infinitif, marque quelque chose d'inattendu, de fortuit. — [5] ***Memento.*** Mot latin qui signifie : ***souviens-toi.*** Marque destinée à rappeler le souvenir de quelque chose. — [6] ***Prêcher d'exemple.*** Pratiquer le premier ce que l'on conseille aux autres de faire.

[1] ***Naturaliser.*** Accorder à un étranger les droits dont jouissent les naturels du pays. — [2] Catherine II,

faveur. Un matin, on lui annonce que sa maison est entourée de gardes, et que le maître de police demande à lui parler.

Cet officier, nommé Reliew, entre l'air consterné.

« M. Suderland, dit-il, je me vois, avec un vrai chagrin, chargé par ma gracieuse [3] souveraine d'exécuter un ordre dont la sévérité m'effraye, m'afflige, et j'ignore par quelle faute ou par quel délit vous avez excité à ce point le ressentiment de Sa Majesté.

— Moi? monsieur, répond le banquier, je l'ignore autant et plus que vous; ma surprise surpasse la vôtre. Mais enfin quel est cet ordre?

— Monsieur, reprend l'officier, en vérité le courage me manque pour vous le faire connaître.

— Eh quoi! aurais-je perdu la confiance de l'impératrice?

— Si ce n'était que cela, vous ne me verriez pas si désolé. La confiance peut revenir, une place peut être rendue.

— Eh bien! s'agit-il de me renvoyer dans mon pays?

— Ce serait une contrariété; mais, avec vos richesses, on est bien partout.

— Ah! mon Dieu! s'écrie Suderland tremblant, est-il question de m'exiler en Sibérie [4]?

— Hélas! on en revient.

— De me jeter en prison?

— Si ce n'était que cela; on en sort.

— Bonté divine! voudrait-on me knouter [5]?

— Ce supplice est affreux, mais il ne tue pas.

— Eh quoi! dit le banquier en sanglotant, ma vie est-elle en péril? L'impératrice si bonne, si clémente, qui me parlait encore si doucement il y a deux jours, elle voudrait.... Mais je ne puis le croire. Ah! de grâce, achevez; la mort serait moins cruelle que cette attente insupportable.

— Eh bien! mon cher, dit enfin l'officier de police avec une voix lamentable, ma gracieuse souveraine m'a donné l'ordre de vous faire empailler....

— Empailler! s'écrie Suderland en regardant fixement son interlocuteur, mais vous avez perdu la raison, ou l'impératrice n'aurait pas conservé la sienne; enfin, vous n'auriez pas reçu un pareil ordre sans en faire sentir la barbarie et l'extravagance.

— Hélas! mon pauvre ami, j'ai fait ce qu'ordinairement nous n'osons jamais [6] tenter; j'ai marqué ma surprise, ma douleur; j'allais hasarder d'humbles remontrances; mais mon auguste souveraine, d'un ton irrité, en me reprochant mon hésitation, m'a commandé de sortir et d'exécuter sur-le-champ l'ordre qu'elle m'avait donné; en ajoutant ces paroles qui retentissent

qui régna de 1763 à 1796. — [3] *Gracieux*. Qui accorde des grâces. Il n'est usité en ce sens que comme titre de certains souverains. « La plupart des peuples du Nord disent : notre gracieux souverain; apparemment qu'ils entendent *bienfaisant*. » (VOLTAIRE.) — [4] *Sibérie*. Vaste région qui occupe toute la partie septentrionale de l'Asie, et forme la presque totalité de la Russie d'Asie. La Sibérie sert au gouvernement russe de lieu d'exil. — [5] *Knouter*. Néologisme. Ce verbe ne se trouve ni dans le Dict. de l'Acad., ni dans Littré. *Knout*, instrument de supplice chez les Russes, composé de plusieurs nerfs de bœuf fortement entrelacés et terminés par des crochets de fer; il sert à infliger les châtiments légaux. — [6] *Ordinairement*...

encore à mon oreille : « Allez, et n'oubliez pas que votre devoir est de vous acquitter sans murmure des commissions dont je daigne vous charger. »

Il serait impossible de peindre l'étonnement, la colère, le tremblement, le désespoir du pauvre banquier. Après avoir laissé quelque temps un libre cours à l'explosion de sa douleur, le maître de police lui dit qu'il lui donne un quart d'heure pour mettre ordre à ses affaires.

Alors Suderland le prie, le conjure, le presse longtemps en vain de lui laisser écrire un billet à l'impératrice pour implorer sa pitié. Le magistrat, vaincu par ses supplications, cède, en tremblant, à ses prières, se charge de son billet, sort, et, n'osant aller au palais, se rend précipitamment chez le comte de Bruce [7]. Celui-ci croit que le maître de police est devenu fou; il lui dit de le suivre, de l'attendre dans le palais, et court, sans tarder, chez l'impératrice. Introduit chez cette princesse, il lui expose le fait.

Catherine, en entendant cet étrange récit, s'écrie :

« Juste ciel! quelle horreur! En vérité, Reliew a perdu la tête. Comte, partez, courez, et ordonnez à cet insensé d'aller tout de suite délivrer mon pauvre banquier de ses folles terreurs et de le mettre en liberté. »

Le comte sort, exécute l'ordre, revient, et trouve avec surprise Catherine riant aux éclats.

« Je vois à présent, dit-elle, la cause d'une scène aussi burlesque qu'inconcevable : j'avais depuis quelques années un joli chien que j'aimais beaucoup, et je lui avais donné le nom de *Suderland,* parce que c'était celui d'un Anglais qui m'en avait fait présent. Ce chien vient de mourir; j'ai ordonné à Reliew de le faire empailler, et, comme il hésitait, je me suis mise en colère contre lui, pensant que, par une vanité sotte, il croyait une telle commission au-dessous de sa dignité. Voilà le mot de cette ridicule énigme. »

L.-Ph. comte de Ségur (1753-1832).

35. — *Le canard de la foire.*

Depuis longtemps nous nous étions aperçus, mon élève [1] et moi, que l'ambre, le verre, la cire, divers corps frottés attiraient les pailles, et que d'autres ne les attiraient pas. Par hasard nous en trouvons un qui a une vertu plus singulière encore : c'est d'attirer, à quelque distance et sans être frotté, la limaille et d'autres brins de fer. Combien de temps cette qualité nous amuse sans que nous puissions y rien voir de plus! Enfin nous trouvons qu'elle se communique au fer même aimanté dans un certain sens. Un jour nous allons à la foire; un joueur de gobelets attire avec un morceau de pain un canard de cire flottant sur un bassin d'eau. Fort surpris, nous ne disons pourtant pas : « C'est un sorcier, » car nous ne savons ce que c'est qu'un sorcier. Sans cesse frappés d'effets dont nous ignorons les causes, nous ne nous pressons

jamais. Ces deux mots se gênent. — [7] Le comte de Bruce était gouverneur de Saint-Pétersbourg.

[1] Émile. —

de juger de rien, et nous restons en repos dans notre ignorance jusqu'à ce que nous trouvions l'occasion d'en sortir.

De retour au logis, à force de parler du canard de la foire, nous allons nous mettre en tête de l'imiter : nous prenons une bonne aiguille bien aimantée, nous l'entourons de cire blanche, que nous façonnons de notre mieux en forme de canard, de sorte que l'aiguille traverse le corps et que la tête fasse le bec. Nous posons sur l'eau le canard, nous approchons du bec un anneau de clef, et nous voyons avec une joie facile à comprendre que notre canard suit la clef précisément comme celui de la foire suivait le morceau de pain. Observer dans quelle direction le canard s'arrête sur l'eau quand on l'y laisse en repos, c'est ce que nous pourrons faire une autre fois. Quant à présent, tout occupés de notre objet, nous n'en voulons pas davantage.

Dès le même soir, nous retournons à la foire avec du pain préparé dans nos poches ; et sitôt que le joueur de gobelets a fait son tour, mon petit docteur, qui se contenait à peine, lui dit que ce tour n'est pas difficile, et que lui-même en fera bien autant. Il est pris au mot : à l'instant il tire de sa poche le pain où est caché le morceau de fer ; en approchant de la table, le cœur lui bat ; il présente le pain presque en tremblant ; le canard vient et l'enfant le suit : l'enfant s'écrie et tressaillit [2] d'aise. Aux battements de mains, aux acclamations de l'assemblée, la tête lui tourne, il est hors de lui. Le bateleur [3] interdit vient pourtant l'embrasser, le féliciter et le prier de l'honorer encore le lendemain de sa présence, ajoutant qu'il aura soin d'assembler plus de monde encore pour applaudir à son habileté. Mon petit naturaliste enorgueilli veut babiller ; mais sur-le-champ je lui ferme la bouche et l'emmène comblé d'éloges.

L'enfant, jusqu'au lendemain, compte les minutes avec une visible inquiétude. Il invite tout ce qu'il rencontre ; il voudrait que tout le genre humain fût témoin de sa gloire ; il attend l'heure avec peine, il la devance : on vole au rendez-vous ; la salle est déjà pleine. En entrant, son jeune cœur s'épanouit. D'autres jeux doivent précéder ; le joueur de gobelets se surpasse et fait des choses surprenantes. L'enfant ne voit rien de tout cela ; il s'agite, il sue, il respire à peine ; il passe son temps à manier dans sa poche son morceau de pain d'une main tremblante d'impatience. Enfin son tour vient ; le maître l'annonce au public avec pompe. Il s'approche un peu honteux, il tire son pain.... Nouvelle vicissitude des choses humaines ! le canard, si privé [4] la veille, est devenu sauvage aujourd'hui ; au lieu de présenter le bec, il tourne la queue et s'enfuit ; il évite le pain et la main qui le présente avec autant de soin qu'il les suivait auparavant. Après mille essais inutiles et toujours hués, l'enfant se plaint, dit qu'on le trompe, que c'est un autre canard qu'on a substitué au premier, et défie le joueur de gobelets d'attirer celui-ci.

Le joueur de gobelets, sans répondre, prend un morceau de pain, le pré-

[2] *Tressaillit* pour *tressaille*. Quelques écrivains ont dit au présent : *il tressaillit*, au lieu de : *il tressaille*. On ne doit pas les imiter. — [3] *Bateleur*. Faiseur de tours de force et d'escamotage. — [4] Apprivoisé. —

sente au canard ; à l'instant le canard suit le pain et vient à la main qui le retire. L'enfant prend le même morceau de pain ; mais, loin de réussir mieux qu'auparavant, il voit le canard se moquer de lui et faire des pirouettes tout autour du bassin : il s'éloigne enfin tout confus, et n'ose plus s'exposer aux huées.

Alors le joueur de gobelets prend le morceau de pain que l'enfant avait apporté, et s'en sert avec autant de succès que du sien : il en tire le fer devant tout le monde, autre risée à nos dépens ; puis de ce pain ainsi vidé, il attire le canard comme auparavant. Il fait la même chose avec un autre morceau coupé devant tout le monde par une main tierce [5] ; il en fait autant avec son gant, avec le bout de son doigt ; enfin il s'éloigne au milieu de la chambre, et, du ton d'emphase propre à ces gens-là, déclarant que son canard n'obéira pas moins à sa voix qu'à son geste, il lui parle, et le canard obéit ; il lui dit d'aller à droite, et il va à droite ; de revenir, et il revient ; de tourner, et il tourne ; le mouvement est aussi prompt que l'ordre. Les applaudissements redoublés sont autant d'affronts pour nous. Nous nous évadons sans être aperçus, et nous nous renfermons dans notre chambre sans aller raconter nos succès à tout le monde, comme nous l'avions projeté.

Le lendemain matin l'on frappe à notre porte : j'ouvre ; c'est l'homme aux gobelets. Il se plaint modestement de notre conduite. Que nous avait-il fait pour nous engager à vouloir décréditer ses jeux et lui ôter son gagne-pain ? Qu'y a-t-il donc de si merveilleux dans l'art d'attirer un canard de cire, pour acheter cet honneur aux dépens de la subsistance d'un honnête homme ? « Ma foi, messieurs, si j'avais quelque autre talent pour vivre, je ne me glorifierais guère de celui-ci. Vous deviez croire qu'un homme qui a passé sa vie à s'exercer dans cette chétive industrie en sait là-dessus plus que vous, qui ne vous en occupez que quelques moments. Si je ne vous ai pas d'abord montré mes coups de maître, c'est qu'il ne faut pas se presser d'étaler étourdiment ce qu'on sait : j'ai toujours soin de conserver mes meilleurs tours pour l'occasion, et après celui-ci j'en ai d'autres encore pour arrêter de jeunes indiscrets. Au reste, messieurs, je viens de bon cœur vous apprendre ce secret qui vous a tant embarrassés, vous priant de n'en pas user pour me nuire, et d'être plus retenus une autre fois. »

Alors il nous montre sa machine, et nous voyons avec la dernière surprise qu'elle ne consiste qu'en un aimant fort et bien armé, qu'un enfant caché sous la table faisait mouvoir sans qu'on s'en aperçût.

L'homme replie sa machine ; et après lui avoir fait nos remercîments et nos excuses, nous voulons lui faire un présent ; il le refuse. « Non, messieurs, je n'ai pas assez à me louer de vous pour accepter vos dons ; je vous laisse obligés à moi malgré vous ; c'est ma seule vengeance. Apprenez qu'il y a de la générosité dans tous les états : je fais payer mes tours et non mes leçons. »

En sortant, il m'adresse à moi nommément et tout haut une réprimande. « J'excuse volontiers, me dit-il, cet enfant ; il n'a péché que par ignorance.

[5] *Tiers, tierce*, dans le sens de *troisième*, a vieilli, et n'est plus usité que dans certaines phrases.

Mais vous, monsieur, qui deviez connaître sa faute, pourquoi la lui avoir laissé faire? Puisque vous vivez ensemble, comme le plus âgé vous lui devez vos soins, vos conseils : votre expérience est l'autorité qui doit le conduire. En se reprochant, étant grand, les torts de sa jeunesse, il vous reprochera sans doute ceux dont vous ne l'aurez pas averti. » J.-J. Rousseau (1712-1778).

36. — *L'épreuve.*

J'étais à la campagne en pension chez un ministre [1] appelé M. Lambercier. J'avais pour camarade un cousin plus riche que moi, et qu'on traitait en héritier, tandis qu'éloigné de mon père je n'étais qu'un pauvre orphelin. Mon grand cousin Bernard était singulièrement poltron, surtout la nuit. Je me moquai tant de sa frayeur, que M. Lambercier, ennuyé de mes vanteries, voulut mettre mon courage à l'épreuve. Un soir d'automne, qu'il faisait très obscur, il me donna la clef du temple, et me dit d'aller chercher dans la chaire la Bible qu'on y avait laissée. Il ajouta, pour me piquer d'honneur, quelques mots qui me mirent dans l'impuissance de reculer.

Je partis sans lumière; si j'en avais eu, ç'aurait peut-être été pis encore. Il fallait passer par le cimetière : je le traversai gaillardement; car, tant que je me sentais en plein air, je n'eus jamais de frayeurs nocturnes.

En ouvrant la porte, j'entendis à la voûte un certain retentissement que je crus ressembler à des voix, et qui commença d'ébranler ma fermeté romaine [2]. La porte ouverte, je voulus entrer; mais à peine eus-je fait quelques pas, que je m'arrêtai. En apercevant l'obscurité profonde qui régnait dans ce vaste lieu, je fus saisi d'une terreur qui me fit dresser les cheveux : je rétrograde, je sors, je me mets à fuir tout tremblant. Je trouvai dans la cour un petit chien nommé *Sultan*, dont les caresses me rassurèrent. Honteux de ma frayeur, je revins sur mes pas, tâchant pourtant d'emmener avec moi *Sultan*, qui ne voulut pas me suivre. Je franchis brusquement la porte, j'entre dans l'église. A peine y fus-je rentré, que la frayeur me reprit, mais si fortement, que je perdis la tête; et, quoique la chaire fût à droite, et que je le susse très bien, ayant tourné sans m'en apercevoir, je la cherchai longtemps à gauche, je m'embarrassais dans les bancs, je ne savais plus où j'étais, et, ne pouvant trouver ni la chaire ni la porte, je tombai dans un bouleversement inexprimable. Enfin j'aperçois la porte, je viens à bout de sortir du temple, et je m'en éloigne comme la première fois, bien résolu de n'y jamais rentrer seul qu'en plein jour.

Je reviens jusqu'à la maison. Prêt à entrer, je distingue la voix de M. Lambercier à de grands éclats de rire. Je les prends pour moi d'avance, et, confus de m'y voir exposé, j'hésite à ouvrir la porte. Dans cet intervalle, j'entends M^lle^ Lambercier s'inquiéter de moi, dire à la servante de prendre la lanterne, et M. Lambercier se disposer à me venir chercher, escorté de mon intrépide

[1] Ministre protestant. — [2] Digne des anciens Romains. Ironie.

cousin, auquel ensuite on n'aurait pas manqué de faire tout l'honneur de l'expédition. A l'instant toutes mes frayeurs cessent, et ne me laissent que celle d'être surpris dans ma fuite : je cours, je vole au temple. Sans m'égarer, sans tâtonner, j'arrive à la chaire; j'y monte, je prends la Bible, je m'élance en bas; dans trois sauts je suis hors du temple, dont j'oubliai même de fermer la porte; j'entre dans la chambre, hors d'haleine, je jette la Bible sur la table, effaré, mais palpitant d'aise d'avoir prévenu le secours qui m'était destiné.

J.-J. Rousseau.

37. — *Histoire d'Alibée, persan.*

Schah[1]-Abbas, roi de Perse, faisant un voyage, s'écarta de toute sa cour, pour passer dans la campagne sans y être connu, et pour y voir les peuples dans toute leur liberté naturelle : il prit seulement avec lui un de ses courtisans. « Je ne connais point, lui dit le roi, les véritables mœurs des hommes : tout ce qui nous aborde est déguisé; c'est l'art, et non pas la nature simple, qui se montre à nous. Je veux étudier la vie rustique, et voir ce genre d'hommes qu'on méprise tant, quoiqu'ils soient le vrai soutien de toute la société humaine. Je suis las de voir des courtisans qui m'observent[2] pour me surprendre en me flattant : il faut que j'aille voir des laboureurs et des bergers, qui ne me connaissent pas. »

Il passa avec son confident au milieu de plusieurs villages où l'on faisait des danses; et il était ravi de trouver loin des cours des plaisirs tranquilles et sans dépense. Il fit un repas dans une cabane; et comme il avait grand'faim, après avoir marché plus qu'à l'ordinaire, les aliments grossiers qu'il y prit lui parurent plus agréables que tout les mets exquis de sa table.

En passant dans une prairie semée de fleurs, que bordait un clair ruisseau, il aperçut un jeune berger qui jouait de la flûte à l'ombre d'un grand ormeau, auprès de ses moutons paissants. Il l'aborde, il l'examine; il lui trouve une physionomie agréable, un air simple et ingénu, mais noble et gracieux. Les haillons dont le berger était couvert ne diminuaient point l'éclat de sa beauté. Le roi crut d'abord que c'était quelque personne de naissance illustre qui s'était déguisée : mais il apprit du berger que son père et sa mère étaient dans un village voisin, et que son nom était Alibée. A mesure que le roi le questionnait, il admirait en lui un esprit ferme et raisonnable. Ses yeux étaient vifs, et n'avaient rien d'ardent ni de farouche; sa voix était douce, insinuante et propre à toucher : son visage n'avait rien de grossier; mais ce n'était pas une beauté molle et efféminée. Le berger, d'environ seize ans, ne savait point qu'il fût tel qu'il paraissait aux autres : il croyait penser, parler, être fait comme tous les autres bergers de son village; mais, sans éducation, il avait appris tout ce que la raison fait apprendre à ceux qui l'écoutent. Le roi, l'ayant entretenu familièrement, en fut charmé : il sut[3] de lui sur l'état des

[1] *Schah* ou *chah*, titre équivalent à celui de roi ou d'empereur, et dont les souverains de la Perse font précéder ou suivre leur nom, comme *Schah*-Abbas, Feth-Ali-*Chah*. — [2] Qui m'épient. — [3] Il apprit. —

peuples tout ce que les rois n'apprennent jamais d'une foule de flatteurs qui les environnent. De temps en temps il riait de la naïveté de cet enfant, qui ne ménageait rien dans ses réponses. C'était une grande nouveauté pour le roi, que d'entendre parler si naturellement : il fit signe au courtisan qui l'accompagnait de ne point découvrir qu'il était le roi, car il craignait qu'Alibée ne perdît en un moment toute sa liberté et toutes ses grâces, s'il venait à savoir devant qui il parlait. « Je vois bien, disait le prince au courtisan, que la nature n'est pas moins belle dans les plus basses conditions que dans les plus hautes. Jamais enfant de roi n'a paru mieux né que celui-ci, qui garde les moutons. Je me trouverais trop heureux d'avoir un fils aussi beau, aussi sensé, aussi aimable. Il me paraît propre à tout; et si on a soin de l'instruire, ce sera assurément un jour un grand homme : je veux le faire élever auprès de moi. »

Le roi emmena Alibée, qui fut bien surpris d'apprendre à qui il s'était rendu agréable. On lui fit apprendre à lire, à écrire, à chanter, et ensuite on lui donna des maîtres pour les arts, et pour les sciences qui ornent l'esprit. D'abord il fut un peu ébloui de la cour; et son grand changement de fortune changea un peu son cœur. Son âge et sa faveur, jointes [4] ensemble, altérèrent un peu sa sagesse et sa modération. Au lieu de sa houlette, de sa flûte et de son habit de berger, il prit une robe de pourpre, brodée d'or, avec un turban [5] couvert de pierreries. Sa beauté effaça tout ce que la cour avait de plus agréable. Il se rendit capable des affaires les plus sérieuses, et mérita la confiance de son maître, qui, connaissant le goût exquis d'Alibée pour toutes les magnificences d'un palais, lui donna enfin une charge très considérable en Perse, qui est celle de garder tout ce que le prince a de pierreries et de meubles précieux.

Pendant toute la vie du grand Schah-Abbas, la faveur d'Alibée ne fit que croître. A mesure qu'il s'avança dans un âge plus mûr, il se ressouvint enfin de son ancienne condition, et souvent il la regrettait. « O beaux jours, disait-il en lui-même, jours innocents, jours où j'ai goûté une joie pure et sans péril, jours depuis lesquels je n'en ai vu aucun de si doux, ne vous reverrai-je jamais? Celui qui m'a privé de vous, en me donnant tant de richesses, m'a tout ôté. »

Il voulut aller revoir son village; il s'attendrit dans tous les lieux où il avait autrefois dansé, chanté, joué de la flûte avec ses compagnons. Il fit quelque bien à tous ses parents et à tous ses amis; mais il leur souhaita pour principal bonheur de ne quitter jamais la vie champêtre, et de n'éprouver jamais les malheurs de la cour.

Il les éprouva, ces malheurs. Après la mort de son bon maître Schah-Abbas, son [6] fils Schah-Sephi succéda à ce prince. Des courtisans envieux et pleins d'artifices trouvèrent moyen de le prévenir contre Alibée. « Il a abusé, disaient-ils, de la confiance du feu roi; il a amassé des trésors immenses, et

[4] *Jointes*, ou plutôt *joints*. — [5] *Turban*. Coiffure de plusieurs peuples orientaux, faite d'une longue pièce de toile ou de taffetas qui est roulée et entrelacée autour d'un bonnet. Le turban commence à disparaître; il est peu à peu remplacé par le *tarbouch*, bonnet de couleur rouge terne, en drap, avec un long gland bleu. — [6] *Son..... son*. Cet emploi amphibologique de l'adjectif possessif doit être évité. —

a détourné plusieurs choses d'un très grand prix, dont il était dépositaire. » Schah-Sephi était tout ensemble jeune et prince : il n'en fallait pas tant pour être crédule, inappliqué, et sans précaution. Il eut la vanité de vouloir paraître réformer [7] ce que le roi son père avait fait, et juger mieux que lui. Pour avoir un prétexte de déposséder Alibée de sa charge, il lui demanda, selon le conseil de ses courtisans envieux, de lui apporter un cimeterre [8] garni de diamants d'un prix immense, que le roi son grand-père avait accoutumé [9] de porter dans les combats. Schah-Abbas avait fait autrefois ôter de ce cimeterre tous ses beaux diamants, et Alibée prouva par de bons témoins que la chose avait été faite par l'ordre du feu roi, avant que la charge eût été donnée à Alibée.

Quand les ennemis d'Alibée virent qu'ils ne pouvaient plus se servir de ce prétexte pour le perdre, ils conseillèrent à Schah-Sephi de lui commander de faire, dans quinze jours, un inventaire exact de tous les meubles précieux dont il était chargé. Au bout des quinze jours, il demanda à voir lui-même toutes choses. Alibée lui ouvrit toutes les portes, et lui montra tout ce qu'il avait en garde. Rien n'y manquait; tout était propre, bien rangé, et conservé avec grand soin. Le roi, bien mécompté [10] de trouver partout tant d'ordre et d'exactitude, était presque revenu en faveur d'Alibée, lorsqu'il aperçut au bout d'une grande galerie, pleine de meubles très somptueux, une porte de fer qui avait trois grandes serrures. « C'est là, lui dirent à l'oreille les courtisans jaloux, qu'Alibée a caché toutes les choses précieuses qu'il vous a dérobées. » Aussitôt le roi en colère s'écria : « Je veux voir ce qui est au delà de cette porte. Qu'y avez-vous mis? Montrez-le-moi. » A ces mots Alibée se jeta à ses genoux, le conjurant, au nom de Dieu, de ne lui ôter pas ce qu'il avait de plus précieux sur la terre : « Il n'est pas juste, disait-il, que je perde en un moment ce qui me reste, et qui fait ma ressource, après avoir travaillé tant d'années auprès du roi votre père. Otez-moi, si vous voulez, tout le reste; mais laissez-moi ceci. » Le roi ne douta point que ce fût [11] un trésor mal acquis qu'Alibée avait amassé. Il prit un ton plus haut, et voulut absolument qu'on ouvrît cette porte. Enfin Alibée, qui en avait les clefs, l'ouvrit lui-même. On ne trouva en ce lieu que la houlette, la flûte, et l'habit de berger qu'Alibée avait porté autrefois, et qu'il revoyait souvent avec joie, de peur d'oublier sa première condition. « Voilà, dit-il, ô grand roi, les précieux restes de mon ancien bonheur : ni la fortune ni votre puissance n'ont pu me les ôter. Voilà mon trésor, que je garde pour m'enrichir quand vous m'aurez fait pauvre. Reprenez tout le reste; laissez-moi ces chers gages de mon premier état. Les voilà mes vrais biens, qui ne me manqueront jamais. Les voilà ces biens

[7] *Vouloir paraître réformer... et juger.* Trop d'infinitifs. — [8] *Cimeterre.* Sabre des Orientaux, à manche et non à garde, et dont la lame courbe s'élargit vers la pointe. — [9] *Avait accoutumé.* On dirait aujourd'hui *avait coutume. Avoir accoutumé,* dans le sens d'*avoir coutume*, verbe intransitif, usité seulement aux temps composés. Voir La Fontaine, *les Obsèques de la Lionne* : « Mais ce cerf n'*avait* pas *accoutumé* de lire. » — [10] *Mécompté.* Qui a éprouvé un mécompte. Ce participe est donné par Littré, mais non par l'Académie, qui se borne à donner le verbe *se mécompter*. — [11] *Que ce fût, que ce ne fût.* Voir Gram., nos 814-815. —

imples, innocents, toujours doux à ceux qui savent se contenter du néces-aire, et ne se tourmenter point pour le superflu. Les voilà ces biens dont la iberté et la sûreté sont les fruits. Les voilà ces biens qui ne m'ont jamais onné un moment d'embarras. O chers instruments d'une vie simple et eureuse! je n'aime que vous; c'est avec vous que je veux vivre et mourir. Pourquoi faut-il que d'autres biens trompeurs soient venus me tromper, et roubler le repos de ma vie? Je vous les rends, grand roi, toutes ces richesses ui me viennent de votre libéralité : je ne garde que ce que j'avais quand e roi votre père vint, par ses grâces, me rendre malheureux. »

Le roi, entendant ces paroles, comprit l'innocence d'Alibée; et, étant in-ligné contre les courtisans qui l'avaient voulu perdre, il les chassa d'auprès le lui. Alibée devint son principal officier, et fut chargé des affaires les plus ecrètes : mais il revoyait tous les jours sa houlette, sa flûte et son ancien abit, qu'il tenait toujours prêts dans son trésor, pour les reprendre dès que a fortune inconstante troublerait sa faveur. Il mourut dans une extrême vieil-esse, sans avoir jamais voulu ni faire punir ses ennemis, ni amasser aucun ien, et ne laissant à ses parents que de quoi vivre dans la condition de erger, qu'il crut toujours la plus sûre et la plus heureuse [12].

FÉNELON.

38. — *Un succès non désiré* [1].

Il me convenait autrefois pour mon agrément et pour le bien des Pays-Bas l'être de toutes les confréries. Je réussissais à merveille à tous ces soupers de deux ou trois cents bourgeois, friands [2] et bonnes gens dans ce temps. Aux unes on tire de l'arc, aux autres de l'arquebuse [3], à celle de Saint-Antoine, je crois, à Gand, on tirait du canon. « Dieu me préserve, me dis-je en moi-même, le gagner le prix, car cela me coûterait le diable! » Je vise deux pieds au moins à gauche du blanc, et voilà mon boulet au milieu. Je suis applaudi malgré moi. On me porte sur les mains; mes chers confrères jettent leurs chapeaux en l'air; je demande comment il se fait que j'aie aussi bien tiré, et j'apprends que le corps d'artillerie avait donné ce canon à notre confrérie, parce qu'il était gâté et avait le défaut de donner à droite. Roi à mon corps défendant, je n'en fus pas moins fort aise, malgré tous les soupers à donner et les pré-

[12] Comparez ce recit avec la fable de La Fontaine, *Le Berger et le Roi*. Voici les derniers vers de cette fable :

Le coffre étant ouvert, on y vit des lambeaux,
L'habit d'un gardeur de troupeaux,
Petit chapeau, jupon, panetière, houlette,
Et je pense, aussi sa musette.
« Doux trésors, se dit-il, chers gages qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends : sortons de ces riches palais,
Comme l'on sortirait d'un songe. »

[1] Extrait des *Mémoires* du prince de Ligne. — [2] *Friands*. Voir la note suivante. — [3] *Arquebuse*. Ancienne arme à feu qu'on faisait partir à l'aide d'une mèche ou d'un rouet se bandant avec une clef. Après la suppression des arquebusiers dans les armées, les villes continuèrent d'entretenir pour leur défense des *compagnies de l'arquebuse*. Ces compagnies étaient encore nombreuses au siècle dernier; elles avaient des

sents à boire. On me donna le ruban et la médaille, deux canons en sautoir [4], et il n'y eut jamais plus de gaieté dans la ville pendant huit jours.

LE PRINCE DE LIGNE.

39. — *Héroïque dévouement de Goffin* [1].

Le 28 février 1812, la mine de houille d'Ans, près de la ville de Liège, fut envahie par les eaux ; il s'ensuivit un éboulement : toute communication fut interceptée, et les mineurs se trouvèrent comme ensevelis dans un vaste tombeau. Au moment critique, Hubert Goffin, maître mineur de la houillère, aurait pu se sauver et emmener son fils, âgé de douze ans : il ne le voulut pas. « Si je monte, dit-il, mes ouvriers périront; je veux sortir le dernier, les sauver tous ou mourir. » Il rassemble ses camarades, au nombre de quatre-vingt-dix, tous découragés et sans aucun espoir de salut. La voix de Goffin les ranime; ils travaillent avec lui à percer le sol pour s'ouvrir un chemin à la lumière. Bientôt, au milieu de ces profondes ténèbres, à peine éclairées par quelques lampes, le travail les épuise et le désespoir s'empare d'eux. Le digne fils de Goffin leur fait honte de leur faiblesse. « Vous faites comme des enfants, dit-il; suivez les ordres de mon père : ne vous a-t-il pas dit que les propriétaires de la houillère ne vous abandonneront pas ? » Soudain les ouvriers reprennent courage : un bruit frappe leurs oreilles; ils reconnaissent que du dehors on travaille à leur délivrance. Mais les travaux avançaient bien lentement : les ouvriers gémissaient, se désespéraient. Goffin excite en vain leur zèle, il n'en peut rien obtenir. Enfin, dans un transport d'indignation, il s'écrie qu'il va hâter sa mort et leur enlever tout espoir en se noyant avec son fils. Alors tous se jettent devant lui et jurent de lui obéir; mais bientôt les lumières s'éteignent, l'obscurité leur enlève toute espérance, et les plonge dans la désolation.

Cinq jours s'étaient écoulés dans cette situation horrible : Goffin avait constamment soutenu ses compagnons d'infortune; son zèle, sa sollicitude les avaient ramenés aux travaux. Enfin un passage est frayé : de quatre-vingt-dix ouvriers, soixante-dix furent sauvés. C'est à la conduite héroïque de Goffin qu'ils devaient la vie.

Liège appartenait alors à la France : l'empereur, digne appréciateur du courage, donna au brave Goffin la croix de la Légion d'honneur et une pension.

40. — *Tendresse filiale de saint Jean Chrysostome* [1].

Chrysostome était né vers l'an 347, dans la ville d'Antioche [2]. Fils d'un père

surnoms : les *friands* de Cambrai, les *badauds* de Paris, etc. — [4] *Deux canons en sautoir*, c'est-à-dire disposés sur la médaille de manière à imiter une croix de saint André.

[1] Extrait du *Livre de morale pratique*, par Th. Barrau. Paris, Hachette. — Hubert Goffin, maître mineur de la commune d'Ans, près de Liège. Il mourut en 1821, tué par un éclat de pierre dans une mine. Millevoye a écrit une pièce de vers intitulée : *Goffin ou le héros liégeois*, qui remporta un prix de l'Académie française.

[1] L'un des Pères de l'Église, né à Antioche (vers 347-407). Son éloquence lui valut le surnom de *Chrysostome* (bouche d'or). — [2] *Antioche*. Ville de la Turquie d'Asie (Syrie).

illustre qui remplissait un haut grade des armées de l'empire en Orient, il fut élevé dans la loi chrétienne par sa mère. Un ami chrétien qui partageait et excitait sa foi, voulait l'entraîner dans un désert de la Syrie, où quelques solitaires pratiquaient la pénitence. Ce projet ne fut combattu dans le cœur de Chrysostome que par la résistance et les regrets de sa mère. Il faut l'entendre lui-même raconter cette scène touchante. Jamais son éloquence ne surpassa le langage persuasif et tendre de cette femme pieuse. « Lorsque ma mère, dit l'apôtre chrétien, eut appris ma résolution de me retirer dans la solitude, elle me prit par la main, me conduisit dans sa chambre, et, m'ayant fait asseoir auprès d'elle, elle se mit à pleurer, et ensuite me dit des choses encore plus tristes que ses larmes. « Mon fils, ma seule consolation, au milieu de mes misères, a été de te voir sans cesse et de contempler dans tes traits l'image fidèle de mon mari qui n'est plus. Cette consolation a commencé dès ton enfance, lorsque tu ne savais pas encore parler, temps de la vie où les enfants donnent à leurs parents les plus grandes joies. Je ne te demande maintenant qu'une seule grâce : ne me rends pas veuve une seconde fois, ne ranime pas une douleur assoupie ; attends au moins le jour de ma mort ; peut-être faudra-t-il bientôt sortir d'ici-bas. Quand tu m'auras ensevelie, et réuni mes cendres à celles de ton père, entreprends alors de longs voyages, passe telle mer que tu voudras, personne ne t'en empêchera ; mais pendant que je respire encore, ne t'ennuie pas de vivre avec moi : n'attire pas sur toi l'indignation de Dieu, en m'accablant de si grands maux sans avoir été offensé par moi. » Chrysostome n'eut pas le courage d'affliger sa mère, et renonça au projet de s'éloigner d'elle.

VILLEMAIN (1791-1870).

41. — *L'Abenaki*.

Pendant les dernières guerres de l'Amérique, une troupe de sauvages Abenakis défit un détachement anglais ; les vaincus ne purent échapper à des ennemis plus légers qu'eux à la course et acharnés à les poursuivre ; ils furent traités avec une barbarie dont il y a peu d'exemples, même dans ces contrées.

Un jeune officier anglais, pressé par deux sauvages qui l'abordaient la hache levée, n'espérait plus se dérober à la mort. Il songeait seulement à vendre chèrement sa vie. Dans le même temps un vieux sauvage armé d'un arc s'approche de lui, et se dispose à le percer d'une flèche ; mais après l'avoir ajusté, tout d'un coup [2] il abaisse son arc, et court se jeter entre le jeune officier et les deux barbares qui allaient le massacrer ; ceux-ci se retirèrent avec respect.

Le vieillard prit l'Anglais par la main, le rassura par ses caresses, et le conduisit à sa cabane, où il le traita toujours avec une douceur qui ne se démentit jamais [3] ; il en fit moins son esclave que son compagnon ; il lui apprit

[1] Les *Abenakis* ou *Abenaquis*. Peuple indigène de l'Amérique du Nord, qui habite les bords de la rivière Rouge et près des sources du Mississipi. — [2] Voir N° 8, note 1. — [3] *Toujours.... jamais*. Pléonasme

la langue des Abenakis, et les arts grossiers en usage chez ces peuples. Ils vivaient fort contents l'un de l'autre. Une seule chose donnait de l'inquiétude au jeune Anglais : quelquefois le vieillard fixait les yeux sur lui, et, après l'avoir regardé, il laissait tomber des larmes.

Cependant, au retour du printemps, les sauvages reprirent les armes, et se mirent en campagne.

Le vieillard, qui était encore assez robuste pour supporter les fatigues de la guerre, partit avec eux, accompagné de son prisonnier.

Les Abenakis firent une marche de plus de deux cents lieues à travers les forêts ; enfin ils arrivèrent à une plaine où ils découvrirent un camp d'Anglais. Le vieux sauvage le fit voir au jeune homme en observant sa contenance.

« Voilà tes frères, lui dit-il, les voilà qui nous attendent pour nous combattre. Écoute ; je t'ai sauvé la vie, je t'ai appris à faire un canot, un arc, des flèches, à surprendre l'orignal [4] dans la forêt, à manier la hache, et à enlever la chevelure à l'ennemi [5]. Qu'étais-tu lorsque je t'ai conduit dans ma cabane ? tes mains étaient celles d'un enfant, elles ne servaient ni à te nourrir, ni à te défendre ; ton âme était dans la nuit [6] ; tu ne savais rien ; tu me dois tout. Serais-tu assez ingrat pour te réunir à tes frères, et pour lever la hache contre nous ? »

L'Anglais protesta qu'il aimerait mieux perdre mille fois la vie que de verser le sang d'un Abenaki.

Le sauvage mit les deux mains sur son visage en baissant la tête, et après avoir été quelque temps dans cette attitude, il regarda le jeune Anglais, et lui dit d'un ton mêlé de tendresse et de douleur : « As-tu un père ? — Il vivait encore, dit le jeune homme, lorsque j'ai quitté ma patrie. — Oh ! qu'il est malheureux ! » s'écria le sauvage, et, après un moment de silence, il ajouta : « Sais-tu que j'ai été père ?... Je ne le suis plus. J'ai vu mon fils tomber dans le combat ; il était à mon côté, je l'ai vu mourir en homme ; il était couvert de blessures, mon fils, quand il est tombé. Mais je l'ai vengé... Oui je l'ai vengé. » Il prononça ces mots avec force. Tout son corps tremblait. Il était presque étouffé par des gémissements qu'il ne voulait pas laisser échapper. Ses yeux étaient égarés, ses larmes ne coulaient pas. Il se calma peu à peu, et, se tournant vers l'orient, où le soleil allait se lever, il dit au jeune Anglais : « Vois-tu ce beau ciel resplendissant de lumière ? As-tu du plaisir à le regarder ? — Oui, dit l'Anglais, j'ai du plaisir à regarder ce beau ciel. — Eh bien !... je n'en ai plus, » dit le sauvage, en versant un torrent de larmes. Un moment après, il montra au jeune homme un manglier [7] qui était en fleur. « Vois-tu ce bel arbre ? lui dit-il ; as-tu du plaisir à le regarder ? — Oui, j'ai

vicieux ; *toujours* est tout à fait superflu. — [4] *L'orignal*. Élan d'Amérique. L'élan est une espèce de cerf. — [5] Les sauvages de l'Amérique sont dans l'usage d'enlever la chevelure des ennemis qu'ils ont vaincus ; ils gardent ces hideuses dépouilles comme des trophées de leur valeur, et la gloire de chaque guerrier se mesure au nombre de chevelures suspendues dans sa demeure. (VINET.) — [6] Fig. Ténèbres de l'esprit, du cœur ; ignorance. — [7] *Manglier*. Arbre peu élevé qui se trouve dans les lagunes et les plages maritimes d'une partie de l'Amérique.

du plaisir à le regarder. — Je n'en ai plus, » reprit le sauvage avec précipitation; et il ajouta tout de suite : « Pars, va dans ton pays, afin que ton père ait encore du plaisir à voir le soleil qui se lève, et les fleurs du printemps. »

SAINT-LAMBERT (1717-1803).

42. — *Les religieux du Mont Saint-Bernard* [1].

A la fin d'avril 1755, j'allais au Piémont [2] par la route du grand Saint-Bernard. Vers les quatre heures de l'après-midi, la petite caravane [3] avec laquelle j'avais gravi ce dangereux passage parvint au sommet de la montagne; et, après avoir réparé ses forces dans l'hospice élevé au milieu de ce désert, elle se remit en marche, pour coucher le même soir à la vallée d'Aoste [4]. Déjà le soleil avait perdu sa chaleur, et le ciel même sa sérénité : des nuages commençaient à se traîner le long des cimes des rochers, et s'amoncelaient dans les gorges étroites de cette solitude. Au sommet des Alpes, une soirée nébuleuse amollit le courage; je me décidai à passer la nuit avec les religieux hospitaliers qui partageaient mes pressentiments.

Ils ne nous trompèrent point. A six heures, ce plateau glacé fut presque enseveli dans les ténèbres; les nuées, poussées par un vent de nord-ouest avec la rapidité d'une flèche, tourbillonnaient autour de l'enceinte des rochers; déjà retentissait le bruit lointain des avalanches, et des atomes de neige serrée, divisée comme la poussière, soit en se détachant des montagnes, soit en tombant du ciel, en interceptaient la faible lumière, et voilaient tous les objets d'alentour.

Tandis qu'auprès d'un bon feu je questionnais le supérieur du couvent sur les suites de l'ouragan, les religieux hospitaliers étaient allés remplir leurs devoirs de circonstance, ou plutôt exercer leurs vertus de tous les jours : chacun avait pris son poste de dévouement dans ces Thermopyles [5] glaciales, non pour y repousser des ennemis, mais pour y tendre une main secourable aux voyageurs perdus, de tout rang, de toute nation, de tout culte, et même aux animaux chargés de leur bagage. Quelques-uns de ces sublimes solitaires gravissaient les pyramides [6] de granit [7] qui bordent leur chemin, pour y découvrir un convoi dans la détresse, et pour répondre aux cris de secours; d'autres frayaient le sentier enseveli sous la neige fraîchement tombée, au

[1] *Grand Saint-Bernard.* Montagne des Alpes, en Suisse, sur la frontière du royaume d'Italie. A près de 2,500 mètres de hauteur, c'est-à-dire à environ 900 mètres au-dessous du sommet, aux bords d'un petit lac, se trouve le couvent de Saint-Bernard, fondé vers 982. Ses religieux, au nombre de 20 à 30, et de l'ordre de saint Augustin, desservent le vaste hospice destiné à recevoir les voyageurs. Des chiens d'une espèce particulière et d'un instinct merveilleux les aident à retrouver les voyageurs égarés dans les neiges. — [2] *Piémont,* c'est-à-dire pays au *pied* des *monts;* région de l'Italie septentrionale. — [3] *Caravane.* Nom, dans l'Orient et l'Afrique, des troupes de voyageurs qui s'assemblent pour traverser les déserts ou les mers avec plus de sûreté. Familièrement, troupe de gens allant de compagnie. — [4] *Aoste* ou *cité d'Aoste* (d'*Auguste*). Ville d'Italie, dans la vallée de son nom, à l'ouverture des deux vallées du Grand et du Petit Saint-Bernard. — [5] *Thermopyles.* Défilé de la Grèce, célèbre par l'héroïsme de Léonidas et des 300 Spartiates. Ici *Thermopyles* est employé pour *défilé* en général. — [6] Par extension, colline ou montagne affectant la forme d'une pyramide. — [7] *Granit.* Prononcez plutôt *granite* que *grani.*

risque de se perdre eux-mêmes dans les précipices ; tous bravant le froid, les avalanches, le danger de s'égarer, presque aveuglés par les tourbillons de neige, et prêtant une oreille attentive au moindre bruit qui leur rappelait la voix humaine.

Leur intrépidité égale leur vigilance ; aucun malheureux ne les appelle en vain ; ils le retirent étouffé sous les débris des avalanches ; ils le raniment agonisant de froid et de terreur ; ils le transportent sur les bras, tandis que leurs pieds glissent sur la glace, ou plongent dans les neiges : la nuit, le jour, voilà leur ministère. Leur pieuse sollicitude veille sur l'humanité, dans ces lieux maudits de la nature, où ils présentent le spectacle habituel d'un héroïsme qui ne sera jamais célébré par nos flatteurs.

Depuis une heure entière, cinq religieux et leurs domestiques étaient sur les traces des voyageurs, lorsque l'aboiement des chiens nous annonça leur retour. Compagnons intelligents des courses de leurs maîtres, ces dogues bienfaisants vont à la piste des malheureux ; ils devancent les guides, et le sont eux-mêmes : à la voix de ces fidèles auxiliaires, le voyageur transi reprend l'espérance, il suit leurs vestiges toujours sûrs. Lorsque les éboulements de neige aussi prompts que l'éclair, engloutissent un passager, les dogues du Saint-Bernard le découvrent sous l'abîme, et y conduisent les religieux qui retirent le cadavre, et souvent le rendent à la vie.

Bientôt l'hospice s'ouvrit à dix personnes épuisées de froid, de lassitude et de frayeur. Leurs conducteurs oublièrent leurs propres fatigues ; et, depuis le linge le plus blanc jusqu'aux liqueurs les plus restaurantes, tout ce que l'hospitalité la plus attentive peut offrir de secours, tout ce qu'on ne rassemblerait qu'à force d'argent dans les auberges de nos villes, fut prêt dans l'instant, distribué sans distinction, employé avec autant d'adresse que de sensibilité.

Mallet du Pan (1749-1800).

43. — *Retour de Bernardin de Saint-Pierre en France* [1].

Enfin il revit la France. Toucher la terre de la patrie après un si long exil, c'était revivre. L'aspect des arbres qui lui étaient connus, les collines couvertes de riches vignobles, les cris des vendangeurs, la joie d'entendre des accents [2] français, tout remplissait son âme d'une inexprimable émotion. Chaque compatriote, à qui il lui suffisait d'adresser la parole pour en être compris, lui paraissait un frère qui venait l'accueillir. Cette terre qu'il avait dédaignée était [3] maintenant le seul lieu où l'on pût vivre, et il ne voyait dans le reste du monde qu'une suite de contrées barbares.

[1] Ces pages sont extraites de l'*Essai sur la vie et les ouvrages de B. de Saint-Pierre*, par Aimé-Martin (élève et ami de B. de Saint-Pierre). Après un séjour de quatre ans en Russie, où il avait trouvé des protecteurs et obtenu le grade de capitaine dans le génie militaire, Bernardin de Saint-Pierre regrette son pays. D'ailleurs, la corruption de la cour, l'esclavage et la misère du peuple attristaient son cœur. Renonçant à la perspective d'un brillant avenir, il se décide à retourner en France. Il avait alors 29 ans.— [2] *Accents.* Se dit pour *langage*, dans le style élevé et la poésie. — [3] Était à ses yeux, lui semblait. —

Mais combien d'idées tristes venaient se mêler à ses élans de joie! Dans cette patrie qu'il aime, il ne doit retrouver ni ami, ni parent! Ah! si ce clocher qui s'élève de ce bouquet [4] de sapins était celui qui sonna sa naissance! Si cette maison couverte de lierre était celle où il reçut la vie! Si parmi ces bonnes gens qui s'acheminent vers l'église il reconnaissait son père et sa mère! Avec quels transports il tomberait à leurs pieds! comme il presserait dans ses bras leurs genoux tremblants! Il leur dirait : Voilà le fils dont vous alliez demander le retour au Ciel; ouvrez-lui votre sein, accueillez-le dans votre maison, pardonnez-lui d'avoir cherché le bonheur loin de vous! Mais sa mère, mais sa marraine ne sont plus! Il ne pourra jamais donner ni recevoir tant de joie! Ses larmes coulent, et elles ne seront point essuyées par des mains maternelles! En vain ses regards cherchent autour de lui : personne ne le reconnaît, aucune voix chérie ne l'appelle! Où est sa sœur? où sont ses frères? où sont les amis de son enfance, pour recevoir ses premiers embrassements? Tout lui manque à la fois; il semble que des générations se soient écoulées depuis son départ; il arrive dans sa patrie, et il est seul!

Il espérait trouver à Paris des lettres de Pologne; mais il fut trompé dans cette attente. Alors, cédant au désir de revoir les lieux où il avait été enfant, il partit pour le Hâvre [5], où il arriva à onze heures du matin, le 20 novembre 1766. Au premier aspect, il ne reconnut rien. La ville lui semblait plus petite, les maisons moins hautes, les rues moins larges; il cherchait les lieux témoins de ses premiers plaisirs et ne pouvait les reconnaître. On rapporte tout à soi : c'était lui qui n'était plus le même, et il s'affligeait de trouver tout changé. Il arrive dans la vie ce qui arrive sur un fleuve pendant qu'il vous entraîne : vous croyez que tout ce qui est autour de vous chemine, et que seul vous restez immobile.

A peine eut-il quitté la voiture publique que ses pas se dirigèrent vers la rue qu'avait habitée son père. Il la parcourait avec une tendre inquiétude, cherchant en vain à ressaisir les traits des gens du voisinage : il ne reconnaissait personne, personne ne le reconnaissait. Le cœur serré de son isolement dans le lieu même de sa naissance, il reprenait tristement le chemin de son auberge, lorsque ses yeux s'arrêtèrent sur une vieille femme qui filait devant la porte de sa maison. Ses traits [6] effacés par l'âge lui rappelèrent cependant ceux de Marie Talbot, de cette bonne fille qui avait pris soin de son enfance. Frappé de cette ressemblance, il s'approche pour lui adresser la parole; mais à peine a-t-elle entendu le son de sa voix, qu'elle le regarde, et s'écrie avec un accent [7] de surprise et de tendresse que rien ne peut rendre : « Ah! mon maître, est-ce bien vous que je revois? » Et, avec une vivacité inouïe à son âge, elle jette sa quenouille, renverse son rouet et se précipite dans ses bras. M. de Saint-Pierre l'embrasse, la presse contre son cœur, et

[4] *Bouquet* signifie proprement *bosquet*, petit bois, assemblage d'arbres; et de là, assemblage de fleurs. — [5] *Le Hâvre*, ville du départ. de la Seine-Inférieure, sur la rive droite de la Seine, a un port considérable. La statue de Bernardin de Saint-Pierre se trouve près du Musée-Bibliothèque. — [6] *Traits*. Linéaments du visage. En ce sens, il se dit surtout au pluriel. Voir N° 21, note 3. — [7] *Accent*. Inflexion de la voix en

croit un moment avoir retrouvé, avec cette bonne vieille, toutes les joies de son enfance. Mais que cet éclair de bonheur fut rapide! La pauvre Marie, devenue plus tranquille, lui disait tristement : « Ah! M. Henri! les temps sont bien changés! votre père est mort! vos frères sont allés aux Indes! je suis seule, seule ici! — Et ma sœur, dit M. de Saint-Pierre avec anxiété, vous a-t-elle aussi abandonnée? — Votre sœur a quitté la ville pour se retirer à Honfleur [8], dans un couvent sur les bords de la mer. Cela est triste, car elle est si jolie et si bonne! Mais est-il bien vrai, monsieur, que je vous revois? Vous avez été si loin! comment avez-vous pu revenir? On disait que vous étiez au service d'une impératrice [9], que le roi de Prusse [10] vous menait à la guerre, que vous aviez fait fortune, et cela je l'ai toujours prédit, car vous aimiez tant les gros livres! Cependant, chaque jour, je priais Dieu pour vous, et je lui demandais de vous revoir avant de mourir. — Bonne Marie, je n'ai pas fait fortune, mais j'ai toujours eu le désir de vous faire du bien. — Oh! je n'ai besoin de rien, Dieu merci! Le bon Dieu ne m'a jamais abandonnée, et je ne suis pas si pauvre que je ne puisse aujourd'hui vous offrir à dîner. »

Puis, de ses mains laborieuses et tremblantes, elle prit le bras de son jeune maître, et dit en le guidant vers la maison : « Ici il n'y a plus que moi pour vous recevoir! Pourquoi avons-nous perdu votre bonne mère? c'était à elle de vivre, et à moi de mourir; elle eût été si heureuse de revoir son fils! mais Dieu l'a rappelée, il faut que sa volonté soit faite. » En disant ces mots, elle ouvrit la porte de sa pauvre demeure. Un lit de paille, une table, un vieux coffre et deux mauvaises chaises composaient tout son ameublement; il y régnait cependant un air de propreté qui écartait l'idée de la misère. M. de Saint-Pierre y entra avec un sentiment de joie et de respect que son cœur n'avait point encore éprouvé. Sa vieille bonne le fit asseoir, et, nouvelle Baucis [11], elle s'empressa de ranimer le feu et de couvrir sa table d'un linge blanc, mais un peu usé.

On eût dit, à son zèle, à son activité, qu'elle avait recouvré sa jeunesse, et M. de Saint-Pierre croyait encore la voir aller et venir dans la maison de son père. Cette petite scène lui rappela les jours de son enfance. Cependant la pauvreté de cette bonne vieille l'affligeait, et il se mit à la questionner pour savoir comment elle se trouvait dans un pareil délaissement. « Oh! ce n'est pas la faute de monsieur votre père, dit-elle; il voulait que je restasse à la maison; mais je ne pouvais m'y résoudre à cause de sa nouvelle femme : ça me faisait trop mal de la voir à toutes les places où j'avais vu ma pauvre maîtresse. Un jour je demandai mon compte et je vins ici; voilà que dans les commencements j'étais si triste que je ne pouvais me tenir au travail; je passais et repassais tout le jour devant la maison, comme si les pierres avaient pu me parler. Le reste du temps je ne faisais que pleurer; j'en avais presque

rapport avec les sentiments dont on est animé. Comparez avec la note 2.— [8] *Honfleur*. Petite ville du Calvados, à 11 kil. du Hâvre, sur la rive gauche et à l'embouchure de la Seine. — [9] Catherine II, impératrice de Russie, de 1763 à 1796. — [10] Frédéric II, le Grand, roi de Prusse, de 1740 à 1786. — [11] *Philémon* et *Baucis*, sa femme, tous deux Phrygiens, pauvres et vieux, donnèrent l'hospitalité à Jupiter et à Mercure,

perdu les yeux; mais maintenant, grâces à Dieu, je ne pleure plus. « Et en prononçant ces mots, elle essuyait, avec le coin d'un tablier de serpillière [12], de grosses larmes, qu'elle ne pouvait retenir. Pendant qu'elle parlait ainsi, M. de Saint-Pierre avait bien de la peine à lui cacher les siennes; il admirait comment la seule confiance en Dieu empêchait cette bonne vieille de sentir son malheur, et il l'entendait avec surprise, du sein de la plus profonde misère, remercier la Providence de ses bienfaits. Un spectacle aussi touchant ne fut pas perdu pour notre voyageur. « C'est une pauvre fille, disait-il souvent, qui m'a éclairé sur les voies [13] de la Providence : elle avait mis en Dieu la même confiance que j'avais mise dans les hommes, et jamais je n'ai vu une âme si tranquille dans une situation si malheureuse. Son exemple m'a été plus utile que celui de nos prétendus sages [14], et ses paroles si simples m'en [15] ont plus appris que tous les livres des philosophes. En effet, les livres des philosophes nous apprennent à braver nos maux, mais non à vivre avec eux; comme si le destin des êtres les plus heureux sur la terre n'était pas toujours de vivre avec la douleur! »

Après quelques minutes d'entretien, Marie Talbot posa sur la table un morceau de gros pain, une cruche de cidre [16], une omelette et un peu de fromage. Ensuite elle ouvrit son coffre et en tira un verre ébréché, qu'elle posa doucement auprès de son hôte, en lui disant : « C'est celui de votre mère. » Il le reconnut en effet, et cette vue le remplit d'une telle émotion qu'il ne pouvait manger, et que des larmes involontaires venaient mouiller ses yeux. Alors, voyant que sa bonne se tenait debout pour le servir, il lui dit de se mettre à table à côté de lui; mais ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à l'y décider. Enfin elle prit une chaise, et ils commencèrent à manger en parlant des temps passés. Peu à peu leurs idées s'égayèrent; mille traits [17] charmants revenaient à la mémoire de Marie Talbot : la vie de son petit Henri était comme une partie de la sienne; elle lui rappelait son admiration pour les hirondelles, sa fuite dans le désert pour se faire ermite, comment il aimait les livres, comment il les perdait. — Oui, ma bonne Marie, lui dit M. de Saint-Pierre, je les perdais, et vous m'en achetiez de votre argent, je ne l'ai point oublié. — Dame! M. Henri, vous étiez si joli, si caressant, et vous aviez un si bon cœur! Lorsque je vous menais à l'école, vous n'étiez encore qu'en jaquette, si nous rencontrions un malheureux, vous me disiez : Marie, donne-lui mon déjeuner; et quand je ne voulais pas, vous vous fâchiez contre moi.

qui, sous la figure humaine, visitant la Phrygie, avaient été rebutés de tous les habitants du bourg près duquel demeuraient ces vieillards. Avant de s'éloigner, les dieux se firent connaître à leurs hôtes, et changèrent leur cabane en un temple, dont ils les firent ministres. Parvenus à un âge très avancé, tous deux moururent ensemble, et furent métamorphosés, Philémon en chêne, Baucis en tilleul. (PITARD.) Voir La Fontaine, *Philémon et Baucis*. — [12] *Serpillière*. Ici : morceau de grosse toile mis en forme de tablier. Voir N° 30, note 4.— [13] Terme de l'Écriture : les lois, les desseins de la Providence; les moyens dont Dieu se sert pour conduire les choses humaines. « Les *voies* de Dieu sur nous sont pleines d'équité et de sagesse. » (MASSILLON.) — [14] Philosophes. — [15] *En*, employé par pléonasme, entre dans un grand nombre de gallicismes : *En* vouloir à quelqu'un; *en* venir aux mains; s'*en* donner, etc. — [16] Boisson faite avec le jus des pommes. — [17] Petits faits, petits événements. Voir la note 6, et N° 21, note 3. —

Un jour vous vous avançâtes d'un air menaçant, et en fermant le poing, contre un charretier qui maltraitait son cheval; c'est que vous alliez l'attaquer tout de bon! Un autre jour vous vouliez vous battre avec une troupe d'enfants qui avaient cassé la jambe d'un pauvre chat, et j'eus bien de la peine à les tirer de vos mains. » Ainsi cette bonne fille ramenait insensiblement la pensée de M. de Saint-Pierre vers une époque que le souci de vivre avait presque effacée de sa mémoire; et tous ses souvenirs venant à se réveiller à la fois, il l'accablait de questions sur ses anciens camarades, sur les amis de son père et sur tous ceux qui l'avaient aimé.

Les uns avaient quitté le pays, les autres étaient morts, un petit nombre avaient fait fortune; mais la bonne Marie prétendait que ceux-là étaient devenus si fiers qu'ils ne parlaient volontiers à personne. Enfin elle lui apprit la mort du frère Paul, cet aimable capucin qui faisait de si jolis contes, et M. de Saint-Pierre donna quelques larmes à sa mémoire. Après tous ces récits, Marie Talbot témoigna le désir d'apprendre à son tour ce que son maître avait fait dans ses voyages. Elle lui demandait si les gens de par là étaient bons, s'il y faisait froid, si on y buvait du cidre, si le pain était cher; et comme si cette dernière question eût fait retomber sa pitié sur elle-même, elle se reprit à pleurer amèrement. Ces pleurs émurent M. de Saint-Pierre jusqu'au fond de l'âme, et lui firent sentir d'une manière bien cruelle la folie de tant de courses inutiles, qui l'avaient ramené plus pauvre que jamais sous le toit de la pauvre Marie. Assis à ses côtés, il ne regrettait ni les grandeurs de la Russie, ni les délices de la Pologne; ce qu'il eût voulu ressaisir de lui-même [18], c'étaient les premières émotions de son enfance et les mouvements si purs d'une âme encore innocente. Au milieu de l'agitation de ces pensées, cédant tout à coup au sentiment qui le pénètre, il embrasse cette brave fille avec une grande effusion de cœur, et prend entre le ciel et lui l'engagement de ne jamais l'abandonner, quelle que fût d'ailleurs sa position et sa fortune : engagement qu'il remplit avec une exactitude religieuse, dans le temps même où il n'avait d'autre revenu qu'une pension de mille francs; et pour commencer, il tire sa bourse, la verse sur la table et partage sur l'heure avec sa bonne tout ce qu'il possédait. D'abord elle repoussa l'argent : « Je n'ai besoin de rien, disait-elle, je gagne six sous par jour, et je puis faire encore de petites économies. » M. de Saint-Pierre insista; elle fut obligée de céder, mais elle reçut l'argent avec indifférence, et on voyait que c'était uniquement pour complaire à son maître. Il faut avoir entendu raconter cette scène à M. de Saint-Pierre lui-même, pour se faire une idée de tout ce qu'elle lui fit éprouver. Il en avait retenu jusqu'aux plus petites circonstances, et les expressions si simples de la pauvre Marie ne sortirent jamais de sa mémoire.

AIMÉ-MARTIN (1786-1847).

[18] Comme une partie de lui-même, de son être; expression d'une heureuse énergie.

44. — *L'Académie silencieuse* [1].

Il y avait à Amadan [2] une célèbre Académie [3], dont le premier statut [4] était conçu en ces termes : *Les académiciens penseront beaucoup, écriront peu, et ne parleront que le moins possible.* On l'appelait l'*Académie silencieuse*, et il n'était point en Perse de vrai savant qui n'eût l'ambition d'y être admis. Le docteur Zeb [5], auteur d'un petit livre excellent, intitulé le *Bâillon* [6], apprit, au fond de sa province, qu'il vaquait une place dans l'Académie silencieuse. Il part aussitôt; il arrive à Amadan, et, se présentant à la porte de la salle où les académiciens sont assemblés, il prie l'huissier de remettre au président ce billet : *Le docteur Zeb demande humblement la place vacante.* L'huissier s'acquitta sur-le-champ de la commission; mais le docteur et son billet arrivaient trop tard : la place était déjà remplie.

L'Académie fut désolée de ce contre-temps; elle avait reçu, un peu malgré elle, un bel esprit [7] de la cour, dont l'éloquence vive et légère faisait l'admiration de toutes les ruelles [8], et elle se voyait réduite à refuser le docteur Zeb, le fléau des bavards, une tête si bien faite, si bien meublée! Le président, chargé d'annoncer au docteur cette nouvelle désagréable, ne pouvait presque s'y résoudre et ne savait comment s'y prendre. Après avoir un peu rêvé [9], il fit remplir d'eau une grande coupe, mais [10] si bien remplir, qu'une goutte de plus eût fait déborder la liqueur; puis il fit signe qu'on introduisît le candidat. Il parut avec cet air simple et modeste qui annonce presque toujours le vrai mérite. Le président se leva, et, sans proférer une seule parole, il lui montra d'un air affligé la coupe problématique [11], cette coupe si exactement pleine. Le docteur comprit de reste [12] qu'il n'y avait plus de place à l'Académie; mais, sans perdre courage, il songeait à faire comprendre qu'un académicien surnuméraire [13] n'y dérangerait rien. Il voit à ses pieds une feuille de rose [14]; il la ramasse, il la pose délicatement sur la surface de l'eau, et fait si bien qu'il n'en échappe pas une seule goutte.

A cette réponse ingénieuse, tout le monde battit des mains; on laissa dormir les règles pour ce jour-là, et le docteur Zeb fut reçu par acclamation [15].

[1] Extrait des *Apologues et contes orientaux*, par l'abbé Blanchet. — [2] *Amadan* ou *Hamadan*. Ville de Perse. — [3] *Académie*. Voir N° 15, note 3. — [4] *Statut*. Règle établie pour la conduite d'une compagnie, d'une société. — [5] *Zeb*. Personnage imaginaire. — [6] *Le Bâillon*. Titre bien imaginé : un *bâillon* est une petite barre de bois ou de fer qu'on met entre les dents pour empêcher de parler. — [7] Un *bel esprit*, de *beaux esprits*. Ceux qui se distinguent par l'élégance et la délicatesse, parfois affectées. (Littré.) — [8] *Ruelle*. Se disait particulièrement des chambres à coucher sous Louis XIV, des alcôves de certaines dames de qualité, servant de salon de conversation et où regnait souvent le ton précieux. (Id.) — [9] Reflechi. — [10] Le sens de *mais* se rapproche ici de la signification première de ce mot : *plus, davantage* (du latin *magis*). Aujourd'hui cette signification est devenue exceptionnelle ; on la retrouve encore dans cette locution : N'en pouvoir *mais ;* et dans certaines phrases où *mais* est employé pour renchérir sur ce qui vient d'être dit et pourrait se traduire par *oui*. « *Mais* si bien remplir; *oui*, si bien remplir; je *dirai plus :* si bien remplir que, etc. — [11] Le mot propre serait *emblématique*. — [12] *De reste*. Surabondamment. — [13] Qui est en surnombre. — [14] Le détail est gracieux, mais est-il vraisemblable? une feuille de rose, au milieu d'une grave Académie? — [15] *Par acclamation* est bien fort pour une Académie silencieuse : il nous semble qu'il serait mieux de dire *à l'unanimité*. (Guérard.)

On lui présenta sur-le-champ le registre de l'Académie, où les récipiendaires devaient s'inscrire eux-mêmes. Il s'y inscrivit donc; et il ne lui restait plus qu'à prononcer, selon l'usage, une phrase de remercîment. Mais, en académicien vraiment silencieux, le docteur Zeb remercia sans dire mot; il écrivit en marge le nombre *cent,* c'était celui de ses nouveaux confrères; puis, en mettant un zéro devant le chiffre (0100), il écrivit au-dessous : *Ils n'en vaudront ni moins, ni plus.* Le président répondit au modeste docteur avec autant de politessse que de présence d'esprit; il mit le chiffre *un* devant le nombre *cent* (1100), et il écrivit : *Ils en vaudront dix fois davantage* [16].

L'abbé Blanchet (1707-1784).

45. — *La patience d'Abauzit* [1].

Abauzit, célèbre théologien, passait pour ne s'être jamais mis en colère : quelques personnes s'adressèrent à sa servante pour s'assurer si cela était vrai. Il y avait trente ans qu'elle était à son service; elle protesta que pendant tout ce temps elle ne l'avait jamais vu en colère. On lui promit une somme d'argent si elle pouvait parvenir à le fâcher. Elle y consentit; et, sachant qu'il aimait à être bien couché, elle ne fit point son lit. Abauzit s'en aperçut, et le lendemain matin il lui en fit l'observation; elle lui répondit qu'elle l'avait oublié. Il ne dit rien de plus. Le soir, elle ne fit pas le lit davantage; même observation le lendemain; elle y répondit par une excuse en l'air [2] encore plus mauvaise. Enfin, à la troisième fois, il lui dit : « Vous n'avez pas encore fait mon lit; apparemment que vous avez pris votre parti là-dessus, et que cela vous paraît trop fatigant. Mais après tout, il n'y a pas de mal; car je commence à m'y faire. » Elle se jeta à ses pieds, et lui avoua tout.

Ce trait figurerait très bien dans la vie de Socrate [3].

Bernardin de Saint-Pierre.

46. — *Bélisaire* [1] *dans un château de la Thrace* [2].

Dans la vieillesse de Justinien, l'empire, épuisé par de longs efforts, approchait de sa décadence. Toutes les parties de l'administration étaient négligées; les lois étaient en oubli, les finances au pillage, la discipline militaire à l'abandon. L'empereur, lassé de la guerre, achetait de tous côtés la paix au

[16] Dix fois *plus,* et non dix fois *autant,* ce qui ne ferait que 1000. Nous ajoutons cette observation, parce que des commentateurs ont trouvé inexact le calcul du président.

[1] *Abauzit,* né à Uzès (prononcez Uzèce), ville du département du Gard (1679-1767). — [2] Qui n'a rien de fondé, de réel. On dit dans le même sens *des paroles en l'air,* etc. — [3] La patience d'Abauzit est poussée à l'excès. Elle trouvera peu d'imitateurs; et c'est heureux : car une telle débonnairete ne serait propre qu'à encouragerles vices des domestiques. Nos valets d'aujourd'hui auraient-ils ce retour généreux de la servante d'Abauzit?

[1] *Bélisaire.* Général de l'empereur romain Justinien Ier, né vers 490, mort en 565; un des plus habiles généraux de l'antiquité. Malgré ses immenses services, il fut disgracié dans sa vieillesse, sous prétexte de conspiration contre la vie de l'empereur. Le récit d'après lequel Bélisaire, privé de la vue par ordre de Justinien, aurait été reduit à mendier son pain, semble être de l'invention d'un conteur du XIIe siècle. — [2] *Thrace.* Nom donné par les anciens à un pays dont l'étendue a souvent varié. A l'époque romaine, il

prix de l'or, et laissait dans l'inaction le peu de troupes qui lui restaient, comme inutiles et à charge à l'État. Les chefs de ces troupes délaissées se dissipaient dans les plaisirs ; et la chasse, qui leur retraçait la guerre, charmait l'ennui de leur oisiveté.

Un soir, après cet exercice, quelques-uns d'entre eux soupaient ensemble dans un château de la Thrace, lorsqu'on vint leur dire qu'un vieillard aveugle, conduit par un enfant, demandait l'hospitalité. La jeunesse est compatissante ; ils firent entrer le vieillard. On était en automne ; et le froid qui déjà se faisait sentir, l'avait saisi : on le fit asseoir auprès du feu.

Le souper continue : les esprits s'animent ; on commence à parler des malheurs de l'État. Ce fut un champ vaste pour la censure [3] ; et la vanité mécontente se donna toute liberté. Chacun exagérait ce qu'il avait fait et ce qu'il aurait fait encore, si l'on n'eût pas mis en oubli ses services et ses talents. Tous les malheurs de l'empire venaient, à les en croire, de ce qu'on n'avait pas su employer des hommes comme eux. Ils gouvernaient le monde en buvant, et chaque nouvelle coupe de vin rendait leurs vues plus infaillibles.

Le vieillard, assis au coin du feu, les écoutait, et souriait avec pitié. L'un d'eux s'en aperçut, et lui dit : « Bon homme, vous avez l'air de trouver plaisant ce que nous disons là ? — Plaisant : non, dit le vieillard, mais un peu léger, comme il est naturel à votre âge. » Cette réponse les interdit. « Vous croyez avoir à vous plaindre, poursuivit-il, et je crois, comme vous, qu'on a tort de vous négliger ; mais c'est le plus petit mal du monde. Plaignez-vous de ce que l'empire n'a plus sa force et sa splendeur ; de ce qu'un prince, consumé de soins, de veilles et d'années, est obligé, pour voir et pour agir, d'employer des yeux et des mains infidèles. Mais dans cette calamité générale, c'est bien la peine de penser à vous ! — Dans votre temps, reprit l'un des convives, ce n'était donc pas l'usage de penser à soi ? Hé bien ! la mode en est venue, et l'on ne fait plus que cela. — Tant pis, dit le vieillard ; et s'il en est ainsi, en vous négligeant on vous rend justice. — Est-ce pour insulter les gens, lui dit le même, qu'on leur demande l'hospitalité ? — Je ne vous insulte point, dit le vieillard ; je vous parle en ami, et je paye mon asile en vous disant la vérité. »

Le jeune Tibère [4], qui depuis fut un empereur vertueux, était du nombre des chasseurs. Il fut frappé de l'air vénérable de cet aveugle à cheveux blancs. « Vous nous parlez, lui dit-il, avec sagesse, mais avec un peu de rigueur ; et ce dévouement que vous exigez est une vertu, mais non pas un devoir. — C'est un devoir de votre état, reprit l'aveugle avec fermeté, ou plutôt c'est la base de vos devoirs et de toute vertu militaire. Celui qui se dévoue pour sa patrie doit la supposer insolvable ; car ce qu'il expose pour elle est sans prix. Il doit même s'attendre à la trouver ingrate ; car si le sacrifice qu'il lui fait n'était pas généreux, il serait insensé. Il n'y a que l'amour de la gloire, l'enthousiasme de la vertu, qui soient dignes de vous conduire. Et alors que vous

ne désignait plus que le pays au sud de l'Hœmus et du Danube. — [3] La critique, — [4] *Tibère II* ou *Tibère Constantin*, empereur d'Orient, 578-582. Né en Thrace, d'une famille obscure, il suivit de bonne heure la carrière des armes, devint capitaine des gardes de Justin II, et lui succéda. Il montra des vertus sur le

importe comment vos services seront reçus? La récompense en est indépendante des caprices d'un ministre et du discernement d'un souverain. Que le soldat soit attiré par le vil appât du butin; qu'il s'expose à mourir pour avoir de quoi vivre : je le conçois. Mais vous, qui, nés dans l'abondance, n'avez qu'à vivre pour jouir, en renonçant aux délices d'une molle oisiveté pour aller essuyer tant de fatigues et affronter tant de périls, estimez-vous assez peu ce noble dévouement pour exiger qu'on vous le paye? Ne voyez-vous pas que c'est l'avilir? Quiconque s'attend à un salaire est esclave : la grandeur du prix n'y fait rien; et l'âme qui s'apprécie un talent [5] est aussi vénale que celle qui se donne pour une obole [6]. Ce que je dis de l'intérêt, je le dis de l'ambition; car les honneurs, les titres, le crédit [7], la faveur du prince, tout cela est une solde [8], et qui l'exige se fait payer. Il faut se donner ou se vendre; il n'y a point de milieu. L'un est un acte de liberté, l'autre un acte de servitude : c'est à vous de choisir celui qui vous convient. — Ainsi, bon homme, vous mettez, lui dit-on, les souverains bien à leur aise. — Si je parlais aux souverains, reprit l'aveugle, je leur dirais que si votre devoir est d'être généreux, le leur est d'être justes. — Vous avouez donc qu'il est juste de récompenser les services? — Oui : mais c'est à celui qui les a reçus d'y penser : tant pis pour lui s'il les oublie. Et puis, qui de nous est sûr, en pesant les siens, de tenir la balance égale [9]? Par exemple, dans votre état, pour que tout le monde se crût placé [10] et fût content, il faudrait que chacun commandât, et que personne n'obéît : or, cela n'est guère possible. Croyez-moi, le gouvernement peut quelquefois manquer de lumières et d'équité; mais il est encore plus juste et plus éclairé dans ses choix, que si chacun de vous en était cru sur l'opinion qu'il a de lui-même. — « Et qui êtes-vous, pour nous parler ainsi? » lui dit, en haussant le ton, le jeune maître du château.

— « Je suis Bélisaire, » répondit le vieillard.

Qu'on s'imagine, au nom de ce héros tant de fois vainqueur dans les trois parties du monde, quels furent l'étonnement et la confusion de ces jeunes gens. L'immobilité, le silence, exprimèrent d'abord le respect dont ils étaient frappés; et oubliant que Bélisaire était aveugle, aucun d'eux n'osait lever les yeux sur lui. « O grand homme! lui dit enfin Tibère, que la fortune est injuste et cruelle! Quoi! vous, à qui l'empire a dû pendant trente ans sa gloire et ses prospérités, c'est vous que l'on ose accuser de révolte et de trahison, vous qu'on a traîné dans les fers, qu'on a privé de la lumière! Et c'est vous qui venez nous donner des leçons de dévouement et de zèle! — Et qui voulez-vous donc qui vous en donne? dit Bélisaire, les esclaves de la faveur? — Ah, quelle honte! ah, quel excès d'ingratitude! poursuivit Tibère. L'avenir ne

trône et sa mort excita d'universels regrets. — [5] Qui estime sa valeur à un talent. *Talent*, poids d'or ou d'argent chez les Grecs, qui variait suivant les pays. Chez les Athéniens, le talent d'argent valait plus de 5,000 francs de notre monnaie actuelle, le talent d'or en valait plus de 55,000. — [6] *Obole*. Petite monnaie d'argent de l'ancienne Athènes. Elle valait environ 15 centimes de notre monnaie. — [7] Considération, influence dont jouit une personne. — [8] Paye donnée aux gens de guerre. — [9] De les apprécier à leur juste valeur. — [10] Mis au rang et dans la position qu'il mérite. —

le croira jamais. — Il est vrai, dit Bélisaire, qu'on m'a un peu surpris : je ne croyais pas être si mal traité. Mais je comptais mourir en servant l'État : et mort ou aveugle, cela revient au même. Quand je me suis dévoué à ma patrie, je n'ai pas excepté mes yeux. Ce qui m'est plus cher que la lumière et que la vie, ma renommée, et surtout ma vertu, n'est pas au pouvoir de mes persécuteurs. Ce que j'ai fait peut être effacé de la mémoire de la cour ; il ne le sera point de la mémoire des hommes ; et quand il le serait, je m'en souviens et c'est assez. »

Les convives, pénétrés d'admiration, pressèrent le héros de se mettre à table. « Non, leur dit-il : à mon âge, la bonne place est le coin du feu. » On voulut lui faire accepter le meilleur lit du château ; il ne voulut que de la paille. « J'ai couché plus mal quelquefois, dit-il ; ayez seulement soin de cet enfant qui me conduit, et qui est plus délicat [11] que moi. »

Le lendemain, Bélisaire partit dès que le jour put éclairer son guide, et avant le réveil de ses hôtes, que la chasse avait fatigués. Instruits de son départ, ils voulaient le suivre et lui offrir un char [12] commode, avec tous les secours dont il aurait besoin. « Cela est inutile, dit le jeune Tibère ; il ne nous estime pas assez pour daigner accepter nos dons. » C'était sur l'âme de ce jeune homme que l'extrême vertu, dans l'extrême malheur, avait fait le plus d'impression.

MARMONTEL (1728-1799).

47. — *Jeannot et Colin.*

Plusieurs personnes dignes de foi ont vu Jeannot et Colin à l'école dans la ville d'Issoire [1] en Auvergne [2], ville fameuse dans tout l'univers par son collège et par ses chaudrons. Jeannot était fils d'un marchand de mulets très renommé ; Colin devait le jour à un brave laboureur des environs, qui cultivait la terre avec quatre mulets, et qui, après avoir payé la taille, le taillon, les aides et gabelles, le sou pour livre, la capitation et les vingtièmes [3], ne se trouvait pas puissamment riche au bout de l'année.

Jeannot et Colin s'aimaient beaucoup.

Le temps de leurs études était sur le point de finir, quand un tailleur apporta à Jeannot un habit de velours à trois couleurs, avec une veste de Lyon [4] de fort bon goût ; le tout était accompagné d'une lettre à M. de la Jeannotière. Colin admira l'habit, et ne fut point jaloux ; mais Jeannot prit un air de supériorité qui affligea Colin. Dès ce moment Jeannot n'étudia plus, se regarda

[11] Faible, débile. — [12] *Char.* Dans le style élevé, *char* se dit pour toute espèce de voiture.

[1] *Issoire.* Ch.-lieu d'arr. (Puy-de-Dôme). — [2] *Auvergne.* Ancienne province de France, cap. Clermont-Ferrand. — [3] *La taille ;* impôt qu'on levait sur les personnes qui n'étaient pas nobles ou ecclésiastiques. *Le taillon ;* supplément de la taille. *Les aides ;* autres levées de deniers qui se faisaient sur le peuple pour aider à soutenir les dépenses de l'État. *La gabelle ;* impôt sur le sel. *Le sou pour livre ;* un sou par franc, que l'on payait en sus de la taxe. C'est ce qu'on nomme aujourd'hui « centimes additionnels ». *La capitation ;* taxe par tête (*caput*). *Les vingtièmes ;* ancien impôt établi sur les biens-fonds et qui était la vingtième partie de leur revenu. — [4] *Lyon,* ch.-lieu du département du Rhône, est un très grand centre de commerce ; ses fabriques de soieries, de passementeries d'or et d'argent, de foulards, lui ont fait une réputation uni-

au miroir, et méprisa tout le monde. Quelque temps après, un valet de chambre arrive en poste [5], et apporte une seconde lettre à M. le marquis [6] de la Jeannotière : c'était un ordre de monsieur son père de faire venir monsieur son fils à Paris. Jeannot monta en chaise [7] en tendant la main à Colin avec un sourire de protection assez noble. Colin sentit son néant, et pleura. Jeannot partit dans toute la pompe de sa gloire.

Les lecteurs qui aiment à s'instruire doivent savoir que M. Jeannot le père avait acquis assez rapidement des biens immenses dans les affaires. Vous demandez comment on fait ces grandes fortunes : c'est parce qu'on est heureux... C'est ce qui arriva à Jeannot le père, qui fut bientôt M. de la Jeannotière, et qui, ayant acheté un marquisat au bout de six mois, retira de l'école monsieur le marquis son fils pour le mettre à Paris dans le beau monde.

Colin, toujours tendre, écrivit une lettre de compliments à son ancien camarade. Le petit marquis ne lui fit point de réponse : Colin en fut malade de douleur.

Le père et la mère donnèrent d'abord un gouverneur au jeune marquis : ce gouverneur, qui était un homme du bel air et qui ne savait rien, ne put rien enseigner à son pupille [8]. Monsieur voulait que son fils apprît le latin, madame ne le voulait pas. Ils prirent pour arbitre un auteur qui était célèbre alors par des ouvrages agréables [9] : il fut prié à dîner. Le maître de la maison commença par lui dire : « Monsieur, comme vous savez le latin, et que vous êtes un homme de la cour... — Moi, monsieur, du latin! je n'en sais pas un mot, répondit le bel esprit, et bien m'en a pris : il est clair qu'on parle beaucoup mieux sa langue quand on ne partage pas son application entre elle et des langues étrangères : voyez toutes nos dames, elles ont l'esprit plus agréable que les hommes; leurs lettres sont écrites avec cent fois plus de grâce; elles n'ont sur nous cette supériorité que parce qu'elles ne savent pas le latin [10].

« Eh bien! n'avais-je pas raison? dit madame. Je veux que mon fils soit un homme d'esprit, qu'il réussisse dans le monde; et vous voyez bien que s'il savait le latin, il serait perdu : joue-t-on, s'il vous plaît, la comédie et l'opéra en latin? plaide-t-on en latin quand on a un procès?... » Monsieur, ébloui de ces raisons, passa condamnation [11], et il fut conclu que le jeune marquis ne perdrait point son temps à connaître Cicéron, Horace et Virgile [12]. « Mais

verselle. — [5] *En poste*, au fig., avec une extrême rapidité, en toute hâte. — [7] *Marquis*. Primitivement, le seigneur préposé à la garde des *marches*, des frontières d'un État. Plus tard, titre de dignité qu'on donnait à celui qui possédait une terre érigée en marquisat par lettres patentes. — [7] *Chaise*. Voiture de voyage à deux ou quatre roues, traînée par un ou plusieurs chevaux. Chaise de poste. Voir N° 25, note 4 : chaise à porteurs. — [8] *Pupille*. Se dit quelquefois d'un enfant par rapport à son gouverneur. (Littré.) — [9] *Agréables*. Se dit ici par opposition à utiles, sérieux. — [10] Nous n'avons pas cru devoir supprimer cette partie du récit où il est parlé avec si peu de respect des sciences les plus indispensables. Ce sera pour l'élève un exercice plein d'intérêt et propre à exercer son jugement, que de découvrir et de réfuter les sophismes des ridicules personnages mis en scène et dont l'aveuglement et la fatuité conspirent à plonger le malheureux jeune homme dans une ignorance qui le laissera sans ressources à l'heure de l'infortune. — [11] *Passer condamnation*. Consentir que la partie adverse obtienne jugement à son avantage. Ici, fig. : Monsieur s'avoua vaincu, persuadé par les raisons de madame. — [12] *Cicéron ;* le plus éloquent des ora-

qu'apprendra-t-il donc? car encore faut-il qu'il sache quelque chose : ne pourrait-on pas lui montrer un peu de géographie? — A quoi cela lui servira-t-il? répondit le gouverneur. Quand monsieur le marquis ira dans ses terres, les postillons ne sauront-ils pas les chemins? ils ne l'égareront certainement pas : on n'a pas besoin d'un quart de cercle [13] pour voyager, et on va très commodément de Paris en Auvergne sans qu'il soit besoin de savoir sous quelle latitude on se trouve.

— Vous avez raison, répliqua le père : mais j'ai entendu parler d'une belle science, qu'on appelle, je crois, l'astronomie. — Quelle pitié! repartit le gouverneur; se conduit-on par les astres dans ce monde? et faudra-t-il que monsieur le marquis se tue à calculer une éclipse, quand il la trouve à point nommé [14] dans l'almanach, qui lui enseigne de plus les fêtes mobiles, l'âge de la lune, et celui de toutes les princesses de l'Europe? »

Madame fut entièrement de l'avis du gouverneur. Le petit marquis était au comble de la joie; le père était très indécis. « Que faudra-t-il donc apprendre à mon fils? disait-il. — A être aimable, répondit l'ami que l'on consultait, et s'il sait les moyens de plaire, il saura tout; c'est un art qu'il apprendra chez madame sa mère sans que ni l'un ni l'autre se donnent la moindre peine... — On voit bien, monsieur, que vous êtes l'homme du monde le plus savant; mon fils vous devra toute son éducation : je m'imagine pourtant qu'il ne serait pas mal qu'il sût un peu d'histoire. — Hélas! madame, à quoi cela est-il bon? répondit-il : il n'y a certainement d'agréable et d'utile que l'histoire du jour [15]; toutes les histoires anciennes, comme le disait un de nos beaux esprits [16], ne sont que des fables convenues; et pour les modernes, c'est un chaos qu'on ne peut débrouiller : qu'importe à monsieur votre fils que Charlemagne [17] ait institué les douze pairs de France [18], et que son successeur ait été bègue [19]?

« Rien n'est mieux dit, s'écria le gouverneur; on étouffe l'esprit des enfants sous un amas de connaissances inutiles : mais de toutes les sciences la plus absurde, à mon avis, et celle qui est la plus capable d'étouffer toute espèce de génie, c'est la géométrie. Cette science ridicule a pour objet des surfaces, des lignes et des points, qui n'existent pas dans la nature : on fait passer en esprit cent mille lignes courbes entre un cercle et une ligne droite qui le

teurs romains, né en 107 av. J.-C., mis à mort en 44 par ordre d'Antoine, triumvir romain. *Horace;* célèbre poète latin (64-7 av. J.-C.); fils d'un simple affranchi, il devint l'ami du ministre Mécène, et le protégé de l'empereur Auguste. *Virgile;* célèbre poète latin (70 ou 69-19 av. J.-C.), ami d'Horace, qu'il présenta à la cour d'Auguste. — [13] *Quart de cercle.* Instrument de mathématiques qui est la quatrième partie d'un cercle, et qui sert à prendre les angles et les élévations sur terre et sur mer. — [14] *A point nommé.* A l'instant précis, au moment nécessaire. — [15] *L'histoire du jour.* Le récit des événements de chaque jour, et, particulièrement, des petits événements qui se passent dans le beau monde. (Littré.) — [16] Un *bel esprit.* Voir N° 44, note 7. Ici l'on fait allusion à Fontenelle, littérateur français, neveu de Corneille (1657-1757), écrivain élégant, mais souvent affecté et paradoxal. — [17] Charles Ier, dit Charlemagne, roi de France, puis empereur d'Occident (742-814). — [18] *Les douze pairs de France* ou *de Charlemagne*, se dit, dans les romans de chevalerie, de douze paladins ou seigneurs que l'on suppose avoir été attachés à la personne de Charlemagne, comme les plus braves chevaliers de ses armées. Plus tard, ceux qui possédaient des terres érigées en *pairies* et qui avaient droit de séance au Parlement de Paris. — [19] Ici l'aimable conseiller se fait prendre en flagrant délit d'ignorance, en donnant Louis le Bègue pour successeur à

touche, quoique dans la réalité on n'y puisse pas passer un fêtu [20]. La géométrie, en vérité, n'est qu'une mauvaise plaisanterie. »

Monsieur et madame n'entendaient pas trop ce que le gouverneur voulait dire ; mais ils furent entièrement de son avis.

(Le jeune Jeannot, grâce à l'aveuglement de ses parents, à l'ignorance de son gouverneur et aux sots conseils d'un ami de la famille, resta profondément ignorant. Il eut une jeunesse dissipée et se livra à de folles dépenses, pendant que ses parents s'épuisaient à vivre en grands seigneurs.

Bientôt la ruine est consommée. Tout est saisi par les créanciers ; le père Jeannot est emprisonné. Jeannot se voit abandonné de tous les faux amis qu'il s'était faits par ses prodigalités.)

Comme il était plongé dans l'accablement du désespoir, il vit avancer une chaise roulante à l'antique, espèce de tombereau couvert, accompagné de rideaux de cuir, suivi de quatre charrettes énormes toutes chargées. Il y avait dans la chaise un jeune homme grossièrement vêtu : c'était un visage rond et frais qui respirait la douceur et la gaieté ; sa petite femme brune était cahotée à côté de lui. La voiture n'allait pas comme le char [21] d'un petit-maître [22] : le voyageur eut tout le temps de contempler le marquis immobile, abîmé dans sa douleur : « Eh ! mon Dieu, s'écria-t-il, je crois que c'est là Jeannot. » A ce nom, le marquis lève les yeux ; la voiture s'arrête : « C'est Jeannot lui-même, c'est Jeannot ! » Le petit homme rebondi ne fait qu'un saut et court embrasser son ancien camarade. Jeannot reconnut Colin ; la honte et les pleurs couvrirent son visage : « Tu m'as abandonné, dit Colin ; mais tu as beau être grand seigneur, je t'aimerai toujours. » Jeannot, confus et attendri, lui conta en sanglotant une partie de son histoire. « Viens dans l'hôtellerie où je loge me conter le reste, lui dit Colin ; allons dîner ensemble. »

Ils vont tous trois à pied, suivis du bagage. « Qu'est-ce donc que tout cet attirail ? vous appartient-il ? — Oui, tout est à moi et à ma femme. Nous arrivons du pays ; je suis à la tête d'une bonne manufacture de fer étamé et de cuivre : j'ai épousé la fille d'un riche négociant en ustensiles nécessaires aux grands et aux petits ; nous travaillons beaucoup ; Dieu nous bénit ; nous n'avons point changé d'état, nous sommes heureux : nous aiderons notre ami Jeannot. Ne sois plus marquis ; toutes les grandeurs de ce monde ne valent pas un bon ami. Tu reviendras avec moi au pays ; je t'apprendrai le métier, il n'est pas bien difficile ; je te mettrai de part [23], et nous vivrons gaiement dans le coin de terre où nous sommes nés. »

Jeannot éperdu se sentait partagé entre la douleur et la joie, la tendresse et la honte ; et il se disait tout bas : « Tous mes amis du bel air [24] m'ont trahi, et Colin que j'ai méprisé vient seul à mon secours. Quelle instruction ! »

Charlemagne : il oublie les règnes de Louis le Débonnaire et de Charles le Chauve. — [20] *Fétu*. Brin de paille. — [21] *Char*. Employé ici par emphase pour voiture. Dans le style élevé, *char* se dit pour toute espèce de voiture, et signifie plus spécialement une voiture riche ou élégante. « Le *char* de l'opulence m'éclabousse en passant. » (Béranger.) — [22] Durant la Fronde, les membres du parti de Condé étaient appelés les *petits-maîtres*, parce qu'ils voulaient être les *maîtres* de l'État. Ce nom, dit Voltaire, « s'applique aujourd'hui à la jeunesse avantageuse et mal élevée, » qui a de la recherche dans sa parure. — [23] *Mettre de part*. Admettre à la participation des bénéfices. — [24] *Le bel air*, les manières élégantes.

La bonté d'âme de Colin développa dans le cœur de Jeannot le germe du bon naturel que le monde n'avait pas encore étouffé : il sentit qu'il ne pouvait abandonner son père et sa mère. « Nous aurons soin de ta mère, dit Colin ; et quant à ton père, qui est en prison, j'entends un peu les affaires : ses créanciers s'accommoderont avec moi ; je me charge de tout. » Colin fit tant qu'il tira le père de prison. Jeannot retourna dans sa patrie avec ses parents, qui reprirent leur première profession : il épousa une sœur de Colin, laquelle, étant de même humeur que le frère, le rendit très heureux ; et Jeannot le père, et Jeannotte la mère, et Jeannot le fils, virent que le bonheur n'est pas dans la vanité.

VOLTAIRE (1694-1778).

48. — Le meilleur des mets [1].

Un certain jour de marché, Xantus [2], qui avait dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui [3] commanda d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur, et rien autre chose. « Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. » Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les sauces : l'entrée [4], le second [5], l'entremets [6], tout ne fut que langues.

Les conviés louèrent d'abord le choix de ce mets ; à la fin ils s'en dégoûtèrent. « Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y aurait de meilleur? — Eh! qu'y-a-t-il de meilleur que la langue? reprit Esope. C'est le lien de la vie civile [7], la clef [8] des sciences, l'organe de la vérité et de la raison : par elle on bâtit les villes et on les police ; on instruit, on persuade, on règne dans les assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les dieux. — Hé bien, dit Xantus, qui prétendait l'attraper, achète-moi demain ce qui est [9] de pire : ces mêmes personnes viendront chez moi ; et je veux diversifier. »

Le lendemain Esope ne fit encore servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde : c'est la mère de tous débats, la nourrice des procès, la source des divisions et des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, et, qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si,

[1] Extrait de la *Vie d'Esope le Phrygien*, par La Fontaine. — [2] *Xantus* ou *Xanthus*, philosophe, avait acheté Esope à un marchand d'esclaves pour 60 oboles. « Ses disciples lui conseillèrent d'acheter ce petit bout d'homme : on en ferait un épouvantail, il divertirait les gens par sa mine. » *(Vie d'Esope.)* — [3] *Lui*, c'est-à-dire *à Esope*. Esope, fabuliste grec, né en Phrygie dans le VIe siècle avant l'ère chrétienne. Esclave à Athènes chez Démarque, à Samos chez Xanthus et Jadmon, il fut mis en liberté par ce dernier, dont il avait gagné l'affection par la régularité de sa conduite, par ses reparties spirituelles, par le talent avec lequel il présentait des conseils de morale sous la forme d'apologues. — [4] *Entrée*. Terme de cuisine. Mets qui se servent au commencement du repas. — [5] *Le second*. Le second service, celui où paraît le rôti. *Second*, employé comme nom dans ce sens, n'est donné ni par l'Académie, ni par Littré. — [6] *Entremets*. Les mets servis en même temps que le rôti et que l'on mange après : pâtisseries, œufs, fritures, salades, etc. — [7] Des relations sociales. — [8] *Fig.* Ce qui ouvre, ce qui prépare, ce qui explique. — [9] Ce qu'il y a de pire.

d'un côté, elle loue les dieux, de l'autre, elle profère des blasphèmes contre leur puissance. »

Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus que véritablement ce valet lui était fort nécessaire; car il savait le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe.

La Fontaine (1621-1695).

49. — *L'Arabe et son cheval.*

Un Arabe et sa tribu avaient attaqué, dans le désert, la caravane de Damas [1]; la victoire était complète, et les Arabes étaient déjà occupés à charger leur riche butin, quand les cavaliers du pacha [2] d'Acre [3], qui venaient à la rencontre de cette caravane, fondirent à l'improviste sur les Arabes victorieux, en tuèrent un grand nombre, firent les autres prisonniers, et, les ayant attachés avec des cordes, les emmenèrent à Acre pour en faire présent au pacha. Abou-el-Marsch, c'est le nom de cet Arabe, avait reçu une balle dans le bras pendant le combat; comme la blessure n'était pas mortelle, les Turcs l'avaient attaché sur un chameau, et, s'étant emparés du cheval, emmenaient le cheval et le cavalier. Le soir du jour où ils devaient entrer à Acre, ils campèrent, avec leurs prisonniers, dans les montagnes de Japhadt; l'Arabe blessé avait les jambes liées ensemble par une courroie de cuir, et était étendu près de la tente où couchaient les Turcs. Pendant la nuit, tenu éveillé par la douleur de sa blessure, il entendit hennir son cheval parmi les autres chevaux entravés [4] autour des tentes, selon l'usage des Orientaux [5]; il reconnut sa voix, et, ne pouvant résister au désir d'aller encore une fois au compagnon de sa vie, il se traîna péniblement sur la terre, à l'aide de ses mains et de ses genoux, et parvint jusqu'à son coursier. « Pauvre ami, lui dit-il, que feras-tu parmi les Turcs? Tu seras emprisonné sous les voûtes d'un khan [6] avec les chevaux d'un aga [7] ou d'un pacha; les femmes et les enfants ne t'apporteront plus le lait du chameau, l'orge ou le dourah [8] dans le creux de la main; tu ne courras plus libre dans le désert, comme le vent d'Égypte; tu ne fendras plus du poitrail l'eau du Jourdain [9], qui rafraîchissait ton poil aussi blanc que ton écume; qu'au moins, si je suis esclave, tu restes libre! Tiens, va, retourne à la tente que tu connais, va dire à ma femme qu'Abou-el-Marsch ne reviendra plus, et passe la tête entre les rideaux de la tente pour lécher la main de mes petits enfants. » En parlant ainsi, Abou-el-Marsch avait rongé, avec ses dents, la corde de poil de chèvre qui sert d'entraves [10] aux chevaux arabes, et l'animal était libre; mais, voyant son maître blessé et enchaîné à ses pieds, le fidèle et intelligent coursier

[1] *Damas.* (Prononcez Damâce). Ville de Syrie, pays d'Asie. Damas a 200,000 habitants. — [2] *Pacha.* Voir N° 6, note 12. — [3] *Acre* ou *Saint-Jean-d'Acre.* Ville forte de la Turquie d'Asie. — [4] *Entravé.* Arrêté par des entraves. Voir la note 11. — [5] *Les Orientaux.* Les peuples de l'Asie. — [6] *Khan* ou *kan.* En Orient, station pour les caravanes dans les villes ou sur les routes. — [7] *Aga.* Chef militaire chez les Turcs. — [8] *Dourah* ou *doura.* Nom que l'on donne au sorgo (grand millet) en Égypte. — [9] *Jourdain.* Rivière de Palestine. — [10] *Entraves.* Sens propre : lien qu'on met aux jambes des chevaux. Dans ce sens, il peut aussi

comprit, avec son instinct, ce qu'aucune langue ne pouvait lui expliquer; il baissa la tête, flaira son maître, et, le saisissant avec les dents par la ceinture de cuir qu'il avait autour du corps, il partit au galop et l'emporta jusqu'à ses tentes. En arrivant et en jetant son maître, sur le sable, aux pieds de sa femme et de ses [11] enfants, le cheval expira de fatigue. Toute la tribu l'a pleuré, les poètes l'ont chanté, et son nom est constamment dans la bouche des Arabes de Jéricho [12].

LAMARTINE (1790-1869). *(Voyage en Orient. Tome II.)*

50. — *Cincinnatus* [1].

Dès que ce choix fut fait [2], le sénat dépêcha vers Quinctius pour l'inviter à venir prendre possession de sa magistrature. Il était alors occupé à labourer son champ. Il conduisait lui-même la charrue, n'étant vêtu que depuis les reins jusqu'aux genoux, avec un bonnet qui lui couvrait la tête. Lorsqu'il vit venir les députés qu'on lui avait envoyés, fort surpris de cette foule de monde, et ne sachant ce qu'on lui voulait, il arrêta ses bœufs. Un de la troupe s'avança, et l'avertit de se mettre dans un état plus convenable. Il entra dans sa cabane, où il prit ses habits, et se présenta ensuite devant ceux qui l'attendaient. Il fut aussitôt salué consul. On le revêtit de la pourpre, les licteurs [3] se rangèrent devant lui avec leurs faisceaux, et on le pria de se rendre à Rome. Quinctius, troublé et affligé, se tut quelque temps et répandit des larmes. Puis, rompant le silence, il ne dit que ces paroles : « Mon champ ne sera donc point ensemencé cette année. » Il prit congé de sa femme, et, l'ayant chargée du soin du ménage, il s'achemina vers la ville.

Heureux temps! simplicité admirable! La pauvreté pour lors était estimée; elle était en honneur, et ne paraissait point un obstacle aux premières dignités de l'État. La conduite que Quinctius garda pendant son consulat fit bientôt voir quelle noblesse, quelle fermeté, quelle grandeur d'âme étaient cachées dans une vile et pauvre cabane. Il rendait la justice à tous ceux qui se présentaient; il terminait lui-même à l'amiable la plupart des contestations. Assidu tout le jour à son tribunal, on le trouvait toujours d'un accès facile, et, quelque affaire qu'on eût à démêler, il avait pour chacun beaucoup de douceur et de bonté.

Comblé de louanges et de bénédictions, devenu l'objet de l'estime, de l'admiration, de l'amour de tous ses concitoyens, Quinctius dépouilla avec joie la pourpre, se hâta de retourner à ses bœufs, à sa charrue, à sa cabane, et y vécut, comme auparavant, du travail de ses mains.

s'employer au singulier; car on peut mettre une entrave ou deux entraves à un cheval. (LITTRÉ.) — [11] *Son* maître... *sa* femme... *ses* enfants. Voir N° 37, note 6. — [12] *Jéricho*. Ancienne ville de Palestine.

[1] *Quinctius Cincinnatus*. Après avoir payé une amende à laquelle les tribuns avaient condamné son fils, Cincinnatus se trouva presque ruiné, et alla cultiver un petit champ qui lui restait. Mais plus d'une fois on vint l'arracher à ses travaux rustiques pour sauver Rome dans des circonstances périlleuses. — [2] Il fut élu consul de Rome, l'an 460 avant J.-C. Le consulat était la magistrature suprême, civile et militaire. — [3] *Licteurs*. Nom de douze sergents d'armes qui marchaient devant les consuls, portant des haches enveloppées dans des faisceaux de verges.

Manque-t-il quelque chose à la gloire de Quinctius? Les plus grandes richesses, les plus superbes palais, les plus somptueux équipages oseraient-ils entrer en lice avec la pauvre chaumière et l'attirail rustique de notre illustre laboureur? Laissent-ils dans l'esprit de ceux qui en sont témoins les mêmes sentiments que cause au lecteur le simple récit de ce qui regarde Quinctius?

ROLLIN (1661-1741).

51. — *L'amitié, ou Damon et Phintias* [1].

Dans une des îles de la mer Égée [2], au milieu de quelques peupliers antiques, on avait autrefois consacré un autel à l'Amitié. Il fumait jour et nuit d'un encens pur et agréable à la déesse ; mais bientôt entourée d'adorateurs mercenaires, elle ne vit dans leurs cœurs que des liaisons intéressées et mal assorties. Un jour elle dit à un favori de Crésus [3] : « Porte ailleurs tes offrandes; ce n'est pas à moi qu'elles s'adressent, c'est à la Fortune [4]. » Elle répondit à un Athénien qui faisait des vœux pour Solon [5], dont il se disait l'ami : « En te liant avec un homme sage, tu veux partager sa gloire et faire oublier tes vices. » Elle dit à deux femmes de Samos [6] qui s'embrassaient étroitement auprès de son autel : « Le goût des plaisirs vous unit en apparence, mais vos cœurs sont déchirés par la jalousie, et le seront bientôt par la haine. »

Enfin deux Syracusains [7], Damon et Phintias, tous deux élevés dans les principes de Pythagore [8], vinrent se prosterner devant la déesse. « Je reçois votre hommage, leur dit-elle; je fais plus, j'abandonne un asile trop longtemps souillé par des sacrifices qui m'outragent, et je n'en veux plus d'autres que vos cœurs. Allez montrer au tyran de Syracuse [9], à l'univers, à la postérité, ce que peut l'amitié dans des âmes que j'ai revêtues de ma puissance. »

A leur retour, Denys, sur une simple dénonciation, condamna Phintias à la mort. Celui-ci demanda qu'il lui fût permis d'aller régler des affaires importantes qui l'appelaient dans une ville voisine; il promit de se présenter au jour marqué, et partit après que Damon eut garanti cette promesse au péril de sa propre vie.

Cependant les affaires de Phintias traînent en longueur; le jour destiné à son trépas arrive; le peuple s'assemble; on blâme, on plaint Damon, qui marche tranquillement à la mort, trop certain que son ami allait revenir, trop heureux s'il ne revenait pas! Déjà le moment fatal approchait, lorsque mille cris tumultueux annoncèrent l'arrivée de Phintias. Il court, il vole au lieu du supplice, il voit le glaive suspendu sur la tête de son ami; et, au

[1] *Phintias* ou *Pythias*. — [2] *La mer Égée*. Nom donné par les anciens à l'Archipel. — [3] *Crésus*. Roi de Lydie, célèbre par ses richesses. Il fut détrôné par Cyrus, roi des Perses, en 545 avant J.-C. *Un favori de Crésus*. Périphrase. L'idée simple est : un homme riche. — [4] *La Fortune*. Déesse allégorique des Grecs et des Romains. — [5] *Solon*. Célèbre législateur d'Athènes et l'un des sept Sages de la Grèce, né vers 640 avant J.-C., mort vers 559. — [6] *Samos*. Île de la mer Égée, l'une des Sporades. — [7] *Syracusain*. Habitant de Syracuse, ville de Sicile. — [8] *Pythagore*. Fameux philosophe grec du VIe siècle av. J.-C. — [9] *Denys le Jeune*, fils de *Denis l'Ancien*, autre tyran de Syracuse. Chassé du trône, Denys le Jeune

milieu des embrassements et des pleurs, ils se disputent le bonheur de mourir l'un pour l'autre. Les spectateurs fondent en larmes. Le roi lui-même se précipite du trône, et leur demande instamment de partager une si belle amitié [10].

J.-J. Barthélemy (1716-1795). *(Voyage d'Anacharsis.)*

52. — *Un jugement de Zadig* [1].

Le principal talent de Zadig était de démêler la vérité que tous les hommes cherchent à obscurcir. Dès les premiers jours de son administration, il mit ce grand talent en usage. Un fameux négociant de Babylone [2] était mort aux Indes; il avait fait ses héritiers ses deux fils par portions égales, après avoir marié leur sœur; et il laissait un présent de trente mille pièces d'or à celui de ses deux fils qui serait jugé l'aimer davantage [3]. L'aîné lui bâtit un tombeau, le second augmenta d'une partie de son héritage la dot de sa sœur. Chacun disait : « C'est l'aîné qui aime mieux son père; le cadet aime mieux sa sœur : c'est à l'aîné qu'appartiennent les trente mille pièces. »

Zadig les fit venir tous deux l'un après l'autre. Il dit à l'aîné : « Votre père n'est point mort; il est guéri de sa dernière maladie; il revient à Babylone. — Dieu soit loué! répondit le jeune homme; mais voilà un tombeau qui m'a coûté bien cher! » Zadig dit ensuite la même chose au cadet. « Dieu soit loué! répondit-il, je vais rendre à mon père tout ce que j'ai, mais je voudrais qu'il laissât à ma sœur ce que je lui ai donné. — Vous ne rendrez rien, dit Zadig, et vous aurez les trente mille pièces [4]. C'est vous qui aimez le mieux votre père. »

Voltaire.

53. — *Les héroïnes polonaises.*

Dans une des dernières guerres soutenues par les Polonais contre les Turcs et les Tartares [1], la ville de Trembowla était assaillie par ces barbares; leur nombre, leur fureur, répandaient l'épouvante dans la ville. Après plusieurs assauts sanglants, et au moment d'en subir un dernier, d'autant plus effrayant que la brèche était ouverte, la garnison, faible et épuisée de fatigues, était près de mettre bas les armes et de livrer ainsi les enfants à l'esclavage, les vieillards à la mort, lorsqu'une intrépide Polonaise, nommée Kazanowska, paraît les armes à la main et, suivie de quelques compagnes courageuses,

ouvrit une école de grammaire à Corinthe, où il mourut à un âge très avancé. — [10] Schiller a écrit une ballade sur ce sujet.

[1] *Zadig*. Personnage imaginaire. — [2] *Babylone*. Une des villes les plus fameuses de l'antiquité, située sur l'Euphrate. — [3] Le plus. — [4] Bien que la conduite de Zadig paraisse judicieuse au premier abord, elle ne nous satisfait pas entièrement : les dernières paroles adressées au plus jeune des fils : « Vous ne rendrez rien, etc. » (car votre père est réellement mort), nous semblent bien cruelles. Dire à un fils qui a appris la mort de son père : « Votre père n'est point mort; » puis le faire retomber dans l'affreuse réalité d'où on l'avait tiré pour un instant, c'est se jouer cruellement d'un sentiment sacré. On eût préféré que la nouvelle du père mort aux Indes n'eût été qu'un stratagème inventé pour mettre les deux fils à l'épreuve.

[1] *Tartares*. Nom vague donné, pendant le moyen âge et dans les temps modernes, à toutes les nations nomades sorties de l'Asie centrale.

rappelle les guerriers à l'honneur, les fait rougir de leur faiblesse, ranime l'espérance, tantôt par des éloges, tantôt par des reproches éloquents; électrise les citoyens, donne de l'intrépidité aux plus timides, de la force aux plus faibles, et fait passer dans leurs âmes le feu héroïque que lancent ses regards. A sa voix, ce cri unanime : *Victoire, liberté!* retentit dans les airs. Tous s'arment, tous se précipitent en foule sur les pas de l'héroïne, et fondent sur les barbares, qu'ils étonnent, ébranlent, enfoncent, dispersent et mettent en fuite après un affreux carnage.

LE COMTE DE SÉGUR.

54. — *Une aventure à Saint-Pétersbourg* [1].

Les premiers jours où Saint-Pétersbourg eut revêtu sa blanche robe d'hiver furent pour moi des jours de curieux spectacle, car tout était nouveau. Je ne pouvais surtout me lasser d'aller en traîneau; car il y a une volupté extrême à se sentir entraîné sur un terrain poli comme une glace, par des chevaux qu'excite la vivacité de l'air, et qui, sentant à peine le poids de leur charge, semblent voler plutôt que courir. Ces premiers jours furent d'autant plus agréables pour moi, que l'hiver, avec une coquetterie inaccoutumée, ne se montra que petit à petit, de sorte que j'arrivai, grâce à mes pelisses et à mes fourrures, jusqu'à vingt degrés presque sans m'en être aperçu; à douze degrés la Néva [2] avait commencé de prendre. J'avais tant fait courir mes malheureux chevaux, que mon cocher me déclara un matin que, si je ne leur laissais pas quarante-huit heures au moins de repos, au bout de huit jours ils seraient tout à fait hors de service. Comme le ciel était très beau, quoique l'air fût plus vif que je ne l'avais encore senti, je me décidai à faire mes courses en me promenant; je m'armai de pied en cap contre les hostilités du froid; je m'enveloppai d'une grande redingote d'astrakan [3], je m'enfonçai un bonnet fourré sur les oreilles, je roulai autour de mon cou une cravate de cachemire [4], et je m'aventurai dans la rue, n'ayant de toute ma personne que le bout du nez à l'air.

D'abord tout alla à merveille; je m'étonnai même du peu d'impression que me causait le froid, et je riais tout bas de tous les contes que j'en avais entendu faire; j'étais, au reste, enchanté que le hasard m'eût donné cette occasion de m'acclimater. Néanmoins, comme les deux premiers écoliers chez lesquels je me rendais, monsieur de Bobrinski et monsieur de Nariskin, n'étaient point chez eux, je commençais à trouver que le hasard faisait trop bien les choses, lorsque je crus remarquer que ceux que je croisais me regar-

[1] Extrait du roman intitulé : *Le Maître d'armes*, chap. X. (Paris, Michel Lévy). L'autorisation de reproduire ces pages et quelques autres nous a été gracieusement accordée par M. Alexandre Dumas fils. — [2] La *Néva*, fleuve de la Russie d'Europe, passe à Saint-Pétersbourg. Ses eaux gèlent vers le 15 novembre, et la debâcle a lieu vers le 20 avril ou le 1er mai. — [3] *Astrakan* ou *astracan*. Peau d'agneau avec son poil frisé, servant de fourrure. Etym. *Astrakan*, ville de la Russie d'Europe. — [4] *Cachemire* ou *Kaschmir*, pays de l'Hindoustan. La grande richesse industrielle de ce pays est dans les fabriques de châles, les plus beaux de l'Inde. De là, un *cachemire*, pour un châle de cachemire, tissu très fin fait avec le poil des chè-

daient avec une certaine inquiétude, mais, cependant, sans me rien dire. Bientôt un monsieur, plus causeur, à ce qu'il paraît, que les autres, me dit en passant : *Noss* [5] ! Comme je ne savais pas un mot de russe, je crus que ce n'était pas la peine de m'arrêter pour un monosyllabe, et je continuai mon chemin. Au coin de la rue des Pois, je rencontrai un ivoschic [6] qui passait ventre à terrre en conduisant son traîneau ; mais si rapide que fût sa course, il se crut obligé de me parler à son tour, et me cria : *Noss ! Noss !* Enfin, en arrivant sur la place de l'Amirauté, je me trouvai en face d'un moujic [7], qui ne me cria rien du tout, mais qui, ramassant une poignée de neige, se jeta sur moi, et avant que j'eusse pu me débarrasser de tout mon attirail, se mit à me débarbouiller la figure et à me frotter particulièrement le nez de toute sa force. Je trouvai la plaisanterie assez médiocre, surtout par le temps qu'il faisait, et tirant un de mes bras d'une de mes poches, je lui allongeai un coup de poing qui l'envoya rouler à dix pas. Malheureusement ou heureusement pour moi, deux paysans passaient en ce moment, qui, après m'avoir regardé un instant, se jetèrent sur moi, et malgré ma défense me maintinrent les bras, tandis que mon enragé moujic ramassait une autre poignée de neige, et, comme s'il ne voulait pas en avoir le démenti, se précipitait de nouveau sur moi. Cette fois, profitant de l'impossibilité où j'étais de me défendre, il se mit à recommencer ses frictions. Mais, si j'avais les bras pris, j'avais la langue libre ; croyant que j'étais la victime de quelque méprise ou de quelque guet-apens [8], j'appelai de toute ma force au secours. Un officier accourut et me demanda en français à qui j'en avais.

— Comment ! monsieur, m'écriai-je en faisant un dernier effort et en me débarrassant de mes trois hommes, qui, de l'air le plus tranquille du monde, se remirent à continuer leur chemin, l'un vers la Perspective [9], et les deux autres du côté du quai Anglais ; vous ne voyez donc pas ce que ces drôles me faisaient ?

— Que vous faisaient-ils donc ?

— Mais ils me frottaient la figure avec de la neige. Est-ce que vous trouveriez cela une plaisanterie de bon goût, par hasard, avec le temps qu'il fait ?

— Mais, monsieur, ils vous rendaient un énorme service, me répondit mon interlocuteur en me regardant, comme nous disons, nous autres Français, dans le blanc des yeux.

— Comment cela ?

— Sans doute, vous aviez le nez gelé.

— Miséricorde ! m'écriai-je en portant la main à la partie menacée.

vres ou des moutons du petit Thibet. — [5] *Noss*, nez. — [6] *Ivoschic*. Cocher de voiture publique. — [7] *Moujic*. Paysan ; homme du peuple. — [8] *Un guet-apens, des guets-apens* (on prononce le pluriel comme le singulier, sans tenir compte de l'*s*). Embûche dressée pour assassiner, pour dévaliser quelqu'un. Au fig., tout dessein prémédité de nuire. Il se dit familièrement de mille petites surprises dans la vie ordinaire. On disait primitivement *guet apensé ; apensé* signifiait *premédité*, du substantif *pens*, qui signifiait *attention*. (Littré.) — [9] Rue

— Monsieur, dit un passant en s'adressant à l'interlocuteur, monsieur l'officier, je vous préviens que votre nez gèle.

— Merci, monsieur, dit l'officier comme si on l'eût prévenu de la chose la plus naturelle du monde; et, se baissant, il ramassa une poignée de neige, et se rendit à lui-même le service que m'avait rendu le pauvre moujic, que j'avais si brutalement récompensé de son obligeance.

— C'est-à-dire alors, monsieur, que sans cet homme...

— Vous n'auriez plus de nez, continua l'officier en se frottant le sien.

— Alors, monsieur, permettez!...

Et je me mis à courir après mon moujic, qui, croyant que je voulais achever de l'assommer, se mit à courir de son côté; de sorte que, comme la crainte est naturellement plus agile que la reconnaissance, je ne l'eusse probablement jamais rattrapé, si quelques personnes, en le voyant fuir et en me voyant le poursuivre, ne l'eussent pris pour un voleur, et ne lui eussent barré le chemin. Lorsque j'arrivai, je le trouvai parlant avec une grande volubilité, afin de faire comprendre qu'il n'était coupable que de trop de philanthropie; dix roubles [10] que je lui donnai expliquèrent la chose. Le moujic me baisa les mains, et un des assistants, qui parlait français, m'invita à faire désormais plus d'attention à mon nez. L'invitation était inutile : pendant tout le reste de ma course je ne le perdis pas de vue. ALEXANDRE DUMAS (1803-1870.)

55. — *Mort d'Épaminondas* [1].

Les deux armées furent bientôt en présence [2]. Celle des Lacédémoniens et de leurs alliés était de plus de 20,000 hommes de pied et de près de 2,000 chevaux; celle de la ligue thébaine, de 30,000 hommes d'infanterie et d'environ 3,000 de cavalerie.

Jamais Épaminondas n'avait déployé plus de talent que dans cette circonstance. Il suivit, dans son ordre de bataille, les principes qui lui avaient procuré la victoire de Leuctres [3]. Une de ses ailes, formée en colonne, tomba sur la phalange [4] lacédémonienne, qu'elle n'aurait peut-être jamais enfoncée, s'il n'était venu lui-même fortifier ses troupes par son exemple, et par un corps d'élite dont il était suivi. Les ennemis, effrayés à son approche, s'ébranlent et prennent la fuite. Il les poursuit avec un courage dont il n'est plus le maître, et se trouve enveloppé par un corps de Spartiates, qui font tomber sur lui une grêle de traits. Après avoir longtemps écarté la mort et fait mordre

très fréquentée. — [10] *Rouble*, monnaie d'argent de Russie, qui vaut environ quatre francs. C'est aussi un papier-monnaie.

[1] Extrait du *Voyage du jeune Anarcharsis en Grèce dans le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire.* « L'auteur fait voyager en Grèce un descendant du Scythe Anarcharsis. Les plus grands hommes, les traits de mœurs les plus intéressants, les chefs-d'œuvre de la littérature et des arts, passant tour à tour sous les yeux du voyageur, font la matière de ses récits et le sujet de ses réflexions. » (VINET.) — *Épaminondas*. Célèbre général thébain (411-363 av. J.-C.). — [2] Dans la plaine de Mantinée. Les Lacédémoniens étaient commandés par Agésilas. — [3] En 371. — [4] *Phalange*. Nom que les Grecs donnaient à leur infanterie.

la poussière à une foule de guerriers, il tomba percé d'un javelot dont le fer lui resta dans la poitrine [5]. L'honneur de l'enlever engagea une action aussi vive, aussi sanglante que la première. Ses compagnons ayant redoublé leurs efforts, eurent la triste consolation de l'emporter dans sa tente.

On combattit à l'autre aile avec une alternative à peu près égale de succès et de revers. Par les sages dispositions d'Épaminondas, les Athéniens ne furent pas en état de seconder les Lacédémoniens. Leur cavalerie attaqua celle des Thébains, fut repoussée avec perte, se forma de nouveau, et détruisit un détachement que les ennemis avaient placé sur les hauteurs voisines. Leur infanterie était sur le point de prendre la fuite, lorsque les Éléens [6] volèrent à son secours.

La blessure d'Épaminondas arrêta le carnage et suspendit la fureur des soldats. Les troupes des deux partis, également étonnées, restèrent dans l'inaction. De part et d'autre, on sonna la retraite et l'on dressa un trophée sur le champ de bataille.

Épaminondas respirait encore. Ses amis, ses officiers fondaient en larmes autour de son lit. Le camp retentissait des cris de la douleur et du désespoir. Les médecins avaient déclaré qu'il expirerait dès qu'on ôterait le fer de la plaie. Il craignit que son bouclier ne fût tombé entre les mains de l'ennemi; on le lui montra, et il le baisa comme l'instrument de sa gloire. Il parut inquiet sur le sort de la bataille; on lui dit que les Thébains l'avaient gagnée. « Voilà qui est bien, répondit-il : j'ai assez vécu. » Il demanda ensuite Daïphantus et Iollidas, deux généraux qu'il jugeait dignes de le remplacer. On lui dit qu'ils étaient morts. « Persuadez donc aux Thébains, reprit-il, de faire la paix. » Alors il ordonna d'arracher le fer; et l'un de ses amis s'étant écrié dans l'égarement de sa douleur : « Vous mourez, Épaminondas! si du moins vous laissiez des enfants! — Je laisse, répondit-il en expirant, deux filles immortelles : la victoire de Leuctres et celle de Mantinée. »

J.-J. Barthélemy.

56. — *Imagination dans les jeux* [1].

Si l'on appelle imagination la faculté d'animer tout ce qui nous environne, de créer autour de nous un monde de fictions dont nous sommes charmés sans en être dupes; de métamorphoser la réalité d'un coup de baguette et de rendre beau ce qui est laid, sensible ce qui est inerte, éloquent ce qui est muet, vivant ce qui est mort, si, dis-je, on donne à cette singulière puissance créatrice le nom d'imagination, on peut dire qu'un enfant de cinq ans a plus d'imagination que les plus grands poètes. Madame Necker de Saussure [2], dans

— [5] Cette blessure lui fut faite par Gryllus, fils de l'historien Xénophon. Gryllus périt dans la même bataille. — [6] *Éléens*. Habitants d'Élée, ville de la Grande-Grèce (Lucanie).

[1] Extrait du livre intitulé : *Les Pères et les enfants au XIX^e siècle* (*Enfance et adolescence*). Nous nous faisons un devoir d'exprimer notre reconnaissance à l'auteur pour les emprunts qu'il nous a permis de faire à ses œuvres. — [2] *Mme Necker de Saussure* (1765-1841), auteur de *l'Éducation progressive, étude du*

un ingénieux chapitre de *l'Éducation progressive*, à merveilleusement décrit l'aptitude des enfants à transformer une chaise en un carrosse, une poupée sans tête en une petite fille, et le sable du jardin en mille objets variés : leur vie ressemble à une fiction.

J'en ai acquis cet automne une étrange preuve ; je ne suis pas chasseur, mais mon frère l'est, mes voisins de campagne le sont, et, une fois le mois de septembre arrivé, ma petite maison, qui devient alors le chef-lieu de la famille, ne retentit plus que de mots de vénerie [3]. Des chasseurs qui parlent de chasse, ont la faculté de redire les mêmes choses pendant deux mois de suite sans se lasser jamais, et sans se douter qu'ils puissent lasser les autres. Mon fils et ses deux cousins (on sait le besoin d'imitation des enfants) n'ont donc plus à la bouche que les paroles de *battues* [4], de *remises* [5], et il a fallu les armer en chasseurs de pied en cap.

Ils forment à eux trois un total de vingt ans, où mon fils compte pour huit, et ses deux cousins chacun pour six. Dès sept heures du matin, ils s'affublent de leur gibecière, ils chaussent leurs guêtres de cuir, ils prennent leurs fusils, de vrais fusils, avec canon en métal, batterie, capsules, et qui ne diffèrent des autres que parce qu'ils ne partent pas, et les voilà tous trois présidant aux préparatifs de la chasse. Ils parcourent toutes les chambres pour voir où en sont les chasseurs, ils les aident à nettoyer leurs armes, ils vont leur chercher leurs chiens, ils assistent à leur déjeûner, ils les conduisent jusqu'à la porte, ils les voient monter en voiture, ils leur crient adieu, ils suivent de l'œil le char-à-bancs jusqu'à un certain coude de la route qui le dérobe à leur vue.... Puis ils rentrent, silencieux, à pas plus lents, un peu tristes enfin, car hélas ! les pauvres enfants ressemblent à leurs fusils : ce sont de vrais chasseurs, seulement ils ne partent pas...

Je l'avoue, grande était ma compassion, quand je voyais mes trois petits chasseurs traîner tristement à travers le jardin vide et la maison silencieuse leur inutile harnachement. C'était notre faute, après tout, s'ils ne pouvaient plus reprendre de goût à leurs jeux d'enfants : c'est que nous les avions fait goûter à nos jeux d'hommes. Voici donc ce que j'imaginai pour remplir mon rôle de maître en fait de jeux, et il arriva que je trouvai une étude pour moi, là où je ne cherchais qu'un plaisir pour eux. La vie commune avec les enfants est pleine de ces fécondes surprises.

« Pourquoi, leur dis-je en voyant leur mine abattue, n'essayerions-nous pas de chasser aussi ?

— Comment, père ?

— Oui ! prenez vos fusils, battons le petit bois, nous y trouverons peut-être quelque gibier. Qui sait ? »

Ma proposition est acceptée avec enthousiasme, et nous voilà tous les quatre lancés dans les quatre arpents qui entourent ma petite maison, courant à

cours de la vie, ouvrage couronné par l'Académie française — [3] *Vénerie*. Tout ce qui concerne la chasse. — [4] *Battue*. Action de battre les bois et les taillis pour en faire sortir le gibier. — [5] *Remise*. Terme de

travers les broussailles, escaladant les pentes, imitant toutes les allures, tous les bruits de la chasse au tir et voire [6] même à courre [7]; moi, jouant d'un cor imaginaire, eux, galopant sur des chevaux fictifs, appelant des chiens absents, criant faisan! ou perdreau! après des oiseaux invisibles... et accompagnant le tout de décharges générales où leur lèvre faisait l'office de capsules, de poudre, de canon de fusil! Mais soudain quelle stupéfaction! Ils venaient de tirer tous trois ensemble, toujours sur un gibier fantastique, et toujours avec leur bouche, quand mon fils s'écrie d'une voix éclatante et émue : « J'ai tué un perdreau! j'ai tué un perdreau! » Au même moment, un de ses cousins s'écrie à son tour : « J'ai tué un lièvre! j'ai tué un lièvre! » Et en effet, les voilà tous deux accourant, radieux, les yeux étincelants... Ils tenaient triomphalement les deux animaux par les pattes! C'était bien un lièvre! C'était bien un perdreau! Quel hasard les avait fait tomber morts si à propos à cette place? On le devine, j'étais ce hasard. J'avais été chercher au garde-manger quelques pièces de gibier rapportées la veille par les chasseurs, et je les avais semées dans le bois pour donner à ces enfants le plaisir de les *retuer* [8]. Jusqu'à quel point furent-ils dupes le premier jour? Comment s'expliquèrent-ils ce miracle d'un gibier tombant mort sous des armes qui ne partaient pas? Ils ne s'expliquèrent rien; ils ne se demandèrent rien : tout entiers à leur joie, à leur surprise, à leur orgueil, car cette victoire inattendue les enivrait, ils acceptèrent ce prodige comme le fait le plus naturel, ils triomphèrent de leur adresse, et ils en triomphèrent si bien, qu'ils écrasèrent de leur triomphe leur troisième compagnon qui n'avait rien tué, lui! Il fondait en larmes.

« Ne pleure pas, mon enfant, lui dis-je, la chasse n'est pas finie, nous allons recommencer, et cette fois ce sera à ton tour d'être vainqueur! Partons!...

— Oui!... Oui! partons!...

— Vous, dis-je à mon fils et à son compagnon de gloire, vous remonterez l'allée du fond [9], et vous formerez l'aile [10] droite. — Toi, dis-je au vaincu, prends la coulée [11] sous les acacias, tu seras le centre. — Moi, je suis l'aile gauche! Et après nous être développés [12] en éventail jusqu'à la pièce d'eau, nous nous rabattrons [13], en nous rapprochant toujours l'un de l'autre, sur la balançoire!...

chasse : lieu où le gibier s'arrête après qu'on l'a fait lever. — [6] *Voire.* Adverbe dont le sens propre est *vraiment,* sens qui a vieilli. Il signifie aussi *même,* et on le joint souvent à ce mot par une espèce de pléonasme : *voire même* (familier). — [7] *Chasse à courre.* Chasse qui se fait avec les chiens courants et à cheval. *Courre* est l'infinitif ancien du verbe *courir.* — [8] *Retuer.* L'auteur a souligné ce mot, qui n'a pas reçu la sanction de l'Académie. Voltaire l'avait déjà employé : « Je te *retuerais,* si j'en croyais ma colère. » Ce mot convient parfaitement au style familier. Littré le donne dans son Dictionnaire. — [9] *Fond.* La partie la plus reculée. — [10] Les *ailes* d'une armée, les deux extrémités d'une armée rangée en bataille, l'aile droite, l'aile gauche d'une armée. — [11] *Coulée.* Terme de chasse. Chemin étroit que le cerf suit pour se rendre dans son réduit. En général, faux chemins que les animaux tracent dans les bois. (Littré.) — [12] *Se développer.* S'étendre : « L'armée se développa dans la plaine. » (Acad.) Plusieurs de ces expressions sont communes à la guerre et à la chasse. — [13] *Se rabattre sur.* Se détourner tout d'un coup d'un chemin pour passer dans un autre. « L'armée, après divers mouvements, *se rabattit* sur la ville. » Dans ce sens, il s'emploie aussi sans le pronom personnel : « Quand vous serez en tel lieu, vous *rabattrez*

Les mots *aile droite, aile gauche, se développer en éventail,* qu'ils entendaient sans cesse dans la bouche de mon frère et de nos voisins, les transportèrent de joie; ils s'élancèrent, chacun dans sa direction, tandis que l'aile gauche filait adroitement vers le garde-manger pour faire une nouvelle provision. Hélas! quelle déconvenue! Plus rien! La cuisinière avait tout emporté. D'un faisan superbe (la pièce sur laquelle je comptais le plus), il ne restait plus que la tête, que je trouvai gisante sur la table de cuisine, et quant à l'oiseau même, il avait déjà changé sa belle parure de plumage contre une large barde de lard! Que faire? Tuer du gibier déjà mort, soit! mais du gibier rôti!... Impossible! Les voix des chasseurs commencent pourtant à se rapprocher! Quel sera le chagrin du pauvre déshérité, que ses deux camarades, avec l'impitoyable taquinerie des enfants, poursuivent déjà du nom de bredouille [14]? Les voilà qui m'appellent! Il faut y aller! J'y vais!... La chasse recommence... ô surprise!... ô joie!... Le vaincu s'écrie tout à coup : « J'ai tué un faisan! » En effet, il se précipite suivi des deux autres vers une grosse pierre, au bord de laquelle apparaissait, toute brillante de ses riches couleurs, la tête d'un faisan royal! Il se baisse, il le saisit... Il tire à lui... Hélas! il ne tire qu'une tête! Les deux autres s'apprêtaient à rire, et la mine du vainqueur s'allongeait déjà, quand je dis : « Quel beau coup! Maxime a si bien tiré, qu'il a envoyé tout le corps du faisan chez le voisin, et qu'il ne reste plus que la tête!... » Cette explication les frappa de stupéfaction. Le vainqueur l'accepta comme excellente, et son front se releva avec orgueil. Les deux autres la trouvaient sans doute un peu extraordinaire, mais ils n'osaient pas douter absolument de ce que j'avais dit, et l'imagination de l'enfant le pousse si bien à la crédulité, en même temps que son cœur le porte à la confiance, que tout ce qui est extraordinaire et qu'on lui présente comme vrai, lui semble promptement vraisemblable. Je ne demande point pardon aux hommes graves de ces détails en apparence puérils; rien n'est puéril dans l'étude de l'âme, et l'on ne pénètre dans le secret de ces natures si mystérieuses qu'à la condition de ne pas dédaigner ce qui est petit.

ERNEST LEGOUVÉ.

57. — *L'Alchimiste* [1].

Hier matin, comme [2] j'étais au lit, j'entendis frapper rudement à ma porte, qui fut soudain ouverte ou enfoncée par un homme avec qui j'avais lié quelque société, et qui me parut tout hors de lui-même.

Son habillement était beaucoup plus que modeste; sa perruque de travers n'avait pas même été peignée; il n'avait pas eu le temps de faire recoudre son pourpoint [3] noir, et il avait renoncé pour ce jour-là aux sages précautions

à main droite. » (ACAD.) — [14] *Bredouille.* Terme emprunté au jeu de trictrac. *Être bredouille,* être complètement battu. *Revenir bredouille de la chasse,* n'avoir rien tué. (ACAD.)

[1] Extrait des *Lettres persanes,* par Montesquieu. Lettre XLV. *Rica à Usbek.* — *Alchimiste.* Celui qui s'occupe d'alchimie, c'est-à-dire de l'art chimérique de faire de l'or. — [2] *Comme.* Marque ici le temps : *au moment où.* — [3] *Pourpoint.* Vêtement qui couvrait le corps depuis le cou jusqu'à la ceinture. —

avec lesquelles il avait coutume de déguiser le délabrement de son équipage [4].

« Levez-vous, me dit-il; j'ai besoin de vous tout aujourd'hui [5]; j'ai mille emplettes à faire, et je serai bien aise que ce soit avec vous : il faut premièrement que nous allions à la rue Saint-Honoré parler à un notaire qui est chargé de vendre une terre de cinq cent mille livres [6]; je veux qu'il m'en donne la préférence. En venant ici, je me suis arrêté un moment au faubourg Saint-Germain, où j'ai loué un hôtel deux mille écus, et j'espère passer le contrat aujourd'hui. »

Dès que je fus habillé, ou peu s'en fallait, mon homme me fit précipitamment descendre : « Commençons par aller acheter un carrosse, et établissons d'abord l'équipage [7]. » En effet, nous achetâmes non seulement un carrosse, mais encore pour cent mille francs de marchandises en moins d'une heure; tout cela se fit promptement, parce que mon homme ne marchanda rien, et ne compta jamais : aussi ne déplaça-t-il pas [8]. Je rêvais sur tout ceci; et, quand j'examinais cet homme, je trouvais en lui une complication singulière de richesses et de pauvreté : de manière que je ne savais que croire. Mais enfin je rompis le silence, et le tirant à quartier [9], je lui dis : « Monsieur, qui est-ce qui payera tout cela?— Moi, me dit-il; venez dans ma chambre; je vous montrerai des trésors immenses et des richesses enviées des plus grands monarques; mais elles ne le seront pas de vous, qui les partagerez toujours avec moi. » Je le suis. Nous grimpons à son cinquième étage, et par une échelle nous nous guindons [10] à un sixième, qui était un cabinet ouvert aux quatre vents, dans lequel il n'y avait que deux ou trois douzaines de bassins de terre remplis de diverses liqueurs. « Je me suis levé de grand matin, me dit-il, et j'ai fait d'abord ce que je fais depuis vingt-cinq ans, qui [11] est d'aller visiter mon œuvre : j'ai vu que le grand jour était venu qui devait me rendre plus riche qu'homme qui soit sur la terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille? elle a à présent toutes les qualités que les philosophes demandent pour faire la transmutation [12] des métaux. J'en ai tiré ces grains que vous voyez, qui sont de vrai or par leur couleur, quoique un peu imparfaits par leur pesanteur. Ce secret, que Nicolas Flamel [13] trouva, mais que Raimond Lulle [14] et un

[4] *Équipage*. Se dit familièrement pour la manière dont une personne est vêtue. — [5] *Aujourd'hui* est employé ici substantivement, comme dans cette phrase : « Les hommes n'ont qu'*un aujourd'hui*. » (Bourdaloue.)— [6] Voir N° 33, note 1.— [7] Voiture, chevaux, valets, etc. Voir note 4.— [8] *Déplacer* est employé ici d'une manière absolue, et se rapproche du sens de la locution adverbiale : *sans déplacer*, sans changer de lieu, sans rien changer. « Nous terminâmes l'affaire sans *déplacer*. » (Littré.) — [9] *A quartier*. Locution adverbiale : *à part. Tirer à quartier*, prendre à part.— [10] *Se guinder*. Se hisser soi-même, se porter à un lieu plus élevé. — [11] Emploi archaïque de *qui* : c'est d'aller visiter. — [12] *Transmutation*. Changement d'une chose en une autre.— [13] *Nicolas Flamel*. Fameux alchimiste français, mort en 1413. Le hasard lui fit acheter le livre d'*Abraham Juif*, qu'il passa vingt-quatre ans à déchiffrer, et qui lui livra enfin le prétendu secret de la transmutation des métaux. Dès lors, il acquit une immense fortune, fonda 14 hospices, bâtit 27 chapelles, et dota 7 églises. Voilà son histoire fantastique. Voici la vérité : A l'époque où vivait Flamel, les Juifs étaient fort persécutés, et un grand nombre mouraient dans l'exil. Dépositaire de ce qui leur appartenait, il s'enrichit promptement, et l'histoire du livre d'or d'Abraham Juif n'est sans doute qu'une allégorie qui rappelle l'origine de sa fortune. (Dezobry et Bachelet.) — [14] *Raimond Lulle*, né à

million d'autres cherchèrent toujours, est venu jusques à moi, et je me trouve aujourd'hui un heureux adepte. Fasse le Ciel que je ne me serve de tant de trésors qu'il m'a communiqués, que pour sa gloire! »

Je sortis et je descendis, ou plutôt je me précipitai par cet escalier, transporté de colère, et laissai cet homme si riche dans son hôpital [15].

MONTESQUIEU (1689-1755).

58. — *Gil Blas* [1] *de Santillane chez le duc de Lerme* [2].

En m'acquittant de ces nobles commissions [3], en me mettant de jour en jour plus avant dans les bonnes grâces du premier ministre, avec les plus belles espérances du monde, que j'eusse été heureux, si l'ambition m'eût préservé de la faim! Il y avait plus de deux mois que je m'étais défait de mon magnifique appartement, et que j'occupais une petite chambre garnie des plus modestes. Quoique cela me fît de la peine, comme j'en sortais de bon matin et que je n'y rentrais que la nuit pour y coucher, je prenais patience. J'étais toute la journée sur mon théâtre [4], c'est-à-dire chez le duc. J'y jouais un rôle de seigneur. Mais quand j'étais retiré dans mon taudis, le seigneur s'évanouissait [5], et il ne restait que le pauvre Gil Blas, sans argent, et, qui pis est, sans avoir de quoi en faire. Outre que j'étais trop fier pour découvrir à quelqu'un mes besoins, je ne connaissais personne qui pût m'aider que Navarro [6], que j'avais trop négligé depuis que j'étais à la cour, pour oser m'adresser à lui [7]. J'avais été obligé de vendre mes hardes pièce à pièce. Je n'avais plus que celles dont je ne pouvais absolument me passer. Je n'allais plus à l'auberge, faute d'avoir de quoi payer mon ordinaire [8]. Que faisais-je donc pour subsister? Je vais vous le dire. Tous les matins, dans nos bureaux, on nous apportait pour déjeuner un petit pain et un doigt de vin [9]; c'était tout ce que le ministre nous faisait donner. Je ne mangeais que cela dans la journée, et le soir le plus souvent je me couchais sans souper.

Telle était la situation d'un homme qui brillait à la cour, quoiqu'il y dût faire plus de pitié que d'envie. Je ne pus néanmoins résister à ma misère,

Palma (Ile de Majorque) vers 1235, mort en 1315, le plus grand chimiste de son temps. — [15] Fig. : dans sa misère.

[1] *Gil Blas*. Héros d'un roman célèbre, composé par Le Sage. L'action se passe en Espagne, à la fin du XVIe siècle et pendant la première moitié du XVIIe. Les personnages n'ont d'espagnol que le nom et le costume; leurs mœurs sont françaises. Ce roman est le miroir fidèle des mœurs dissolues et de la corruption de principes qui signalèrent la fin du règne de Louis XIV et l'époque de la régence. L'histoire d'un aventurier, qui essaye de toutes les conditions de la vie, sert de cadre commun à une multitude de scènes prises dans les mœurs de la société d'alors. Mais, en peignant la société du XVIIIe siècle, Le Sage a peint l'homme de tous les temps. » (VINET.) — [2] *Santillane* et *Lerme* sont deux villes d'Espagne (Vieille-Castille). On voit encore dans cette dernière ville les ruines du palais des ducs de Lerme. — [3] « *Nobles* commissions. » Le mot est ironique, car Gil Blas vient de raconter comment, devenu un personnage à la cour, il s'employait à procurer au prince d'Espagne l'argent nécessaire à ses folles dissipations. — [4] *Théâtre*. Fig. Position où l'on est en vue des hommes, où l'on figure, où l'on est pour ainsi dire en spectacle. — [5] *S'évanouir*. Disparaître sans laisser de traces. — [6] *Navarro*. Chef d'office d'un ministre et ami de Gil Blas. — [7] « La répétition des mots *qui* et *que* est beaucoup trop fréquente dans cette phrase. » (VINET.) — [8] *Ordinaire*. Ce qu'on a coutume de servir pour un repas. — [9] Un *doigt de vin*. Une

et je me déterminai enfin à la découvrir au duc de Lerme, si j'en trouvais l'occasion. Par bonheur, elle s'offrit à l'Escurial [10], où le roi et le prince d'Espagne allèrent quelques jours après.

Lorsque le roi était à l'Escurial, il y défrayait [11] tout le monde, de manière que je ne sentais point là où le bât me blessait [12]. Je couchais dans une garde-robe auprès de la chambre du duc. Ce ministre, un matin, s'étant levé à son ordinaire au point du jour, me fit prendre quelques papiers avec une écritoire, et me dit de le suivre dans les jardins du palais. Nous allâmes nous asseoir sous des arbres, où je me mis, par son ordre, dans l'attitude d'un homme qui écrit sur la forme de son chapeau; et lui, il tenait à la main un papier qu'il faisait semblant de lire. Nous paraissions de loin occupés d'affaires fort sérieuses, et toutefois nous ne parlions que de bagatelles; car Son Excellence [13] ne les haïssait pas.

Il y avait plus d'une heure que je la réjouissais par toutes les saillies que mon humeur enjouée me fournissait, quand deux pies vinrent se poser sur les arbres qui nous couvraient de leur ombrage. Elles commencèrent à caqueter [14] d'une façon si bruyante, qu'elles attirèrent notre attention. « Voilà des oiseaux, dit le duc, qui semblent se quereller. Je serais assez curieux de savoir le sujet de leur querelle. — Monseigneur, lui dis-je, votre curiosité me fait souvenir d'une fable indienne que j'ai lue dans Pilpay [15], ou dans un autre fabuliste. » Le ministre me demanda quelle était cette fable, et je la lui racontai dans ces termes :

Il régnait autrefois dans la Perse un bon monarque, qui, n'ayant pas assez d'étendue d'esprit pour gouverner lui-même ses États, en laissait le soin à son grand vizir [16]. Ce ministre, nommé Atalmuc, avait un génie supérieur. Il soutenait le poids de cette vaste monarchie, sans en être accablé : il la maintenait dans une paix profonde. Il avait même l'art de rendre aimable l'autorité royale en la faisant respecter, et les sujets avaient un père affectionné [17] dans un vizir fidèle au prince.

Atalmuc avait parmi ses secrétaires un jeune Cachemirien [18], appelé Zéangir, qu'il aimait plus que les autres. Il prenait plaisir à son entretien, le menait avec lui à la chasse, et lui découvrait jusqu'à ses plus secrètes pensées. Un

très petite quantité de vin. — [10] L'*Escurial* ou *Saint-Laurent de l'Escurial*. Palais des rois d'Espagne et monastère près du village de l'Escurial.—[11] *Défrayer quelqu'un*. Payer sa dépense.—[12] Je ne sentais pas les inconvénients de ma position. On appelle *bât* une selle grossière à l'usage des bêtes de somme. On dit proverbialement : « Chacun sait où le bât le blesse, » c'est-à-dire chacun connaît ce qui, dans sa position, est cause d'embarras ou de souffrance. — [13] *Excellence*. Titre qu'on donne, en France, aux ministres, aux ambassadeurs. — [14] *Caqueter*. Se dit, au propre, du bruit que font les poules, quand elles veulent pondre. Au fig., babiller. Pour la pie, le terme propre est *jacasser*. On dit proverbialement : *jaser* comme une pie.— [15] *Pilpay* ou *Bidpay*. Brahmine indien, dont on ignore l'époque et la vie, et à qui on attribue un recueil de fables ingénieuses et pleines de sagesse. — [16] *Vizir* ou *vézir* signifie *porte-fardeau ;* c'est le nom donné, dans l'Empire ottoman, à tous les pachas à trois queues. (Voir N° 49, note 2.) On appelle *grand vizir* le premier ministre, qui a le sceau de l'Empire. — [17] *Affectionné*, participe passé, a par sa nature un sens passif : *aimé*. Il s'est introduit, comme terme de civilité, dans la suscription des lettres : *votre affectionné serviteur ;* mais là il a un sens actif : *qui aime*, qui est attaché de cœur, dévoué. L'Académie a consacré cette acception, qui ne laisse pas d'être un peu bizarre. — [18] *Cachemirien*. Originaire de *Cachemire* ou *Kaschmir*, pays de l'Hindoustan.

jour qu'ils chassaient ensemble dans un bois, le vizir, voyant deux corbeaux qui croassaient sur un arbre, dit à son secrétaire : « Je voudrais bien savoir ce que ces oiseaux se disent en leur langage. — Seigneur, lui répondit le Cachemirien, vos souhaits peuvent s'accomplir. — Eh! comment cela? reprit Atalmuc. — C'est, repartit Zéangir, qu'un derviche cabaliste [19] m'a enseigné la langue des oiseaux. Si vous le souhaitez, j'écouterai ceux-ci et je vous répéterai mot pour mot tout ce que je leur aurai entendu dire. »

Le vizir y consentit. Le Cachemirien s'approcha des corbeaux et parut leur prêter une oreille attentive. Après quoi, revenant à son maître : « Seigneur, lui dit-il, le croiriez-vous? nous faisons le sujet de leur conversation. — Cela n'est pas possible! s'écria le ministre persan. Et que disent-ils de nous? — Un des deux, reprit le secrétaire, a dit : Le voilà lui-même, ce grand vizir Atalmuc, cet aigle [20] tutélaire qui couvre de ses ailes la Perse comme son nid, et qui veille sans cesse à sa conservation! Pour se délasser de ses pénibles travaux, il chasse dans ce bois avec son fidèle Zéangir. Que ce secrétaire est heureux de servir un maître qui a mille bontés pour lui! — Doucement! a interrompu l'autre corbeau, doucement! ne vantez pas le bonheur de ce Cachemirien. Atalmuc, il est vrai, s'entretient avec lui familièrement, l'honore de sa confiance, et je ne doute même pas qu'il n'ait dessein de lui donner un emploi considérable; mais avant ce temps-là Zéangir mourra de faim. Ce pauvre diable est logé dans une petite chambre garnie, où il manque des choses les plus nécessaires. En un mot, il mène une vie misérable, sans que personne s'en aperçoive à la cour. Le grand vizir ne s'avise pas de s'informer s'il est bien ou mal dans ses affaires [21]; et, content d'avoir pour lui de bons sentiments, il le laisse en proie à la pauvreté. »

Je cessai de parler en cet endroit [22] pour voir venir [23] le duc de Lerme, qui me demanda en souriant quelle impression cet apologue avait faite sur l'esprit d'Atalmuc, et si ce grand vizir ne s'était point offensé de la hardiesse de son secrétaire. « Non, monseigneur, lui répondis-je un peu troublé de sa question; la fable dit au contraire qu'il le combla de bienfaits. — Cela est heureux, reprit le duc d'un air sérieux; il y a des ministres qui ne trouveraient pas bon qu'on leur fît des leçons. Mais, ajouta-t-il en rompant l'entretien et en se levant, je crois que le roi ne tardera guère à se réveiller; mon devoir m'appelle auprès de lui. » A ces mots, il marcha vers le palais à grands pas, sans me parler davantage, et très mal affecté [24], à ce qu'il me semblait, de ma fable indienne.

Je le suivis jusqu'à la porte de la chambre de Sa Majesté; après quoi j'allai remettre les papiers dont j'étais chargé à l'endroit où je les avais pris. J'entrai dans un cabinet où nos deux secrétaires copistes travaillaient, car ils étaient

(Voir N° 54, note 4.) — [19] *Derviche* ou *dervis*. Moine musulman. — *Cabaliste*, qui est savant dans la cabale, c'est-à-dire dans l'art chimérique de commercer avec les Esprits. — [20] Cet homme d'un esprit supérieur. — [21] S'il est dans l'aisance ou dans la gêne. (VINET.) — [22] A ce moment, à ces mots. — [23] Gallicisme : pour voir ce qu'il allait dire ou faire. (VINET.) — [24] *Mal affecté*. Ayant gardé une fâcheuse impression de

aussi du voyage. « Qu'avez-vous, seigneur de Santillane? dirent-ils en me voyant : vous êtes bien ému! Vous serait-il arrivé quelque désagréable accident? »

J'étais trop plein du mauvais succès de mon apologue pour leur cacher ma douleur. Je leur fis le récit des choses que j'avais dites au duc, et ils se montrèrent sensibles à la vive affliction dont je leur parus saisi. « Vous avez sujet d'être chagrin, me dit l'un d'eux : Monseigneur, quelquefois, prend les choses de travers. — Cela n'est que trop vrai, dit l'autre. Puissiez-vous être mieux traité que ne le fut un secrétaire du cardinal Spinosa! Ce secrétaire, las de ne rien recevoir depuis quinze mois qu'il était occupé par Son Éminence, prit un jour la liberté de lui représenter ses besoins, et de demander quelque argent pour vivre. « Il est juste, lui dit le ministre, que vous soyez payé. Tenez, poursuivit-il en lui mettant entre les mains une ordonnance de mille ducats [25], allez toucher cette somme au trésor royal; mais souvenez-vous en même temps que je vous remercie [26] de vos services. » Le secrétaire se serait consolé d'être congédié, s'il eût reçu ses mille ducats, et qu'on l'eût laissé chercher de l'emploi ailleurs; mais, en sortant de chez le cardinal, il fut arrêté par un alguazil [27], et conduit à la tour de Ségovie [28], où il a été longtemps prisonnier.

Ce trait historique redoubla ma frayeur. Je me crus perdu; et, ne pouvant m'en consoler, je commençai à me reprocher mon impatience, comme si je n'eusse pas été assez patient. « Hélas! disais-je, pourquoi faut-il que j'aie hasardé cette malheureuse fable qui a déplu au ministre? Il était peut-être sur le point de me tirer de mon état misérable; peut-être même allais-je faire une de ces fortunes subites qui étonnent tout le monde. Que de richesses, que d'honneurs m'échappent par mon étourderie! Je devais bien faire réflexion qu'il y a des grands qui n'aiment pas qu'on les prévienne [29], et qui veulent qu'on reçoive d'eux comme des grâces jusqu'aux moindres choses qu'ils sont obligés de donner. Il eût mieux valu continuer ma diète sans en rien témoigner au duc; je devais même me laisser mourir de faim, pour mettre tout le tort de son côté. »

Quand j'aurais encore conservé quelque espérance, mon maître, que je vis dans l'après-dînée [30], me l'eût fait perdre entièrement. Il fut fort sérieux avec moi, contre son ordinaire, et il ne me parla point du tout; ce qui me causa, le reste du jour, une inquiétude mortelle. Je ne passai pas la nuit plus tranquillement : le regret de voir évanouir mes agréables illusions, et la crainte d'augmenter le nombre des prisonniers d'État, ne me permirent que de soupirer et de faire des lamentations.

ma fable indienne. — [25] *Ducat.* Monnaie d'or dont la valeur varie de dix à douze francs, selon les pays. Le ducat d'argent vaut environ la moitié. — [26] *Remercier.* Congédier, destituer honnêtement. Dans cette acception, *remercier quelqu'un* s'emploie ordinairement sans autre complément. — [27] *Alguazil.* Agent de la justice en Espagne, correspondant à nos gendarmes. (Prononcez *algouazil*). — [28] *Ségovie.* Ville d'Espagne bâtie sur un roc élevé, dans la Vieille-Castille. — [29] Qu'on agisse avant eux, qu'on leur enlève l'honneur de l'initiative.—[30] *Après-dînée.* Il y a entre *après-dîner* et *après-dînée* la même différence qu'entre *an* et *année, jour* et *journée, matin* et *matinée, soir* et *soirée.* Le premier marque simplement une époque, un moment, le second marque une durée déterminée et divisible. Un événement a lieu l'*an* 1830, tel *jour*, un *matin*, un *soir*. On travaille toute l'*année*, toute la *journée*, toute l'*après-dînée*, toute la *soirée*.

Le jour suivant fut le jour de crise [31]. Le duc me fit appeler le matin. J'entrai dans sa chambre, plus tremblant qu'un criminel qu'on va juger. « Santillane, me dit-il en me montrant un papier qu'il avait à la main, prends cette ordonnance... » Je frémis à ce mot d'ordonnance, et dis en moi-même : « O ciel ! voici le cardinal Spinosa ! la voiture est prête pour Ségovie ! » La frayeur qui me saisit dans ce moment fut telle, que j'interrompis le ministre ; et, me jetant à ses pieds : « Monseigneur, lui dis-je tout en pleurs, je supplie très humblement Votre Excellence de me pardonner ma hardiesse ; c'est la nécessité qui m'a forcé de vous apprendre ma misère. »

Le duc ne put s'empêcher de rire du désordre [32] où il me voyait. « Console-toi, Gil Blas, me répondit-il, et m'écoute [33]. Quoiqu'en me découvrant tes besoins, ce soit [34] me reprocher de ne les avoir pas prévenus, je ne t'en sais pas mauvais gré, mon ami. Je me veux plutôt du mal à moi-même de ne t'avoir pas demandé comme [35] tu vivais. Mais, pour commencer à réparer cette faute d'attention, je te donne une ordonnance de quinze cents ducats, qui te seront comptés à vue au trésor royal. Ce n'est pas tout, je t'en promets autant chaque année ; et de plus, quand des personnes riches et généreuses te prieront de leur rendre service, je ne te défends pas de me parler en leur faveur [36]. »

Dans le ravissement où me jetèrent ces paroles, je baisai les pieds du ministre, qui, m'ayant commandé de me relever, continua de s'entretenir familièrement avec moi. Je voulus de mon côté rappeler ma belle humeur ; mais je ne pus passer si subitement de la douleur à la joie. Je demeurai aussi troublé qu'un malheureux qui entend crier grâce au moment qu'il croit recevoir le coup de la mort. Mon maître attribua toute mon agitation à la seule crainte de lui avoir déplu, quoique la peur d'une prison perpétuelle n'y eût pas moins de part. Il m'avoua qu'il avait affecté [37] de me paraître refroidi, pour voir si je serais bien sensible à ce changement ; qu'il jugeait par là de la vivacité de mon attachement à sa personne, et qu'il m'en aimait davantage.

LE SAGE (1668-1747).

59. — *Lysimaque* [1].

Lorsque Alexandre [2] eut détruit l'empire des Perses, il voulut que l'on crût

(LAFAYE.) — [31] *Crise.* Moment périlleux et décisif. — [32] *Désordre.* Trouble. — [33] *Et m'écoute.* Le second impératif prend volontiers le pronom complément devant lui. « Polissez-le sans cesse et *le* repolissez. » (BOILEAU.) — [34] « Quoiqu'*en* me *découvrant* tes besoins, *ce soit* me reprocher. » Construction irrégulière : le participe *découvrant* ne se rapporte à aucun mot de la phrase. On dirait plutôt : « Quoique *me découvrir* tes besoins, *ce soit* me reprocher. » — [35] *Comme.* Comment. (Voir N° 57, note 2.) — [36] Ceci n'est pas d'une moralité irréprochable : le secrétaire d'un ministre doit user de son crédit pour recommander les honnêtes gens et non ceux qui achètent les faveurs. Ne perdons pas de vue que l'auteur fait une satire de la société. Ses personnages sont peu scrupuleux sur le choix des moyens pour arriver au bien-être. — [37] *Affecter.* Feindre, simuler. Voir la note 24.

[1] *Lysimaque.* « Le héros de l'histoire que l'on va lire n'est point un personnage imaginaire ; c'est un de ces chefs, *soldats sous Alexandre et rois après sa mort,* qui se partagèrent les vastes États conquis par leur maître. Il eut pour sa part la Thrace, la Bithynie et quelques autres provinces. Mais les discours et les actions qui lui sont attribués dans ce morceau sont de l'invention de Montesquieu. » (VINET.) — [2] *Alexandre III, le Grand,* roi de Macédoine, né en 356 av. J.-C., mort à l'âge de 33 ans, après un règne de

qu'il était fils de Jupiter. Les Macédoniens étaient indignés de voir ce prince rougir d'avoir Philippe pour père; leur mécontentement s'accrut lorsqu'ils lui [3] virent prendre les mœurs, les habits et les manières des Perses [4]; et ils se reprochaient tous d'avoir tant fait pour un homme qui commençait à les mépriser; mais on murmurait dans l'armée, et on ne parlait pas.

Un philosophe nommé Callisthène [5] avait suivi le roi dans son expédition. Un jour qu'il le salua à la manière des Grecs : « D'où vient, lui dit Alexandre, que tu ne m'adores pas? — Seigneur, lui dit Callisthène, vous êtes chef de deux nations : l'une, esclave avant que vous l'eussiez soumise, ne l'est pas moins depuis que vous l'avez vaincue; l'autre, libre avant qu'elle vous servît à remporter tant de victoires, l'est encore depuis que vous les avez remportées. Je suis Grec, seigneur, et ce nom, vous l'avez élevé si haut, que, sans vous faire tort, il ne nous est plus permis de l'avilir. »

Les vices d'Alexandre étaient extrêmes comme ses vertus ; il était terrible dans sa colère; elle le rendait cruel. Il fit couper les pieds, le nez et les oreilles à Callisthène, ordonna qu'on le mît dans une cage de fer, et le fit porter ainsi à la suite de l'armée.

J'aimais Callisthène; et de tout temps, lorsque mes occupations me laissaient quelques heures de loisir, je les avais employées à l'écouter; et, si j'ai de l'amour pour la vertu, je le dois aux impressions que ses discours faisaient sur moi. J'allai le voir. « Je vous salue, lui dis-je, illustre malheureux, que je vois dans une cage de fer comme on enferme une bête sauvage, pour avoir été le seul homme de l'armée.

— Lysimaque, me dit-il, quand je suis dans une situation qui demande de la force et du courage, il me semble que je me trouve presque à ma place. En vérité, si les dieux ne m'avaient mis sur la terre que pour y mener une vie voluptueuse, je croirais qu'ils m'auraient donné en vain une âme grande et immortelle. Jouir des plaisirs des sens est une chose dont les hommes sont aisément capables; et si les dieux ne nous ont faits que pour cela, ils ont fait un ouvrage plus parfait qu'ils n'ont voulu, et ils ont plus exécuté qu'entrepris [6]. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que je sois insensible : vous ne me faites que trop voir que je ne le suis pas. Quand vous êtes venu à moi, j'ai trouvé d'abord quelque plaisir à vous voir faire une action de courage. Mais, au nom des dieux, que ce soit pour la dernière fois! Laissez-moi soutenir mes malheurs, et n'ayez point la cruauté d'y joindre encore les vôtres.

— Callisthène, lui dis-je, je vous verrai tous les jours. Si le roi vous voyait abandonné des gens vertueux, il n'aurait plus de remords; il commencerait à croire que vous êtes coupable. Ah! j'espère qu'il ne jouira pas du plaisir de voir que ses châtiments me feront abandonner un ami. »

13 ans (336-323). — [3] « Ils *lui* virent. » Gallicisme : ils *le* virent. — [4] Il prit le diadème et l'habillement des rois de Perse, devint orgueilleux, défiant, cruel; il exigea qu'on se prosternât devant lui comme devant un dieu. — [5] *Callisthène.* Philosophe grec, disciple et neveu d'Aristote (365-328 av. J.-C.). — [6] « On ne voit pas pourquoi Dieu aurait enrichi les hommes de facultés morales s'ils n'étaient pas mis dans le cas

Un jour, Callisthène me dit : « Les dieux immortels m'ont consolé; et, depuis ce temps, je sens en moi quelque chose de divin, qui m'a ôté le sentiment de mes peines. J'ai vu en songe le grand Jupiter. Vous étiez auprès de lui; vous aviez un sceptre à la main, et un bandeau royal sur le front. Il vous a montré à moi, et m'a dit : « Il te rendra plus heureux. » L'émotion où j'étais m'a réveillé. Je me suis trouvé les mains élevées au ciel, et faisant des efforts pour dire : « Grand Jupiter, si Lysimaque doit régner, fais qu'il règne avec justice! » Lysimaque vous régnerez : croyez un homme qui doit être agréable aux dieux puisqu'il souffre pour la vertu [7].

Cependant Alexandre ayant appris que je respectais la misère de Callisthène, que j'allais le voir, et que j'osais le plaindre, il [8] entra dans une nouvelle fureur : « Va, dit-il, combattre contre les lions, malheureux qui te plais tant à vivre avec les bêtes féroces. » On différa mon supplice, pour le faire servir de spectacle à plus de gens.

Le jour qui le précéda, j'écrivis ces mots à Callisthène : « Je vais mourir. Toutes les idées que vous m'aviez données de ma future grandeur se sont évanouies de mon esprit. J'aurais souhaité d'adoucir les maux d'un homme tel que vous. »

Prexape, à qui je m'étais confié, m'apporta cette réponse : « Lysimaque, si les dieux ont résolu que vous régniez, Alexandre ne peut pas vous ôter la vie; car les hommes ne résistent pas à la volonté des dieux. »

Cette lettre m'encouragea; et, faisant réflexion que les hommes les plus heureux et les plus malheureux sont également environnés de la main divine, je résolus de me conduire, non pas par mes espérances, mais par mon courage, et de défendre jusqu'à la fin une vie sur laquelle il y avait de si grandes promesses.

On me mena dans la carrière. Il y avait autour de moi un peuple immense, qui venait être témoin de mon courage ou de ma frayeur. On me lâcha un lion. J'avais plié [9] mon manteau autour de mon bras : je lui présentai ce bras, il voulut le dévorer; je lui saisis la langue, la lui arrachai, et la jetai à mes pieds.

Alexandre aimait naturellement les actions courageuses : il admira ma résolution, et ce moment fut celui du retour de sa grande âme.

Il me fit appeler; et, me tendant la main : « Lysimaque, me dit-il, je te rends mon amitié, rends-moi la tienne. Ma colère n'a servi qu'à te faire faire une action qui manque à la vie d'Alexandre. »

Je reçus les grâces [10] du roi; j'adorai les décrets des dieux, et j'attendais leurs promesses, sans les rechercher ni les fuir. Alexandre mourut, et toutes

d'en faire usage; et il y a telle de ces facultés qui ne trouverait jamais l'occasion de se développer si nous étions toujours heureux. » (VINET.) — 7 « Dieu nous accorde déjà une grâce lorsqu'il nous appelle à souffrir pour la vertu. » (VINET.) — 8 *Il.* L'emploi de ce pronom, alors que le sujet du verbe, *Alexandre*, est déjà énoncé, formerait aujourd'hui un pléonasme vicieux. On en trouve des exemples dans les écrivains du XVII[e] et du XVIII[e] siècle. — 9 *Plié.* Roulé. — 10 *Grâces.* Faveurs. —

les nations furent sans maître. Les fils du roi étaient dans l'enfance; son frère Aridée [11] n'en était jamais sorti; Olympias n'avait que la hardiesse des âmes faibles, et tout ce qui était cruauté était pour elle du courage; Roxane, Eurydice, Statire [12], étaient perdues dans la douleur. Tout le monde, dans le palais, savait gémir, et personne ne savait régner. Les capitaines d'Alexandre levèrent donc les yeux sur son trône; mais l'ambition de chacun fut contenue par l'ambition de tous. Nous partageâmes l'empire, et chacun de nous crut avoir partagé le prix de ses fatigues.

Le sort me fit roi d'Asie : et à présent que je puis tout, j'ai plus besoin que jamais des leçons de Callisthène. Sa joie m'annonce que j'ai fait quelque bonne action, et ses soupirs me disent que j'ai quelque mal à réparer. Je le trouve entre mon peuple et moi [13].

Je suis le roi d'un peuple qui m'aime. Les pères de famille espèrent la longueur de ma vie comme celle de leurs enfants; les enfants craignent de me perdre comme ils craignent de perdre leur père. Mes sujets sont heureux et je le suis [14].

MONTESQUIEU.

60. — *Le neveu de la fruitière* [1].

« Comment, malheureux! » répétait à son fils le père Lazare, cuisinier à Versailles, « tu auras six ans à Noël, et tu ne possèdes pas encore le moindre talent d'agrément : tu ne sais ni tourner la broche, ni écumer le pot! »

Il faut avouer que le père Lazare avait quelque raison dans ses réprimandes, car, au moment où se passe cette scène, en 1776, il venait de surprendre son héritier présomptif en flagrant délit d'espièglerie et de paresse, s'escrimant, armé d'une brochette en guise de fleuret, contre le mur enfumé de la cuisine, sans souci d'une volaille qui attendait piteusement sur la table le moment d'être empalée, et de la marmite paternelle, qui jetait en murmurant des cascades d'écume dans les cendres.

« Allons, pardonnez-lui et embrassez-le, ce pauvre enfant : il ne le fera plus; » disait une paysanne jeune encore, fruitière à Montreuil [2], et sœur de l'irritable cuisinier. — Marthe (c'était son nom) était venue à Versailles sous prétexte de consulter son frère sur je ne sais quel procès, mais en effet pour apporter des baisers et des pêches à son neveu dont elle était folle. Tout, dans le caractère et l'extérieur de cet enfant, pouvait justifier cette affection extraordinaire; car il était espiègle et turbulent, mais bon et sensible, et

[11] *Aridée.* « Fils naturel de Philippe. Il vécut dans un état d'imbécillité, causé, dit-on, par le poison que lui avait versé la reine Olympias, mère d'Alexandre. » (CH.-A.). — [12] *Roxane* et *Statire.* Femmes d'Alexandre.— *Eurydice.* Épouse d'Aridée.— [13] « Il intervient, il intercède auprès de moi, en faveur de mon peuple. » (CH.-A.). Callisthène, après les traitements barbares qu'il avait eu à subir, avait été mis à mort en Bactriane, par l'ordre d'Alexandre. Il n'a donc pu être le conseiller de Lysimaque devenu roi; mais on ne doit pas chercher des détails historiques d'une exactitude rigoureuse dans un conte allégorique. — [14] Montesquieu a peint Lysimaque sous des couleurs trop favorables. Lysimaque était un homme cruel.

[1] L'autorisation de reproduire cette intéressante nouvelle nous a été accordée par M. Garnier, éditeur.

[2] Le village de *Montreuil-sous-Bois* (Seine) à quatre lieues de Paris. Culture très importante de pêches renom-

gentil, gentil!... qu'on se tenait en quatre [3] en le voyant pour ne pas manger de caresses ses petites joues, plus fraîches et plus vermeilles que les pêches de sa tante. Mais le père Lazare grondait toujours. « Six ans! répétait-il, et ne pas savoir écumer le pot! je ne pourrai jamais rien faire de cet enfant-là! »

Le père Lazare, voyez-vous, était un de ces cuisiniers renforcés et fanatiques, qui regardent leur métier comme le premier de tous, comme un art, comme un culte, dont la main est posée fièrement sur un couteau de cuisine comme celle d'un pacha [4] sur son yatagan [5]; qui dépouillent une oie avec l'air solennel d'un hiérophante consultant les entrailles sacrées [6], battent une omelette avec la majesté de Xerxès fouettant la mer [7]; qui blanchissent sous l'inamovible bonnet de coton, et tiendraient volontiers, en mourant, la queue d'une poêle, comme les Indiens dévots tiennent, dit-on, la queue d'une vache.

Il n'y a plus de ces hommes-là.

Quant à Marthe la fruitière, c'était une bonne et simple créature, si bonne qu'elle en était... non pas bête, comme on dit ordinairement, mais, au contraire, spirituelle. Oui, elle trouvait parfois dans son cœur des façons de parler touchantes et passionnées, que M. de Voltaire lui-même, le grand homme d'alors, n'eût jamais trouvées sous sa perruque.

Il y a encore de ces femmes-là.

« Frère, » dit-elle, émue et pleurant presque de voir pleurer son petit Lazare, « vous savez ce grand bahut [8] que vous trouviez si commode pour serrer la vaisselle et que j'ai refusé de vous vendre? Je vous le céderai maintenant si vous le voulez.

— J'en donne encore dix livres, comme avant.

— Frère, j'en veux davantage.

— Allons, dix livres dix sous, et n'en parlons plus.

— Oh! j'en exige plus encore. C'est un trésor que je veux!

Le père Lazare regarda sa sœur fixement, comme pour voir si elle n'était pas folle.

« Oui, poursuivit-elle, je veux mon petit Lazare chez moi, et pour moi toute seule. Dès ce soir, si vous y consentez, le bahut est à vous, et j'emmène le petit à Montreuil. »

Le frère de Marthe fit bien quelques difficultés, car au fond il était bon

mées. — [3] *Se tenir à quatre.* Faire un grand effort sur soi-même. — [4] *Pacha.* Voir N° 6, note 12. — [5] *Yatagan.* Sorte de poignard turc dont la lame est oblique. — [6] *Hiérophante.* Titre du prêtre qui présidait aux mystères d'Eleusis, bourg de l'Attique, et de quelques autres temples de la Grèce. Son front était ceint du diadème et sa robe parsemée d'étoiles d'or. Les anciens prétendaient connaître la volonté des dieux par l'inspection des entrailles d'une victime. — [7] *Xerxès* Ier, roi de Perse (485-472 av. J.-C.). Après avoir soumis l'Egypte il se dirigea contre la Grèce ; arrivé sur les bords de l'Hellespont, il voulut le franchir à l'aide d'un pont de bateaux, que les tempêtes renversèrent : emporté par une colère insensée, il ordonna de fouetter la mer comme une esclave, de jeter des chaînes dans ses flots pour dompter leur fureur, et de la marquer d'un fer rouge. (Dezobry et Bachelet, *Dict. gén. de biog.* etc.).— [8] *Bahut.* Meuble ancien en

homme et bon père; mais l'enfant en litige [9] lui faisait faire, suivant son expression, tant de mauvais sang et de mauvaises sauces!... les instances de Marthe étaient si vives... et, d'un autre côté, le bahut en question était si commode pour serrer la vaisselle!... enfin, il céda.

« Viens, mon enfant; viens, » disait Marthe, en entraînant le petit Lazare vers sa carriole, » tu seras mieux chez moi, au milieu de mes pommes d'api, que tu manges avec tant de plaisir, que dans la société des oies rôties de ton père. Pauvre enfant! tu aurais péri dans cette fumée... Vois plutôt, ajouta-t-elle avec une naïve épouvante, mon bouquet de violettes, si frais tout à l'heure, est déjà fané! Oh! viens et marchons vite : si ton père allait se dédire et te revouloir [10]!

Et elle entraînait sa proie si vite, que les passants l'eussent prise à coup sûr, sans sa mise décente et l'allure libre et gaie de son jeune compagnon, pour une bohémienne voleuse d'enfants.

Le premier soin que prit la bonne tante, après avoir installé son neveu chez elle, fut de lui apprendre elle-même à lire, ce dont le père Lazare ne se fût jamais avisé; car, totalement dépourvu d'instruction, le brave homme n'en connaissait pas le prix, et on l'eût bien étonné, je vous jure, en lui apprenant qu'une des plumes qu'il arrachait avec tant d'insouciance à l'aile de ses oies pouvait, tombée entre des mains habiles, bouleverser le monde. Le petit Lazare apprit vite, et avec tant d'ardeur, que l'institutrice était souvent obligée de fermer le livre la première, et de lui dire : « Assez, mon ange, assez pour aujourd'hui; maintenant, va jouer, sois bien sage, et amuse-toi bien. » Et l'enfant d'obéir et de chevaucher à grand bruit dans la maison ou devant la porte, un bâton entre les jambes. Quelquefois l'innocente monture semblait prendre le mors aux dents. « Mon Dieu, mon Dieu! il va tomber, » s'écriait alors la bonne Marthe, qui suivait l'écuyer [11] des yeux; mais elle le voyait bientôt dompter, diriger, éperonner son manche à balai avec toute la dextérité et l'aplomb d'une vieille sorcière, et, rassurée, lui souriait de sa fenêtre comme une reine au haut de son balcon.

Cet instinct belliqueux ne fit qu'augmenter avec l'âge; si bien qu'à dix ans, il fut nommé, d'une voix unanime, général en chef par la moitié des bambins de Montreuil qui disputaient alors, séparés en deux camps, la possession d'un nid de merle. Inutile de dire qu'il justifia cette distinction par des prodiges d'habileté et de valeur. On prétend qu'il lui arriva même de gagner quatre batailles en un jour, fait inouï dans les annales militaires. (Napoléon lui-même n'alla jamais jusqu'à trois.) Mais son haut grade et ses victoires ne rendirent pas Lazare plus fier qu'auparavant, et tous les soirs le baiser filial accoutumé n'en claquait pas moins franc sur les joues de la fruitière. Mais, hélas! la guerre a des chances terribles, et un beau jour le conquérant éprouva une

forme d'armoire.— [9] *Litige*. En langage ordinaire : toute espèce de contestation. — [10] *Revouloir*. Le mot est souligné dans le texte. L'Académie donne le verbe *revouloir*, vouloir de nouveau, mais seulement avec un nom de chose comme complément. — [11] *Écuyer*. Anciennement, gentilhomme qui portait l'*écu* ou bouclier d'un

mésaventure qui faillit le dégoûter à jamais de la manie des conquêtes. Voici le fait : comme il se baissait pour observer les mouvements de l'ennemi, la main appuyée sur un tronc d'arbre et à peu près dans la posture de Napoléon pointant une batterie à Montmirail [12], le pantalon du général observateur craqua, et se déchira par derrière où vous savez, laissant pendre et flotter un large bout de la petite chemise que Marthe avait blanchie et repassée la veille. A cette vue, les héros de Montreuil pouffèrent de rire, aussi fort que l'eussent pu faire les dieux d'Homère [13], grands rieurs comme chacun sait. L'armée se mutina, le général eut beau crier comme Henri IV dont il avait lu l'histoire : « Soldats, ralliez-vous à mon panache blanc [14] ! » on lui répondit qu'un panache ne se mettait pas là, et qu'on ne pouvait, sans faire injure aux couleurs françaises, les arborer sur une pareille brèche; si bien que le pauvre général brisa sur le dos d'un mutin son bâton de commandant, et rentra dans ses foyers, triste et penaud comme les Anglais abordant Douvres [15] après la bataille de Fontenoy [16]... Ce nom me rappelle une circonstance que j'aurais tort d'omettre, car elle influa beaucoup sur le caractère et la destinée du héros de cette histoire. Un pauvre vieux soldat qui venait de temps en temps chez Marthe, sa parente éloignée, fumer sa pipe au coin de l'âtre, et se réchauffer le cœur d'un verre de ratafia [17] n'avait pas manqué d'y raconter longuement comme quoi lui et le maréchal de Saxe [18] avaient gagné la célèbre bataille. Je vous laisse à penser si ce récit inexact, mais chaud, avait dû enflammer l'imagination du jeune auditeur. Depuis lors, endormi ou éveillé, il entendait sans cesse piaffer les chevaux, siffler les balles et gronder les canons; et plus d'une fois, seul dans sa petite chambre, il se fit en pensée acteur de ce grand drame militaire.

Il eût fallu le voir alors trépigner, bondir et crier :

« Tirez les premiers, messieurs les Anglais! — Maréchal, notre cavalerie est repoussée! — La colonne ennemie est inaltérable! — En avant la maison du roi! — Pif! paf! Baound! baound! — Bravo! le carré anglais est enfoncé! — A nous la victoire! vive le roi! » Le pauvre Lazare se croyait pour le moins alors écuyer de Louis XV ou colonel. Une pareille ambition vous fait

chevalier ; puis l'intendant des écuries d'un prince. Ici, il est simplement l'équivalent de *cavalier*. — [12] *Montmirail*. Ville du département de la Marne, célèbre par une victoire de Napoléon Ier sur les alliés (11 février 1814). — [13] On dit de même *un rire homérique*, pour un rire très bruyant et de bon cœur; allusion au rire qu'excita, parmi les dieux, Vulcain le boiteux servant d'échanson. (1er chant de l'Iliade d'Homère.) — [14] Allusion aux paroles dites par Henri IV, dans cette courte et vive harangue qu'il adressa aux siens avant la bataille d'Ivry, le 14 mars 1590 : « Mes compagnons, Dieu est pour nous! Voici ses ennemis et les nôtres! Voici votre roi! A eux! Si vous perdez vos cornettes, *ralliez-vous à mon panache blanc :* vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur et de la victoire! » Au lieu de se confondre dans la foule des siens, il avait planté sur son cimier un magnifique panache de plumes de paon blanc pour se faire reconnaître de plus loin à ses amis et à ses ennemis. — [15] *Douvres*. Ville forte d'Angleterre, sur le Pas-de-Calais. Son port est très fréquenté pour la traversée du détroit, comme le plus rapproché de la côte de France. — [16] *Fontenoy*. Village de Belgique (Hainaut), à 7 kil. de Tournai, près de la rive droite de l'Escaut; célèbre par une victoire des Français, commandés par le maréchal de Saxe, sur les armées alliées anglaise, autrichienne et hollandaise, le 11 mai 1745. — [17] *Ratafia*. Liqueur spiritueuse, composée avec de l'eau-de-vie et le suc de certains fruits ou l'arome de quelque fleur : *ratafia de cerises; ratafia de fleurs d'oranger*. (Acad.) — [18] Maurice, comte de Saxe (1696-1750). Un des capitaines les plus illustres

rire sans doute! C'eût été miracle, n'est-ce pas, que le neveu de la fruitière pût s'élever si haut? Oui, mais souvenez-vous que nous approchons de 1789, époque féconde en miracles, et écoutez :

Lazare, engagé dans les gardes françaises [19], malgré les larmes de sa tante, qu'il tâchait en partant de consoler par ses caresses, ne tarda pas à devenir sergent. Puis le siècle marcha, et la fortune de bien des sergents aussi. Enfin, de grade en grade, il devint... devinez. — Colonel? — Il n'y avait plus de colonels.— Écuyer du roi?— Il n'y avait plus de roi.— Vous ne devinez pas? Eh bien! Lazare, le fils du cuisinier, Lazare, le neveu de la fruitière, devint général; non plus général pour rire, et en casque de papier; mais général *pour de bon* [20], avec un chapeau empanaché et un habit brodé d'or; général en chef, général d'une grande armée française, rien que cela, et si vous en doutez, ouvrez l'histoire moderne, et vous y lirez avec attendrissement les belles et grandes actions du général Hoche [21]. Hoche était le nom de famille de Lazare. Hâtons-nous de dire à sa louange que ses victoires, bien sérieuses cette fois, le laissèrent aussi modeste et aussi bon que ses victoires enfantines à Montreuil. Aussi, lorsqu'un jour de revue, il passait au galop devant le front de son armée, il y avait encore à une fenêtre près de là, une bonne vieille femme qui couvait des yeux le beau général, haletante de plaisir et de crainte et répétant comme vingt ans auparavant : « Mon Dieu, mon Dieu! il va tomber! » Quant au cuisinier grondeur de Versailles, il était là aussi, émerveillé d'avoir donné un héros à la patrie, répétant avec un certain air de suffisance à ceux qui l'en félicitaient : « Vous ne sauriez croire combien j'ai eu de peine à élever cet enfant-là! Figurez-vous, citoyens [22], qu'à six ans, il ne savait pas écumer le pot! »

HÉGÉSIPPE MOREAU (1810-1838).

61. — *Exécution de Charles Ier, roi d'Angleterre* [1].

(1649.)

Il était une heure : Hacker frappa à la porte. Juxon et Herbert [2] tombèrent

de son siècle. Le grand Frédéric l'appellait « le professeur de tous les généraux ». — [19] *Gardes françaises.* Régiment d'infanterie française destiné à garder les avenues des lieux où le roi était logé. — [20] Au lieu de *tout de bon,* seul consacré par le bon usage, le peuple dit *pour de bon :* « Jouons *pour de bon.* » (LITTRÉ.) — [21] *Hoche* (Lazare). Général français, né à Versailles, en 1768, mort en 1797. Il s'éleva par son seul mérite. Dès sa première jeunesse, et lorsqu'il n'était encore que soldat, il se livra avec ardeur à l'étude, afin d'acquérir une éducation que ses parents n'avaient pu lui donner; il employait une partie de ses loisirs à des travaux manuels, pour gagner de quoi acheter des livres. Il prit pour devise : *Des choses et non des mots.* Aux grandes qualités du général, il joignait le caractère le plus noble et le plus généreux. Mort à 29 ans, après avoir été général en chef à 24, il acquit en cinq ans toute la gloire qui le rend un des généraux français les plus illustres. En 1832, on lui a élevé une statue de bronze sur la place Hoche, à Versailles. (DEZOBRY et BACHELET. *Dict. de biographie,* etc.) — [22] *Citoyen.* Titre qui, pendant la république française, avait remplacé le mot de *monsieur : Bonjour, citoyen. Le citoyen un tel.*

[1] *Charles Ier,* petit-fils de Marie Stuart et fils de Jacques Ier, était monté sur le trône en 1625. Il avait épousé Henriette de France, fille de Henri IV. Roi vertueux, mais faible et obstiné, il mécontenta ses peuples par la violation de leurs privilèges. Une guerre civile éclata. Le roi fut vaincu, condamné par le Long-Parlement et exécuté le 30 janvier 1649. Il mourut avec une noble résignation. — [2] *Hacker.* Colonel

à genoux. « Relevez-vous, mon vieil ami, » dit le roi à l'évêque en lui tendant la main. Hacker frappa de nouveau ; Charles fit ouvrir la porte.

« Marchez, dit-il au colonel, je vous suis. » Il s'avança le long de la salle des banquets, toujours entre deux haies de troupes ; une foule d'hommes et de femmes s'y étaient précipités au péril de leur vie, immobiles derrière la garde et priant pour le roi, à mesure qu'il passait ; les soldats, silencieux eux-mêmes, ne les rudoyaient point. A l'extrémité de la salle une ouverture, pratiquée la veille dans le mur, conduisait de plein pied à l'échafaud tendu de noir ; deux hommes étaient debout auprès de la hache, tous deux en habits de matelots et masqués. Le roi arriva, la tête haute, promenant de tous côtés ses regards et cherchant le peuple pour lui parler ; mais les troupes couvraient seules la place ; nul ne pouvait approcher. Il se tourna vers Juxon et Tomlinson [3]. « Je ne puis guère être entendu que de vous, leur dit-il ; ce sera donc à vous que j'adresserai quelques paroles. » Et il leur adressa en effet un petit discours qu'il avait préparé, grave et calme jusqu'à la froideur, uniquement appliqué à soutenir qu'il avait eu raison ; que le mépris des droits du souverain était la vraie cause des malheurs du peuple ; que le peuple ne devait avoir aucune part dans le gouvernement ; qu'à cette seule condition, le royaume retrouverait la paix et ses libertés. Pendant qu'il parlait, quelqu'un toucha à la hache ; il se retourna précipitamment, disant : « Ne gâtez pas la hache, elle me ferait plus de mal. » Et son discours terminé, quelqu'un s'en approchant encore : « Prenez garde à la hache ! prenez garde à la hache ! » répéta-t-il d'un ton d'effroi. Le plus profond silence régnait ; il mit sur sa tête un bonnet de soie, et s'adressant à l'exécuteur : « Mes cheveux vous gênent-ils ? — Je prie Votre Majesté de les ranger sous son bonnet, » répondit l'homme en s'inclinant. Le roi les rangea avec l'aide de l'évêque. » J'ai pour moi, lui dit-il en prenant ce soin, une bonne cause et un Dieu clément. — JUXON. Oui, sire, il n'y a plus qu'un pas à franchir ; il est plein de trouble et d'angoisse, mais de peu de durée ; et songez qu'il vous fait faire un grand trajet : il vous transporte de la terre au ciel. — LE ROI. Je passe d'une couronne corruptible à une couronne immortelle, où je n'aurai à craindre aucun trouble, aucune espèce de trouble. » Et, se tournant vers l'exécuteur : « Mes cheveux sont-ils bien ? » Il ôta son manteau et son Saint-George [4], donna le Saint-George à l'évêque en lui disant : « Souvenez-vous, » ôta son habit, remit son manteau, et regardant le billot [5] : « Placez-le de manière à ce qu'il soit bien ferme, » dit-il à l'exécuteur. « — Il est ferme, sire. — LE ROI. Je ferai une courte prière, et quand j'étendrai les mains, alors... » Il se recueillit, se dit à lui-même quelques mots à voix basse, leva les yeux au ciel, s'agenouilla, posa la tête sur le billot ; l'exécuteur toucha ses cheveux pour les

qui gardait le roi prisonnier.— *Juxon.* Archevêque de Cantorbéry. — Sir Thomas *Herbert.* Envoyé par le gouvernement auprès du roi pour négocier la paix avec le parti populaire, il passa du côté de Charles Ier et resta deux ans auprès de cet infortuné monarque. — [3] *Tomlinson.* « Colonel, commandant de la garde, à qui Charles, touché de ses égards, avait demandé de ne le point quitter jusqu'au dernier moment. » (GUIZOT.) — [4] *Son Saint-George.* Le cordon de l'ordre de Saint-George. — [5] *Billot* (mouillez les *ll*).

ranger encore sous son bonnet; le roi crut qu'il allait frapper. « Attendez le signe, lui dit-il. — Je l'attendrai, sire, avec le bon plaisir de Votre Majesté. » Au bout d'un instant, le roi étendit les mains, l'exécuteur frappa, la tête tomba au premier coup. « Voilà la tête d'un traître! » dit-il en la montrant au peuple. Un long et sourd gémissement s'éleva autour de White-Hall [6]; beaucoup de gens se précipitèrent au pied de l'échafaud pour tremper leur mouchoir dans le sang du roi. Deux corps de cavalerie, s'avançant dans deux directions différentes, dispersèrent lentement la foule. L'échafaud demeuré solitaire, on enleva le corps. Il était déjà enseveli dans le cercueil; Cromwell [7] voulut le voir, le considéra attentivement, et soulevant de ses mains la tête, comme pour s'assurer qu'elle était bien séparée du tronc : « C'était là un corps bien constitué, dit-il, et qui promettait une longue vie [8]. » Guizot (1787-1874.)

62. — Le dormeur.

Il y a peu de temps, vivait à la Part-Dieu un Père que le plus invincible penchant au sommeil contrariait étrangement. Avec la meilleure volonté du monde, il ne pouvait s'éveiller à onze heures (avant minuit) pour aller chanter matines [1]. Or, la nature qui l'avait fait si dormeur, l'avait fait aussi très bon mécanicien. Sans études, sans notions aucunes de mathématiques, à force de réflexion et de travail, il avait fabriqué une horloge parfaite. Il ajouta d'abord à la sonnerie, en forme de réveille-matin, un rude carillon, qui fut insuffisant, et bientôt aux angles et au milieu du petit chapiteau [2] qui couronnait le cadran, un merle, un coq et un tambour. A l'heure dite, tout cela faisait tapage. Pendant quelques nuits, les choses allèrent bien; mais au bout d'un certain temps, quand venaient onze heures, le carillon carillonnait, le merle sifflait, le coq chantait, le tambour battait... et le moine ronflait.

Un autre se serait découragé. Le père, invoquant son génie, machina [3] bien vite un serpent qui, placé sous sa tête, venait toujours lui siffler dans l'oreille : « Il est temps, levez-vous! » Le serpent fut plus habile que le merle, le coq, le tambour et le carillon, lesquels n'en faisaient pas moins d'ailleurs un petit tintamarre [4] supplémentaire.

C'était merveille, et le chartreux [5] ne manquait jamais de s'éveiller. Hélas! au milieu de sa joie, il fit une triste découverte; il ne s'était cru que dormeur; il se reconnut paresseux. Tout éveillé qu'il fût, il hésitait à quitter sa dure couchette; il perdait bien une minute à savourer la douceur de se sentir au

Bloc de bois sur lequel on appuie la tête d'un homme condamné à être décapité. — [6] *White-Hall.* Palais de Londres. — [7] *Olivier Cromwell.* Chef de la révolution qui fit périr Charles Ier sur l'échafaud. Arrivé au pouvoir, il prit le titre de *protecteur de la République.* — [8] L'autorisation de reproduire cette belle page de la *Révolution d'Angleterre, Charles Ier*, nous a été accordée par M. Didier, éditeur.

[1] *Matines.* La première partie de l'office divin qui se dit ordinairement la nuit. — [2] *Chapiteau.* Partie supérieure d'une colonne, et, dans un sens plus général, corniche d'un buffet, d'une armoire ou de tout autre meuble. — [3] *Machiner.* Sens propre : établir des machines d'un théâtre. — [4] *Tintamarre.* Terme familier : bruit éclatant accompagné de confusion et de désordre. En wallon, *titamâr.* (Littré.) — [5] *Char-*

lit, refermant un œil et jouant à dormir. Cela demandait réforme. Le religieux se sentait coupable, et le mécanicien se sentait humilié; le diable avait trop l'air de narguer l'un et l'autre; il fallait reprendre le dessus.

Aussitôt une lourde planche est disposée au-dessus du lit, de telle sorte qu'elle tombe rudement sur les pieds du paresseux, dix secondes après l'avertissement charitable du serpent; plus d'une fois le pauvre Père se rendit au chœur, boiteux et meurtri. Eh bien! le croirait-on? soit que le serpent eût perdu son fausset [6], que la planche avec le temps fût devenue moins pesante, le vieillard plus dormeur; soit que ses jambes se fussent endurcies ou qu'il eût pris la criminelle habitude de les retirer avant que le châtiment tombât, il ne tarda pas à sentir la nécessité d'une autre invention; et, tous les soirs, avant de se coucher, il se lie au bras une corde qui, à l'heure fatale, se tend sans crier gare et le jette à bas du lit.

Il était là. Dieu sait quels nouveaux projets somnicides [7] il roulait dans sa tête, lorsqu'il se sentit endormir pour toujours.... Endormir! Oh! non; le fervent chrétien n'en jugea pas de la sorte; et, malgré son petit péché de paresse, plein de confiance en Celui qui pardonne : « Ah! s'écria-t-il en mourant, je m'éveille enfin! » Ce fut son dernier mot. L. Veuillot (né en 1813).

63. — *Passage des Alpes par François Ier* [1] *(1515).*

On part; un détachement reste et se fait voir sur le mont Cenis [2] et sur le mont Genèvre [3], pour inquiéter les Suisses, et leur faire craindre une attaque. Le reste de l'armée passe à gué la Durance [4], et s'engage dans les montagnes, du côté de Guillestre [5]; trois mille pionniers [6] la précèdent. Le fer et le feu lui ouvrent une route difficile et périlleuse à travers des rochers; on remplit des vides immenses avec des fascines [7] et de gros arbres; on bâtit des ponts de communication; on traîne, à force d'épaules et de bras, l'artillerie dans quelques endroits inaccessibles aux bêtes de somme : les soldats aident les pionniers, les officiers aident les soldats; tous indistinctement manient la pioche et la cognée, poussent aux roues, tirent les cordages; on gravit sur les montagnes [8]; on fait des efforts plus qu'humains; on brave la

treux. Religieux de l'ordre fondé par Saint Bruno en l'an 1086. — [6] *Fausset*. Terme de musique : voix de tête. Dans le langage ordinaire : voix aiguë. — [7] *Somnicide*. Qui tue le sommeil. L'Académie ne donne pas ce mot. Ce néologisme, forgé par analogie avec le mot *somnifère*, qui provoque le sommeil, est plein d'originalité.

[1] *François Ier*, roi de France, régna de 1515 à 1547. — [2] Le mont *Cenis* sépare la France (Savoie) et le royaume d'Italie. Son point culminant est à 2,101 mètres au-dessus de la mer. Le tunnel du mont Cenis, souterrain creusé dans les Alpes Cottiennes pour réunir les chemins de fer de la Savoie à ceux du Piémont, et, par suite, l'Italie à tout le réseau de l'Europe occidentale, est creusé à travers un massif de plus de 12,000 m. de longueur et sous une voûte de 1,600 m. d'épaisseur. Ce tunnel fut ouvert le 25 décembre 1870 Les travaux avaient duré 13 ans. — [3] *Genèvre*. Mont des Alpes Cottiennes entre le département des Hautes-Alpes et le royaume d'Italie. On croit qu'Annibal passa les Alpes en cet endroit. — [4] La *Durance*, rivière de France, prend sa source au mont *Genèvre* et se jette dans le Rhône. — [5] *Guillestre*. Petite ville du dép. des Hautes-Alpes. — [6] *Pionniers*. Travailleurs dont on se sert à l'armée pour aplanir les chemins. — [7] *Fascines*. Fagots de menus branchages pour combler les fossés. — [8] *Gravir* signifie proprement monter

mort, qui semble ouvrir mille tombeaux dans ces vallées profondes que l'Argentière [9] arrose, et où des torrents de glaces et de neiges fondues par le soleil se précipitent avec un fracas épouvantable. On ose à peine les regarder de la cime des rochers sur lesquels on marche en tremblant par des sentiers étroits, glissants et raboteux, où chaque faux pas entraîne une chute, et d'où l'on voit souvent rouler au fond des abîmes et les hommes, et les bêtes avec toute leur charge. Le bruit des torrents, les cris des mourants, les hennissements des chevaux fatigués et effrayés, étaient horriblement répétés par tous les échos des bois et des montagnes, et venaient redoubler la terreur et le tumulte.

On arriva enfin à une dernière montagne où l'on vit avec douleur tant de travaux et tant d'efforts prêts à échouer [10]. La sape et la mine avaient renversé tous les rochers qu'on avait pu aborder et entamer; mais que pouvaient-elles contre une seule roche vive [11], escarpée de tous côtés, impénétrable au fer, presque inaccessible aux hommes? Navarre [12], qui l'avait plusieurs fois sondée, commençait à désespérer du succès, lorsque des recherches plus heureuses lui découvrirent une veine plus tendre, qu'il suivit avec la dernière précision; le rocher fut entamé par le milieu, et l'armée, introduite au bout de huit jours dans le marquisat de Saluces [13], admira ce que peuvent l'industrie, l'audace et la persévérance. GAILLARD (1726-1806).

64. — *Trait de probité.*

Un capitaine de cavalerie, commandé pour aller au fourrage, se rendit, à la tête de sa troupe, dans le quartier [1] qui lui était assigné. C'était un vallon solitaire où il n'y avait guère que des bois. Il y aperçoit une pauvre cabane, il y frappe; il en sort un vieux ermite à barbe blanche. « Mon Père, lui dit l'officier, montrez-moi un champ où je puisse faire fourrager mes cavaliers. — Tout à l'heure [2], reprit l'ermite. » Ce bonhomme se met à leur tête, et remonte avec eux le vallon.

Après un quart d'heure de marche, ils trouvent un beau champ d'orge. « Voilà ce qu'il nous faut, dit le capitaine. — Attendez un moment, répond le conducteur, vous serez contents. » Ils continuent à marcher, et ils arrivent à un autre champ d'orge. La troupe aussitôt met pied à terre, fauche le grain,

avec effort en s'aidant des pieds et des mains. Il se dit aussi simplement au sens de monter avec effort une pente raide. Dans l'un et l'autre cas, il peut s'employer comme verbe intransitif ou comme verbe transitif. — [9] *L'Argentière.* Torrent des Alpes maritimes. — [10] *Prêts à échouer.* Pour *près d'échouer*, sur le point d'échouer. — [11] Le roc vif, ce qui forme le roc même, par opposition à la terre, au sable qui le recouvre. — [12] *Navarre* (Pedro de). Célèbre capitaine espagnol tombé au pouvoir des Français à la bataille de Ravenne, en 1512. N'ayant pas été racheté par Ferdinand le Catholique, il passa au service de la France et se distingua à la bataille de Marignan, 1515. — [13] *Saluces.* Ville du royaume d'Italie. Saluces fut, au moyen âge, le chef-lieu d'un marquisat. Pendant les guerres de Charles VIII, de Louis XII et de François Ier en Italie, les marquis de Saluces servirent dans les armées françaises.

[1] *Quartier.* Terme de guerre : campement ou cantonnement d'un corps de troupes. *Quartier de fourrage :* cantonnement où l'on met les troupes, lorsqu'elles ne peuvent pas rester ensemble, à cause de la disette de fourrage. — [2] Tout de suite, sur-le-champ, à l'instant même. Cet emploi de *tout à l'heure*, a vieilli; il

le met en trousse [3] et remonte à cheval. L'officier de cavalerie dit alors à son guide : « Mon Père, vous nous avez fait aller trop loin sans nécessité; le premier champ valait mieux que celui-ci. — Cela est vrai, monsieur, reprit le bon vieillard, mais il n'était pas à moi. » AIMÉ-MARTIN.

65. — *Destruction de Carthage* [1].

L'heure [2] de Carthage était venue, et le trouble s'était emparé des conseils [3] de cette ville infortunée.

Elle fut défendue par un certain Asdrubal [4], homme cruel, qui commandait trente mille mercenaires, et qui traitait les citoyens avec autant de rigueur que les ennemis. L'hiver s'étant passé dans les entreprises que j'ai décrites, Scipion attaqua au printemps le port intérieur, appelé le *Cothon* [5].

Bientôt maître des murailles de ce port, il s'avança jusque dans la grande place de la ville. Trois rues s'ouvraient sur cette place et montaient en pente jusqu'à la citadelle, connue sous le nom de *Byrsa* [6]. Les habitants se défendirent dans les maisons de ces rues : Scipion fut obligé de les assiéger et de prendre chaque maison tour à tour. Ce combat dura six jours et six nuits. Une partie des soldats romains forçaient les retraites des Carthaginois, tandis qu'une autre partie était occupée à tirer avec des crocs les corps entassés dans les maisons ou précipités dans les rues. Beaucoup de vivants furent jetés pêle-mêle dans les fossés avec les morts.

Le septième jour, des députés parurent en habits de suppliants; ils se bornaient à demander la vie des citoyens réfugiés dans la citadelle. Scipion leur accorda leur demande, exceptant toutefois de cette grâce les déserteurs romains qui avaient passé du côté des Carthaginois. Cinquante mille personnes, hommes, femmes, enfants et vieillards, sortirent ainsi de Byrsa.

Au sommet de la citadelle s'élevait un temple consacré à Esculape. Les transfuges, au nombre de neuf cents, se retranchèrent dans ce temple. Asdrubal les commandait; il avait avec lui sa femme et ses deux enfants. Cette troupe désespérée soutint quelque temps les efforts des Romains; mais, chassée peu à peu des parvis du temple, elle se renferma dans le temple même. Alors Asdrubal, entraîné par l'amour de la vie, abandonnant secrètement ses compagnons

signifie plutôt aujourd'hui : *dans un moment.* — [3] *En trousse.* En croupe. Se dit des valises, des paquets qu'un cavalier porte derrière lui sur son cheval.

[1] *Carthage.* Ville d'Afrique, sur la côte septentrionale. Elle soutint de 264 à 146 av. J.-C. une guerre acharnée contre Rome. — [2] *Heure.* Employée d'une manière absolue : la dernière heure, l'heure dernière, l'heure suprême, le moment de sa chute. — [3] *Conseils.* Vues, principes qui dirigent, résolution. — [4] *Asdrubal* défendit Carthage contre Scipion Émilien. La ville fut prise 146 av. J.-C. — [5] Carthage avait deux ports l'un devant l'autre : le 1er, port marchand, était de forme rectangulaire; le 2e, port militaire, appelé *Cothon,* était circulaire, avec une île au centre, et muni de quais avec des loges pour 220 vaisseaux à sec — [6] La tradition racontait que, vers 880 av. J.-C., Didon, fuyant son frère Pygmalion, roi de Tyr, qui avait fait assassiner son mari Sichée, acheta des habitants de la côte d'Afrique l'espace que pourrait couvrir la peau d'un bœuf; qu'elle la découpa en lanières très minces et en entoura le rocher où elle éleva la citadelle nommée *Byrsa.* Au bas de Byrsa, s'éleva la ville, qu'on appelait *Mégare.* (*Dict. gén. de Biographie et*

d'infortune, sa femme et ses enfants, vint, un rameau d'olivier à la main, embrasser les genoux de Scipion. Scipion le fit aussitôt montrer aux transfuges. Ceux-ci, pleins de rage, mirent le feu au temple, en faisant contre Asdrubal d'horribles imprécations.

Comme les flammes commençaient à sortir de l'édifice, on vit paraître une femme couverte de ses plus beaux habits et tenant par la main deux enfants : c'était la femme d'Asdrubal. Elle promène ses regards sur les ennemis qui entouraient la citadelle, et, reconnaissant Scipion : « Romain, s'écria-t-elle, je ne demande point au Ciel qu'il exerce sur toi sa vengeance; tu ne fais que suivre les lois de la guerre; mais puisses-tu, avec les divinités de mon pays, punir le perfide qui trahit sa femme, ses enfants, sa patrie et ses dieux! Et toi, Asdrubal, Rome déjà prépare le châtiment de tes forfaits! Indigne chef de Carthage, cours te faire traîner au char de ton vainqueur, tandis que ce feu va nous dérober, moi et mes enfants, à l'esclavage! »

En achevant ces mots, elle égorge ses enfants, les jette dans les flammes, et s'y précipite après eux. Tous les transfuges imitent son exemple.

Ainsi périt la patrie de Didon, de Sophonisbe [7] et d'Annibal. Florus [8] veut que l'on juge de la grandeur du désastre par l'embrasement, qui dura dix-sept jours entiers.

Scipion versa des pleurs sur le sort de Carthage. A l'aspect de l'incendie qui consumait cette ville naguère si florissante, il songea aux révolutions des empires, et prononça ces vers d'Homère [9], en les appliquant aux destinées futures de Rome : « Un temps viendra où l'on verra périr et les sacrés murs d'Ilion [10], et le belliqueux Priam [11], et tout son peuple. » Corinthe [12] fut détruite la même année que Carthage, et un enfant de Corinthe répéta, comme Scipion, un passage d'Homère, à la vue de sa patrie en cendres.

CHATEAUBRIAND. *Itinéraire de Paris à Jérusalem.*

66. — Bonivard [1].

Bonivard, ayant voulu affranchir Genève, échoua dans son entreprise; transporté à Chillon, il y trouva une captivité affreuse. Lié par le milieu du corps à une chaîne dont l'autre bout allait rejoindre un anneau de fer scellé dans un pilier, il resta ainsi six ans, n'ayant de liberté que la longueur de

d'Histoire par Dezobry et Bachelet). — [7] *Sophonisbe,* née à Carthage en 235 av. J.-C., morte en 203, était fille d'Asdrubal. Elle s'empoisonna, pour échapper à la honte de paraître dans un triomphe de Scipion l'Africain, à Rome. — [8] *Florus.* Historien latin, vivait au siècle de Trajan ; auteur d'un *Abrégé de l'histoire romaine.* — [9] *Homère.* Le premier poète grec, et le plus grand de tous les poètes, au jugement presque universel des littérateurs et des critiques anciens et modernes. On ne sait rien d'assuré sur sa naissance, sa patrie et sa destinée. — [10] *Ilion.* Troie, ville d'Asie-Mineure. — [11] *Priam.* Dernier roi de Troie. Quand la ville fut prise, Pyrrhus égorgea Priam au pied des autels. — [12] *Corinthe,* ancienne ville de Grèce, sur l'isthme de son nom, fut prise et incendiée en 146 par le consul Mummius.

[1] *François de Bonivard,* chroniqueur genevois, un des plus courageux defenseurs de la liberté de sa patrie (1494-1571). Le duc de Savoie, Charles III, s'étant emparé de Genève, Bonivard fut jeté par ses ordres dans les souterrains du château de Chillon, situé sur un rocher du lac Léman. Il ne fut

cette chaîne, ne pouvant se coucher que là où elle permettait de s'étendre, tournant toujours comme une bête fauve à l'entour de [2] son pilier, creusant le pavé avec sa marche forcément régulière, rongé par cette pensée que sa captivité ne servait peut-être en rien à l'affranchissement de son pays, et que Genève et lui étaient voués à des fers éternels. Comment, dans cette longue nuit, que nul jour ne venait interrompre, dont le silence n'était troublé que par le bruit des flots du lac battant les murs du cachot, comment, ô mon Dieu! la pensée n'a-t-elle pas tué la matière, ou la matière la pensée? Comment, un matin, le geôlier ne trouva-t-il pas son prisonnier mort ou fou, quand une seule idée, une idée éternelle, devait lui briser le cœur et lui dessécher le cerveau? Et, pendant ce temps, pendant six ans, pendant cette éternité, pas un cri, pas une plainte, dirent ses geôliers, excepté sans doute quand le ciel déchaînait l'orage, quand la tempête soulevait les flots, quand la pluie et le vent fouettaient les murs : car alors sa voix se perdait dans la grande voix de la nature; car alors vous seul, ô mon Dieu! vous pouviez distinguer ses cris et ses sanglots; et ses geôliers, qui n'avaient pas joui de son désespoir, le retrouvaient le lendemain calme et résigné, car la tempête alors s'était calmée dans son cœur, comme dans la nature. Oh! sans cela, sans cela ne se serait-il pas brisé la tête à son pilier? Aurait-il attendu le jour où l'on entra en tumulte dans sa prison, et où cent voix lui dirent à la fois : « Bonivard, tu es libre! — Et Genève? — Libre aussi! » ALEXANDRE DUMAS (1803-1870).

67. — *Récit de la Tisbe à Angelo, podestat de Padoue* [1].

Savez-vous ce que c'est que d'avoir une mère? En avez-vous eu une, vous [2]? Savez-vous ce que c'est que d'être enfant? pauvre enfant, faible, nu, misérable, affamé, seul au monde, et de sentir que vous avez auprès de vous, autour de vous, au-dessus de vous, marchant quand vous marchez, s'arrêtant quand vous vous arrêtez, souriant quand vous pleurez, une femme — non, on ne sait pas encore que c'est une femme, — un ange qui est là, qui vous regarde, qui vous apprend à parler, qui vous apprend à rire, qui vous apprend à aimer! qui réchauffe vos doigts dans ses mains, votre corps dans ses genoux, votre âme dans son cœur! qui vous donne son lait quand vous êtes petit, son pain quand vous êtes grand, sa vie toujours! à qui vous dites : ma mère! et qui vous dit : mon enfant! d'une manière si douce que ces deux mots-là réjouissent Dieu... Eh bien! j'avais une mère comme cela, moi. C'était une pauvre femme sans mari, qui chantait des chansons morlaques [3] dans les places publiques de Brescia [4]. J'allais avec elle. On nous jetait quelque monnaie. C'est ainsi

délivré que six ans après par les Bernois. — [2] *A l'entour de.* L'auteur a employé cette locution, qui était fréquente dans les écrivains du XVIIe siècle, mais qui n'est plus admise aujourd'hui. Il faudrait dire *autour* de son pilier. Lord Byron, célèbre poète anglais, visita le château de Chillon en 1816, et inscrivit son nom sur le pilier où fut enchaîné Bonivard (BONIFACE).

[1] Extrait d'*Angelo*, drame par Victor Hugo. — [2] C'est-à-dire, vous qui ne comprenez que les devoirs envers le pays, qui ne connaissez qu'un sentiment, le sentiment politique, savez-vous ce que c'est que d'avoir une mère? Dans la vie des grands, y a-t-il place pour l'amour filial? — [3] La *Morlaquie*. Petit pays d'Europe, sur l'Adriatique. — [4] *Brescia*. Ville forte d'Italie, au pied des Alpes. —

que j'ai commencé. Ma mère se tenait d'habitude au pied de la statue de Gattamelata [5]. Un jour, il paraît que dans la chanson qu'elle chantait sans y rien comprendre, il y avait quelque rime [6] offensante pour la seigneurie de Venise [7], ce qui faisait rire autour de nous les gens d'un ambassadeur. Un sénateur passa, il regarda, il entendit, et dit au capitaine-grand qui le suivait : « A la potence, cette femme! » Dans l'État de Venise, c'est bientôt fait. Ma mère fut saisie sur-le-champ. Elle ne dit rien : à quoi bon? m'embrassa avec une grosse larme qui tomba sur mon front, prit son crucifix et se laissa garrotter. Je le vois encore, ce crucifix; en cuivre poli. Mon nom, *Tisbe*, est grossièrement écrit au bas avec la pointe d'un stylet. Moi, j'avais seize ans alors; je regardais ces gens lier ma mère, sans pouvoir parler, ni crier, ni pleurer, immobile, glacée, morte, comme dans un rêve. La foule se taisait aussi. Mais il y avait avec le sénateur une jeune fille qu'il tenait par la main, sa fille sans doute, qui s'émut de pitié tout à coup. Une belle jeune fille, monseigneur. La pauvre enfant! elle se jeta aux pieds du sénateur, elle pleura tant, et des larmes si suppliantes et avec de si beaux yeux, qu'elle obtint la grâce de ma mère. Oui, monseigneur. Quand ma mère fut déliée, elle prit son crucifix, — ma mère, — elle le donna à la belle enfant en lui disant : « Madame, gardez ce crucifix, il vous portera bonheur. » Depuis ce temps, ma mère est morte, sainte femme! Moi je suis devenue riche, et je voudrais revoir cet enfant, cet ange qui a sauvé ma mère. Qui sait? elle est femme maintenant, et par conséquent malheureuse. Elle a peut-être besoin de moi à son tour. Dans toutes les villes où je vais, je fais venir le sbire, le barigel [8], l'homme de police, je lui conte l'aventure, et à celui qui trouvera la femme que je cherche, je donnerai dix mille sequins d'or [9].

VICTOR HUGO [10].

DESCRIPTIONS. — TABLEAUX. — PORTRAITS. — PARALLELES.

68. — *Vie privée de Fénelon.*

Son humeur était égale, sa politesse affectueuse et simple, sa conversation féconde et animée. Une gaieté douce tempérait en lui la dignité de son minis-

[5] *Gattamelata* (Etienne) mort en 1443. De naissance obscure, il parvint par ses talents au grade de général en chef de l'armée de la république de Venise. — [6] *Rime*, pour *vers*, surtout au pluriel : « Les *rimes* légères et spirituelles de Voltaire. » (LITTRÉ.) — [7] *Seigneurie*, en parlant de la république de Venise, se dit de l'assemblée de ceux qui avaient la principale part au gouvernement. « *Le doge accompagné de toute la seigneurie.* » (ACAD.) — [8] *Sbire*. Archer de police. *Barigel* ou *barisel*, chef des sbires. — [9] *Sequin*. Monnaie d'or qui avait cours en Italie, où sa valeur était de 11 à 12 francs. — [10] Nous nous faisons un devoir d'exprimer ici notre reconnaissance à l'illustre auteur qui nous a permis si généreusement d'offrir à la jeunesse plusieurs extraits de ses œuvres en prose et en vers.

tère, et le zèle de la religion n'eut jamais chez lui ni sécheresse ni amertume [1]. Sa table était ouverte, pendant la guerre, à tous les officiers ennemis ou nationaux que sa réputation attirait en foule à Cambrai [2]. Il trouvait encore des moments à leur donner, au milieu des devoirs et des fatigues de l'épiscopat. Son sommeil était court, ses repas d'une extrême frugalité, ses mœurs d'une pureté irréprochable. Il ne connaissait ni le jeu ni l'ennui; son seul délassement était la promenade; encore trouvait-il le secret de la faire rentrer dans ses exercices de bienfaisance. S'il rencontrait des paysans, il se plaisait à les entretenir. On le voyait assis sur l'herbe au milieu d'eux, comme autrefois saint Louis sous le chêne de Vincennes [3]. Il entrait même dans leurs cabanes, et recevait avec plaisir tout ce que lui offrait leur simplicité hospitalière. Sans doute ceux qu'il honora de semblables visites racontèrent plus d'une fois à la génération qu'ils virent naître, que leur toit rustique avait reçu Fénelon.

LA HARPE (1739-1803).

69. — *Les récréations de Paul et de Virginie.*

Nos repas [1] étaient suivis des chants et des danses de ces deux jeunes gens. Virginie chantait le bonheur de la vie champêtre, et les malheurs des gens de mer, que l'avarice porte à naviguer sur un élément furieux, plutôt que de cultiver la terre, qui donne paisiblement tant de biens. Quelquefois, à la manière des noirs, elle exécutait avec Paul une pantomime [2]. La pantomime est le premier langage de l'homme; elle est connue de toutes les nations. Elle est si naturelle et si expressive que les enfants des blancs ne tardent pas à l'apprendre, dès qu'ils ont vu ceux des noirs s'y exercer. Virginie, se rappelant, dans les lectures que lui faisait sa mère, les histoires qui l'avaient le plus touchée, en rendait les principaux événements avec beaucoup de naïveté.

Tantôt, au son du tam-tam [3] de Domingue [4], elle se présentait sur la pelouse, portant une cruche sur sa tête; elle s'avançait avec timidité à la source d'une fontaine voisine pour y puiser de l'eau. Domingue et Marie, représentant les bergers de Madian [5], lui en défendaient l'approche, et feignaient de la repousser. Paul accourait à son secours, battait les bergers, remplissait la cruche de Virginie; et, en la lui posant sur la tête, il lui mettait en même temps une couronne de fleurs rouges de pervenche, qui relevait la blancheur

[1] *Sécheresse.* Défaut de sensibilité. — *Amertume.* Aigreur; paroles dures inspirées par l'intolérance. — [2] *Cambrai.* Ville de France dans le département du Nord; Fénelon était archevêque de Cambrai. Il y mourut en 1715. — [3] *Vincennes.* Ville du département de la Seine. Louis IX venait souvent au château de Vincennes; on a montré longtemps le chêne sous lequel il rendait la justice.

[1] « *Nos* repas. » On sait que l'histoire de *Paul et Virginie* est racontée par un vieillard, ami des deux familles. — [2] *Pantomime.* L'action d'exprimer les idées et les sentiments uniquement par des gestes et des attitudes. — [3] *Tam-tam.* Instrument en usage chez les Orientaux. Il consiste en une espèce de disque de métal, dont les bords sont légèrement recourbés. Le *tam-tam* est quelquefois admis dans la musique militaire et dans les orchestres. « Il produit par la percussion un son particulier, remarquable surtout en ce qu'il augmente après le coup reçu jusqu'à devenir effrayant et dure fort longtemps; on s'en sert dans certains effets sombres de la musique dramatique. » (FÉTIS. *Dict. de musique*). — [4] *Domingue.* Voir N° 30, note 26. — [5] *Madian.* Contrée de l'Arabie Pétrée, le long de la mer Rouge, au sud du Sinaï. —

de son teint. Alors, me prêtant à leurs jeux, je me chargeais du personnage de Raguël, et j'accordais à Paul ma fille Séphora [6] en mariage.

Une autre fois, elle représentait l'infortunée Ruth [7], qui retourne veuve et pauvre dans son pays, où elle se trouve étrangère, après une longue absence. Domingne et Marie [8] contrefaisaient les moissonneurs. Virginie feignait de glaner çà et là, sur leurs pas, quelques épis de blé. Paul, imitant la gravité d'un patriarche [9], l'interrogeait; elle répondait en tremblant à ses questions. Bientôt, ému de pitié, il accordait l'hospitalité à l'innocence et un asile à l'infortune; il remplissait le tablier de Virginie de toutes sortes de provisions, et l'amenait devant nous, comme devant les anciens [10] de la ville, en déclarant qu'il la prenait en mariage malgré son indigence.

Madame de La Tour [11], à cette scène, venant à se rappeler l'abandon où l'avaient laissée ses propres parents, son veuvage, la bonne réception que lui avait faite Marguerite [11], suivie maintenant de l'espoir d'un mariage heureux entre leurs enfants, ne pouvait s'empêcher de pleurer; et ce souvenir confus de maux et de biens nous faisait verser à tous des larmes de douleur et de joie.

Ces drames étaient rendus avec tant de vérité, qu'on se croyait transporté dans les champs de la Syrie ou de la Palestine [12]. Nous ne manquions point de décorations, d'illuminations et d'orchestre convenables à ce spectacle. Le lieu de la scène était, pour l'ordinaire, au carrefour [13] d'une forêt, dont les percés [14] formaient autour de nous plusieurs arcades de feuillage. Nous étions, à leur centre, abrités de la chaleur pendant toute la journée; mais, quand le soleil était descendu à l'horizon, ses rayons, brisés par les troncs des arbres, divergeaient dans les ombres de la forêt en longues gerbes lumineuses qui produisaient le plus majestueux effet. Quelquefois son disque tout entier paraissait à l'extrémité d'une avenue, et la rendait tout étincelante de lumière. Le feuillage des arbres, éclairé en dessous de ses rayons safranés, brillait des feux de la topaze et de l'émeraude [15]. Leurs troncs moussus et bruns paraissaient changés en colonnes de bronze antique; et les oiseaux, déjà retirés en silence sous la sombre feuillée pour y passer la nuit, surpris de revoir une seconde fois l'aurore, saluaient tous à la fois l'astre du jour par mille et mille chansons.

La nuit nous surprenait bien souvent dans ces fêtes champêtres; mais la pureté de l'air et la douceur du climat nous permettaient de dormir sous un ajoupa [16], au milieu des bois, sans craindre d'ailleurs les voleurs, ni de près ni

[6] *Raguël.* Prêtre de Madian, père de Séphora. — Moïse, forcé de quitter l'Égypte pour échapper à la colère de Pharaon, se réfugia dans le désert de Madian, où il épousa Séphora. — [7] *Ruth.* Femme moabite. Devenue veuve, elle accompagna sa belle-mere Noémi de Moab à Bethléem; se trouvant dans l'indigence, elle alla glaner sur les terres de Booz, parent de Noémi. Celui-ci, touché de sa piété, l'accueillit avec bienveillance et finit par l'épouser. — [8] *Marie.* Voir N° 30, note 27. — [9] *Patriarche.* Nom donné par les auteurs sacrés aux premiers chefs de famille. — [10] *Ancien.* Subst. Titre de dignité : « Les *anciens* du peuple d'Israël. » On choisissait les vieillards pour remplir les fonctions les plus importantes. — [11] Voir N° 30, note 1. — [12] La *Syrie*, contrée de l'Asie. La *Palestine*, autre contrée de l'Asie, appelée aussi *Terre de Chanaan, Terre promise, Terre Sainte.* — [13] *Carrefour.* L'endroit où se croisent plusieurs chemins, plusieurs rues. — [14] *Un percé.* Une ouverture qui se trouve naturellement dans un bois ou qu'on y a pratiquée. On dit plus souvent *une percée.* — [15] La *topaze* et l'*émeraude* sont des pierres précieuses transparentes ; la topaze est jaune, l'émeraude est verte. — [16] *Ajoupa.*

de loin. Chacun, le lendemain, retournait dans sa case, et la retrouvait dans l'état où il l'avait laissée. Il y avait alors tant de bonne de foi et de simplicité dans cette île sans commerce, que les portes de beaucoup de maisons ne fermaient point à la clef, et qu'une serrure était un objet de curiosité pour plusieurs créoles [18].

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

70. — *Le Renard.*

Le renard est fameux par ses ruses, et mérite en partie sa réputation ; ce que le loup ne fait que par la force, il le fait par adresse, et réussit plus souvent. Sans chercher à combattre les chiens ni les bergers, sans attaquer les troupeaux, sans traîner les cadavres, il est plus sûr de vivre [1]. Il emploie plus d'esprit que de mouvement, ses ressources semblent être en lui-même : ce sont, comme l'on sait, celles qui manquent le moins [2]. Fin autant que circonspect, ingénieux et prudent, même jusqu'à la patience, il varie sa conduite, il a des moyens de réserve qu'il sait n'employer qu'à propos. Il veille de près à sa conservation : quoique aussi infatigable, et même plus léger que le loup, il ne se fie pas entièrement à la vitesse de sa course ; il sait se mettre en sûreté en se pratiquant un asile où il se retire dans les dangers pressants, où il s'établit, où il élève ses petits : il n'est point animal vagabond, mais animal domicilié [3]... L'idée seule du domicile présuppose une attention singulière sur soi-même ; ensuite le choix du lieu, l'art de faire son manoir [4], de le rendre commode, d'en dérober l'entrée, sont autant d'indices d'un sentiment [5] supérieur. Le renard en est doué, et tourne tout à son profit : il se loge au bord des bois, à portée des hameaux ; il écoute le chant des coqs et le cri des volailles ; il les savoure de loin ; il prend habilement son temps, cache son dessein et sa marche, se glisse, se traîne, arrive, et fait rarement des tentatives inutiles. S'il peut franchir les clôtures ou passer par dessous, il ne perd pas un instant, il ravage la basse-cour, il y met tout à mort, se retire ensuite lestement, en emportant sa proie, qu'il cache sous la mousse, ou porte à son terrier ; il revient quelques moments après en chercher une autre, qu'il emporte et cache de même, mais dans un autre endroit ; ensuite une troisième, une quatrième, etc., jusqu'à ce que le jour ou le mouvement dans la maison l'avertisse qu'il faut se retirer et ne plus revenir. Il fait la même manœuvre dans les pipées [6] et dans les boqueteaux [7] où l'on prend

Voir N° 30, note 19. — [17] *Case.* Voir N° 30, note 16. — [18] *Créole.* Habitant des colonies, issu de parents européens.

[1] De trouver de quoi vivre. — [2] C'est-à-dire les ressources qu'on a en soi-même sont celles sur lesquelles on peut le mieux compter, sont les plus sûres. — [3] *Domicilié.* Qui a une demeure fixe. B. de Saint-Pierre a dit dans le même sens : « Les singes, habitants *domiciliés* de ces forêts, se jouent dans leurs sombres rameaux. » — [4] *Manoir.* Infinitif substantivé du vieux verbe *manoir*, demeurer. (A. SCHELER.) — [5] *Sentiment.* Ici : faculté de comprendre, intelligence. « Au *sentiment* de sa faiblesse, l'homme joindrait le *sentiment* de ses besoins. » (MONTESQUIEU.) — [6] *Pipée.* Sorte de chasse dans laquelle on contrefait le cri de la chouette, pour attirer les oiseaux dans un arbre dont les branches sont remplies de gluaux où ils se prennent. Ici : l'emplacement et l'appareil de la pipée. « *Pipée* vient de *pipe*, dont la signification première est : petit tuyau pour siffler, à l'usage des oiseleurs. *Piper*, contrefaire la voix des oiseaux pour les prendre. » (A. SCHELER.) — [7] *Boqueteau.* Dim. de *bosquet*, qui lui-même est un diminutif de *bois*. —

les grives et les bécasses au lacet; il devance le pipeur [8], va de très grand matin, et souvent plus d'une fois par jour, visiter les lacets, les gluaux, emporte successivement les oiseaux qui se sont empêtrés, les dépose tous en différents endroits, surtout au bord des chemins, dans les ornières, sous de la mousse, sous un genièvre [9], les y laisse quelquefois deux ou trois jours, et sait parfaitement les retrouver au besoin. Il chasse les jeunes levrauts en plaine, saisit quelquefois les lièvres au gîte, ne les manque jamais lorsqu'ils sont blessés, déterre les lapereaux dans les garennes, découvre les nids de perdrix, de cailles, prend la mère sur les œufs, et détruit une quantité prodigieuse de gibier.

BUFFON.

71. — *Le lézard [1] gris.*

Le lézard gris paraît être le plus doux, le plus innocent, et l'un des plus utiles des lézards. Ce joli petit animal, si commun dans le pays où nous écrivons, et avec lequel tant de personnes ont joué dans leur enfance, n'a pas reçu de la nature un vêtement aussi éclatant que plusieurs autres quadrupèdes ovipares [2]; mais elle lui a donné une parure élégante : sa petite taille est svelte [3]; son mouvement, agile; sa course, si prompte qu'il échappe à l'œil aussi rapidement que l'oiseau qui vole. Il aime à recevoir la chaleur du soleil; ayant besoin d'une température douce, il cherche les abris; et lorsque, dans un beau jour de printemps, une lumière pure éclaire vivement un gazon en pente ou une muraille qui augmente la chaleur en la réfléchissant, on le voit s'étendre sur ce mur ou sur l'herbe nouvelle avec une espèce de volupté [4]. Il se pénètre avec délices de cette chaleur bienfaisante; il marque son plaisir par de molles ondulations [5] de sa queue déliée [6]; il fait briller ses yeux vifs et animés; il se précipite comme un trait pour saisir une petite proie, ou pour trouver un abri plus commode. Bien loin de s'enfuir à l'approche de l'homme, il paraît le regarder avec complaisance [7] : mais, au moindre bruit qui l'effraye, à la chute seule d'une feuille, il se roule, tombe et demeure pendant quelques instants comme étourdi par sa chute; ou bien, il s'élance, disparaît, se trouble, revient, se cache de nouveau, reparaît encore, décrit en un instant plusieurs circuits tortueux que l'œil a de la peine à suivre, se replie plusieurs fois sur lui-même, et se retire enfin dans quelque asile, jusqu'à ce que sa crainte soit dissipée.

LACÉPÈDE (1756-1825).

72. — *Polichinelle.*

Voilà, voilà, Polichinelle, le grand, le vrai, l'unique Polichinelle! Il ne

[8] Celui qui place des *pipeaux*, petites branches enduites de glu. — [9] Nom vulgaire du genévrier commun.

[1] *Lézard.* Genre de reptiles à quatre pattes et à longue queue. — [2] *Ovipare.* Se dit des animaux qui se reproduisent par des œufs. — [3] Déliée, dégagée. — [4] On dit : se chauffer au soleil comme un lézard. — [5] *Ondulation.* Fig. Tout mouvement qui imite celui des ondes. — [6] *Déliée.* Menue, mince. — [7] Avec plaisir, avec satisfaction. On dit de même : regarder avec un *œil de complaisance*; jeter des *regards de complaisance* sur quelqu'un.

[1] *Polichinelle.* Marionnette à face rubiconde, à grand nez en bec de poulet (*pulcino*, qui lui a valu son

paraît pas encore, et vous le voyez déjà; vous le reconnaissez à son rire fantastique, inextinguible [2] comme celui des dieux [3]. Il ne paraît pas encore; mais il susurre [4], il siffle, il bourdonne, il babille, il crie, il parle de cette voix qui n'est pas une voix d'homme, de cet accent [5] qui n'est pas pris dans les organes de l'homme, et qui annonce quelque chose de supérieur à l'homme, Polichinelle, par exemple. Il s'élance en riant, il tombe, il se relève, il se promène, il gambade, il saute, il se débat, il gesticule et retombe démantibulé [6] contre le châssis qui résonne de sa chute. Ce n'est rien, c'est tout Polichinelle! Les sourds l'entendent et rient, les aveugles rient et le voient, et toutes les pensées de la multitude enivrée se confondent en un cri : C'est lui! c'est lui! c'est Polichinelle!

Alors — oh! c'est un spectacle enchanteur que celui-ci! — alors les petits enfants qui se tenaient immobiles d'un curieux effroi entre les bras de leurs bonnes, la vue fixée avec inquiétude sur le théâtre vide, s'émeuvent et s'agitent tout à coup, agrandissent encore leurs beaux yeux ronds pour mieux voir; s'approchent, se retirent, se rapprochent, se disputent la première place. Ils s'en disputeront bien d'autres quand ils seront grands. Le flot [7] de l'avant-scène roule à sa surface des petits bonnets, des petits chapeaux, des petits shakos [8], des toques, des casquettes, des bourrelets, de jolis bras blancs qui se contrarient, de jolies mains blanches qui se repoussent; et tout cela, vous savez pourquoi, pour saisir, pour avoir Polichinelle vivant. Je le comprends à merveille; mais moi, pauvres enfants, moi qui ai grisonné là derrière vos pères, il y a quarante ans que je l'attends.

Ch. Nodier (1783-1844).

73. — *Les nids des oiseaux.*

Une admirable providence se fait remarquer dans les nids des oiseaux. On ne peut contempler, sans être attendri, cette bonté divine qui donne l'industrie [1] au faible et la prévoyance à l'insouciant.

Aussitôt que les arbres ont développé leurs fleurs, mille ouvriers commencent leurs travaux. Ceux-ci portent de longues pailles dans le trou d'un vieux mur; ceux-là maçonnent des bâtiments aux fenêtres d'une église; d'autres

nom napolitain de *la Pulcinella*, d'où le français a fait *Polichinelle*), au corps démesurément bossu par devant et par derrière, habillé d'une casaque rouge et d'une culotte courte, avec des oripeaux, chaussé de bas blancs avec des sabots, et coiffé d'un haut tricorne plus ou moins riche. Dans les petites farces où il figure, il n'a d'autre langage qu'une sorte de murmure aigre produit avec une *pratique* que celui qui le fait agir a dans la bouche. — [2] Rire *fantastique* pourrait se traduire ici par bizarre, qui sort du naturel. *Inextinguible :* qu'on ne peut éteindre, arrêter. — [3] Voir N° 60, note 13. — [4] *Susurrer*. Néologisme employé par quelques bons écrivains modernes; ici il est bien plus expressif et plus imitatif que *murmurer;* il convient à ce murmure aigre qui est le seul langage de Polichinelle. Voir note 1. — [5] *Accent*. Inflexions de voix. Voir N° 43, note 2. — [6] *Démantibulé*. Sens propre : qui a les mâchoires rompues. Par extension : mis en pièces, brisé. Polichinelle, en se laissant tomber, semble brisé en morceaux. — [7] *Flot*. Fig. Les mouvements d'une grande foule; ici la foule elle-même. — [8] *Shako* ou *schako* (on prononce *chako*). Coiffure militaire.

[1] *Industrie*. Ce mot est employé ici dans son sens propre; dextérité, adresse à faire quelque chose. —

dérobent un crin à une cavale, ou le brin de laine que la brebis a laissé suspendu à la ronce. Il y a des bûcherons qui croisent des branches dans la cime d'un arbre; il y a des filandières [2] qui recueillent la soie sur un chardon. Mille palais s'élèvent, et chaque palais est un nid; chaque nid voit des métamorphoses charmantes : un œuf brillant, ensuite un petit couvert de duvet. Ce nourrisson prend des plumes; sa mère lui apprend à se soulever sur sa couche. Bientôt il va jusqu'à se pencher sur le bord de son berceau, d'où il jette un premier coup d'œil sur la nature. Effrayé et ravi, il se précipite parmi ses frères, qui n'ont point encore vu ce spectacle; mais, rappelé par la voix de ses parents, il sort une seconde fois de sa couche, et ce jeune roi des airs, qui porte encore la couronne de l'enfance autour de sa tête, ose déjà contempler le vaste ciel, la cime ondoyante des pins, et les abîmes [3] de verdure au-dessous du chêne paternel.

Et pourtant, tandis que les forêts se réjouissent en recevant leur nouvel hôte, un vieil oiseau, qui se sent abandonné de ses ailes, vient s'abattre auprès d'un courant d'eau; là, résigné et solitaire, il attend tranquillement la mort au bord du même fleuve où il chanta ses amours, et dont les arbres portent encore son nid et sa postérité harmonieuse.

CHATEAUBRIAND. *Génie du christianisme.* Liv. V. chap. VI.

74. — *Le commissionnaire du quartier.*

Le commissionnaire du quartier est le plus souvent un épais gaillard [1] à la vaste poitrine, aux larges épaules, à la barbe noire; on sent à le voir que c'est un homme à son aise, qui ne doit rien à personne, à qui on doit beaucoup, et qui n'est pas sans avoir quelque bonne réserve pour les mauvais jours. Le commissionnaire du quartier, c'est votre domestique à vous, mon domestique à moi, notre domestique à nous tous; il est de toutes les maisons, il entre et il sort à volonté; on l'appelle pour scier le bois en hiver, pour monter les fleurs en été, pour porter une lettre en tout temps; c'est lui qui conduit monsieur à la diligence, qui va au-devant de madame à son retour. Le commissionnaire a un nom à lui; on sait de quel pays il est, quel est son âge et celui de sa mère; il est l'ami du cuisinier; du reste, indépendant comme un domestique qui a plusieurs maîtres; intelligent et actif comme un cultivateur qui espère; faisant beaucoup en agissant peu [2], parcourant beaucoup de chemin en allant au pas; ne disant jamais rien de trop; discret, sobre,

[2] *Filandière.* Femme dont le métier est de filer. Il est du style archaïque ou badin. (LITTRÉ.) Les poètes ont appelé les Parques « les sœurs *filandières.* » — [2] *Abîme.* Sens propre : cavité profonde ou sans fond. Ici il semble signifier à la fois la profondeur et l'immense étendue. *Abîme* est un de ces mots que Chateaubriand affectionne tout particulièrement, et qui reviennent à chaque instant sous sa plume.

[1] *Epais.* Fort, solide. Il se dit aussi au figuré : « Les Béotiens, les plus *épais* de tous les Grecs, prenaient le moins de part qu'ils pouvaient aux affaires générales. » (MONTESQUIEU.) *Un gaillard.* Un homme vigoureux, dispos, décidé. — [2] On *agit* pour *faire* une chose, et il arrive parfois d'*agir* beaucoup, de se donner beaucoup de mouvement, sans rien *faire. Agir* regarde l'œuvre, la conduite, indépendamment de tout résultat; *faire* regarde l'ouvrage ou l'effet. (LAFAYE.)

toujours prêt à se mettre en route, toujours prêt à obliger. Une rue de Paris ne serait pas complète, si elle n'avait pas son commissionnaire à elle, à côté de l'épicier ou du marchand de vin. J. Janin (1804-1874).

75. — *La pêche de la baleine* [1].

Aussitôt que le maletot, placé en vigie [2] au haut du mât, signale la découverte d'une baleine, les pêcheurs se jettent dans leurs barques, et font en silence force de rames pour s'en approcher. L'un deux, debout à la proue [3], tient à la main un harpon, espèce de javelot, dont le fer, profondément barbelé [4], est attaché à une forte corde de cent vingt brasses [5] de long (environ six cents pieds). Le harponneur de la première chaloupe qui arrive à portée de la baleine, lance son dard de façon à le faire pénétrer profondément et à le bien fixer dans le corps de l'animal, qui, se sentant blessé, se tord quelquefois avec violence et agite sa puissante queue avec tant de force que, si elle rencontre l'embarcation, elle la brise ou la lance en l'air.

En général, cependant, la baleine plonge immédiatement, entraînant après elle la corde fixée au fer implanté dans ses chairs.

Ce moment est critique pour les pêcheurs. Si la ligne [6] ne se déroulait pas assez vite et venait à s'accrocher, la baleine submergerait la chaloupe et tout son équipage, et on a vu quelquefois des matelots dont le corps se trouvait pris dans une anse [7] de cette corde, presque coupés en deux, et lancés dans la mer, pour ne jamais reparaître à sa surface. La rapidité avec laquelle l'animal fuit est telle que la corde, en frottant sur le bord de la chaloupe, produit une fumée épaisse, et prendrait feu, si on n'avait soin de l'arroser sans cesse.

Lorsque la première ligne est presque déroulée, les pêcheurs y attachent une seconde, puis une troisième et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'ils aient employé tout ce qu'ils avaient à bord et tout ce que les autres chaloupes ont pu leur en fournir. La longueur de la ligne qu'ils mettent ainsi dehors dépasse quelquefois dix mille pieds; cependant elle ne suffit pas toujours, et il arrive qu'ils sont obligés de la lâcher et d'abandonner toute cette masse de cordages ainsi que leur harpon, tant la baleine prolonge sa fuite sans remonter à la surface.

Quelquefois l'animal reste sous l'eau pendant plus d'une demi-heure; mais le besoin de respirer le force alors de revenir à la surface, et les pêcheurs, qui se sont dispersés pour être plus à portée de le frapper, cherchent

[1] *Baleine.* Le plus grand de tous les animaux. Elle peut atteindre jusqu'à 30 mètres de longueur. Sa bouche monstrueuse n'est point armée de dents, elle est garnie de *fanons;* on appelle ainsi de grandes lames cornées, élastiques, divisées comme un peigne, et connues sous le nom vulgaire de *baleines.* — [2] Terme de marine : en sentinelle. — [3] *Proue.* La partie de l'avant d'un navire. — [4] *Barbelé.* Garni de dents ou de pointes, de manière qu'on ne peut le retirer de la plaie sans causer une déchirure. — [5] *Brasse.* Mesure de la longueur de deux *bras* étendus. La brasse marine est de cinq pieds. — [6] *Ligne.* Terme de marine : corde. — [7] *Anse.* Par comparaison : tout ce qui est recourbé comme l'anse d'un vase. —

alors à implanter dans son corps un second harpon ou à le percer avec des lances. Lorsque la baleine remonte ainsi, elle est ordinairement dans un état d'épuisement extrême, et, à mesure que son sang s'écoule, elle s'affaiblit davantage ; souvent, lorsque la mort s'approche, elle fait cependant un dernier et terrible effort, élève sa queue au-dessus de l'eau, et l'agite d'un mouvement convulsif, qui se fait entendre à une distance de plusieurs milles [8]. Enfin, succombant tout à fait, elle se couche sur le flanc et expire.

Les pêcheurs se hâtent alors de percer sa queue et d'y attacher des cordes, à l'aide desquelles ils fixent au flanc de leur navire cette immense carcasse ; puis, armés d'énormes couteaux et d'un instrument qui ressemble à une grande bêche, ils descendent dessus et enlèvent par tranches le lard, que l'on dépose dans des barils pour être fondu [9] lors du retour.

Une seule baleine donne quelquefois jusqu'à vingt-cinq ou trente tonnes [10] d'huile (environ vingt-quatre ou trente hectolitres) ; mais, comme on en pêche un plus grand nombre de petites que de très grosses, on est loin de retirer de toutes une quantité aussi considérable. Scoresby, un des capitaines baleiniers à qui l'on doit les connaissances les plus précises sur tout ce qui concerne cette pêche, nous apprend que 498 baleines, harponnées par ses matelots en vingt-huit voyages successifs dans les mers du Groenland [11], fournirent 4,246 tonnes d'huile, ce qui correspond, terme moyen, à un peu moins de neuf tonnes ou huit hectolitres et demi par baleine....

La pêche de la baleine dans le Nord occupe souvent plus de cent cinquante navires anglais, et celle du Sud cinquante ou soixante.... En 1830, les produits de la pêche, dans le Sud aussi bien que dans le Nord, furent évalués à un total de 114,416 liv. st. [12], ou environ 2,900,000 fr. La pêche faite par les Américains est également très productive.

MILNE EDWARDS. *Éléments de zoologie.*

76. — *Un nid de bouvreuil.*

Nous nous rappelons d'avoir trouvé une fois un nid de bouvreuil dans un rosier ; il ressemblait à une conque [1] de nacre contenant quatre perles bleues ; une rose pendait au-dessus tout humide. Le bouvreuil mâle se tenait immobile sur un arbuste voisin, comme une fleur de pourpre et d'azur. Ces objets étaient répétés dans l'eau d'un étang avec l'ombre d'un noyer qui servait de fond à la scène et derrière lequel on voyait se lever l'aurore. Dieu nous donna, dans ce petit tableau, une idée des grâces dont il a paré la nature.

CHATEAUBRIAND. *Génie du Christianisme.*

[8] Le *mille* marin, unité de longueur employée par les marins en Angleterre, en France, en Italie, est de 1852 mètres. — [9] « Que l'*on* dépose ... pour *être fondu*. » ou plutôt : pour *le fondre*. — [10] La *tonne* d'huile (mesure anglaise) contient environ 949 litres. — [11] *Groenland* (c.-à-d. *terre verte*), vaste contrée de l'Amérique du Nord, au milieu de l'océan Glacial arctique. — [12] La *livre sterling*, monnaie de compte en Angleterre, vaut environ vingt-cinq francs.

[1] *Conque*. Grande coquille marine.

77. — *Le serpent charmé.*

Au mois de juillet 1791 [1], nous voyagions dans le Haut-Canada [2], avec quelques familles sauvages de la nation des Onontagués [3]. Un jour que nous étions arrêtés dans une grande plaine, au bord de la rivière Génésie [4], un serpent à sonnettes [5] entra dans notre camp. Il y avait parmi nous un Canadien qui jouait de la flûte; il voulut nous divertir, et s'avança contre le serpent avec son arme d'une nouvelle espèce. A l'approche de son ennemi, le reptile se forme en spirale [6], aplatit sa tête, enfle ses joues, contracte ses lèvres, découvre ses dents empoisonnées et sa gueule sanglante; il brandit sa double langue comme deux flammes; ses yeux sont deux charbons ardents; son corps, gonflé de rage, s'abaisse et s'élève comme les soufflets d'une forge; sa peau, dilatée, devient terne et écailleuse; et sa queue, dont il sort un bruit sinistre, oscille avec tant de rapidité, qu'elle ressemble à une légère vapeur.

Alors le Canadien commence à jouer sur sa flûte; le serpent fait un mouvement de surprise et retire la tête en arrière. A mesure qu'il est frappé de l'effet magique, ses yeux perdent leur âpreté [7], les vibrations de sa queue se ralentissent, et le bruit qu'elle fait entendre s'affaiblit et meurt peu à peu. Moins perpendiculaires sur leur ligne spirale, les orbes [8] du serpent charmé s'élargissent, et viennent tour à tour se poser sur la terre en cercles concentriques [9]. Les nuances d'azur, de vert, de blanc et d'or reprennent leur éclat sur sa peau frémissante; et, tournant légèrement sa tête, il demeure immobile dans l'attitude de l'attention et du plaisir.

[1] En 1791, Chateaubriand avait 23 ans. Il s'était embarqué pour l'Amérique, avec le projet de découvrir par terre un passage aux Indes par le N.-O. Il passa près d'une année dans le nouveau monde, visita les principales villes de l'Amérique du Nord, les lacs et les peuplades du Canada. — [2] Le *Canada*, contrée du Nord de l'Amérique septentrionale, se divisait, suivant le cours de l'Ottawa, en deux provinces : le Haut-Canada à l'ouest, et le Bas-Canada à l'est. Le *Haut-Canada*, sous le nom d'*Ontario*, et le *Bas-Canada*, sous le nom de *Quebec*, sont aujourd'hui deux États de la Confederation canadienne (nom officiel : *Dominion of Canada*), qui renferme les États ou provinces d'Ontario, Quebec, Nouveau Brunswick, Nouvelle-Écosse, Manitoba, Prince-Édouard et Colombie Britannique. (Leq.) — [3] Les *Onontagués* (que Chateaubriand appelle les *Onondagas* dans son *Voyage en Amérique*) formaient une tribu iroquoise établie au S.-S.-E. du lac Ontario, et, par conséquent, non dans le Haut-Canada, mais dans les États-Unis (État de New-York). (Id.) — [4] Il en est de même de la rivière *Génésie* (qu'il appelle *Genésée* dans le *Voyage en Amérique*). Elle prend sa source dans l'État de Pennsylvanie, coule dans l'État de New-York, du sud au nord, et se jette dans le lac *Ontario*, après avoir baigné la ville de *Rochester*. Les Americains l'appellent Genesee (pron. *Jénési*). — Chateaubriand eût donc été plus exact en disant : « Nous voyagions *vers* le Haut-Canada. » La scène qu'il décrit se passe entre Albany et la chute du Niagara, vers laquelle il se dirigeait. (Id.) Nous devons à l'obligeance d'un savant collègue ces précieux renseignements et quelques autres notes qui, dans le cours de notre ouvrage, portent les mêmes initiales. — [5] *Serpent à sonnettes*. Terrible reptile que l'on rencontre en Amérique. Son venin est si violent que l'homme y succombe en quelques heures. L'extrémité de sa queue est garnie d'une série d'anneaux de corne qui font du bruit en se mouvant. Ce bruit ressemble plutôt à un bruit de crécelle qu'au tintement d'une sonnette. — [6] *Spirale*. Courbe qui s'écarte toujours de plus en plus du point autour duquel elle fait une ou plusieurs révolutions. — [7] Leur expression dure et farouche. — [8] *Orbe*. Contour. « Le reptile se jette en *orbe*, monte et s'abaisse en *spirale*. » (Chateaubriand.) — [9] Qui ont un même centre.

Dans ce moment, le Canadien marche quelques pas, en tirant de sa flûte des sons doux et monotones ; le reptile baisse son cou nuancé, entr'ouvre avec sa tête les herbes fines et se met à ramper sur les traces du musicien qui l'entraîne, s'arrêtant lorsqu'il s'arrête, et recommençant à le suivre quand il commence à s'éloigner. Il fut ainsi conduit hors de notre camp, au milieu d'une foule de spectateurs, tant sauvages qu'Européens, qui en croyaient à peine leurs yeux : à cette merveille de la mélodie, il n'y eut qu'une seule voix dans l'assemblée pour qu'on laissât le merveilleux serpent s'échapper.

CHATEAUBRIAND. *Génie du Christianisme.*

78. — *Godefroid de Bouillon* [1].

L'histoire contemporaine, qui nous a transmis son portrait, nous apprend qu'il réunissait la bravoure et les vertus d'un héros à la simplicité d'un cénobite [2]. Son adresse dans les combats, une force de corps extraordinaire, le faisaient admirer au milieu des camps. La prudence et la modération tempéraient sa valeur, et jamais sur le champ de bataille, il ne compromit ou ne déshonora sa victoire par un carnage inutile ou par une ardeur téméraire. Animé d'une dévotion sincère, et ne voyant la gloire que dans le triomphe de la justice, il était toujours prêt à se dévouer pour la cause du malheur et de l'innocence. Les princes et les chevaliers le regardaient comme leur modèle, les soldats comme leur père, les peuples comme leur appui. S'il ne fut point le chef de la croisade, comme l'ont prétendu quelques historiens, il obtint du moins l'empire [3] que donnent le mérite et la vertu. Au milieu de leurs divisions et de leurs querelles, les princes et les barons implorèrent souvent la sagesse de Godefroid ; et dans les dangers de la guerre, toujours dociles à sa voix, ils obéissaient à ses conseils comme à des ordres suprêmes.

MICHAUD (1767-1839).

79. — *L'écureuil.*

L'écureuil est un joli petit animal qui n'est qu'à demi sauvage, et qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence même de ses mœurs, mériterait d'être épargné. Il n'est ni carnassier ni nuisible, quoiqu'il saisisse quelquefois des oiseaux ; sa nourriture ordinaire sont [1] des fruits, des amandes, des noisettes, de la faîne et du gland [2]. Il est propre, leste, vif, très alerte, très éveillé, très industrieux ; il a les yeux pleins de feu, la physionomie fine [3], le corps nerveux, les membres très dispos : sa jolie figure est encore rehaussée, parée [4] par une belle queue en forme de panache, qu'il relève jusque dessus sa

[1] Duc de Lorraine et premier roi chrétien de Jerusalem, né à Baisy, près de Nivelles, mort en 1100. — [2] *Cénobite.* Moine. Ne se dit guère qu'en parlant des moines des premiers temps de l'Église, qui vivaient en commun, et par opposition aux *anachorètes* qui vivaient séparés les uns des autres. — [3] L'ascendant, l'autorité.

[1] « Sa nourriture *sont* etc. » Le sujet et l'attribut sont transposés : *des fruits, des amandes, des noisettes,* etc., *sont* sa nourriture ordinaire. Mme de Sévigné a dit de même : « Sa maladie *sont* des vapeurs. » — [2] *Faîne,* fruit du hêtre. *Gland,* fruit du chêne. — [3] Qui annonce de l'intelligence. — [4] *Rehaussée, parée.*

tête, et sous laquelle il se met à l'ombre... Il est, pour ainsi dire, moins quadrupède que les autres : il se tient ordinairement assis presque debout, et se sert de ses pieds de devant, comme d'une main, pour porter [5] à sa bouche. Au lieu de se cacher sous terre, il est toujours en l'air; il approche [6] des oiseaux par sa légèreté; il demeure, comme eux, sur la cime des arbres, parcourt les forêts en sautant de l'un à l'autre, y fait aussi son nid, cueille les graines, boit la rosée, et ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents. On ne le retrouve point dans les champs, dans les lieux découverts, dans les pays de plaine; il n'approche jamais des habitations; il ne reste point dans les taillis [7], mais dans les bois de hauteur, sur les vieux arbres des plus belles futaies [8]. Il craint l'eau plus encore que la terre, et l'on assure que, lorsqu'il faut la passer, il se sert d'une écorce pour vaisseau, et de sa queue pour voile et pour gouvernail. Il ne s'engourdit pas comme le loir [9] pendant l'hiver; il est en tout temps très éveillé; et pour peu que l'on touche au pied de l'arbre sur lequel il repose, il sort de sa petite bauge [10], fuit sur un autre arbre, ou se cache à l'abri d'une branche. Il ramasse des noisettes pendant l'été, en remplit les troncs, les fentes des vieux arbres, et a recours en hiver à sa provision; il les cherche aussi sous la neige, qu'il détourne en grattant. Il a la voix éclatante, et plus perçante encore que celle de la fouine; il a de plus un murmure à bouche fermée, un petit grognement de mécontentement qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite. Il est trop léger pour marcher; il va ordinairement par petits sauts, et quelquefois par bonds; il a les ongles si pointus et les mouvements si prompts, qu'il grimpe en un instant sur un hêtre, dont l'écorce est fort lisse. BUFFON.

80. — *Le chien.*

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la

On a fait remarquer que la seconde expression est plus faible que la première. — [5] *Porter*. Employé ici dans un sens absolu, pour *porter la nourriture*. Autre exemple du même auteur : « Il (le raton) se sert de ses pieds de devant pour *porter* à sa gueule. » — [6] *Approcher*. Intransitif : avoir du rapport, de la ressemblance avec, rivaliser. « L'éléphant est l'animal qui *approche* le plus de l'homme par l'intelligence. » — [7] *Taillis*. Bois que l'on *taille*, que l'on coupe de temps en temps. — [8] *Futaie*. Bois, forêt de grands arbres. — [9] *Loir*. Petit animal semblable à un rat, à poil gris, à queue velue, qui vit dans le creux des arbres. « C'est improprement que l'on dit que les loirs dorment pendant l'hiver ; leur état n'est point celui d'un sommeil naturel; c'est une torpeur, un engourdissement des membres et des sens, et cet engourdissement est produit par le refroidissement du sang. Ces animaux ont si peu de chaleur intérieure, qu'elle n'excède guère celle de la température de l'air.... Or, on sait que la chaleur de l'homme et de la plupart des animaux qui ont de la chair et du sang, excède en tout temps trente degrés : il n'est donc pas étonnant que ces animaux, qui ont si peu de chaleur en comparaison des autres, tombent dans l'engourdissement, dès que cette petite quantité de chaleur intérieure cesse d'être aidée par la chaleur extérieure de l'air. » (BUFFON.) — [10] *Bauge*. Gîte fangeux du sanglier. — L'Académie ne dit pas que ce mot puisse désigner la retraite d'un autre animal. Littré ne cite qu'un exemple de cet emploi exceptionnel, et c'est celui que nous avons sous les yeux : « L'écureuil sort de sa petite *bauge*. » On s'étonne de voir ce mot employé pour désigner la petite loge proprette de l'écureuil. « Pendant une partie de la journée, l'écureuil reste caché dans un nid sphérique, qu'il construit avec beaucoup d'art dans les parties les plus élevées des plus grands arbres, et qu'il recouvre d'une espèce de toit conique destiné à empêcher la pluie d'y pénétrer. Cette *bauge*, faite de mousse et de brins de bois flexibles, est tenue avec une propreté remarquable; jamais l'écureuil n'y fait d'ordure. » (MILNE EDWARDS.)

force, de la légèreté, a par excellence [1] toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards [2] de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède, dans le chien domestique, aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire; il vient en rampant mettre aux pieds [3] de son maître son courage, sa force, ses talents; il attend ses ordres pour en faire usage; il le consulte, il l'interroge, il le supplie; un coup d'œil suffit, il entend [4] les signes de sa volonté. Sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment [5]; il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections : nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire; il est tout zèle, tout ardeur et tout obéissance. Plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements; il les subit, il les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage : loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves; il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

BUFFON.

81. — *L'oiseau-mouche.*

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme, et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature [1]; elle l'a placé dans l'ordre des oiseaux au dernier degré de grandeur [2] : *maxime miranda in minimis.* Son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux : légèreté, rapidité, prestesse [3], grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topaze [4], brillent sur ses habits; il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et, dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instants : il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat; il vit de leur nectar [5], et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

[1] Au plus haut degré. « Bien fait et beau *par excellence.* » (LA F.) — [2] *Les regards*, l'attention, l'intérêt; ce n'est que dans un sens figuré que ce mot peut être employé à propos de qualités *intérieures*, que les yeux du corps ne peuvent pas découvrir. — [3] Faire hommage de. — [4] Il comprend. — [5] Buffon s'est servi des mêmes expressions, à propos de l'*homme* : L'œil reçoit et réfléchit en même temps la *lumière de la pensée* et la *chaleur du sentiment.*

[1] « Les Indiens, frappés de l'éclat et du feu que rendent les couleurs de ces brillants oiseaux, leur avaient donné les noms de *rayons* ou *cheveux du soleil.* » (BUFFON.) — [2] « Var. : au dernier degré de l'échelle de grandeur. Pour le volume, les petites espèces de ces oiseaux sont au-dessous de la grande mouche asile (le *taon*) pour la grandeur, et du bourdon pour la grosseur. » (BUFFON.) — [3] *Prestesse*, extrême vitesse, agilité. — [4] *Émeraude. Rubis. Topaze.* Pierres précieuses. L'émeraude est verte; le rubis, rouge; la topaze, jaune. — [5] *Nectar.* Voir N° 1, note 4. —

C'est dans les contrées les plus chaudes du nouveau monde [6] que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches. Elles sont assez nombreuses et paraissent confinées entre les deux tropiques [7]; car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un court séjour : ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphirs à la suite d'un printemps éternel...

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage, ou plutôt leur audace : on les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et, se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés, jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite [8] colère; quelquefois même ils se livrent entre eux de très vifs combats. L'impatience paraît être leur âme [9] : s'ils s'approchent d'une fleur et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales [10] avec une précipitation qui marque leur dépit. Ils n'ont point d'autre voix qu'un petit cri, *screp, screp,* fréquent et répété; ils le font entendre dans les bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil, tous prennent l'essor et se dispersent dans les campagnes.

BUFFON.

82. — *La fauvette.*

Le triste hiver, saison de mort [1], est le temps du sommeil ou plutôt de la torpeur [2] de la nature : les insectes sans vie [3], les reptiles sans mouvement, les végétaux sans verdure et sans accroissement, tous les habitants de l'air détruits ou relégués [4], ceux des eaux renfermés dans des prisons de glace, et la plupart des animaux terrestres confinés dans les cavernes, les antres et les terriers [5]; tout nous présente les images de la langueur et de la dépopulation. Mais le retour des oiseaux au printemps est le premier signal et la douce annonce du réveil de la nature vivante; et les feuillages renaissants, et les bocages revêtus de leur nouvelle parure, sembleraient moins frais et moins touchants sans les nouveaux hôtes qui viennent les animer.

De ces hôtes des bois, les fauvettes sont les plus nombreuses comme les plus aimables : vives, agiles, légères et sans cesse remuées [6], tous leurs mouvements ont l'air du sentiment; tous leurs accents, le ton de la joie. Ces jolis oiseaux arrivent au moment où les arbres développent leurs feuilles et

[6] *Nouveau monde.* Le continent de l'Amérique. — [7] *Tropiques.* Les deux petits cercles, parallèles à l'équateur, qui, sur la sphère, marquent la limite du mouvement annuel apparent du soleil autour de la terre. — [8] *Petite colère* n'est pas ici opposé à *grande colère,* car on vient de la qualifier de *furie; petite,* c'est-à-dire de peu d'importance. — [9] Le fond de leur caractère, ou plutôt le mobile de toutes leurs actions : « L'ambition, qui est l'*âme* de notre conduite. » (MASSILLON.) — [10] *Pétale* a été féminin; aujourd'hui on dit : *un* pétale. Chacune des pièces qui composent la corolle d'une fleur.

[1] *Mort.* « Ce mot, plus fort que *sommeil* et *torpeur,* empêche la gradation. » (CH. A.) — [2] Engourdissement. — [3] A l'état de chrysalides, les insectes, enfermés dans une sorte de coque ou enveloppe durcie, restent immobiles et sans prendre aucune nourriture. — [4] Eloignés par les migrations. — [5] *Caverne.* Cavité (même rad.) dans un rocher, dans une montagne, sous terre; un *antre* est une *caverne* profonde et obscure. (Voir LAFAYE, *Dict. des Syn.,* p. 428.) *Terrier.* Trou, cavité dans la *terre* où certains animaux se retirent (LIT.) — [6] *Remuées* ne signifie pas ici qui *sont mises* en mouvement, mais qui *se mettent* en mou-

commencent à laisser épanouir leurs fleurs; ils se dispersent dans toute l'étendue de nos campagnes : les uns viennent habiter nos jardins, d'autres préfèrent les avenues et les bosquets; plusieurs espèces s'enfoncent dans les grands bois, et quelques-unes se cachent au milieu des roseaux. Ainsi les fauvettes remplissent tous les lieux de la terre, et les animent par les mouvements et les accents [7] de leur tendre gaieté.

BUFFON.

83. — *Une tempête au cap Sunium* [1].

L'horizon se chargeait au loin de vapeurs ardentes et sombres; le soleil commençait à pâlir; la surface des eaux, unie et sans mouvement, se couvrait de couleurs lugubres, dont les teintes variaient sans cesse. Déjà le ciel, tendu [2] et fermé [3] de toutes parts, n'offrait à nos yeux qu'une voûte ténébreuse que la flamme pénétrait, et qui s'appesantissait sur la terre. Toute la nature était dans le silence, dans l'attente, dans un état d'inquiétude qui se communiquait jusqu'au fond de nos âmes. Nous cherchâmes un asile dans le vestibule du temple [4], et bientôt nous vîmes la foudre briser à coups redoublés cette barrière de ténèbres et de feux suspendue sur nos têtes; des nuages épais rouler par masses dans les airs, et tomber en torrents sur la terre; les vents déchaînés fondre sur la mer, et la bouleverser dans ses abîmes. Tout grondait, le tonnerre, les vents, les flots, les antres [5], les montagnes; et de tous ces bruits réunis, il se formait un bruit épouvantable qui semblait annoncer la dissolution de l'univers. L'aquilon ayant redoublé ses efforts, l'orage alla porter ses fureurs dans les climats brûlants de l'Afrique. Nous le suivîmes des yeux, nous l'entendîmes mugir dans le lointain; le ciel brilla d'une clarté plus pure; et cette mer, dont les vagues écumantes s'étaient élevées jusqu'aux cieux, traînait à peine ses flots jusque sur le rivage.

BARTHÉLEMY. *Voyage d'Anacharsis.*

84. — *Le lever du soleil.*

On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'orient paraît tout en flammes : à leur [1] éclat, on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre; à chaque instant on croit le voir paraître; on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair, et

vement. Le participe passé a ici exceptionnellement un sens actif. C'est une hardiesse de style que l'élève ne devra pas imiter. — [7] *Accents.* Voir N° 43, note 2.

[1] *Cap Sunium.* Aujourd'hui cap *Colonna*, au S. de l'Attique. Il est peu élevé au-dessus de la mer. — [2] *Tendu.* Ciel entièrement couvert. Sens figuré, correspondant au sens propre : chambre *tendue* de noir (tapissée). — [3] Se dit d'un ciel qui ne verse ni pluie ni rosée. « Les *cieux* par lui *fermés* et devenus d'airain. » (RACINE, *Athalie.*) Ici *fermé* n'a pas ce sens; il signifie *sombre*, obscur dans toute son étendue, et rappelle l'expression *nuit fermée*, le moment où l'obscurité est devenue complète. — [4] Temple en marbre blanc consacré à Minerve. Il en reste encore plusieurs colonnes debout. — [5] *Antre.* Voir N° 82, note 5.

[1] « Tout *en flammes*... à *leur* éclat. » A l'éclat de ces flammes. Cet emploi du possessif n'est pas à

remplit aussitôt tout l'espace; le voile des ténèbres s'efface et tombe; l'homme reconnaît son séjour, et le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux, en chœur, se réunissent et saluent de concert [2] le père de la vie : en ce moment pas un seul ne se tait; leur gazouillement, faible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée : il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement, auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid.

J.-J. Rousseau.

85. — *Même sujet* [1].

Tout dort sur la bruyère...

Les feuilles des plantes sont encore repliées, les calices des fleurs fermés; on dirait des êtres animés qui, les yeux clos, sont momentanément plongés dans l'oubli de la vie.

Il ne fait plus nuit, il ne fait pas encore jour.

A l'occident, l'horizon est sombre et impénétrable; à l'orient, semblable à une nappe d'eau transparente, il se colore d'une lueur incertaine.

De toutes les étoiles une seule brille encore; son nom est Lucifer [2] et elle annonce l'approche du soleil.

Au bord de la forêt plane un rideau de brume.

Mais celle-ci monte peu à peu et a déjà atteint la cime des arbres; bientôt elle les dépassera et ira se perdre, invisible, dans les profondeurs du ciel...

Une teinte rouge colore les portes de l'Orient [3]; l'étoile du matin pâlit!

La mésange [4] secoue les gouttes de rosée qui mouillent son plumage.

Elle quitte la branche du repos, s'élance dans les airs et va se poser sur l'arbre le plus élevé de la forêt.

imiter, le mot *flammes* étant pris dans un sens indéterminé. — [2] D'intelligence, avec ensemble.

[1] Extrait du *Comte Hugo* (*Graef Hugo van Craenhove*), nouvelle qui fait partie du volume intitulé *Heures du soir*, traduction Léon Wocquier. Éditeur : Calman-Lévy, à Paris. Nous n'avons pas besoin de recommander les œuvres de notre illustre romancier belge : la jeunesse de nos écoles en fait une de ses lectures favorites. — [2] *Lucifer* (qui porte la lumière), nom donné par les Latins à l'étoile brillante nommée Vénus, qui, marchant le matin devant le soleil, paraît au point du jour, et qui, suivant le soleil au soir, prend alors le nom d'Hesperus. Lucifer désigne aussi le chef des démons, Satan. « Si le nom de l'étoile du matin a pu passer au prince des mauvais anges, c'est qu'il y a dans une poésie hébraïque cette exclamation : Comment es-tu tombée, étoile du matin (*Lucifer*)? En appliquant cette idée à la chute des anges, on est arrivé à nommer *Lucifer* le roi des anges tombés. » (Littré.) — [3] Lamartine a dit, à propos d'un coucher de soleil :

Et vers l'occident seul, une *porte* éclatante
Laissait voir la lumière à flots d'or ondoyer. (*Harm.*, II, 2.)

[4] *Mésange*. Petit oiseau de l'ordre des passereaux, qui est remarquable par sa forme élégante et son plumage varié. — [5] *Baguette magique*. Baguette que portaient les fées, les magiciens. Ici fig. « Cela s'est fait avec

D'un œil joyeux elle regarde vers l'orient, et bientôt une partie du globe lumineux apparaît à sa vue : son gosier s'enfle, et d'une voix argentine elle salue l'astre du jour.

Heureux oiseau qui voit avant nous le flambeau céleste!

Le signal est donné.

Mille artistes ailés s'éveillent, et mille chants de louange célèbrent la création.

Voyez, les alouettes montent, montent toujours plus haut; elles veulent faire retentir plus près du trône de Dieu leur voix reconnaissante.

Voilà le soleil qui s'élève radieux au-dessus de la forêt de sapins!

Les gerbes de lumière viennent frapper la bruyère; on dirait un coup de baguette magique [5]; sous leur rayonnement tout reçoit la vie et l'éclat!

Écoutez comme les grillons et les sauterelles adressent au Seigneur leur prière du matin!

Voyez comme les fleurs s'entr'ouvent et déploient leur calice pour recevoir dans leur sein un rayon de l'amant de la terre.

Salut, salut, splendide chef-d'œuvre du grand ouvrier [6]!

HENRI CONSCIENCE, *trad. de Léon Wocquier.*

86. — La maison de Rollin.

Je commence à sentir et à aimer plus que jamais la douceur de la vie rustique, depuis que j'ai un petit jardin qui me tient lieu de maison de campagne [1]. Je n'ai point de longues allées à perte de vue, mais deux petites seulement, dont l'une me donne de l'ombre sous un berceau assez propre, et l'autre, exposée au midi, me fournit du soleil pendant une bonne partie de la journée, et me promet beaucoup de fruits pour la saison. Un petit espalier, couvert de cinq abricotiers et de dix pêchers, fait tout mon fruitier. Je n'ai point de ruches à miel; mais j'ai le plaisir tous les jours de voir les abeilles voltiger sur les fleurs de mes arbres, et, attachées à leur proie, s'enrichir du suc qu'elles en tirent, sans me faire aucun tort. Ma joie n'est pourtant point sans inquiétude, et la tendresse que j'ai pour mon petit espalier et pour quelques œillets me fait craindre pour eux le froid de la nuit, que je ne sentirais point sans cela. Il ne manquera rien à mon bonheur, si mon jardin et ma solitude contribuent à me faire songer plus que jamais aux choses du ciel.

ROLLIN.

87. — Les plaisirs de la campagne.

Je n'irais pas me bâtir une ville en campagne [1], et mettre au fond d'une province les Tuileries [2] devant mon appartement. Sur le penchant de quelque

un *coup de baguette.* » (Mme DE SÉVIGNÉ.) — [6] « Tout est mis en œuvre par ce *grand ouvrier*, qui fait toujours infailliblement tout ce qu'il lui plaît. » (Mme DE SÉVIGNÉ.)

[1] « Qui me *tient lieu* de maison de campagne. » La petite maison où Rollin s'était retiré était située non loin de l'emplacement actuel du Collège Rollin, à Paris.

[1] Dans ce sens, on dirait plutôt aujourd'hui *à la campagne.* — [2] *Tuileries.* Voir N° 25, note 2. —

agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents [3] verts; et quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gai que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays [4], et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse.

J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin, et pour parc un joli verger semblable à celui dont il sera parlé ci-après. Les fruits, à la discrétion des promeneurs, ne seraient ni comptés ni cueillis par mon jardinier; et mon avare magnificence n'étalerait point aux yeux des espaliers superbes auxquels à peine on osât toucher. Or, cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

Là, je rassemblerais une société, plus choisie que nombreuse, d'amis aimant le plaisir et s'y connaissant, de femmes qui pussent sortir de leur fauteuil et se prêter aux jeux champêtres, prendre quelquefois, au lieu de la navette [5] et des cartes, la ligne, les gluaux [6], le râteau des faneuses et le panier des vendangeuses. Là, tous les airs [7] de la ville seraient oubliés; et, devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusements divers qui ne nous donneraient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient des festins, où l'abondance plairait plus que la délicatesse. La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux, sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine [8] depuis le lever du soleil. Le service n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance; la salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre; quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aunes [9] et de coudriers [10], une longue procession de gais convives porterait en chantant l'apprêt du festin; on aurait le gazon pour table et pour chaises; les bords de la fontaine serviraient de buffet, et le dessert pendrait aux arbres. Les mets seraient servis sans ordre, l'appétit dispenserait des façons; chacun, se préférant ouvertement à tout autre, trouverait bon que tout autre se préférât de même à lui : de cette familiarité cordiale et modérée naîtrait, sans grossièreté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit badin plus charmant cent fois que

3 *Contrevent.* Grand volet de bois, qui s'ouvre et qui se ferme du côté extérieur de la fenêtre, et qui sert à garantir du *vent*, de la pluie, etc. (*contre, vent*). — 4 *Mon pays.* La Suisse. J.-J. Rousseau est né à Genève. — 5 Les femmes se servaient autrefois de petites *navettes* d'or, de laque, d'écaille, pour faire des nœuds ou du filet. — 6 *Gluau.* Petite branche, petite verge enduite, frottée de *glu* pour prendre des oiseaux. — 7 Manières, façons. — 8 *En haleine.* En exercice, en habitude de travailler soit de corps, soit d'esprit. — 9 *Aune* ou *aulne.* Arbre qui croît dans les lieux humides, dont le tronc s'élève quelquefois à une grande hauteur, et dont le bois est très utile dans les arts. On le nomme aussi *vergne.* (Acad.) — 10 *Cou-*

la politesse, et plus fait pour lier les cœurs. Point d'importun laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens [11], comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long dîner. Nous serions nos valets pour être nos maîtres; chacun serait servi par tous; le temps passerait sans le compter [12], le repas serait le repos, et durerait autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons propos, par quelques coups de bon vin qui lui feraient porter plus gaiement sa misère; et moi j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles, et de me dire en secret : « Je suis encore homme. »

Si quelque fête champêtre rassemblait les habitants du lieu, j'y serais des premiers avec ma troupe; si quelques mariages, plus bénis du ciel que ceux des villes, se faisaient à [13] mon voisinage, on saurait que j'aime la joie, et j'y serais invité. Je porterais à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueraient à la fête; et j'y trouverais, en échange, des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise et le vrai plaisir. Je souperais gaiement au bout de leur longue table; j'y ferais chorus [14] au refrain d'une vieille chanson rustique, et je danserais dans leur grange de meilleur cœur qu'au bal de l'Opéra.

J.-J. Rousseau.

88. — *Le cheval.*

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats : aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche et s'anime de la même ardeur [1] : il partage aussi ses plaisirs; à la chasse, aux tournois [2], à la course, il brille, il étincelle [3]. Mais, docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à [4] son feu; il sait réprimer ses mouvements; non seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs, et, obéissant toujours aux impressions qu'il [5] en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête... c'est une créature qui renonce à son être [6] pour n'exister que par la volonté d'un autre; qui sait même la prévenir; qui,

drier. Noisetier. On dit aussi *un coudre*. — [11] *Nos maintiens*. Ce pluriel est rare. — [12] « Le temps passerait *sans le compter*. » Bien que cet infinitif ne se rapporte à aucun mot exprimé dans la phrase, son emploi n'est pas incorrect, puisque le mot sous-entendu peut être suppléé sans peine : *on, nous*. Voir *Gr.*, n° 567. — [13] Dans. — [14] *Chorus*. Mot emprunté du latin et qui n'est usité que dans cette locution : *faire chorus*, répéter en chœur ce qu'un autre vient de chanter. Fig. : approuver tout d'une voix.

[1] « De la même ardeur » que son maître. — [2] *Tournoi*. Fête militaire où les chevaliers du moyen âge déployaient leur adresse dans plusieurs sortes de combats soit à cheval, soit à pied. — [3] *Étinceler*. Être plein de feu. — [4] *Par* son feu, par son ardeur. — [5] De lui. — [6] Expression énergique, qui signifie que le cheval se dépouille de son caractère et de sa volonté pour obéir à la volonté de son cavalier. Elle rappelle la fiction des centaures qui identifiait dans un seul être le cavalier et le cheval. *Être* a le même sens dans le passage suivant : « Disposez de moi comme d'un homme qui n'est plus rien pour lui-même,

par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert [7] de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir. BUFFON.

89. — *L'âne.*

L'âne n'est point un cheval dégénéré, un cheval à queue nue; il n'est ni étranger, ni intrus [1], ni bâtard; il a, comme tous les autres animaux, sa famille, son espèce et son rang; son sang est pur; et quoique sa noblesse [2] soit moins illustre, elle est tout aussi bonne, tout aussi ancienne que celle du cheval. Pourquoi donc tant de mépris pour cet animal si bon, si patient, si sobre, si utile? Les hommes mépriseraient-ils jusque dans les animaux ceux qui les servent trop bien et à peu de frais? On donne au cheval de l'éducation, on le soigne, on l'instruit, on l'exerce, tandis que l'âne, abandonné à la grossièreté du dernier des valets, ou à la malice des enfants, bien loin d'acquérir, ne peut que perdre par son éducation; et s'il n'avait pas un grand fonds [3] de bonnes qualités, il les perdrait en effet par la manière dont on le traite : il est le jouet, le plastron [4], le bardeau [5] des rustres qui le conduisent le bâton à la main, qui le frappent, le surchargent, l'excèdent sans précaution, sans ménagement. On ne fait pas attention que l'âne serait par lui-même, et pour nous, le premier, le plus beau, le mieux fait, le plus distingué des animaux, si dans le monde il n'y avait pas de cheval. Il est le second au lieu d'être le premier, et par cela seul il semble n'être plus rien. C'est la comparaison qui le dégrade [6] : on le regarde, on le juge, non pas en lui-même, mais relativement au cheval; on oublie qu'il est âne, qu'il a toutes les qualités de sa nature, tous les dons attachés à son espèce; et on ne pense qu'à la figure et aux qualités du cheval, qui lui manquent, et qu'il ne doit pas avoir.

Il est de son naturel aussi humble, aussi patient, aussi tranquille, que le cheval est fier, ardent, impétueux : il souffre avec constance, et peut-être avec courage [7], les châtiments et les coups : il est sobre et sur la quantité et sur la qualité de la nourriture; il se contente des herbes les plus dures et les plus désagréables, que le cheval et les autres animaux lui laissent et dédaignent.

et dont tout l'*être* n'a de rapport qu'à vous. » (J.-J. R.) — [7] Emploie toutes ses forces à se rendre utile. *Servir* est employé ici d'une manière absolue.

[1] *Intrus.* Celui qui s'introduit quelque part sans avoir qualité pour y être admis. — [2] *Noblesse.* Métaphore préparée par les mots *famille, rang* et *sang.* (CH.-A.) — [3] *Fonds.* Sens figuré. Un grand *fonds* de savoir. Un *fonds* de santé admirable. Un grand *fonds* de patience. — [4] *Plastron.* Espèce de corselet rempli de bourre et couvert de cuir que le maître d'armes met sur sa poitrine, lorsqu'il donne sa leçon, et sur lequel il reçoit les coups de fleuret de l'élève. Fig. *Être le plastron,* être en butte aux attaques ou aux railleries des autres. — [5] *Bardeau,* ou plutôt *bardot* (l'orthographe *bardeau* n'est pas admise par l'Acad.). Petit mulet qui marche ordinairement en tête et porte le muletier. Fig. et familièrement : homme sur qui les autres se déchargent d'une partie de leur tâche; celui qui sert de sujet habituel aux plaisanteries. — [6] *Qui le dégrade,* ne signifie pas ici qui le rend vil, méprisable; mais qui le dépouille de son grade, de son rang. C'est le sens propre du mot. — [7] *Avec constance.* Avec persévérance, sans se rebuter. C'est en quelque

Il est fort délicat [8] sur l'eau; il ne veut boire que de la plus claire, et aux ruisseaux qui lui sont connus. Il boit aussi sobrement qu'il mange, et n'enfonce point du tout son nez dans l'eau, par la peur que lui fait, dit-on, l'ombre de ses oreilles. Comme l'on ne prend pas la peine de l'étriller [9], il se roule souvent sur le gazon, sur les chardons, sur la fougère; et, sans se soucier beaucoup de ce qu'on lui fait porter, il se couche pour se rouler toutes les fois qu'il le peut, et semble par là reprocher à son maître le peu de soin qu'on prend de lui; car il ne se vautre pas, comme le cheval, dans la fange et dans l'eau; il craint même de se mouiller les pieds, et se détourne pour éviter la boue : aussi a-t-il la jambe plus sèche et plus nette que le cheval. Il est susceptible d'éducation, et l'on en a vu d'assez bien dressés pour faire curiosité de spectacle [10].

Dans la première jeunesse, il est gai, et même assez joli : il a de la légèreté et de la gentillesse; mais il la perd bientôt, soit par l'âge, soit par les mauvais traitements, et il devient lent, indocile et têtu... Il s'attache à son maître, quoiqu'il en soit ordinairement maltraité; il le sent de loin, et le distingue de tous les autres hommes. Il reconnaît aussi les lieux qu'il a coutume d'habiter, les chemins qu'il a fréquentés. Il a les yeux bons, l'odorat admirable, l'oreille excellente, ce qui a encore contribué à le faire mettre au rang des animaux timides, qui ont tous, à ce qu'on prétend, l'ouïe très fine et les oreilles longues. Lorsqu'on le surcharge, il le marque en inclinant la tête et baissant [11] les oreilles. Lorsqu'on le tourmente trop, il ouvre la bouche, et retire les lèvres d'une manière très désagréable, ce qui lui donne l'air moqueur et dérisoire [12]. Si on lui couvre les yeux, il reste immobile; et lorsqu'il est couché sur le côté, si on lui place la tête de manière que l'œil soit appuyé sur la terre, et qu'on couvre l'autre œil avec une pierre ou un morceau de bois, il restera dans cette situation sans faire aucun mouvement et sans se secouer pour se relever. Il marche, il trotte et il galope comme le cheval; mais tous ces mouvements sont petits et beaucoup plus lents. Quoiqu'il puisse d'abord courir avec assez de vitesse, il ne peut fournir qu'une petite carrière [13] pendant un petit espace de temps; et quelque allure [14] qu'il prenne, si on le presse, il est bientôt rendu [15].

BUFFON.

90. — *Portrait de l'âne* [1].

Il faut que je me confesse : l'âne est de mes bons amis; j'aime sa société,

sorte, une qualité passive; il n'en est pas de même du *courage*, qui fait braver la souffrance. — [8] *Délicat.* Qui a le goût, le palais sensible aux plus légères différences. — [9] *Étriller.* Nettoyer le poil d'un cheval avec l'*étrille*, sorte de brosse en fer. — [10] Pour être donnés en spectacle comme une curiosité. — [11] *Et baissant.* Il serait plus régulier de répéter la préposition : et *en* baissant. — [12] *Dérision.* Moquerie méprisante. *Dérisoire* se dit des choses et non des personnes. Son emploi dans cette phrase constitue un néologisme. — [13] *Carrière.* Terme de manège. La course que peut fournir un cheval sans perdre haleine. — [14] *Allure.* Façon de marcher. Il se dit du cheval. « Les trois *allures* naturelles du cheval sont le pas, le trot et le galop. » (LIT.) — [15] *Rendu.* Las, outré, exténué. « L'attelage suait, soufflait, était *rendu*. » (LA F.)

[1] Extrait des *Réflexions et Menus propos d'un peintre Genevois*, ou *Essai sur le beau dans les arts*, par

son commerce [2] me récrée, et il y a dans son affaire [3] je ne sais quoi qui excite ma sympathie et mon sourire. Je n'aurai point à me reprocher en mourant de ne m'être pas, en tout temps, arrêté dans les foires, sur les places publiques, partout où s'est rencontré un âne à regarder.

Je parle ici de l'âne des champs, de cet âne flâneur et laborieux, esclave sans être asservi, sobre et sensuel, paisible et goguenard [4], dont l'oreille reçoit le bruit dans tous les sens sans que l'esprit bouge [5], dont l'œil mire tous les objets sans que l'âme se soucie : philosophe rustique, ayant appris le bon de toutes les doctrines [6] sans abuser d'aucune; stoïque [7] de patience, quelque peu Diogène [8] par moments, grandement épicurien [9] en face de son chardon. Cet animal-là, je l'aime beaucoup, je l'estime, et je n'entends point plaisanter en disant ainsi.

Il lui manque, c'est vrai, de la noblesse; mais aussi point d'orgueil, point de vanité, point de faux [10], nulle envie d'être regardé... Ceci m'a fâché quelquefois : je m'étonnais désagréablement d'être le seul des deux qui trouvât du charme à regarder l'autre. En y réfléchissant mieux, j'ai reconnu que l'avantage est tout du côté de mon confrère. Regarder autrui, c'est être soi-même sensible aux regards, c'est le premier et le dernier degré de la vanité, et l'âne n'en a point, je l'ai dit. Au milieu d'une place remplie de monde, de lui nul ne se soucie, et nul ne lui importe; approchez, vous le verrez regarder une borne, vaquer à sa feuille de chou, écouter des bruits curieux, humer le vent qui passe, et jamais s'enquérir si cela vous plaît ou vous déplaît, s'il en est mieux ou plus mal jugé par vous, si, faisant autrement, il lui en reviendrait plus de louange de votre part. Vrai, vrai philosophe, libre en dépit de l'homme son maître, en dépit de la destinée sa marâtre; patient au mal et ne boudant jamais sa fortune.

Et pourtant les écoliers l'insultent, les passants le moquent [11], son maître le bat; il est le jouet des places publiques et le rebut des métairies. Ceci n'est pas ce qui m'étonne, car c'est le lot du sage que d'être la risée des sots, le rebut de la multitude; mais ce qui m'étonne, ce qui m'afflige, c'est de voir l'âne,

Rod. Topffer. Livre IIIe, chap. VIII : « *Où l'auteur prend congé de son âne.* » M. Hachette, éditeur, et M. Ch. Topffer, fils de l'auteur, nous ont obligeamment permis de reproduire ce chapitre d'un livre que nous recommandons vivement à la jeunesse. Ce livre, si original et d'une lecture si utile et si attrayante, était, comme nous l'apprend M. Charles Topffer, « l'œuvre de prédilection » du célèbre écrivain suisse. — [2] *Commerce.* Fréquentation. — [3] Dans ce qui le concerne. — [4] *Goguenard.* Plaisant, railleur. — [5] Sans que son esprit s'occupe des bruits qui frappent son oreille dans tous les sens. — [6] De toutes les maximes et opinions des philosophes. — [7] *Stoïque.* Qui tient de l'insensibilité et de la fermeté que s'imposaient les Stoïciens. — [8] *Diogène,* surnommé *le Cynique* (414-324 av. J.-C.). « La sagesse consistait, selon lui, à retrancher le plus possible sur les besoins de la nature, à se passer de tout, à s'affranchir des contraintes et des bienséances sociales. Sans autre mobilier qu'un bâton, un manteau pour dormir, une besace pour ses aliments, et une écuelle qu'il jeta après avoir vu un enfant boire dans le creux de sa main, couchant sur les degrés des édifices publics ou dans un tonneau, il marchait pieds nus sur la neige en hiver, s'étendait sur le sable brûlant en été, affrontait le ridicule ou l'insulte, demandait l'aumône à des statues pour s'accoutumer aux refus, choquait les usages établis, raillait les idées et les mœurs de son temps. » (Dezobry et Bachelet. *Dict. gén. de Biogr. etc.* — *Diogène* est employé ici comme nom commun par antonomase. — [9] En face de son chardon, il devient sensuel. — [10] « Point de *faux.* » Rien de feint, d'affecté, de trompeur. — [11] « *Le* moquent. » N'est pas à imiter. *Se moquer,* verbe réfléchi, n'a pas la forme active. Il a

mon ami, calomnié par mon autre ami, La Fontaine. Je m'y perds! La Fontaine, si digne d'aimer l'âne, si fait pour le comprendre, qui, j'en suis sûr, se plaisait à sa compagnie, et, assis dans un pré, l'écoutait penser, devinait son idée, traduisait les plus furtifs mouvements de son oreille; La Fontaine, élève de Rabelais [12], qui possède si bien son âne. La Fontaine se fourvoie! Ici il le peint stupide et niais, avouant, au milieu de gros menteurs, une peccadille qui est cause que ces gros le dévorent séance tenante; là, et c'est bien plus fort, il le choisit pour peindre le ridicule de ceux qui, forçant leur talent, ne font rien avec grâce [13]. Que l'âne ne fasse rien avec grâce, j'en doute; mais qu'il force jamais son talent, calomnie. Pour le prétendre, il faut ne l'avoir jamais vu braire, braire quand même, braire sans arrière-pensée, braire sans imiter personne et, pour qui que ce soit, y rien changer...

Je ne veux pas tout dire ici sur l'âne, parce que je compte y revenir. Il a sa place dans les beaux-arts; le paysage le réclame comme un de ses plus précieux personnages, les peintres le connaissent et ne le dédaignent pas. Au revoir, ami; dans un autre livre je traiterai de toi. Si je disais cela à l'un de mes semblables, quelque peu d'honneur qu'il en dût attendre, il dresserait l'oreille; mais la tienne, insensible à mon dire, n'écoute mie [14] et chasse les mouches. Sage, très sage; car enfin il t'importe bien plus qu'aucune ne chatouille ta paupière, n'inquiète tes naseaux, ne se pose sur tes cils, que d'être loué par tous les faiseurs de livres de l'univers. R. Topffer (1799-1846).

91. — L'ouragan [1] dans les Antilles [2].

L'ouragan est un vent furieux, le plus souvent accompagné de pluie, d'éclairs, de tonnerre, quelquefois de tremblements de terre, et toujours des circonstances les plus terribles, les plus destructives que les vents puissent rassembler. Tout à coup, au jour vif et brillant de la zone torride [3], succède une nuit universelle et profonde; à la parure d'un printemps éternel, la nudité des plus tristes hivers. Des arbres aussi anciens que le monde sont déracinés et disparaissent. Les plus solides édifices n'offrent en un moment que des décombres. Où l'œil se plaisait à regarder des coteaux riches et verdoyants, on ne voit plus que des plantations bouleversées et des cavernes hideuses. Des

cependant la forme passive. Si l'on ne dit pas *moquer quelqu'un*, on dit fort bien *être moqué par quelqu'un*. — [12] *Rabelais*. Écrivain satirique, né près de Chinon (Indre-et-Loire) (1483-1553). — [13] Allusion aux fables de La Fontaine : *Les animaux malades de la peste* et *L'âne et le petit chien*. — [14] *Mie*. Particule expletive qui renforce la négation et qui n'est plus guère usitée. (Lit.) *Mie*, comme les adverbes *point* et *pas*, est primitivement le subst. *mie, miette*, parcelle. « Biaux chires leups, n'écoutez *mie* mère tenchent chen fieux qui crie. » Beaux sires loups, n'écoutez *mie* (pas) mère tançant (grondant) son fils qui crie. (La F. *Le Loup, la Mère et l'Enfant.)*

[1] *Ouragan*. Tempête violente, causée par le choc de plusieurs vents qui forment des tourbillons. Les ouragans sévissent surtout dans les pays équatoriaux. On les appelle aussi tempêtes tournantes ou cyclones. — [2] Les *Antilles*. Le plus considérable des archipels connus, entre l'Amérique du Nord et celle du Sud, dans l'Océan Atlantique. La saison de juillet à octobre y est dangereuse par les orages. — [3] La zone *torride* (brûlante), entre les deux tropiques

malheureux, dépouillés de tout, pleurent sur des cadavres, ou cherchent leurs parents sous des ruines. Le bruit des eaux, des bois, de la foudre et des vents, qui tombent et se brisent contre les rochers ébranlés et fracassés; les cris et les hurlements des hommes et des animaux, pêle-mêle emportés dans un tourbillon de sable, de pierres et de débris : tout semble annoncer les dernières convulsions et l'agonie de la nature. RAYNAL (1711-1796).

92. — *Le Nil* [1].

Le Nil [2] offre aux voyageurs un merveilleux spectacle, soit qu'on ne considère que le volume de ses eaux, soit qu'on examine les phénomènes qui accompagnent son cours. J'ai vu naguère les sources du Scamandre, les rives du Simoïs [3], l'embouchure du Granique [4] et le lit poudreux de l'Ilissus [5] et du Céphise [6]; tous ces fleuves si renommés n'auraient pas assez d'eau, surtout dans les chaleurs de l'été, pour remplir un des canaux du Delta [7] : le Nil ne cesse jamais de couler, et c'est dans la saison où la plupart des sources tarissent, lorsque la terre est desséchée par des torrents de feu, que le fleuve d'Égypte enfle ses eaux [8] et sort de son lit; le Nil, selon l'expression d'un ancien, surpasse le ciel lui-même dans la distribution de ses bienfaits, car il arrose la terre sans le secours des orages et des pluies; le débordement des fleuves est presque toujours un signal de calamités, et répand ordinairement la terreur : l'inondation du fleuve d'Égypte est au contraire la source de tous les biens, et, lorsqu'il déborde, des bénédictions se font entendre sur ses rives; ses eaux bienfaisantes, sans recevoir aucun tribut du pays qu'il parcourt, suffisent à tous les besoins des campagnes et des cités, abreuvent tous les animaux, toutes les plantes, remplissent un grand nombre de canaux dont plusieurs ressemblent à des rivières, et se partagent en deux branches principales, qui vont se jeter à la mer. Non seulement les eaux du fleuve répandent la fécondité, mais le sol même qu'elles fertilisent est leur ouvrage. Vous connaissez la vénération des anciens Égyptiens pour le Nil, qu'ils regardaient comme une émanation divine de Knouphis [9] à la tunique bleue et à la tête de bélier; ils avaient dans leur croyance religieuse un Nil terrestre et un Nil

[1] Extrait de la *Correspondance d'Orient.* — [2] *Nil.* Grand fleuve de l'Afrique orientale. C'est le Nil qui fertilise l'Égypte par le noir limon qu'il y dépose. — [3] *Scamandre,* rivière de la Troade. Elle prenait naissance dans les montagnes Idéennes, au pied des murailles de l'ancienne Troie, par deux sources, l'une chaude, l'autre froide. Elle se réunissait au *Simoïs,* autre rivière de la Troade. Il est souvent parlé de ces deux rivières dans l'Iliade d'Homère. — [4] *Le Granique.* Petite rivière d'Asie Mineure, célèbre par la victoire d'Alexandre sur Memnon le Rhodien. — [5] *Ilissus.* Ruisseau qui descendait du mont Hymette et se jetait dans le golfe d'Égine. — [6] *Céphise.* Ruisseau de l'ancienne Grèce qui passait au nord d'Athènes en baignant le mur du Pirée (port d'Athènes). — [7] *Delta.* On appelle ainsi les dépôts d'alluvion, formés à l'embouchure des fleuves et qui prennent la forme triangulaire, comme la 4e lettre de l'alphabet grec Δ. Le *Delta du Nil,* c'est la Basse-Égypte, territoire de forme triangulaire. — [8] Le premier gonflement se fait sentir dans la Haute-Égypte, vers le commencement de juin, et au Caire dans les premiers jours de juillet. — [9] *Knouphis.* Les anciens Égyptiens avaient divinisé le Nil; quand commençait le débordement, ils sacrifiaient en son honneur des taureaux noirs et répandaient sur ses ondes des fleurs de lotus. (CH.-A.) *Knouphis* ou *Knef,* dieu égyptien, était considéré comme le principe fécondateur et créateur. —

céleste, comme nous autres chrétiens nous avons une Jérusalem de la terre et une Jérusalem du ciel [10]; le culte du fleuve divin n'existe plus, mais ses bienfaits nous restent; et les peuples reconnaissants l'appellent encore le *bon* Nil, nom qu'on a toujours donné à la Providence.

Quelle est l'origine de ce fleuve miraculeux? C'est une question qu'on fait en vain [11] depuis trois ou quatre mille ans. Cette ignorance des sources du Nil a donné lieu à beaucoup de fables pleines de poésie; car tel est l'esprit de l'homme, qu'il veut toujours tout savoir, et que, pour lui, il n'y a rien de plus poétique que ce qu'il ne sait pas. De toutes les espérances qu'on avait données au monde savant, de toutes les convictions qui s'étaient formées, il ne reste aujourd'hui qu'une opinion vague et confuse qui place les sources du Nil dans le Gebel-el-Kamar [12], ou les montagnes de la Lune, à plus de huit cents lieues des embouchures du fleuve.

Cependant les recherches n'ont point été abandonnées; on s'occupe maintenant de nouvelles tentatives; je dois vous dire que, pour mon compte, j'attends fort paisiblement les résultats de ces grandes entreprises : si les nouveaux efforts des voyageurs sont couronnés d'un plein succès, je jouirai de la découverte, et j'applaudirai de tout mon cœur à ceux qui l'auront faite; si on ne découvre rien de ce qu'on a vainement cherché jusqu'à présent, l'ignorance où nous resterons aura aussi ses charmes : car le Nil, avec ses sources toujours mystérieuses, ressemblera encore pour nous à la Divinité, qui ne se manifeste que par ses bienfaits, et ne cessera point de nous rappeler le temps où il était dieu [13].

J. Michaud (1767-1839).

93. — *Venise* [1].

L'aspect de Venise est plus étonnant qu'agréable : on croit d'abord voir une ville submergée, et la réflexion est nécessaire pour admirer le génie des mortels qui ont conquis cette demeure sur les eaux. Naples est bâtie en amphithéâtre au bord de la mer; mais Venise étant sur un terrain tout à fait plat, les clochers ressemblent aux mâts d'un vaisseau qui resterait immobile au milieu des ondes. Un sentiment de tristesse s'empare de l'imagination en entrant dans Venise. On prend congé de la végétation; on ne voit pas même une mouche en ce séjour : tous les animaux en sont bannis, et l'homme est là seul pour lutter contre la mer.

[10] Jérusalem *céleste*, Jérusalem *nouvelle*, se dit, dans le style biblique, du séjour des bienheureux. — [11] « Chez les anciens Romains, *caput Nili quærere*, chercher les sources du Nil, était une locution proverbiale qui signifiait : chercher une chose impossible. » (Ch.-A.) — [12] *Gebel* ou *Djebel*, c'est-à-dire, en arabe, *montagne*. *Djebel-el-Kamar*, chaîne de montagnes appelée par les anciens *Monts de la Lune*, située au S. de l'Équateur. — [13] Voici ce que l'on sait aujourd'hui des sources du Nil : Le grand lac *Oukeréoué* ou *Victoria Nijanza* est le réservoir supérieur qui alimente le Nil blanc ou *Bahr-el-Abiad*. Stanley a d'abord regardé comme affluent principal du lac le *Chimijou*, qui, né à 5° de latitude australe, finit au sud-est du lac. Des découvertes subséquentes ont déterminé le hardi voyageur à considérer comme la source du Nil la *Kitangoulé* ou le *Nil Alexandra*. Il sort du *lac Alexandra* au sud-ouest du lac *Oukeréoué*, mais Stanley n'en a pas reconnu la source. (Leq.)

[1] *Venise*. Bâtie au milieu des lagunes; formée d'un groupe de 70 îles, reliées les unes aux autres par

Le silence est profond dans cette ville, dont les rues sont des canaux [2], et le bruit des rames est l'unique interruption de ce silence. Ce n'est pas la campagne, puisqu'on n'y entend pas le moindre mouvement; ce n'est pas même un vaisseau, puisqu'on n'avance pas; c'est une demeure dont l'orage fait une prison; car il y a des moments où l'on ne peut sortir de la ville ni de chez soi. On trouve à Venise des hommes du peuple qui n'ont jamais été d'un quartier à l'autre, qui n'ont pas vu la place Saint-Marc [3], et pour qui la vue d'un cheval ou d'un arbre serait une véritable merveille. Ces gondoles [4] noires qui glissent sur les canaux ressemblent à des cercueils ou à des berceaux, à la dernière et à la première demeure de l'homme. Le soir, on ne voit passer que le reflet des lanternes qui éclairent les gondoles; car, de nuit, leur couleur noire empêche de les distinguer. On dirait que ce sont des ombres qui glissent sur l'eau, guidées par une petite étoile. Dans ce séjour, tout est mystère, le gouvernement et les coutumes. Sans doute il y a beaucoup de jouissance pour le cœur et la raison, quand on parvient à pénétrer dans tous ces secrets; mais les étrangers doivent trouver l'impression du premier moment singulièrement triste.

Mme de Staël (1766-1817).

94. — *Deux perspectives de la nature.*

I

PRIÈRE DU SOIR A BORD D'UN VAISSEAU.

Je ne suis rien; je ne suis qu'un simple solitaire; j'ai souvent entendu les savants disputer sur le premier Être, et je ne les ai point compris : mais j'ai toujours remarqué que c'est à la vue des grandes scènes de la nature que cet Être inconnu se manifeste au cœur de l'homme. Un soir (il faisait un profond calme), nous nous trouvions dans ces belles mers qui baignent les rivages de la Virginie [1]; toutes les voiles étaient pliées; j'étais occupé sous le pont [2], lorsque j'entendis la cloche qui appelait l'équipage [3] à la prière : je me hâtai d'aller mêler mes vœux à ceux de mes compagnons de voyage. Les officiers étaient sur le château [4] de poupe avec les passagers; l'aumônier, un livre à la main, se tenait un peu en avant d'eux; les matelots étaient répandus pêle-mêle sur le tillac : nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau, qui regardait l'occident.

450 ponts. — [2] Les îles laissent entre elles 149 canaux, qui sont comme les rues principales de la ville. — [3] La *place Saint-Marc* est le point central, le rendez-vous général de Venise. C'est là que se trouve la magnifique basilique de Saint-Marc avec ses 500 colonnes de marbre que surmontent des chevaux apportés jadis de Constantinople. — [4] *Gondoles.* On ne compte pas moins de 9,000 gondoles noires sillonnant les canaux de Venise.

[1] *La Virginie.* Un des États-Unis de l'Amérique du Nord, capitale Richmond. — [2] *Pont.* Terme de marine. Plancher établi dans la longueur du navire, soit pour couvrir la cale, soit pour former un étage, comme dans une maison d'habitation. Il y a des vaisseaux à deux ponts, à trois ponts. Quand on dit absolument *le pont*, on entend ordinairement le *tillac*, c'est-à-dire le pont supérieur. — [3] *Équipage.* Le personnel qui fait la manœuvre et le service d'un vaisseau. — [4] *Château.* Terme de marine ancienne.

Le globe du soleil prêt à se plonger dans les flots apparaissait entre les cordages du navire, au milieu des espaces sans bornes. On eût dit, par les balancements de la poupe, que l'astre radieux changeait à chaque instant d'horizon. Quelques nuages étaient jetés sans ordre dans l'orient, où la lune montait avec lenteur; le reste du ciel était pur : vers le nord, formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit, une trombe [5], brillante des couleurs du prisme [6], s'élevait de la mer comme un pilier de cristal supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre, celui qui, dans ce spectacle, n'eût point reconnu la beauté de Dieu. Des larmes coulèrent malgré moi de mes paupières, lorsque mes compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner d'une voix rauque leur simple cantique à *Notre-Dame de Bon-Secours*, patronne des mariniers [7]. Qu'elle était touchante, la prière de ces hommes qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemplaient le soleil couchant sur les flots! Comme elle allait à l'âme, cette invocation du pauvre matelot à la mère de douleur! La conscience de notre petitesse à la vue de l'infini, nos chants s'étendant au loin sur les vagues, la nuit s'approchant avec ses embûches, la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles, un équipage religieux saisi d'admiration et de crainte, un prêtre auguste en prière, Dieu penché sur l'abîme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident [8], de l'autre élevant la lune dans l'orient, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la voix de sa créature : voilà ce qu'on ne saurait peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

Passons à la scène terrestre.

II

UNE NUIT DANS LES DÉSERTS DU NOUVEAU MONDE [9].

Un soir je m'étais égaré dans une forêt, à quelque distance de la cataracte de Niagara [10]; bientôt je vis le jour s'éteindre autour de moi, et je goûtai, dans toute sa solitude, le beau spectacle d'une nuit dans les déserts du nouveau monde.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des

Espèce de logement qui était élevé sur la poupe ou sur la proue d'un vaisseau. — [5] *Trombe.* Colonne d'eau conique enlevée par des tourbillons de vent et tournant sur elle-même avec une très grande vitesse. Les trombes de mer ont quelquefois une hauteur de plus de 300 mètres. Tantôt elles s'élèvent en montant de la mer elle-même; tantôt, au contraire, elles descendent des nuages vers l'eau. Quand un vaisseau est surpris par ce terrible météore, le tourbillon l'emporte, et en un instant il est désemparé et coulé bas. Il y a aussi des trombes de terre ou trombes *sèches*, qui produisent les plus effroyables ravages. — [6] *Prisme.* Instrument d'optique triangulaire de verre blanc ou de cristal, qui sert à décomposer la lumière. Le prisme décompose la lumière blanche, et sépare les rayons rouges, orangés, jaunes, verts, bleus, indigo et violets. — [7] *Marinier.* Homme de mer pour la manœuvre d'un vaisseau. *Marin*, qui a la même signification, s'emploie, en outre, dans un sens plus noble, pour désigner celui qui a des notions sérieuses sur l'art de la marine. — [8] *Portes de l'occident.* Voir N° 85, note 3. — [9] Voir N° 81, note 7. — [10] *Cataracte.* Chute d'une grande rivière qui se précipite de haut. — *Niagara.* Rivière de l'Amérique du Nord, entre les États-Unis

arbres à l'horizon opposé. Une brise embaumée, que cette reine des nuits amenait de l'orient avec elle, semblait la précéder dans les forêts comme sa fraîche haleine. L'astre solitaire monta peu à peu dans le ciel ; tantôt il suivait paisiblement sa course azurée [11] ; tantôt il reposait sur des groupes de nues qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues, ployant et déployant leurs voiles [12], se déroulaient en zones diaphanes [13] de satin blanc, se dispersaient en légers flocons d'écume, ou formaient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil qu'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité. La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté [14] de la lune descendait dans les intervalles des arbres, et poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui coulait à mes pieds, tour à tour se perdait dans le bois, tour à tour reparaissait brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétait [15] dans son sein. Dans une savane [16], de l'autre côté de la rivière, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons : des bouleaux agités par les brises et dispersés çà et là formaient des îles d'ombres flottantes sur cette mer immobile de lumière. Auprès, tout aurait été silence et repos, sans la chute de quelques feuilles, le passage d'un vent subit, le gémissement de la hulotte [17] ; au loin, par intervalles, on entendait les sourds mugissements de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de désert en désert, et expiraient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauraient s'exprimer dans les langues humaines ; les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain dans nos champs cultivés l'imagination cherche à s'étendre ; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes : mais dans ces régions sauvages l'âme se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à planer sur le gouffre des cataractes, à méditer au bord des lacs et des fleuves, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu.

CHATEAUBRIAND, *Génie du Christianisme.*

95. — *Le saut* [1] *du Niagara.*

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte, qui s'annonçait par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière Niagara [2], qui sort du lac Érié,

et le Canada. — [11] *Azuré.* Qui est de couleur d'azur. On dit : la voûte *azurée*, les champs *azurés*, pour les espaces célestes. *Course azurée* est une figure hardie, mais pleine d'élégance. — [12] On dit poétiquement les *voiles* de la nuit pour les ténèbres de la nuit. Ce n'est pas l'acception qui convient au mot *voiles* dans ce passage, comme le prouvent les détails qui suivent. Le sens est tout simplement : ces nuages se condensant et se développant tour à tour. — [13] En bandes diaphanes, transparentes. — [14] *Velouté.* Qui a l'aspect du velours. Chateaubriand a dit ailleurs : « L'éclat *velouté* de la campagne. » — [15] *Répéter.* Reproduire, réfléchir. — [16] *Savane.* Nom, dans les Antilles, la Guyane et ailleurs, des prairies et de toutes les plaines qui produisent de l'herbe pour la nourriture des bestiaux. — [17] *Hulotte.* Gros oiseau de nuit. « La hulotte, qu'on peut appeler aussi la chouette noire, est la plus grande de toutes les chouettes. » (BUFFON.) On dit aussi *huette.*

[1] *Saut.* Chute d'eau au courant d'une rivière. Syn. *Cataracte.* Voir N° 94, note 10. — [2] *Niagara.* Voir

et se jette dans le lac Ontario [3]; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds. Depuis le lac Érié jusqu'au saut, le fleuve accourt par une pente rapide; et au moment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer, dont les torrents se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval [4]. Entre les deux chutes s'avance une île creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve, qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en nappe de neige et brille au soleil de toutes les couleurs; celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante; on dirait une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. Frappant le roc ébranlé, l'eau rejaillit en tourbillons d'écume, qui s'élèvent au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles entraînés par le courant d'air descendent en tournoyant au fond du gouffre; et des carcajoux [5] se suspendent par leurs queues flexibles au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme les cadavres brisés des élans [6] et des ours.

CHATEAUBRIAND.

96. — *Les Arabes* [1].

Les Arabes, partout où je les ai vus, en Judée, en Égypte, et même en Barbarie [2], m'ont paru d'une taille plutôt grande que petite. Leur démarche est fière. Ils sont bien faits et légers. Ils ont la tête ovale, le front haut et arqué [3], le nez aquilin, les yeux grands et coupés en amande, le regard humide [4] et singulièrement doux : rien n'annoncerait chez eux le sauvage, s'ils avaient toujours la bouche fermée; mais aussitôt qu'ils viennent à parler, on entend une langue bruyante et fortement aspirée, on aperçoit de longues dents éblouissantes de blancheur, comme celles des chacals et des onces [5] :

N° 94, note 10. — [3] *Érié.* Grand lac de l'Amérique du Nord. Il a 402 kil. sur 128 dans sa plus grande largeur. Le lac *Ontario* est plus petit : sa plus grande longueur est de 289 kil., sa largeur moyenne, de 104 kil., sa profondeur moyenne, de 150 mètres. — [4] Les eaux, divisées par la petite île des Chèvres, se précipitent en deux chutes : celle dite *du Fer-à-cheval*, du côté du Canada, a 600 mètres de large; celle du côté des États-Unis, a 200 mètres. La masse énorme et la rapidité des eaux, entraînant sans cesse des rochers du fond de leur lit, ont fait reculer la cataracte à 50 mètres au-dessus de l'endroit où elle était il y a un demi-siècle. (DEZOBRY et BACHELET.) — [5] *Carcajou.* « Ne faudrait-il pas *kincajou* (ou kinkajou)? Le *carcajou* appartient à la famille des blaireaux; le *kincajou* se rapproche beaucoup de l'espèce des singes. Il est facile à celui-ci de s'attacher par la queue aux branches des arbres : l'autre évidemment ne peut le faire. » (CHARLES-ANDRÉ.) Chateaubriand lui-même dit ailleurs : « Le *carcajou* est une espèce de tigre et de grand chat. » « Les *kinkajous* sont remarquables par leur queue longue et prenante comme celle des sapajous. » (MILNE EDWARDS.) — [6] *Élan.* Espèce de cerf.

[1] *Arabie.* Vaste presqu'île située au S.-O. de l'Asie, entre la mer Rouge et le golfe Persique. — [2] *Judée.* Palestine ou Terre-Sainte. Voir N° 69, note 12. — *Égypte.* Contrée de l'Afrique. — *Barbarie* ou *États Barbaresques.* Vaste région au nord de l'Afrique. Elle prend son nom de ses habitants primitifs, les *Berbères* ou *Berbers.* — [3] *Arqué.* Courbé en arc. — [4] Se dit du regard d'un œil qui est légèrement mouillé, ce qui lui donne quelque chose de doux et de brillant à la fois. — [5] *Chacal.* Animal de la taille du renard, mais plus haut sur jambes, et très féroce. *Once.* Le chat once, dit aussi *jaguar.* « L'*once* diffère de la pan-

différents en cela du sauvage américain, dont la férocité est dans le regard et l'expression humaine dans la bouche...

La plupart des Arabes portent une tunique nouée autour des reins par une ceinture. Tantôt ils ôtent un bras de la manche de cette tunique [6], et ils sont alors drapés [7] à la manière antique : tantôt ils s'enveloppent dans une couverture de laine blanche, qui leur sert de toge [8], de manteau ou de voile, selon qu'ils la roulent autour d'eux, la suspendent sur leurs épaules ou la jettent sur leur tête. Ils marchent pieds nus. Ils sont armés d'un poignard, d'une lance et d'un long fusil.

Les tribus voyagent en caravane [9]; les chameaux cheminent à la file. Le chameau de tête [10] est attaché par une corde de bourre [11] de palmier au cou d'un âne, qui est le guide de la troupe : celui-ci, comme chef, est exempt de tout fardeau et jouit de divers privilèges ; chez les tribus riches, les chameaux sont ornés de franges, de banderoles [12] et de plumes.

Les juments, selon la noblesse de leurs races, sont traitées avec plus ou moins d'honneurs, mais toujours avec une rigueur extrême. On ne met point les chevaux à l'ombre ; on les laisse exposés à toute l'ardeur du soleil, attachés en terre à des piquets par les quatre pieds [13], de manière à les rendre immobiles; on ne leur ôte jamais la selle ; souvent ils ne boivent qu'une seule fois et ne mangent qu'un peu d'orge en vingt-quatre heures. Un traitement si rude, loin de les faire dépérir, leur donne la sobriété, la patience et la vitesse. J'ai souvent admiré un cheval arabe ainsi enchaîné dans le sable brûlant, les crins descendant épars, la tête baissée entre les jambes pour trouver un peu d'ombre, et laissant tomber de son œil sauvage un regard oblique sur son maître. Avez-vous dégagé ses pieds des entraves [13], vous êtes-vous élancé sur son dos, « il écume, il frémit, il dévore la terre; la trompette sonne, il dit : Allons! » et vous reconnaissez le cheval de Job [14].

thère en ce qu'il est bien plus petit, qu'il a la queue beaucoup plus longue, le poil plus long aussi et d'une couleur grise ou blanchâtre. » (Buffon.) « On le dresse à la chasse et on s'en sert à cet usage en Perse et dans plusieurs autres provinces de l'Asie. » (Id.) — [6] *Tunique.* Vêtement en laine blanche, en usage chez les anciens Romains et chez la plupart des peuples de l'antiquité. Elle enveloppait tout le corps, avec une ouverture pour passer la tête, était sans manches et descendait jusqu'aux genoux. — [7] *Se draper.* Disposer son costume à l'antique. Ne se dit qu'à propos de vêtements amples et flottants. — [8] *Toge.* Habit distinctif du citoyen romain; ample manteau de laine blanche. La toge se mettait par dessus la tunique ; on la posait sur l'épaule gauche, un pan descendait droit par derrière, et du reste on s'enveloppait tout le corps de manière à laisser libre le bras droit. La partie supérieure pouvait se ramener sur la tête. (Dezobry et Bachelet.) — [9] *Caravane.* Voir N° 42, note 3. — [10] *Chameau de tête.* Qui marche en tête, à la tête de la caravane. — [11] *Bourre.* Duvet qui couvre certains bourgeons à leur naissance. — [12] *Banderole.* Petit étendard déployé en forme d'ornement. — [13] Voir N° 49, note 10. — [14] *Job.* Personnage de la Bible, célèbre par sa piété et sa résignation. *Le cheval de Job,* c'est-à-dire le cheval dont il est parlé dans la Bible, au chapitre xxxix du *Livre de Job :*

« Est-ce toi qui as donné la force au cheval, qui as hérissé son cou d'une crinière mouvante?
« Le feras-tu bondir comme la sauterelle? son souffle répand la terreur.
« Il creuse du pied la terre, il s'élance avec orgueil, il court au-devant des armes.
« Il se rit de la peur, il affronte le glaive.
« Sur lui le bruit du carquois retentit, la flamme de la lance et du javelot étincelle.
« *Il bouillonne, il frémit, il dévore la terre.*
« A-t-il entendu la trompette? C'est elle. Il dit : Allons ; et de loin il respire le combat, la voix tonnante

Tout ce qu'on dit de la passion des Arabes pour les contes est vrai, et j'en vais citer un exemple : pendant la nuit que nous venions de passer sur la grève de la mer Morte, nos Bethléémites [15] étaient assis autour de leur bûcher, leurs fusils couchés à terre à leurs côtés, les chevaux, attachés à des piquets, formant un second cercle en dehors. Après avoir bu le café et parlé beaucoup ensemble, ces Arabes tombèrent dans le silence, à l'exception du cheik [16]. Je voyais à la lueur du feu ses gestes expressifs, sa barbe noire, ses dents blanches, les diverses formes qu'il donnait à son vêtement en continuant son récit. Ses compagnons l'écoutaient dans une attention profonde, tous penchés en avant, le visage sur la flamme, tantôt poussant un cri d'admiration, tantôt répétant avec emphase les gestes du conteur; quelques têtes de chevaux qui s'avançaient au-dessus de la troupe, et qui se dessinaient dans l'ombre, achevaient de donner à ce tableau le caractère le plus pittoresque, surtout lorsqu'on y joignait un coin de paysage de la mer Morte et des montagnes de Judée.

CHATEAUBRIAND. *Itinéraire.*

97. — *Attachement de la poule pour ses poussins.*

Cette mère qui a montré tant d'ardeur pour couver, qui a couvé avec tant d'assiduité, qui a soigné avec tant d'intérêt des embryons [1] qui n'existaient point encore pour elle, ne se refroidit [2] pas lorsque ses poussins sont éclos; son attachement, fortifié par la vue de ces petits êtres qui lui doivent la naissance, s'accroît encore tous les jours par les nouveaux soins qu'exige leur faiblesse : sans cesse occupée d'eux, elle ne cherche de la nourriture que pour eux; si elle n'en trouve point, elle gratte la terre avec ses ongles pour lui arracher les aliments qu'elle récèle dans son sein; et elle s'en prive en leur faveur : elle les rappelle lorsqu'ils s'égarent, les met sous ses ailes à l'abri des intempéries, et les couve une seconde fois : elle se livre à ces tendres soins avec tant d'ardeur [3] et de souci, que sa constitution en est sensiblement altérée, et qu'il est facile de distinguer de toute autre poule une mère qui mène ses petits, soit à ses plumes hérissées et à ses ailes traînantes, soit au son enroué de sa voix et à ses différentes inflexions [4] toutes expressives et ayant toutes une forte empreinte de sollicitude et d'affection maternelle.

Mais, si elle s'oublie elle-même pour conserver ses petits, elle s'expose à tout pour les défendre : paraît-il un épervier dans l'air, cette mère si faible, si timide, et qui, en toute autre circonstance, chercherait son salut dans la fuite, devient intrépide par tendresse; elle s'élance au-devant de la serre redoutable, et, par ses cris redoublés, ses battements d'ailes, et son audace, elle en

des chefs et le fracas des armes. » (DE GENOUDE, *Leçons et modèles de littérature sacrée.*) — [15] *Bethléémites.* Habitants de Bethléem, village de l'ancienne Palestine, lieu de naissance de Jésus-Christ. Aujourd'hui *Beit el Lahm*, en Syrie. — [16] *Cheik* ou *scheïk*, chef de tribu arabe.

[1] *Embryon.* Germe, dans son premier état, d'un être organisé, d'une plante. — [2] *Se refroidir.* Fig. : n'avoir plus la même ardeur. — [3] *Tant d'ardeur.* Cette expression se trouve déjà au début du morceau; la même tournure de phrase revient aussi trop souvent dans cet alinéa. (CHARLES-ANDRÉ.) — [4] *Inflexions.*

impose souvent à l'oiseau carnassier, qui, rebuté d'une résistance imprévue, s'éloigne et va chercher une proie plus facile. Elle paraît avoir toutes les qualités du bon cœur ; mais ce qui ne fait pas autant d'honneur au surplus [5] de son instinct, c'est que, si par hasard on lui a donné à couver des œufs de cane ou de tout autre oiseau de rivière, son affection n'est pas moindre pour ces étrangers qu'elle le serait pour ses propres poussins : elle ne voit pas qu'elle n'est que leur nourrice ou leur bonne [6], et non pas leur mère ; et lorsqu'ils vont, guidés par la nature, s'ébattre ou se plonger dans la rivière voisine, c'est un spectacle singulier de voir la surprise, les inquiétudes, les transes de cette pauvre nourrice, qui se croit encore mère [7], et qui, pressée du désir de les suivre au milieu des eaux, mais retenue par une répugnance invincible pour cet élément, s'agite incertaine sur le rivage, tremble et se désole, voyant toute sa couvée dans un péril évident, sans oser lui donner de secours.

Gueneau de Montbeillard (1720-1785).

98. — *Les castors.*

Les castors [1] commencent par s'assembler au mois de juin ou de juillet pour se réunir en société ; ils arrivent en nombre et de plusieurs côtés, et forment bientôt une troupe de deux ou trois cents : le lieu du rendez-vous est ordinairement le lieu de l'établissement, et c'est toujours au bord des eaux. Si ce sont des eaux plates [2], et qui se soutiennent à la même hauteur comme dans un lac, ils se dispensent d'y construire une digue ; mais dans les eaux courantes et qui sont sujettes à hausser ou baisser, comme sur les ruisseaux, les rivières, ils établissent une chaussée [3] ; et par cette retenue [4] ils forment une espèce d'étang ou de pièce d'eau, qui se soutient toujours à la même hauteur. La chaussée traverse la rivière comme une écluse, et va d'un bord à l'autre ; elle a souvent quatre-vingts ou cent pieds de longueur sur dix ou douze pieds d'épaisseur à sa base. Cette construction paraît énorme pour des animaux de cette taille [5], et suppose en effet un travail immense : mais la solidité avec laquelle l'ouvrage est construit étonne encore plus que sa grandeur. L'endroit de la rivière où ils établissent cette digue est ordinairement peu profond ; s'il se trouve sur le bord un gros arbre qui puisse tomber dans l'eau, ils commencent par l'abattre pour en faire la pièce principale de leur construction. Cet arbre est souvent plus gros que le corps d'un homme ;

Changements de ton, d'accent dans la voix. — [5] *Le surplus* de son instinct, *le reste* de son instinct. Expression négligee. (Ch.-A.) — [6] *Leur bonne*. Le mot est très joli ; mais il y a moins de recherche d'esprit dans Buffon. (Id.) — [7] Ce passage n'est pas exempt d'une certaine affèterie. (Id.)

[1] *Castor*. Quadrupède mammifère de l'ordre des rongeurs, qui habite ordinairement dans les lieux aquatiques. (Ac.) On les trouve surtout au Canada et dans toute l'Amérique du Nord. — [2] *Eaux plates*. A surface unie et tranquille. Ce terme est opposé à *eaux courantes*, deux lignes plus loin. — [3] *Chaussée*. Levée de terre qu'on fait au bord d'une rivière, d'un étang, pour retenir l'eau. — [4] *Retenue*. Sorte d'écluse qui sert à retenir l'eau. — [5] *Taille*. Les plus grands castors pèsent cinquante à soixante livres, et n'ont

ils le scient, ils le rongent au pied; et, sans autre instrument que leurs quatre dents incisives, ils le coupent en assez peu de temps, et le font tomber du côté qu'il leur plaît; c'est-à-dire en travers sur la rivière; ensuite ils coupent les branches de la cime de cet arbre tombé, pour le mettre de niveau et le faire porter [6] partout également. Ces opérations se font en commun : plusieurs castors rongent ensemble le pied de l'arbre pour l'abattre; plusieurs aussi vont ensemble pour en couper les branches lorsqu'il est abattu; d'autres parcourent en même temps les bords de la rivière, et coupent de moindres arbres, les uns gros comme la jambe, les autres comme la cuisse; ils les dépècent [7] et les scient à une certaine hauteur pour en faire des pieux; ils amènent ces pièces de bois, d'abord par terre jusqu'au bord de la rivière, et ensuite par eau jusqu'au lieu de leur construction; ils en font une espèce de pilotis [8] serré, qu'ils enfoncent encore en entrelaçant des branches entre les pieux. Cette opération suppose bien des difficultés vaincues; car, pour dresser ces pieux et les mettre dans une situation à peu près perpendiculaire, il faut qu'avec les dents ils élèvent le gros bout contre le bord de la rivière, ou contre l'arbre qui la traverse; que d'autres plongent en même temps jusqu'au fond de l'eau pour y creuser avec les pieds de devant un trou, dans lequel ils font entrer la pointe du pieu, afin qu'il puisse se tenir debout. A mesure que les uns plantent ainsi leurs pieux, les autres vont chercher de la terre qu'ils gâchent [9] avec leurs pieds et battent avec leur queue; ils la portent dans leur gueule et avec les pieds de devant, et ils en transportent une si grande quantité, qu'ils en remplissent tous les intervalles de leur pilotis. Ce pilotis est composé de plusieurs rangs de pieux, tous égaux en hauteur, et tous plantés les uns contre les autres; il s'étend d'un bord à l'autre de la rivière, il est rempli et maçonné partout. Les pieux sont plantés verticalement du côté de la chute de l'eau : tout l'ouvrage est au contraire en talus [10] du côté qui en soutient la charge, en sorte que la chaussée, qui a dix ou douze pieds de largeur à la base, se réduit à deux ou trois pieds d'épaisseur au sommet; elle a donc non seulement toute l'étendue, toute la solidité nécessaire, mais encore la forme la plus convenable pour retenir l'eau, l'empêcher de passer, en soutenir le poids, et en rompre les efforts. Au haut de la chaussée, c'est-à-dire dans la partie où elle a le moins d'épaisseur, ils pratiquent deux ou trois ouvertures en pente qui sont autant de décharges [11] de superficie qu'ils élargissent ou rétrécissent selon que la rivière vient à hausser ou baisser, et lorsque par des inondations trop grandes ou trop subites il se fait quelques brèches à leur digue, ils savent les réparer et travailler de nouveau dès que les eaux sont baissées. BUFFON.

guère que trois pieds de longueur depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue. — [6] *Porter*. Intransitif : toucher. — [7] *Dépecer*. Mettre en pièces, couper en morceaux. — [8] *Un pilotis*. Ensemble de pilots ou pieux de forte dimension mis en terre. — [9] *Gâcher*. Délayer du mortier ou du plâtre pour maçonner. — [10] *Talus*. Pente assez forte. — [11] *Décharge* se dit, en architecture, d'une construction faite pour soulager quelque partie d'un édifice du poids qui est au-dessus.

99. — Les moucherons et leurs danses.

Je me suis arrêté quelquefois avec plaisir à voir des moucherons, après la pluie, danser en rond des espèces de ballets. Ils se divisent en quadrilles [1], qui s'élèvent, s'abaissent, circulent et s'entrelacent sans se confondre. Il semble que ces enfants de l'air soient nés pour danser; ils font aussi entendre au milieu de leurs bals des espèces de chants. Leurs gosiers ne sont pas résonnants comme ceux des oiseaux, mais leurs ailes, ainsi que des archets, frappent l'air, et en tirent des murmures agréables. Mais souvent une sombre hirondelle traverse tout à coup leur troupe légère, et avale à la fois des groupes entiers de danseurs. Cependant leur fête n'en est pas interrompue. Tous continuent à danser et à chanter. Leur vie, après tout, est une image de la nôtre. Les hommes se bercent de vaines illusions, tandis que la mort, comme un oiseau de proie, passe au milieu d'eux, les engloutit tour à tour sans interrompre la foule qui cherche le plaisir.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Harmonies de la nature.*

100. — Le lis et la rose.

Pour me montrer le caractère d'une fleur, les botanistes me la font voir sèche, décolorée, et étendue dans un herbier. Est-ce dans cet état que je reconnaîtrai un lis? N'est-ce pas sur le bord d'un ruisseau, élevant au milieu des herbes sa tige auguste [1], et réfléchissant dans les eaux ses beaux calices plus blancs que l'ivoire, que j'admirerai le roi des vallées? Sa blancheur incomparable n'est-elle pas encore plus éclatante quand elle est mouchetée, comme de gouttes de corail, par de petits scarabées [2] écarlates, hémisphériques, piquetés [3] de noir, qui y cherchent presque toujours un asile? Qui est-ce qui peut reconnaître dans une rose sèche la reine des fleurs? Pour qu'elle soit à la fois un objet d'amour et de philosophie [4], il faut la voir lorsque, sortant des fentes d'un rocher humide, elle brille sur sa propre verdure, que le zéphyr la balance sur sa tige hérissée d'épines, que l'aurore l'a couverte de pleurs [5], et qu'elle appelle par son éclat et par ses parfums la main des amants. Quelquefois une cantharide [6], nichée dans sa corolle, en relève le carmin par son vert d'émeraude [7]; c'est alors que cette fleur semble

[1] *Quadrille.* Terme de danse. L'Académie, dans la nouvelle édition de son Dictionnaire, le donne toujours comme substantif féminin, bien que l'usage actuel le fasse constamment masculin. Littré admet ce dernier genre.

[1] *Auguste.* Imposante, majestueuse. — [2] *Scarabée.* Genre d'insectes dont les ailes sont recouvertes par des étuis cornés. — [3] *Piqueté.* Parsemé de petites taches, de petits points semblables à des piqûres. (LITTRÉ.) L'Académie n'admet pas ce mot, qu'on trouve cependant déjà dans Buffon : « Un blanc terne, *piqueté* de rougeâtre. » L'Académie ne donne pas même le verbe *piqueter*, qui est un terme technique : tracer une ligne avec des piquets, etc. — [4] Un objet de méditations. — [5] Baignée de rosée. — [6] *Cantharide.* Insecte coléoptère, c'est-à-dire pourvu de quatre ailes, dont les supérieures, qui sont solides et cornées, recouvrent les inférieures en manière de gaines. On dit quelquefois adjectivement *mouche cantharide*, bien que cet insecte ne soit pas une mouche. (ACAD.) — [7] *Émeraude.* Voir N° 69, note 15.

nous dire que, symbole du plaisir par ses charmes et par sa rapidité, elle porte, comme lui, le danger autour d'elle, et le repentir dans son sein.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Études de la nature.*

101. — Le pigeon, l'hirondelle et le moineau.

Le pigeon, l'hirondelle et le moineau sont les hôtes volontaires de la maison de l'homme. On croirait que la nature les a produits tout exprès pour entretenir dans sa pensée le souvenir de son état, et pour ne pas lui laisser perdre de vue ses anciens rapports avec le reste du monde créé. Ils ne sont pas ses vassaux [1] par droit de conquête; seulement ils aiment à vivre dans les bâtiments qu'il a édifiés, et y accourent à l'envi comme s'ils étaient faits pour eux. Ils l'enchantent des grâces variées de leur vol, de leurs chants et de leurs couleurs; car le pigeon plane avec élégance et avec noblesse, il roucoule tendrement, il déploie au soleil les richesses de sa robe nuée [2] de mille reflets, il reproduit tous les jours sous nos yeux ces miracles d'inconsolable constance dont les poètes sont obligés de lui emprunter le modèle.

L'hirondelle, au vêtement plus sévère, comme il convient à une exilée, file, s'égare et disparaît dans l'air; elle va au loin pour nous préparer à la perdre: elle vient de loin pour nous consoler par l'idée de la revoir. Elle ne sait que susurrer [3] et se plaindre, et son murmure inquiet ressemble à des pleurs, parce qu'elle a le soin d'une famille. On sait de quels enseignements elle est chargée pour nous : elle annonce la pluie, elle annonce le beau temps, elle annonce le deuil de l'année, elle annonce le retour de la bonne saison, elle porte sur ses ailes noires le calendrier du laboureur. C'est elle qui apprit à nos pères l'art de l'architecture rustique, c'est elle qui apprend à nos filles les sollicitudes et les soins de la maternité.

Le moineau, habillé comme un simple paysan, pauvre mais robuste, de bonne humeur, et tout dispos pour une fête, le moineau vit indiscret, curieux, pétulant et bouffon, vole, sautille, bondit au milieu de nos troupeaux et de nos enfants. Il babille, il jargonne, il siffle, il porte partout la gaieté. Libre habitant du toit domestique, on [4] lui doit tout ce qu'il dérobe, on lui donne tout ce qu'il demande, et il le sait si bien qu'il ne manque jamais, quand la neige couvre la terre où dorment les semences que nous lui avons confiées, de venir frapper du bec, avec un air résolu, à la vitre de la salle à manger, pour réclamer les miettes du festin. En vérité, j'imagine que le premier homme qui fit servir sur sa table le pigeon de ses tourelles, l'hirondelle de ses corniches, et le moineau de ses murailles, viola outrageusement les saintes lois de l'hospitalité.

CH. NODIER.

[1] *Vassal.* Fig. : sujet, subordonné. — [2] *Nué,* syn. *nuancé;* où les couleurs sont assorties. L'étymologie de ces deux mots est la même, *nue,* par allusion aux reflets que présentent les nues. *Nuer* ne s'emploie pas au fig. — [3] *Susurrer.* Nodier affectionne ce mot. Voir N° 72, note 4. — [4] *Libre habitant ... on.* Anacoluthe; tournure dans laquelle, commençant par une construction, on finit par une autre.

102. — La Maisonnette.

Dès le premier moment, le séjour de la *Maisonnette* [1] me plut. Placée à mi-côte, elle avait vue sur la petite ville de Meulan [2] avec ses deux églises, l'une rendue au culte, l'autre un peu ruinée et changée en magasin; à droite de la ville, les regards tombaient sur l'île Belle, toute en vertes prairies et entourée de grands peupliers; en face, sur le vieux pont de Meulan, et au delà du pont, sur la vaste et fertile vallée de la Seine. La maison, point trop petite, était modeste et modestement arrangée; des deux côtés, en sortant de la salle à manger, de grands arbres et des massifs d'arbustes, sur les derrières et au-dessus de la maison, un jardin planté sans art, mais coupé par des allées montantes [3] le long du coteau et bordées de fleurs. Au haut du jardin, un petit pavillon, bon pour lire seul ou pour causer à deux. Au delà de l'enceinte, toujours en montant, des bois, des champs, d'autres maisons de campagne, d'autres jardins dispersés sur un terrain inégal. J'étais là avec ma femme et mon fils qui venait d'avoir cinq ans. Mes amis venaient me voir. Il n'y avait, dans tout ce qui m'entourait, rien de beau ni de rare : c'était la nature avec ses plus simples ornements, et j'y menais la vie de famille avec ses plus paisibles douceurs. Mais rien ne me manquait, ni l'espace, ni la verdure, ni l'affection, ni la conversation, ni la liberté, ni le travail, ni même la nécessité du travail, aiguillon et frein dont la mollesse et la mobilité [4] humaines ont si souvent besoin. J'étais heureux. Quand l'âme est sereine, le cœur plein [5] et l'esprit actif, les situations les plus diverses ont toutes leur charme et admettent toutes le bonheur.

GUIZOT (1787-1874).

103. — Les travaux dans les mines.

Le règne minéral n'a rien en soi d'aimable et d'attrayant; ses richesses, renfermées dans le sein de la terre, semblent avoir été éloignées des regards de l'homme, pour ne pas tenter sa cupidité; elles sont là comme en réserve pour servir un jour de supplément aux véritables richesses, qui sont plus à sa portée, et dont il perd le goût à mesure qu'il se corrompt. Alors il faut qu'il appelle l'industrie, la peine et le travail, au secours de ses misères; il fouille les entrailles de la terre, il va chercher dans son centre [1], aux risques de sa vie et aux dépens de sa santé, des biens imaginaires [2] à la place des biens réels qu'elle lui offrait d'elle-même quand il savait en jouir. Il fuit le soleil et

[1] *La Maisonnette.* C'était le nom donné à une maison de campagne que M. Guizot habita pendant plusieurs années. — [2] *Meulan* (Seine-et-Oise), arrond. de Versailles, sur la Seine. — [3] *Montantes.* On a critiqué l'accord de cette forme verbale; mais on a perdu de vue que l'idée porte surtout sur l'*état* de ces allées et non sur le complément *le long du coteau.* Voir *Gr.*, nº 508. — [4] *Mobilité.* Inconstance. — [5] *Le cœur plein.* Voir *cœur vide*, Nº 17, note 2.

[1] *Son* centre (de la terre)... *sa* vie, *sa* santé (de l'homme). Bien qu'il n'y ait pas d'équivoque, ces possessifs trop rapprochés se gênent, parce qu'ils ne se rapportent pas au même mot. — [2] Ces biens sont

le jour, qu'il n'est plus digne de voir ; il s'enterre tout vivant, et fait bien, ne méritant plus de vivre à la lumière du jour [3]. Là, des carrières, des gouffres, des forges, des fourneaux, un appareil d'enclumes, de marteaux, de fumée et de feu, succèdent aux douces images des travaux champêtres. Les visages hâves des malheureux qui languissent dans les infectes vapeurs des mines, de noirs forgerons, de hideux cyclopes [4], sont le spectacle que l'appareil des mines substitue, au sein de la terre, à celui de la verdure et des fleurs, du ciel azuré, des bergers enjoués, et des laboureurs robustes, sur sa surface [5].

J.-J. Rousseau.

104. — *L'hiver en Russie.*

On ne connaît en Russie que deux saisons, l'été et l'hiver. L'été commence au mois de juin et finit au mois de septembre. Ce temps suffit pour labourer, semer et recueillir [1]. Le milieu de cette saison est d'une chaleur brûlante : l'air est rempli de mouches de différentes grosseurs. On prétend que c'est de ces insectes que la Moscovie [2] tire son nom. Vers le milieu d'octobre, l'air se charge de vapeurs, le soleil n'y paraît qu'à travers des nuages sombres : même dans les plus beaux jours, son lever et son coucher n'offrent jamais de couleurs brillantes, les nuages sont toujours gris et plombés [3]. On voit une multitude de cygnes, de bécasses, de canards et d'oiseaux de toute espèce s'envoler vers le midi : les corbeaux seuls se réfugient dans les villes, et remplissent les rues et les places publiques. Des tempêtes furieuses agitent les forêts ; une neige épaisse couvre les villes, les champs et les lacs. Alors on se hâte de calfeutrer [4] les maisons, on double les châssis, on abandonne les étages supérieurs, qui deviennent insupportables. Bientôt la rigueur du froid produit partout des effets surprenants. Les lièvres, les loups et les renards deviennent blancs, les écureuils petit-gris [5], et la belette hermine [6] ; le poil des chevaux se change en une espèce de laine frisée. Les personnes qui sortent dans des carrosses bien fermés sont exposées à avoir le nez ou les joues gelées ; le seul remède est de frotter ces parties avec de la neige jusqu'à ce qu'elles rougissent : si l'on entrait sans cette précaution dans un appartement chaud, elles tomberaient sur-le-champ en corruption. Dans les maisons, les vitres se couvrent d'un pouce de glace. Lorsqu'on ouvre les portes, les vapeurs du dedans, frappées

loin d'être imaginaires : ils répondent à des besoins réels. — [3] Tout cela est outré et faux. — [4] *Cyclopes.* Géants fabuleux qui n'avaient qu'un œil rond au milieu du front. Ils habitaient la Sicile et on les donnait pour aides à Vulcain dans ses forges de l'Etna. — [5] Cette page est inspirée par un sentiment généreux ; mais les idées sont contestables, et les vues, exclusives. Le principal mérite est dans le style ; l'antithèse, pleine de poésie, est soutenue avec un art admirable.

[1] *Recueillir.* Faire récolte. — [2] *Moscovie.* Russie. Le plus vaste État du globe. *Moscou* était autrefois la capitale de toute la Russie. *Moscovie* est encore employé dans le style élevé. — [3] *Plombé.* Dont la couleur se rapproche de celle du plomb : livide. — [4] *Calfeutrer.* Boucher les fentes d'une porte, d'une fenêtre, avec des bourrelets, avec des lisières, etc. — [5] *Petit-gris.* Écureuil du Nord. « Plusieurs auteurs prétendent que les petits-gris d'Europe sont différents de ceux d'Amérique, que ces petits-gris d'Europe sont des écureuils de l'espèce commune, dont la saison change seulement la couleur dans le climat de notre Nord. » (Buffon.) —

de l'air extérieur, se changent tout à coup en flocons de neige. Les solives se fendent avec un bruit terrible ; le fer exposé à l'air devient aussi brûlant que le feu, la peau des mains s'y attache et on ne peut l'en arracher qu'avec la plus vive douleur ; un verre d'eau jeté par la fenêtre n'arrive point liquide à terre ; l'esprit-de-vin gèle, et quelquefois le mercure se fixe comme le métal.

C'est alors que commence pour les Russes la saison de l'abondance : on apporte des denrées de plus de trois cents lieues ; du gibier, des moutons, des poissons de la mer Glaciale, des esturgeons [7] du Borysthène [8], tous aussi durs que le marbre : on les met tremper dans l'eau froide qui les dégèle sans en altérer le goût ni la forme. Bientôt le ciel, dégagé de vapeurs, devient serein. La neige brille comme un sable de diamants ; l'air est rempli d'une poussière étincelante que le soleil tient dans un mouvement continuel ; c'est peut-être la cause des aurores boréales [9] : ce sont des rayons lumineux qui s'élancent du nord après le soleil couché, et qui vacillent dans les airs comme des traînées de poudre qui s'enflammeraient par intervalles. L'éclat de ces feux, joint à la lumière tremblante de la lune, rend les nuits d'une magnificence singulière ; le paysage est éclairé d'un jour sombre et doux. Les sapins à pyramides à différents étages, les bouleaux en masse plus étendue, les villages, semblables à des terrasses, sont couverts d'une neige qui réfléchit la lumière, et présentent aux yeux mille objets fantastiques [10]. On croirait voir des forêts, des colonnes, de vastes portiques, des sphinx [11], des avenues entières d'obélisques [12] et de majestueux palais d'albâtre. Si l'on marche, la scène s'anime : ce sont des centaures [13], des harpies [14], des monstres hideux ; puis des tours crénelées, une forteresse inexpugnable, le dieu Thor [15] et sa massue, enfin toute la mythologie du Nord et du Midi. On n'est point le maître de son imagination, et ces jeux de la vision sont quelquefois aussi frappants que si ces objets étaient véritables.

Bernardin de Saint-Pierre.

105. — Les hirondelles.

Je me rappelle que dans mon enfance je passais des heures entières à voir, avec je ne sais quel plaisir triste, voltiger les hirondelles en automne ; un

Hermine. Nom vulgaire de la marte blanche, dont la peau fournit une belle fourrure. — [7] *Esturgeon.* Gros poisson qui remonte de la mer dans les grands fleuves. Il a une longueur de 6 à 8 mètres ; il pèse de douze à quinze cents kilogrammes. Il abonde en Russie. C'est peut-être le poisson le plus utile : sa chair est excellente ; ses œufs salés et assaisonnés constituent un mets connu sous le nom de *caviar ;* sa peau fournit de très bonnes semelles. — [8] *Borysthène.* Aujourd'hui *Dnieper,* fleuve de la Russie d'Europe, le plus grand de l'Europe après le Volga et le Danube. — [9] *Boréal.* Qui est ou qui se montre du côté du Nord. — [10] *Fantastique.* Qui n'existe qu'en imagination. Voir N° 72, note 2. — [11] *Sphinx.* Monstre de la fable ; les poètes lui donnent la tête d'une femme, le corps d'un lion et les ailes d'un aigle. — [12] *Obélisque.* Monument quadrangulaire en forme d'aiguille, élevé sur un piédestal et ordinairement monolithe, c'est-à-dire d'une seule pierre. — [13] *Centaure.* Être mythologique, moitié homme et moitié cheval. — [14] *Harpie.* Monstre ailé et fabuleux qui avait un visage de femme, un corps de vautour, des ongles crochus et tranchants. — [15] *Thor.* Dieu scandinave présidant à l'air, aux saisons, au tonnerre et aux orages. On le représentait avec une couronne et une longue barbe, une massue ou un sceptre à la main, sur un char traîné par deux boucs.

secret instinct me disait que je serais voyageur comme ces oiseaux [1]. Ils se réunissaient, à la fin du mois de septembre, dans les joncs d'un grand étang; là, poussant des cris et exécutant mille évolutions sur les eaux, ils semblaient essayer leurs ailes et se préparer à de longs pèlerinages. Pourquoi, de tous les souvenirs de l'existence, préférons-nous ceux qui remontent vers notre berceau? Les jouissances de l'amour-propre, les illusions de la jeunesse, ne se présentent point avec charme à la mémoire : nous y trouvons au contraire de l'aridité [2] ou de l'amertume; mais les plus petites circonstances réveillent au fond du cœur les émotions du premier âge, et toujours avec un attrait nouveau. Au bord des lacs de l'Amérique, dans un désert inconnu qui ne raconte [3] rien au voyageur, dans une terre qui n'a pour elle que la grandeur de sa solitude, une hirondelle suffisait pour me retracer les scènes des premiers jours de ma vie, comme elle me les a rappelées sur la mer de Syrie [4], à la vue d'une terre antique, retentissante de la voix des siècles et des traditions de l'histoire.

CHATEAUBRIAND, *Itinéraire.*

106. — *La rose et le papillon.*

La puissance [1] animale est d'un ordre bien supérieur à la végétale. Le papillon est plus beau et mieux organisé [2] que la rose. Voyez la reine des fleurs, formée de portions sphériques [3], teinte de la plus riche des couleurs, contrastée [4] par un feuillage du plus beau vert, et balancée par le zéphyr; le papillon la surpasse en harmonie [5] de couleurs, de formes et de mouvements; considérez avec quel art sont composées les quatre ailes dont [6] il vole, la régularité [7] des écailles qui les recouvrent comme des plumes, la variété de leurs teintes brillantes, les six pattes armées de griffes avec lesquelles il résiste aux vents dans son repos, la trompe roulée dont [6] il pompe sa nourriture au sein des fleurs, les antennes [8], organes exquis du toucher, qui couronnent sa tête, et le réseau admirable d'yeux dont elle est entourée au nombre de plus de douze mille. Mais, ce qui le rend bien supérieur à la rose, il a, outre la beauté des formes, les facultés de voir, d'ouïr, d'odorer [9], de savourer [10], de

[1] Nous avons vu qu'en 1791 (à 23 ans) il s'embarqua pour l'Amérique (N° 77, note 4). Quinze ans plus tard, il fit un voyage en Orient. Il est fait allusion à ces deux grands voyages dans les dernières lignes de ce morceau. — [2] *Aridité.* Synonyme de *sécheresse,* au propre et au figuré. Ni l'Académie ni Littré ne donnent les acceptions variées de ce mot, surtout au sens figuré. « Nous y trouvons de l'*aridité* ou de l'*amertume,* » pourrait se traduire ainsi : elles nous laissent *indifférents* ou *repentants.* — [3] *Raconter.* Sens figuré, comme dans cette phrase : « Les cieux *racontent* la gloire de leur créateur. » (FONTENELLE.) — [4] *Syrie.* Région de la Turquie d'Asie bornée à l'ouest par la Méditerranée.

[1] Force de la nature. — [2] *Organisé.* Sens propre : doué d'organes. — [3] Feuilles. — [4] *Contrasté.* Mis en contraste, en opposition. « Cette impression était *contrastée* par le souvenir des caresses... » (J.-J. ROUSSEAU.) — [5] *Harmonie.* Fig. Accord parfait de plusieurs parties qui forment un tout ou qui concourent à une même fin. — [6] *Dont.* Avec lesquelles, à l'aide desquelles. Et plus loin : « La trompe *dont* il pompe. » Voir N° 30, note 13. — [7] « Considérez *avec quel art...; la régularité...; la variété,* etc. » Les compléments énumérés ne sont pas homogènes. — [8] *Antennes.* Filaments mobiles et articulés que les insectes portent sur la tête et que l'on croit être pour eux l'organe principal du toucher. — [9] *Odorer.* Intransitif : avoir de l'odorat. Transitif : flairer, sentir par l'odorat. « Tous les animaux n'*odorent* pas. » (B. DE SAINT-PIERRE.) L'Académie n'admet pas ce verbe. — [10] *Savourer.* Goûter avec attention et avec plaisir. L'emploi de ce

sentir, de se mouvoir, de vouloir, enfin une âme douée de passions [11] et d'intelligence. C'est pour le nourrir que la rose entr'ouvre les glandes nectarées [12] de son sein; c'est pour en protéger les œufs, collés comme un bracelet autour de ses branches, qu'elle est entourée d'épines. La rose ne voit ni n'entend l'enfant qui accourt pour la cueillir; mais le papillon, posé sur elle, échappe à la main prête à le saisir, s'élève dans les airs, s'abaisse, s'éloigne, se rapproche, et, après s'être joué du chasseur, il prend sa volée, et va chercher sur d'autres fleurs une retraite plus tranquille.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *Harmonies de la nature.*

107. — Le Vésuve [1].

Au pied du Vésuve, la campagne est la plus fertile et la mieux cultivée que l'on puisse trouver dans le royaume de Naples, c'est-à-dire dans la contrée de l'Europe la plus favorisée du ciel. La vigne célèbre dont le vin est appelé *Lacryma Christi* [2] se trouve dans cet endroit, et tout à côté des terres dévastées par la lave [3]. On dirait que la nature a fait un dernier effort en ce lieu voisin du volcan, et s'est parée de ses plus beaux dons avant de périr. A mesure que l'on s'élève, on découvre, en se retournant, Naples [4] et l'admirable pays qui l'environne; les rayons du soleil font scintiller la mer comme des pierres précieuses; mais toute la splendeur de la création s'éteint, par degrés, jusqu'à la terre de cendre et de fumée qui annonce d'avance l'approche du volcan. Les laves ferrugineuses [5] des années précédentes tracent sur le sol leur large et noir sillon; et tout est aride autour d'elles. A une certaine hauteur, les oiseaux ne volent plus; à telle autre, les plantes deviennent très rares; puis les insectes mêmes ne trouvent plus rien pour subsister dans cette nature consumée. Enfin tout ce qui a vie disparaît; vous entrez dans l'empire de la mort, et la cendre de cette terre pulvérisée roule sous vos pieds mal affermis.

Un ermite habite là, sur les confins de la vie et de la mort. Un arbre, le dernier adieu de la végétation, est devant sa porte; et c'est à l'ombrage [6] de son pâle feuillage que les voyageurs ont coutume d'attendre que la nuit vienne pour continuer leur route. Car, pendant le jour, les feux du Vésuve ne s'aperçoivent que comme un nuage de fumée, et la lave, si ardente de nuit,

mot dans un sens général, pour indiquer simplement l'organe du goût, est un archaïsme. — [11] *Passions.* Sentiments vifs de l'âme, en bien ou en mal. — [12] *Nectaré.* Qui produit du nectar, dont le suc ressemble au nectar. Voir N° 1, note 4. *Nectaré* n'est pas admis par l'Académie, bien qu'on le trouve employé dès le XVIe siècle.

[1] *Vésuve.* Volcan d'Italie, à 10 kil. de Naples. Il a 45 kil. de tour à sa base et 1,200 mètres de hauteur. — [2] *Lacryma Christi* (*larmes du Christ*). Vin sucré très recherché. — [3] *Lave.* Matière fondue et enflammée, que les volcans vomissent dans le temps de leur éruption, et qui s'écoule en torrents. — [4] *Naples.* Ville du royaume d'Italie, ancienne capitale du royaume des Deux-Siciles. — [5] *Ferrugineux.* Qui tient de la nature du fer ou qui a des parties de fer : une terre *ferrugineuse*, des eaux *ferrugineuses*. — [6] A l'ombrage. On dit plus souvent *sous* l'ombrage; « à l'ombr*age* de son feuill*age* » présente une consonnance désagréable, qu'il eût été facile d'éviter en disant *à l'ombre de son feuillage;* mais l'emploi de ces mots n'est pas indifférent.

n'est que sombre à la clarté du soleil. Cette métamorphose [7] elle-même est un beau spectacle, qui renouvelle chaque soir l'étonnement que la continuité du même aspect pourrait affaiblir. Mme DE STAEL.

108. — Portrait d'Alexandre le Grand [1].

Je [2] le vis alors [3] cet Alexandre, qui depuis a rempli la terre d'admiration et de deuil. Il avait 18 ans, et s'était déjà signalé dans plusieurs combats. A la bataille de Chéronée [4], il avait enfoncé et mis en fuite l'aile droite de l'armée ennemie. Cette victoire ajoutait un nouvel éclat aux charmes de sa figure. Il a les traits réguliers, le teint beau et vermeil, le nez aquilin, les yeux grands, pleins de feu, les cheveux blonds et bouclés, la tête haute, mais un peu penchée vers l'épaule gauche, la taille moyenne, fine et dégagée, le corps bien proportionné et fortifié par un exercice continuel. On dit qu'il est très léger à la course, et très recherché dans sa parure. Il entra dans Athènes sur un cheval superbe qu'on nommait Bucéphale [5], que personne n'avait pu dompter jusqu'à lui, et qui avait coûté treize talents.

Bientôt on ne s'entretint que d'Alexandre. La douleur où j'étais plongé ne me permit pas de l'étudier de près [6]. J'interrogeai un Athénien qui avait longtemps séjourné en Macédoine; il me dit :

« Ce prince joint à beaucoup d'esprit et de talents un désir insatiable de s'instruire, et du goût pour les arts, qu'il protège sans s'y connaître. Il a de l'agrément dans la conversation, de la douceur et de la fidélité dans le commerce [7] de l'amitié, une grande élévation dans les sentiments et dans les idées. La nature lui donna le germe de toutes les vertus, et Aristote [8] lui en développa les principes. Mais, au milieu de tant d'avantages, règne une passion funeste pour lui, et peut-être pour le genre humain : c'est une envie excessive de dominer, qui le tourmente jour et nuit. Elle s'annonce tellement dans ses regards, dans son maintien, dans ses paroles et ses moindres actions, qu'en l'approchant on est comme saisi de respect et de crainte. Il voudrait

« Le mot *ombrage*, dit Condillac, emporte tout à la fois l'idée d'*ombre*, celle d'*arbres* et celle d'un certain espace. » On est à l'*ombre* dans une grotte, derrière un mur; on n'est sous l'*ombrage* que dans un bosquet ou sous un arbre. « La terre est opaque, elle fait *ombre*. » (BUFFON.) « Les arbres diminuent par leur *ombrage* la chaleur du soleil. » (ID.) Voir LAFAYE, *Dict. des synonymes français*. — [7] *Métamorphose*. Transformation, changement de forme. Ici, changement d'aspect.

[1] *Alexandre III, le Grand*, roi de Macédoine de 336 à 323 av. J.-C. La *Macédoine*. Ancien royaume situé au N.-E. de la Grèce. Les Macédoniens étaient courageux, infatigables. Jusqu'au temps de Philippe II, père d'Alexandre, les Grecs les avaient considérés comme des étrangers, des *barbares*. Philippe fit de la Macédoine le premier État du monde grec. — [2] *Je*. C'est le jeune Anacharsis qui raconte ses impressions. — [3] *Alors*. C'est-à-dire au moment où le jeune Alexandre venait, de la part de son père, proposer un traité de paix aux Athéniens. — [4] *Chéronée*. (Prononcez *ché.*) Ville ancienne de Béotie, où Philippe vainquit les Athéniens (338 av. J.-C.).— [5] *Bucéphale*. Plus d'une fois Alexandre dut la vie à la vigueur et à la rapidité de Bucéphale. Un Thessalien le vendit à Philippe pour 13 talents : 70,000 francs.—[6] *Étudier de près*, comme on dit *voir de près*, soit qu'il s'agisse du regard du corps ou de celui de l'esprit. « Hé bien! il faut revoir cet enfant *de plus près*. » (RACINE, *Athalie*, II, 5.) — [7] Les relations de l'amitié. — [8] *Aristote*. Célèbre philosophe grec, né en Macédoine l'an 384 av. J.-C. Alexandre avait 13 ans, quand on lui donna pour maître Aristote, avec lequel il parcourut tout le cercle des connaissances humaines, sans en excepter

être l'unique souverain de l'univers, et le seul dépositaire des connaissances humaines. L'ambition et toutes ces qualités brillantes qu'on admire dans Philippe, se retrouvent dans son fils, avec cette différence que chez l'un elles sont mêlées avec des qualités qui les tempèrent, et que chez l'autre la fermeté dégénère en obstination, l'amour de la gloire en phrénésie [9], le courage en fureur. Car toutes ses volontés ont l'inflexibilité du destin [10], et se soulèvent contre les obstacles, de même qu'un torrent s'élance en mugissant au-dessus du rocher qui s'oppose à son cours.

Philippe emploie différents moyens pour aller à ses fins; Alexandre ne connaît que son épée. Philippe ne rougit pas de disputer aux jeux Olympiques [11] la victoire à de simples particuliers; Alexandre ne voudrait y trouver pour adversaires que des rois. Il semble qu'un sentiment secret avertit sans cesse le premier qu'il n'est parvenu à cette haute élévation qu'à force de travaux, et le second qu'il est né dans le sein de la grandeur.

Jaloux de son père, il voudra le surpasser; émule d'Achille [12], il tâchera de l'égaler. Achille est à ses yeux le plus grand des héros, et Homère [13] le plus grand des poètes, parce qu'il a immortalisé Achille. Plusieurs traits de ressemblance rapprochent Alexandre du modèle qu'il a choisi. C'est la même violence dans le caractère, la même impétuosité dans les combats, la même sensibilité dans l'âme. Il disait un jour qu'Achille fut le plus heureux des mortels, puisqu'il eut un ami tel que Patrocle [14] et un panégyriste [15] tel qu'Homère.

BARTHÉLEMY, *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce.*

109. — Madame-Théophile [1].

... Nous arriverons [2] à *Madame-Théophile,* une chatte rousse à poitrail blanc, à nez rose et à prunelles bleues, ainsi nommée parce qu'elle vivait avec nous dans une intimité tout à fait conjugale, dormant sur le pied de notre lit, rêvant sur le bras de notre fauteuil, pendant que nous écrivions, descendant au jardin pour nous suivre dans nos promenades, assistant à nos repas et interceptant parfois le morceau que nous portions de notre assiette à notre bouche.

la médecine. — [9] *Phrénésie* ou *frénésie.* Sens propre : état de délire, de fureur qui survient dans quelques maladies. Au fig. : toutes sortes d'extrémités où l'on s'abandonne par l'emportement de quelque passion que ce soit. (ACAD.) — [10] Le *destin.* L'enchaînement des choses considéré comme nécessaire. La mythologie faisait du *Destin* une divinité supérieure à Jupiter même. « Des arrêts du *destin* l'ordre est invariable. » (CORNEILLE.) — [11] *Jeux olympiques.* Jeux qu'on célébrait tous les quatre ans près d'Olympie, dans le Péloponèse. — [12] *Achille.* Héros grec qui s'est illustré dans la guerre de Troie. — [13] *Homère.* Le plus grand des poètes grecs. Le lieu et la date de sa naissance sont ignorés. — [14] *Patrocle.* Ami d'Achille, qu'il suivit au siège de Troie. Quand Achille, insulté par Agamemnon, se retira sous sa tente et refusa de combattre, Patrocle se couvrit des armes du héros pour inspirer la terreur aux Troyens. — [15] *Panégyriste.* Celui qui fait un panégyrique, ou un éloge public de quelqu'un.

[1] Extrait de la *Ménagerie intime.* L'autorisation de reproduire quelques pages des œuvres de Théophile Gautier nous a été gracieusement accordée par M. Charpentier, éditeur. — [2] Voici comment ce passage est amené. Après avoir passé en revue quelques chattes extraordinaires, l'auteur dit : « J'en passe

Un jour, un de nos amis, partant pour quelques jours, nous confia son perroquet pour en avoir soin tant que durerait son absence. L'oiseau se sentant dépaysé était monté, à l'aide de son bec, jusqu'au haut de son perchoir et roulait autour de lui, d'un air passablement effaré, ses yeux semblables à des clous de fauteuil, en fronçant les membranes blanches qui lui servaient de paupières. Madame-Théophile n'avait jamais vu de perroquet; et cet animal, nouveau pour elle, lui causait une surprise évidente. Aussi immobile qu'un chat embaumé d'Égypte dans son lacis de bandelettes [3], elle regardait l'oiseau avec un air de méditation profonde, rassemblant toutes les notions d'histoire naturelle qu'elle avait pu recueillir sur les toits, dans la cour et le jardin. L'ombre de ses pensées passait par ses prunelles changeantes et nous pûmes y lire ce résumé de son examen : « Décidément, c'est un poulet vert. »

Ce résultat acquis, la chatte sauta à bas de la table où elle avait établi son observatoire [4] et alla se raser [5] dans un coin de la chambre, le ventre à terre, les coudes sortis, la tête basse, le ressort de l'échine tendu, comme la panthère noire du tableau de Gérôme, guettant les gazelles qui vont se désaltérer au lac [6].

Le perroquet suivait les mouvements de la chatte avec une inquiétude fébrile; il hérissait ses plumes, faisait bruire sa chaîne, levait une de ses pattes en agitant les doigts, et repassait son bec sur le bord de sa mangeoire. Son instinct lui révélait un ennemi méditant quelque mauvais coup.

Quant aux yeux de la chatte, fixés sur l'oiseau avec une intensité fascinatrice, ils disaient dans un langage que le perroquet entendait fort bien et qui n'avait rien d'ambigu : « Quoique vert, ce poulet doit être bon à manger. »

Nous suivions cette scène avec intérêt, prêt à intervenir quand besoin serait [7]. Madame-Théophile s'était insensiblement rapprochée : son nez rose frémissait, elle fermait à demi les yeux, sortait et rentrait ses griffes contractiles [8]. De petits frissons lui couraient sur l'échine, comme à un gourmet qui va se mettre à table devant une poularde truffée; elle se délectait à l'idée du repas succulent et rare qu'elle allait faire. Ce mets exotique [9] chatouillait sa sensualité.

Tout à coup son dos s'arrondit comme un arc qu'on tend, et un bond d'une

et des meilleures, et *nous arriverons à Madame-Théophile, une chatte*, etc. — [3] *Lacis.* Réseau. Étym. *lacer.* Le moyen le plus habituel employé par les Égyptiens pour embaumer les corps était d'en saturer chaque partie avec de l'asphalte, espèce de bitume qui se trouve particulièrement à la surface du lac Asphaltite ou mer Morte. Ils entouraient de bandelettes les corps embaumés, afin de leur conserver leurs formes. — [4] *Observatoire.* Édifice destiné aux observations astronomiques. Ici fig. — [5] *Se raser.* Se dit du gibier qui s'étend au *ras* du sol. — [6] *Gérôme* (Jean-Léon), peintre français, né en 1824. En 1856, il fit, dans la Haute et la Basse-Égypte, un grand voyage qui lui fournit des dessins et des sujets. Un autre tableau de genre de Gérôme, *Lionne rencontrant un jaguar*, appartenait à M. Théophile Gautier. (Vapereau, *Dict. univ. des contemporains.)* — [7] Quand il serait besoin. — [8] *Contractile.* Qui est susceptible de *contraction*, c'est-à-dire de raccourcissement et, par conséquent, capable de communiquer un mouvement. (Lit.) — [9] *Exotique.* Qui n'est pas naturel au pays : *végétaux exotiques, plantes exotiques.* Fig. : *Usages exotiques.*

vigueur élastique la fit tomber juste sur le perchoir. Le perroquet voyant le péril, d'une voix de basse, grave et profonde comme celle de M. Joseph Prudhomme, cria soudain : « As-tu déjeuné, Jacquot? »

Cette phrase causa une indicible épouvante à la chatte, qui fit un saut en arrière. Une fanfare [10] de trompette, une pile de vaisselle se brisant à terre, un coup de pistolet tiré à ses oreilles, n'eussent pas causé à l'animal félin [11] une plus vertigineuse [12] terreur. Toutes ses idées ornithologiques [13] étaient renversées.

« Et de quoi? — De rôti du roi, » continua le perroquet.

La physionomie de la chatte exprima clairement : « Ce n'est pas un oiseau, c'est un monsieur, il parle! »

Quand j'ai bu du vin clairet,
Tout tourne, tout tourne au cabaret,

chanta l'oiseau avec des éclats de voix assourdissants, car il avait compris que l'effroi causé par sa parole était son meilleur moyen de défense. La chatte nous jeta un coup d'œil plein d'interrogation, et, notre réponse ne la satisfaisant pas, elle alla se blottir sous le lit, d'où il fut impossible de la faire sortir de la journée.

Les gens qui n'ont pas l'habitude de vivre avec les bêtes, et qui ne voient en elles, comme Descartes [14], que de pures machines, croiront sans doute que nous prêtons des intentions au volatile [15] et au quadrupède. Nous n'avons fait que traduire fidèlement leurs idées en langage humain. Le lendemain, Madame-Théophile, un peu rassurée, essaya une nouvelle tentative repoussée de même. Elle se le tint pour dit, acceptant l'oiseau pour un homme.

Cette délicate et charmante bête adorait les parfums. Le patchouli, le vetyver [16] des cachemires, la jetaient en des extases. Elle avait aussi le goût de la musique. Grimpée sur une pile de partitions, elle écoutait fort attentivement et avec des signes visibles de plaisir les cantatrices qui venaient s'essayer au piano du critique. Mais les notes aiguës la rendaient nerveuse [17], et au *la* d'en haut elle ne manquait jamais de fermer avec sa patte la bouche de la chanteuse. C'est une expérience qu'on s'amusait à faire, et qui ne manquait jamais. Il était impossible de tromper sur la note cette chatte dilettante [18].

Théophile Gautier (1808-1872).

10 *Fanfare.* Air d'un mouvement vif exécuté par des cors ou des trompettes. — 11 *Félin, féline.* Qui appartient au genre chat. — 12 *Vertigineux.* Qui cause le *vertige*, état dans lequel il semble que tous les objets tournent et que l'on tourne soi-même. Fig. : égarement des sens. (Lit.) — 13 *Ornithologique.* Qui concerne l'*ornithologie*, partie de l'histoire naturelle qui traite des oiseaux. — 14 *Descartes* (Rene). Mathématicien, géomètre, physicien et surtout illustre philosophe français (1596-1650). Descartes soumet le corps de l'homme et la matière aux lois générales de la mécanique ; pour expliquer les rapports de l'âme avec le corps, il imagine des *esprits animaux* formés des parties les plus subtiles du sang, lesquels, découlant du cerveau dans les nerfs et les muscles, ou bien remontant du cœur dans le cerveau, produisent les divers phénomènes de la vie ; enfin, pour expliquer cette double action des esprits animaux, il a recours à l'*assistance divine*, il suppose une intervention incessante de Dieu dans la vie de l'homme. De là cette hypothèse des animaux *machines*, qui fit tant de bruit au XVIIe siècle. (Dezobry et Bachelet.) — 15 *Volatile.* Subst. masc. et fém. Animal qui vole. — 16 *Vetyver.* Plante graminée de l'Inde, dont les racines, très odorantes, préservent les vêtements des atteintes des insectes. Ici ce mot désigne la racine même. — 17 *Être nerveux* se dit ici dans le sens d'avoir des nerfs irritables. — 18 *Dilettante.* Mot italien dont le sens est : *qui se délecte.* Ce mot est francisé, et s'emploie ordinairement pour désigner un *amateur de musique.*

110. — *Les forêts agitées par le vent.*

Qui pourrait décrire les mouvements que l'air communique aux végétaux? Combien de fois, loin des villes, dans le fond d'un vallon solitaire couronné d'une forêt, assis sur le bord d'une prairie agitée des vents, je me suis plu à voir les mélilots [1] dorés, les trèfles empourprés et les vertes graminées [2] former des ondulations semblables à des flots, et présenter à mes yeux une mer agitée de fleurs et de verdure! Cependant [3] les vents balançaient sur ma tête les cimes majestueuses des arbres. Le retroussis [4] de leur feuillage faisait paraître chaque espèce de deux verts différents. Chacune a son mouvement. Le chêne au tronc raide ne courbe que ses branches, l'élastique sapin balance sa haute pyramide, le peuplier robuste agite son feuillage mobile, et le bouleau laisse flotter le sien dans les airs comme une longue chevelure. Ils semblent animés de passions : l'un s'incline profondément auprès de son voisin comme devant un supérieur, l'autre semble vouloir l'embrasser comme un ami; un autre s'agite en tous sens comme auprès d'un ennemi. Le respect, l'amitié, la colère, semblent passer tour à tour de l'un à l'autre, comme dans le cœur des hommes, et ces passions versatiles [5] ne sont au fond que les jeux des vents. Quelquefois un vieux chêne élève au milieu d'eux ses longs bras dépouillés de feuilles et immobiles. Comme un vieillard, il ne prend plus de part aux agitations qui l'environnent : il a vécu dans un autre siècle [6]. Cependant ces grands corps insensibles font entendre des bruits profonds [7] et mélancoliques, Ce ne sont point des accents distincts; ce sont des murmures confus comme ceux d'un peuple qui célèbre au loin une fête par des acclamations. Il n'y a point de voix dominantes : ce sont des sons monotones, parmi lesquels se font entendre des bruits sourds et profonds [7], qui nous jettent dans une tristesse pleine de douceur. Ainsi les murmures d'une forêt accompagnent les accents [8] du rossignol qui, de son nid, adresse des vœux reconnaissants aux Amours [9]. C'est un fond de concert qui fait ressortir les chants éclatants des oiseaux, comme la douce verdure est un fond de couleur [10] sur lequel se détache l'éclat des fleurs et des fruits.

Ce bruissement des prairies, ces gazouillements des bois ont des charmes

[1] *Mélilot.* Plante de la famille des légumineuses. — [2] *Graminées.* Famille de plantes à laquelle appartiennent le blé, le seigle, l'avoine, l'orge, etc. — [3] *Cependant.* (Simultanéité.) — [4] *Retroussis.* Sens propre : la partie retroussée du bord d'un chapeau à l'ancienne mode, à la Henri IV; ou la partie des pans ou basques d'un uniforme qui est ou semble retroussée. L'Académie n'indique pas le sens figuré que B. DE Saint-PIERRE a donné ici à ce mot. — [5] *Versatile.* Qui est sujet à changer, qui ne sait pas se fixer; variable, inconstant. *Versatile* ne se dit guère qu'au moral, selon l'Académie. Il n'en est pas ainsi dans la phrase suivante de B. DE Saint-PIERRE : « La reine des nuits roule dans les cieux son disque chargé d'une lumière *versatile.* » — [6] *Cependant.* (Opposition.) Voir note 3. — [7] *Profonds.* Qui semblent venir de loin. L'épithète est expressive, mais l'auteur a peut-être eu tort de la répéter trois lignes plus bas. — [8] *Accent.* Voir N° 43, notes 2 et 7. — [9] *L'Amour, les Amours.* Divinités de la mythologie. — [10] « *Fond* de concert, *fond* de couleur. » Figures empruntées à la peinture; *fond* se dit du *champ* d'un tableau sur lequel les figures se détachent. *Fond* signifie aussi au figuré ce qu'il y a d'essentiel dans une chose, ce qui la constitue

que je préfère aux plus brillants accords : mon âme s'y abandonne ; elle se berce avec les feuillages ondoyants des arbres ; elle s'élève avec leur cime vers les cieux ; elle se transporte dans les temps qui les ont vus naître et dans ceux qui les verront mourir ; ils étendent dans l'infini mon existence circonscrite [11] et fugitive. Il me semble qu'ils me parlent, comme ceux de Dodone [12], un langage mystérieux ; ils me plongent dans d'ineffables rêveries, qui souvent ont fait tomber de mes mains les livres des philosophes. Majestueuses forêts, paisible solitude, qui plus d'une fois avez calmé mes passions, puissent les cris de la guerre ne troubler jamais vos résonnantes clairières [13] ! N'accompagnez de vos religieux murmures que les chants des oiseaux, ou les doux entretiens des amis qui viennent se reposer sous vos ombrages.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

111. — La cathédrale d'Anvers [1].

Parti de Paris le 10 septembre 1836, avec mon fidèle compagnon de voyage, M. Viguier, conseiller référendaire à la cour des comptes, arrivé à Bruxelles le 11 au soir, j'étais le lendemain, à six heures du matin, sur le chemin de fer, qui, en une heure un quart, nous conduisit de Bruxelles à Anvers. Nous sommes restés à Anvers deux jours entiers, absorbés dans la contemplation des chefs-d'œuvre de tout genre que renferment le musée, les églises et surtout la cathédrale. Je ne veux pas faire ici le touriste. Je dirai seulement qu'il faut venir à Anvers pour se faire une idée vraie et complète de l'école flamande [2] : pour connaître Rubens [3], qui remplit toute la ville ; son meilleur disciple, Van Dyck [4] ; son maître, Otto Venius [5] ; et le maître de celui-là, Pourbu [6] ; et ce Quentin Metsis [7], qui remonte jusqu'au XV^e^ siècle et se

principalement, par opposition à ce qui est accessoire. — [11] *Circonscrite.* Limitée, bornée. — [12] *Dodone.* Ancienne ville d'Epire. On y voyait un temple de Jupiter. L'oracle de Dodone était le plus ancien de la Grèce ; les réponses du dieu se révélaient par le murmure des feuilles dans la forêt voisine, par le bruit d'une source qui jaillissait du pied d'un chêne ; plus tard, on interrogea les bassins de cuivre suspendus autour du temple et que le vent faisait entre-choquer. — [13] *Clairiere.* Endroit d'une forêt dégarni d'arbres. Au XVII^e^ siècle on disait *clarière.*

[1] Extrait d'un ouvrage intitulé : *De l'instruction publique en Hollande.* M. Cousin se rendait en Hollande pour y poursuivre ses études sur les divers systèmes d'instruction publique. — [2] *École* se dit, en peinture, d'une classe d'artistes travaillant selon les principes, à l'imitation d'un même maître ou suivant les habitudes propres à certaines époques de l'art, à certains lieux : *L'école flamande, l'école de Rubens, l'école française, l'école florentine, l'école vénitienne.* (ACAD.) — [3] *Rubens* (Pierre-Paul), 1577-1640. Un des peintres les plus célèbres. Anvers lui a érigé une statue en bronze. On évalue à 1,300 le nombre de ses tableaux. — [4] *Antoine Van Dyck,* né à Anvers en 1599, mort à Londres en 1641. — [5] *Otto Vénius.* (C'est le nom d'Othon *Van Veen,* latinisé.) Né à Leyde en 1556, il devint en 1594 chef de l'Académie d'Anvers. Il est mort en 1634. — [6] *Pourbus* ou *Porbus* (François) dit le *Vieux,* né à Bruges en 1540, mort en 1580 reçu à l'Académie d'Anvers en 1564. Son père, Pierre Pourbus, et son fils, François Pourbus, *le Jeune,* furent également des peintres distingués. — [7] *Quentin Metsis* (Quinten Metzys) « né à Anvers vers 1450. On a de lui, au Musée d'Anvers, un admirable tableau avec volets, représentant l'inhumation de Jésus-Christ. Les amis de Jésus, après avoir descendu son corps de la croix, lui rendent les derniers devoirs. La Vierge est prosternée devant les restes inanimés de son fils : saint Jean la soutient. Deux vieillards soulèvent, l'un le chef, l'autre la partie supérieure du corps du Sauveur, pendant que les saintes femmes en embaument les plaies. On voit à droite, sur le second plan, le sépulcre qu'on prépare pour

rattache ainsi à la vieille école des Van Eyck [8], dont il a la naïveté et la vigueur. C'est encore à Anvers que je fis la découverte d'un genre de sculpture qui m'était à peu près inconnu, la sculpture en bois. J'avais vu dans plusieurs églises de France, surtout à Amiens [9], des ornements de chœur, des stalles en bois travaillées avec délicatesse. Mais je n'avais vu nulle part ni en France, ni en Allemagne, ni dans le nord de l'Italie, la seule partie de l'Italie que je connaisse, de la grande sculpture en bois et des statues de grandeur naturelle. Il y a à Anvers, à la cathédrale [10], et surtout à Saint-Jacques, une multitude de statues de ce genre attachées aux chaires et aux confessionnaux, et qui forment des groupes admirables. Pourquoi, en effet, le bois ne se prêterait-il pas aussi bien que le marbre et la pierre à l'expression de la pensée? Le ton grisâtre de cette sculpture prend, comme le marbre, avec le temps, un poli, une teinte brillante, qui, sur un fond un peu sombre, ajoute au pathétique [11] de la sculpture chrétienne. Tout est dit sur la cathédrale elle-même. Elle n'a point cette richesse d'ornements extérieurs et ce luxe de détails que l'on admire dans plusieurs autres cathédrales, et, par exemple, dans la Notre-Dame de Paris. Mais la Notre-Dame d'Anvers a un clocher incomparable [12], presque aussi haut et plus élégant que celui de Strasbourg [13]. La flèche de Strasbourg est un tour de force, ce qui nuit à l'effet d'art, du moins à mes yeux. Le clocher d'Anvers est d'une mesure et d'une grâce parfaite; il s'élance avec assurance et légèreté, et l'impression qu'il produit est à la fois grande et sereine. Sans doute, les vieilles tours de notre cathédrale [14], sorties de la nuit [15] du XII^e^ siècle, ont une majesté que personne ne ressent plus que moi, baptisé à Notre-Dame et élevé à l'ombre de ses murs; mais, quant à l'art, il n'y a aucune comparaison entre les deux basiliques [16] : l'une accable de sa masse et comme du poids de l'infini la chétive créature agenouillée sous ses voûtes; l'autre la relève et la fait monter avec elle, sur les ailes de la Prière et de l'Espérance, par des degrés

recevoir le corps, le Calvaire sur un plan plus élevé, et à gauche Jérusalem. Volet de droite : la tête de saint Jean-Baptiste sur la table d'Hérode. Volet de gauche : saint Jean dans l'eau bouillante. » (*Note de M. Cousin.*) — [8] *Hubert Van Eyck* (1366-1426) et *Jean Van Eyck*, appelé aussi *Jean de Bruges*, frère du précédent (1386-1440). Nés tous les deux à Maeseyck, ils quittèrent leur ville natale pour s'établir à Bruges. « En 1410, Jean Van Eyck inventa ou, pour mieux dire, perfectionna la peinture à l'huile, car on peignait à l'huile au moyen âge, mais on employait l'huile sans préparation, et il fallait attendre qu'une couleur, une teinte, fussent sèches, avant d'en appliquer une autre par-dessus. Jean Van Eyck, qui savait la chimie, cherchait depuis longtemps un meilleur procédé : il trouva que l'huile de lin et l'huile de noix perdaient promptement leur humidité, quand on les avait fait cuire ; il y ajouta des essences, qui, par leur évaporation, accélérèrent encore ce résultat. (Alfred Michiels). — [9] *Amiens*. Chef-lieu du département de la Somme. La cathédrale est une des plus belles de France. Les stalles, au nombre de 120, surmontées de dais, sculptées en chêne, représentent les traits historiques ou allégoriques de l'ancien et du nouveau testament relatifs à la Sainte Vierge. — [10] *Notre-Dame d'Anvers*. Cette église fut édifiée vers le milieu du XIII^e^ siècle. — [11] Le *pathétique*. Ce qui touche, émeut l'âme. — [12] Le clocher est la partie la plus remarquable de l'édifice : divisé en plusieurs étages, dont l'ornementation est de plus en plus riche à mesure qu'ils s'élèvent dans les airs, il atteint une hauteur de 144 mètres, y compris la croix de 5 mètres qui le surmonte. — [13] La décoration de la façade et la flèche élancée qui la domine ont rendu célèbre la cathédrale de Strasbourg, qui d'ailleurs laisse beaucoup à désirer dans l'ensemble. Cette flèche s'élève à 142 mètres au-dessus du sol. — [14] *Notre-Dame de Paris*. Sur le portail s'élèvent deux grosses tours quadrangulaires, dont le sommet est à 67m20 du sol. — [15] La *nuit*. Fig. *La nuit des temps*, les temps reculés dont les traditions sont effacées. — [16] *Basilique*. Nom qu'on donne à une église principale. —

harmonieux, jusqu'à la région de la Paix. C'est du haut de ce clocher qu'il faut se donner le spectacle d'Anvers, et contempler ses ports, son bassin creusé par Napoléon, la bourse, les Oosterlingen [17], toutes les églises qui se pressent autour de la cathédrale comme des filles autour de leur mère, et le cours majestueux de l'Escaut, qui conduit à la mer du Nord, par où naguère Anvers était un des plus grands entrepôts [18] du monde.

Victor Cousin (1792-1867), *De l'Instruction publique en Hollande.*

112. — Rome et Carthage [1].

Rome, pareille à l'aigle, son redoutable symbole [2], étend largement ses ailes, déploie puissamment ses serres, saisit la foudre et s'envole. Carthage est le soleil du monde, c'est sur Carthage que se fixent ses yeux. Carthage est maîtresse des océans, maîtresse des royaumes, maîtresse des nations. C'est une ville magnifique, pleine de splendeur et d'opulence, toute rayonnante des arts étranges de l'Orient. C'est une société complète, finie, achevée, à laquelle rien ne manque du travail du temps et des hommes. Enfin, la métropole [3] d'Afrique est à l'apogée de sa civilisation : elle ne peut plus monter, et chaque progrès désormais sera un déclin. Rome, au contraire, n'a rien. Elle a bien pris déjà tout ce qui était à sa portée; mais elle a pris pour prendre plutôt que pour s'enrichir. Elle est à demi sauvage, à demi barbare. Elle a son éducation ensemble et sa fortune à faire. Tout devant elle, rien derrière.

Quelque temps les deux peuples existent de front. L'un se repose dans sa splendeur, l'autre grandit dans l'ombre. Mais peu à peu l'air et la place leur manquent à tous deux pour se développer. Rome commence à gêner Carthage. Il y a longtemps que Carthage importune Rome. Assises sur les deux rives opposées de la Méditerranée, les deux cités se regardent en face. Cette mer ne suffit plus pour les séparer. L'Europe et l'Afrique pèsent l'une sur l'autre. Comme deux nuages surchargés d'électricité, elles se côtoient de trop près. Elles vont se mêler dans la foudre.

Ici est la péripétie [4] de ce grand drame. Quels acteurs sont en présence! deux races, celle-ci de marchands et de marins, celle-là de laboureurs et de soldats; deux peuples, l'un régnant par l'or, l'autre par le fer; deux républiques, l'une théocratique [5], l'autre aristocratique [6]; Rome et Carthage; Rome

[17] *Oosterlingen.* Mot flamand, qui signifie les *Orientaux.* M. Cousin parle sans doute ici du vieux bâtiment appelé *Maison hanséatique.* Anvers faisait partie de la *hanse*, cette grande association commerciale formée au XIIIe siècle. Bruges et Ostende comptaient également parmi les villes hanséatiques. — [18] *Entrepôt.* Lieu où les marchandises sont déposées jusqu'à ce qu'on les dirige vers le lieu de leur consommation.

[1] Extrait de l'ouvrage intitulé : *Littérature et philosophie mêlées.* C'est le chapitre intitulé : *Fragment d'histoire.* — [2] *L'aigle romaine.* L'étendard de la République et de l'Empire. — [3] État considéré par rapport aux colonies qu'il a fondées et qu'il possède.— [4] *Péripétie.* Événement imprévu qui change la face des choses et qu'on nomme aussi catastrophe. — [5] *République théocratique.* Qui a le caractère d'une *théocratie.* Une théocratie est un gouvernement où les chefs de la nation sont regardés comme étant les ministres de Dieu. — [6] *Aristocratie.* Forme de gouvernement où le pouvoir appartient à une classe com-

avec son armée, Carthage avec sa flotte; Carthage, vieille, riche, rusée; Rome, jeune, pauvre et forte; le passé et l'avenir; l'esprit de découverte et l'esprit de conquête; le génie des voyages et du commerce, le démon de la guerre et de l'ambition; l'Orient et le Midi d'une part, l'Occident et le Nord de l'autre; enfin, deux mondes, la civilisation d'Afrique et la civilisation d'Europe.

Toutes deux se mesurent des yeux. Leur attitude avant le combat est également formidable. Rome, déjà à l'étroit dans ce qu'elle connaît du monde, ramasse toutes ses forces et tous ses peuples. Carthage, qui tient en laisse [7] l'Espagne, l'Armorique [8] et cette Bretagne [9] que les Romains croyaient au fond de l'univers, Carthage à déjà jeté son ancre d'abordage sur l'Europe.

La bataille éclate. Rome copie grossièrement la marine de sa rivale. La guerre s'allume d'abord dans la péninsule et dans les îles. Rome heurte Carthage dans cette Sicile où déjà la Grèce a rencontré l'Égypte, dans cette Espagne où plus tard lutteront encore l'Europe et l'Afrique, l'Orient et l'Occident, le Midi et le Septentrion.

Peu à peu le combat s'engage, le monde prend feu. Les colosses s'attaquent corps à corps, ils se prennent, se quittent, se reprennent. Ils se cherchent et se repoussent. Carthage franchit les Alpes; Rome passe les mers. Les deux peuples, personnifiés en deux hommes, Annibal et Scipion, s'étreignent et s'acharnent pour en finir. C'est un duel à outrance, un combat à mort. Rome chancelle, elle pousse un cri d'angoisse : *Annibal ad portas!* — Mais elle se relève, épuise ses forces pour un dernier coup, se jette sur Carthage et l'efface du monde.

VICTOR HUGO (né en 1802).

LETTRES.

113. — *Mme de Sévigné à Mme de Grignan* [1].

Aux Rochers [2], mercredi 13 novembre 1675.

Vous êtes étonnée que j'aie un petit chien; voici l'aventure. J'appelais, par contenance, une chienne courante d'une madame qui demeure au bout

posée des personnes les plus considérables et est fermé à toutes les autres. (LITTRÉ.) — [7] *Tenir, mener quelqu'un en laisse.* Fig. : lui faire faire tout ce que l'on veut. — [8] *Armorique,* c'est-à-dire, en celtique, *rivage.* On appelait ainsi la côte N.-O. de la Gaule, depuis l'embouchure de la Seine jusqu'à celle de la Loire, pays habité au temps des Romains par les cités dites *armoricaines.* (DEZOBRY et BACHELET.) — [9] *Bretagne.* Ancienne province de France, en latin *Britannia;* c'est une presqu'île d'environ 4,000 kil. carrés.

[1] La comtesse *de Grignan,* fille de Mme de Sévigné. — [2] Le château des Rochers, à six kilomètres de

de ce parc. Mme de Tarente [3] me dit : « Quoi ! vous savez appeler un chien ! Je veux vous en envoyer un, le plus joli du monde. » Je la remerciai, et lui dis la résolution que j'avais prise de ne me plus engager dans ces sortes d'attachements. Cela se passe, on n'y pense plus. Deux jours après, je vois entrer un valet de chambre avec une petite maison de chien, toute pleine de rubans, et sortir de cette jolie maison un petit chien tout parfumé, d'une beauté extraordinaire, des oreilles, des soies, une haleine douce, petit comme Sylphide [4], blondin [5] comme un blondin ; jamais je ne fus plus étonnée, et plus embarrassée. Je voulais le renvoyer, on ne voulut jamais le reporter : c'était une femme de chambre qui en avait soin, qui en a pensé mourir de douleur [6]. C'est Marie [7] qui l'aime ! il couche dans sa maison, dans la chambre de Beaulieu [8] ; il ne mange que du pain. Je ne m'y attache point, mais il commence à m'aimer ; je crains de succomber. Voilà l'histoire, que je vous prie de ne point mander à Marphise [9] à Paris ; car je crains les reproches : au reste, une propreté extraordinaire ; il s'appelle Fidèle.

114. — Mme de Sévigné à Mme de Grignan.

A Paris, mercredi 18 mars 1671.

Il y a présentement une nouvelle qui fait l'entretien de Paris. Le Roi a commandé à M. de Seissac [1] de se défaire de sa charge, et tout de suite de sortir de Paris. Savez-vous pourquoi ? Pour avoir trompé au jeu, et avoir gagné cinq cent mille écus [2] avec des cartes ajustées. Le cartier [3] fut interrogé par le Roi même : il nia d'abord ; enfin, le Roi lui promettant son pardon, il avoua qu'il faisait ce métier depuis longtemps, et même cela se répandra plus loin, car il y a plusieurs maisons où il fournissait de ces bonnes cartes rangées [4]. Le Roi a eu beaucoup de peine à se résoudre à déshonorer

Vitré, ancienne petite ville du département d'Ille-et-Vilaine. Ce château existe encore. M. Eugène Van Bemmel y a consacré quelques pages fort intéressantes, intitulées : *Une visite au château des Rochers*. (*Revue de l'instruction publique*, 1857). — [3] La princesse de Tarente, amie de Mme de Sévigné, faisait de fréquentes visites aux Rochers. — [4] *Sylphide*. Nom designant Mme de Coulanges. Mme de Sévigné l'appelait encore le *Tourbillon*, la *Feuille*, la *Mouche*. — [5] *Blondin*. L'Académie n'admet pas le mot *blondin* comme adjectif. — [6] La construction de cette phrase n'est pas à imiter : les deux *qui* se gênent, les deux *en* se rapportent à des objets différents. Ce n'était pas une raison cependant pour s'écarter du manuscrit, comme la plupart des éditeurs : « *la femme de chambre qui l'avait élevé en a pensé mourir de douleur.* » — [7] *Marie*. Une des femmes de Mme de Sévigné. — [8] *Beaulieu*. Maître d'hôtel de Mme de Sévigné. — [9] *Marphise*. Petite chienne que Mme de Sévigné avait laissée à Paris. (PERRIN.)

[1] *De Seissac*. Nous nous sommes écarté ici de l'orthographe de l'édition Regnier (*de Cessac*), pour adopter celle de Saint-Simon, que nous croyons la véritable. L'initiale S., employée par certains éditeurs qui se sont fait un scrupule de mettre tout au long le nom du marquis, en est une preuve. Le marquis de Seissac avait la charge de maître de la garde-robe du Roi. Un soir que de Seissac était de la partie du Roi, celui-ci quitta le jeu pour s'entretenir avec M. de Louvois, et fit tenir son jeu par M. de Lorges. De Seissac profita de son absence pour faire un gros coup. Le Roi, averti de ce qui s'était passé, « fit arrêter sans bruit le garçon bleu qui tenait le panier des cartes, et le cartier. Les cartes se trouvèrent pipées ; et le cartier, pour avoir grâce, avoua que c'était Seissac qui les lui avait fait faire, et l'avait mis de part avec lui. Le lendemain Seissac eut ordre de se défaire de sa charge et de s'en aller chez lui. » (SAINT-SIMON.) — [2] *Écu*. Monnaie d'argent dont la valeur varie. En termes de compte, *écu* signifie une valeur de trois francs. — [3] *Cartier*. Celui qui fait ou vend des cartes à jouer. — [4] *Rangées*. Ajustées, préparées pour tricher. —

un homme de la qualité [5] de Seissac, mais voyant depuis deux mois que tous ceux qu'il gagnait [6] étaient ruinés, il a cru qu'il y allait de sa conscience à faire éclater [7] cette friponnerie. Il [8] savait si bien le jeu des autres, que toujours il faisait va-tout [9] sur la dame de pique, parce que tous les piques étaient dans les autres jeux, et le Roi perdait toujours à trente-un de trèfle et disait : « Le trèfle ne gagne point contre le pique en ce pays-ci. » Seissac avait donné trente pistoles [10] aux valets de chambre de Mme de la Vallière [11] pour jeter dans la rivière des cartes qu'ils avaient, qu'il ne trouvait point bonnes, et avait introduit son cartier. Celui qui le conduisait dans cette belle vie s'appelle Pradier [12], et s'est éclipsé aussitôt que le Roi défendit à Seissac de se trouver devant lui. S'il avait été innocent, il se serait mis en prison et aurait demandé qu'on lui fît son procès ; mais il n'a pas pris ce chemin, et a trouvé celui du Languedoc [13] plus sûr. Plusieurs lui conseillaient celui de la Trappe [14], après un malheur comme celui-là. Voilà de quoi l'on parle uniquement.

115. — Mme de Sévigné à Mme de Grignan.

A Paris, lundi 5 fevrier 1674.

L'archevêque de Reims [1] revenait hier fort vite de Saint-Germain [2], comme un tourbillon. S'il croit être grand seigneur, ses gens le croient encore plus que lui. Ils passaient au travers de Nanterre [3], *tra, tra, tra;* ils rencontrent un homme à cheval, *gare, gare;* ce pauvre homme se veut ranger, son cheval ne le veut pas ; enfin le carrosse et les six chevaux renversent cul par-dessus tête le pauvre homme et le cheval, et passent par-dessus, et si bien par-dessus que le carrosse en fut versé et renversé [4] : en même temps l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à être roués et estropiés, se relèvent miraculeusement, et remontent l'un sur l'autre, et s'enfuient et courent encore [5], pendant que les laquais et le cocher, et l'archevêque même, se mettent à crier :

[5] Condition, noblesse. — [6] *Gagner quelqu'un* est employé ici dans le sens de : avoir l'avantage sur lui dans les parties de jeu.— [7] *Faire éclater*. Divulguer, mettre au jour.— [8] *Il* (de Seissac). A la ligne précédente, *il* se rapporte au Roi. On doit éviter cet emploi équivoque du pronom. — [9] Faire *va-tout*. Jouer tout l'argent qu'on a devant soi, l'enjeu et tout ce qu'on a mis par-dessus. — [10] *Pistole*. Signifie ordinairement la valeur de dix francs, en quelque monnaie que ce soit. (Acad.) — [11] Duchesse *de la Vallière*, femme de la cour de Louis XIV. — [12] *Pradier*. Cartier qui aidait le marquis de Seissac à tricher au jeu. (Regnier.) — [13] *Languedoc*. Province de l'ancienne France, cap. Toulouse. — [14] L'abbaye de Notre-Dame de la *Trappe*, près de Mortagne, dans le Perche, était depuis 1664 sous la conduite de son célèbre réformateur, Armand-Jean le Bouthillier de Rancé. (Monmerqué.)

[1] Le Tellier, frère de Louvois. (Monmerqué.) — [2] Il s'agit probablement ici de *Saint-Germain-en-Laye*, petite ville à 23 kil. O. de Paris, située au sommet d'une colline et sur la lisière de la forêt de Saint-Germain, l'une des plus belles forêts de France. — [3] Le village de Nanterre, à 12 kil. O. de Paris. — [4] *Versé*, c'est-à-dire renversé sur le côté. En disant *versé* et *renversé*, Mme de Sévigné joue sur les mots. — [5] « *S'enfuient et courent encore.* » Allusion à la fable de La Fontaine intitulée : *Le loup et le chien*. Liv. I, f. 5. Cette lettre de Mme de Sévigné est postérieure de quelques années à la publication des six premiers livres des Fables de La Fontaine, parus en 1668. « Maître loup *s'enfuit et court encore* » est une hyperbole pleine de gaieté, dit Guillon, et qui a doté notre langue d'une phrase faite. Nous sommes donc bien autorisé à dire que Mme de Sévigné songeait à La Fontaine en écrivant ces mots.

« Arrête, arrête le coquin, qu'on lui donne cent coups ! » L'archevêque, en racontant ceci, disait : « Si j'avais tenu ce maraud-là, je lui aurais rompu les bras et coupé les oreilles. »

116. — Mme de Sévigné à M. de Pompone [1].

Lundi, 1er décembre 1664.

Il faut que je vous conte une petite historiette, qui est très vraie, et qui vous divertira. Le Roi se mêle depuis peu de faire des vers; MM. de Saint-Aignan [2] et Dangeau [3] lui apprennent comme [4] il faut s'y prendre. Il fit l'autre jour un petit madrigal, que lui-même ne trouva pas trop joli. Un matin il dit au maréchal de Gramont [5] : « Monsieur le maréchal, je vous prie, lisez ce petit madrigal [6], et voyez si vous en avez jamais vu un si impertinent [7]. Parce qu'on sait que depuis peu j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. » Le maréchal, après avoir lu, dit au Roi : « Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses : il est vrai que voilà le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. » Le Roi se mit à rire, et lui dit : « N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat? — Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom. — Oh bien ! dit le Roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement; c'est moi qui l'ai fait. — Ah ! Sire, quelle trahison ! Que Votre Majesté me le rende; je l'ai lu brusquement. — Non, Monsieur le maréchal : les premiers sentiments sont toujours les plus naturels. » Le Roi a fort ri de cette folie, et tout le monde trouve que voilà la plus cruelle petite chose que l'on puisse faire à un vieux courtisan. Pour moi, qui aime toujours à faire des réflexions, je voudrais que le Roi en fît là-dessus, et qu'il jugeât par là combien il est loin de connaître jamais la vérité.

117. — Mme de Sévigné à Mme de Grignan.

Aux Rochers, dimanche 18 septembre 1689.

Vous voulez savoir notre vie, ma chère enfant? la voici : nous nous levons à huit heures; la messe à neuf; le temps fait qu'on se promène ou qu'on ne se promène pas, souvent chacun de son côté; on dîne fort bien; il vient un voisin, on parle de nouvelles; l'après-dînée nous travaillons, ma belle-fille à cent

[1] *Simon Arnault*, marquis de *Pompone*, (*Pomponne*, selon Saint-Simon), né en 1618, mort en 1689. Il occupa plusieurs postes importants comme ambassadeur. Après la disgrâce de Fouquet, dont il était l'ami, il fut relégué à Verdun, en 1662. — [2] *Saint-Aignan* (François de Beauvillers, duc de). On l'appelait le *chevalier errant* ou le *paladin*, à cause de son caractère noble et chevaleresque. — [3] Philippe de Courcillon, marquis de *Dangeau*, était membre de l'Académie française. Il est connu par le *Journal* qui porte son nom. — [4] Mme de Sévigné emploie très souvent *comme* pour *comment*. Ex. : « Afin que je sache au moins *comme* elle se porte. » « Voyez un peu *comme* s'habillent les hommes pour l'été. » (Sommer, *Lexique de la langue de Mme de Sévigné.)* On trouve le même emploi de *comme* dans plusieurs écrivains du XVIIe siècle, notamment dans Corneille et dans Molière. — [5] Le duc de *Gramont*, maréchal de France en 1641. — [6] *Madrigal*. Petite pièce de vers renfermant une pensée ingénieuse et galante. — [7] *Impertinent* signifie ici : qui est contre le bon sens.

sortes de choses, moi, à deux bandes de tapisserie que Mme de Kerman me donna à Chaulnes [1]; à cinq heures on se sépare, on se promène, ou seule, ou en compagnie; on se rencontre à une place fort belle, on a un livre, on prie Dieu, on rêve à sa chère fille, on fait des châteaux en Espagne, en Provence [2], tantôt gais, tantôt tristes. Mon fils nous lit des livres très agréables : nous en avons un de dévotion, les autres d'histoire; cela nous amuse et nous occupe; nous raisonnons sur ce que nous avons lu; mon fils est infatigable, il lit cinq heures de suite si l'on veut. Recevoir des lettres, y faire réponse, tient une grande place dans notre vie, principalement pour moi. Nous avons eu du monde, nous en aurons encore, nous n'en souhaitons point; quand il y en a, on est bien aise. Mon fils a des ouvriers; il a fait *parer,* comme on dit ici [3], ses grandes allées : vraiment elles sont belles; il fait sabler [4] son parterre. Enfin, ma fille, c'est une chose étrange comme, avec cette vie toute [5] insipide et quasi [6] triste, les jours courent et nous échappent; et Dieu sait ce qui nous échappe en même temps. Ah! *ne parlons point de cela;* j'y pense pourtant et il le faut.

Nous soupons à huit heures; Sévigné lit après souper, mais des livres gais, de peur de dormir; ils s'en vont à dix heures; je ne me couche guère que vers minuit : voilà à peu près la règle de notre couvent; il y a sur la porte : SAINTE LIBERTÉ, OU, FAIS CE QUE TU VOUDRAS [7]. J'aime cent fois mieux cette vie que celle de Rennes [8]; ce sera assez tôt d'y aller passer le carême pour la nourriture de l'âme et du corps.

118. — Mme de Sévigné à Mme de Grignan.

A Paris, 20 juin 1672 [1].

Vous n'avez jamais vu Paris comme il est. Tout le monde pleure, ou craint de pleurer, l'esprit tourne à la pauvre Mme de Nogent [2]. Mme de Longueville [3] fait fendre le cœur, à ce qu'on dit : je ne l'ai point vue, mais voici ce que je sais. Mlle de Vertus [4] était retournée depuis deux jours à Port-Royal [5], où elle est presque toujours. On est allé la quérir, avec M. Arnauld [6], pour dire

[1] La marquise de Kerman ou de *Karman* ou de *Carman,* amie de Mme de Sévigné. Elle était allée passer dix jours au château de Chaulnes (Somme), où Mme de Sévigné l'avait rencontrée. — [2] La *Provence* était une province et un grand gouvernement de l'ancienne France, entre le Rhône, la Méditerranée et les Alpes maritimes. Mme de Grignan habitait la Provence. — [3] C'est-à-dire en Bretagne. D'après Littré, c'est là le sens étymologique et propre du mot *parer (parare) :* apprêter certaines choses de manière à leur donner meilleure apparence, à les rendre plus commodes. — [4] Couvrir de sable. — [5] *Toute* insipide. Il faudrait aujourd'hui *tout.* — [6] *Quasi.* Mot latin : presque, à peu près. Ce mot a été condamné par les puristes, comme un terme vieilli. Littré dit qu'il ne faut pas hésiter à s'en servir. — [7] Allusion à la règle de l'abbaye de Thélème, fondée par Gargantua, dans Rabelais. « Les Thélémites se levaient du lit quand bon leur semblait, buvaient, mangeaient, travaillaient, dormaient quand le désir leur venait... En leur règle n'était que cette clause : *Fais ce que voudras.* » — [8] *Rennes.* Ch.-l. d'Ille-et-Vilaine.

[1] *20 juin 1672,* c'est-à-dire huit jours après le passage du Rhin par Louis XIV. — [2] Le mari de *Mme de Nogent* venait d'être tué dans cette affaire. Elle était sœur du duc de Lauzun, dont il est parlé dans une des lettres suivantes. — [3] La duchesse de *Longueville,* sœur du grand Condé. — [4] *Mlle de Vertus.* Amie de Mme de Longueville. — [5] *Port-Royal.* Abbaye située près de Versailles. — [6] *Arnauld.* Célèbre

cette terrible nouvelle. Mᵉˡˡᵉ de Vertus n'avait qu'à se montrer : ce retour si précipité marquait bien quelque chose de funeste. En effet, dès qu'elle parut : « Ah, Mademoiselle! comme se porte Monsieur mon frère? » Sa pensée n'osa aller plus loin. « Madame, il se porte bien de sa blessure. — Il y a eu un combat. Et mon fils? » On ne lui répondit rien. « Ah! Mademoiselle, mon fils, mon cher enfant, répondez-moi, est-il mort? — Madame, je n'ai point de paroles pour vous répondre. — Oh! mon cher fils! est-il mort sur-le-champ? N'a-t-il pas eu un seul moment? Ah mon Dieu! quel sacrifice! » Et là-dessus elle tombe sur son lit, et tout ce que la plus vive douleur peut faire, et par des convulsions, et par des évanouissements, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables, elle a tout éprouvé. Elle voit certaines gens[7]. Elle prend des bouillons, parce que Dieu le veut. Elle n'a aucun repos. Sa santé, déjà très mauvaise, est visiblement altérée. Pour moi, je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte.

119. — Mᵐᵉ de Sévigné à Mᵐᵉ et à M. de Grignan.

Aux Rochers, dimanche 5 juillet 1671.

C'est bien une marque de votre bonne amitié, ma bonne, que d'aimer toutes les sottises que je vous mande d'ici. Vous prenez fort bien l'intérêt de Mᵉˡˡᵉ Croque-Oison [1]. En récompense, il n'y a pas un mot dans vos lettres qui ne me soit cher : je n'ose les lire, de peur de les avoir lues; et si je n'avais la consolation de les recommencer plusieurs fois, je les ferais durer bien longtemps; mais, d'un autre côté, l'impatience me les fait dévorer. Je voudrais bien savoir comme[2] je ferais, si votre écriture était comme celle de M. d'Hacqueville [3] : la force de l'amitié me la déchiffrerait-elle? En vérité, je ne le crois quasi [4] pas : on conte pourtant des histoires là-dessus; mais enfin j'aime fort M. d'Hacqueville, et cependant je ne puis m'accoutumer à son écriture : je ne vois goutte à ce qu'il me mande; il me parle dans un pot cassé [5] : je tiraille [6], je devine, je lis un mot pour un autre, et puis, quand le sens m'échappe, je me mets en colère, et je jette tout. Je vous dis tout ceci en secret; je ne voudrais pas qu'il sût mes peines [7] : il croit que son écriture est moulée[8]; mais vous qui parlez, mandez-moi, je vous prie, comment vous vous en accommodez.

docteur de Port-Royal. — [7] MM. Arnauld et Nicole, dit une note des éditions de 1726.

[1] *Mlle de Croque-Oison.* Dans une autre lettre à Mme de Sévigné, on lit de *Kerquecoison*, ce qui se rapproche peut-être davantage du vrai nom. (Regnier.) — [2] *Comment.* Voir No 116, note 4. — [3] *M. d'Hacqueville.* Conseiller du Roi et abbé. — [4] *Quasi.* Voir No 117, note 6. — [5] D'autre éditions portent : *Il me semble qu'il me parle dans un pot cassé.* « Il a une voix de pot cassé, il parle comme un pot cassé, dans un pot cassé : il a une voix enrouée, difficile à entendre. » (Littré.) — [6] *Tirailler.* Absolument et fig. : faire des efforts pour. (Littré.) Ici : faire des efforts pour comprendre.— [7] Plusieurs éditions portent : *les peines qu'il me donne.* C'est peut-être plus clair, mais Mme de Sévigné ne l'a pas écrit. — [8] Lettre *moulée.* Lettre imprimée ou qui imite l'imprimé.

120. — Mme de la Fayette [1] à Mme de Sévigné.

Paris, le 8 octobre 1689.

Il est question, ma belle, qu'il ne faut point que vous passiez l'hiver en Bretagne, à quelque prix que ce soit : vous êtes vieille, les Rochers [2] sont pleins de bois, les catarrhes et les fluxions vous accableront; vous vous ennuierez, votre esprit deviendra triste et baissera : tout cela est sûr, et les choses du monde ne font rien en comparaison de tout ce que je vous dis. Ne me parlez point d'argent ni de dettes; je vous ferme la bouche sur tout. M. de Sévigné [3] vous donne son équipage; vous venez à Malicorne [4], vous y trouvez les chevaux et la calèche de M. de Chaulnes : vous voilà à Paris; vous allez descendre à l'hôtel de Chaulnes; votre maison n'est pas prête, vous n'avez point de chevaux, c'est en attendant; à votre loisir, vous vous remettez chez vous. Venons au fait : vous payez une pension à M. de Sévigné, vous avez ici un ménage : mettez le tout ensemble, cela fait de l'argent; car votre louage de maison va toujours. Vous direz : « Mais je dois, et je payerai avec le temps. » Comptez que vous trouvez ici mille écus [5] dont [6] vous payez ce qui vous presse; qu'on vous les prête sans intérêt, et que vous les rembourserez petit à petit comme vous voudrez. Ne demandez point d'où ils viennent, ni de qui c'est [7], on ne vous le dira pas; mais ce sont gens qui sont bien assurés qu'ils ne les perdront pas. Point de raisonnements là-dessus, point de paroles, ni de lettres perdues; il faut venir : tout ce que vous m'écrirez, je ne le lirai seulement pas; et en un mot, ma belle, il faut, ou venir, ou renoncer à mon amitié, à celle de Mme de Chaulnes et à celle de Mme de Lavardin [8] : nous ne voulons point d'une amie qui veut vieillir et mourir par sa faute; il y a de la misère et de la pauvreté à votre conduite : il faut venir dès qu'il fera beau.

Mme de la Fayette (1632-1693).

121. — Mme de Sévigné à Mme de Grignan [1].

Aux Rochers, mercredi 12 octobre 1689.

Il faut que je vous conte que Mme de la Fayette m'écrit, du ton d'un arrêt du conseil d'en haut, de sa part premièrement, puis de celle de Mme de Chaulnes et de Mme de Lavardin, me menaçant de ne me plus aimer, si je refuse de retourner tout à l'heure à Paris; que je serai malade ici [2], que je mourrai, que mon esprit baissera, qu'enfin, point de raisonnement, il faut

[1] *Mme de la Fayette.* Marie-Madeleine Sioche de la Vergne, comtesse de la Fayette, amie de Mme de Sévigné. — [2] *Les Rochers.* Voir No 113, note 2. — [3] Il s'agit ici du fils de Mme de Sévigné, né en 1643. — [4] *Malicorne* (le château de), appartenant au marquis de Lavardin, sire de Beaumanoir. — [5] *Écu.* Voir No 114, note 2. — [6] *Dont,* à l'aide desquels. — [7] C'était Mme de Chaulnes qui les voulait prêter à Mme de Sévigné. (Monmerqué.) — [8] La marquise *de Lavardin,* une des principales amies de Mme de Sévigné.

[1] Mme de Sévigné parle avec une vive reconnaissance des offres que lui a faites Mme de la Fayette et dit pourquoi elle ne veut pas les accepter. — [2] Var. : « *et me disant* que je serai malade ici, etc. » *(Édition*

venir, elle ne lira seulement point mes méchantes raisons [3]. Ma fille, cela est d'une vivacité et d'une amitié qui m'a fait plaisir, et puis elle continue; voici les moyens : j'irai à Malicorne [4] avec l'équipage de mon fils; Mme de Chaulnes y fait trouver celui de M. le duc de Chaulnes; j'arriverai à Paris, je serai logée chez cette duchesse; je n'achèterai des chevaux que ce printemps; et voici le beau : je trouverai mille écus chez moi de quelqu'un qui n'en a que faire, qui me les prête sans intérêt, qui ne me pressera point de les rendre; et que je parte *tout à l'heure*. Cette lettre est longue [5] au sortir d'un accès de fièvre; j'y réponds aussi avec reconnaissance, mais en badinant, l'assurant que je ne m'ennuierai que médiocrement avec mon fils, sa femme, des livres et l'espérance de retourner cet été à Paris, sans être logée hors de chez moi, sans avoir besoin d'équipage, parce que j'en aurai un, et sans devoir mille écus à un généreux ami dont la belle âme et le beau procédé me presseraient plus que tous les sergents [6] du monde; qu'au reste je lui donne ma parole de n'être point malade, de ne point vieillir, de ne point radoter, et qu'elle m'aimera toujours, malgré sa menace : voilà comme j'ai répondu à ces trois bonnes amies. Je vous montrerai quelque jour cette lettre, elle vous fera plaisir. Mon Dieu! la belle proposition de n'être plus chez moi, d'être dépendante, de n'avoir point d'équipage, et de devoir mille écus? En vérité, ma chère enfant, j'aime bien mieux, sans comparaison, être ici : l'horreur de l'hiver à la campagne n'est que de loin; de près ce n'est plus de même. Mandez-moi si vous ne m'approuvez pas : si vous étiez à Paris, ah! c'est [7] une raison étranglante [8]; mais vous n'y êtes pas. J'ai pris mon temps et mes mesures là-dessus; et si par miracle vous y voliez présentement comme un oiseau, je ne sais si ma raison ne prierait point la vôtre, avec la permission de notre amitié, de me laisser achever cet hiver certains petits arrangements [9] qui feront le repos de ma vie. Je n'ai pu m'empêcher de vous conter cette bagatelle, espérant qu'elle n'arrivera point mal à propos, et que Monsieur le chevalier [10] se portera aussi bien que je le souhaite.

Mme de Sévigné.

122. — Mme de Sévigné à Coulanges [1].

A Paris, ce lundi 15 décembre 1670.

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus

de 1754.) — [3] Var. : « *et qu'*elle ne lira seulement pas mes méchantes raisons ». *(Ibidem.)* — [4] *Malicorne.* Voir N° 120, note 4. — [5] Les lettres de Mme de la Fayette étaient toujours fort courtes. (Monmerqué.) — [6] *Sergent*, officier de justice chargé des poursuites judiciaires. On dit aujourd'hui huissier. — [7] Var. : Ce *serait*. *(Édit.* de 1754.) — [8] *Étranglant* signifie ici : qui coupe court à tout. Mme de Sévigné dit ailleurs : « J'admire la gaieté de votre style au milieu de tant d'affaires accablantes, épineuses, *étranglantes.* » (Sommer, *Lexique de la langue de Mme de Sévigné.)* — [9] Var. : certains petits *payements.* » *(Édit.* de 1754.) — [10] Le chevalier de Grignan, Joseph Adhémar de Monteil, qui était malade au château de Grignan.

[1] *Coulanges* (Philippe-Emmanuel de), maître des requêtes. —

incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie : enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés, encore cet exemple n'est-il pas juste [2], une chose que l'on ne peut pas croire à Paris (comment la pourrait-on croire à Lyon [3]?); une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde; une chose qui comble de joie Mme de Rohan [4] et Mme d'Hauterive [5]; une chose enfin qui se fera dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue; une chose qui se fera dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite lundi. Je ne puis me résoudre à la dire; devinez-la : je vous le donne en trois. Jetez-vous votre langue aux chiens? Eh bien! il faut donc vous la dire : M. de Lauzun [6] épouse dimanche au Louvre [7], devinez qui? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en dix, je vous le donne en cent. Mme de Coulanges dit : Voilà qui est bien difficile à deviner; c'est Mme de la Vallière [8]. — Point du tout, Madame. — C'est donc Mlle de Retz [9]? — Point du tout, vous êtes bien provinciale. — Vraiment, nous sommes bien bêtes, dites-vous, c'est Mlle Colbert. — Encore moins. — C'est assurément Mlle de Créquy. — Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire : il épouse, dimanche, au Louvre, avec la permission du Roi, Mademoiselle, Mademoiselle de..... Mademoiselle..... devinez le nom : il épouse Mademoiselle, ma foi! par ma foi! ma foi jurée! Mademoiselle, la grande Mademoiselle [10]; Mademoiselle, fille de feu Monsieur [11]; Mademoiselle, petite-fille de Henri IV; mademoiselle d'Eu, mademoiselle de Dombes, mademoiselle de Montpensier, mademoiselle d'Orléans; Mademoiselle, cousine germaine du Roi; Mademoiselle, destinée au trône; Mademoiselle, le seul parti de France qui fût digne de Monsieur [12]. Voilà un beau sujet de discourir. Si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer; si enfin vous nous dites des injures : nous trouverons que vous avez raison; nous en avons fait autant que vous.

[2] On a cru que Mme de Sévigné avait voulu indiquer ici Marie d'Angleterre, veuve de Louis XII, qui se remaria, trois mois après la mort du Roi, au duc de Suffolk. (Monmerqué.) — [3] Coulanges était à Lyon, avec sa femme, chez l'intendant du Gué Bagnols, père de Mme de Coulanges. (Id.) — [4] Marguerite, duchesse *de Rohan*, avait dédaigné les plus nobles alliances pour épouser par inclination un simple gentilhomme n'ayant ni fortune ni établissement. — [5] *Mme d'Hauterive*. Françoise de Neufville avait, contre le gré de sa famille, épousé en troisièmes noces le marquis d'Hauterive. — [6] Le comte *de Lauzun*, général des dragons en 1666, né en Gascogne, mort en 1723, à 90 ans. Après la mort de Mademoiselle, il épousa, en 1695, la fille du maréchal de Lorges, sœur de la femme de Saint-Simon. (Monmerqué.) — [7] Habitation royale. Le palais du Louvre, construit sous le règne de François 1er, continué sous Henri II, Charles IX et Henri IV, fut terminé sous Louis XIV. — [8] Louise-Françoise *de la Vallière*, née en 1644; d'abord fille d'honneur de Madame Henriette; duchesse depuis 1667. Elle mourut en 1710, après trente-six ans de religion, aux grandes Carmélites, où elle avait pris le nom de sœur Louise de la Miséricorde. (Monmerqué.) — [9] *Mlle de Retz*. Sans doute une nièce du cardinal de Retz. Les deux riches partis nommés ensuite sont vraisemblablement Henriette-Louise, fille du ministre Colbert, et Madeleine, fille unique et héritière du duc de Créquy. (Id.) — [10] Anne-Marie-Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier, appelée la grande Mademoiselle. — [11] *Feu Monsieur*. Gaston de France, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, mort en 1660. — [12] *Monsieur*. Philippe de France, duc d'Orléans, frère de Louis XIV. —

Adieu, les lettres qui seront portées par cet ordinaire [13] vous feront voir si nous disons vrai ou non [14].

123. — M^me^ de Grignan au Président de Moulceau [1].

Le 23 avril 1696.

Votre politesse ne doit point craindre, monsieur, de renouveler ma douleur, en me parlant de la douloureuse perte que j'ai faite [2]. C'est un objet que mon esprit ne perd pas de vue, et qu'il trouve si vivement gravé dans mon cœur, que rien ne peut l'augmenter, ni le diminuer. Je suis très persuadée, monsieur, que vous ne sauriez avoir appris le malheur épouvantable qui m'est arrivé, sans répandre des larmes : la bonté de votre cœur m'en répond. Vous perdez une amie d'un mérite et d'une fidélité incomparables : rien n'est plus digne de vos regrets; et moi, monsieur, que ne perdé-je [3] point! Quelles perfections ne réunissait-elle point, pour être à mon égard, par différents caractères, plus chère et plus précieuse! Une perte si complète et si irréparable ne porte pas à chercher de consolation ailleurs que dans l'amertume des larmes et des gémissements. Je n'ai point la force de lever les yeux assez haut pour trouver le lieu d'où doit venir le secours; je ne puis encore tourner mes regards qu'autour de moi, et je n'y vois plus cette personne qui m'a comblée de biens, qui n'a eu d'attention qu'à me donner tous les jours de nouvelles marques de son tendre attachement, avec l'agrément de la société [4]. Il est bien vrai, monsieur, il faut une force plus qu'humaine pour soutenir une si cruelle séparation et tant de privation. J'étais bien loin d'y être préparée : la parfaite santé dont je la voyais jouir, un an de maladie qui m'a mise cent fois en péril, m'avaient ôté l'idée que l'ordre de la nature [5] pût avoir lieu à mon égard. Je me flattais de ne jamais souffrir un si grand mal; je le souffre, et le sens dans toute sa rigueur. Je mérite votre pitié, monsieur, et quelque part dans l'honneur de votre amitié, si on la mérite par une sincère estime et beaucoup de vénération pour votre vertu. Je n'ai point changé de sentiment pour vous depuis que je vous connais, et je crois vous avoir dit plus d'une fois qu'on ne peut vous honorer plus que je fais [6].

[13] *Ordinaire.* Le courrier de la poste qui part et arrive à certains jours réglés. — [14] Quatre jours après, Mme de Sévigné écrivait à Coulanges que le mariage était rompu.

[1] *De Moulceau* ou *de Monceau* Président de la Chambre des comptes de Montpellier. — [2] Mme de Sévigné est morte le 17 avril 1696. On en a trouvé la preuve dans les registres de l'Église collégiale de Saint-Sauveur, à Grignan. — [3] La forme étrange *perdé-je* est dans la première édition. Nous n'avons pas l'original de cette lettre. (Sommer, *Lexique de la langue de Mme de Sévigné.*) — [4] « *Avec l'argément de la société.* » Le sens de ces mots ne nous semble pas suffisamment clair, et nous n'en avons trouvé nulle part l'explication. Mme de Grignan veut probablement faire entendre que sa mère apportait dans la vie commune une amabilité constante, qui donnait plus de prix encore aux marques de sa tendresse. — [5] L'ordre de la nature, c'est que les parents meurent avant les enfants. — [6] *Faire* sert souvent à remplacer un verbe qu'il faudrait répéter et prend alors la signification de ce verbe. *Plus que je fais*, c'est-à-dire plus que je vous honore.

124. — *Mme de Simiane au comte de Bussy-Rabutin* [1].

Ce n'est point ici une lettre, mon cher cousin, ne la lisez point sur ce pied-là. A Dieu ne plaise que je m'avise de mêler une des miennes parmi celles que je vous envoie [2]! regardez plutôt ceci comme une préface; et comme elles sont rarement bonnes, j'espère que vous aurez quelque indulgence pour celle-ci. Il n'est pourtant point question

« D'un auteur à genoux dans une humble préface [3] »

Je ne m'attends qu'à des remerciements; vous savez, mon cher cousin, ou si c'est à un lecteur indifférent à qui [4] je parle, il saura que c'est ici une mère qui écrit à sa fille tout ce qu'elle pense, comme elle l'a pensé, sans avoir jamais pu croire que ses lettres tombassent en d'autres mains que les siennes. Son style négligé et sans liaison [5] est cependant si agréable et si naturel, que je ne puis croire qu'il ne plaise infiniment aux gens d'esprit et du monde [6] qui en feront la lecture.

Un agrément qui serait à désirer à ces lettres, c'est la clef [7] de mille choses qui s'étaient dites ou passées entre elles et devant elles. Je ne l'ai point trouvée; cependant un lecteur intelligent et attentif remédie à tout cela et y trouve du sens de reste [8] pour s'en contenter.

Comme ces lettres n'étaient écrites que pour ces deux aimables personnes, elles ne déguisaient par aucun chiffre [9], ni par aucun nom emprunté ce qu'elles voulaient s'apprendre; et comme elles ne trouvaient dans toutes les actions du Roi que de la grandeur et de la justice, elles en parlaient en toute liberté, sans craindre que leurs lettres fussent interceptées [10].

Quoique le style de ces lettres soit d'un tour aisé, naturel et simple en apparence, il ne laisse pas d'être assez figuré pour exiger du lecteur bien de l'attention. Ces lettres sont d'ailleurs remplies de préceptes et de raisonnements si justes et si sensés, avec tant d'art et d'agrément, que leur lecture ne peut être que très utile aux jeunes personnes et même à tout le monde.

Tout ce qu'il ne m'est pas permis de vous envoyer, mon cher cousin, et qui doit rester sous le secret, parce qu'il est trop mêlé d'affaires de famille, est pour le moins aussi beau que ce que je vous envoie, et j'y [11] ai bien du regret. Cependant voilà quelques lettres que je vous ai triées et dont j'espère que la lecture vous donnera bien du plaisir; en ce cas, je plaindrai si peu les veilles que j'y ai employées que je continuerai à vous en chercher d'autres.

[1] Roger de Bussy-Rabutin, cousin et correspondant de Mme de Sévigne. — [2] Ce sont les lettres de Mme de Sévigné que sa petite-fille, Mme de Simiane, envoie au comte de Bussy. — [3] Vers de Boileau, satire 9me. — [4] Construction incorrecte qui n'est plus admise aujourd'hui ; il faut remplacer *à qui* par *que*. — [5] Jugement trop sévère ; les lettres de Mme de Sévigné ont une allure vive et dégagee, mais elles ne sont jamais décousues. — [6] On dit quelquefois *gens du monde* par opposition à ceux qui exercent une profession savante. — [7] *Clef*. Ce qui explique. — [8] *De reste*. Plus qu'il n'est nécessaire. *Du reste* signifie *au surplus*. — [9] Caractères de convention pour une correspondance secrète. — [10] *Interceptées*. Il y avait un bureau secret de l'administration des postes, connu sous le nom de cabinet noir et où l'on décachetait les lettres. — [11] *J'*

Mais si j'étais assez heureuse pour pouvoir y joindre les réponses de ma mère [12], n'en seriez-vous pas bien content, mon cher cousin? et croyez-vous après cela qu'il y eût rien à désirer? Mme de Simiane (1674-1737).

125. — *Voltaire au marquis d'Argenson* [1], *1739.*

Que direz-vous de moi, Monseigneur [2]? Vous me faites sentir vos bontés de la manière la plus bienfaisante; vous ne semblez me laisser de sentiments que ceux de la reconnaissance, et il faut avec cela que je vous importune encore. Non, ne me croyez pas assez hardi; mais voici le fait. Un grand garçon, bien fait, aimant les vers, ayant de l'esprit, ne sachant que faire, s'avise de se faire présenter, je ne sais comment, à Cirey [3]. Il m'entend parler de vous comme de mon ange gardien. — Ho! ho! dit-il, s'il vous fait du bien, il m'en fera donc : écrivez-lui en ma faveur. — Mais, monsieur, considérez que j'abuserais... — Hé bien! abusez, dit-il. Je voudrais être à lui, s'il va en ambassade : je ne demande rien; je le servirai à tout ce qu'il voudra; je suis diligent, je suis bon garçon, je suis de fatigue [4]. Enfin donnez-moi une lettre pour lui. — Moi qui suis bon homme, je lui donne la lettre. Dès qu'il la tient, il se croit trop heureux : — Je verrai Monsieur d'Argenson! — et voilà mon grand garçon qui vole à Paris.

J'ai donc, monsieur, l'honneur de vous en avertir. Il se présentera à vous avec une belle mine et une chétive recommandation. Pardonnez-moi, je vous en conjure, cette importunité : ce n'est pas ma faute; je n'ai pu résister au plaisir de me vanter de vos bontés et un passant a dit : « J'en retiens ma part. »

126. — *Voltaire à M. Fabry.*

Je ne voudrais pas, monsieur, fatiguer vos bontés; mais on vient tous les jours me prier de vous importuner pour un pauvre imbécile qui fournissait autrefois du pain aux comédiens établis à Châtelaine [1].

Il se nomme Pélissier; on dit qu'il est en prison à Gex [2], depuis six mois, pour avoir dit qu'il s'appelait Péant. S'il s'est trompé de nom, il en est bien puni. Si vous pouvez avoir la bonté de lui faire accorder la permission de vendre du pain chez lui au lieu d'être au pain du roi [3], ce sera une de vos bonnes actions. Me voilà quitte de ma commission.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus respectueux attachement, etc.

équivaut à *à cela;* on dit : avoir regret à une chose. — [12] Mme de Grignan.

[1] René-Louis, marquis d'Argenson, homme d'État, devint en 1744 ministre des affaires étrangères. — [2] *Monseigneur.* On donnait ce nom aux princes du sang, aux évêques et même à toutes les personnes titrées. On ne le donne plus aujourd'hui qu'aux princes, aux évêques et aux maréchaux. — [3] *Cirey* (Haute-Marne). Château qui appartint à la marquise Duchâtelet et où Voltaire résida souvent. (Dezobry et Bachelet.) — [4] *De fatigue.* Capable de supporter un travail pénible.

[1] Châtelaine (Jura). — [2] Petite ville située au pied du Jura. — [3] *Au pain du roi,* c'est-à-dire en prison.

127. — *Rica à* ***.

A Paris, le 15 de la lune, de gemmadi [1] 1715.

Je fus hier aux Invalides [2]; j'aimerais autant avoir fait cet établissement, si j'étais prince, que d'avoir gagné trois batailles. On y trouve partout la main d'un grand monarque. Je crois que c'est le lieu le plus respectable de la terre.

Quel spectacle de voir rassemblées dans un même lieu toutes ces victimes de la patrie, qui ne respirent que pour la défendre, et qui, se sentant le même cœur et non pas la même force, ne se plaignent que de l'impuissance où elles sont de se sacrifier encore pour elle!

Quoi de plus admirable que de voir ces guerriers débiles, dans cette retraite, observer une discipline aussi exacte que s'ils y étaient contraints par la présence d'un ennemi, chercher leur dernière satisfaction dans cette image [3] de la guerre, et partager leur cœur et leur esprit entre les devoirs de la religion et ceux de l'art militaire!

Je voudrais que les noms de ceux qui meurent pour la patrie fussent écrits et conservés dans les temples, dans des registres qui fussent comme la source de la gloire et de la noblesse.

MONTESQUIEU.

128. — *Rica à* ***.

A Paris, le 17 de la lune de chalval, 1712 [1].

J'allai l'autre jour voir une maison [2] où l'on entretient environ trois cents personnes assez pauvrement. J'eus bientôt fait, car l'église ni les bâtiments ne méritent pas d'être regardés. Ceux qui sont dans cette maison étaient assez gais; plusieurs d'entre eux jouaient aux cartes, ou à d'autres jeux que je ne connais point. Comme je sortais, un de ces hommes sortait aussi; et m'ayant entendu demander le chemin du Marais, qui est le quartier le plus éloigné de Paris : « J'y vais, me dit-il, et je vous y conduirai; suivez-moi! » Il me mena à merveille, me tira de tous les embarras, et me sauva adroitement des carrosses et des voitures. Nous étions prêts [3] d'arriver, quand la curiosité me prit : « Mon bon ami, lui dis-je, ne pourrais-je point savoir qui vous êtes? — Je suis aveugle, monsieur, me répondit-il. — Comment! lui dis-je,

[1] Le mois de *gemmadi 1er* de l'année musulmane correspond à peu près au mois de janvier. *Gemmadi 2e* au mois de février; *rejeb*, mars, etc. L'ère musulmane, ou l'hégire, commence le 16 juillet 622. Pour traduire une date formulée d'après l'hégire en année de l'ère chrétienne, il faut ajouter 622 à l'année musulmane; et, comme l'année musulmane est lunaire, et par conséquent plus courte que la nôtre, il faut retrancher environ trois ans par siècle. — [2] *Les Invalides*. Hôtel construit à Paris, sous Louis XIV, et destiné à recevoir les anciens officiers et soldats de l'armée française. — [3] Dans l'observation de cette discipline sévère qui leur rappelle la guerre.

[1] *Chalval*. Ce mois correspond au mois de juin. — [2] L'hospice des Quinze-Vingts, fondé par Louis IX, pour 300 gentilshommes à qui les Sarrasins avaient crevé les yeux en Palestine.— [3] *Prêts d'arriver*. Aujourd'hui, il faudrait écrire *près* d'arriver.

vous êtes aveugle! Et que ne priiez-vous cet honnête homme qui jouait aux cartes avec vous de nous conduire? — Il est aveugle aussi, me répondit-il : il y a quatre cents ans que nous sommes trois cents aveugles dans cette maison où vous m'avez trouvé. Mais il faut que je vous quitte; voilà la rue que vous demandiez; je vais me mettre dans la foule; j'entre dans cette église, où, je vous jure, je n'embarrasserai pas plus les gens qu'ils ne m'embarrasseront.

MONTESQUIEU.

129. — Ricca à Ibben, à Smyrne.

A Paris, le 6 de la lune de chalval, 1712 [1].

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel : vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres; si j'étais aux Tuileries [2], je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi; les femmes mêmes faisaient un arc-en-ciel de mille couleurs, qui m'entourait. Si j'étais aux spectacles, je voyais aussitôt cent lorgnettes dressées contre ma figure : enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui [3] disaient entre eux : « Il faut avouer qu'il a l'air bien persan. » Chose admirable! je trouvais de mes portraits partout; je me voyais multiplié [4] dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées, tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge : je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare; et, quoique j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre [5] à quitter l'habit persan, et à en endosser un à l'européenne, pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste. J'eus sujet de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publique [6]; car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion [7] d'ouvrir la bouche; mais, si quelqu'un par hasard apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement : « Ah! ah! monsieur est Persan! C'est une chose bien extraordinaire! Comment peut-on être Persan? »

MONTESQUIEU.

[1] Voir nº 128, note 1. — [2] *Tuileries.* Palais commencé au XVIe siècle par Catherine de Médicis et qui a servi de nos jours de résidence aux souverains de la France. Il a été brûlé en 1871. — [3] De ces deux *qui*, le second sert à déterminer le premier. La Bruyère a dit de même : Il n'y a qu'une affliction *qui* dure *qui* est la perte des biens. — [4] Représenté, étalé. — [5] C'est-à-dire *me résoudre.* Lorsque *faire* est suivi d'un verbe réfléchi à l'infinitif, on sous-entend ordinairement le pronom personnel qui accompagne l'infinitif. Ex. : je l'en ferai repentir. — [6] L'adjectif s'accorde ici avec le second substantif seulement, parce que c'est sur ce dernier que l'auteur veut spécialement insister. — [7] Qu'on m'eût procuré l'occasion.

130. — J.-J. Rousseau à M***.

Daigneriez-vous bien encore me recevoir en grâce après une aussi indigne négligence que la mienne? J'en sens toute la turpitude, et je vous en demande pardon de tout mon cœur. A le bien prendre cependant, quand je vous offense par mes retards déplacés, vous exercez à mon égard la plus douce de toutes les vertus de l'amitié, l'indulgence, et vous goûtez le plaisir de remplir le devoir d'un parfait ami, tandis que je n'ai que de la honte et des reproches à me faire sur l'irrégularité de mes procédés envers vous. Vous devez du moins comprendre par là que je ne cherche point de détour pour me disculper. J'aime mieux devoir uniquement mon pardon à votre bonté que de chercher à m'excuser par de mauvais subterfuges. Ordonnez ce que le cœur vous dictera, du [1] coupable et du châtiment, vous serez obéi. Je n'excepte qu'un seul genre de peine qu'il me serait impossible de supporter, c'est le refroidissement de votre amitié; conservez-la-moi toute [2] entière, je vous en prie, et souvenez-vous que je serai toujours votre tendre ami, quand même je me rendrais indigne que vous fussiez le mien.

131. — J.-J. Rousseau à un jeune homme [1].

Vous ignorez, monsieur, que vous écrivez à un pauvre homme accablé de maux, et, de plus, fort occupé, qui n'est guère en état de vous répondre et qui le serait encore moins d'établir avec vous la société [2] que vous lui proposez. Vous m'honorez en pensant que je pourrais vous être utile, et vous êtes louable du motif qui vous la fait désirer; mais, sur le motif même, je ne vois rien de moins nécessaire que de venir vous établir à Montmorency [3]. Vous n'avez pas besoin d'aller chercher si loin les principes de la morale : rentrez dans votre cœur, et vous les y trouverez; et je ne pourrai vous rien dire à ce sujet que ne vous dise encore mieux votre conscience, quand vous la voudrez consulter. La vertu, monsieur, n'est pas une science qui s'apprenne avec tant d'appareil [4]. Pour être vertueux, il suffit de vouloir l'être; et si vous avez bien cette volonté, tout est fait, votre bonheur est décidé.

S'il m'appartenait de vous donner des conseils, le premier que je voudrais vous donner serait de ne point vous livrer à ce goût que vous dites avoir pour la vie contemplative [5], et qui n'est qu'une paresse de l'âme condamnable à tout âge, et surtout au vôtre. L'homme n'est point fait pour méditer, mais pour agir : la vie laborieuse que Dieu nous impose n'a rien que de doux au cœur de l'homme de bien qui s'y livre en vue de remplir son devoir, et la vigueur de la jeunesse ne vous a pas été donnée pour la perdre à [6] d'oisives contemplations.

[1] *Ordonner de*, c'est-à-dire ordonner au sujet de. — [2] Voir nº 117, note 5.

[1] Qui demandait à s'établir à Montmorency, où Rousseau demeurait alors, pour profiter de ses leçons. — [2] Les relations. — [3] Près de Paris (Seine-et-Oise). — [4] Avec de si grands préparatifs. — [5] Vie consacrée exclusivement à la méditation. — [6] Il serait plus correct de dire : en d'oisives etc. Ce n'est qu'avec un infinitif

Travaillez donc, monsieur, dans l'état où vous ont placé vos parents et la Providence : voilà le premier précepte de la vertu que vous voulez suivre; et, si le séjour de Paris, joint à l'emploi que vous remplissez, vous paraît d'un trop difficile alliage [7] avec elle, faites mieux, monsieur, retournez dans votre province; allez vivre dans le sein de votre famille; servez, soignez vos vertueux parents : c'est là que vous remplirez véritablement les soins que la vertu vous impose. Une vie dure est plus facile à supporter en province que la fortune à poursuivre à Paris, surtout quand on sait, comme vous ne l'ignorez pas, que les plus indignes manèges [8] y font plus de fripons gueux [9] que de parvenus. Vous ne devez point vous estimer malheureux de vivre comme fait [10] monsieur votre père, et il n'y a point de sort que le travail, la vigilance, l'innocence et le contentement de soi ne rendent supportable, quand on s'y soumet en vue de remplir son devoir.

Voilà, monsieur, des conseils qui valent tous ceux que vous pourriez venir prendre à Montmorency : peut-être ne seront-ils pas de votre goût, et je crains que vous ne preniez pas le parti de les suivre; mais je suis sûr que vous vous en repentirez un jour. Je vous souhaite un sort qui ne vous force jamais de vous en souvenir.

Je vous prie, monsieur, d'agréer mes salutations très humbles.

132. — J.-J. Rousseau à Madame la marquise de Menars [1].

Paris, le 20 décembre 1754.

Madame,

Si vous prenez la peine de lire l'incluse [2], vous verrez pourquoi j'ai l'honneur de vous l'adresser. Il s'agit d'un paquet que vous avez refusé de recevoir, parce qu'il n'était pas pour vous, raison qui n'a pas paru si bonne à Monsieur votre gendre [3]. En confiant la lettre à votre prudence, pour en faire l'usage que vous trouverez à propos, je ne puis m'empêcher, madame, de vous faire réfléchir au hasard qui fait que cette affaire parvient à vos oreilles. Combien d'injustices se font tous les jours à l'abri du rang et de la puissance, et qui restent ignorées, parce que le cri des opprimés n'a pas la force de se faire entendre! C'est surtout, madame, dans votre condition qu'on doit apprendre à écouter la plainte du pauvre, et la voix de l'humanité [4], de la commisération, ou du moins celle de la justice.

Vous n'avez pas besoin, sans doute, de ces réflexions, et ce n'est pas à moi qu'il conviendrait [5] de vous les proposer; mais ce sont des avis qui, de votre part, ne sont peut-être pas inutiles à vos enfants.

Je suis avec respect, etc.

qu'on peut dire : perdre son temps, sa jeunesse à. — [7] Trop peu compatible avec la vertu. — [8] *Manège.* Manière de se comporter. L'Académie écrivait autrefois *manége.* — [9] *Gueux.* Pauvres. — [10] Voir N° 123, note 6.

[1] *Menars* (Loir-et-Cher) était le chef-lieu d'un marquisat érigé en 1677. — [2] *L'incluse.* La lettre renfermée dans celle-ci. — [3] Le comte de Lastic, à qui est adressée la lettre suivante. — [4] *Humanité* signifie ici sentiment de bienveillance pour tous les hommes. — [5] Ce conditionnel s'explique à l'aide d'une condition sous-entendue : si le hasard n'avait pas voulu que la pauvre femme dont il s'agit plus loin fût venue se plaindre auprès de moi.

133. — J.-J. Rousseau à M. le comte de Lastic.

(INCLUSE DANS LA PRÉCÉDENTE.)

Paris, le 20 décembre 1754.

Sans avoir l'honneur, monsieur, d'être connu de vous, j'espère qu'ayant à vous offrir des excuses et de l'argent, ma lettre ne saurait être mal reçue.

J'apprends que Mlle de Cléry a envoyé de Blois [1] un panier à une bonne vieille femme, nommée Mme Le Vasseur [2], et si pauvre qu'elle demeure chez moi; que ce panier contenait, entre autres choses, un pot de vingt livres de beurre; que le tout est parvenu, je ne sais comment, dans votre cuisine; que la bonne vieille, l'ayant appris, a eu la simplicité de vous envoyer sa fille, avec la lettre d'avis, vous redemander son beurre, ou le prix qu'il a coûté; et qu'après vous être moqué d'elle, selon l'usage, vous et Mme votre épouse, vous avez, pour toute réponse, ordonné à vos gens de la chasser.

J'ai tâché de consoler la bonne femme affligée, en lui expliquant les règles du grand monde et de la grande éducation; je lui ai prouvé que ce ne serait pas la peine d'avoir des gens, s'ils ne servaient à chasser le pauvre, quand il vient réclamer son bien; et, en lui montrant combien *justice* et *humanité* sont des mots roturiers [3], je lui ai fait comprendre, à la fin, qu'elle est trop honorée qu'un comte ait mangé son beurre. Elle me charge donc, monsieur, de vous témoigner sa reconnaissance de l'honneur que vous lui avez fait, son regret de l'importunité qu'elle vous a causée, et le désir qu'elle aurait que son beurre vous eût paru bon.

Que si par hasard il vous en a coûté quelque chose pour le port du paquet à elle adressé, elle offre de vous le rembourser, comme il est juste. Je n'attends là-dessus que vos ordres pour exécuter ses intentions, et vous supplie d'agréer les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc [4].

134. — Racine à son fils [1].

Fontainebleau, 3 octobre 1694.

Il me paraît, par votre lettre, que vous portez un peu d'envie à Mademoiselle de La Chapelle [2], de ce qu'elle a lu plus de comédies et plus de romans que vous. Je vous dirai, avec la sincérité avec laquelle je suis obligé de vous parler, que j'ai un extrême chagrin que vous fassiez tant de cas de toutes ces

[1] *Blois.* Chef-lieu du département de Loir-et-Cher. — [2] *Mme Le Vasseur*, dont Rousseau épousa plus tard la fille. — [3] *Roturiers.* Ce mot vient du latin *ruptura*, qui signifie champ défriché et ensuite état d'une personne ou d'un héritage qui n'est pas noble. Dans un sens plus général, *roturier* est synonyme de grossier, peu distingué. — [4] Cette lettre ne fut pas envoyée au comte de Lastic; nous en trouvons la preuve dans une lettre de la même date écrite à Mme d'Epinay et qui commence par ces mots : « Il faut faire, madame, ce que vous voulez. Les lettres ne seront point envoyées, et M. le comte de Lastic peut désormais voler le beurre de toutes les bonnes femmes de Paris sans que je m'en fâche. Laissons donc là M. le comte, et parlons de votre santé, qu'il ne faut pas mettre en jeu pour si peu de chose... »

[1] Jean Racine, son fils aîné. — [2] Mlle de La Chapelle était une petite-nièce de Boileau. —

niaiseries qui ne doivent servir tout au plus qu'à délasser quelquefois l'esprit, mais qui ne devraient point vous tenir autant à cœur qu'elles font [3]. Vous êtes engagé dans des études très sérieuses qui doivent attirer votre principale attention, et pendant que vous y êtes engagé, et que nous payons [4] des maîtres pour vous en instruire, vous devez éviter tout ce qui peut dissiper votre esprit et vous détourner de votre étude. Non seulement votre conscience et la religion vous y obligent, mais vous-même devez avoir assez de considération pour moi, et assez d'égards, pour vous conformer un peu à mes sentiments pendant que vous êtes dans un âge où vous devez vous laisser conduire.

Je ne dis pas que vous ne lisiez quelquefois des choses qui puissent vous divertir l'esprit, et vous voyez que je vous ai mis moi-même entre les mains assez de livres français capables de vous amuser; mais je serais inconsolable si ces sortes de livres vous inspiraient du dégoût pour des lectures plus utiles, et surtout pour les livres de piété et de morale, dont vous ne parlez jamais, et pour lesquels il semble que vous n'avez plus aucun goût, quoique vous soyez témoin du véritable plaisir que j'y prends préférablement à toute autre chose. Croyez-moi, quand vous saurez parler de comédie et de romans, vous n'en serez guère plus avancé pour le monde, et ce ne sera point par cet endroit [5]-là que vous serez le plus estimé. Je remets à [6] vous en parler plus au long et plus particulièrement quand je vous reverrai, et vous me ferez plaisir alors de me parler à cœur ouvert là-dessus, et de ne vous point cacher de [7] moi. Vous jugez bien que je ne cherche point à vous chagriner, et que je n'ai d'autre dessein que de contribuer à vous rendre l'esprit solide, et à vous mettre en état de ne me point faire de déshonneur quand vous viendrez à paraître dans le monde. Je vous assure qu'après mon salut c'est la chose dont je suis le plus occupé. Ne regardez point tout ce que je vous dis comme une réprimande, mais comme les avis d'un père qui vous aime tendrement, et qui ne songe qu'à vous donner des marques de son amitié. Écrivez-moi le plus souvent que vous pourrez, et faites mes compliments à votre mère. Il n'y a ici aucune nouvelle, sinon que le Roi a toujours la goutte, et que tous les princes reviennent de l'armée de Flandre [8].

J. Racine (1639-1699).

135. — Racine à son fils [1].

Paris, le 23 juin 1697.

Votre mère s'est fort attendrie à la lecture de votre dernière lettre, où vous mandiez qu'une de vos plus grandes consolations était de recevoir de

[3] Voir N° 123, note 7. — [4] *Payons*. Père d'une nombreuse famille, Racine ne jouissait pas d'une grande aisance. — [5] *Endroit* signifie d'abord le beau côté d'une étoffe ; puis, au figuré, aspect particulier d'une personne ou d'une chose. *Par cet endroit-là*, c'est-à-dire par cette qualité-là. — [6] *Remettre* à faire une chose, c'est-à-dire renvoyer une chose à un autre temps. — [7] *Se cacher* de quelqu'un, c'est lui cacher quelque chose ; *se cacher* de quelque chose, c'est tenir cette chose secrète. — [8] La ligue d'Augsbourg, formée en 1686, avait armé contre la France l'Allemagne, l'Angleterre et la Hollande. La Belgique avait été en grande partie le théâtre de la guerre et les hostilités n'étaient pas encore terminées en 1694.

[1] Le fils de Racine avait été chargé de porter des dépêches à l'ambassade de France à La Haye. —

nos nouvelles; elle est très contente de ces marques de votre bon naturel. Mais je puis vous assurer qu'en cela vous nous rendez bien justice, et que les lettres que nous recevons de vous font toute la joie de la famille, depuis le plus grand jusqu'au plus petit : ils m'ont tous prié aujourd'hui de vous faire leurs compliments, et votre sœur aînée comme les autres. La pauvre fille me fait assez de pitié, par l'incertitude que je vois dans ses résolutions; tantôt à Dieu [2], tantôt au monde, et craignant de s'engager de façon ou d'autre : du reste elle est fort douce.

J'allai, il y a trois jours, dîner à Auteuil [3]. On me demanda de vos nouvelles, et M. Despréaux assura la compagnie que vous seriez un jour très digne d'être aimé de tous mes amis. Vous savez que les poètes se piquent d'être prophètes; mais ce n'est que dans l'enthousiasme de leur poésie qu'ils le sont, et M. Despréaux parlait en prose. Ses prédictions ne laissèrent pas néanmoins de me faire plaisir. C'est à vous, mon cher fils, à ne pas faire passer M. Despréaux pour un faux prophète. Je vous l'ai dit plusieurs fois, vous êtes à la source du bon sens et de toutes les belles connaissances pour le monde et pour les affaires.

J'aurais une joie sensible de voir la maison de campagne dont vous faites tant de récit [4], et d'y manger avec vous des groseilles de Hollande. Ces groseilles ont bien fait ouvrir les oreilles à vos petites sœurs, et à votre mère elle-même, qui les aime fort. Je ne saurais m'empêcher de vous dire qu'à chaque chose d'un peu bon que l'on nous sert sur notre table, il lui échappe toujours de dire : « Racine en mangerait volontiers. » Je n'ai jamais vu en vérité une si bonne mère, ni si digne que vous fassiez votre possible pour reconnaître son amitié. Au moment que [5] je vous écris, vos deux petites sœurs me viennent apporter un bouquet pour ma fête, qui sera demain, et qui sera aussi la vôtre.

136. — Mme de Maintenon à M. d'Aubigné, son frère.

On n'est malheureux que par sa faute : ce sera toujours mon texte, et ma réponse à vos lamentations. Songez, mon cher frère, au voyage d'Amérique, aux malheurs de notre père, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeunesse [1], et vous bénirez la Providence au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un et l'autre du point où nous sommes aujourd'hui. Nos espérances étaient si peu de chose que nous bornions nos vues [2] à trois mille livres [3] de rentes. Nous en avons à présent

[2] C'est-à-dire décidée à se faire religieuse.—[3] *Auteuil* fait aujourd'hui partie de Paris. Boileau (M. Despréaux) y avait sa maison de campagne. — [4] Faire un grand récit de quelqu'un ou de quelque chose, en parler très avantageusement. (Littré.) — [5] On dit indifféremment *au moment où, au moment que, dans le moment où, dans le moment que.*

[1] Le père de Madame de Maintenon avait été incarcéré comme coupable d'intelligences avec le gouvernement anglais. Devenu libre, il partit pour la Martinique en 1639 et y mourut en 1645 en laissant sans aucune fortune sa famille, qui l'avait suivi. Sa veuve revint en France avec deux enfants, et trouva, dans sa détresse, un asile chez Mme de Villette, sa belle-sœur. -- [2] *Vues.* Var. *vœux.* — [3] Voir No 33, note 1. —

quatre fois plus, et nos souhaits ne seraient [4] pas encore remplis ! Nous jouissons de cette heureuse médiocrité que vous vantiez si fort. Soyons contents. Si les biens nous viennent, recevons-les de la main de Dieu ; mais n'ayons pas des vues trop vastes. Nous avons le nécessaire et le commode : tout le reste n'est que cupidité. Tous ces désirs de grandeur partent du vide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes sont payées; vous pouvez vivre délicieusement sans en faire de nouvelles. Que désirez-vous de plus? Faut-il que des projets de richesse et d'ambition vous coûtent la perte de votre repos et de votre santé? Lisez la vie de saint Louis [5], vous verrez combien les grandeurs de ce monde sont au-dessous des désirs du cœur de l'homme : il n'y a que Dieu qui puisse le rassasier.

Mme de Maintenon (1635-1719).

137. — Le comte Joseph de Maistre à la comtesse d'Edling.

Avant votre départ, madame, je vous demandai votre adresse à Czarsko-Selo [1]. Vous me répondîtes : « Je vous écrirai moi-même. » Il me sembla voir dans cette réponse une volonté ou une velléité de n'être pas prévenue, de sorte que je ne me déterminai point à vous écrire, quoique notre aimable amie m'ait offert deux ou trois fois de se charger de mes lettres. Mais aujourd'hui j'ai un motif excellent pour vous écrire, car c'est pour vous demander pardon. Mon fils est parti le 27 après-midi; le 29 après-midi, il était à Riga [2]; le 30, il m'a écrit sous la même enveloppe avec le marquis Palucci. Il y avait une troisième lettre pour vous, madame, que le marquis me charge de faire tenir à l'aimable Madame de *** (pur compliment, rien n'est plus faux). Même forme, même grandeur, impatience de lire, etc. Enfin, que voulez-vous que je vous dise? Au lieu de faire sauter le cachet de la mienne, mes doigts étourdis, conduits par de mauvais yeux, ont décacheté la vôtre. Il serait inutile de vous dire que je ne l'ai pas lue : c'est le devoir de tout honnête homme, mais je porte l'idée de ce devoir jusqu'à la superstition; je ne m'aviserais pas de lire une ligne adressée à mon fils. Je n'ai pas même tiré la lettre de son enveloppe, tant j'ai été prompt à m'apercevoir de ma distraction. Je n'en suis pas moins extrêmement mortifié. Pardon mille fois.

Joseph de Maistre (1753-1821).

138. — Le marquis de Feuquières [1] à Louis XIV.

Sire,

Après avoir mis devant les yeux de Dieu toute ma vie, que je vais lui rendre, il ne me reste plus rien à faire, avant de la quitter, que de me jeter

[4] Le conditionnel présente ici l'exclamation sous une forme adoucie. — [5] La vie de saint Louis fut écrite au XIIIe siècle par Joinville, son conseiller et ami. Au XVIIe siècle, Filleau de la Chaise publia aussi une histoire de saint Louis.

[1] *Czarsko-Selo*, résidence impériale, près de Saint-Pétersbourg. De Maistre résida à Saint-Pétersbourg de 1802 à 1817, en qualité d'envoyé extraordinaire du roi de Piémont.— [2] Capitale de la Livonie, sur le golfe de Riga.

[1] Feuquières (Antoine de Pas, marquis de), l'un des plus habiles généraux du règne de Louis XIV. —

aux pieds de Votre Majesté. Si je croyais avoir plus de vingt-quatre heures à passer encore en ce monde, je n'oserais prendre la liberté que je prends. Je sais que j'ai déplu à Votre Majesté [2]; et, quoique je ne sache pas précisément en quoi, je ne m'en crois pas moins coupable.

J'espère, Sire, que Dieu me pardonnera mes péchés, parce que j'en ressens en moi un repentir bien sincère. Vous êtes l'image de Dieu, et j'ose vous supplier de pardonner au moins à mon fils des fautes que je voudrais avoir expiées de mon sang. Ce sont elles, Sire, qui ont donné à Votre Majesté de l'éloignement pour moi, et qui sont cause que je meurs dans mon lit, au lieu d'employer à votre service les derniers moments de ma vie et la dernière goutte de mon sang, comme je l'ai toujours souhaité [3].

Sire, au nom de ce Roi des rois devant qui je vais paraître, daignez jeter des yeux de compassion sur un fils unique que je laisse en ce monde, sans appui et sans bien : il est innocent de mes malheurs ; il est d'un sang qui a toujours bien servi Votre Majesté [4].

Je prends confiance en la bonté de votre cœur ; et, après vous avoir encore une fois demandé pardon, je vais me remettre entre les mains de Dieu, à qui je demande pour Votre Majesté toutes les prospérités que méritent vos vertus [5].

Le marquis de Feuquières (1648-1711).

139. — Madame d'Épinay à l'abbé Galliani [1].

5 novembre 1764.

Comment! je n'aurais pas un moment à moi! toujours des affaires, des inquiétudes, des ..., etc.! O la sotte vie que la mienne! Mon gendre est là qui a mal aux dents. Oh! comme il souffre! Il fait une grimace de possédé. Sa femme a la colique; Ragot à des convulsions; Rosette aboie à me fendre la tête. Je veux écrire, point, c'est une visite; une femme que je n'ai jamais vue; elle vient voir la maison. Elle est à louer, ma maison, il faut bien qu'on la vienne voir. Cette femme est une tatillonne [2], une bavarde. « Madame, votre servante. — Votre très humble servante, madame. — Madame, cette maison paraît charmante ; ah! mon Dieu! comment pouvez-vous la quitter? est-elle à vous? Mais vous n'aimez peut-être pas la campagne? — Pardonnez-moi, madame. Je regrette .... — Elle est peut-être malsaine? Il y a beaucoup d'eau ; vous avez l'air d'être délicate. — Madame, cette habitation n'est pas malsaine, mais je .... — Ah! Madame, voilà, je crois, la rivière? — Non, madame, c'est un canal. — Et les meubles? restera-t-elle meublée? —

[2] Il avait été disgracié pour avoir parlé trop librement. — [3] Louis XIV n'avait pas appelé le marquis de Feuquières à prendre part à la guerre de la succession d'Espagne.— [4] Le père du marquis de Feuquières (Isaac de Pas) avait été lieutenant général sous Louis XIII et il était mort en 1639 à la suite de blessures qu'il avait reçues au siège de Thionville : (Ch.-A.)—[5] Le marquis de Feuquières écrivit cette lettre douze heures avant sa mort (1711). Le roi la lut, il en fut touché, et accorda au fils les pensions du père. (Ch.-A.)

[1] *Galliani*, né en Italie, résida pendant dix ans à Paris comme secrétaire d'ambassade. Après avoir quitté la France, il entretint une correspondance suivie avec Mme d'Epinay. — [2] *Tatillon*. Qui s'occupe inutilement

Madame, il faut acheter le canal, et l'on pêche les meubles tous les trois ans. — En vérité, j'ai dit comme cela, tant j'étais ahurie de ses questions et de ses étourderies. Au reste, ce détail de maison, d'inventaire, tout cela a quelque chose de si triste et de si affligeant, que je me tiens à quatre [3] pour ne pas pleurer. Chaque chose que j'ai faite ici, que j'ai arrangée, que j'ai plantée, me paraît mieux faite, plus intéressante que jamais ; mais je ne suis pas payée, on ignore quand on le sera. J'ai des enfants, des dettes, d'anciens domestiques qu'il faut pouvoir récompenser. L'équité veut que je me réduise au nécessaire ; mais je ne vous cache pas que cette réforme me coûte infiniment.... »

Mme d'Épinay (1725-1783).

140. — A Madame Pigalle [1], à Lille.

Resina, près Portici [2], le 1er novembre 1807.

Un jour je voyageais en Calabre [3]. C'est un pays de méchantes gens, qui, je crois, n'aiment personne, et en veulent surtout aux Français. De vous dire pourquoi [4], cela serait trop long : suffit [5] qu'ils nous haïssent à mort, et qu'on passe fort mal son temps [6] lorsqu'on tombe entre leurs mains. J'avais pour compagnon un jeune homme d'une figure... ma foi, comme ce monsieur que nous vîmes au Rincy [7] ; vous en souvenez-vous ? et mieux encore peut-être. Je ne dis pas cela pour vous intéresser, mais parce que c'est la vérité. Dans ces montagnes les chemins sont des précipices ; nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine ; mon camarade allant devant, un sentier qui lui parut plus praticable et plus court nous égara. Ce fut ma faute ; devais-je me fier à une tête de vingt ans ? Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers ces bois ; mais plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire [8]. Nous y entrâmes, non sans soupçon ; mais comment faire ? Là nous trouvons toute une famille de charbonniers à table, où du premier mot on nous invita.

Mon jeune homme ne se fit pas prier : nous voilà mangeant et buvant, lui du moins ; car pour moi j'examinais le lieu et la mine de nos hôtes. Nos hôtes avaient bien mines [9] de charbonniers ; mais la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal. Ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux, coutelas. Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi. Mon camarade, au contraire [10] : il était de la famille, il riait, il causait avec eux ; et, par une imprudence que j'aurais dû prévoir (mais quoi ! s'il était écrit [11]...), il dit d'abord d'où nous venions, où nous allions, qui nous étions. Français, imaginez un peu ! chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain ! et

d'une foule de petits détails. — [3] Voir nº 60, note 3.

[4] Sa cousine. — [2] *Portici* et *Resina* sont situées sur l'emplacement de l'ancienne *Herculanum* engloutie par une éruption du Vésuve. — [3] *Calabre*. Province de l'Italie méridionale. — [4] L'auteur fait allusion aux guerres et aux conquêtes des Français en Italie. — [5] Ellipse familière de *il ; il suffit que* signifie ici *il suffit de savoir que*. — [6] *Passer mal son temps*. Être maltraité. — [7] Parc des environs de Paris. — [8] Le mot *noire* est ici répété à dessein. — [9] Ellipse familière de l'article. — [10] Sous-entendu : *plaisait*. — [11] C'est-à-dire : si la Provi-

puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ces gens, pour la dépense, et pour nos guides le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin, il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mît au chevet de son lit; il ne voulait point, disait-il, d'autre traversin. Ah! jeunesse! jeunesse! que votre âge est à plaindre! Cousine, on crut que nous portions les diamants de la couronne [12] : ce qu'il y avait qui lui causait tant de souci dans cette valise, c'étaient les lettres de sa fiancée.

Le souper fini, on nous laisse; nos hôtes couchaient en bas, nous dans la chambre haute où nous avions mangé; une soupente [13] élevée de sept à huit pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait; espèce de nid, dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul, et se coucha tout endormi, la tête sur la précieuse valise. Moi, déterminé à veiller, je fis bon feu, et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement, et je commençais à me rassurer, quand sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au-dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer; et, prêtant l'oreille par la cheminée qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai parfaitement ces propres mots du mari : « Eh bien! enfin voyons, faut-il les tuer tous deux? » A quoi la femme répondit : « Oui. » Et je n'entendis plus rien.

Que vous dirai-je? je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu! quand j'y pense encore!... Nous deux presque sans armes, contre eux douze ou quinze qui en avaient tant! Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue! L'appeler, faire du bruit, je n'osais; m'échapper tout seul, je ne pouvais; la fenêtre n'était guère haute, mais en bas deux gros dogues hurlant comme des loups... En quelle peine je me trouvais, imaginez-le si vous pouvez. Au bout d'un quart d'heure, qui fut long, j'entends sur l'escalier quelqu'un, et, par les fentes de la porte, je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui; moi derrière la porte : il ouvrit; mais avant d'entrer il posa la lampe, que sa femme vint prendre; puis il entre pieds nus, et elle de dehors lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe : « Doucement, va doucement. » Quand il fut [14] à l'échelle, il monte, son couteau dans les dents; et, venu à la hauteur du lit, ce pauvre jeune homme étendu offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et de l'autre... Ah! cousine... il saisit un jambon qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va et je reste seul à mes réflexions.

dence avait resolu que nous devions périr, aucune precaution n'aurait pu nous sauver. — [12] Le mot *couronne*, dans cette expression, designe le souverain lui-même; ce ne sont pas les diamants qui ornent la couronne que porte le souverain, mais les diamants qui lui appartiennent à raison de sa qualité de souverain. — [13] Petite construction en planches destinee ordinairement au logement des domestiques. — [14] L'emploi du passé défini *fut* n'est pas en desaccord avec les temps presents qui suivent. Le fait d'être à l'échelle est un

Dès que le jour parut, toute la famille à grand bruit vint nous éveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger : on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant, je compris enfin le sens de ces terribles mots : « *Faut-il les tuer tous deux?* » Et je vous crois, cousine, assez de pénétration pour deviner à présent ce que cela signifiait.

Cousine, obligez-moi : ne contez point cette histoire. D'abord, comme vous voyez, je n'y joue pas un beau rôle, et puis vous me la gâteriez. Tenez, je ne vous flatte point; c'est votre figure qui nuirait à l'effet de ce récit. Moi, sans me vanter, j'ai la mine qu'il faut pour les contes à faire peur. Mais vous, voulez-vous conter? prenez des sujets qui aillent à votre air, Psyché [15], par exemple.

P.-L. Courier (1773-1825).

141. — Franklin à Webb [1].

J'ai reçu votre lettre du 15 courant, et le mémoire qui y était joint. Le tableau que vous me faites de votre situation m'afflige. Je vous envoie ci-inclus un billet de dix louis. Je ne prétends pas vous donner cette somme; je ne fais que vous la prêter. Lorsque vous serez de retour dans votre patrie avec une bonne réputation, vous ne pourrez manquer de prendre un intérêt dans quelque affaire qui vous mettra en état de payer toutes vos dettes. Dans ce cas, si vous rencontrez un honnête homme qui se trouve dans une détresse semblable à celle que vous éprouvez en ce moment, vous me payerez en lui prêtant cette somme, et vous lui enjoindrez d'acquitter sa dette par une semblable opération, dès qu'il sera en état de le faire et qu'il en trouvera une occasion du même genre. J'espère que les dix louis passeront de la sorte par beaucoup de mains avant de tomber dans celles d'un malhonnête homme qui veuille en arrêter la marche. C'est un artifice que j'emploie pour faire beaucoup de bien avec peu d'argent. Je ne suis pas assez riche pour en consacrer beaucoup à de bonnes œuvres, et je suis obligé d'user d'adresse, afin de faire le plus possible avec peu. C'est en vous offrant tous mes vœux pour le succès de vos affaires et pour votre prospérité future que j'ai l'honneur d'être, mon cher monsieur, votre tout dévoué serviteur.

Franklin.

142. — Beauharnais au roi de Bavière [1].

Sire, j'ai reçu les propositions de Votre Majesté; elles m'ont paru sans doute fort belles, mais elles ne changeront pas ma détermination. Il faut que

fait accessoire qui est exprimé au passé défini, tandis que les faits principaux sont énoncés au présent pour rendre la narration plus animée. — [15] *Psyché*, dans la mythologie grecque, est une jeune fille remarquable par sa beauté et que l'Amour épousa.

[1] Jeune homme qui lui avait demandé de l'argent pour retourner dans son pays.

[1] Maximilien Ier, roi de Bavière, avait proposé à Eugène de Beauharnais, de la part des alliés, de lui garantir le duché de Gênes ou la couronne d'Italie, s'il voulait séparer sa cause de celle de Napoléon. —

j'aie joué de malheur lorsque j'ai eu l'honneur de vous voir, puisque vous avez gardé de moi la pensée que je pouvais, pour un prix quelconque, forfaire à l'honneur. Ni la perspective du duché de Gênes [2], ni celle du royaume d'Italie [3], ne me porteraient à la trahison. L'exemple du roi de Naples [4] ne peut pas me séduire. J'aime mieux redevenir soldat que souverain avili. L'empereur, dites-vous, a eu des torts envers moi; je les ai oubliés, je ne me souviens que de ses bienfaits. Je lui dois tout, mon rang, mon titre, ma fortune, et, ce que je préfère à tout cela, je lui dois ce que votre indulgence veut bien appeler ma gloire. Je le servirai tant qu'il vivra; ma personne est à lui comme mon cœur. Puisse mon épée se briser entre mes mains, si elle était jamais infidèle à l'empereur et à la France!

Je me flatte que mon refus, apprécié, m'assurera l'estime de Votre Majesté.

EUGÈNE DE BEAUHARNAIS (1780-1824).

MORALE OU PHILOSOPHIE PRATIQUE [1].

143. — Le véritable bonheur.

On n'est heureux ni par la fortune, ni par les dignités, ni par le savoir, ni par les plaisirs du monde, ni par la solitude; mais on est heureux par le témoignage [2] d'une conscience sans reproche : c'est là que se trouve la paix, le plaisir sólide [3] de l'âme, le bonheur; et dans cette matière nos écrivains sacrés se sont montrés bien plus éclairés que tous les sages de l'antiquité. Ce bonheur est au pouvoir [4] de tous, et il n'est au pouvoir de personne de nous le ravir; il est indépendant de tous les accidents de la vie humaine, il reste dans nous, quand tout périt autour de nous. L'homme vertueux peut bien souffrir; mais, dans le calme de son âme pure, il ne voudrait pas changer sa destinée contre celle des méchants qui sembleraient être les plus heureux des mortels.

FRAYSSINOUS (1765-1842).

[2] Gênes, sur le golfe du même nom, fut la capitale d'un État indépendant que Napoléon incorpora au territoire français. — [3] Napoleon avait confié à Eugène de Beauharnais, son beau-fils et fils adoptif, les fonctions de vice-roi d'Italie. — [4] Murat, qui, après être devenu roi de Naples par la faveur de Napoléon, le trahit en 1814 et traita avec les alliés pour garantir sa couronne. Les alliés ne tinrent pas leur promesse et la trahison de Murat lui fut inutile.

[1] Bien que toute composition littéraire doive présenter un caractère moral, nous avons cru convenable de grouper sous une rubrique particulière les morceaux qui traitent spécialement de morale. Nous y avons ajouté quelques pages de sentences et de maximes morales, dont nous recommandons vivement la lecture attentive et fréquente. Ces pensees d'une haute vérité morale se graveront ainsi dans la mémoire des jeunes gens et pourront les guider dans la vie. — [2] Le *témoignage* de la conscience est le sentiment que chacun a en soi-même de la bonté ou de la méchanceté de ses actions. — [3] *Solide.* Reel, durable, par opposition à frivole. — [4] *Au pouvoir de.* A la disposition de. L'auteur veut dire qu'il dépend de chacun de nous d'arriver au bonheur que procure la paix de la conscience.

144. — Éducation. Instruction [1].

L'ignorance vaut mieux que cette fausse science qui fait que l'on s'imagine savoir ce qu'on ne sait pas. ARNAULD, de Port-Royal.

La science la plus nécessaire à l'homme, c'est de se connaître soi-même. BOSSUET.

L'étude est l'apprentissage de la vie. L'abbé FLEURY.

Notre ignorance nous ferait pitié, si notre vanité ne nous en dérobait la connaissance. FONTENELLE.

Le plus noble prix [2] de la science est le plaisir d'éclairer l'ignorance. L'abbé DE SAINT-PIERRE.

Une éducation dont les principes ne tendent point à la bienfaisance, quelque brillante qu'elle soit d'ailleurs, est mauvaise; la seule qualité de bienfaisant emporte [2] avec elle toute l'étendue des devoirs de la morale. DUMARSAIS.

Il faut avoir beaucoup étudié pour savoir peu. MONTESQUIEU.

L'ignorance est la plus grande maladie du genre humain. VOLTAIRE.

L'éducation doit tendre à empêcher que l'amour de soi n'étouffe l'amour de son semblable. Mme DE GRAFFIGNY.

Il y a trois sortes d'ignorance : ne rien savoir, savoir mal ce qu'on sait, et savoir autre chose que ce qu'on doit savoir. DUCLOS.

L'éducation est l'apprentissage de la vie et l'art de la rendre plus complète [4] et plus heureuse. MIRABEAU.

Dans le voyage de la vie, la mémoire est une bête de somme qu'on charge de bien des choses inutiles. SAUVEUR LEGROS.

On a moins sujet d'être fier de ce que l'on sait, que honteux de ce qu'on ignore. HUBIN.

L'esprit veut être nourri comme le corps; sa nourriture, c'est l'instruction.

***

145. — Instructions de Tobie [1] *à son fils.*

Tobie, croyant donc que Dieu exaucerait la prière qu'il lui avait faite, de mourir bientôt, appela à lui son fils Tobie,

Et lui dit : « Mon fils, écoute les paroles de ma bouche, et qu'elles soient dans ton cœur, comme une base solide [2].

» Lorsque Dieu aura reçu mon âme, ensevelis mon corps; et honore ta mère tous les jours de sa vie. Et quand elle aura achevé le temps de sa vie, ensevelis-la près de moi.

[1] Les Pensées et Maximes sont disposées, dans chaque groupe, suivant l'ordre chronologique des auteurs. — [2] *Prix* signifie ici récompense. — [3] *Emporte avec elle*, c'est-à-dire a pour conséquence. — [4] *Rendre la vie plus complète*, c'est-à-dire nous rendre plus aptes à remplir tous nos devoirs.

[1] *Tobie.* Juif célèbre par sa piété. Emmené en captivité à Ninive après la prise de Samarie, il gagna la faveur du roi Salmanasar; mais il fut disgracié par Sennachérib, successeur de ce prince, dut prendre la fuite et tomba dans une grande pauvreté. A la mort de Sennachérib, il recouvra ses biens, mais il devint bientôt après aveugle. Croyant sa fin prochaine, il adressa à son fils ses dernières instructions. — [2] Une

» Aie Dieu dans ton esprit tous les jours de ta vie, et garde-toi de consentir jamais au péché, et de transgresser les préceptes du Seigneur notre Dieu.

» Fais l'aumône de ton bien [3] et ne détourne ton visage d'aucun pauvre; car il arrivera ainsi que le Seigneur ne détournera pas non plus son visage de toi. Sois charitable autant que tu le pourras.

» Si tu as beaucoup, donne abondamment; si tu as peu, aie soin de donner ce peu de bon cœur.

» Car tu amasseras ainsi un grand trésor, et une grande récompense au jour de la nécessité [4];

» Parce que l'aumône délivre de tout péché et de la mort [5], et qu'elle ne laissera point l'âme aller dans les ténèbres [6].

» L'aumône sera une grande confiance [7] devant le Dieu très haut, pour tous ceux qui l'auront faite.

» Ne laisse jamais l'orgueil dominer dans tes pensées ou dans tes paroles; car c'est par l'orgueil que toute perte [8] a pris commencement.

» Lorsqu'un homme aura travaillé pour toi, paye-lui aussitôt son salaire; et que la récompense du mercenaire [9] ne demeure jamais chez toi.

» Prends garde de faire jamais à un autre ce que tu serais fâché qu'on te fît.

» Mange ton pain avec les pauvres et avec ceux qui ont faim, et couvre de tes vêtements ceux qui sont nus.

» Cherche toujours le conseil d'un homme sage.

» Bénis Dieu en tout temps, et demande-lui de diriger tes voies [10]; et que tous tes conseils demeurent en Lui [11].

» Je t'avertis aussi, mon fils, que, lorsque tu n'étais qu'un petit enfant, j'ai donné dix talents à Gabélus [12] qui demeure dans la ville de Ragès, au pays des Mèdes [13], et que j'ai sa promesse [14] entre mes mains;

» C'est pourquoi cherche comment parvenir jusqu'à lui, et recouvrer cette somme d'argent, et lui rendre sa promesse.

» Ne crains point, mon fils : il est vrai que nous menons une vie pauvre; mais nous aurons de grandes richesses, si nous craignons Dieu, si nous nous retirons de tout péché, et que nous fassions le bien. »

De Genoude *Traduction de la Bible.* (1792-1849.)

146. — Conscience. Vertu.

Si nous n'avions pas de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres.

La Rochefoucauld.

base *solide*, c'est-à-dire une base sur laquelle son fils devra régler toute sa conduite future. — [3] A l'aide *de ton bien*. — [4] Pour le jour de ta mort, lorsque tes bonnes œuvres te seront comptées. — [5] *Mort* signifie ici la mort de l'âme, c'est-à-dire la perte de la grâce divine, qui est le résultat du péché. — [6] *Ténèbres*. Le domaine des anges tombés, par opposition au ciel. — [7] Un puissant motif de confiance. — [8] La perte de l'âme. — [9] Artisan qui travaille pour de l'argent. Ce mot n'est pas pris ici en mauvaise part. — [10] *Tes voies*. Ta conduite morale. — [11] Que tous tes desseins se rapportent à Lui. — [12] Parent de Tobie. — [13] La Médie était une contrée de l'Asie, à l'E. de l'Assyrie. — [14] Billet par lequel on s'engage à payer une somme d'argent.

La conscience est le meilleur livre de morale que nous ayons; c'est celui que l'on doit consulter le plus souvent. PASCAL.

Nous n'avouons de petits défauts que pour persuader que nous n'en avons pas de grands. LA ROCHEFOUCAULD.

L'homme le plus vertueux est celui qui travaille tous les jours à le devenir. ID.

La vertu a cela d'heureux qu'elle se suffit à elle-même, et qu'elle sait se passer d'admirateurs, de partisans et de protecteurs. LA BRUYÈRE.

Le trop d'attention qu'on a [1] à observer les défauts d'autrui, fait qu'on meurt sans avoir eu le temps de connaître les siens. ID.

On ne peut voir la vertu sans l'aimer, et l'on ne peut l'aimer sans être heureux. FÉNELON.

L'aliment de l'âme c'est la vérité et la justice. ID.

La véritable piété élève l'esprit, ennoblit le cœur, affermit le courage. MASSILLON.

Le vice se punit de lui-même [2], lors même que la loi ne décerne [3] aucune peine contre lui. DUMARSAIS.

Chose admirable! la religion, qui ne semble avoir d'objet que la félicité dans l'autre vie, fait encore le bonheur dans celle-ci. MONTESQUIEU.

Plus on est vertueux, plus on est éloigné d'en tirer vanité, et plus on est persuadé qu'on ne fait que son devoir; la vertu ne donne point d'orgueil. DUCLOS.

Il y a un juge plus éclairé, plus sévère et plus juste que les lois et les mœurs; c'est le sentiment intérieur qu'on appelle la conscience. Ce sentiment parle à tous les hommes qui ne se sont pas, à force de dépravation, rendus indignes de l'entendre. ID.

« Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait ». l'observation exacte et précise de cette maxime fait la probité. — « Faites à autrui ce que vous voudriez qui vous fût fait » : voilà la vertu. ID.

La sagesse est le seul trésor pour lequel on n'ait rien à craindre des voleurs. FRANKLIN.

Le premier pas vers le bien est de ne pas faire le mal. J.-J. ROUSSEAU.

L'empire de la vertu est si doux, si agréable, qu'elle donne des jouissances célestes jusque dans les afflictions. ID.

La mort du sage est une grande et consolante leçon. BOUFFLERS.

La vie est un journal sur lequel on ne doit inscrire que de bonnes actions. RIVAROL.

Le vice ne peut jamais croire à l'existence de la vertu. DE SÉGUR.

La vertu est la santé de l'âme. JOUBERT.

Dire qu'un homme n'a point de vices, ce n'est pas dire qu'il ait des vertus. DE STASSART.

[1] Avoir *attention* à faire une chose, annonce une attention habituelle ou générale plutôt que forte ou vive. Au contraire, avoir *attention pour* faire quelque chose, implique une attention peu commune. (LAFAYE.) — [2] Par sa nature même, par cela seul qu'il est le vice. — [3] *Décerner* est ici pris dans son sens primitif, qui est *décréter*. Ce n'est qu'à partir du XVIe siècle que ce mot a été employé dans le sens d'*accorder*.

Une conscience pure est le plus doux oreiller. ***

Jouis des bienfaits de la Providence, voilà la sagesse; fais en jouir les autres, voilà la vertu. ***

Qu'est-ce qu'un juste qui meurt? c'est un fils qui a voyagé et qui rentre dans la maison paternelle. ***

147. — La Terre.

Qui est-ce qui a suspendu ce globe de la terre, qui est immobile [1]? qui est-ce qui en a posé les fondements? Rien n'est, ce semble, plus vil qu'elle; les plus malheureux la foulent aux pieds. Mais c'est pourtant pour la posséder qu'on donne tous les plus grands trésors. Si elle était plus dure, l'homme ne pourrait en ouvrir le sein pour la cultiver; si elle était moins dure, elle ne pourrait le porter; il enfoncerait partout, comme il enfonce dans le sable ou dans un bourbier. C'est du sein inépuisable de la terre que sort tout ce qu'il y a de plus précieux. Cette masse informe, vile et grossière, prend toutes les formes les plus diverses, et elle seule devient tour à tour tous les biens [2] que nous lui demandons : cette boue si sale se transforme en mille beaux objets qui charment les yeux; en une seule année, elle devient branches, boutons, feuilles, fleurs, fruits et semences, pour renouveler ses libéralités en faveur des hommes. Rien ne l'épuise : plus on déchire ses entrailles, plus elle est libérale. Après tant de siècles, pendant lesquels tout est sorti d'elle, elle n'est point encore usée : elle ne ressent aucune vieillesse; ses entrailles sont encore pleines des mêmes trésors. Mille générations ont passé dans son sein; tout vieillit, excepté elle seule; elle se rajeunit chaque année au printemps. Elle ne manque [3] jamais aux hommes; mais les hommes insensés se manquent [4] à eux-mêmes, en négligeant de la cultiver; c'est par leur paresse et par leurs désordres qu'ils laissent croître les ronces et les épines en [5] la place des vendanges et des moissons : ils se disputent un bien qu'ils laissent perdre [6]. Les conquérants laissent en friche la terre pour la possession de laquelle ils ont fait périr tant de milliers d'hommes, et ont passé leur vie dans une si terrible agitation. Les hommes ont devant eux des terres immenses qui sont vides [7] et incultes; et ils renversent le genre humain pour un coin de cette terre si négligée.

La terre, si elle était bien cultivée, nourrirait cent fois plus d'hommes qu'elle n'en nourrit. L'inégalité même des terroirs [8], qui paraît d'abord un défaut, se tourne en ornement et en utilité. Les montagnes se sont élevées, et les vallons sont descendus en [9] la place que le Seigneur leur a marquée. Ces diverses terres, suivant les divers aspects du soleil, ont leurs avantages. Dans ces profondes vallées, on voit croître l'herbe fraîche pour nourrir les

[1] *Immobile.* Il est prouvé aujourd'hui que c'est la terre qui tourne autour du soleil, ce qui, au reste, ne change rien au raisonnement de l'auteur. (A.-M.) — [2] Les productions du sol. — [3] Elle ne fait jamais défaut. — [4] Ne font pas ce qu'ils devraient faire dans leur propre intérêt. — [5] *En la place de* a vieilli, *à la place de* est préférable. — [6] Diminuer de valeur. — [7] Inhabitées. — [8] Le *terroir*, c'est le terrain considéré par rapport à l'agriculture. — [9] Voir plus haut, note 6. —

troupeaux; auprès d'elles s'ouvrent de vastes campagnes, revêtues de riches moissons. Ici des coteaux s'élèvent comme en amphithéâtre, et sont couronnés de vignobles et d'arbres fruitiers; là de hautes montagnes vont porter leur front glacé [10] jusque dans les nues, et les torrents qui en tombent sont les sources des rivières. Les rochers, qui montrent leur cime escarpée, soutiennent la terre des montagnes, comme les os du corps humain en soutiennent les chairs. Cette variété fait le charme des paysages, et en même temps elle satisfait aux divers besoins des peuples. FÉNELON.

148. — Honneur. Probité. Justice.

L'amour de la justice n'est chez la plupart des hommes que la crainte de souffrir l'injustice. LA ROCHEFOUCAULD.

L'honneur est comme l'œil qui ne saurait souffrir la moindre impureté sans s'altérer; c'est une pierre précieuse, dont le moindre défaut diminue beaucoup le prix. BOSSUET.

Une circonstance [1] essentielle à la justice que l'on doit aux autres, c'est de la faire promptement et sans différer : la faire attendre, c'est injustice. LA BRUYÈRE.

Une fois qu'on a franchi la barrière de l'honneur et de la bonne foi, cette perte est irréparable. FÉNELON.

La plus grande offense qu'on puisse faire à l'homme probe, c'est de soupçonner sa probité. LAMOTTE.

Il ne dépend pas de nous de n'être pas pauvre, mais il dépend toujours de nous de faire respecter notre pauvreté. VOLTAIRE.

Il en est de l'honneur comme de la neige, qui ne peut jamais reprendre son éclat, quand elle l'a perdu. DUCLOS.

Une injustice qu'on voit et qu'on tait, on la commet soi-même. J.-J. ROUSSEAU.

Le trafic [2] de l'honneur n'enrichit pas. VAUVENARGUES.

La honte de soi-même est le plus grand supplice de la vie. Mme D'ÉPINAY.

Entre gens d'honneur la parole est un contrat. LAROCHE.

Le premier malheur est de rougir de soi, le second est d'en voir rougir les autres. BEAUMARCHAIS.

Une âme noble rend justice même à ceux qui la [3] lui refusent. CONDORCET.

Un coupable puni est un exemple pour la multitude ; un innocent condamné est l'affaire [4] de tous les honnêtes gens. MIRABEAU.

Un cœur parfaitement droit n'admet pas plus d'accommodement [5] en morale qu'une oreille juste n'en admet en musique. DE LÉVIS.

[10] Les montagnes très élevées sont couvertes de glaces et de neiges éternelles.

[1] *Une circonstance*, c'est-à-dire une particularité qui accompagne un fait. — [2] Ce mot se dit proprement du commerce des marchandises; au figuré, il se prend en mauvaise part et désigne un profit malhonnête et immoral. — [3] *Justice*, employé sans déterminatif, est représenté dans la même phrase par le pronom *la*. Voir Gram., n° 455. — [4] Est un malheur qui touche, qui atteint tous les honnêtes gens. — [5] Arrangement. Expédient auquel on recourt pour justifier à ses propres yeux une action blâmable.

Mieux vaut un pain dur gagné honnêtement, que les repas les plus somptueux qui coûtent des remords. ***

149. — La vraie charité.

Il ne s'agit point d'épuiser sa bourse et de verser l'argent à pleines mains; je n'ai jamais vu que l'argent fît aimer personne. Il ne faut point être avare et dur, ni plaindre [1] la misère qu'on peut soulager : mais vous aurez beau ouvrir vos coffres, si vous n'ouvrez aussi votre cœur, celui des autres vous restera toujours fermé. C'est votre temps, ce sont vos soins, vos affections, c'est vous-même [2] qu'il faut donner; car, quoi que vous puissiez faire, on sent toujours que votre argent n'est point vous. Il y a des témoignages d'intérêt et de bienveillance qui font plus d'effet, et sont réellement plus utiles que tous les dons : combien de malheureux, de malades ont plus besoin de consolations que d'aumônes! combien d'opprimés à qui la protection sert plus que l'argent! Raccommodez les gens qui se brouillent, prévenez [3] les procès, portez les enfants au devoir, les pères à l'indulgence, empêchez les vexations [4], employez, prodiguez le crédit [5] en faveur du faible à qui on refuse justice, et que le puissant accable. Déclarez-vous hautement le protecteur des malheureux. Soyez juste, humain, bienfaisant. Ne faites pas seulement l'aumône, faites la charité [6]; les œuvres de miséricorde soulagent plus de maux que l'argent; aimez les autres, et ils vous aimeront; servez-les, et ils vous serviront; soyez leur père, et ils seront vos enfants. J.-J. Rousseau.

150. — Humanité. Charité. Générosité.

La compassion qui accompagne l'aumône est un don plus grand que l'aumône même. Fléchier.

Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner. La Bruyère.

La libéralité consiste moins à donner beaucoup qu'à donner à propos. Id.

Celui-là est bon, qui fait du bien aux autres : s'il souffre pour le bien qu'il fait, il est très bon; s'il souffre de ceux à qui il a fait ce bien, il a une si grande bonté qu'elle ne peut être augmentée que dans le cas où ses souffrances viendraient à croître; et, s'il en meurt, sa vertu ne saurait aller plus loin : elle est héroïque, elle est parfaite. Id.

L'aumône est la prière [1] par excellence. Massillon.

[1] C'est-à-dire se borner à plaindre. — [2] *Vous-même*. Par opposition à votre argent. — [3] C'est-à-dire : allez au-devant des procès pour les détourner. Voir n° 58, note 29, un passage où *prévenir*, avec un complément direct de personne, signifie *agir avant quelqu'un*. — [4] *Vexation*. Abus d'autorité. — [5] Ce mot signifie, au propre, confiance dans la solvabilité de quelqu'un et, au figure, influence dont une personne jouit. — [6] L'aumône consiste simplement à donner, tandis que la charité prodigue sa sympathie

[1] La meilleure manière de rendre hommage à Dieu. —

Je ne connais de grands hommes que ceux qui ont rendu de grands services au genre humain. VOLTAIRE.

Ce n'est qu'aux yeux d'un esprit faux qu'une infirmité peut paraître ridicule. ID.

L'auteur d'un bienfait est celui qui en recueille le fruit le plus doux. DUCLOS.

Si les services imposent des devoirs d'obligation [2] à ceux qui les reçoivent, ils en exigent de délicatesse à [3] ceux qui les rendent. ID.

Si chacun faisait tout le bien qu'il peut faire sans s'incommoder, il n'y aurait pas de malheureux. ID.

Malheur à qui ne sait pas sacrifier un jour de plaisir aux devoirs de l'humanité! J.-J. ROUSSEAU.

L'humanité est la première des vertus. VAUVENARGUES.

La générosité souffre des maux d'autrui comme si elle en était responsable. ID.

L'insensibilité à la vue des misères est dureté; s'il y entre du plaisir, c'est cruauté. ID.

Nous querellons les malheureux, pour nous dispenser de les plaindre. ID.

La générosité d'argent est facile : il n'y a qu'à être riche pour en avoir; mais c'est celle qui ne coûte pas un sou, celle de l'âme, qui est estimable. C'est une belle chose qu'un homme vraiment généreux, car il n'y a de grandeur sur la terre que dans le sacrifice de soi. PRINCE DE LIGNE.

La générosité de certaines gens consiste à donner, avec l'arrière-pensée de recevoir au double. LACRETELLE *aîné*.

La bonté est cette disposition aimante qui porte à contribuer au bonheur d'autrui. Elle est le germe de toute grandeur morale. WEISS.

La véritable charité est sans ostentation : semblable à la douce rosée du ciel, elle tombe sans bruit dans le sein des malheureux. ***

Exerce l'hospitalité envers ton ennemi même : les arbres ne refusent pas leur ombre à l'impitoyable bûcheron. ***

151. — L'amour de la patrie.

L'instinct spécialement affecté [1] à l'homme, le plus beau, le plus moral des instincts, c'est l'amour de la patrie. Si cette loi n'était soutenue par un miracle toujours subsistant, et auquel, comme à tant d'autres, nous ne faisons aucune attention, les hommes se précipiteraient dans les zones tempérées [2], en laissant le reste du globe désert. On peut se figurer quelles calamités résulteraient de cette réunion du genre humain sur un seul point de la terre. Afin d'éviter

[2] De reconnaissance. — [3] On ne dit pas *exiger à quelqu'un*, mais *de quelqu'un*. L'auteur a sans doute voulu éviter la répétition du mot *de*. Toutefois, cette construction est tout à fait vicieuse. Il fallait dire : *Ils exigent une grande délicatesse de* etc.

[1] *Affecté*. Attribué, assigné. — [2] *Les zones tempérées*. Au Nord et au Sud de la zone torride. **Voir n° 91,**

ces malheurs, la Providence a, pour ainsi dire, attaché les pieds de chaque homme à son sol natal par un aimant invincible : les glaces de l'Islande [3] et les sables embrasés de l'Afrique ne manquent point d'habitants.

Il est même digne de remarque que plus le sol d'un pays est ingrat, plus le climat en est rude, ou, ce qui revient au même, plus on a souffert de persécutions [4] dans ce pays, plus il a de charmes pour nous. Chose étrange et sublime! qu'on s'attache par le malheur, et que l'homme qui n'a perdu qu'une chaumière soit celui-là même qui regrette davantage [5] le toit paternel! La raison de ce phénomène, c'est que la prodigalité d'une terre trop fertile détruit, en nous enrichissant, la simplicité des biens naturels qui se forment de nos besoins.

Tout confirme la vérité de cette remarque. Un sauvage tient plus à sa hutte qu'un prince à son palais, et le montagnard trouve plus de charme à sa montagne que l'habitant de la plaine à son sillon. Demandez à un berger écossais s'il voudrait changer son sort contre le premier potentat [6] de la terre. Loin de sa tribu chérie, il en garde partout le souvenir; partout il redemande ses troupeaux, ses torrents, ses nuages. Il n'aspire qu'à manger son pain d'orge [7], à boire le lait de la chèvre, à chanter dans la vallée ces ballades [8] que chantaient aussi ses aïeux. Il dépérit s'il ne retourne au lieu natal. C'est une plante de la montagne : il faut que sa racine soit dans le rocher; elle ne peut prospérer, si elle n'est battue des vents et des pluies; la terre, les abris et le soleil de la plaine la font mourir. Avec quelle joie il reverra son toit de bruyère! comme il visitera les saintes reliques de son indigence! CHATEAUBRIAND.

152. — La Patrie.

On agit contre la nature, toutes les fois que l'on combat contre sa patrie. FÉNELON.

L'amour de la patrie est commun à tous les hommes; et le pays natal, quel qu'il soit, est toujours celui qu'on préfère à tous les autres. Non seulement cet amour est naturel, mais encore il est si puissant, qu'il n'y a rien qu'on ne fasse lorsqu'il commande. A quoi n'a-t-il pas porté les Grecs et les Romains! MONTESQUIEU.

La mort à laquelle on se dévoue pour la patrie n'est jamais prématurée, à quelque âge que l'on meure. FRANKLIN.

Les plus grands prodiges de vertu ont été produits par l'amour de la patrie : ce sentiment doux et vif, qui joint la force de l'amour-propre à toute la beauté de la vertu, lui donne une énergie qui, sans la défigurer [1], en fait la plus héroïque de toutes les passions. J.-J. ROUSSEAU.

note 3. — [3] Ile de l'Ocean glacial dont la végétation est très pauvre; elle appartient au Danemark. — [4] L'auteur place ici sur la même ligne les rigueurs du climat et les souffrances causées par les hommes eux-mêmes. — [5] Cet emploi de *davantage*, qui est un comparatif, au lieu de *le plus*, qui est un superlatif, doit être évité. — [6] C'est-à-dire contre celui du premier potentat de la terre. — [7] *L'orge* est une sorte de grain dont la farine sert à fabriquer un pain très grossier. — [8] *Ballade*. Récit en vers divisé en stances et reproduisant une tradition ou une légende.

[1] C'est-à-dire : sans lui enlever son caractère propre, qui est d'être la vertu.

Tout citoyen est redevable à sa patrie de ses talents et de la manière de les employer. D'ALEMBERT.

L'amour de son pays est le premier devoir de l'homme civilisé. NAPOLÉON.

La patrie est une mère commune; nous sommes ses enfants. Tout homme vertueux se doit à sa patrie. ÉTIENNE.

Il n'y a de bon patriote que l'homme vertueux, l'homme qui comprend et aime tous ses devoirs et s'attache à les remplir. SILVIO PELLICO.

Un mauvais fils ne saurait être un bon citoyen... Il n'y a point d'amour de la patrie, il n'y a point le plus petit germe d'héroïsme, là où il y a noire ingratitude. ID.

153. — Le retour dans la patrie [1].

Je me rappelle que lorsque j'arrivai en France sur un vaisseau qui venait des Indes [2], dès que les matelots eurent distingué la terre de la patrie, ils devinrent pour la plupart incapables d'aucune manœuvre. Les uns la regardaient sans pouvoir en détourner les yeux, d'autres mettaient leurs beaux habits, comme s'ils avaient été au moment de descendre; il y en avait qui parlaient tout seuls, et d'autres qui pleuraient. A mesure que nous approchions, le trouble de leurs têtes augmentait : comme ils en étaient absents depuis plusieurs années, ils ne pouvaient se lasser d'admirer la verdure des collines, le feuillage des arbres, et jusqu'aux rochers du rivage couverts d'algues [3] et de mousse, comme si tous ces objets leur eussent été nouveaux. Les clochers des villages où ils étaient nés, qu'ils reconnaissaient au loin dans les campagnes, et qu'ils nommaient les uns après les autres, les remplissaient d'allégresse. Mais quand le vaisseau entra dans le port, et qu'ils virent, sur les quais, leurs amis, leurs pères, leurs mères, leurs enfants, qui leur tendaient les bras en pleurant, et qui les appelaient par leurs noms, il fut impossible d'en retenir un seul à bord. Tous sautèrent à terre, et il fallut suppléer, suivant l'usage de ce port, aux besoins du vaisseau par un autre équipage.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

154. — Reconnaissance. Ingratitude.

Il ne faut pas que la reconnaissance laisse vieillir le bienfait. CHARRON.

Le trop grand empressement qu'on a de s'acquitter d'une obligation est une espèce d'ingratitude. LA ROCHEFOUCAULD.

La reconnaissance de la plupart des hommes n'est qu'une secrète envie de recevoir de nouveaux bienfaits. ID.

[1] Voir nº 43, note 1. — [2] On donne le nom d'Indes à deux grandes presqu'îles de l'Asie connues sous les noms d'Hindoustan et d'Indo-Chine. On les appelle aussi Indes orientales, pour les distinguer de l'Amérique, à laquelle on a donné autrefois la dénomination d'Indes occidentales. — [3] *Algues*. Sorte d'herbe qui croît dans l'eau, soit douce, soit salée.

Il n'y a guère au monde un plus bel excès que celui de la reconnaissance.

LA BRUYÈRE.

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux misérables.

ID.

La reconnaissance est la mémoire du cœur. MASSIEU.

L'ingratitude la plus odieuse, mais cependant la plus commune et la plus ancienne, est celle des enfants envers leurs pères. VAUVENARGUES.

Celui qui rend un service doit l'oublier ; celui qui le reçoit, s'en souvenir.

BARTHÉLEMY.

Il est bien aisé de se débarrasser de la reconnaissance. Vous êtes négligent envers votre bienfaiteur, il en est blessé et vous insinue qu'il méritait mieux de vous. Alors vient le fameux vers :

« Un bienfait reproché tient toujours lieu d'offense ; »

et voilà l'ingrat acquitté. PRINCE DE LIGNE.

La bienfaisance est plus commune que la reconnaissance. COMTE DE SÉGUR.

155. — Les vrais plaisirs.

Nous ne connaissons pas les vrais plaisirs, les plaisirs des mœurs [1] ; nous n'avons point d'idée de la révolution délicieuse qui se passe dans le cœur d'un bon citoyen, d'un homme vertueux, toutes les fois qu'il rentre dans sa maison, lorsqu'il se dit à lui-même : « Il est nuit, et j'ai travaillé tout le jour pour ma patrie et pour mes devoirs. Mais voici le moment où je vais être payé de tout : je vais retrouver ma femme, mes enfants, ma famille. A ces noms chers et sacrés, je sens tressaillir mon cœur, mes pieds m'entraînent où mon âme est déjà ; je vais me réunir à moi-même [2]. Tous m'aiment, tous m'attendent, et je suis sûr que déjà vingt fois mes enfants ont interrompu leurs jeux innocents, pour demander à leur mère, avec inquiétude, si leur père tarderait encore longtemps. A peine ils me verront, que je n'entendrai qu'un cri de joie. Tous leurs regards, toutes leurs caresses seront pour moi, et je leur prodiguerai toutes les miennes. Je les serrerai dans mes bras tous ensemble, tous l'un après l'autre. Assis à la même table, sans doute ils me demanderont compte de ma journée, et tout mon cœur leur sera ouvert. Qu'ai-je à leur cacher? Je leur dirai ma joie et mes chagrins. Quel plaisir de les voir suspendre leur repas, les yeux attachés sur les miens, m'écouter avidement, pâlir à ma moindre peine, et s'entre-regarder [3] en souriant à mes moindres plaisirs, quelquefois m'interrompre par tendresse, et se retenir aussitôt par respect ; m'écouter encore quand je me suis tu, attendant, dans un long silence, si je n'ai rien à leur apprendre de moi : un de mes signes, un coup d'œil, un souris [4] sera le

[1] *Mœurs.* Ce mot désigne les habitudes considérées par rapport au bien ou au mal dans la conduite de la vie. Employé sans adjectif, *mœurs* a souvent le sens de *bonnes mœurs. Les plaisirs des mœurs* sont ici les plaisirs qui sont la conséquence naturelle des bonnes mœurs. — [2] C'est-à-dire *aux miens*, qui font en quelque sorte partie de moi-même. — [3] *S'entre-regarder.* Le dictionnaire de l'Académie ne donne pas ce mot, mais on le trouve dans Littré. — [4] *Souris* a le même sens que *sourire :* on ne l'emploie guère que dans le style soutenu.

signal de quelque jeu, où je serai pris pour témoin, pour conseil, pour arbitre et toujours pour leur père. » SERVAN (1737-1807).

156. — Caractère. Courage. Constance.

Quand on vous fait une offense, il faut élever votre âme si haut que l'offense ne parvienne pas jusqu'à elle. DESCARTES.

Nous avons plus de force que de volonté, et c'est souvent pour nous excuser à nous-mêmes [1] que nous nous imaginons que les choses sont impossibles. LA ROCHEFOUCAULD.

Il y a peu de choses impossibles d'elles-mêmes; et l'application pour les faire réussir nous manque plus que les moyens. ID.

Avant que de se jeter dans le péril, il faut le prévoir et le craindre; mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser. FÉNELON.

Le vrai courage trouve toujours quelque ressource contre l'adversité. ID.

C'est par le courage et la patience qu'on lasse la fortune qui se plaît à nous persécuter. ID.

Le vrai courage est de savoir souffrir. VOLTAIRE.

La patience est amère, mais son fruit est doux. J.-J. ROUSSEAU.

Le courage est la lumière [2] de l'adversité. VAUVENARGUES.

Rien n'est plus dangereux dans la société qu'un homme sans caractère. D'ALEMBERT.

La patience est le courage de la vertu [3]. B. DE SAINT-PIERRE.

Quiconque n'a pas de caractère n'est pas un homme, c'est une chose. CHAMFORT.

La fermeté unie à la douceur est une barre de fer entourée de velours. Mme DE STAEL.

Il y a toujours des chances de succès dans le courage. CHATEAUBRIAND.

Le péril s'évanouit quand on ose le regarder. ID.

Il y a autant de vrai courage à souffrir avec constance les peines de l'âme, qu'à rester ferme sous la mitraille d'une batterie. NAPOLÉON.

La bravoure évite plus de périls que la peur L.-PH. DE SÉGUR.

157. — Bonheur de l'obscurité.

Heureux aujourd'hui celui qui, au lieu de parcourir le monde, vit loin des hommes! Heureux celui qui ne connaît rien au delà de son horizon, et pour qui le village voisin même est une terre étrangère [1]! Il n'a point laissé son

[1] *Excuser à quelqu'un.* Justifier aupres de quelqu'un ; *s'excuser à soi-même*, se justifier à ses propres yeux. — [2] Metaphore hardie qui consiste à comparer le courage de celui qui est dans le malheur à un flambeau à l'aide duquel il retrouve sa voie et lutte contre l'adversité. — [3] C'est-à-dire que la véritable vertu se distingue non pas par un zele ardent et passager, mais par une persévérance qui ne se rebute pas.

[1] *Le village voisin...* Le but nous semble dépassé. Cette ignorance, cette indifférence absolue pour le reste de l'univers peut être un élément de bonheur individuel, mais elle est contraire à la vie sociale, telle qu'on

cœur à des objets aimés qu'il ne reverra plus, ni sa réputation à la discrétion [2] des méchants. Il croit que l'innocence habite dans les hameaux, l'honneur dans les palais, et la vertu dans les temples. Il met sa gloire et sa religion à rendre heureux ce qui l'environne. S'il ne voit, dans ses jardins, ni les fruits de l'Asie [3], ni les ombrages de l'Amérique [4], il cultive les plantes qui font la joie de sa femme et de ses enfants; il n'a pas besoin des monuments de l'architecture pour ennoblir son paysage : un arbre à l'ombre duquel un homme vertueux s'est reposé lui donne de sublimes ressouvenirs [5]; le peuplier, dans les forêts, lui rappelle les combats d'Hercule [6]; et le feuillage des chênes, les couronnes du Capitole [7]. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

158. — Bonheur. Malheur.

Il faut de plus grandes vertus pour soutenir [1] la bonne fortune que la mauvaise. LA ROCHEFOUCAULD.

Quand nous sommes dans l'affliction à cause de la mort de quelque personne pour qui nous avons de l'affection, ou pour quelque autre malheur qui nous arrive, nous ne devons pas chercher de la consolation dans nous-mêmes, ni dans les hommes, ni dans tout ce qui est créé; mais nous devons la chercher en Dieu seul. PASCAL.

La vertu de la prospérité est la tempérance; la force est celle de l'adversité. BOUHOURS.

Le bonheur de l'homme ne consiste pas dans les biens qu'il a, mais dans le bien qu'il peut faire. FLÉCHIER.

La plupart des hommes emploient la meilleure partie de leur vie à rendre l'autre misérable. LA BRUYÈRE.

Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères [2]. ID.

Le malheur ajoute un nouveau lustre à la gloire des grands hommes. FÉNELON.

Le malheur dépend moins de ce qu'on souffre que de l'impatience avec [3] laquelle on augmente son malheur. ID.

L'avantage qu'il y a d'être malheureux, c'est qu'on sait compatir aux maux d'autrui. ID.

doit l'entendre aujourd'hui. — [2] *A la discrétion.* A la merci, au pouvoir. — [3] *Fruits de l'Asie.* Végétation vigoureuse et variée, surtout dans l'Hindoustan et dans l'Indo-Chine, où se trouvent le palmier, le bananier et le dattier aux fruits succulents. — [4] *Ombrages de l'Amérique.* Végétaux aux proportions gigantesques. — [5] *Ressouvenir.* Le *ressouvenir* est le *souvenir* renouvelé d'une chose plus ou moins éloignée, du moins de notre esprit, et difficile soit à retrouver, soit à reconnaître. (ROUBAUD.) — [6] *Hercule.* Le plus célèbre des héros de l'antiquité. Il était le symbole de la force, et le peuplier lui était consacré. (CH.-A.) — [7] *Capitole.* Mont et forteresse de l'ancienne Rome, et, par extension, temple de Jupiter dans cette forteresse. Les généraux qui obtenaient les honneurs du triomphe montaient au Capitole, la tête ornée d'une couronne de laurier, qui fut remplacée plus tard par une couronne d'or. La couronne de chêne se donnait à celui qui avait sauvé la vie à un citoyen.

[1] Supporter, résister à. — [2] A la vue de certaines misères extrêmes qui paraissent au-dessus des forces humaines; ou encore : à la vue de la vertu malheureuse ou du talent malheureux. — [3] Par laquelle. *Avec* exprime quelquefois le moyen. —

Pour que le bonheur puisse entrer dans notre âme, il faut commencer par nettoyer la place [4] et en avoir chassé les maux imaginaires. FONTENELLE.

Un grand obstacle au bonheur, c'est de s'attendre à un trop grand bonheur. ID.

Le plus grand secret pour le bonheur, c'est d'être bien avec soi. Naturellement tous les accidents fâcheux qui viennent du dehors nous rejettent vers nous-mêmes [5], et il est bon d'y avoir une retraite agréable; mais elle ne peut l'être si elle n'y a été préparée par les mains de la vertu. ID.

Porté sur les ailes de la fortune, on a beau monter, la félicité [6] se trouve toujours placée plus haut. MASSILLON.

L'estime de soi-même est une des premières conditions du bonheur. DUCLOS.

Il est des jours heureux, il n'est point de vie heureuse; ce serait un songe enchanteur sans réveil [7]. ID.

Le malheur est bon à deux choses : à éprouver les amis et à épurer la vertu. Il en est de l'homme de bien comme des plantes aromatiques [8] : plus elles sont broyées, plus elles exhalent leurs parfums. FRANKLIN.

Nul ne peut être heureux s'il ne jouit de sa propre estime. J.-J. ROUSSEAU.

Il n'est point de route plus sûre pour aller au bonheur que celle de la vertu. Si l'on y parvient, il est plus pur, plus solide et plus doux par elle; si on le manque, elle seule peut en dédommager. ID.

La prospérité découvre [9] les vices et l'adversité les vertus. DIDEROT.

Le bonheur a des ailes, et le malheur des pieds de plomb. Prince DE LIGNE.

Les hommes sont si injustes, qu'à leurs yeux, être malheureux, c'est avoir tort. LA HARPE.

L'adversité, qui abat les cœurs faibles, grandit les âmes fortes. COMTE DE SÉGUR.

On n'est heureux ni par la fortune, ni par les dignités, ni par le savoir, ni par les plaisirs du monde, ni par la solitude; mais on est heureux par le témoignage d'une conscience sans reproche : c'est là que se trouvent la paix, le plaisir solide de l'âme, le bonheur. FRAYSSINOUS.

Le vrai bonheur coûte peu; s'il est cher, il n'est pas d'une bonne espèce. CHATEAUBRIAND.

Le bonheur est plus dans le sentiment [10] que dans la position, plus dans la manière de voir que dans les choses mêmes. WEISS.

Celui qui ne met point à profit les revers de la fortune pour perfectionner son esprit et son cœur, ne mérite pas d'être heureux. DE STASSART.

[4] Purifier l'âme avec assez de soin, pour que le bonheur puisse y entrer. — [5] Nous font rentrer en nous-mêmes, nous mettent face à face avec nous-mêmes. — [6] La félicité complète. Le sens de cette pensée est que l'homme n'arrive jamais au comble de ses désirs.— [7] Et, par conséquent, sans la déception qui suit le réveil. — [8] Les plantes aromatiques sont celles qui sont de la nature des aromates, et les aromates sont des substances qui, provenant du règne végétal, exhalent une odeur pénétrante et agréable. — [9] Montre au grand jour, fait éclater.— [10] Dans l'état particulier de l'âme, dans la manière dont elle est affectée.

159. — Le présent et l'avenir.

Les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le temps, qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile [1]. Toi-même, ô mon fils [2]! mon cher fils! toi-même, qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'éclose : tu te verras changer insensiblement [3]; les grâces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie s'évanouiront comme un beau songe; il ne t'en restera qu'un triste souvenir; la vieillesse languissante et ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affaiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur.

Ce temps te paraît éloigné. Hélas! tu te trompes, mon fils; il se hâte, le voilà qui arrive : ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi; et le présent qui s'enfuit est déjà bien loin [4], puisqu'il s'anéantit dans le moment que [5] nous parlons, et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent; mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu, par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures et par l'amour de la justice, une place dans l'heureux séjour de la paix [6]. FÉNELON.

160. — Prudence. Modération.

La prudence vaut souvent mieux que la valeur. CHARRON.

La santé comme la fortune retirent leurs faveurs à ceux qui en abusent. SAINT-EVREMONT.

La valeur ne peut être une vertu, qu'autant qu'elle est réglée par la prudence. FÉNELON.

Le sage occupe le moins de place qu'il peut, et n'en change point [1]. FONTENELLE.

De toutes les qualités de l'âme, la plus éminente [2] est la sagesse, la plus utile est la prudence. L'abbé BARTHÉLEMY.

La prudence ne prévient pas tous les malheurs; mais le défaut de prudence ne manque jamais de les attirer. LINGRÉE.

[1] Le moins exposé au changement et à la destruction. — [2] C'est Arcésius qui adresse ces paroles à son arrière-petit-fils Télémaque, qui est descendu aux enfers pour y chercher son père Ulysse. — [3] Var. : Tu verras changer insensiblement les grâces riantes et les doux plaisirs qui t'accompagnent. La force, la santé, la joie s'évanouiront, etc. — [4] « Est déjà bien loin. » Comparez ce passage au vers de Boileau : « Le moment où je parle est déjà loin de moi. » *(Épît. III)*. — [5] Voir nº 135, note 5. — [6] Les Champs-Elysées. Voir nº 2, note 3.

[1] Le sage ne cherche pas à se mettre en évidence et se contente de la position qui lui est faite. — [2] La

On paye cher le soir les folies du matin. ***

C'est être sage que de savoir se plier à ce qui est nécessaire, et de ne pas attendre qu'on y soit forcé. ***

161. — La famille.

Dans une famille, tous ont en vue l'avantage de tous, parce que tous s'aiment et que tous ont part au bien commun. Il n'est pas un de ses membres qui n'y contribue d'une manière diverse selon sa force, son intelligence et ses aptitudes particulières; l'un fait ceci, l'autre cela; mais l'action de chacun profite à tous, et l'action de tous profite à chacun. Qu'on ait peu ou beaucoup, on partage en frères; nulles distinctions autour du foyer domestique. On n'y voit point ici la faim, à côté [1] l'abondance. La coupe que Dieu remplit de ses dons passe de main en main, et le vieillard et le petit enfant, celui qui ne peut plus ou ne peut pas encore supporter la fatigue, et celui qui revient des champs le front baigné de sueur, y trempent également leurs lèvres [2]. Leurs joies, leurs souffrances sont communes. Si l'un est infirme, si l'un [3] est malade, s'il devient avec l'âge incapable de travail, les autres le nourrissent et le soignent; de sorte qu'en aucun temps il n'est abandonné.

Père, mère, enfants, frères, sœurs, quoi de plus saint, de plus doux que ces noms!

DE LAMENNAIS.

162. — Influence des mœurs sur le caractère.

J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure étaient inhumains et cruels; leur imagination, pleine d'un seul objet, se refusait [1] à tout le reste; ils ne connaissaient ni pitié ni miséricorde; ils auraient sacrifié père, mère, et l'univers entier, au moindre de leurs plaisirs.

Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité est porté par les premiers mouvements [2] de la nature vers les passions tendres et affectueuses : son cœur compatissant s'émeut sur les peines de ses semblables; il tressaillit [3] d'aise quand il revoit son camarade, ses bras savent trouver des étreintes caressantes, ses yeux savent verser des larmes d'attendrissement; il est sensible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offensé.

Si l'ardeur d'un sang qui s'enflamme le rend vif, emporté, colère, on voit, le moment d'après, toute la bonté de son cœur dans l'effusion de son repentir;

plus élevée. *Éminent* vient du latin *eminere*, faire saillie. Ne le confondez pas avec *imminent*, qui veut dire menaçant et qui vient de *imminere*, être suspendu sur.

[1] *A côté.* Il est contraire à l'usage de dire : *ici... à côté...* Dans les oppositions de ce genre, il est plus correct de dire : *ici... là...* L'auteur a peut-être voulu éviter une consonnance désagréable : *là* l'abondance. — [2] Cette phrase contient une série de métaphores qui s'harmonisent; on compare les bienfaits de la Providence à une liqueur bienfaisante dont tous les membres de la famille reçoivent chacun leur part. — [3] *L'un* répété ne désigne qu'une seule et même personne et est en opposition avec *les autres*. C'est comme si l'on disait : *Si l'un est malade ou infirme ou devient*, etc.

[1] Ne se préoccupait que de ce seul objet. — [2] *Les premiers mouvements de la nature*, c'est-à-dire les premières tendances naturelles de l'âme. — [3] Voir nº 35, note 2.

il pleure, il gémit sur la blessure qu'il a faite; il voudrait, au prix de son sang, racheter celui qu'il a versé; tout son emportement s'éteint, toute sa fierté s'humilie devant le sentiment de sa faute. Est-il offensé lui-même, au fort de sa fureur, une excuse, un mot le désarme; il pardonne les torts d'autrui d'aussi bon cœur qu'il répare les siens. L'adolescence n'est l'âge ni de la vengeance ni de la haine; elle est celui de la commisération, de la clémence, de la générosité.

Oui, je le soutiens et je ne crains point d'être démenti par l'expérience, un enfant qui n'est pas mal né [4], et qui a conservé jusqu'à vingt ans son innocence, est, à cet âge, le plus généreux, le meilleur, le plus aimant et le plus aimable des hommes. J.-J. Rousseau.

163. — Activité. Paresse.

Le travail et le plaisir, très dissemblables de nature [1], s'associent pourtant de je ne sais quelle jonction [2] naturelle. Montaigne.

La paresse donne l'entrée à tous les vices. Malebranche.

L'ennui est entré dans le monde par la paresse. La Bruyère.

La mollesse et l'oisiveté corrompent les plus beaux naturels. Fénelon.

Le travail est une meilleure ressource contre l'ennui que les plaisirs. L'abbé Trublet.

Le fruit du travail est le plus doux des plaisirs. Vauvenargues.

La santé, la vigueur d'esprit, la paix du cœur sont les fruits touchants du travail. Id.

Si l'indolente oisiveté n'engendre que la paresse et l'ennui, le charme des doux loisirs est le fruit d'une vie laborieuse. J.-J. Rousseau.

L'étude est par elle-même, de toutes les occupations, celle qui procure à ceux qui s'y attachent les plaisirs les plus attrayants, les plus doux et les plus honnêtes de la vie. Chevalier de Jaucourt.

Le travail est le père de toutes les vertus, comme l'oisiveté est la mère de tous les vices. Le travail fortifie le corps, maintient la santé, prolonge la vie et fait paraître le temps court, parce que le travail est dans l'ordre de la nature. L'oisiveté, au contraire, porte les marques visibles de la réprobation divine : elle engendre la mollesse et l'ennui, les maladies et la misère; elle induit le riche à tous les vices, et le pauvre à tous les crimes. Franklin.

L'oisiveté est comme la rouille : elle use beaucoup plus que le travail. Id.

La paresse va si lentement que la pauvreté l'atteint bientôt. Id.

La paresse rend tout difficile, le travail rend tout aisé : celui qui se lève tard, s'agite [3] tout le jour, et commence à peine ses affaires quand il est déjà nuit. Id.

[4] *Né* avec de mauvaises dispositions.

[1] Par leur nature. — [2] Vieux mot qui signifie union, ne diffère du mot *jointure* que par l'orthographe. On retrouve l'ancienne orthographe dans *conjoncture*, qui veut dire rencontre d'événements. — [3] Se tourmente sans aboutir à rien.

Il n'y a point de repos plus doux que celui qui s'achète par le travail.

CHAMFORT.

On souhaite la paresse d'un méchant et le silence d'un sot. ID.

L'enfant doit apprendre de bonne heure que le travail est la destinée de l'homme. Hélas! tout lui révèle cette vérité, et il n'a qu'à laisser tomber ses regards autour de lui, et partout il verra la peine, les labeurs, les sueurs, la vie humaine douloureuse et fatiguée. LAURENTIE.

L'enfant doit apprendre de bonne heure que le travail est la plus sûre consolation de l'homme; que seul il rend heureux; que seul il rend l'homme utile à lui-même et à ses semblables. D. CARON.

Celui qui joint l'habitude du travail à celle des bonnes mœurs est un être respectable. BOINVILLIERS.

L'oisiveté est la rouille de l'âme. DE LÉVIS.

L'ennui est une maladie dont le travail est le remède. ID.

Travail, noble soutien de l'indépendance, seul bien que l'injustice des hommes ne saurait nous ravir, tu nous délivres du malheur de l'oisiveté, et tu nous fais goûter les douceurs du repos. ID.

164. — L'aile d'un papillon.

Convenez qu'il y aurait de la folie à refuser à vos semblables la faculté de penser? — Sans doute; mais que s'ensuit-il de là [1]? — Il s'ensuit que si l'univers, que dis-je, l'univers! si l'aile d'un papillon m'offre des traces mille fois plus distinctes d'une intelligence que vous n'avez d'indices que votre semblable a la faculté de penser, il est mille fois plus fou de nier qu'il existe un Dieu que de nier que votre semblable pense. Or, que cela soit ainsi, c'est à vos lumières, c'est à votre conscience que j'en appelle [2]. Avez-vous jamais remarqué dans les raisonnements, les actions et la conduite de quelque homme que ce soit, plus d'intelligence, d'ordre, de sagacité, de conséquence [3], que dans le mécanisme [4] d'un insecte? La divinité n'est-elle pas aussi clairement empreinte dans l'œil d'un ciron [5] que la faculté de penser dans les écrits du grand Newton [6]?

Quoi! le monde formé [7] prouverait moins une intelligence que le monde expliqué [8]? Quelle assertion! l'intelligence d'un premier être ne m'est-elle pas mieux démontrée par ses ouvrages que la faculté de penser dans un philosophe par ses écrits? Songez donc que je ne vous objecte que l'aile d'un papillon, quand je pourrais vous écraser du poids de l'univers [9].

DIDEROT (1713-1784).

[1] On dit dans le même sens *il suit de là* et *il s'ensuit de là*. Cette dernière expression contient un pléonasme consacré par l'usage. On ne peut jamais dire : *il se suit de là*, ni *il s'en suit* (en deux mots). — [2] *Appeler de*. Recourir à un tribunal supérieur; *en appeler à*, s'en référer à, recourir à. — [3] Suite dans les idées, dans la conduite. — [4] Ensemble de parties qui sont unies soit naturellement, soit artificiellement, et qui concourent à un même but. — [5] Le plus petit des animaux visibles à l'œil nu. — [6] Mathématicien célèbre, mort en 1727. — [7] Existant sous nos yeux. — [8] *Expliqué* par la science. — [9] C'est-à-dire : vous citer des merveilles bien autrement admirables que l'aile d'un papillon.

165. — Le temps.

Le regret qu'ont les hommes du mauvais emploi du temps qu'ils ont déjà vécu, ne les conduit pas toujours à faire de celui qui leur reste à vivre un meilleur usage. LA BRUYÈRE.

Celui qui ne perd pas de temps en a beaucoup. FONTENELLE.

Le temps bien ménagé est beaucoup plus long que n'imaginent ceux qui ne savent guère que le perdre. ID.

Ce temps si précieux nous est à charge; toute notre vie n'est qu'un art continuel de le perdre, et malgré toutes nos attentions à le dissiper, il nous en reste toujours assez pour ne savoir encore qu'en faire; et la chose dont nous faisons le moins de cas sur la terre, c'est de [1] notre temps. MASSILLON.

Si vous aimez la vie, ne prodiguez pas le temps; car c'est l'étoffe dont la vie est faite; il en faut mettre à profit tous les morceaux. FRANKLIN.

Employez bien votre temps, si vous voulez mériter le repos, et ne perdez pas une heure, puisque vous n'êtes pas sûrs même d'une minute. ID.

On perd tout le temps qu'on peut mieux occuper. J.-J. ROUSSEAU.

Soyons avares du temps; ne donnons aucun de nos moments sans en recevoir la valeur; ne laissons sortir les heures de nos mains qu'avec épargne, qu'avec fruit, qu'avec autant de regret que quand nous donnons notre or; ne souffrons pas qu'aucun de nos jours s'écoule sans avoir grossi le trésor de nos connaissances et de nos vertus. L'usage du temps est une dette que nous contractons en naissant, et qu'il faudra payer avec les intérêts que notre vie stérile a entassés. LE TOURNEUR.

La pensée de l'éternité console de la rapidité de la vie. MALESHERBES.

Il y a beaucoup de gens qui ne savent pas perdre le temps tout seuls : ils sont le fléau [2] des gens occupés. DE BONALD.

Le temps est comme l'argent : n'en perdez pas, vous en aurez assez. DE LÉVIS.

Nous employons la plus grande partie de notre temps à passer le temps.

***

166. — La conscience.

Partout nous rendons hommage, par nos troubles [1] et par nos remords secrets, à la sainteté de la vertu que nous violons; partout un fond d'ennui et de tristesse inséparable du crime nous fait sentir que l'ordre [2] et l'innocence sont le seul bonheur qui nous était destiné sur la terre. Nous avons beau faire montre [3] d'une vaine intrépidité, la conscience criminelle se trahit toujours

[1] *De* doit être supprimé. L'auteur semble mêler deux constructions différentes : *la chose*, etc., *c'est notre temps*, et : *c'est de notre temps que nous faisons*, etc. — [2] Instrument qui sert à battre le blé; au figuré, toute grande calamité.

[1] *Troubles*. Agitations de l'âme. Ce mot est moins énergique que le terme *remords*, qui vient immédiatement après. — [2] L'obéissance à la loi. — [3] Montrer avec étalage. —

d'elle-même : les terreurs cruelles marchent partout devant nous ; la solitude nous trouble ; les ténèbres nous alarment ; nous croyons voir sortir de tous côtés des fantômes qui viennent toujours nous reprocher les horreurs secrètes de notre âme ; des songes funestes nous remplissent d'images noires et sombres ; et le crime, après lequel nous courons avec tant de goût [4], court ensuite après nous comme un vautour cruel, et s'attache à nous pour nous déchirer le cœur et nous punir du plaisir qu'il nous a lui-même donné.

MASSILLON (1663-1742).

167. — Ordre. Économie.

L'avarice est plus opposée à l'économie que la libéralité. LA ROCHEFOUCAULD.

L'économie nous met en état de faire l'aumône, et c'est là le motif qui nous la doit faire aimer. Mme DE MAINTENON.

Celui-là est riche, qui reçoit plus qu'il ne consomme ; celui-là est pauvre, dont la dépense excède la recette. LA BRUYÈRE.

L'économie tient le milieu entre l'avarice et la prodigalité ; mais elle doit l'y tenir si ferme qu'elle ne penche pas du côté de l'avarice, dont elle est la proche parente. ID.

L'ordre a trois avantages : il soulage la mémoire, ménage le temps et conserve les choses. FRANKLIN.

Le désordre déjeune avec l'abondance, dîne avec la pauvreté, soupe avec la misère et va se coucher avec la mort [1]. ID.

Si tu achètes le superflu, tu vendras bientôt le nécessaire. ID.

Le plus riche des hommes, c'est l'économe ; le plus pauvre, c'est l'avare. CHAMFORT.

L'économie est fille de l'ordre. DE LÉVIS.

Un livret à la caisse d'épargne est un certificat de bonne conduite. PEIGNÉ.

Un sou épargné est un sou gagné. ***

Celui qui emprunte est l'esclave de celui qui prête. ***

Une place pour chaque chose, et chaque chose à sa place. ***

168. — Du remords et de la conscience.

La conscience fournit une seconde [1] preuve de l'immortalité de notre âme. Chaque homme a, au milieu du cœur, un tribunal où il commence par se juger soi [2]-même, en attendant que l'arbitre souverain [3] confirme la sentence. Si le vice n'est qu'une conséquence physique de notre organisation, d'où vient cette

[4] Avec tant d'empressement. (CH.-A.)

[1] Il y a dans cette pensée quatre métaphores qui sont d'accord entre elles et qui consistent à comparer le cours de la vie au cours d'une journée.

[1] La première preuve, que l'auteur a développée dans le chapitre qui précède cet extrait, est tirée du désir du bonheur qui pousse l'homme vers l'infini. — [2] *Soi* est plus énergique et plus précis que *lui*. — [3] Dieu, qui décide en maître de nos destinées.

frayeur qui trouble les jours d'une prospérité coupable? Pourquoi le remords est-il si terrible, qu'on préfère de [4] se soumettre à la pauvreté et à toute la rigueur de la vertu [5], plutôt [6] que d'acquérir des biens illégitimes? Pourquoi y a-t-il une voix dans le sang, une parole dans la pierre [7]? Le tigre déchire sa proie, et dort; l'homme devient homicide, et veille. Il cherche les lieux déserts, et cependant la solitude l'effraye; il se traîne autour des tombeaux, et cependant il a peur des tombeaux. Son regard est mobile et inquiet, il n'ose regarder le mur de la salle du festin [8], dans la crainte d'y lire des caractères funestes. Ses sens semblent devenir meilleurs pour le tourmenter : il voit, au milieu de la nuit, des lueurs menaçantes; il est toujours environné de l'odeur du carnage; il découvre le goût du poison dans le mets qu'il a lui-même apprêté; son oreille, d'une étrange subtilité [9], trouve le bruit où tout le monde trouve le silence; et sous les vêtements de son ami, lorsqu'il l'embrasse, il croit sentir un poignard caché!

CHATEAUBRIAND.

169. — Sincérité. Mensonge. Discrétion.

En vérité, le mentir [1] est un maudit vice. Nous ne sommes hommes, et nous ne tenons les uns aux autres que par la parole [2]; si nous en [3] connaissions l'horreur et le poids [4], nous le poursuivrions à feu [5] plus justement que d'autres crimes.

MONTAIGNE.

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

LA ROCHEFOUCAULD.

Nous gagnerions plus de [6] nous laisser voir tels que nous sommes, que d'essayer de paraître ce que nous ne sommes pas.

ID.

Comment prétendons-nous qu'un autre garde notre secret, si nous ne pouvons le garder nous-mêmes?

ID.

Quiconque est capable de mentir est indigne d'être compté au nombre des hommes.

FÉNELON.

Un homme ne doit jamais rougir d'avouer qu'il a tort; car, en faisant cet aveu, il prouve qu'il est plus sage aujourd'hui qu'hier.

J.-J. ROUSSEAU.

[4] Voir notre *Grammaire française*, nº 574. — [5] Aux devoirs rigoureux qu'impose la vertu. — [6] Pléonasme autorisé par l'usage; l'idée exprimée par ce mot est déjà contenue dans le verbe *préférer*. — [7] L'auteur veut dire ici que les objets inanimés eux-mêmes qui ont été les témoins des crimes de l'homme, semblent se transformer en accusateurs pour les lui reprocher. — [8] Balthasar, roi de Babylone, attaqué dans sa capitale par Cyrus, roi de Perse, venait de profaner les vases sacrés enlevés au temple de Jérusalem, lorsqu'il aperçut sur les murs de son palais les mots hébreux *Mané, Thécel, Pharès*, qu'une main mystérieuse y avait inscrits et qui lui prédisaient sa fin prochaine. C'est à cette tradition que Chateaubriand fait ici allusion. — [9] *Subtil* et *subtilité* se disent des sens doués d'une grande délicatesse. *Subtil* signifie proprement fin.

[1] *Mentir* est un infinitif employé comme substantif. La Fontaine a dit de même : *le boire, le manger, le dormir*. — [2] C'est par la parole seulement que nous avons des relations avec nos semblables en tant qu'êtres intelligents. — [3] Il faudrait dire : *si nous connaissions l'horreur et le poids du mensonge*, car le pronom *en* est équivoque; il a l'air de se rapporter au mot *parole*. — [4] On dit le *poids* du mensonge, parce que le souvenir du mensonge *pèse* sur la conscience. — [5] *Poursuivre à feu*. Détruire par tous les moyens possibles. Cette expression a de l'analogie avec *mettre à feu et à sang*. — [6] En nous laissant. —

Nous nous persuadons quelquefois nos propres mensonges, pour n'en avoir pas le démenti; et nous nous trompons nous-mêmes, pour tromper les autres.

VAUVENARGUES.

Dans le commerce de la vie, la vérité est une monnaie qu'il n'est pas permis d'altérer. La nature a voulu que la parole fût l'image de la pensée; et dans l'ordre social, on y [7] attache l'idée de la sincérité. Celui qui imprime le symbole [8] de la vérité au mensonge est donc un falsificateur qui abuse de la foi publique; et, sous ce rapport général, le menteur est un homme infâme.

MARMONTEL.

Un homme indiscret est une lettre décachetée : tout le monde peut la lire.

CHAMFORT.

Une parole irréfléchie est quelquefois comme une étincelle tombée sur la paille, où elle porte l'incendie; comme une flèche imprudente, qui va frapper un ami au cœur.

***

Voiler une faute par un mensonge, c'est remplacer une tache par un trou.

***

170. — Comtemplation du ciel étoilé.

Le temps était serein : la voie lactée [1], comme un léger nuage, partageait le ciel; un doux rayon partait de chaque étoile pour venir jusqu'à moi, et lorsque j'en examinais une attentivement, ses compagnes semblaient scintiller plus vivement pour attirer mes regards. C'est un charme toujours nouveau pour moi, que celui de contempler le ciel étoilé, et je n'ai pas à me reprocher d'avoir fait un seul voyage, ni même une simple promenade nocturne, sans payer le tribut d'admiration que je dois aux merveilles du firmament. Quoique je sente toute l'impuissance de ma pensée dans ces hautes [2] méditations, je trouve un plaisir inexprimable à m'en occuper. J'aime à penser que ce n'est point le hasard qui conduit jusqu'à mes yeux cette émanation [3] des mondes éloignés, et chaque étoile verse avec sa lumière un rayon d'espérance dans mon cœur. Eh quoi! ces merveilles n'auraient-elles d'autre rapport avec moi que celui de briller à mes yeux? Et ma pensée qui s'élève jusqu'à elles, mon cœur qui s'émeut à leur aspect, leur seraient-ils étrangers?... Spectateur éphémère d'un spectacle éternel, l'homme lève un instant les yeux vers le ciel, et les referme pour toujours; mais, pendant cet instant rapide qui lui est accordé, de tous les points du ciel et depuis les bornes de l'univers [4], un rayon consolateur part de chaque monde, et vient frapper ses regards pour lui annoncer qu'il existe un rapport entre l'immensité et lui, et qu'il est associé [5] à l'éternité.

XAVIER DE MAISTRE (1774-1852).

[7] I', c'est-à-dire à la parole. — [8] *Le symbole.* Le signe, la marque.

[1] Blancheur irrégulière qui entoure le ciel en forme de ceinture et qui est composée d'un très grand nombre de petites étoiles. — [2] Ardues, difficiles. — [3] C'est-à-dire : ces rayons lumineux qui se sont échappés ou qui *émanent* des mondes éloignés. — [4] Le système complet de tous les corps célestes. — [5] C'est-à-dire qu'il y a en lui quelque chose qui ne périra pas.

171. Vanité. Orgueil. Flatterie.

La flatterie est une fausse monnaie qui n'a de cours que par notre vanité. LA ROCHEFOUCAULD.

L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs. ID.

On croit quelquefois haïr la flatterie, quand on ne hait que la manière de flatter. ID.

Les flatteurs trouvent leur compte [1] avec les grands, comme les médecins auprès des malades imaginaires. Ceux-ci payent pour des maux qu'ils n'ont pas, ceux-là pour des vertus qu'ils devraient avoir. ID.

Ce qui nous rend la vanité des autres insupportable, c'est qu'elle blesse la nôtre. ID.

Peu de gens sont assez sages pour préférer le blâme qui leur est utile à la louange qui les trahit [2]. ID.

L'esclave n'a qu'un maître; l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune. LA BRUYÈRE.

Il faut mériter les louanges et les fuir. FÉNELON.

La flatterie est l'écueil contre lequel viennent se briser les maximes les plus sages, les principes les plus vrais, les conseils les plus utiles. ID.

C'est le comble de l'ignorance que d'être orgueilleux. FONTENELLE.

Quand on court après l'esprit, on attrape la sottise. MONTESQUIEU.

L'orgueil fait faire autant de bassesses que l'intérêt. DUCLOS.

La vanité ne produit rien de bon, et de l'orgueil n'attendez que des vices. J.-J. ROUSSEAU.

S'il est quelqu'un que la vanité a rendu heureux, à coup sûr, ce [3] quelqu'un était un sot. ID.

Les hommes sont si sensibles à la flatterie que, lors même qu'ils la reconnaissent, ils ne laissent pas d'en être dupes. VAUVENARGUES.

L'orgueil s'avise aussi quelquefois d'être modeste; le calcul est adroit, mais il ne trompe pas longtemps. MALESHERBES.

Vain veut dire *vide;* ainsi, la vanité est si misérable, qu'on ne peut guère lui dire pis que son nom [4]. Elle se donne elle-même pour ce qu'elle est. CHAMFORT.

Une once [5] de vanité gâte un quintal [6] de mérite. DE SÉGUR.

Un homme d'un vrai mérite devrait se présenter avec assurance en tous lieux, comme le pain sur toutes les tables. SAUVEUR LEGROS.

Il est des gens si pleins d'eux-mêmes, et qui trouvent tant de charmes à s'appesantir sur le monosyllabe *moi,* qu'en le prononçant, ils ont le secret d'en faire deux syllabes. Baron DE STASSART.

Les hommes hauts et vains sont semblables aux épis de blés : ceux qui lèvent le plus la tête sont les plus vides. ***

[1] *Trouver son compte à.* Avoir profit à.— [2] Qui les trompe. — [3] *Quelqu'un* se construit quelquefois avec l'adjectif démonstratif.— [4] Sur l'emploi de *pis,* voir Gramm., n° 798. — [5] La seizième partie d'une livre. — [6] Poids de cent livres.

Un sot mis avec luxe est un mauvais livre doré sur tranche. ***

Se livrer au perfides insinuations d'un flatteur, c'est boire du poison dans une coupe d'or. ***

172. — La mort d'un ami.

J'avais un ami : la mort me l'a ôté. — Ah! je ne m'en consolerai jamais! Cependant sa mémoire ne vit plus que dans mon cœur; elle n'existe plus parmi ceux qui l'environnaient et qui l'ont remplacé; cette idée me rend plus pénible le sentiment de sa perte. La nature, indifférente de même [1] au sort des individus, se pare de toute sa beauté autour du cimetière où il repose. Les arbres se couvrent de feuilles, et entrelacent leurs branches; les oiseaux chantent sous le feuillage; les mouches bourdonnent parmi les fleurs; tout respire la joie et la vie dans le séjour de la mort : — et le soir, tandis que la lune brille dans le ciel, et que je médite près de ce triste lieu, j'entends le grillon poursuivre gaiement son chant infatigable, caché sous l'herbe qui couvre la tombe silencieuse de mon ami. La destruction insensible des êtres et tous les malheurs de l'humanité sont comptés pour rien dans le grand tout [2]. La mort d'un homme sensible [3] qui expire au milieu de ses amis désolés, et celle d'un papillon que l'air froid du matin fait périr dans le calice d'une fleur, sont deux époques semblables dans le cours de la nature [4]. L'homme n'est rien qu'un fantôme, une ombre, une vapeur qui se dissipe dans les airs...

Mais l'aube matinale commence à blanchir le ciel; les noires idées qui m'agitaient s'évanouissent avec la nuit, et l'espérance renaît dans mon cœur. Non, celui qui inonde ainsi l'orient de lumière ne l'[5] a point fait briller à mes regards pour me plonger bientôt dans la nuit du néant. Celui qui étendit cet horizon incommensurable, celui qui éleva ces masses énormes, dont le soleil dore les sommets glacés, est aussi celui qui a ordonné à mon cœur de battre et à mon esprit de penser.

Non, mon ami n'est point entré dans le néant : quelle que soit la barrière qui nous sépare, je le reverrai. Ce n'est point sur un syllogisme [6] que je fonde mon espérance. Le vol d'un insecte qui traverse les airs suffit pour me persuader; souvent l'aspect de la campagne, le parfum des airs, et je ne sais quel charme répandu autour de moi, élèvent tellement mes pensées, qu'une preuve invincible de l'immortalité entre avec violence dans mon âme et l'occupe tout entière.

Xavier de Maistre.

[1] Comme ceux qui l'environnaient. — [2] L'ensemble des êtres. — [3] *Sensible* ne signifie pas seulement ici *qui est capable de jouissance et de douleur*, mais il signifie de plus *qui se rend compte de son malheur, qui est le témoin intelligent de sa propre fin.* On oppose ici l'homme *sensible* à l'animal, qui est aussi capable de jouissance et de douleur, mais qui ne se rend pas compte de ce qu'il éprouve. — [4] C'est-à-dire : sont au point de vue des lois qui régissent l'existence des choses, deux événements de même espèce. — [5] Le pronom *l'* se rapporte à *lumière*, qui n'est pas déterminé. Cette construction n'est pas à imiter. — [6] Raisonnement compose de trois propositions dans lequel on applique une règle générale à un cas particulier. Exemple : Tous les hommes sont mortels; or, Pierre est homme; donc Pierre est mortel.

173. — Amis. Ennemis.

L'amour-propre nous augmente ou nous [1] diminue les bonnes qualités de nos amis, à proportion de la satisfaction que nous avons d'eux, et nous jugeons de leur mérite par la manière dont ils vivent avec nous.

LA ROCHEFOUCAULD.

Quand nos amis nous ont trompés, on ne doit que de l'indifférence aux marques de leur amitié, mais on doit toujours de la sensibilité à leur malheur.

ID.

Entre amis, on ne doit pas se piquer [2] pour peu de chose. MOLIÈRE.

Les pires des ennemis, disait un ancien, ce sont les flatteurs; et les pires de tous les flatteurs, ce sont les plaisirs. BOSSUET.

La prospérité fait naître les amis, l'adversité les éprouve. FLÉCHIER.

Voulez-vous juger d'un homme, observez quels sont ses amis. FÉNELON.

Nos véritables ennemis sont avec nous. Déracinons de nos cœurs l'ambition, l'avarice et la jalousie; nous rétablirons l'ordre et l'harmonie [3] qui doivent régner dans la société, et tous les hommes seront amis. ID.

Un ami malheureux est plus propre qu'un autre à soulager les peines que nous éprouvons. ID.

Ne laissez pas croître l'herbe sur le chemin de l'amitié. Mme GEOFFRIN.

Il n'y a rien de plus incertain et de plus fragile que les amitiés humaines : il faut des années pour les former, et il ne faut quelquefois qu'un moment pour les détruire; et ce qu'un instant a détruit, un siècle ne le rétablirait pas. Les amitiés fondées sur l'honneur et sur la vertu ne sont pas susceptibles de ces inconvénients. J.-J. ROUSSEAU.

L'amitié est à l'estime ce qu'une fleur est à la tige qui la produit. DROZ.

Un ami est, pour ainsi dire, d'une autre nature que le reste des hommes. Ceux-ci nous dissimulent nos défauts, ou nous en font apercevoir [4] avec malignité : un ami nous en parle sans nous blesser; il nous reproche nos fautes, et dans le monde il sait les excuser. ID.

L'amitié la plus vraie entre âmes nobles est celle qui a pour nœud le lien [5] respectable des bienfaits et de la reconnaissance. WEISS.

174. — Les tombeaux.

Il n'y a point de monuments plus intéressants que les tombeaux des hommes, et surtout ceux de nos parents. Il est remarquable que tous les peuples naturels [1], et même la plupart des peuples civilisés, ont fait, des tombeaux de

[1] Les deux premiers *nous* signifient *pour nous, à nos yeux*. Cette maxime contient cinq fois le mot *nous* : c'est une négligence de style. — [2] Se sentir offensé. — [3] Le bon accord. — [4] Voir nº 129, note 5. — [5] *Nœud* et *lien* signifient la même chose; il serait préférable d'éviter cette sorte de pléonasme en disant tout simplement : *qui n'a d'autre nœud que celui des*, etc.

[1] *Naturel*. Le contraire de *civilisé*, comme le prouve la suite de la phrase. Ce sens n'est pas donné par l'Académie ; mais elle donne le mot *nature* dans une acception analogue : « la condition de l'homme telle

leurs ancêtres, le centre de leurs dévotions [2] et une partie essentielle de leur religion.

Un tombeau est un monument placé sur les limites des deux mondes [3]. Il nous présente d'abord la fin des vaines inquiétudes de la vie et l'image d'un éternel repos; ensuite il élève en nous le sentiment confus d'une immortalité heureuse, dont les probabilités augmentent à mesure que celui dont il nous rappelle la mémoire a été plus vertueux. C'est là que se fixe notre vénération; et cela est si vrai, que, quoiqu'il n'y ait aucune différence entre la cendre [4] de Socrate [5] et celle de Néron [6], personne ne voudrait avoir dans ses bosquets celle de l'empereur romain, quand même elle serait renfermée dans une urne [7] d'argent, et qu'il n'y a personne qui ne mît celle du philosophe dans le lieu le plus honorable de son appartement, quand elle ne serait que dans un vase d'argile. C'est donc par cet instinct [8] intellectuel pour la vertu que les tombeaux des grands hommes nous inspirent une vénération si touchante. C'est par le même sentiment [9] que ceux qui renferment des objets qui ont été aimables [10] nous donnent tant de regrets.

Voilà pourquoi nous sommes émus à la vue du petit tertre qui couvre les cendres d'un enfant aimable [10] par le souvenir de son innocence; voilà encore pourquoi nous voyons avec tant d'attendrissement une tombe sous laquelle repose une jeune femme, l'amour et l'espérance de sa famille par ses vertus. Il ne faut pas, pour rendre recommandables ces monuments, des marbres, des bronzes, des dorures; plus ils sont simples, plus il donnent d'énergie [11] au sentiment de la mélancolie [11]. Ils font plus d'effet, pauvres que riches, antiques que modernes, avec des détails d'infortune qu'avec des titres d'honneur, avec les attributs de la vertu qu'avec ceux de la puissance.

Bernardin de Saint-Pierre.

175. — *Envie.*

L'envie est plus irréconciliable [1] que la haine. La Rochefoucauld.

qu'on la suppose antérieurement à toute civilisation ». — [2] *Dévotions.* Plur., pratiques religieuses. *Centre,* se dit figurement des lieux où se trouvent, où se font, où se pratiquent habituellement ou plus ordinairement certaines choses. (Acad.) Il se dit encore figurément des choses auxquelles plusieurs autres se rapportent ou sont subordonnées. (Id.) — [3] Entre la vie présente et la vie future; comme on dit *l'autre monde* pour la vie par delà le tombeau. Pascal a dit *les deux mondes* dans le même sens *(Pens.,* XXIV, 12.) — [4] *Cendre.* Restes des morts; locution provenant de l'usage des anciens de brûler les cadaves. — [5] *Socrate.* Célèbre philosophe grec, né à Athènes 470 av. J.-C. Les idées nouvelles qu'il répandait lui avaient fait de nombreux ennemis qui, par leurs intrigues, réussirent à le perdre. A ses amis qui l'engageaient à s'occuper de sa défense, il répondait : « Je m'en suis occupé toute ma vie. » Condamné à boire la ciguë, il refusa de s'évader de la prison, par respect pour les lois de sa patrie, et mourut à l'âge de 70 ans. (Dezobry.) — [6] *Néron,* 5e empereur romain, de 54 à 68, monstre de cruauté. — [7] *Urnes.* Vases de toutes formes, en terre cuite, en albâtre, en marbre, en porphyre, ou même en or, servant à recueillir les cendres des morts, et conservés dans les tombeaux. — [8] *Instinct.* Impulsion intérieure et involontaire qui meut l'âme humaine. — [9] *Sentiment.* Ce mot est donné comme synonyme d'*instinct intellectuel,* que nous lisons plus haut. — [10] *Aimable.* Digne d'être aimé, qu'on aime, qui plaît. Ce mot se trouve répété un peu plus loin; c'est une négligence de style. — [11] *Énergie* et *mélancolie* sont deux idées dont l'association semble étrange.

[1] C'est-à-dire que l'envieux pardonne et oublie (se réconcilie) moins facilement que celui qui hait.

L'envie punit toujours le cœur qui la conçoit, elle l'afflige d'une inquiétude continuelle, sans espérance de soulagement. SAINT-ÉVREMONT.

L'envieux est malheureux de son malheur et du bonheur d'autrui.
FONTENELLE.

Peu contents de nos malheurs, nous nous faisons une infortune du bonheur d'autrui. MASSILLON.

L'envie est un hommage maladroit que l'infériorité rend au mérite.
LAMOTTE.

L'homme de bien voit l'envie, s'attend à l'ingratitude et suit sa conscience et son cœur. MALESHERBES.

L'envie qui parle et qui crie est toujours maladroite ; c'est l'envie qui se tait qu'on doit craindre. RIVAROL.

Habituez-vous à voir sans étonnement et sans envie ce qui est au-dessus de vous, et sans mépris ce qui est au-dessous. ***

176. — Les souvenirs de la vieillesse.

Le plus doux privilège que la nature ait accordé à l'homme qui vieillit, c'est celui de se ressaisir avec une extrême facilité des impressions de l'enfance. A cet âge de repos, le cours de la vie ressemble à celui d'un ruisseau que la pente rapproche, à travers mille détours, des environs de sa source, et qui, libre enfin de tous les obstacles qui ont embarrassé son voyage inutile, vainqueur des rochers qui l'ont brisé à son passage, pur de l'écume des torrents qui a troublé ses eaux, se déroule et s'aplanit tout à coup pour répéter [1] une fois encore, avant de disparaître, les premiers ombrages qui se soient mirés à ses bords [2]. A le voir ainsi, calme et transparent, réfléchir à sa surface immobile les mêmes arbres et les mêmes rivages, on se demanderait volontiers de quel côté il commence et de quel côté il finit. Il faut qu'un rameau de saule, dont l'orage de la veille lui a confié le débris, flotte un moment sous vos yeux pour vous faire reconnaître l'endroit vers lequel son penchant l'entraîne. Demain le fleuve, qui l'attend à quelques pas, l'aura emporté avec lui, et ce sera pour jamais [3].

Tous les intermédiaires s'effacent ainsi dans les souvenirs de la vieillesse, reposée des passions orageuses et des espérances déçues, quand les longs voyages de la pensée ramènent l'homme, de circuits en circuits, parmi [4] la verdure et les fleurs de son riant berceau. Cette volupté est une des plus vives de l'âme, mais elle dure peu ; et c'est la seule d'ailleurs que puissent envier à ceux qui ont eu le malheur de vivre longtemps ceux qui ont le bonheur de mourir jeunes. CHARLES NODIER.

[1] *Répéter*. Représenter, reproduire, réfléchir. — [2] *Bords*. Comparaison poétique, qui se prolonge et touche à l'allégorie (ou métaphore continue et développée). (CH.-A.)—[3] Pour toujours. *Jamais* par lui-même n'est pas négatif. On dit aussi *à jamais*, dans tout le temps à venir. — [4] *Parmi la verdure*. L'Acad. dit que *parmi* ne se met qu'avec un pluriel indéfini, qui signifie plus de deux ou trois, ou avec un singulier collectif. Littré n'est pas de cet avis. Il donne comme signification première, conforme d'ailleurs au sens étymologique, *par le milieu de, au milieu de, au sein de*, avec le complément au singulier. « Force moutons *parmi* la plaine. » (LA F.) « Assieds-toi *parmi* l'herbe fleurie. » (A. CHÉNIER.)

177. — Douceur. Modestie. Simplicité.

Les belles actions cachées sont les plus estimables. PASCAL.

Voulez-vous qu'on dise du bien de vous? n'en dites point; le *moi* est haïssable. ID.

Il y a je ne sais quoi de noble dans la simplicité; et moins l'homme est superbe [1], plus il est vénérable. FLÉCHIER.

Il faut tendre à la perfection, sans jamais y prétendre. MALEBRANCHE.

La modestie est au mérite ce que les ombres sont aux figures dans un tableau; elle lui donne de la force et du relief [2]. LA BRUYÈRE.

La fausse modestie est le dernier raffinement de la vanité. ID.

La simplicité est l'un des caractères du vrai mérite. FONTENELLE.

La modestie donne du relief à tous les talents; elle rehausse l'éclat des vertus qu'elle accompagne. DUCLOS.

La modestie est comme une ombre dans la peinture; elle nuit aux yeux du stupide vulgaire, mais les connaisseurs en tiennent bon compte. FRANKLIN.

La simplicité est la suite ordinaire de l'élévation des sentiments, parce que la simplicité consiste à se montrer tel que l'on est, et que les âmes nobles gagnent toujours à être connues. D'ALEMBERT.

Soyons humbles pour être sages; voyons notre faiblesse, et nous serons forts. J.-J. ROUSSEAU.

On rougit plus souvent par amour-propre que par modestie. Mme GUIBERT.

Il faut de la douceur dans les mœurs; il faut de la fermeté dans les principes. J.-H. HUBIN.

Ne faites rien étant en colère. Pourquoi s'embarquer quand la mer est agitée par une tempête furieuse? ***

178. — Le son des cloches.

C'est, ce nous semble, une chose assez merveilleuse d'avoir trouvé le moyen, par un seul coup de marteau, de faire naître, à la même minute, un même sentiment dans mille cœurs divers, et d'avoir forcé les vents et les nuages à se charger des pensées des hommes.

Les dimanches et les jours de fête, j'ai souvent entendu dans le grand bois, à travers les arbres, les sons de la cloche lointaine qui appelait au temple l'homme des champs. Appuyé contre le tronc d'un ormeau, j'écoutais en silence le pieux murmure. Chaque frémissement de l'airain [1] portait à mon âme naïve l'innocence des mœurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion et la délectable mélancolie des souvenirs de ma première

[1] Orgueilleux. — [2] Le *relief* est la partie saillante d'un objet; au figuré, ce mot désigne l'apparence plus vive que certaines choses reçoivent de l'opposition et du voisinage de quelques autres.

[1] *Airain.* Alliage de cuivre et d'étain, plus sonore que le cuivre; on s'en sert pour faire des cloches. —

enfance. Oh! quel cœur si [2] mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémirent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avènement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la sainte allégresse de son père, les douleurs et les joies encore plus ineffables de sa mère! Tout se trouve dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale : religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir.

CHATEAUBRIAND.

179. — Politesse.

La politesse de l'esprit consiste à penser des choses honnêtes et délicates.

LA ROCHEFOUCAULD.

L'esprit de politesse est une certaine attention à faire que, par nos paroles et nos manières, les autres soient contents de nous et d'eux-mêmes.

LA BRUYÈRE.

Si la politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude, elle en donne du moins les apparences, et fait paraître l'homme au dehors comme il devrait être intérieurement. ID.

La politesse d'usage n'est qu'un jargon fade, plein d'expressions exagérées, aussi vide de sens que de sentiment. DUCLOS.

La véritable politesse consiste à marquer [1] de la bienveillance aux hommes.

J.-J. ROUSSEAU.

La politesse n'est souvent qu'une démonstration extérieure d'une bienfaisance qui n'est pas dans le cœur. ID.

La politesse est souvent une vertu de mine et de parade [2]; c'est une flatteuse qui ne refuse son estime à personne. MIRABEAU.

La douceur des formes n'exclut pas la force du caractère. DE LÉVIS.

Les personnes de mérite ont une politesse qui leur est particulière; leur but est moins d'être applaudis [3], que de faire naître chez les autres des impressions agréables; c'est une espèce de bonté qui s'exerce en petites choses, et qui invente des attentions d'une délicatesse que tout l'esprit et l'usage du monde essayeraient vainement d'imiter. WEISS.

[2] *Si* a dans cette phrase un sens exclamatif : *Quel cœur tellement mal fait*, etc. On aurait pu dire aussi dans le même sens : *Quel cœur si mal fait qui n'ait tressailli*, etc. On aurait pu enfin enlever à *si* son sens exclamatif en le faisant suivre d'un *que* marquant la conséquence et dire : *Quel cœur si mal fait qu'il n'ait tressailli*, etc.

[1] Témoigner par des signes extérieurs. — [2] Une vertu d'étalage, une fausse vertu. — [3] *Applaudis*. Accord sylleptique. Voir *Gramm.*, nº 418.

DIALOGUES.

180. — François Ier [1] et le Charbonnier.

François Ier. — Maître charbonnier, un chasseur égaré peut-il vous demander un gîte pour la nuit?

Le Charbonnier. — Oui, mon gentilhomme [2].

François Ier. — Et, avant le gîte, à souper?

Le Charbonnier. — Ma foi, mon gentilhomme, vous partagerez le nôtre. Il n'est pas de luxe; mais nous avons de bon pain bis, un petit vin de la montagne, et un morceau de lard.

François Ier. — A merveille! Salut à mon hôtesse! Maître! votre femme paraît diligente.

Le Charbonnier. — Elle ne parle guère, mais elle tient bien la maison.

François Ier. — Je suis fatigué vraiment; ce maudit cerf nous a déroutés et mis sur les dents [3].

Le Charbonnier. — Et moi donc! les sacs que j'ai portés aujourd'hui m'ont brisé les épaules. Je suis rendu [4].

François Ier. — Eh bien! je vais m'asseoir sans façon.

Le Charbonnier. — Non pas là, non pas là, mon gentilhomme. C'est le siège du maître, voyez-vous, et le maître ici, tout naturellement, c'est le charbonnier. Mais, tenez, voilà un banc de bois qui est solide, vous y serez très bien.

François Ier. — Va pour le banc de bois, mon ami.

Le Charbonnier. — Dame [5]! notre logement est un peu rustique; le plafond est enfumé; la table boiteuse; les murs sont nus; mais bah! tout cela n'est rien, pourvu qu'on reçoive de bon cœur.

François Ier. — C'est le principal, maître; je vois bien que vous n'êtes pas riche, mais votre franchise me plaît.

Le Charbonnier. — Riche? Et comment s'enrichir avec les impôts qui nous écrasent!

François Ier. — De quels impôts vous plaignez-vous?

Le Charbonnier. — Voilà bien une parole de seigneur! Demandez-le au roi, de quels impôts nous nous plaignons. On dit qu'il est bon et généreux,

[1] François Ier, roi de France, régna de 1515 à 1547. Les longues guerres qu'il entreprit et le luxe de la cour avaient aggravé considérablement le fardeau des impôts. — [2] *Gentilhomme.* Celui qui est de race noble. — [3] Nous a exténués de fatigue. *Être sur les dents* se dit proprement du cheval qui, quand il est fatigué, appuie ses dents sur le mors. — [4] Voir nº 89, note 15. — [5] Ce mot est une interjection qui a un sens

mais il faut qu'il soit bien trompé par ses ministres pour ruiner ainsi le pauvre monde [6].

François Ier. — Croyez-vous, mon ami, que le royaume puisse marcher sans impôts? Votre femme ferait-elle aller le ménage, si vous ne lui donniez pas une part du prix de vos journées? Voyons, soyez juste.

Le charbonnier. — C'est vrai, mon gentilhomme; mais les impôts sont bien lourds!

François Ier. — Vous convenez du moins qu'il en faut; eh bien! espérons que le roi pourra les diminuer, dès qu'il n'aura plus de guerres sur les bras.

Le charbonnier. — Encore, si la chasse nous était permise, nous y trouverions une ressource. Mais vous savez, mon gentilhomme, quelles punitions sévères [7] on inflige au paysan ou au bourgeois qui se permettrait de tuer un sanglier ou un chevreuil.

François Ier. — Oui, je conviens que les lois sur la chasse sont un peu dures.

Le charbonnier. — N'est-ce pas, mon gentilhomme? Je savais bien que vous seriez de mon avis. Vous avez un air d'honnête homme, et votre figure me revient [8]. Tenez, nous sommes seuls; ma foi, je me fie à vous. Catherine, tu nous serviras un bon morceau de sanglier. Mais, chut, notre hôte! profitez-en, et soyez discret; car si le roi...

François Ier. — Soyez tranquille, maître, le roi n'en saura rien.

Le charbonnier. — Allons, vous avez fait honneur à ma table, et j'ai mangé aussi de bon appétit. Entrez dans ce petit cabinet pour la nuit, et bonsoir... Mais qu'est-ce que j'entends? un cor de chasse! Le bruit se rapproche! on frappe à notre porte! Ah! mon Dieu! toute une troupe de seigneurs!...

François Ier. — Oui, mon ami, c'est moi que l'on cherche; je ne passerai pas la nuit chez toi. Ah! tu ouvres de grands yeux! Eh bien! oui, je suis le roi, mais je tiens ma parole. Ton accueil a été loyal, et ton morceau de sanglier succulent. Il serait dommage qu'un si bon tireur manquât de gibier. Tiens, maître, voilà quelques pièces d'or pour te payer de ta peine, et un bon permis de chasse par-dessus le marché. Adieu, notre hôtesse!... Messieurs, partons.

181. — Xerxès et Léonidas [1].

Xerxès. — Je prétends, Léonidas, te faire un grand honneur. Il ne tient qu'à toi d'être toujours à ma suite sur le bord du Styx [2].

affirmatif. — [6] On dit *le pauvre monde, le petit monde,* par opposition aux classes élevées de la société. — [7] Le droit de chasse était à cette époque un des privilèges de la noblesse. Les bourgeois ne pouvaient l'obtenir qu'exceptionnellement. — [8] Me plaît.

[1] *Léonidas,* roi de Sparte, défendit le défilé célèbre des Thermopyles lors de l'invasion de la Grèce par Xerxès, roi de Perse. Puis, lorsqu'un traître eut indiqué au roi un sentier, pour tourner le défilé, Léonidas pénétra avec trois cents Spartiates dans le camp des Perses. Il y trouva la mort avec les siens, après avoir massacré vingt mille hommes de l'armée persane. — [2] Le *Styx.* Rivière du Péloponèse (Morée) dont

Léonidas. — Je n'y suis descendu que pour ne te voir jamais, et pour repousser ta tyrannie. Va chercher tes femmes, tes eunuques [3], tes esclaves et tes flatteurs, voilà la compagnie qu'il te faut.

Xerxès. — Voyez ce brutal, cet insolent! un gueux qui n'eut jamais que le nom de roi, sans autorité, un capitaine de bandits! Quoi! tu n'as point de honte de te comparer au grand roi [4]! As-tu donc oublié que je couvrais la terre de soldats et la mer de navires? Ne sais-tu pas que mon armée ne pouvait en un repas se désaltérer sans faire tarir les rivières [5]?

Léonidas. — Comment oses-tu vanter la multitude de tes troupes? Trois cents Spartiates que je commandais aux Thermopyles, furent tués par ton armée innombrable sans pouvoir être vaincus. Ils ne succombèrent qu'après s'être lassés de tuer. Ne vois-tu pas encore ici près ces ombres errant en foule qui couvrent le rivage? Ce sont les vingt mille Perses que nous avons tués. Demande-leur combien un Spartiate seul vaut d'autres hommes, et surtout des tiens. C'est la valeur, et non pas le nombre qui rend invincible.

Xerxès. — Ton action était un coup de fureur et de désespoir.

Léonidas. — C'était une action sage et généreuse. Nous crûmes que nous devions nous dévouer à une mort certaine, pour t'apprendre ce qu'il en coûte quand on veut mettre les Grecs dans la servitude, et pour donner le temps à toute la Grèce de se préparer à vaincre ou à périr comme nous. En effet, cet exemple de courage étonna les Perses et ranima les Grecs découragés. Notre mort fut bien employée.

Xerxès. — Oh! que je suis fâché de n'être point entré dans le Péloponèse, après avoir ravagé l'Attique! J'aurais mis en cendres la Lacédémone [6], comme j'y mis Athènes. Misérable impudent, je t'aurais ....

Léonidas. — Ce n'est plus ici le temps ni des injures ni des flatteries; nous sommes au pays de la vérité. T'imagines-tu donc être encore le grand roi? Tes trésors sont bien loin. Tu n'as plus de gardes ni d'armées, plus de faste ni de délices. La louange ne vient plus chatouiller tes oreilles. Te voilà nu, seul, prêt à être jugé par Minos [7]. Mais ton ombre [8] est encore bien colère et bien superbe. Tu n'étais pas plus emporté quand tu faisais fouetter la mer [9]. En vérité, tu méritais bien d'être fouetté toi-même pour cette extravagance. Et ces fers dorés, t'en souviens-tu, que tu fis jeter dans l'Hellespont, pour tenir les tempêtes dans ton esclavage? Plaisant homme pour dompter la mer! Tu fus contraint bientôt après de repasser à la hâte en Asie dans une barque comme un pêcheur. Voilà à quoi aboutit la folle

la mythologie grecque avait fait un fleuve des enfers. C'est aux enfers que le présent dialogue est censé avoir lieu. — [3] Ceux qui sont préposés en Orient à la garde des femmes. — [4] C'était le titre que se donnaient les rois de Perse. — [5] Cette expression est une hyperbole, c'est-à-dire une exagération dont on se sert pour produire une impression plus forte. L'hyperbole abonde dans le langage des Orientaux. — [6] *Lacédémone* ou *Sparte*. Capitale de la Laconie, dans le Péloponèse, et résidence des rois. L'article *la*, dont ce nom de ville est précédé, contient une nuance de mépris. — [7] *Minos*, roi de Crète, donna à ses sujets des lois si sages que la mythologie grecque en fit un des juges des enfers. — [8] Voir nº 2, note 1. — [9] Lors du passage de l'Hellespont (Dardanelles) par ses troupes, Xerxès, ayant vu détruire par une tempête le pont de bateaux sur lequel son armée avait traversé ce détroit, avait fait fouetter la mer comme une esclave, avait fait jeter

vanité des hommes qui veulent forcer les lois de la nature et oublier leur propre faiblesse.

Xerxès. — Oh! les rois, qui peuvent tout (je le vois bien, mais hélas! je le vois trop tard), sont livrés à toutes leurs passions. Eh! quel moyen, quand on est homme, de résister à sa propre puissance et à la flatterie de tous ceux dont on est entouré! Oh! quel malheur de naître dans de si grands périls!

Léonidas. — Voilà pourquoi je fais plus de cas de ma royauté que de la tienne. J'étais roi à condition de mener une vie dure, sobre et laborieuse comme mon peuple. Je n'étais roi que pour défendre ma patrie, et pour faire régner les lois : ma royauté me donnait le pouvoir de faire du bien, sans me permettre de faire du mal.

Xerxès. — Oui; mais tu étais pauvre, sans éclat, sans autorité. Un de mes satrapes [10] était bien plus grand et plus magnifique [11] que toi.

Léonidas. — Je n'aurais pas eu de quoi percer le mont Athos [12] comme toi. Je croyais même que chacun de tes satrapes volait dans sa province plus d'or et plus d'argent, que nous n'en avions dans toute notre république [13]. Mais nos armes, sans être dorées [14], savaient fort bien percer ces hommes lâches et efféminés dont la multitude innombrable te donnait une si vaine confiance.

Xerxès. — Mais enfin, si je fusse entré d'abord dans le Péloponèse, toute la Grèce était [15] dans les fers. Aucune ville, pas même la tienne, n'eût pu me résister.

Léonidas. — Je le crois comme tu le dis, et c'est en quoi je méprise la grande puissance d'un peuple barbare qui n'est ni instruit ni aguerri. Il manque de sages conseils [16], ou, si on les lui offre, il ne sait pas les suivre, et préfère toujours d'autres conseils faibles et trompeurs.

Xerxès. — Les Grecs voulaient faire une muraille pour fermer l'isthme [17]; mais elle n'était pas encore faite, et je pouvais y entrer.

Léonidas. — La muraille n'était pas encore faite, il est vrai; mais tu n'étais pas fait pour prévenir [18] ceux qui la voulaient faire. Ta faiblesse fut encore plus salutaire aux Grecs que leur force.

Xerxès. — Si j'eusse pris cet isthme, j'aurais fait voir ....

Léonidas. — Tu aurais fait quelque autre faute; car il fallait que tu en fisses, étant aussi gâté que tu l'étais par la mollesse, par l'orgueil, et par la haine des conseils sincères; tu étais encore plus facile à surprendre que l'isthme.

des chaînes dans ses flots comme pour les dompter et l'avait fait marquer d'un fer rouge. — [10] Titre des gouverneurs des provinces dans le royaume de Perse. — [11] Qui étale beaucoup de luxe. — [12] Montagne rattachée par un isthme étroit à l'extrémité de la presqu'île de Salonique, en Thrace. Arrivé en Grèce, Xerxès avait fait percer cet isthme pour livrer passage à sa flotte et empêcher celle-ci de se briser contre le mont Athos, comme cela était arrivé quelques années auparavant à la flotte de Mardonius, l'un de ses généraux. — [13] Voir nº 1, note 1. — [14] Les soldats des rois de Perse se distinguaient par le luxe de leur équipement et de leurs armes. — [15] *Était*, c'est-à-dire *aurait été*. L'emploi de l'imparfait de l'indicatif au lieu du conditionnel augmente l'énergie de l'expression. Voir *Gramm.*, nº 615. — [16] Allusion à Démarate, ancien roi de Sparte, qui, après avoir été dépossédé du pouvoir, s'était réfugié à la cour du grand roi et lui avait représenté le danger que lui ferait courir une expédition en Grèce. — [17] Il s'agit ici de l'isthme de Corinthe, qui donnait accès dans le Péloponèse. — [18] *Prévenir* signifie ici agir avant un autre pour l'empêcher d'agir

Xerxès. — Mais je n'étais ni lâche ni méchant, comme tu t'imaginais.

Léonidas. — Tu avais naturellement du courage et de la bonté de cœur. Les larmes que tu répandis à la vue de tant de milliers d'hommes, dont il ne devait rester aucun sur la terre avant la fin du siècle [19], marquent assez ton humanité. C'est le plus bel endroit [20] de ta vie.

Si tu n'avais pas été un roi trop puissant et trop heureux, tu aurais été un assez honnête homme.

Fénelon.

182. — *Le connétable* [1] *de Bourbon* [2] *et Bayard* [3].

Le connétable. — N'est-ce point le pauvre Bayard que je vois au pied de cet arbre, étendu sur l'herbe, et percé d'un grand coup? Oui, c'est lui-même. Hélas! je le plains. En voilà deux qui périssent aujourd'hui par nos armes : Vandenesse [4] et lui. Ces deux Français étaient deux ornements de leur nation par leur courage. Je sens que mon cœur est encore touché pour sa patrie. Mais avançons pour lui parler. Ah! mon pauvre Bayard, c'est avec douleur que je te vois en cet état.

Bayard. — C'est avec douleur que je vous vois aussi.

Le connétable. — Je comprends bien que tu es fâché de te voir dans mes mains par le sort de la guerre; mais je ne veux point te traiter en prisonnier, je te veux garder comme un bon ami, et prendre soin de ta guérison, comme si tu étais mon propre frère. Aussi tu ne dois point être fâché de me voir.

Bayard. — Hé! croyez-vous que je ne sois point fâché d'avoir obligation au plus grand ennemi de la France? Ce n'est point de ma captivité, ni de ma blessure, dont [5] je suis en peine : je meurs dans un moment, la mort va me délivrer de vos mains.

Le connétable. — Non, mon cher Bayard, j'espère que nos soins réussiront pour [6] te guérir.

Bayard. — Ce n'est point là ce que je cherche, et je suis content de mourir.

Le connétable. — Qu'as-tu donc? Est-ce que tu ne saurais te consoler d'avoir été vaincu et fait prisonnier dans la retraite de Bonnivet [7]? Ce n'est

lui-même.— [19] Allusion à un mot attribue à Xerxes. Au moment de passer en Europe, il jeta les yeux sur sa nombreuse armée et versa quelques larmes sur la brièveté de la vie humaine. « De toute cette foule, dit-il, pas un seul homme n'existera dans cent ans. » — [20] C'est-à-dire l'aspect le plus remarquable de ta vie, ton action la plus louable.

[1] Le *connétable*, c'est-à-dire comte de l'étable, *comes stabuli*, était primitivement un officier chargé de la surveillance des écuries. Le connetable devint, à partir du XIIIe siècle, le commandant en chef des armées. — [2] Persécuté par la mère de François Ier, Louise de Savoie, dont il avait refusé la main, le connétable de Bourbon abandonna la France pour entrer au service de Charles-Quint, qui était alors en guerre avec François Ier. — [3] Bayard, *le chevalier sans peur et sans reproche*, fut tué en 1524, à Romagnano, sur la Sezia, affluent du Pô, en couvrant la retraite de l'armée battue par le connétable de Bourbon, à qui il reprocha sa trahison avant de mourir.— [4] *Vandenesse* (Jean de Charbonnes, seigneur de). Brave guerrier tué le même jour que Bayard.(Ch.-A.)— [5] *Dont* forme un pléonasme vicieux avec les mots *de ma captivité*, etc. Cette sorte de construction n'est plus tolérée aujourd'hui. Il faut dire : *que je suis en peine.* — [6] On dit aujourd'hui *réussir à*. — [7] L'amiral Bonnivet venait de causer, par son incapacité, la défaite de l'armée

pas ta faute, c'est la sienne : les armes sont journalières [8]. Ta gloire est assez bien établie par tant de belles actions. Les Impériaux [9] ne pourront jamais oublier cette vigoureuse défense de Mézières contre eux [10].

Bayard. — Pour moi, je ne puis jamais oublier que vous êtes ce grand connétable, ce prince du plus noble sang qu'il y ait dans le monde, et qui travaille à déchirer de ses propres mains sa patrie, et le royaume de ses ancêtres.

Le connétable. — Quoi! Bayard, je te loue, et tu me condamnes! Je te plains, et tu m'insultes!

Bayard. — Si vous me plaignez, je vous plains aussi; et je vous trouve bien plus à plaindre que moi. Je sors de la vie sans tache; j'ai sacrifié la mienne à mon devoir, je meurs pour mon pays, pour mon roi, estimé des ennemis de la France, et regretté de tous les bons Français. Mon état est digne d'envie.

Le connétable. — Et moi, je suis victorieux d'un ennemi qui m'a outragé; je me venge de lui; je le chasse du Milanais [11]; je fais sentir à toute la France combien elle est malheureuse de m'avoir perdu, en me poussant à bout. Appelles-tu cela être à plaindre?

Bayard. — Oui, on est toujours à plaindre quand on agit contre son devoir. Il vaut mieux périr en combattant pour la patrie, que de la vaincre et de triompher d'elle. Ah! quelle horrible gloire que celle de détruire son propre pays!

Le connétable. — Mais ma patrie a été ingrate après tant de services que je lui avais rendus. Madame [12] m'a fait traiter indignement par un dépit d'amour. Le roi, par faiblesse pour elle, m'a fait une injustice énorme. En me dépouillant de mon bien [13], on a détaché de moi jusqu'à mes domestiques [14], Matignon et d'Argouges. J'ai été contraint, pour sauver ma vie, de m'enfuir presque seul. Que voulais-tu que je fisse?

Bayard. — Que vous souffrissiez toutes sortes de maux, plutôt que de manquer à la France et à la grandeur de votre maison. Si la persécution était trop violente, vous pouviez vous retirer : mais il valait mieux être pauvre, obscur, inutile à tout, que de prendre les armes contre nous. Votre gloire eût été au comble dans la pauvreté et dans le plus misérable exil.

Le connétable. — Mais ne vois-tu pas que la vengeance s'est jointe à l'ambition pour me jeter dans cette extrémité? J'ai voulu que le roi se repentît de m'avoir traité si mal.

Bayard. — Il fallait l'en faire repentir [15] par une patience à toute épreuve, qui n'est pas moins la vertu d'un héros que le courage.

française. — [8] Sujettes à changer d'un jour à l'autre. — [9] Les troupes de l'empereur Charles-Quint. — [10] En 1521, Bayard avait défendu victorieusement Mézières (Ardennes) contre Charles-Quint. — [11] Le *Milanais*. Ancien duché du nord de l'Italie. — [12] La mère de François Ier. Voir plus haut, note 2. — [13] Le connétable de Bourbon avait été dépouillé des biens qu'il tenait de sa femme. — [14] Ce mot se disait anciennement des individus attachés à une grande maison, même quand ils étaient gentilshommes, et que l'emploi était importan'. — [15] Au lieu de *se repentir*. Cette ellipse est consacrée par l'usage. —

Le connétable. — Mais le roi, étant si injuste et si aveuglé par sa mère, méritait-il que j'eusse de si grands égards pour lui?

Bayard. — Si le roi ne le méritait pas, la France entière le méritait. La dignité même de la couronne, dont vous êtes un des héritiers [16], le méritait. Vous vous deviez à vous-même d'épargner la France, dont vous pouviez être un jour roi.

Le connétable. — Eh bien! j'ai tort, je l'avoue; mais ne sais-tu pas combien les meilleurs cœurs ont de peine à résister à leur ressentiment?

Bayard. — Je le sais bien : mais le vrai courage consiste à résister. Si vous connaissez votre faute, hâtez-vous de la réparer. Pour moi, je meurs, et je vous trouve plus à plaindre dans vos prospérités, que moi dans mes souffrances. Quand l'empereur ne vous tromperait pas, quand même il vous donnerait sa sœur en mariage, et qu'il partagerait la France avec vous [17], il n'effacerait point la tache qui déshonore votre vie. Le connétable de Bourbon rebelle! ah! quelle honte! Écoutez Bayard mourant comme il a vécu, et ne cessant de dire la vérité. Fénelon.

183. — Louis XI [1] et Philippe de Commines [2].

Louis XI. — On dit que vous avez écrit mon histoire.

Philippe. — Il est vrai, sire, et j'ai parlé en bon domestique [3].

Louis. — Mais on assure que vous avez raconté bien des choses dont je me serais passé volontiers.

Philippe. — Cela peut être; mais en gros j'ai fait de vous un portrait fort avantageux. Voudriez-vous que j'eusse été un flatteur perpétuel, au lieu d'être un historien?

Louis. — Vous deviez parler de moi comme un sujet comblé des grâces de son maître.

Philippe. — C'eût été le moyen de n'être cru de personne. La reconnaissance n'est pas ce qu'on cherche dans une histoire : au contraire, c'est ce qui la rend suspecte.

Louis. — Pourquoi faut-il qu'il y ait des gens qui aient la démangeaison d'écrire? Il faut laisser les morts en paix et ne point flétrir leur mémoire.

Philippe. — La vôtre était étrangement noircie : j'ai tâché d'adoucir les

[16] Le connétable de Bourbon était le chef d'une des branches de la maison capétienne de Bourbon, qui descendait d'un des fils du roi Louis IX. Il se rattachait donc, grâce à cette parenté fort éloignée, à la famille régnante. La maison capétienne de Bourbon hérita plus tard de la couronne de France dans la personne d'Henri IV. — [17] « Le connétable avait projeté avec Charles-Quint le démembrement de la France; l'ancien royaume d'Arles (les deux Bourgognes) devait être rétabli en faveur du duc de Bourbon. » (Boucher.) Charles-Quint abandonna, du reste, le connétable, aussitôt qu'il n'eut plus besoin de ses services.

[1] Louis XI, roi de France, mort en 1483, travailla pendant tout son règne à l'affermissement et à l'extension du pouvoir royal. Il ne recula devant aucun moyen pour arriver à son but. — [2] *Philippe de Commines*, historien célèbre (1445-1509), a laissé des *Mémoires* fort estimés, il y fait l'histoire de la politique de Louis XI, dont il raconte froidement toutes les fourberies sans rien en dissimuler, mais aussi sans les flétrir comme elles le méritent. — [3] Voir nº 182, note 14.

impressions déjà faites; j'ai relevé toutes vos bonnes qualités; je vous ai déchargé de toutes les choses odieuses : que pouvais-je faire de mieux?

Louis. — Ou vous taire, ou me défendre en tout. On dit que vous avez représenté toutes mes grimaces, toutes mes contorsions lorsque je parlais tout seul, toutes mes intrigues avec de petites gens. On dit que vous avez parlé du crédit de mon prévôt [4], de mon médecin [5], de mon barbier [6] et de mon tailleur : vous avez étalé mes vieux habits [7]. On dit que vous n'avez pas oublié mes petites dévotions, surtout à la fin de mes jours, mon empressement à ramasser des reliques, à me faire frotter depuis la tête jusqu'aux pieds de l'huile de la sainte ampoule [8], et à faire des pèlerinages, où je prétendais toujours avoir été guéri. Vous avez fait mention de ma barrette [9] chargée de petits saints et de ma petite Notre-Dame de plomb, que je baisais, dès que je voulais faire un mauvais coup; enfin de la croix de Saint-Lô [10], par laquelle je n'osais jurer sans vouloir garder mon serment, parce que j'aurais cru mourir dans l'année, si j'y avais manqué. Tout cela est fort ridicule.

Philippe. — Tout cela n'est-il pas vrai? Pouvais-je le taire?

Louis. — Vous pouviez n'en rien dire.

Philippe. — Vous pouviez n'en rien faire.

Louis. — Mais cela était fait, il ne fallait pas le dire.

Philippe. — Mais cela était fait, et je ne pouvais pas le cacher à la postérité.

Louis. — Quoi! ne peut-on pas cacher certaines choses?

Philippe. — Et croyez-vous qu'un roi puisse être caché après sa mort, comme vous cachiez certaines intrigues pendant votre vie? Je n'aurais rien sauvé pour vous par mon silence, et je me serais déshonoré! Contentez-vous que [11] je pouvais dire bien pis, et être cru; et je ne l'ai pas voulu faire.

Louis. — Quoi! l'histoire ne doit-elle pas respecter les rois?

Philippe. — Les rois ne doivent-ils pas respecter l'histoire et la postérité, à la censure [12] de laquelle ils ne peuvent échapper? Ceux qui veulent qu'on ne parle pas mal d'eux n'ont qu'une seule ressource, qui est de bien faire.

Fénelon.

[4] Le prévôt de l'hôtel ou grand prévôt était un officier de la maison du roi chargé, entre autres choses, de juger les crimes commis par les personnes de la suite de la cour. Ces fonctions furent remplies sous Louis XI par Tristan l'Ermite. — [5] *Coythier*, médecin de Louis XI, le domina pendant les dernières années de sa vie. — [6] *Olivier le Daim*. — [7] Louis XI affectait une grande simplicité dans son costume. — [8] *Ampoule* signifie fiole. La sainte ampoule est la fiole contenant l'huile dont on se servait pour sacrer les rois de France et qu'on croyait avoir été apportée à saint Remi par une colombe pour le baptême de Clovis. — [9] Petit bonnet plat. Dans le moyen âge on appelait *barrette* le devant du chaperon à cause des passements dont il était orné, et qui y formaient des *barres*. On dit proverbialement parler à la barrette de quelqu'un, pour : lui parler sans ménagement, porter la main sur lui, le frapper à la tête. Le mot *barrette* ne se dit plus que du bonnet des cardinaux. (Aimé-Martin.) — [10] « Morceau de la vraie croix déposé dans l'église collégiale de Saint-Lô au faubourg d'Angers. On croyait que celui qui violait un serment prêté sur cette croix mourait dans l'année. » (Dezobry et Bachelet.) — [11] *Se contenter que* ne se construit qu'avec le subjonctif. Comme le verbe subordonné *pouvais* énonce un fait absolument certain, il fallait dire : Contentez vous *de ce que*, expression qui se construit avec l'indicatif. — [12] Les censeurs étaient les magistrats de l'ancienne Rome chargés de dénombrer les citoyens, d'estimer leurs biens et de veiller au maintien des mœurs. Cette magistrature portait le nom de censure, et ce dernier mot, pris au figuré, est synonyme de blâme, critique.

184. — *Le grondeur.*

M. Grichard, médecin; Lolive, son valet; Ariste, son frère.

Grichard. — Bourreau! me feras[1]-tu toujours frapper deux heures à la porte?

Lolive. — Monsieur, je travaillais au jardin : au premier coup de marteau[2], j'ai couru si vite que je suis tombé en chemin.

Grichard. — Je voudrais que tu te fusses rompu le cou, double chien! Que ne laisses-tu la porte ouverte?

Lolive. — Eh, monsieur! vous me grondâtes hier à cause qu'[3] elle l'était. Quand elle est ouverte, vous vous fâchez; quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi. Je ne sais plus comment faire.

Grichard. — Comment faire?

Ariste. — Mon frère, voulez-vous bien[4]....

Grichard *(l'interrompant)*. — Oh! donnez-vous patience[5].... *(A Lolive)*. Comment faire? coquin!

Ariste. — Eh, mon frère! laissez-là ce valet et souffrez que je vous parle de...

Grichard *(l'interrompant)*. — Monsieur mon frère, quand vous grondez vos valets, on vous les laisse gronder en repos.

Ariste *(à part)*. — Il faut lui laisser passer sa fougue.

Grichard *(à Lolive)*. — Comment faire? infâme!

Lolive. — Oh! çà[6], monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous que je laisse la porte ouverte?

Grichard. — Non.

Lolive. — Voulez-vous que je la tienne fermée?

Grichard. — Non.

Lolive. — Si[7] faut-il[8], monsieur[9]....

Grichard *(l'interrompant)*. — Encore! Tu raisonneras[10], ivrogne?

Ariste. — Il me semble, après tout, mon frère, qu'il ne raisonne pas mal, et l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable.

Grichard. — Il me semble à moi, monsieur mon frère, que vous raisonnez fort mal. Oui, l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable, mais non pas un valet raisonneur[11].

Lolive *(à part)*. — Morbleu! j'enrage d'avoir raison.

Grichard. — Te tairas-tu?

[1] C'est-à-dire : seras-tu toujours, grâce à ta lenteur, cause que je dois frapper, etc. — [2] Le marteau extérieur de la porte, avec lequel on frappe pour faire ouvrir. — [3] *A cause que* a vieilli; on dit aujourd'hui *parce que*. — [4] Voulez-vous bien écouter ce que je désire vous dire? — [5] *Se donner patience*. Garder son calme. — [6] *Çà*. Interjection qui sert à exciter. Pour la différence entre *çà* et *ça*, voir *Gramm.*, n° 393. — [7] *Si* signifie *pourtant, néanmoins*. On ne l'emploie plus aujourd'hui dans ce sens. — [8] Sujet placé après le verbe. Voir *Gramm.*, n° 500. — [9] Suppléez : *qu'une porte soit ouverte ou fermée*. — [10] Pris en mauvaise part : alléguer des excuses au lieu d'accepter la réprimande. — [11] Qui réplique toujours; le suffixe *eur* donne

LOLIVE. — Monsieur, je me ferais hacher [12] : il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée : choisissez; comment la voulez-vous?

GRICHARD. — Je te l'ai dit mille fois, coquin, je la veux.... je la.... Mais voyez ce maraud-là! Est-ce à un valet à me venir faire des questions? Si je te prends [13], traître [14]! je te montrerai bien comment je la veux... *(A Ariste.)* Vous riez, je pense, monsieur le jurisconsulte [15]?

ARISTE. — Moi! point. Je sais que les valets ne font jamais les choses comme on leur dit [16].

GRICHARD *(montrant Lolive).* — Vous m'avez pourtant donné ce coquin-là.

ARISTE. — Je croyais bien faire.

GRICHARD. — Oh! je croyais.... Sachez, monsieur le rieur, que *je croyais* n'est pas le langage d'un homme bien sensé [17]!

ARISTE. — Eh! laissons cela, mon frère, et permettez que je vous parle d'une affaire plus importante, dont je serais bien aise....

GRICHARD *(l'interrompant).* — Non; je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je suis servi par ce pendard[18]-là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche sans sujet. Vous allez voir, vous allez voir.... *(A Lolive.)* As-tu balayé l'escalier?

LOLIVE. — Oui, monsieur, depuis le haut jusqu'en bas.

GRICHARD. — Et la cour?

LOLIVE. — Si vous y trouvez une ordure comme cela [19], je veux perdre mes gages!

GRICHARD. — Tu n'as pas fait boire la mule?

LOLIVE. — Ah! monsieur; demandez-le aux voisins qui m'ont vu passer.

GRICHARD. — Lui as-tu donné l'avoine?

LOLIVE. — Oui, monsieur, Guillaume y [20] était présent.

GRICHARD. — Mais tu n'as point porté ces bouteilles de quinquina [21] où je t'ai dit?

LOLIVE. — Pardonnez-moi, monsieur, et j'ai rapporté les vides.

GRICHARD. — Et mes lettres, les as-tu portées à la poste? Hein?

LOLIVE. — Peste [22]! monsieur, je n'ai eu garde d'y manquer.

GRICHARD. — Je t'ai défendu cent fois de racler [23] ton maudit violon; cependant j'ai entendu ce matin....

LOLIVE *(l'interrompant).* — Ce matin? Ne vous souvient-il pas que vous me le mîtes hier en mille pièces?

quelquefois au mot un sens défavorable. — [12] C'est-à-dire : Je souffrirais tout plutôt que de reconnaître que j'ai tort. — [13] Si je te surprends encore en défaut. — [14] *Traître* signifie qui trahit; mais ce mot est aussi tout simplement un terme injurieux qui n'éveille pas l'idée d'une trahison. — [15] Celui qui fait profession de donner des avis sur des questions de droit. Ce mot a ici un sens ironique. — [16] Suppléez : *de les faire.* — [17] C'est-à-dire qu'un homme sensé ne doit annoncer quelque chose que quand il est absolument certain de ne pas se tromper. — [18] Qui mérite d'être pendu, qui ne vaut rien du tout. — [19] *Comme cela.* « On comprend que le valet accompagne ces mots d'un geste qui indique l'objet le plus menu. » (MARGUERIN et MICHEL.) — [20] Pléonasme qu'il faut éviter. Le mot *présent* à lui seul explique assez clairement l'idée. Il faut dire : *était présent* ou *y était.* — [21] *Quinquina.* Médicament fait de l'écorce de certains arbres du Pérou. — [22] Employé par exclamation, ce mot devient une véritable interjection dont le sens est : cette chose est grave. — [23] *Racler.* Enlever à l'aide d'un instrument des parties de la surface d'un corps; puis, jouer mal

GRICHARD. — Je gagerais que ces deux voies [24] de bois sont encore [25]....

LOLIVE *(l'interrompant)*. — Elles sont logées [26], monsieur. Vraiment, depuis cela j'ai aidé à Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de foin, j'ai arrosé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai bêché trois planches [27], et j'achevais l'autre quand vous avez frappé.

GRICHARD *(à part)*. — Oh! il faut que je chasse ce coquin-là!.... Jamais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci. Il me ferait mourir de chagrin.... *(A Lolive.)* Hors d'ici!

LOLIVE *(à Ariste)*. — Que diable a-t-il mangé?

ARISTE *(avec douceur)*. — Retire-toi.

185. — L'Avare qui se croit volé.

HARPAGON [1], LA FLÈCHE [2].

HARPAGON. — Hors d'ici, tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale [3] de chez moi, maître juré filou [4], vrai gibier de potence [5]!

LA FLÈCHE *(à part)*. — Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard; et je pense, sauf correction [6], qu'il a le diable au corps [7].

HARPAGON. — Tu murmures entre les dents?

LA FLÈCHE. — Pourquoi me chassez-vous?

HARPAGON. — C'est bien à toi, pendard [8], à me demander des raisons! Sors vite, que je ne t'assomme.

LA FLÈCHE. — Qu'est-ce que je vous ai fait?

HARPAGON. — Tu m'as fait, que je veux que tu sortes.

LA FLÈCHE. — Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON. — Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison, planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, et [9] faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître, dont les yeux maudits assiègent [10] toutes mes actions, dévorent [11] ce que je possède, et furètent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

LA FLÈCHE. — Comment diantre [12] voulez-vous qu'on fasse pour vous voler? Êtes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit?

d'un instrument à cordes.—[24] « Une voie de quelque chose est ce qui peut être porté en un seul voyage ou en une seule fois, par voiture ou autrement. » (LITTRÉ.) — [25] Là où on les a déposées. — [26] « Mises en place. » (CH.-A.) — [27] Petit espace de terre plus long que large où l'on cultive des fleurs, des légumes, etc.

[1] *Harpagon*. Personnage principal de *l'Avare* de Molière. Ce mot vient du grec αρπαξ, qui prend. — [2] *La Flèche*. Valet de Cléante, fils d'Harpagon. — [3] *Détaler*. Remballer la marchandise étalée; puis, au figuré s'en aller au plus vite. — [4] Dans les corps d'artisans, on appelait maîtres jurés ceux qui, après avoir prêté le serment requis, étaient chargés de faire observer les statuts. Harpagon s'exprime comme si les filous formaient un corps d'artisans organisé dans les règles. — [5] Qui mérite d'être pendu. — [6] Sauf à vérifier si cela est exact. — [7] C'est-à-dire qu'il a dans le corps un diable qui parle et agit pour lui. — [8] Voir nº 184, note 18. — [9] Il faudrait *et à faire*, pour la régularité de la construction. — [10] Observent de près. — [11] Dévorer des yeux, c'est jeter des regards pleins de convoitise. — [12] Interjection marquant la surprise et

HARPAGON. — Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas [13] de mes mouchards [14] qui prennent garde à ce qu'on fait? *(Bas, à part.)* Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. *(Haut.)* Ne serais-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché?

LA FLÈCHE. — Vous avez de l'argent caché?

HARPAGON. — Non, coquin, je ne dis pas cela. *(Bas.)* J'enrage. *(Haut.)* Je demande si, malicieusement, tu n'irais point faire courir le bruit que j'en ai.

LA FLÈCHE. — Hé! que nous importe que vous en ayez, ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose [15]?

HARPAGON *(levant la main pour donner un soufflet à La Flèche).* — Tu fais le raisonneur [16]? Je te baillerai [17] de ce raisonnement-ci [18] par les oreilles. Sors d'ici, encore une fois.

LA FLÈCHE. — Eh bien, je sors.

HARPAGON. — Attends : ne m'emportes-tu rien?

LA FLÈCHE. — Que vous emporterais-je?

HARPAGON. — Viens çà [19], que je voie. Montre-moi tes mains.

LA FLÈCHE. — Les voilà.

HARPAGON. — Les autres [20].

LA FLÈCHE. — Les autres?

HARPAGON. — Oui.

LA FLÈCHE. — Les voilà.

HARPAGON *(montrant le haut-de-chausses [21] de La Flèche).* — N'as-tu rien mis ici dedans!

LA FLÈCHE. — Voyez vous-même.

HARPAGON *(tâtant le bas des chausses de La Flèche).* — Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les recéleurs des choses qu'on dérobe; et je voudrais qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

LA FLÈCHE *(à part).* — Ah! qu'un homme comme cela mériterait bien ce qu'il craint, et que j'aurais de joie à le voler!

HARPAGON. — Hé?

LA FLÈCHE. — Quoi?

HARPAGON. — Qu'est-ce que tu parles de voler?

LA FLÈCHE. — Je dis que vous fouillez bien partout, pour voir si je vous ai volé.

qui a le même sens que *diable*, dont il n'est qu'une modification. — [13] *Ne voilà pas* est une exclamation de surprise. On trouve aussi *ne voilà-t-il pas;* mais cette expression est fautive, elle construit le mot *voilà* comme s'il était un verbe impersonnel. (LITTRÉ.) — [14] *Mouchard.* Espion. Etym. : *moucher*, épier. « Les espions ont été appelés *mouchards*, parce que ces sortes de gens pénètrent partout comme les mouches. C'est de là que viennent ces façons de parler, *maître mouche* et *fine mouche.* » (MÉNAGE.) — [15] Si le résultat est le même pour nous, si l'un ne nous est pas plus profitable que l'autre. — [16] Voir nº 184, note 11. — [17] *Bailler.* Donner. Il vieillit en ce sens. (LITTRÉ.) — [18] Harpagon prononce ces mots en montrant sa main levée pour frapper La Flèche. — [19] Voir nº 184, note 6. — [20] Sous l'influence de ses soupçons, Harpagon, comme le *Grondeur* (nº 184), demande des choses impossibles et absurdes. La Flèche lui répond sur le même ton. — [21] Vêtement qui allait des hanches jusqu'aux genoux. Les *bas-de-chausses* couvraient les

HARPAGON. — C'est ce que je veux faire.

(Harpagon fouille dans les poches de La Flèche.)

LA FLÈCHE *(à part)*. — La peste [22] soit de l'avarice et des avaricieux [23]!

HARPAGON. — Comment? que dis-tu?

LA FLÈCHE. — Ce que je dis?

HARPAGON. — Oui; qu'est-ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux?

LA FLÈCHE. — Je dis que la peste soit de l'avarice et des avaricieux.

HARPAGON. — De qui veux-tu parler?

LA FLÈCHE. — Des avaricieux.

HARPAGON. — Et qui sont-ils ces avaricieux?

LA FLÈCHE. — Des vilains [24] et des ladres [25].

HARPAGON. — Mais qui est-ce que tu entends par là?

LA FLÈCHE. — De quoi vous mettez-vous en peine?

HARPAGON. — Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLÈCHE. — Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous?

HARPAGON. — Je crois ce que je crois; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLÈCHE. — Je parle... je parle à mon bonnet [26].

HARPAGON. — Et moi, je pourrais bien parler à ta barrette [27].

LA FLÈCHE. — M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux?

HARPAGON. — Non; mais je t'empêcherai de jaser [28] et d'être insolent. Tais-toi.

LA FLÈCHE. — Je ne nomme personne.

HARPAGON. — Je te rosserai, si tu parles.

LA FLÈCHE. — Qui se sent morveux, qu'il se mouche [29].

HARPAGON. — Te tairas-tu?

LA FLÈCHE. — Oui, malgré moi.

HARPAGON. — Ah! Ah!

LA FLÈCHE *(montrant à Harpagon une poche de son justaucorps* [30]*)*. — Tenez, voilà encore une poche : êtes-vous satisfait?

HARPAGON. — Allons, rends-le-moi sans te fouiller [31].

LA FLÈCHE. — Quoi?

HARPAGON. — Ce que tu m'as pris.

LA FLÈCHE. — Je ne vous ai rien pris du tout.

HARPAGON. — Assurément?

LA FLÈCHE. — Assurément.

pieds et les jambes. — [22] Formule d'imprécation; on trouve ailleurs : « Peste soit *le* coquin de battre ainsi sa femme! » *(Le Médecin malgré lui)*; c'est une inversion : que le coquin soit la peste, c'est-à-dire soit empesté, devienne la peste elle-même. (F. Génin, *Lexique de la langue de Molière.*) — [23] Parcimonieux à l'excès. — [24] *Vilain*. Qui n'est pas noble; ensuite, méchant, meprisable, avare. — [25] *Ladre*. Atteint de la lèpre, maladie de la peau, fort commune au moyen âge, et qui émoussait, croyait-on, la sensibilité de ceux qui en étaient atteints. Ce mot signifie ensuite *qui est sans cœur, extrêmement avare*. — [26] Je me parle à moi-même. — [27] Voir nº 183, note 9. — [28] *Jaser*. Babiller, en parlant des oiseaux; puis parler à tort et à travers, faire des remarques méchantes. — [29] Celui qui se sent coupable doit prendre la critique pour lui. — [30] Vêtement à manches qui serre la taille et descend jusqu'aux genoux. — [31] On devrait dire plutôt ici :

HARPAGON. — Adieu. Va-t'en à tous les diables.

LA FLÈCHE *(à part)*. — Me voilà fort bien congédié.

HARPAGON. — Je te le mets sur ta conscience [32], au moins.

MOLIÈRE, *L'Avare, acte 1er, scène 3.*

186. — Le souper d'Harpagon.

HARPAGON, VALÈRE [1], MAÎTRE JACQUES [2].

HARPAGON. — Valère, aide-moi à ceci. Or çà [3], maître Jacques, approchez-vous; je vous ai gardé pour le dernier [4].

MAÎTRE JACQUES. — Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler? Car je suis l'un et l'autre.

HARPAGON. — C'est à tous les deux.

MAÎTRE JACQUES. — Mais à qui des deux le premier?

HARPAGON. — Au cuisinier.

MAÎTRE JACQUES. — Attendez donc, s'il vous plaît. *(Maître Jacques ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier).*

HARPAGON. — Quelle diantre [5] de cérémonie est-ce là?

MAÎTRE JACQUES. — Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON. — Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

MAÎTRE JACQUES *(à part)*. — Grande merveille!

HARPAGON. — Dis-moi un peu : nous feras-tu bonne chère [6]?

MAÎTRE JACQUES. — Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON. — Que diable [7]! toujours de l'argent! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire : de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ah! ils n'ont que ce mot à la bouche : de l'argent! Toujours parler d'argent! Voilà leur épée de chevet [8], de l'argent.

VALÈRE. — Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille, que de faire bonne chère avec bien de l'argent! c'est une [9] chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît [10] bien autant; mais, pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

MAÎTRE JACQUES. — Bonne chère avec peu d'argent!

VALÈRE. — Oui.

MAÎTRE JACQUES *(à Valère)*. — Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous

sans que je te fouille. — [32] Je t'en laisse la responsabilité, si tu es coupable.

[1] *Valère.* Intendant d'Harpagon, qui cherche à gagner les bonnes grâces de son maître, dont il espère épouser la fille. — [2] *Maître Jacques.* Cuisinier et cocher d'Harpagon. On donne la qualification de *maître* aux domestiques en chef. — [3] Voir nº 184, note 6. — [4] Harpagon vient de donner des ordres à ses autres domestiques. — [5] *Diable* et *diantre,* son équivalent, construits avec *de* et un complément, signifient bizarre, étrange. — [6] *Chère.* Voir nº 2, note 5. — [7] *Que diable!* Locution interjective, synonyme de *diable.* — [8] *Épée de chevet.* Épée que l'on mettait sous son chevet pour se défendre au besoin; au figuré, chose dont on se sert continuellement, expression qu'on a sans cesse à la bouche. — [9] Tournure aujourd'hui hors d'usage; on dirait maintenant : la chose la plus, etc. — [10] Cet imparfait du subj. est en rapport avec un temps passé

obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office [11] de cuisinier; aussi bien [12] vous mêlez-vous céans d'être le factotum [13].

HARPAGON. — Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra?

MAÎTRE JACQUES. — Voilà monsieur votre intendant qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

HARPAGON. — Ah! je veux que tu me répondes.

MAÎTRE JACQUES. — Combien serez-vous de gens à table?

HARPAGON. — Nous serons huit ou dix; mais il ne faut prendre que huit: quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALÈRE. — Cela s'entend.

MAÎTRE JACQUES. — Eh bien! il faudra quatre grands potages et cinq assiettes... Potages... Entrées [14]...

HARPAGON. — Que diable! Voilà pour traiter une ville tout entière.

MAÎTRE JACQUES. — Rôt....

HARPAGON *(mettant la main sur la bouche de maître Jacques)*. — Ah! traître, tu manges tout mon bien.

MAÎTRE JACQUES. — Entremets [15].

HARPAGON *(mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques)*. — Encore?

VALÈRE *(à maître Jacques)*. — Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde? et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien [16] de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

HARPAGON. — Il a raison.

VALÈRE. — Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes; que, pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne, et que, suivant le dire d'un ancien: *Il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON. — Ah! que cela est bien dit! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie: *Il faut vivre pour manger, et non pas manger pour vi....* Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis?

VALÈRE. — *Qu'il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON *(à maître Jacques)*. — Oui; entends-tu? *(A Valère)*. Qui est le grand homme qui a dit cela?

VALÈRE. — Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON. — Souviens-toi de m'écrire ces mots. Je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle.

sous-entendu: *s'il le fallait*. — [11] Fonction. — [12] Dans le fait. — [13] Celui qui dirige tout dans une maison. — [14] Mets que l'on sert au commencement du repas. — [15] Mets servis en même temps que le rôti, et que l'on mange après, pâtisseries, œufs, etc. — [16] Voir *Gramm.*, nº 887. —

Valère. — Je n'y manquerai pas. Et pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire; je règlerai tout cela comme il faut.

Harpagon. — Fais donc.

Maître Jacques. — Tant mieux! j'en aurai moins de peine.

Harpagon *(à Valère)*. — Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord : quelque bon haricot bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

Valère. — Reposez-vous sur moi.

Harpagon. — Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

Maître Jacques. — Attendez; ceci s'adresse au cocher. *(Maître Jacques remet sa casaque.)* Vous dites....

Harpagon. — Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire.

Maître Jacques. — Vos chevaux, monsieur? Ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière : les pauvres bêtes n'en ont point, et ce serait mal parler; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des idées [17] ou des fantômes, des façons [18] de chevaux.

Harpagon. — Les voilà bien malades! Ils ne font rien.

Maître Jacques. — Et pour [19] ne rien faire, monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger? Il leur vaudrait bien mieux, les [20] pauvres animaux, de travailler beaucoup, et de manger de même. Cela fend le cœur de les voir ainsi exténués; car, enfin, j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu' [21] il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir. Je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche; et c'est être, monsieur, d'un naturel trop dur que de n'avoir nulle pitié de son prochain [22].

Harpagon. — Le travail ne sera pas grand d'aller jusqu'à la foire.

Maître Jacques. — Non, monsieur, je n'ai point le courage de les mener, et je ferais conscience [23] de leur donner des coups de fouet, en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse, qu' [24] ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes?

Valère. — Monsieur, j'obligerai [25] le voisin Picard à se charger de les conduire; aussi bien [26] nous fera-t-il ici besoin [27] pour apprêter le souper.

Maître Jacques. — Soit. J'aime encore mieux qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

Molière. *L'Avare*, acte 3, scène 5.

[17] *Idée* veut dire *image*. Ce ne sont plus des chevaux, mais des apparences de chevaux. — [18] Des formes de chevaux. — [19] *Pour* suivi d'un infinitif équivaut quelquefois à *parce que*. — [20] La correction exigerait *aux pauvres animaux*, car ces mots servent de complément indirect à *voudrait*. — [21] *Que* est en rapport avec *telle* sous-entendu : *une telle tendresse que*, etc. — [22] L'attachement qu'il a pour ses chevaux fait oublier à maître Jacques la distance qu'il y a entre eux et l'homme. — [23] *Faire conscience*, etc., c'est-à-dire avoir scrupule etc. — [24] *Que* pour lorsque. « La vie est trop courte et la mort nous prend *que* nous sommes encore tout pleins de nos misères. » (Mme de Sévigné.) — [25] *Obliger* équivaut ici à engager, prier, etc. — [26] Voir plus haut, note 12. — [27] Il (Picard) nous sera nécessaire.

187. — *L'avocat puni.*

PATELIN [1] *(à part)*. — Ah ! Ah ! je reconnais ce drôle-ci. N'est-ce pas toi qui as fiancé [2] ma servante Colette?

AGNELET. — Oui, monsieur, oui.

PATELIN. — Vous étiez deux frères que je garantis des galères [3] : l'un de vous deux ne me paya point.

AGNELET. — C'était mon frère.

PATELIN. — Vous fûtes malades au sortir de prison, et l'un de vous deux mourut.

AGNELET. — Ce ne fut pas moi.

PATELIN. — Je le vois bien.

AGNELET. — Je fus pourtant plus malade que mon frère. Enfin, je viens vous prier de plaider pour moi contre mon maître.

PATELIN. — Ton maître, c'est ce fermier d'ici près?

AGNELET. — Il ne demeure pas loin d'ici : et je vous payerai bien.

PATELIN. — Je le prétends bien ainsi. Oh çà! raconte-moi ton affaire, sans me rien déguiser.

AGNELET. — Vous saurez donc que mon bon maître me paye petitement mes gages, et que, pour m'en dédommager sans lui faire tort, je fais quelque petit négoce avec un boucher, homme de bien.

PATELIN. — Quel négoce fais-tu?

AGNELET. — Sauf votre grâce [4], j'empêche les moutons de mourir de la clavelée [5].

PATELIN. — Il n'y a point là de mal. Et que fais-tu pour cela?

AGNELET. — Ne vous déplaise, je les tue quand ils ont envie de mourir.

PATELIN. — Le remède est sûr; mais ne les tues-tu pas exprès, pour faire croire à ton maître qu'ils sont morts de ce mal, et qu'il les faut jeter à la voirie [6], afin de les vendre, et de garder l'argent pour toi?

AGNELET. — C'est ce que dit mon doux [7] maître, à cause que l'autre nuit, quand j'eus enfermé le troupeau.... il vit que je pris un.... Dirai-je tout?

PATELIN. — Oui, si tu veux que je plaide pour toi.

AGNELET. — L'autre nuit donc, il vit que je pris un gros mouton qui se portait bien. Ma fi [8]! sans y penser, ne sachant que faire.... je lui mis tout

[1] Personnage principal de l'*Avocat Patelin*, comédie de Brueys, imitée d'une ancienne comédie qui remonte au XVIe siècle et dont l'auteur est inconnu. Le mot *patelin* est devenu un nom commun ; il signifie : qui trompe à l'aide de flatteries, et de belles paroles. — [2] *Fiancer* signifie promettre en mariage et, plus rarement, comme ici, s'unir par une promesse de mariage. — [3] *Galère*. Bâtiment à voiles et à rames ; au pluriel, peine de ceux qui étaient condamnés à ramer sur les galères. Cette peine est remplacée aujourd'hui par les travaux forcés. — [4] *Sauf votre grâce*, c'est-à-dire sauf votre agrément, si vous n'êtes pas d'un autre avis. C'est une formule de respect par laquelle on atténue ce qu'on affirme. — [5] Maladie contagieuse propre aux bêtes à laine. — [6] Endroit où on dépose les débris qui ne ne peuvent plus servir. — [7] *Mon bon maître, mon doux maître* sont des expressions consacrées, qui font ressortir le respect du domestique pour l'autorité du maître. — [8] *Ma fi!* paraît être une corruption de *ma foi!* c'est-à-dire : je vous en donne ma foi, je vous en

doucement mon couteau auprès de la gorge; tant y a [9] que je ne sais comment cela se fit : mais il mourut d'abord.

PATELIN. — J'entends.... Quelqu'un te vit-il faire?

AGNELET. — Mon maître était caché dans la bergerie : il me dit que j'en avais fait autant de six vingts [10] moutons qui lui manquaient.... Or, vous saurez que c'est un homme qui dit toujours la vérité. Il me battit, comme vous voyez, et je vais me faire trépaner [11]. Or, je vous prie, comme vous êtes avocat, de faire en sorte qu'il ait tort et que j'aie raison, afin qu'il ne m'en coûte rien.

PATELIN. — Je comprends ton affaire. Il y a deux voies à prendre : par la première, il ne t'en coûtera pas un sou.

AGNELET. — Prenons celle-là, je vous prie.

PATELIN. — Soit. Tout ton bien est en argent?

AGNELET. — Ma fi! oui.

PATELIN. — Il te le faut bien cacher.

AGNELET. — Aussi [12] ferai-je.

PATELIN. — Ton maître sera contraint de payer tous les dépens [13].

AGNELET. — Tant mieux!

PATELIN. — Et sans qu'il t'en coûte denier [14] ni maille [15].

AGNELET. — C'est ce que je demande.

PATELIN. — Il sera obligé, s'il veut, de te faire pendre....

AGNELET. — Prenons l'autre, s'il vous plaît.

PATELIN. — La voici. On va te faire venir devant le juge.

AGNELET. — Il est vrai.

PATELIN. — Souviens-toi bien de ceci.

AGNELET. — J'ai bonne souvenance [16].

PATELIN. — A toutes les interrogations qu'on te fera, soit le juge, soit l'avocat de ton maître, soit moi-même, ne réponds autre chose que ce que tu entends dire tous les jours à tes bêtes à laine. Tu sauras bien parler leur langage et faire le mouton?

AGNELET. — Cela n'est pas bien difficile.

PATELIN. — Les coups que tu as à la tête [17] me font aviser d'une adresse qui pourra te garantir : mais je prétends ensuite être bien payé.

AGNELET. — Aussi le serez-vous.

PATELIN. — Monsieur Bartolin va tout à l'heure donner audience : ne manque point de revenir ici, tu m'y trouveras. Adieu.... N'oublie pas d'apporter de l'argent.

AGNELET. — Serviteur.... Que les gens de bien ont de peine à vivre!

donne l'assurance. — [9] *Tant il y a que, tant y a que.* Quoi qu'il en soit. — [10] On disait autrefois *six vingts* pour cent vingt. — [11] *Trépaner* se dit d'une opération qui se fait sur les os du crâne à l'aide d'un instrument appelé *trépan*, et dont le but est de donner issue à un épanchement ou de relever des pièces d'os enfoncées. — [12] C'est pourquoi je le ferai. — [13] Frais judiciaires. — [14] Anciennement la douzième partie d'un sou. — [15] La moitié d'un denier. — [16] Vieux mot que l'on emploie encore quelquefois aujourd'hui. On dit plus ordinairement *souvenir*. — [17] Voir plus haut, note 11. —

PATELIN, AGNELET, GUILLAUME et le juge BARTOLIN.

BARTOLIN. — Approche-toi; comment t'appelles-tu?

AGNELET. — Bée....

GUILLAUME. — Il ment, il s'appelle Agnelet.

BARTOLIN. — Agnelet ou Bée, n'importe. *(A Agnelet.)* Dis-moi, est-il vrai que monsieur t'avait baillé [18] en garde six vingts moutons?

AGNELET. — Bée....

BARTOLIN. — Ouais [19]! la crainte de la justice te trouble peut-être. Écoute, ne t'effraye point; monsieur Guillaume t'a-t-il trouvé de nuit tuant un mouton?

AGNELET. — Bée....

BARTOLIN. — Oh! Oh! Que veut dire ceci?

PATELIN. — Les coups qu'il lui a donnés sur la tête lui ont troublé la cervelle.

BARTOLIN. — Vous avez grand tort, monsieur Guillaume.

GUILLAUME. — Moi, tort! L'un me vole mon drap, l'autre mes moutons; l'un me paye de chansons [20], l'autre, de bée; et encore, morbleu, j'aurai tort!

BARTOLIN. — Oui, tort. Il ne faut jamais frapper, surtout à la tête.

GUILLAUME. — Oh! ventrebleu [21]! il était nuit; et quand je frappe, je frappe partout.

PATELIN. — Il avoue le fait, monsieur.

GUILLAUME. — Oh! va, va, tu me payeras mes six aunes de drap [22], ou le diable t'emportera.

BARTOLIN. — Encore du drap! On se moque ici de la justice. Hors de cour et de procès [23], sans dépens [24].

GUILLAUME. — J'en appelle [25].... Et pour vous, monsieur le fourbe, nous nous verrons. *(Il s'en va.)*

PATELIN *(à Agnelet)*. — Remercie monsieur le juge.

AGNELET. — Bée, Bée....

BARTOLIN. — En voilà assez. Va vite te faire trépaner, pauvre malheureux. *(Il s'en va.)*

PATELIN et AGNELET seuls.

PATELIN. — Oh çà! par mon adresse je t'ai tiré d'une affaire où il y avait de quoi te faire pendre : c'est à toi maintenant à me bien payer comme tu m'as promis.

AGNELET. — Bée.....

[18] Voir nº 185, note 17. — [19] Interjection qui marque la surprise. — [20] L'avocat Patelin, pour ne pas payer Guillaume, à qui il avait acheté du drap, avait fait semblant d'être malade et fou et n'avait répondu que par des propos incohérents (des chansons) aux réclamations de son marchand. — [21] *Morbleu, ventrebleu*. Interjections dans lesquelles on a remplacé, par respect et pour éviter le jurement, le mot *Dieu* par la finale *bleu*. — [22] Guillaume confond ici, dans son trouble, son différend avec Patelin et son procès avec Agnelet. — [23] *Cour*, qui ne se dit aujourd'hui que des tribunaux supérieurs, se disait autrefois de la plupart des tribunaux. Mettre hors de cour et de procès, c'est déclarer que les preuves font défaut. — [24] Sans frais à payer. — [25] C'est-à-dire j'appelle de ce jugement à un tribunal supérieur. —

PATELIN. — Oui, tu as fort bien joué ton rôle. Mais à présent il me faut de l'argent, entends-tu!

AGNELET. — Bée ....

PATELIN. — Eh! laisse-là ton bée. Il n'est plus question de cela; il n'y a ici que toi et moi. Veux-tu me tenir [26] ce que tu m'a promis, et me bien payer?

AGNELET. — Bée ....

PATELIN. — Comment, coquin, je serais la dupe d'un mouton vêtu? Tête bleue [27], tu me payeras, ou .... *(Agnelet s'enfuit.)* BRUEYS.

MORCEAUX DIVERS.

188. — Les voyages à pied.

Je ne conçois qu'une manière de voyager plus agréable que d'aller à cheval : c'est d'aller à pied. On part à son moment [1], on s'arrête à sa volonté, on fait tant et si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays et on se détourne à droite, à gauche; on examine tout ce qui nous [2] flatte; on s'arrête à tous les points de vue. Aperçois-je une rivière, je la côtoie; un bois touffu, je vais sous son ombre; une grotte, je la visite; une carrière, j'examine les minéraux. Partout où je me plais, j'y [3] reste. A l'instant que [4] je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends ni des chevaux ni du postillon. Je n'ai pas besoin de choisir des chemins tout faits, des routes commodes, je passe partout où un homme peut passer; je vois tout ce qu'un homme peut voir, et, ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir.

FLORIAN (1755-1794).

189. — Une poupée modèle.

En parcourant l'exposition, j'ai découvert, parmi des poupées tapageuses [1] et parées de superbes toilettes, une simple servante du Calvados [2], habillée en vraie Normande, et, à côté d'elle, un paysan breton [3]. J'aime à voir dans les joujoux ces costumes de nos vieilles provinces; ils apprennent aux enfants que toute la France ne porte pas des habits noirs, et des robes à falbalas [4]. En les regardant, ils voyagent en imagination, et s'accoutument à observer

[26] Mettre à exécution. — [27] Voir plus haut, note 21.

[1] Au moment qu'on préfère. — [2] Voir *Gramm.*, n° 736. — [3] *Y* forme ici avec *partout* un pléonasme. Il fallait dire : *je reste.* — [4] *A l'instant que.* Aussitôt que.

[1] Dont les allures sont extravagantes. — [2] Département français situé dans l'ancienne province de Normandie. — [3] La Bretagne, ancienne province de France, au Sud de la Normandie. — [4] *Falbala.* Aujourd'hui

autour d'eux les différences de costumes, de langage et de mœurs. Ce sont là de bonnes habitudes; et puis, cette Normande et ce Breton ont l'air de si honnêtes gens! Il est tout endimanché, ce petit paysan, avec sa veste brune et son gilet blanc; mais, à cet air tranquille et content, on voit qu'il a travaillé toute la semaine. Et la servante! Regardez ce bonnet de coton sur sa tête, cette grosse chemise de toile grise, ce corsage et ce tablier bleus, ce jupon de laine rayé noir et blanc, ces bas gris et ces sabots. Quelle bonne et franche rusticité [5]! C'est là une brave fille, soyez-en sûr, proprette et laborieuse, qui a la paix de l'âme et la santé du corps; avec elle la ferme ne chôme [6] pas. Voilà de vraies poupées, simples, aimables et utiles. Quant à ces péronnelles [7] qui se guindent [8] dans leurs habits de soie, et qui ont l'air de dire à l'univers : Regardez-moi! fi de leur impertinence et de leur vanité.

H. Rigault.

190. — Pétition de la main gauche.

AUX PERSONNES QUI ONT LA SURINTENDANCE [1] DE L'ÉDUCATION.

Je m'adresse à tous les amis de la jeunesse, et je les conjure de laisser tomber un regard de compassion sur mon malheureux sort, afin qu'ils écartent les préjugés dont je suis victime. Nous sommes deux sœurs : les deux yeux d'un homme ne se ressemblent pas davantage, et ils ne sauraient vivre ensemble en meilleurs termes que nous ne le ferions, ma sœur et moi, sans la partialité de nos parents, qui mettent entre nous les plus injurieuses distinctions. Depuis mon enfance, j'ai été élevée à considérer ma sœur comme étant d'un rang supérieur au mien. On m'a laissée grandir sans la moindre instruction, tandis que pour son éducation rien n'a été épargné. Elle a eu des maîtres d'écriture, de dessin, de musique, et d'autres encore; et moi, si par hasard je touchais un crayon, une plume, une aiguille, j'étais sévèrement grondée; et plus d'une fois j'ai été battue pour maladresse et pour défaut de bonnes manières. Il est vrai que ma sœur m'a associée à elle en quelques occasions; mais elle se faisait toujours un point d'honneur de prendre la suprême direction, ne m'appelant que par nécessité, ou pour figurer auprès d'elle.

N'allez pas croire, Messieurs, que mes plaintes soient dictées par un pur sentiment de vanité. Non, mes peines ont une cause beaucoup plus sérieuse. Dans la famille à laquelle nous appartenons, l'habitude est que tous les soins nécessaires à la subsistance tombent sur ma sœur et sur moi. Si quelque indisposition vient attaquer ma sœur, — et, je le dis ici en confidence, elle est sujette à la goutte, au rhumatisme, aux crampes, sans parler des autres accidents, — quel sera le sort de notre pauvre famille? Ne sera-ce pas un

volant, bande d'étoffe plissée que l'on met au bas des robes. — [5] *Rusticité*, pris ici en bonne part, équivaut à simplicité. — [6] *Chômer*. Ne pas travailler, re rien produire. — [7] *Péronnelle*. Jeune femme sotte et babillarde. — [8] *Se guinder*. Se hisser sur soi-même, et au figuré, affecter des airs de grandeur.

[1] Inspection générale. —

sujet de regrets amers pour nos parents, que d'avoir mis une si grande différence entre deux sœurs d'une égalité si parfaite? Hélas! il nous faudra périr de détresse, et il ne sera pas en mon pouvoir de parvenir même à griffonner une humble supplique [2] pour implorer des secours; car j'ai été obligée d'employer une main étrangère pour transcrire la requête que j'ai présentement l'honneur de vous adresser.

Daignez, Messieurs, faire sentir à mes parents l'injustice d'une tendresse exclusive, et la nécessité de distribuer avec égalité leurs soins et leur affection entre tous leurs enfants.

Je suis avec un profond respect, Messieurs, votre très humble servante.

La main gauche. FRANKLIN.

191. — Plaidoyer en faveur des chiens et des chats.

1° APOLOGIE DU CHIEN.

Messieurs, dans un procès de cette nature, la moralité des accusés devant nécessairement influer sur la décision de leurs juges, il conviendrait de rappeler ici les heureuses qualités dont la nature a doué la moitié la plus intéressante de nos clients : mais, si je disais tout ce que valent les chiens, nous aurions trop à rougir. Qui d'ailleurs ne connaît pas leur douceur, leur fidélité, leur inébranlable attachement? A qui pourrai-je apprendre que, rapprochés de nous par un sentiment que notre férocité même ne peut anéantir, ils s'associent à nos peines comme à nos plaisirs, devinent et partargent toutes nos affections, nous protègent dans le danger, combattent et meurent en nous défendant? Ce ne sont point, Messieurs, de ces faux amis du jour, esclaves de la fortune, et toujours prêts à vous abandonner dans l'adversité : martyrs généreux de l'amitié, on les voit s'échapper de l'asile doré de l'opulence, où on veut les retenir captifs, et où, comme tant de parasites [1] qui sont loin de les valoir, ils seraient traités magnifiquement, pour retourner dans l'humble galetas [2] du pauvre auquel ils sont attachés par un lien que l'amitié rend indissoluble; et ce pauvre, que lui restera-t-il, si vous lui enlevez son chien?... Le malheureux est un pestiféré [3]; tout s'éloigne de lui, tout le fuit avec une sorte d'horreur; son chien est le seul être qui, dans la nature entière, se montre sensible à sa misère, l'en console par ses caresses, et l'adoucisse en la partageant. Qui l'aimera, si vous lui arrachez ce compagnon de son infortune?... Mais jamais un jugement inique n'ordonnera cette cruelle séparation : je me suis adressé à des cœurs sensibles; les chiens gagneront leur cause.

2° APOLOGIE DU CHAT.

La cause des chats est, je l'avoue, Messieurs, plus difficile à défendre. On a généralement mauvaise opinion de leur caractère, et leurs griffes leur ont

[2] Requête pour demander une grâce.

[1] *Parasite.* Qui fait métier d'aller manger à la table d'autrui. — [2] Logement misérable. — [3] *Pestiféré.* Celui qui est atteint de la peste : puis, au figuré, celui qu'on évite comme la peste. —

fait beaucoup d'ennemis ; mais il faudrait aussi leur rendre justice. Si les chats sont méchants, nous ne sommes pas très bons. On les accuse d'égoïsme ; et c'est nous qui leur faisons ce reproche ! Ils sont fripons : qui sait si de mauvais exemples ne les ont pas gâtés ? Ils flattent par intérêt : mais connaissez-vous beaucoup de flatteurs désintéressés ? Cependant vous aimez, vous provoquez l'adulation. Pourquoi donc faire un crime aux chats de ce qui, dans la société, est à vos yeux le plus grand de tous les mérites ? Je ne parlerai point ici de leur grâce, ni de leurs gentillesses. Je ne vous peindrai point ces minauderies [4] enfantines, ce dos en voûte, cette queue ondoyante, et tant d'agréments divers, à l'aide desquels ils savent si bien nous intéresser à leur conservation. Des motifs plus puissants militent en leur faveur.

Si vous détruisez les chats, qui mangera les souris ? Ce ne sera pas assurément l'auteur du projet qui vous est présenté. On vous parle de souricières !... Des souricières, Messieurs !... Et qui n'en connaît pas l'insuffisance ? Des souricières ! C'est un piège qu'on vous tend ; gardez-vous bien de vous y laisser prendre. Depuis longtemps, les souris, trop bien avisées, savent s'en garantir. Attendez-vous donc à voir au premier jour la gent [5] trotte-menu [6] ronger impunément tous les livres de vos bibliothèques. On s'en consolerait, si elles n'attaquaient que ces poèmes fades et ennuyeux dont nous sommes affligés depuis quelques années ; mais leur goût n'est pas très sûr : elles rongeront Racine aussi volontiers que Pradon [7]. Que dis-je ? nos feuilletons [8] eux-mêmes, et nos plaidoyers si beaux et si longs ne seront pas épargnés. D'où je conclus que détruire les chats, c'est rétablir le vandalisme [9] en France.

Mais je consens que vous fermiez les yeux sur les souris ; songez au moins qu'un ennemi cent fois plus terrible vous menace.... Les rats, à qui les chats imposent encore, les rats, Messieurs, sont aux aguets [10] ; ils n'attendent que le moment où vous aurez prononcé l'arrêt fatal que mon adverse [11] partie sollicite, pour entrer en campagne et venir s'établir dans vos habitations, que vous serez forcés, oui, Messieurs, que vous serez forcés de leur abandonner. Et vous pouvez hésiter encore !... Catilina est à vos portes et vous délibérez [12] !... Je vous prie, Messieurs, d'excuser cette véhémence : il est difficile de conserver son sang-froid quand on parle des rats. COLNET (1768-1832).

[4] *Minauder*. Affecter certaines mines pour paraître agréable. — [5] Voir n° 19, note 4. — [6] Qui trotte à petits pas. — [7] *Pradon*. Poète tragique tres médiocre, mort en 1698. Il prétendit rivaliser avec Racine, le premier poète tragique de la France, et ne parvint qu'à se couvrir de ridicule. — [8] Colnet était journaliste. On donne le nom de *feuilletons* aux articles de littérature ou aux romans que l'on insère au bas des journaux. — [9] Les *Vandales*. Peuple de la Germanie, qui envahit l'Espagne et l'Afrique. Ils se rendirent célèbres par la destruction de tous les monuments de la civilisation et des arts. Le *Vandalisme* est la manie de détruire tout ce qui mériterait d'être conservé. — [10] *Aux aguets*. En embuscade. Ce mot ne s'emploie plus au singulier ; il vient de *à* et de *guet*, qui signifie action d'épier. — [11] *Partie adverse*. Celui contre lequel on plaide. — [12] Allusion au danger que fit courir à la république romaine la conjuration de Catilina. Celui-ci avait comploté la destruction du gouvernement ; mais Cicéron le dénonça au milieu du Sénat. Catilina s'enfuit alors de Rome, organisa la guerre civile et fut tué dans un combat, l'an 61 avant l'ère chrétienne.

192. — *Mon ruisseau* [1].

Ce ruisseau qui traverse mon jardin [2] sort des flancs d'une colline couverte d'ajoncs [3]; ç'a été longtemps un heureux ruisseau; il traversait des prairies où toutes sortes de charmantes fleurs sauvages se baignaient ou se miraient dans ses ondes; — puis, il entrait dans mon jardin. Là, je l'attendais; je lui avais préparé des rives vertes; — j'avais planté, sur ses bords et dans ses eaux, toutes les plantes qui fleurissent, dans le monde entier, au sein et sur la rive des eaux pures; — il traversait mon jardin en chantant sa mélancolique chanson; puis, tout parfumé de mes fleurs, il sortait de mon jardin, traversait encore une prairie, et allait se précipiter dans la mer à travers les flancs abrupts [4] de la falaise [5] qu'il couvre d'écume.

C'était un heureux ruisseau; il n'avait absolument rien à faire que ce que je vous ai dit : couler, rouler, être limpide, murmurer entre des fleurs et des parfums....

Mon frère Eugène, un jour, et l'habile ingénieur Sauvage [6], l'inventeur des hélices, causaient sur les bords de ce pauvre ruisseau, et parlaient assez mal de lui :

« Ne voilà-t-il pas [7], disait mon frère, un beau fainéant de ruisseau, qui se promène, qui flâne sans honte, qui coule au soleil, qui se vautre dans l'herbe, — au lieu de travailler et de payer le terrain qu'il occupe comme le doit tout honnête ruisseau? — Ne pourrait-il pas moudre le café et le poivre?

— Et aiguiser les outils? ajouta Sauvage.

— Et scier le bois? dit mon frère.

Et je tremblai pour le ruisseau; — et je rompis l'entretien en criant très fort, sous prétexte que ses envieux, ses tyrans bientôt peut-être, marchaient sur mes *vergissmeinnicht* [8]. Hélas! je ne pus le protéger que contre eux. Il ne tarda pas à venir dans le pays [9] un brave homme [10] que je vis plusieurs fois rôder sur ses rives vertes, du côté où il se jette à la mer. Cet homme ne me fit point l'effet d'y rêver ou d'y chercher des rimes ou des souvenirs, — ou d'y endormir ses pensées au murmure de l'eau.

« Mon ami, disait-il au ruisseau, — tu es là que tu te promènes, que tu te prélasses [11], que tu chantes à faire envie; moi, je travaille, je m'éreinte.

[1] Extrait du *Voyage autour de mon jardin*, Lettre XVII. M. Alphonse Karr nous a autorisé avec une grâce charmante à reproduire ces pages. — [2] L'auteur des *Guêpes* habitait alors *Étretat* (Seine-Inférieure), petit port de pêche sur la Manche, protégé par des rochers d'un aspect pittoresque. — [3] *Ajonc.* Arbuste fort épineux, à fleurs légumineuses et jaunes, et à feuilles petites, appelé aussi *genêt épineux.* — [4] *Abrupt.* Se dit des terrains et des rochers bizarrement coupés, et comme s'ils avaient été rompus. — [5] Terres ou rochers escarpés le long de la mer. — [6] *Sauvage.* Ingénieur français, né en 1814, inventa les hélices, appareils en forme de vis ou de tire-bouchon qui remplacent les roues dans les bateaux à vapeur. — [7] Voir n° 185, note 13. — [8] *Vergissmeinnicht.* Nom allemand du myosotis vivace ou myosotis des marais, connu aussi en français sous les noms emblématiques de : *Ne m'oubliez pas; plus je vous vois, plus je vous aime.* — [9] *Le pays.* Sens particulier : le canton, la localité. — [10] Ironie. — [11] « Tu es là *que* tu te prélasses. » Tour familier, pour : Tu es là à te promener, à te prélasser. *Se prélasser*, prendre des airs de prélat, affecter un air de dignité, de gravité, de morgue. « L'âne se *prélassant* marche seul devant eux. » (La F. *Le Meunier, son fils*

Il me semble que tu pourrais bien m'aider un brin [12]; c'est pour un ouvrage que tu ne connais pas, mais je t'apprendrai; tu seras bien vite au courant de la besogne; — tu dois t'ennuyer d'être comme cela à ne rien faire? Ça [13] te distraira de faire des limes et de repasser des couteaux. »

Bientôt une roue, des engrenages [14], une meule, furent apportés au ruisseau. Depuis ce temps il travaille; il fait tourner une grande roue qui en fait tourner une petite qui fait tourner la meule; il chante encore, mais ce n'est plus cette même chanson doucement monotone et heureusement mélancolique. Il y a des cris et de la colère dans la chanson d'aujourd'hui; il bondit, il écume, il travaille, — il repasse des couteaux. Il traverse toujours la prairie et mon jardin, puis l'autre prairie; — mais au bout l'homme est là qui l'attend et qui le fait travailler. — Je n'ai pu faire qu'une chose pour lui : je lui ai creusé un nouveau lit dans mon jardin, de sorte qu'il y serpente plus longtemps et en sort plus tard; mais il n'en faut pas moins qu'il finisse par aller repasser des couteaux. — Pauvre ruisseau : tu n'as pas assez caché ton bonheur sous l'herbe; tu auras murmuré trop haut ta douce chanson!

ALPHONSE KARR (né en 1808).

193. — Comment faut-il lire les fables de La Fontaine?

Il règne dans le monde une opinion passée à l'état de formule [1], c'est qu'il faut lire ses fables simplement. Soit! Mais qu'entendez-vous par simplement? Voulez-vous dire, tout uniment [2], tout bonnement, tranchons le mot, prosaïquement? Oui! Eh bien, alors, non! Ce n'est pas là lire La Fontaine, c'est le défigurer. Ce n'est pas le traduire, c'est le trahir. La Fontaine est le poète le plus complexe [3] de la langue française. Personne n'a rassemblé en soi tant de contraires [4]! Nulle poésie n'est aussi riche en oppositions. Son surnom très mérité de bonhomme, sa légitime réputation de naïveté, ses mille traits de distraction ont donné le change [5] sur son génie. Son caractère d'homme nous a abusés sur son caractère de poète. Ingénu dans la vie? Oui. Candide comme individu? Oui. Mais, la plume à la main, c'est le plus habile, le plus rusé, je dirai volontiers le plus roué [6] de tous les artistes. Lui-même il nous a livré son secret :

Tandis que sous mes cheveux blancs
Je fabrique à force de temps
De vers moins sensés que sa [7] prose!

et l'âne.) — [12] ***Un brin.*** On dit familièrement un *brin*, pour la moindre parcelle, la moindre quantité : « Il n'y a pas un *brin* de vent. » (Mme DE SÉVIGNÉ.) « Il y a dans ce qui vient de vous autres un petit *brin* d'impétuosité. » (ID.) Dans la phrase qui nous occupe, *un brin* est employé adverbialement, comme *un peu*. La Fontaine a écrit de même : « Ne t'attends pas que je t'aide *un seul brin*. » — [13] *Ça*. Contraction pour *cela*, admise dans le langage familier. — [14] Un *engrenage* est une disposition de roues qui se communiquent le mouvement les unes aux autres.

[1] Une *formule* est une expression consacrée dont il n'est pas permis de s'écarter. — [2] Sans façon. — [3] Qui présente les aspects les plus divers; de *complectere*, plier ensemble. — [4] Tant de caractères opposés l'un à l'autre; *contraire* est ici substantif. — [5] Se dit proprement du gibier qui fait lever une autre bête à sa place. Au figuré, *donner le change* signifie tromper. — [6] *Roué*. Homme sans mœurs (digne du supplice de la roue); puis, dans un sens moins énergique, celui à qui aucune finesse n'est étrangère. — [7] La prose du

Je fabrique!... Entendez-vous ce mot? Exprime-t-il assez énergiquement l'effort, le labeur [8], la volonté? Tout, en effet, chez La Fontaine, est calculé, prémédité, cherché, et en même temps, par un don merveilleux, tout est harmonieux, souple, naturel! l'art est partout, l'artifice nulle part! Où réside son secret? Dans cette délicieuse simplicité du cœur, qui, passant dans ses vers, s'unit si bien à son talent, que chez lui la science se trouve employée à peindre la naïveté, et que la naïveté communique son abandon à la science. Ajoutez un contraste de plus, une difficulté de plus et, par conséquent, un mérite de plus. Chez La Fontaine, tous les extrêmes se touchent. Il met à côté l'un de l'autre les tons les plus disparates : l'émotion, la raillerie, la force, la noblesse, la familiarité, la jovialité gauloise [9], se coudoient à tout instant dans ses vers. Nul n'a su faire tenir tant de grandeur dans si peu de place! Il lui suffit d'une ligne, d'un mot pour vous ouvrir tout à coup de vastes horizons! peintre incomparable! narrateur incomparable! créateur de caractères presque égal à Molière lui-même. Et vous croyez que tout cela doit et peut être rendu tout simplement, tout bonnement? Non! mille fois non! Une étude profonde peut seule permettre au lecteur de comprendre et de faire comprendre même imparfaitement un art si profond.

Prenons pour exemple la fable du Héron :

Un jour, sur ses longs pieds, allait, je ne sais où,
Le héron au long bec, emmanché d'un long cou.

Il est évident pour tout le monde que cette triple répétition du mot *long* est un effet pittoresque que le lecteur doit rendre.

Il côtoyait une rivière.
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours.

Doit-on lire ces deux vers de la même façon? Non. Le premier, simple vers de récit, doit être dit simplement. Le second est un vers de peinture; il faut que l'image soit visible dans la bouche du lecteur, comme sous la plume du poète.

Ma commère la carpe y faisait mille tours
Avec le brochet son compère [10].

Oh! vous ne savez pas votre métier de lecteur, si votre voix alerte, gaie et un peu railleuse, ne montre pas le va-et-vient de ce petit couple frétillant.

Le héron en eût fait aisément son profit :
Tous s'approchaient du bord; l'oiseau n'avait qu'à prendre.

Simple vers de récit.

Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit.

jeune duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, qui, à l'âge de huit ans, avait fourni à La Fontaine le sujet de la fable *Le Loup et le Renard* (livre XII, fable 9) et avait rédigé cette fable en prose. — [8] Travail pénible. — [9] La gaîté est l'un des caractères les plus saillants de l'esprit français ou gaulois. — [10] *Compère* et *commère*, parrain et marraine : ces mots sont devenus des noms familiers que se donnent ceux qui

Attention! voilà le caractère qui se dessine! Le héron est un sensuel, un gourmet plutôt qu'un gourmand. L'appétit est un plaisir pour les délicats [11] de l'estomac. Donnez au mot *appétit* cet accent de satisfaction qu'éveille toujours la pensée ou la présence de ce qui plaît!... Vous verrez tout à l'heure comme cette indication vous sera utile.

Il vivait de régime [12], et mangeait à ses heures.

Second vers de caractère. Le héron est un important, qui se respecte.

Après quelques moments l'appétit vint....

Le héron est content.

L'oiseau,
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches qui sortaient du fond de ces demeures.

Vers de peintre, vers admirable! Il exprime cette sensation pittoresque [13] que vous avez éprouvée quelquefois en pêchant, quand vous voyez à travers le voile de l'eau se dessiner confusément d'abord, puis plus nettement, puis apparaître à la surface les poissons qui montent du fond de la rivière! peignez! peignez par la voix!

Le mets ne lui plut pas; il s'attendait à mieux,
Et montrait un goût dédaigneux
Comme le rat du bon Horace [14].

Le caractère se poursuit.

Moi, des tanches! dit-il; moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère [15]! Et pour qui me prend-on?

Marquez bien l'*h* aspiré de *héron;* guindez[16]-le, hissez-le sur cet *h* comme sur ses longues pattes!

La tanche rebutée, il trouva du goujon.
Du goujon! C'est bien là le dîner d'un héron!

Ici, il éclate de rire.

J'ouvrirais pour si peu le bec! aux dieux ne plaise!
Il l'ouvrit pour bien moins. Tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit.

La faim! comprenez-vous maintenant la différence avec le mot *appétit.* Croyez-vous que La Fontaine ait mis par hasard ce petit hémistiche si net et

se connaissent intimement. La Fontaine les a appliqués aux animaux. — [11] *Délicats* est ici employé substantivement. *Les délicats de l'estomac,* c'est-à-dire ceux qui recherchent les mets les plus fins. — [12] *Vivre de régime.* Prendre de grandes précautions pour ne pas déranger sa santé. — [13] *Sensation pittoresque.* Expression hardie pour désigner une sensation produite par un objet sur lequel la vue se repose avec délices. — [14] Allusion à une fable racontée par Horace, poète latin, et dans laquelle le rat de ville, recevant l'hospitalité chez le rat des champs, touche à peine aux aliments grossiers que son hôte lui offre. On dit : *le bon Horace* à cause de sa simplicité et de sa bonhomie. — [15] Voir nº 2, note 5. — [16] Voir nº 189,

si terrible : « La faim le prit! » Il ne s'agit plus de sensualité comme là-haut, le mot est bref, pressant, implacable comme le besoin! Rendez tout cela par la voix, et peignez aussi ce dénoûment brusque, dédaigneux et sommaire [17] ainsi qu'un arrêt :

Il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.

Presque toutes les fables de La Fontaine donneraient lieu à une étude pareille, et tous les grands poètes peuvent être étudiés comme La Fontaine [18].

ERNEST LEGOUVÉ.

note 8. — [17] Exposé en peu de mots. — [18] Nous avons emprunté ces pages à l'excellent ouvrage intitulé *L'art de la lecture* (Paris, Hetzel), que nous voudrions voir entre les mains de tous les élèves.

DEUXIÈME PARTIE. — POÉSIE.

FABLES.

194. — Le Laboureur et ses Enfants.

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds [1] qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
« Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit; mais un peu de courage
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'oût [2] :
Creusez, fouillez, bêchez; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse [3]. »
Le père mort, les fils vous [4] retournent le champ,
Deçà, delà [5], partout; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage
De leur montrer, avant sa mort,
Que le travail est un trésor.

LA FONTAINE [6] (1621-1695).

195. — La Guenon, le Singe et la Noix.

Une jeune guenon [1] cueillit
Une noix dans sa coque verte [2];

[1] *Fonds.* Le sol d'un champ, d'une terre, d'un domaine. — [2] *L'oût.* Vieux mot, dont on se sert dans quelques provinces, pour dire la moisson, parce qu'elle se fait dans le mois d'août. On disait même autrefois un *aoûsteron* pour un moissonneur. (WALCKENAER.) — [3] Ellipse de la négation devant le second verbe. — [4] *Vous.* Mot explétif. Voir *Gramm.* nº 414. — [5] *Deçà, delà.* Locution commune, mais vive, que La Fontaine affectionne. Fab. 6, liv. V, il dit : « *Deçà, delà,* vous en aurez. » — [6] Les fables de La Fontaine étant imposées par le programme officiel à la classe de 4e (humanités et section professionnelle), ce recueil ne contiendra que quelques fables de cet auteur assez faciles pour être expliquées dans les classes précédentes.

[1] La femelle du singe. — [2] La coque de la noix est l'enveloppe sèche et dure; au-dessus de la coque se trouve une seconde enveloppe qui est verte et qui s'appelle *brou.* Le *brou* est d'une saveur très amère. —

Elle y porte la dent, fait la grimace... Ah! certe [3],
Dit-elle, ma mère mentit
Quand elle m'assura que les noix étaient bonnes.
Puis, croyez aux discours de ces vieilles personnes
Qui trompent la jeunesse! Au diable soit le fruit!
Elle jette la noix. Un singe la ramasse,
Vite entre deux cailloux la casse,
L'épluche, la mange, et lui dit :
Votre mère eut raison, ma mie [4],
Les noix ont fort bon goût; mais il faut les ouvrir.
Souvenez-vous que, dans la vie,
Sans un peu de travail on n'a point de plaisir. FLORIAN.

196. — Le Renard et le Bouc.

Capitaine [1] renard allait de compagnie
Avec son ami [2] bouc des plus haut encornés :
Celui-ci ne voyait pas plus loin que son nez;
L'autre était passé maître [3] en fait de tromperie.
La soif les obligea de descendre en un puits :
Là, chacun d'eux se désaltère.
Après qu'abondamment tous deux en eurent pris,
Le renard dit au bouc : « Que ferons-nous, compère?
Ce n'est pas tout de boire, il faut sortir d'ici.
Lève tes pieds en haut, et tes cornes aussi:
Mets-les contre le mur : le long de ton échine
Je grimperai premièrement;
Puis, sur tes cornes m'élevant,
A l'aide de cette machine,
De ce lieu-ci je sortirai,
Après quoi je t'en tirerai.
— Par ma barbe [4], dit l'autre, il est bon [5]; et je loue
Les gens bien sensés comme toi.
Je n'aurais jamais, quant à moi,
Trouvé ce secret, je l'avoue. »

[3] *Certe* est écrit sans *s* pour les besoins de la rime. — [4] Abréviation familière pour *amie*.

[1] *Capitaine* annonce avantageusement le renard; il donne l'eveil au lecteur, et le prépare à quelque prouesse. (GUILLON.) — [2] *Son ami*. Ce mot est presque une raillerie. Nous verrons bientôt ce que vaut son amitié. — [3] *Passé maître*. Voici l'origine de cette locution : Avant 1791, les marchands et les ouvriers étaient divisés en corporations et en jurandes, d'après leur spécialité ou leur profession. On ne pouvait ouvrir boutique ni exercer un *état* sans avoir *été reçu* par la corporation. Cela s'appelait *passer maître*. Pour que l'ouvrier *apprenti* passât maître, il fallait qu'il eût fait son *chef-d'œuvre* et qu'il l'eût fait agréer des maîtres et des jurés de la corporation. (AUBERTIN.) — [4] *Par ma barbe*. Sorte de serment usité chez les anciens, et comiquement prêté ici au bouc, animal barbu. (AUBERTIN.) — [5] *Il* est bon. *Il* équivaut à *cela*. Voyez *le Vieillard et les trois jeunes Hommes* : « *Il* ne convient pas à vous-mêmes. —

Le renard sort du puits, laisse son compagnon,
Et vous [6] lui fait un beau sermon
Pour l'exhorter à patience [7] :
« Si le ciel t'eût, dit-il, donné par excellence [8]
Autant de jugement que de barbe au menton,
Tu n'aurais [9] pas, à la légère,
Descendu dans ce puits. Or, adieu; j'en suis hors [10] :
Tâche de t'en tirer, et fais tous tes efforts;
Car, pour moi, j'ai certaine affaire
Qui ne me permet pas d'arrêter [11] en chemin. »

En toute chose il faut considérer la fin [12]. LA FONTAINE.

197. — Les Oranges.

Un habitant des bords du Tage [1]
Avait un fils, que sa douceur,
Son esprit, sa beauté, son aimable candeur
Rendaient le phénix [2] de son âge :
Mais il fréquentait, par malheur,
Des amis dont l'exemple et l'entretien peu sage
Auraient pu corrompre son cœur.
Le père en fut instruit, et vit avec douleur
Le risque que couraient ses mœurs, son innocence.
Il lui donne d'abord les plus sages avis,
Lui peint les maux que peut [3] causer son imprudence,
Et l'exhorte à quitter ses compagnons chéris [4].
« Mais pourquoi, dit l'enfant, faut-il que je les quitte?
Papa, vous pensez trop mal d'eux;
Ils sont sages et vertueux;
Et s'ils ne l'étaient pas, par ma sage conduite,
Je saurais bien les corriger. »
Le père qui sentit encor [5] mieux le danger
Où l'exposait sa confiance,
Feint d'être rassuré, garde un profond silence;

[6] Mot explétif. — [7] *A patience.* Cette ellipse de l'article convient au style familier. — [8] *Par privilège.* C'est-à-dire pour te distinguer des autres animaux. — [9] Aujourd'hui il faudrait dire : Tu ne *serais* pas descendu. — [10] *Or.... hors.* Il fallait éviter la répétition désagréable de ces homonymes aux deux extrémités d'un hémistiche. (NODIER.) *Hors* est ici préposition et a pour complément le pronom *en*. — [11] De *m'*arrêter. La suppression du pronom réfléchi était fréquente autrefois. — [12] L'issue, le résultat.

[1] Fleuve qui arrose l'Espagne et le Portugal et se jette dans l'océan Atlantique. — [2] Oiseau fabuleux et unique, qui vivait, croyait-on, plusieurs siècles, et qui, arrivé à la fin de sa vie, se construisait un nid qu'il exposait aux rayons du soleil, et sur lequel il se consumait pour renaître ensuite de ses cendres. Au figuré, *phénix* se dit de toute personne supérieure aux autres. — [3] Ce vers n'a pas de césure, l'accent tonique ne pouvait pas se placer sur *peut*. — [4] Epithète faible, amenée par la rime. — [5] En poésie, on écrit indifféren-

Mais tandis que l'enfant était loin du logis,
Il remplit un panier d'oranges bien choisies,
En mêle tout au plus deux ou trois de pourries,
Et fait, à son retour, le présent à son fils.
Le marmot [6], empressé, le prend, le considère.
Mais à peine a-t-il vu : « Qu'avez-vous fait, mon père?
Quoi! parmi des fruits sains mêler des fruits gâtés! »
— Ne craignez rien, mon fils, laissez-moi faire :
Des bons, la vertu salutaire
Corrigera bientôt ceux qui sont infectés. »
— Ah! je prévois tout le contraire;
Ceux qui sont corrompus corrompront tous les bons.
— Ne craignez rien, vous dis-je, ou du moins attendons.
Et pour pouvoir juger qui de nous prend le change [7],
Laissons ces fruits mêlés, ensuite nous verrons
Ce qu'aura produit ce mélange. »
Le fils consent à tout; on ferme le panier.
Cinq ou six jours après on en fait l'ouverture;
Mais ce n'était, hélas! qu'un tas de pourriture.
« Je l'avais bien prévu, dit alors l'écolier.
Ah! pourquoi n'avoir point, papa, daigné vous rendre
A l'avis que je proposais? »
— « Et vous, mon fils, reprit le père tendre,
Pourquoi si longtemps vous défendre
Des conseils que je vous donnais,
Lorsque je m'attachais [8] à vous faire comprendre
Que, si vous fréquentiez des amis vicieux,
Vous le seriez bientôt comme eux?
De ce malheur ces fruits vous présentent l'image;
Les mauvais ont gâté les bons.
Puissent-ils vous rendre plus sage!
Puissent-ils vous apprendre à fuir les liaisons
Qui pourraient de vos mœurs corrompre l'innocence! »
L'enfant fit son profit de cette remontrance.
Convaincu du danger, il ne le brava plus,
Et quitta pour toujours les amis dissolus [9]
Qui l'auraient tôt ou tard entraîné dans l'abîme.

C'est pour vous, jeunes gens, que j'ai fait ce récit.

ment *encore* et *encor*, suivant les besoins du vers. — [6] *Marmot*. Ancien nom du singe; familièrement, petit garçon. — [7] *Prendre le change* se dit proprement des chiens qui abandonnent la bête lancée pour suivre les traces d'une autre. Au figuré, *prendre le change*, c'est se laisser tromper. — [8] *S'attacher à*. S'appliquer à. — [9] *Dissolu*. Dont les mœurs sont relâchées. Ce mot vient du latin *dissolutus*, qui signifie délié, déchaîné, sans frein.

Que cette importante maxime,
Toujours présente à votre esprit,
Dans le choix des amis en tout temps vous dirige.
Le commerce des bons rarement nous corrige;
Mais celui des méchants toujours nous pervertit.

L'abbé Reyre (1735-1812).

198. — Le Corbeau et le Renard.

Maître [1] corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché [2],
Lui tint à peu près ce langage :
« Hé! bonjour, monsieur du corbeau [3],
Que vous êtes joli! que vous me semblez beau!
Sans mentir, si votre ramage [4]
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix [5] des hôtes de ces bois. »
A ces mots le corbeau ne se sent pas de joie [6];
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit : « Mon bon monsieur,
Apprenez que tout flatteur [7]
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute.
Le corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus [8].

La Fontaine.

199. — Le Renard et la Cigogne.

Compère le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la cigogne.
Le régal fut petit, et sans beaucoup d'apprêts :

[1] *Maître* corbeau, *maître* renard. Qualification que La Fontaine donne fréquemment à ses personnages; appliquée au corbeau, elle est ironique. — [2] *Alléché.* Attire, affriandé. Vieux mot, qui ne se dit plus que dans le style familier. (Dict. de Trévoux.) — [3] L'emploi de la particule *du* est très plaisant. (Nodier.) Le renard, pour flatter le corbeau, en fait un gentilhomme. C'est un exorde insinuant. — [4] *Ramage* vient du latin *ramus*, rameau. On a appelé le chant des oiseaux *ramage*, à cause des rameaux sur lesquels ils chantent. Ce mot s'applique exclusivement au chant des bois, et ne se dit que des petits oiseaux. Le mot n'est juste ici que parce qu'il est dit par le renard, qui assimile les cris de celui qu'il veut flatter aux chants harmonieux du rossignol. (Marty-Laveaux.) — [5] *Phénix.* Voir nº 187, note 2. — [6] C'est-à-dire que sa joie est si grande qu'elle lui ôte jusqu'au sentiment de lui-même. — [7] *Monsieur* ne rime pas avec *flatteur.* (Nodier). — [8] Qu'on se garde bien de prendre comme modèle à imiter l'un des deux personnages. (Aimé-Martin.) La morale de cette fable n'est pas dangereuse, car tout le monde rit du corbeau qui se laisse tromper, sans faire plus de cas du renard. (Nodier.) Dans cette fable, La Fontaine nous montre un travers châtié par un autre.

Le galant [1], pour toute besogne [2],
Avait un brouet [3] clair ; il vivait chichement [4]
Ce brouet fut par lui servi sur une assiette :
La cigogne au long bec n'en put attraper miette [5],
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la cigogne le prie [6].
« Volontiers, lui dit-il; car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie. »
A l'heure dite, il courut au logis
De la cigogne son hôtesse;
Loua très fort sa politesse;
Trouva le dîner cuit à point.
Bon appétit surtout [7]; renards n'en manquent point.
Il se réjouissait à l'odeur de la viande [8]
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande [9].
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer;
Mais le museau du sire [10] était d'autre [11] mesure.
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris [12],
Serrant la queue et portant bas l'oreille.

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille. LA FONTAINE.

200. — Le Château de cartes.

Un bon mari, sa femme et deux jolis enfants
Coulaient en paix leurs jours dans le simple ermitage

[1] *Galant.* Ce mot a, dans La Fontaine, deux significations : 1° rusé, malin; 2° hôte, amphitryon. — [2] *Besogne* (n'est qu'une autre forme de *besoin*), ce qui est de besoin; affaire, apprêt. Aujourd'hui il signifie plutôt ce qu'il est nécessaire de faire, travail, ouvrage. — [3] *Brouet.* Aliment liquide, fait ordinairement avec le bouillon; quelquefois, par mépris, mauvais potage. — [4] *Chichement.* De *chiche*, parcimonieux. — [5] *Miette.* Ce mot a été blâmé, parce qu'il n'y a pas de *miettes* dans un *brouet.* Mais *miette* est diminutif de *mie*, que l'on employait autrefois pour former la négation : *il n'ira mie*, il n'ira pas. Nous disons de même : je n'y vois *goutte*, sans que les objets qui nous environnent soient liquides. Dans ce sens, *n'en attraper miette* ou *mie*, c'est n'attraper rien. Il ne faut jamais oublier que La Fontaine ne parle pas seulement la langue de son temps, mais qu'il y fait entrer des expressions de toutes les époques. (AIMÉ-MARTIN.) — [6] *Prier*, dans le sens d'inviter, convier. — [7] Ellipse : *il avait* bon appétit. — [8] Dans le mot *viande*, *ia* ne compte que pour une syllabe; il n'en est pas de même dans *friande*, au vers suivant. — [9] *Friand* (etym. *frire*). Qui flatte le palais d'une manière délicate, comme quelque chose qui est frit. Quand il se dit des personnes, il signifie : qui aime et apprécie la chair fine et délicate. — [10] *Sire.* Employé ironiquement. — [11] *Autre*, signifie ici tout à la fois *différent* et *supérieur*. — [12] Nodier dit que les deux objets de comparaison sont peut-être trop analogues : il n'y a pas assez de différence d'un renard « qu'une poule aurait pris » à un renard trompé par une cigogne, pour donner lieu à une comparaison.

Où, paisibles comme eux, vécurent leurs parents.
Ces époux, partageant les doux soins du ménage,
Cultivaient leur jardin, recueillaient leurs moissons;
Et le soir, dans l'été soupant sous le feuillage,
Dans l'hiver devant leurs tisons [1],
Ils prêchaient à leurs fils la vertu, la sagesse,
Leur parlaient du bonheur qu'elles donnent toujours ·
Le père par un conte égayait ses discours,
La mère par une caresse.
L'aîné de ces enfants, né grave, studieux,
Lisait et méditait sans cesse;
Le cadet, vif, léger, mais plein de gentillesse,
Sautait, riait toujours, ne se plaisait qu'aux jeux
Un soir, selon l'usage, à côté de leur père,
Assis près d'une table où s'appuyait la mère,
L'aîné lisait Rollin [2] : le cadet, peu soigneux
D'apprendre les hauts faits des Romains ou des Parthes [3],
Employait tout son art, toutes ses facultés,
A joindre, à soutenir par les quatre côtés,
Un fragile château de cartes.
Il n'en respirait pas d'attention, de peur.
Tout à coup voici le lecteur
Qui s'interrompt : « Papa, dit-il, daigne m'instruire
Pourquoi certains guerriers sont nommés conquérants,
Et d'autres fondateurs d'empire?
Ces deux noms sont-ils différents? »
Le père méditait une réponse sage,
Lorsque son fils cadet, transporté de plaisir,
Après tant de travail, d'avoir pu parvenir
A placer son second étage,
S'écrie : « il est fini! » Son frère, murmurant,
Se fâche, et d'un seul coup détruit son long ouvrage;
Et voilà le cadet pleurant.
« Mon fils, répond alors le père,
Le fondateur, c'est votre frère,
Et vous êtes le conquérant. »

FLORIAN.

201. — Le Lièvre et la Tortue.

Rien ne sert de courir; il faut partir à point :
Le lièvre et la tortue en sont un témoignage.

[1] *Tison.* Reste d'un morceau de bois dont une partie a été consumée. — [2] *Rollin.* Auteur de nombreux ouvrages à l'usage des jeunes gens, entre autres d'une *Histoire romaine.* — [3] Les *Parthes.* Peuple de l'Asie qui avait fondé un état puissant et qui fut à plusieurs reprises en guerre avec les empereurs romains.

« Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Sitôt que moi ce but. — Sitôt! êtes-vous sage?
Repartit l'animal léger;
Ma commère, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore [1].
— Sage ou non, je parie encore. »
Ainsi fut fait; et de tous deux
On mit près du but les enjeux;
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire,
Ni de quel juge l'on convint.
Notre lièvre n'avait que quatre pas à faire;
J'entends de ceux qu'il fait lorsque, prêt [2] d'être atteint,
Il s'éloigne des chiens, les renvoie aux calendes [3],
Et leur fait arpenter les landes [4].
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour écouter
D'où vient le vent [5], il laisse la tortue
Aller son train de sénateur.
Elle part, elle s'évertue;
Elle se hâte avec lenteur.
Lui cependant méprise une telle victoire,
Tient la gageure à peu de gloire,
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. A la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait; mais les élans qu'il fit
Furent vains : la tortue arriva la première.
« Eh bien! lui cria-t-elle, avais-je [6] pas raison?
De quoi vous sert votre vitesse?
Moi l'emporter! et que serait-ce
Si vous portiez une maison [7]. »

LA FONTAINE.

202. — Le Loup et l'Agneau.

La raison du plus fort est toujours la meilleure [1] :
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

[1] *Ellébore.* Plante médicinale à laquelle on attribuait la propriété de guérir la folie. — [2] *Prêt de.* Pour *près de.* Voir n° 63, note 10. — [3] Suppléez : aux calendes *grecques*, c'est-à-dire à tout jamais, puisque les Grecs n'avaient pas de calendes. Les Romains désignaient par ce mot le premier de chaque mois. — [4] *Landes.* Terrains incultes couverts de plantes de peu de valeur. — [5] *Écouter d'où vient le vent.* Expression vulgaire et proverbiale, pour marquer l'insouciance. (WALCKENAER). — [6] Ce n'est pas le seul exemple d l'omission de la négation. Voir *le Renard et les Raisins* : « *Fit-il* pas mieux que de se plaindre? » L'ellipse de la négation ajoute au style un air de naïveté qui convient bien à la fable. — [7] Si vous portiez comme moi une carapace.

[1] Ironie. (AIMÉ MARTIN.) La Fontaine est bien loin de penser avec cette latitude. La raison du plus fort

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure.
Et que la faim en ces lieux attirait.
« Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage? »
Dit cet animal plein de rage;
« Tu seras châtié de ta témérité. »
— Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté
Ne se mette pas en colère;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas [2] désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle;
Et que, par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
— Tu la troubles! reprit cette bête cruelle;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé [3].
— Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né [4]?
Reprit l'agneau; je tette encor ma mère.
— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
— Je n'en ai point. — C'est donc quelqu'un des tiens;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge. »
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte, et puis le mange,
Sans autre forme de procès [5]. LA FONTAINE.

203. — Le petit Poisson et le Pêcheur.

Petit poisson deviendra grand [1],
Pourvu que Dieu lui prête vie;
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens [2] pour moi que c'est folie :
Car de le rattraper il n'est pas trop certain [3].

est toujours la plus heureuse, la plus puissante, celle qui l'emporte; et c'est ce qu'il se propose de faire voir. (NODIER.) Cette fable, qui met en évidence une triste vérité d'observation, présente un côté très moral : elle prouve que le méchant se sent responsable de ses mauvaises actions, puisqu'il se croit obligé de les justifier, même quand rien ne l'empêche de les commettre. — [2] Je vas ou je vais me désaltérant, je me désaltère. — [3] Il n'y a aucune liaison logique entre ce vers et le précédent. C'est le désordre des raisonnements de la haine. (NODIER.) — [4] *Né* ne rime point avec *passé*. — [5] Sans forme de procès, c'est-à-dire sans avoir observé les formes de justice; et fig., sans rien écouter. (LITTRÉ.) Les expressions proverbiales empruntées au langage judiciaire abondent dans les œuvres de La Fontaine. (MARTY-LAVEAUX.)

[1] Une nuance bien marquée distingue cette locution du verbe simple *grandira*, qui marque uniquement l'*action* de grandir. *Deviendra grand* indique l'*état* de développement où se trouvera le poisson, lorsqu'il aura grandi. — [2] J'estime, je juge. — [3] « *Il* n'*est* pas *certain*, » forme unipersonnelle. —

Un carpeau [4], qui n'était encore que fretin [5],
Fut pris par un pêcheur au bord d'une rivière.
« Tout fait nombre, » dit l'homme en voyant son butin;
« Voilà commencement de chère [6] et de festin :
Mettons-le [7] en notre gibecière. »
Le pauvre carpillon lui dit en sa manière :
« Que ferez-vous de moi? je ne saurais fournir
Au plus qu'une demi-bouchée.
Laissez-moi carpe devenir;
Je serai par vous repêchée;
Quelque gros partisan [8] m'achètera bien cher :
Au lieu qu'il vous en faut chercher [9]
Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat : quel plat! croyez-moi, rien qui vaille.
— Rien qui vaille! eh bien! soit, repartit le pêcheur;
Poisson, mon bel ami, qui faites le prêcheur,
Vous irez dans la poêle; et, vous avez beau [10] dire,
Dès ce soir on vous fera frire. »

Un Tiens vaut, ce [11] dit-on, mieux que deux Tu l'auras [12] :
L'un est sûr; l'autre ne l'est pas. LA FONTAINE.

204. — La Cigale et la Fourmi.

La cigale, ayant chanté [1]
Tout l'été [2],
Se trouva fort dépourvue
Quand la bise [3] fut venue :

Petite carpe. — [5] *Fretin.* Chose de rebut, de peu de valeur; par extension, le menu poisson. (LITTRÉ.) — [6] Voir n° 5, note 2. — [7] *Mettons-le en.* Il faut ici, pour que le vers n'ait pas trop de syllabes, que l'élision se fasse. Aujourd'hui elle ne serait plus permise. — [8] *Partisan* se disait anciennement de celui qui faisait des partis ou sociétés pour la levée de certains impôts. (LITTRÉ.) Homme de finance. — [9] *Cher* et *chercher* riment mal, c'est une rime normande. — [10] Gallicisme dont le sens est ironique et qui signifie littéralement : avoir beau temps, belle occasion pour dire, mais sans que cela puisse servir à quelque chose. — [11] Voir *Gramm.*, n° 719. REM. — [12] Ce vers est presque identique à celui de Corrozet, dans sa fable *l'Oiseleur et le Rossignol :*

Mieux vault un Tiens que deux fois Tu l'auras.

Et Fénelon donne la même moralité à l'une de ses fables :

Si petite que soit l'aubaine,
Garde-toi de lâcher une prise certaine;
Car qui la laisse s'en repent;
Mieux vaut denier venu, que trésor qu'on attend.

[1] La cigale ne chante pas; ce bruit que nous appelons son chant ne vient pas du gosier, il est produit par le frottement de deux membres; mais ce prétendu chant n'en reste pas moins du domaine de la poésie, aussi bien que le chant du cygne. Les anciens avaient même consacré la cigale à Apollon. — [2] La cigale vit selon les lois de son instinct et n'est point coupable de la négligence dont le poète l'accuse ici. Il faut s'accoutumer à distinguer des faits véritables de l'histoire naturelle les agréables inventions de l'apologue. (PORCHAT.) — [3] *Bise.* Vent du nord; employé par métonymie pour l'*hiver.* —

Pas un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau [4].
Elle alla crier famine
Chez la fourmi sa voisine,
La priant de lui prêter
Quelque grain [5] pour subsister
Jusqu'à la saison nouvelle.
« Je vous paîrai, lui dit-elle,
Avant l'oût [6], foi d'animal,
Intérêt et principal [7]. »
La fourmi n'est pas prêteuse,
C'est là son moindre défaut [8].
« Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-elle à cette emprunteuse.
— Nuit et jour à tout venant
Je chantais, ne vous déplaise.
— Vous chantiez? j'en suis fort aise.
Eh bien! dansez maintenant [9]. »

LA FONTAINE.

205. — *Le Grillon et le Ver luisant.*

Par une belle nuit, un grillon sautillant
En chantant,
S'en allait tout le long d'une plaine fleurie.
Il y rencontre un ver luisant
Bien brillant,
Dont la vive lueur éclairait la prairie.
« Bonsoir, bel astre radieux;
Bonsoir, noble étoile vivante,
Dit le grillon; que je te trouve heureux!
De ta lumière étincelante
On aperçoit au loin les feux [1].
Et dans ce pré, sur chaque plante,
Quelque insecte vers toi tourne un œil envieux.
— Il est vrai, dit le ver, mon sort est glorieux.

[4] La Fontaine, ordinairement très exact pour tout ce qui touche aux mœurs des animaux, se trompe ici. La cigale ne mange point d'insectes. (LOUANDRE.) Il est à remarquer aussi que la fourmi n'amasse pas ses provisions pour l'hiver; en hiver elle est engourdie et ne mange pas. — [5] Une petite quantité de grain. — [6] *L'août, l'oût,* epoque de la moisson, pour la moisson même. Voir *le Laboureur et ses Enfants,* nº 194 : « Remuez votre champ dès qu'on aura fait *l'oût.* » — [7] *Principal,* c'est-à-dire le capital. — [8] Prêter, c'est la vertu qu'elle pratique le moins, et ironiquement *son moindre défaut.* — [9] C'est à tort qu'on a souvent reproché à cette fable de manquer de moralité ou d'offrir une moralité fausse. La Fontaine ne nous propose comme modèle ni la cigale frivole et imprévoyante, ni la fourmi qui manque de charité. Elles ont tort toutes deux. Le fabuliste a voulu nous prouver que l'imprévoyance s'expose aux refus de l'égoïsme. Cette leçon est vraie et utile; elle trouve souvent son application dans le monde : c'est un vice puni par un autre vice.

[1] Les rayons lumineux que tu projettes autour de toi. —

La nature avec complaisance
A répandu sur moi des dons bien précieux;
Et sans doute la différence,
Mon cher, est grande entre nous deux.
Te voilà tout brun et tout sombre,
Te traînant à tâtons dans l'ombre,
Obscur, sans être vu, sans voir;
Tandis que les rayons de ma vive lumière
Guident non seulement mes pas quand il fait noir,
Mais sont, pour mainte fourmilière,
Comme un second soleil qui se lève le soir. »
C'était là, pour un ver, un bien pompeux langage;
Mais il n'en dit pas davantage.
Guidé par sa vaine lueur,
Sur notre ver luisant, un oiseau de ténèbres [2]
Fond, l'enlève, l'avale, et, sans nulle pudeur [3],
L'envoie aux rivages funèbres [4].
Cependant le grillon, tout tremblant de frayeur,
S'était blotti sous des brins d'herbe :
« Oh! oh! dit-il tout bas, ne soyons pas superbe,
De notre obscurité sachons nous consoler.
La nature a voulu compenser [5] toute chose :
De biens, de maux, chacun ici-bas a sa dose [6];
Il peut coûter cher de briller. »

LAURENT DE JUSSIEU (1792-1865).

206. — *Le Léopard et l'Écureuil.*

Un écureuil sautant, gambadant [1] sur un chêne,
Manqua sa branche, et vint, par un triste hasard,
Tomber sur un vieux léopard
Qui faisait sa méridienne [2].
Vous jugez s'il eut peur! En sursaut s'éveillant,
L'animal irrité se dresse;
Et l'écureuil, s'agenouillant,
Tremble et se fait petit [3] aux pieds de son altesse [4].
Après l'avoir considéré,

[2] *Oiseau de ténèbres.* Oiseau nocturne. On appelle *oiseaux nocturnes* ou tout simplement *nocturnes* les oiseaux rapaces qui ne chassent que la nuit. — [3] Sans le moindre respect pour l'éclat du ver luisant. — [4] Allusion à la mythologie grecque : sur les bords du Styx, fleuve des enfers. — [5] Faire en sorte que toutes les choses soient équivalentes. Le mot latin *pensare* est le fréquentatif de *pendere*, peser. — [6] Quantité d'un médicament qui doit être administrée à un malade et, en général, toute quantité limitée, mesurée.

[1] *Gambader.* Faire des sauts sans art et sans cadence. Ce mot vient de *gambe*, ancienne forme pour *jambe*. — [2] *Méridienne.* Sommeil auquel on se livre vers l'heure de midi. On dit dans le même sens *sieste* ou la sixième heure (*sexta hora*), c'est-à-dire l'heure de midi, quand on compte, comme les Latins, les heures de jour à partir de six heures du matin. — [3] S'humilie, s'abaisse. — [4] Titre qu'on donne aux princes du sang.

Le léopard lui dit : « Je te donne [5] la vie,
Mais à condition que de toi je saurai
Pourquoi cette gaîté, ce bonheur que j'envie
Embellissent tes jours, ne te quittent jamais;
Tandis que moi, roi des forêts,
Je suis si triste et je m'ennuie.
— Sire [6], lui répond l'écureuil,
Je dois à votre bon accueil
La vérité; mais, pour la dire,
Sur cet arbre un peu haut je voudrais être assis.
— Soit, j'y consens; monte. — J'y suis.
A présent je peux vous instruire.
Mon grand secret pour être heureux,
C'est de vivre dans l'innocence :
L'ignorance du mal fait toute ma science;
Mon cœur est toujours pur, cela rend bien joyeux.
Vous ne connaissez pas la volupté suprême
De dormir sans remords; vous mangez les chevreuils,
Tandis que je partage à tous les écureuils
Mes feuilles et mes fruits; vous haïssez, et j'aime :
Tout est dans ces deux mots. Soyez bien convaincu
De cette vérité que je tiens de mon père :
Lorsque notre bonheur nous vient de la vertu,
La gaîté vient bientôt de notre caractère. »

FLORIAN.

207. — *L'Abeille et la Fourmi.*

« Voyez la fourmi prévoyante, »
Disait un père à ses enfants :
« Qu'elle est active, diligente!
Comme elle sait employer ses instants!
Tous les matins, au lever de l'aurore,
Elle s'éveille et court à ses travaux;
Le soir arrive et l'y retrouve encore;
A peine a-t-elle un moment de repos;
Mais chaque jour de sa carrière [1]
N'est point marqué par ces pénibles soins.
Quand l'hiver de son deuil [2] vient attrister la terre,
Nous la voyons tranquille, à l'abri des besoins.
Elle semble nous dire : Évite la paresse,
Comme un poison bien dangereux;

— [5] Je te fais grâce de la vie, que je pourrais t'ôter. — [6] Titre qu'on donnait anciennement à tous les seigneurs et qui est réservé aujourd'hui aux rois et aux empereurs.

[1] *Carrière.* Lieu fermé de barrières et disposé pour les courses; puis, au figuré, cours de la vie. — [2] Par

Mortel, dans tes vieux ans si tu veux être heureux,
Hâte-toi, butine [3] sans cesse,
Passe dans les travaux une utile jeunesse;
Tu pourras, avec leur secours,
Atteindre en paix une lente vieillesse,
Et compter sans effroi le dernier de tes jours. »
— « Avec plaisir aussi souvent je les contemple;
Mais ce n'est pas chez les fourmis
Que je voudrais te choisir un exemple, »
Dit à son tour un vieillard à son fils.
« Tiens, regarde l'abeille, et prends-la pour modèle.
Vois ce palais qu'elle bâtit,
Vois ce miel pur qui le remplit;
Laborieuse, économe, fidèle,
Elle amasse bien moins pour elle
Que pour celui qu'elle enrichit.
Le travail seul adoucit nos misères,
Rend l'homme gai, content de soi;
Mais ce n'est pas assez de travailler pour toi,
Mon fils, il faut aussi travailler pour tes frères. »

F. Rouveroy (1771-1859).

208. — L'Écureuil et le Renard.

Au haut d'un chêne un écureuil,
Jeune, éveillé, plein de souplesse,
Se balançait avec adresse;
Un renard le guettait de l'œil :
Mais le lorgner [1] toujours n'était pas son affaire.
Le papelard [2] en tapinois [3]
S'approche et dit, adoucissant sa voix :
« Ah! cher enfant ce que tu viens de faire
Prouve une extrême agilité!
Non, les oiseaux n'ont pas cette légèreté,
Ils voltigent moins bien; crois-moi, tu les effaces;
Aux vrais talents tu joins toutes les grâces,
Et du fond de mon cœur je t'en fais compliment.
Il ne te manque assurément,
Pour te rendre immortel, que de franchir l'espace
Qui sépare ton chêne altier
De cet élégant peuplier.

[illegible]on aspect sombre. — [3] *Butiner*. Faire du butin; se dit spécialement de la récolte que les abeilles font sur les [illegible]leurs. Dans un sens plus général, *butiner* veut dire *amasser*.

[1] *Lorgner*. Observer à la dérobée. — [2] *Papelard*. Faux dévot, hypocrite. — [3] *Tapinois*. Celui qui fait

Va, livre-toi sans crainte à ta sublime audace,
Et partout, de ce pas [4], je cours la publier. »
La louange est souvent perfide;
On ne peut trop s'en défier :
L'écureuil y fut pris. D'un regard intrépide
Mesurant l'intervalle, il cherche un point d'appui,
La queue épanouie un moment il balance,
Rassemble ses efforts, et bientôt il s'élance.
Le voilà dans les airs! Déjà l'espace a fui [5].
Mais sur la branche flexible
S'arrêter est impossible,
Et le but qu'il atteint se dérobe sous lui;
De chute en chute il tombe sur la terre.
Maître renard accourt, et lui dit : « Mon ami,
Tu n'es donc adroit qu'à demi?
J'en suis vraiment fâché, car j'ai connu ton père;
C'était un égrillard [6] bien plus rusé que toi :
Il n'eût pas sauté par ma foi [7]!....
Viens, cher enfant, de ma patte mignonne
Que je caresse un peu ta gentille personne;
Lève les yeux, regarde-moi.
Eh! mais comme il est gras! à peine je le touche,
L'eau déjà m'en vient à la bouche [8];
En vérité, c'est un morceau de roi! »
Un léger bruit se fait entendre,
Le renard écoute un moment,
Tourne la tête.... et lestement
L'autre s'échappe, sans attendre
L'événement.
Il court, vole, est déjà presque au sommet du chêne.
Là, bien en sûreté, sur son derrière assis :
« Seigneur renard, dit-il, ayant repris haleine,
Grand merci de vos bons avis :
Vous ne vous plaindrez pas, j'espère,
A l'avenir par moi de les voir mal suivis [9].
Que n'ai-je à vous donner un conseil salutaire
Dont vous puissiez un jour vous trouver aussi bien!

quelque chose en cachette; *en tapinois*, en cachette. *Se tapir* veut dire se cacher. — [4] *De ce pas.* A l'heure même. Littéralement : à commencer par le pas que je vais faire. — [5] A fui derrière lui, a été franchi par lui. — [6] *Égrillard.* Qui a quelque chose d'un peu trop hardi. Ce mot vient de *e*, dehors, et de *grille*, dans le sens de borne. *Égrillard* signifie donc qui sort des bornes. — [7] *Par ma foi.* Locution qui sert à affirmer catégoriquement ce qu'on avance, et qui équivaut à : *j'en donne ma parole.* — [8] Tellement j'ai envie de le croquer. *Eau* signifie ici *salive;* il n'a ce sens que dans la locution : l'eau en vient à la bouche, qui se dit aussi au figuré de ce qui excite un désir de possession. (Littré.) — [9] La place qu'occupe dans ce vers le

Je n'ai pas connu votre père;
Mais, s'il avait tenu le mien...
Il l'eût croqué, je crois; car c'était un compère
Dans la forêt très respecté.
Je me souviens qu'on m'en a raconté
Le trait suivant; notez-le, je vous prie :
C'est qu'il ne jugea de sa vie
De la bonté d'un mets, s'il n'en avait tâté [10]. »

F. ROUVEROY.

209. — La Mère, l'Enfant et les Sarigues [1].

« Maman, » disait un jour à la plus tendre mère
Un enfant péruvien [2] sur ses genoux assis,
« Quel est cet animal qui, dans cette bruyère,
Se promène avec ses petits?
Il ressemble au renard. — Mon fils, répondit-elle,
Du sarigue c'est la femelle;
Nulle mère pour ses enfants
N'eut jamais plus d'amour, plus de soins vigilants.
La nature a voulu seconder sa tendresse,
Et lui fit près de l'estomac
Une poche profonde, une espèce de sac,
Où ses petits, quand un danger les presse,
Vont mettre à couvert leur faiblesse.
Fais du bruit, tu verras ce qu'ils vont devenir. »
L'enfant frappe des mains : la sarigue attentive
Se dresse et d'une voix plaintive
Jette un cri; les petits aussitôt d'accourir [3],
Et de s'élancer vers la mère
En cherchant dans son sein leur retraite ordinaire.
La poche s'ouvre, les petits
En un moment y sont blottis,
Et disparaissent tous; la mère avec vitesse
S'enfuit emportant sa richesse...
La Péruvienne alors dit à l'enfant surpris :

complément indirect *par moi* constitue une inversion extrêmement dure. — [10] *Tâter de :* Manger ou boire de quelque chose. Mais, dans son sens primitif, le mot *tâter* ne se dit que de l'organe du toucher. Il y a dans cette phrase un changement de construction remarquable. Il aurait fallu dire : *Il ne jugea de sa vie de la bonté d'un mets dont il n'avait pas tâté,* ou bien : *Il n'aurait jamais jugé de sa vie de la bonté d'un mets, s'il n'en avait tâté,* parce que la conjonction *si,* suivie du plus-que-parfait, réclame un conditionnel dans la proposition principale. Ces sortes de changements dans la construction donnent au style de l'animation et de la vivacité.

[1] *Sarigue.* Animal dont la femelle a une sorte de poche où se réfugient ses petits pendant les premiers temps qui suivent leur naissance. — [2] *Péruvien.* Du Pérou, contrée de l'Amérique méridionale. — [3] Voir

« Si jamais, le sort t'est contraire,
Souviens-toi du [4] sarigue, imite-le, mon fils :
L'asile le plus sûr est le sein d'une mère. » FLORIAN.

210. — Le Danseur de corde et le balancier.

Sur la corde tendue un jeune voltigeur [1]
Apprenait à danser; et déjà son adresse,
Ses tours de force, de souplesse,
Faisaient venir maint spectateur.
Sur son étroit chemin on le voit qui s'avance,
Le balancier en main, l'air libre, le corps droit,
Hardi, léger autant qu'adroit;
Il s'élève, descend, va, vient, plus haut s'élance,
Retombe, remonte en cadence,
Et, semblable à certains oiseaux [2]
Qui rasent en volant la surface des eaux,
Son pied touche, sans qu'on le voie,
A la corde qui plie et dans l'air le renvoie.
Notre jeune danseur, tout fier de son talent,
Dit un jour : « A quoi bon ce balancier pesant
Qui me fatigue et m'embarrasse?
Si je dansais sans lui, j'aurais bien plus de grâce,
De force et de légèreté. »
Aussitôt fait que dit. Le balancier jeté,
Notre étourdi chancelle, étend les bras et tombe.
Il se cassa le nez, et tout le monde en rit.

Jeunes gens, jeunes gens, ne vous a-t-on pas dit
Que sans règle et sans frein [3] tôt ou tard on succombe?
La vertu, la raison, les lois, l'autorité,
Dans vos désirs fougueux vous causent quelque peine;
C'est le balancier [4] qui vous gêne,
Mais qui fait votre sûreté. FLORIAN.

Gramm., n° 769, REM. — [4] Au vers 15 *sarigue* est au féminin, parce que c'est de la femelle qu'il y est spécialement question. Mais au vers 26 le sens est général : *imite les petits (mâles ou femelles) du sarigue.* De là l'emploi du masculin.

[1] *Voltigeur*. Celui qui fait des tours sur une corde lâche appelée *voltige*. — [2] C'est ce que font, entre autres, les hirondelles pour prendre au passage les insectes qui se trouvent à la surface de l'eau. — [3] *Frein*, synonyme de *mors*, se dit proprement de l'instrument qu'on passe dans la bouche du cheval pour le gouverner; au figuré, ce qui retient sous l'autorité, dans les bornes du devoir, de la raison. — [4] C'est le frein qui, semblable au balancier du danseur de corde, vous gêne..., mais etc.

211. — *Le Papillon et la Chenille* [1].

Tandis qu'un papillon volage,
Fier de l'éclat de ses couleurs,
Pompait sur un rosier le doux nectar [2] des fleurs,
La chenille humblement en rongeait le feuillage.
L'insecte ailé lui tint ce langage moqueur :
« Comment va l'appétit? La feuille est-elle bonne?
— Plaisante question! hé! mon cher, sa saveur,
Vous devez la connaître aussi bien que personne;
Vous en avez tâté [3] fort longtemps, et je sais
Que d'hier seulement, avec quelque succès,
Vous vous êtes lancé [4] chez la gent [5] papillonne.
Cessez, beau parvenu [6], cessez d'être si vain;
Nous sortons vous et moi de la même famille.
Votre orgueil au public le cacherait en vain :
Vous êtes papillon, mais vous fûtes chenille! » JAUFFRET (1770-1850).

212. — *La Brebis et le Chien.*

La brebis et le chien, de tous les temps amis,
Se racontaient un jour leur vie infortunée.
« Ah! disait la brebis, je pleure et je frémis,
Quand je songe aux malheurs de notre destinée.
Toi, l'esclave de l'homme, adorant des ingrats,
Toujours soumis, tendre et fidèle,
Tu reçois, pour prix de ton zèle,
Des coups et souvent le trépas [1].
Moi, qui tous les ans les habille,
Qui leur donne du lait et qui fume leurs champs.
Je vois chaque matin quelqu'un de ma famille
Assassiné par ces méchants.
Leurs confrères les loups dévorent ce qui reste.
Victimes de ces inhumains,
Travailler pour eux seuls, et mourir par leurs mains,
Voilà notre destin funeste!

[1] Après leur sortie de l'œuf, les insectes se présentent sous la forme de vers qu'on appelle larves. La chenille est la larve d'où sort plus tard le papillon. — [2] Voir nº 1 note 4. *Nectar* se dit par extension de toute liqueur agréable. — [3] Voir nº 208, note 10. — [4] Vous vous êtes élevé à l'aide de vos ailes. On dit au figuré, dans le style familier : *se lancer* dans le monde, dans les lettres, c'est-à-dire s'y produire, s'y jeter avec plus ou moins de réflexion. C'est dans ce sens figuré que le mot est employé ici. — [5] Voir nº 19, note 4. — [6] Se dit d'une personne obscure qui a fait une fortune inespérée.

[1] *Trépas*. De *tra, tres*, au delà, et *pas*, dans le sens de passage. *Trépas* signifie proprement passage, mais ce sens n'est plus usité. Au figuré, passage de la vie à la mort. *Trépas* est poétique et ne se dit qu'à l'égard de l'homme. (LITTRÉ.)

— Il est vrai, dit le chien ; mais crois-tu plus heureux
Les auteurs de notre misère ?
Va, ma sœur, il vaut encor mieux
Souffrir le mal que de le faire. »

FLORIAN.

213. — *L'Habit d'Arlequin* [1].

Vous connaissez ce quai nommé de la Ferraille,
Où l'on vend des oiseaux, des hommes et des fleurs :
A mes fables souvent c'est là que je travaille ;
J'y vois des animaux, et j'observe leurs mœurs.
Un jour de mardi-gras [2] j'étais à la fenêtre
D'un oiseleur de mes amis,
Quand sur le quai je vis paraître
Un petit arlequin leste, bien fait, bien mis,
Qui, la batte [3] à la main, d'une grâce légère,
Courait après un masque en habit de bergère.
Le peuple applaudissait par des ris [4], par des cris,
Tout près de moi, dans une cage,
Trois oiseaux étrangers, de différent plumage,
Perruche [5], cardinal [6], serin [7],
Regardaient aussi l'arlequin.
La perruche disait : « J'aime peu son visage,
Mais son charmant habit n'eut jamais son égal ;
Il est d'un si beau vert ! — Vert ! dit le cardinal ;
Vous n'y voyez donc pas, ma chère ?
L'habit est rouge assurément ;
Voilà ce qui le rend charmant.
— Oh ! pour celui-là [8], mon compère,
Répondit le serin, vous n'avez pas raison,
Car l'habit est jaune-citron ;
Et c'est ce jaune-là qui fait tout son mérite.
— Il est vert. — Il est jaune. — Il est rouge, morbleu [9] ! »
Interrompt chacun avec feu ;
Et déjà le trio s'irrite
« Amis, apaisez-vous, leur crie un bon pivert [10] ;

[1] Voir nº 29, note 1. — [2] Le dernier jour du carnaval. — [3] *La batte*, sabre de bois d'Arlequin. — [4] *Ris*. Synonyme de *rire*. — [5] Petit perroquet à longue queue. — [6] Nom d'oiseaux de différents genres dont la couleur dominante est le rouge. — [7] Petit oiseau jaunâtre originaire des îles Canaries. — [8] *Pour celui-là*, c'est-à-dire pour ce fait-là. C'est un emploi familier du pronom démonstratif par lequel on se dispense de designer la chose ou le fait dont il s'agit, lorsque le sens est suffisamment clair pour que le lecteur ne puisse s'y tromper. — [9] Voir nº 187, note 21. — [10] *Pivert* (Etym. *Pic* et *vert*). Oiseau à plumage jaune et vert, du genre des *pics*. Les pics sont des oiseaux insectivores, qui trouvent leur nourriture en perçant les ecorces et la fibre dure des arbres qui la recèlent.

L'habit est jaune, rouge et vert.
Cela vous surprend fort, voici tout le mystère :
Ainsi que bien des gens d'esprit et de savoir,
Mais qui d'un seul côté regardent une affaire,
Chacun de vous ne veut y voir
Que la couleur qui sait lui plaire. » FLORIAN

214. — Les Serins et le Chardonneret.

Un amateur d'oiseaux avait, en grand secret,
Parmi les œufs d'une serine [1]
Glissé l'œuf d'un chardonneret.
La mère des serins, bien plus tendre que fine [2],
Ne s'en aperçut point, et couva comme sien
Cet œuf, qui dans peu vint à bien [3].
Le petit étranger, sorti de sa coquille,
Des deux époux trompés reçoit les tendres soins,
Par eux traité ni plus ni moins
Que s'il était de la famille.
Couché dans le duvet il dort le long du jour
À côté des serins, dont il se croit le frère,
Reçoit la becquée à son tour,
Et repose la nuit sous l'aile de la mère.
Chaque oisillon grandit, et, devenant oiseau,
D'un brillant plumage s'habille;
Le chardonneret seul ne devient point jonquille [4],
Et ne s'en croit pas moins des serins le plus beau.
Ses frères pensent tout de même :
Douce erreur qui toujours fait voir l'objet qu'on aime
Ressemblant à nous trait pour trait!
Jaloux de son bonheur, un vieux chardonneret
Vint lui dire : « Il est temps enfin de vous connaître :
Ceux pour qui vous avez de si doux sentiments
Ne sont point du tout vos parents,
C'est d'un chardonneret que le sort vous fit naître.
Vous ne fûtes jamais serin : regardez-vous,
Vous avez le corps fauve [5] et la tête écarlate [6],
Le bec... — Oui, dit l'oiseau; j'ai ce qu'il vous plaira [7],
Mais je n'ai point une âme ingrate,
Et mon cœur toujours chérira
Ceux qui soignèrent mon enfance.

[1] Femelle du serin. — [2] Clairvoyante. — [3] Vint à éclore. — [4] C'est-à-dire ne se couvre pas d'un plumage jaune. La jonquille est une plante de jardins qui a cette couleur. — [5] *Fauve.* Qui tire sur le roux. — [6] Employé ici comme adjectif : de couleur d'écarlate. *Écarlate*, subst. fém., désigne une teinture rouge fort vive. — [7] Ce qu'il vous plaira de trouver en moi.

Si mon plumage au leur ne ressemble pas bien,
J'en suis fâché ; mais leur cœur et le mien
Ont une grande ressemblance.
Vous prétendez prouver que je ne leur suis rien,
Leurs soins me prouvent le contraire.
Rien n'est vrai comme ce qu'on sent :
Pour un oiseau reconnaissant
Un bienfaiteur est plus qu'un père. » FLORIAN.

215. — *Le Coq et le Renard.*

Sur la branche d'un arbre était en sentinelle
Un vieux coq adroit et matois [1].
« Frère, dit un renard, adoucissant sa voix,
Nous ne sommes plus en querelle :
Paix générale cette fois
Je viens te l'annoncer ; descends, que je t'embrasse ;
Ne me retarde point, de grâce ;
Je dois faire aujourd'hui vingt postes [2] sans manquer.
Les tiens et toi pouvez vaquer,
Sans nulle crainte, à vos affaires ;
Nous vous y servirons en frères.
Faites-en les feux [3] dès ce soir,
Et cependant [4] viens recevoir
Le baiser d'amour [5] fraternelle.
— Ami, reprit le coq, je ne pouvais jamais
Apprendre une plus douce et meilleure nouvelle
Que celle
De cette paix ;
Et ce m'est une double joie
De la tenir de toi. Je vois deux lévriers,
Qui, je m'assure [6], sont courriers
Que pour ce sujet on envoie :
Ils vont vite, et seront dans un moment à nous.
Je descends : nous pourrons nous entre-baiser tous.
— Adieu, dit le renard, ma traite [7] est longue à faire.
Nous nous réjouirons du succès de l'affaire

[1] *Matois.* Terme familier : qui a, comme le renard, la ruse et la hardiesse. Étym : *mate*, tromperie ; wallon : *mat*, rusé. (LITTRÉ.) — [2] *Poste.* Service de transport pour les voyageurs. *Poste* désigne ensuite une mesure de chemin ordinairement de deux lieues. (LITTRÉ.) — [3] Faites les feux de joie, réjouissez-vous. (WALCKENAER.) C'était l'usage anciennement d'allumer de grands feux en signe de réjouissance, comme aujourd'hui on illumine. — [4] *Cependant.* Pendant cela, pendant ce temps-là, au moment même. — [5] Pour le genre du mot *amour*, voir *Gram.*, nº 357. — [6] *Je m'assure*, se disait alors pour *je crois.* Racine l'a employé. (AIMÉ-MARTIN.) — [7] *Traite.* Étendue de chemin qu'un voyageur fait d'un lieu à un autre sans se

Une autre fois. » Le galant [8] aussitôt
Tire ses grègues [9], gagne au haut [10],
Mal content [11] de son stratagème.
Et notre vieux coq en soi-même [12]
Se mit à rire de sa [13] peur,
Car c'est double plaisir de tromper le trompeur [14]. LA FONTAINE.

216. — *Le Loup et la Cigogne.*

Les loups mangent gloutonnement.
Un loup donc étant de frairie [1]
Se pressa, dit-on, tellement
Qu'il en pensa [2] perdre la vie:
Un os lui demeura bien avant au gosier.
De bonheur [3] pour ce loup, qui ne pouvait crier,
Près de là passe une cigogne.
Il lui fait signe; elle accourt.
Voilà l'opératrice aussitôt en besogne [4].
Elle retira l'os; puis, pour un si bon tour [5],
Elle demanda son salaire.
« Votre salaire! dit le loup:
Vous riez, ma bonne commère!
Quoi! ce n'est pas encor beaucoup
D'avoir de mon gosier retiré votre cou!
Allez, vous êtes une ingrate [6]:
Ne tombez jamais sous ma patte. » LA FONTAINE.

217. — *L'Ane et le petit Chien.*

Ne forçons point notre talent;
Nous ne ferions rien avec grâce [1]:
Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
Ne saurait passer pour galant [2].

reposer. — [8] *Galant.* Fin, rusé; mais ici ce mot semble avoir une nuance d'ironie. — [9] *Grègue.* Haut-de-chausses, culotte; on ne le dit plus qu'au pluriel. Tirer ses grègues, s'enfuir. Des *grègues* étaient proprement des culottes à la *grecque,* comme il y en avait à l'italienne, à la napolitaine, etc. (LITTRÉ.) — [10] Gagne les hauts chemins, s'enfuit sur les hauteurs pour éviter les lévriers. *Au haut* manque d'euphonie. — [11] *Mal content.* On dirait aujourd'hui *mécontent,* ce qui est moins énergique. — [12] *Soi* est plus énergique que *lui.* — [13] *Sa* peur. La peur du renard; l'emploi des possessifs donne quelquefois lieu à équivoque, mais le vers suivant rend ici le sens parfaitement clair. — [14] Vers proverbe.

[1] *Frairie.* Partie de bonne chère et de divertissement. *Être de frairie.* Prendre part à une frairie. (LITTRÉ.) — [2] *Penser.* Être sur le point de.—[3] Par bonheur.—[4] *Besogne* n'a pas ici la même signification que dans *le Renard et la Cigogne;* il a le sens que nous lui donnons encore aujourd'hui dans le langage familier : ouvrage, travail. — [5] Ce n'est point un *tour,* c'est un service. (GUILLON.) Ce mot se prenait autrefois en bonne ou en mauvaise part. Nicot le définit : « Un acte signalé et ingénieux, soit bon, soit mauvais. » (AIMÉ-MARTIN.) — [6] Un des grands caractères de l'ingratitude, c'est de compter pour bienfait tout le mal qu'elle ne fait pas. (C.)

[1] Ces deux vers sont devenus proverbe. — [2] *Galant* signifie ici qui a de la grâce, de l'élégance. —

Peu de gens, que le Ciel chérit et gratifie [3],
Ont le don d'agréer infus avec la vie [4].
C'est un point qu'il leur faut laisser,
Et ne pas ressembler [5] à l'âne de la fable,
Qui, pour se rendre plus aimable
Et plus cher à son maître, alla le caresser.
« Comment! disait-il en son âme,
Ce chien, parce qu'il est mignon,
Vivra de pair à compagnon [6]
Avec monsieur, avec madame,
Et j'aurai des coups de bâton!
Que fait-il? il donne la patte;
Puis aussitôt il est baisé :
S'il en faut faire autant afin que l'on me flatte,
Cela n'est pas bien malaisé. »
Dans cette admirable [7] pensée,
Voyant son maître en joie, il s'en vient [8] lourdement,
Lève une corne [9] tout usée,
La lui porte au menton fort amoureusement,
Non sans accompagner, pour plus grand ornement,
De son chant gracieux cette action hardie.
« Oh! oh! quelle caresse! et quelle mélodie! »
Dit le maître aussitôt. « Holà, Martin-bâton [10]! »
Martin-bâton accourt: l'âne change de ton.
Ainsi finit la comédie [11]. LA FONTAINE.

218. — *Le Singe qui montre la lanterne magique.*

Messieurs les beaux esprits [1], dont la prose et les vers
Sont d'un style pompeux et toujours admirable [2],

[3] *Gratifier*. Accorder ses dons, ses faveurs.—[4] *Infus* en eux avec la vie, c'est-à-dire *inné*. *Peu de gens, que le Ciel chérit et gratifie, ont le don d'agréer infus avec la vie;* cela veut dire : peu de gens ont reçu, en naissant, le don de paraître agréables et de plaire, et ce sont ceux que le Ciel chérit et gratifie. —[5] *Et ne pas ressembler*. Cet infinitif dépend également de *il faut*. —[6] *De pair*. Sur le même rang. *De pair à compagnon*, d'égal à égal. —[7] Ironie. —[8] Il *s'en* vient. Cet adverbe *en* a sa valeur : il désigne proprement le lieu du départ; ici il nous dépeint bien la marche gauche et pesante de l'âne : *il s'en vient lourdement*. —[9] Substance dure qui garnit les pieds du cheval, de l'âne, etc. —[10] *Martin-bâton*. Le valet d'écurie, armé d'un bâton, chargé de corriger l'âne. Ne pourrait-on pas indiquer comme racine du mot *Martin*, dans la locution *Martin-bâton*, le monosyllabe *mart*, qui paraît avoir signifié tout ce qui sert à frapper, et d'où nos mots *marteau, martinet*, etc.? On aurait pu ensuite donner, par plaisanterie, le nom de *Martin, Martin-bâton*, au valet chargé de corriger par des coups de bâton l'impertinence de l'âne. (LORIN.) —[11] On peut rapprocher de cette fable un quatrain de Fénelon :

Ne sortez point de votre caractère,
Soyez ce que le Ciel vous fit.
Un sot a beau se contrefaire,
Il ne sera jamais ce qu'est l'homme d'esprit.

[1] *Bel esprit*. Celui qui recherche avec affectation l'élégance et la délicatesse. —[2] Ironie. —

Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,
Et tâchez de devenir clairs.

Un homme qui montrait la lanterne magique [3]
Avait un singe dont les tours
Attiraient chez lui grand concours;
Jacqueau, c'était son nom, sur la corde élastique
Dansait et voltigeait [4] au mieux,
Puis faisait le saut périlleux [5],
Et puis, sur un cordon, sans que rien le soutienne,
Le corps droit, fixe, d'aplomb [6],
Notre Jacqueau fait tout du long [7]
L'exercice à la prussienne [8].
Un jour qu'au cabaret son maître était resté
(C'était, je pense, un jour de fête)
Notre singe en liberté
Veut faire un coup de sa tête.
Il s'en va rassembler les divers animaux
Qu'il peut rencontrer dans la ville;
Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux
Arrivent bientôt à la file.
« Entrez, entrez, messieurs! criait notre Jacqueau;
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau
Vous charmera gratis. Oui, messieurs, à la porte
On ne prend point d'argent; je fais tout pour l'honneur! »
A ces mots, chaque spectateur
Va se placer, et l'on apporte
La lanterne magique; on ferme les volets;
Et, par un discours fait exprès,
Jacqueau prépare [9] l'auditoire.
Ce morceau, vraiment oratoire,
Fit bâiller; mais on applaudit.
Content de son succès, notre singe saisit
Un verre peint, qu'il met dans sa lanterne,
Il sait comment on le gouverne,
Et crie en le poussant : « Est-il rien de pareil?
Messieurs, vous voyez le soleil,
Ses rayons et toute sa gloire [10].

[3] On appelle *lanterne magique* un instrument qui, à l'aide de certains verres, fait voir différents objets grossis sur une toile ou sur une muraille blanche. On lui donne le nom de *magique*, parce que les ignorants sont tentés d'y voir un effet de la *magie*, art prétendu de produire des phénomènes contraires à l'ordre de la nature. — [4] Voir n° 210, note 1. — [5] Le saut qu'exécutent les danseurs de corde, quand leur corps fait un tour entier en l'air. — [6] Dans la position verticale, qui est celle du fil à plomb. — [7] Jusqu'au bout, c'est-à-dire qu'il exécute tous les mouvements de l'exercice. — [8] A la manière prussienne, avec une grande précision. — [9] Préparer l'auditoire aux merveilles qu'il va étaler devant lui. — [10] *Gloire*. Toute la lumière qu'il projette et dont il

Voici présentement la lune; et puis l'histoire
D'Adam, d'Ève et des animaux...
Voyez, messieurs, comme ils sont beaux!
Voyez la naissance du monde;
Voyez... » Les spectateurs dans une nuit profonde,
Écarquillaient [11] leurs yeux et ne pouvaient rien voir;
L'appartement, le mur, tout était noir.
« Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles
Dont il étourdit nos oreilles,
Le fait est que je ne vois rien.
— Ni moi non plus, disait un chien.
— Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose,
Mais je ne sais pour quelle cause,
Je ne distingue pas très bien. »
Pendant tous ces discours, le Cicéron [12] moderne
Parlait éloquemment et ne se lassait point.
Il n'avait oublié qu'un point :
C'était d'éclairer sa lanterne [13]. FLORIAN.

219. — La Carpe et les Carpillons.

« Prenez garde, mes fils, côtoyez moins le bord,
Suivez le fond de la rivière;
Craignez la ligne meurtrière,
Ou l'épervier plus dangereux encor. »
C'est ainsi que parlait une carpe de Seine [1]
A de jeunes poissons qui l'écoutaient à peine.
C'était au mois d'avril : les neiges, les glaçons,
Fondus par les zéphyrs [2], descendaient des montagnes;
Le fleuve enflé par eux s'élève à gros bouillons,
Et déborde dans les campagnes.
« Ah! ah! criaient les carpillons,
Qu'en dis-tu, carpe radoteuse?
Crains-tu pour nous les hameçons?
Nous voilà citoyens de la mer orageuse;
Regarde : on ne voit plus que les eaux et le ciel,
Les arbres sont cachés sous l'onde,
Nous sommes les maîtres du monde;
C'est le déluge universel.

est entouré. C'est une signification analogue à celle du mot *gloire* employé pour désigner le cercle de lumière que les peintres mettent autour de la tête des saints. — [11] Ouvraient démesurément. — [12] Comparaison ironique. Cicéron est le plus illustre des orateurs romains (107-44 av. J.-C.). — [13] Cette fable a donné naissance à une locution proverbiale : oublier d'allumer la lanterne, c'est-à-dire oublier de faire ce qui est nécessaire pour que l'on comprenne.

[1] Fleuve de France qui arrose Paris et va se jeter dans la Manche. — [2] On écrit *zéphyr* ou *zéphire*. Ce

— Ne croyez pas cela, répond la vieille mère;
Pour que l'eau se retire il ne faut qu'un instant;
Ne vous éloignez point, et, de peur d'accident,
Suivez, suivez toujours le fond de la rivière.
— Bah! disent les poissons, tu répètes toujours
Mêmes discours.
Adieu, nous allons voir notre nouveau domaine. »
Parlant ainsi, nos étourdis
Sortent tous du lit de la Seine,
Et s'en vont dans les eaux qui couvrent le pays.
Qu'arriva-t-il? Les eaux se retirèrent,
Et les carpillons demeurèrent;
Bientôt ils furent pris
Et frits.

Pourquoi quittaient-ils la rivière?
Pourquoi? je le sais trop, hélas!
C'est qu'on se croit toujours plus sage que sa mère.
C'est qu'on veut sortir de sa sphère [3],
C'est que.... c'est que.... Je ne finirais pas.

FLORIAN.

220. — Le Loup et le Chien.

Un loup n'avait que les os et la peau [1],
Tant les chiens faisaient bonne garde :
Ce loup rencontre un dogue aussi puissant [2] que beau,
Gras, poli [3], qui s'était fourvoyé [4] par mégarde.
L'attaquer, le mettre en quartiers [5],
Sire loup l'eût fait volontiers :
Mais il fallait livrer bataille;
Et le mâtin [6] était de taille
A se défendre hardiment.
Le loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint [7], qu'il admire;

mot signifie vent d'ouest; puis, en général, toute espèce de vent doux et agréable. — [3] *Sortir de sa sphère*, c'est vouloir s'élever au-dessus de sa condition, de son état. Une sphère est un corps solide de forme ronde; le mot sphère se dit ensuite de l'espace dans lequel un corps peut agir hors de soi et, au figuré, des limites dans lesquelles l'action d'un homme se trouve restreinte.

[1] Hyperbole familière, pour dire : était d'une maigreur excessive. — [2] Gros, robuste. Voir *Le Lion et le Moucheron* : « Un bœuf est plus *puissant* que toi. » — [3] C'est un mot technique : l'un des signes de la bonne santé, chez les chevaux, par exemple, et surtout chez les chiens, c'est le *poli* de la peau, ainsi que la douceur et le moelleux des poils. (LOUANDRE.) — [4] *Fourvoyé*, qui s'est égaré, trompé de chemin, vient de *for* et *voie*. *Fors* s'employait pour *hors*. On connaît ce mot de François Ier : « Tout est perdu, *fors* l'honneur. » (AIMÉ-MARTIN.) — [5] Mettre en pièces. — [6] *Mâtin*. Bien que le dogue et le mâtin soient des chiens de race différente, La Fontaine s'est servi de ces deux noms indistinctement pour désigner un gros chien de garde. — [7] *Embonpoint*. Réunion en un mot de *en bon point*, c'est-à-dire en bon état. (AUG. SCHELER.) —

« Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
D'être aussi gras que moi, lui repartit le chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres [8], hères [9], et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
Car, quoi! rien d'assuré! point de franche lippée [10]!
Tout à la pointe de l'épée!
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin. »
Le loup reprit : « Que me faudra-t-il faire?
— Presque rien, dit le chien : donner la chasse aux gens
Portants [11] bâtons, et mendiants;
Flatter ceux du logis, à son maître complaire;
Moyennant quoi votre salaire
Sera force reliefs [12] de toutes les façons,
Os de poulets, os de pigeons;
Sans parler de mainte caresse. »
Le loup déjà se forge une félicité
Qui le fait pleurer de tendresse.
Chemin faisant, il vit le cou du chien pelé.
« Qu'est-ce là? lui dit-il. — Rien. — Quoi! rien! — Peu de chose!
— Mais encor? — Le collier dont [13] je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être [14] la cause.
— Attaché! dit le loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez? — Pas toujours; mais qu'importe?
— Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor [15]. »
Cela dit, maître loup s'enfuit, et court encor [16]. LA FONTAINE.

[8] *Cancre.* Écrevisse; au figuré, il se dit de celui qui n'avance à rien, un misérable. — [9] *Hère.* Ce mot ne s'emploie guère sans l'adjectif : *pauvre hère.* Cependant l'habitude où nous sommes de lui entendre donner cette unique acception nous a familiarisés avec le sens qu'il a ici. (NODIER.) Du reste, l'ellipse de *pauvre* s'explique ici aisément par ce qui suit : *pauvres* diables. (LORIN.) — [10] *Lippée,* du saxon *lip,* lèvre : c'est ce que les lèvres peuvent saisir. (GUILLON.) *Une franche lippée* est une expression familière pour désigner un morceau que l'on attrape sans qu'il en coûte rien. (LORIN.) — [11] Cet accord du participe présent, qui formerait une faute grammaticale aujourd'hui, n'en n'était pas une du temps de La Fontaine. Molière, Boileau et Racine en offrent de nombreux exemples. Ce ne fut qu'en 1679 que l'Académie se détermina à ne plus décliner le participe. (WALCKENAER.) — [12] *Reliefs.* Restes de repas, mets que l'on *relève* de dessus la table. — [13] *Dont.* Par lequel, au moyen duquel. — [14] *Peut-être* fait une plaisante réticence. Le chien n'a pas de doute sur la cause de son accident, mais l'aveu l'embarrasse. — [15] Ce mot ne doit pas être pris au propre. Le trésor d'un loup serait un troupeau de brebis. Phèdre est moins vrai, quand il lui fait refuser un royaume. (AIMÉ-MARTIN.) — Cette pensée nous rappelle deux jolis vers d'une fable du baron de Stassart :

Quand on n'a plus sa liberté,
Il importe fort peu si la cage est dorée.

[16] Hyperbole pleine de gaieté, qui a doté notre langue d'une phrase faite. (GUILLON.) — Quand le fabuliste nous dit que *le loup court encore,* il n'entend pas parler du loup de cette fable, mais de l'espèce en général ou plutôt de ceux dont le loup est ici le type, la personnification.

221. — La Mort et le Bûcheonr.

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée [1],
Sous le faix [2] du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants [3],
Et tâchait de gagner sa chaumine [4] enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos :
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le créancier, et la corvée [5],
Lui font d'un malheureux la peinture achevée
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
« C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois; tu ne tarderas guère [6]. »

Le trépas [7] vient tout guérir;
Mais ne bougeons d'où nous sommes :
Plutôt souffrir que mourir [8],
C'est la devise des hommes.

LA FONTAINE.

222. — Les deux Mulets.

Deux mulets cheminaient [1] l'un d'avoine chargé,
L'autre portant l'argent de la gabelle [2].
Celui-ci, glorieux [3] d'une charge si belle,

[1] *Ramée.* Branches coupées avec leurs touffes vertes. — [2] *Faix.* Charge sous laquelle on plie. — [3] Vers plein d'harmonie. Tout ce début est admirable. (AIMÉ-MARTIN.) L'image fait la beauté de ce vers. — [4] *Chaumine.* Petite chaumière. Ce mot convient mieux au style naïf de la fable. — [5] *Corvée,* du latin *curvatus,* courbé; parce que c'est le corps courbé que les *corvéables* travaillent à la terre. On entend par *corvée* les journées de travail que les seigneurs avaient le droit d'imposer à leurs vassaux. Cet impôt, l'un des plus vexatoires pour les pauvres gens qui n'avaient que leurs bras pour vivre, fut aboli par Louis XVI. — [6] *Tu ne tarderas guère.* Il y a dans cet hémistiche une certaine obscurité. La Fontaine a-t-il voulu dire : « tu ne perdras rien à me laisser vivre, car tu ne tarderas guère *à revenir* (sous-entendu); » ou bien : « si tu m'aides, tu auras bientôt fait de recharger mon bois? » Les avis sont partagés entre ces deux sens. (LOUANDRE.) Il nous semble que l'hésitation est impossible, quand on rattache cette réflexion à ce qui précède. Il est évident que le bûcheron écarte toute idée de mort, quand il dit : « *C'est afin de m'aider...* » *Tu ne tarderas guère* veut donc dire : le petit service que je te demande ne te retardera pas longtemps. — [7] Voir nº 212, note 1. — [8] Sénèque lui-même a dit : « Invoquer la mort, c'est mentir. » Et Molière : « Le plus grand faible des hommes est l'amour qu'ils ont pour la vie. »

[1] *Cheminer.* Faire du chemin, surtout en ce sens que le chemin est long, pénible, ou qu'on le parcourt lentement. (LITTRÉ.) — [2] *Gabelle.* Anciennement, l'impôt sur le sel. *Gabelle* est tiré de *gabe,* mot allemand qui signifie *tribut.* (GERUZEZ.) — [3] Être *glorieux* de quelque chose, s'en faire honneur, en tirer vanité. —

N'eût voulu pour beaucoup en être soulagé.
Il marchait d'un pas relevé,
Et faisait sonner sa sonnette ;
Quand l'ennemi se présentant,
Comme il en voulait à l'argent,
Sur le mulet du fisc [4] une troupe se jette [5],
Le saisit au frein [6], et l'arrête.
Le mulet, en se défendant,
Se sent percer de coups ; il gémit, il soupire.
« Est-ce donc là, dit-il, ce qu'on m'avait promis?
Ce mulet qui me suit du danger se retire ;
Et moi, j'y tombe, et je péris !
— Ami, lui dit son camarade,
Il n'est pas toujours bon d'avoir un haut emploi :
Si tu n'avais servi qu'un meunier, comme moi [7],
Tu ne serais pas si malade. »

LA FONTAINE.

223. — *Le Lion et l'Ane chassants* [1].

Le roi des animaux se mit un jour en tête [2]
De giboyer [3] : il célébrait sa fête.
Le gibier du lion, ce ne sont pas moineaux,
Mais beaux et bons sangliers [4], daims et cerfs bons et beaux.
Pour réussir dans cette affaire,
Il se servit du ministère [5]
De l'âne à la voix de Stentor [6].
L'âne à messer [7] lion fit office [8] de cor.
Le lion le posta, le couvrit de ramée [9].
Lui commanda de braire, assuré qu'à ce son
Les moins intimidés fuiraient de leur maison.
Leur troupe n'était pas [10] encore accoutumée [11]

[4] *Fisc.* Le trésor du prince ; les finances de l'État ; du latin *fiscus*, fisc, petit panier dans lequel les collecteurs d'impôts mettaient l'argent. (LITTRÉ.) — [5] Les vers 7-9 présentent une construction embarrassée, à cause des mots *l'ennemi, il, une troupe*, qui tous désignent les mêmes individus. — [6] Voir n° 210, note 5. — [7] Si tu n'avais, comme moi, servi qu'un meunier. L'inversion n'est pas heureuse.

[1] Aujourd'hui il faudrait *chassant*. — [2] Ces mots nous présentent comme un fait exceptionnel, une chose bien ordinaire, une fantaisie qui devait être bien fréquente chez le lion. Il était inutile aussi de supposer que c'était à l'occasion de sa fête. — [3] Terme familier : chasser, prendre du gibier. — [4] *Sanglier* est ici de deux syllabes, selon l'usage le plus fréquent de ce temps. (WALCKENAER.) Aujourd'hui ce mot est de trois syllabes. — [5] De l'entremise. — [6] *Stentor*. Nom d'un guerrier grec au siège de Troie, dont la voix était si éclatante qu'elle faisait plus de bruit que celle de cinquante hommes. Fig. et familièrement : une voix de stentor, une voix retentissante. (LITTRÉ.) — [7] *Messer*. Vieux mot qui signifie *messire* et qui n'a guère été d'usage que dans le style familier et badin. — [8] *Fit office de*. Tint lieu de. — [9] Voir n° 221, note 1. — [10] Ce vers n'a pas de césure, la sixième syllabe *pas* n'ayant point d'accent tonique. — [11] Détail invraisemblable. D'ailleurs la donnée principale de la fable l'est également : le lion, pour chasser, ne se sert pas du ministère

A la tempête [12] de sa voix;
L'air en retentissait d'un bruit épouvantable;
La frayeur saisissait les hôtes de ces bois;
Tous fuyaient, tous tombaient au [13] piège inévitable
Où les attendait le lion.
« N'ai-je pas bien servi dans cette occasion?
Dit l'âne, en se donnant tout l'honneur de la chasse.
— Oui, reprit le lion, c'est bravement [14] crié:
Si je ne connaissais ta personne et ta race,
J'en serais moi-même effrayé. »
L'âne, s'il eût osé, se fût mis en colère,
Encor [15] qu'on le raillât avec juste raison;
Car qui pourrait souffrir un âne fanfaron [16]?
Ce n'est pas là leur [17] caractère. LA FONTAINE.

224. — Le Nid d'hirondelles.

Possesseur d'un nid d'hirondelles,
Un enfant gâté
Veut leur donner la liberté,
Et les pauvres petits ont à peine des ailes.
« Soyez libres, dit-il; tout l'est dans l'univers. »
Et la nichée est dans les airs [1].
Chaque oisillon, enchanté de lui-même,
Encouragé par un premier essor [2],
En essaye un second, et, reprenant encor,
Fait, hélas! naufrage [3] au troisième.
L'un s'écrase en tombant, un autre meurt de faim,
L'autre [4] est croqué par le chat du voisin:
Tant qu'à la fin, de la couvée
Aucune tête n'est sauvée.
Laissons faire le temps: tout arrive à son point [5].

de l'âne. — [12] *Tempête* signifie ici grand fracas. Hyperbole. — [13] *Tomber au piège. A* est employé par licence pour *dans*. — [14] *Bravement* a un double sens qui rend plus piquante l'ironie du lion. Dans le vieux langage, si bien connu de La Fontaine, il signifiait *de belle manière*. Le sens de courage est de date plus moderne. (GERUZEZ.) Wallon, *brâmen*, beaucoup. — [15] *Encor*. Licence d'orthographe pour *encore*. On trouve aussi quelquefois *encores* dans les poètes du XII[e] siècle. *Encore que*, pour *quoique*. Quelques grammairiens sévères ont voulu bannir cette locution de notre langue. Il serait bon de la conserver. (LORIN.) — [16] *Fanfaron*. Qui sonne la fanfare sur lui-même, qui exagère sa bravoure, qui fait parade de courage sans en avoir. — [17] *Leur*. Syllepse : *leur* ne se rapporte pas à *un âne*, qui est exprimé dans la phrase, mais à l'espèce, *les ânes*.

[1] Les petits de l'hirondelle ont une telle hâte de profiter de la liberté qui leur est donnée qu'ils s'élancent aussitôt dans les airs. Ce mouvement est si rapide que l'auteur le présente tout de suite comme déjà réalisé. — [2] Se dit proprement du mouvement de l'oiseau qui s'élance pour prendre son vol. — [3] *Faire naufrage* est ici pris au figuré dans le sens de *périr*. — [4] Quand il s'agit de plus de deux objets, on dit *l'un..., un autre..., un autre...* ou bien *l'un..., l'autre..., l'autre....* Les deux constructions sont ici mélangées. — [5] A son heure. —

L'à-propos [6] est une science
Que les hommes n'entendent point.
On perd son avenir par trop d'impatience.
Sur un pareil sujet je crains de trop parler ;
Un mot en dira plus que cent mille volumes :
Les oiseaux sont faits pour voler,
Mais attendez qu'ils aient des plumes. VIENNET.

225. — *L'Aveugle et le Paralytique* [1].

Aidons-nous mutuellement,
La charge des malheurs en sera plus légère :
Le bien que l'on fait à son frère [2],
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement.
Confucius [3] l'a dit : suivons tous sa doctrine.
Pour la persuader aux peuples de la Chine,
Il leur contait le trait suivant :

Dans une ville de l'Asie
Il existait deux malheureux,
L'un perclus [4], l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.
Ils demandaient au Ciel de terminer leur vie ;
Mais leurs vœux étaient superflus :
Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,
Couché sur un grabat dans la place publique,
Souffrait sans être plaint : il en souffrait bien plus.
L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,
Était sans guide, sans soutien,
Sans avoir même un pauvre chien
Pour l'aimer et pour le conduire.
Un certain jour il arriva
Que l'aveugle à tâtons, au détour d'une rue,
Près du malade se trouva ;
Il entendit ses cris, son âme en fut émue.
Il n'est tels [5] que les malheureux
Pour se plaindre les uns les autres.
« J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres ;
Unissons-les, mon frère ; ils seront moins affreux.

[6] *A-propos*, pris substantivement, s'écrit avec un trait d'union. Il désigne le talent de faire chaque chose à son heure.

[1] *Paralytique*. Atteint de paralysie, diminution ou privation du sentiment et du mouvement volontaire. — [2] A son semblable. — [3] Le plus célèbre philosophe de la Chine, (551-479 avant l'ère chrétienne). Son nom véritable est Khoung-fou-tseu. — [4] *Perclus*. Qui ne peut exécuter aucun mouvement soit d'un membre, soit de tout le corps. — [5] Il n'y a pas de gens tels que etc. —

— Hélas ! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
Que je ne puis faire un seul pas ;
Vous-même vous n'y voyez pas [6] :
A quoi nous servirait d'unir notre misère ?
— A quoi ! répond l'aveugle ; écoutez : à nous deux
Nous possédons le bien à chacun nécessaire ;
J'ai des jambes, et vous des yeux ;
Moi, je vais vous porter ; vous, vous serez mon guide ;
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés ;
Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi. » FLORIAN

226. — Le Grillon.

Un pauvre petit grillon
Caché dans l'herbe fleurie
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.
L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs ;
L'azur [1], le pourpre [2] et l'or éclataient sur ses ailes ;
Jeune, beau, petit-maître [3], il court de fleurs en fleurs,
Prenant et quittant les plus belles.
« Ah ! » disait le grillon, « que son sort et le mien
Sont différents ! Dame [4] nature
Pour lui fit tout, et pour moi, rien.
Je n'ai point de talent, encor moins de figure [5] ;
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici bas :
Autant vaudrait n'exister pas ! »
Comme il parlait, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfants :
Aussitôt les voilà courants [6]
Après ce papillon, dont ils ont tous envie.
Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper :
L'insecte vainement cherche à leur échapper,

[6] Gallicisme, pour : vous ne voyez pas.

[1] Bleu clair. — [2] *La pourpre* est une matière colorante d'un rouge foncé et *le pourpre* est la couleur même. — [3] *Petits-maîtres*. Nom qui fut donné, durant la Fronde, aux membres d'un parti à la tête duquel se placèrent Condé, le prince de Conti et le duc de Longueville ; on les appelait petits-maîtres, parce qu'ils voulaient être les maîtres de l'État. On applique aujourd'hui ce nom à la jeunesse avantageuse et mal élevée. (VOLT. *Louis XIV.*) Fig. et familièrement, *petit-maître*, jeune homme qui a de la recherche dans sa parure et un ton avantageux. — [4] Mot d'un usage fréquent chez les fabulistes. La nature est ici personnifiée. — [5] *Avoir de la figure*. Avoir une figure qui se fait remarquer. On dit dans le même sens *faire figure*, être dans une situation avantageuse, paraître beaucoup. — [6] Voir n° 220, note 11, et *Gramm.*, n° 517.

Il devient bientôt leur conquête.
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps ;
Un troisième survient et le prend par la tête ;
Il ne fallait pas tant d'efforts
Pour déchirer la pauvre bête.
« Oh ! oh ! dit le grillon, je ne suis plus fâché ;
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde !
Pour vivre heureux, vivons caché. » FLORIAN.

227. — Le Parricide [1].

Un fils avait tué son père.
Ce crime affreux n'arrive guère
Chez les tigres, les ours ; mais l'homme le commet.
Ce parricide eut l'art de cacher son forfait ;
Nul ne le soupçonna : farouche et solitaire,
Il fuyait les humains [2] et vivait dans les bois,
Espérant échapper aux remords comme aux lois.
Certain jour on le vit détruire, à coups de pierre,
Un malheureux nid de moineaux.
« Eh ! que vous ont fait ces oiseaux ?
Lui demande un passant ; pourquoi tant de colère ?
— Ce qu'ils m'ont fait ? répond le criminel :
Ces oisillons menteurs, que confonde le Ciel,
Me reprochent d'avoir assassiné mon père. »
Le passant le regarde : il se trouble, il pâlit,
Sur son front son crime se lit :
Conduit devant le juge, il l'avoue et l'expie.

O des vertus dernière amie [3],
Toi qu'on voudrait en vain éviter ou tromper,
Conscience terrible, on ne peut t'échapper ! FLORIAN.

228. — Les Enfants et les Perdreaux.

Deux enfants d'un fermier, gentils, espiègles, beaux,
Mais un peu gâtés par leur père,
Cherchant des nids dans leur enclos [1],
Trouvèrent de petits perdreaux

[1] Celui qui tue son père, sa mère, ou quelqu'un de ses ascendants, et, dans un sens plus général, celui qui tue un de ses proches parents. Ce mot vient de *pater*, père et *cædere*, tuer — [2] *Les humains*, pour *les hommes*, dans le style élevé et poétique. — [3] Amie qui n'abandonne jamais l'homme vertueux.
[1] Espace formé par des murs ou des haies ; *in*, dans, et *claudere*, fermer. —

Qui voletaient après [2] leur mère.
Vous jugez de leur joie, et comment mes bambins
A la troupe qui s'éparpille
Vont partout couper [3] les chemins,
Et n'ont pas assez de leurs mains
Pour prendre la pauvre famille.
La perdrix, traînant l'aile, appelant ses petits,
Tourne en vain, voltige, s'approche;
Déjà mes jeunes étourdis
Ont toute sa couvée en poche.
Ils veulent partager, comme de bons amis;
Chacun en garde six, il en reste un treizième :
L'aîné le veut, l'autre le veut aussi.
— Tirons au doigt mouillé [4]. — Parbleu ! non. — Parbleu ! si.
— Cède, ou bien tu verras [5]. — Mais tu verras toi-même. »
De propos en propos, l'aîné, peu patient,
Jette à la tête de son frère
Le perdreau disputé. Le cadet, en colère,
D'un des siens riposte [6] à l'instant.
L'aîné recommence d'autant [7];
Et ce jeu qui leur plaît couvre autour d'eux la terre
De pauvres perdreaux palpitants.
Le fermier, qui passait en revenant des champs,
Voit ce spectacle sanguinaire,
Accourt, et dit à ses enfants :
« Comment donc ! petits rois [8], vos discordes cruelles
Font que tant d'innocents expirent sous vos coups !
De quel droit, s'il vous plaît, dans vos tristes querelles
Faut-il que l'on meure pour vous ? » FLORIAN.

229. — *La Sincérité.*

Soyez sincère et ne mentez jamais.
Ce texte aurait besoin d'un fort long commentaire [1].
En attendant qu'on s'avise d'en faire,
Je veux vous répéter un mot de Desmarais [2].

[2] Vers, dans la direction de. — [3] *Couper le chemin à quelqu'un.* Le lui barrer. — [4] *Doigt mouillé.* Manière entre enfants de décider certains litiges, et où un d'eux, après avoir mouillé un de ses doigts, les présente tous à ses camarades pour qu'ils en choisissent un; celui qui prend le doigt mouillé gagne ou perd, suivant ce qui a été convenu. (LITTRÉ.) — [5] Prov. et par menace : je lui ferai bien voir à qui il a affaire. (ACAD.) — [6] *Riposter.* Répondre vivement et ensuite répondre à une attaque par une attaque semblable, rendre la pareille. — [7] De la même manière. — [8] Florian compare ironiquement ses deux héros à des rois qui se font la guerre au détriment de leurs sujets.

[1] On donne le nom de *texte* aux propres paroles d'un auteur ou à une maxime quelconque, et on appelle *commentaire* les explications qu'on donne au sujet du texte. — [2] L'abbé Régnier *Desmarais.* Littérateur.

Pour être utile à certain homme en place [3],
On désirait qu'en sa faveur
Il mentît quelque peu. C'était un grand seigneur,
Et notre abbé pouvait encourir sa disgrâce;
Mais de la vérité se faisant une loi,
Dont peut-être il allait devenir la victime,
Il répondit, fier de sa propre estime :
« J'aime mieux me brouiller avec lui qu'avec moi [4]. » ROUVEROY

230. — *La Locomotive et le Cheval.*

Un cheval vit, un jour, sur un chemin de fer,
Une locomotive, à la gueule enflammée,
Aux mobiles ressorts, aux longs flots de fumée.
« En vain, s'écria-t-il, ô fille de l'enfer [1],
En vain tu voudrais nuire à notre renommée.
Une palme [2] immortelle est promise à nos fronts;
Et toi, sous le hangar, honteuse et délaissée,
Tu pleureras ta gloire en naissant éclipsée [3].
De vitesse avec moi veux-tu lutter? — Luttons!
Dit la machine : enfin ta vanité me lasse. »
Elle roule, elle roule, et dévore l'espace;
Il galope, il galope, et d'un sabot [4] léger
Il soulève le sable et vole dans la plaine.
Mais il se berce, hélas! d'un espoir mensonger :
Inondé de sueur, épuisé, hors d'haleine,
Bientôt l'imprudent tombe et termine ses jours.
Et que fait sa rivale?... Elle roule toujours.

La routine [5] au progrès veut disputer l'empire;
Le progrès toujours marche, et la routine expire.

LACHAMBEAUDIE (1806-1873).

231. — *Le Trône de Neige.*

Qui n'aime à voir folâtrer des enfants?
On se croit de leur âge : ô douce jouissance

mort en 1713, à qui on doit la première édition du Dictionnaire de l'Académie française. — [3] Un homme qui occupe un emploi important. — [4] Avec ma conscience; c'est-à-dire : que de devoir me reprocher à moi-même le service qu'on réclame de moi.

[1] Le cheval jette une sorte de malédiction sur la locomotive en ne voyant dans le feu qui la fait mouvoir qu'un produit du feu de l'enfer. — [2] *Palme.* Branche de palmier. Le palmier, comme le laurier, est un symbole de triomphe. *Une palme immortelle* est une gloire qui ne passera pas. — [3] *Éclipser.* Intercepter la lumière d'un astre; puis, en général, obscurcir, effacer. — [4] Enveloppe cornée qui protège les pieds du cheval. — [5] *Routine.* Manière de faire consacrée par un long usage. *Routine* est un diminutif de *route.* C'est proprement une petite route qu'on prend, toujours la même, par habitude.

De pouvoir quelquefois se rappeler ce temps
Si regretté, bien qu'il ait ses tourments!
Un rien suffit pour amuser l'enfance;
Mais dans ses jeux, plus qu'on ne pense,
S'introduisent déjà les passions des grands.
Un jour, échappés du collège,
Des écoliers de douze à quatorze ans [1],
Aperçurent un tas de neige.
Le plus âgé, qu'on avait nommé roi,
Dit que de son pouvoir il en faisait le siège,
Le trône enfin; et le cortège
Donne à ce vœu force de loi [2].
Le trône était froid comme glace;
N'importe, avec plaisir s'y place
Cette éphémère [3] majesté.
On s'enivre de la puissance ....
Peut-on impunément avoir l'autorité?
Chez notre prince, l'insolence
Surpasse encore la dureté :
Des malheureux sujets la moindre négligence
Est réprimée avec sévérité.
De Tarquin le Superbe [4] il avait l'arrogance,
Et de Néron [5], plus tard, suivant toute apparence,
Il aurait eu la cruauté.
Pourtant le soleil le dérange :
Le trône, qui se fond d'une manière étrange,
Avant la fin du jour s'abat ....
Bientôt l'orgueilleux potentat
Se voit au milieu de la fange.

Redoutez un destin pareil,
Vous que la fortune protège;
Vous êtes sur un tas de neige ....
Gare [6] le rayon du soleil!

DE STASSART.

232. — *Une Soirée chez la Perruche.*

Dame perruche [1] un soir recevait compagnie :
Le cercle était nombreux, quoique à ses visiteurs

[1] VAR. « D'onze à douze ans » ; mais l'*e* de *le* ne peut pas s'élider devant *onze*, bien qu'on l'élide quelquefois dans la conversation. Le poète a corrigé ce passage. Le texte que nous donnons est conforme à l'excellente édition des Œuvres complètes du baron de Stassart. Paris, Firmin Didot, 1855. — [2] Transforme par son approbation en une loi le désir du nouveau monarque. — [3] Qui ne dure qu'un jour. Employé comme substantif, ce mot désigne certains insectes qui naissent et meurent le même jour. — [4] *Tarquin le Superbe*, 7e et dernier roi de Rome (534-509 av. J.-C.), se distingua par sa violence. — [5] Voir nº 174, note 6. — [6] *Gare*, Interjection qui est proprement l'impératif du verbe *garer*.

[1] Voir nº 213, note 5.

Elle eût promis un concert d'amateurs,
Dont Dieu vous garde pour la vie [2]!
Un beau chardonneret devait y déployer
Les merveilles de son gosier.
C'était un protégé de madame la pie,
Jeune provincial débarqué fraîchement,
Et que déjà la calomnie
A la vieille bavarde adjugeait [3] pour amant.
Après un air chanté par la fauvette,
Et la romance du serin,
Le chardonneret vint enfin.
Ce n'était pas trop mal : une voix franche et nette,
De la méthode, un peu de goût;
Un amateur, comme on en voit partout.
Dame perruche entonna [4] la louange,
Et tout le cercle en jeta largement.
A madame la pie on en fit compliment.
« Charmant! divin! s'écriait la mésange
En minaudant [5] et coquetant [6].
Oui, disait le pinson, il chante comme un ange.
Son triomphe est certain, tout le monde en voudra.
S'il veut entrer à l'opéra [7],
Au prix où sont les voix [8], je lui prédis d'avance
Qu'on le payera plus cher qu'un maréchal [9] de France. »
Notre chardonneret, enivré, transporté,
Se prosterne en avant, s'incline de côté;
Et de peur d'éveiller l'envie,
Comprimant dans son cœur ses bonds de vanité,
Rassemble dans son œil, de plaisir humecté,
Tout ce qu'il a de modestie.
Il craint enfin d'étouffer de bonheur,
Prend congé de son auditoire,
S'échappe avec la pie, et, savourant sa gloire,
Se pavane [10] en triomphateur.
Mais que le pauvre sot aurait baissé la tête,
S'il avait entendu les brocards [11] et les ris

— [2] Remarque maligne par laquelle l'auteur insinue que les concerts d'amateurs sont un supplice pour ceux qui y assistent. — [3] *Adjuger* se dit proprement de ce qui est déclaré par un jugement. Dans un sens plus général, il signifie *attribuer*. — [4] *Entonner*. Chanter le commencement d'un air; se mettre à chanter. — [5] *Minauder*. Faire certaines mines pour paraître agréable Étym. *mine*, par l'intermédiaire d'un adjectif fictif *minaud*. (Littré.) — [6] *Coqueter*. Faire des coquetteries. — [7] *Opéra*. Poème lyrique composé de paroles, de chant et de danse. Ce mot désigne ensuite le théâtre où on représente l'opéra. — [8] Au prix où sont les chanteurs. Allusion aux appointements élevés qu'on donne sur les grandes scènes aux artistes de mérite. — [9] Les maréchaux de France sont les plus hauts dignitaires de l'armée française depuis la suppression de la dignité de connétable de France, qui eut lieu en 1626. — [10] *Se pavaner* se dit proprement du paon (*pavo*) qui fait la roue. — [11] *Brocards*. Ce mot a désigné d'abord les sentences de droit con-

Dont la perruche et ses amis
Avaient salué sa retraite!
« Quelle voix! disait-on, quel pitoyable accent!
Et cela [12] se croit du talent!
Avez-vous vu sa bonhomie?
Comme il croyait à notre enchantement!
Oh! c'est un renfort excellent
Pour les orgues de Barbarie [13] ».

Souvenez-vous de mon chardonneret,
Poètes de salons, et vous, grands virtuoses [14],
Qui sur quelques bravos rêvez d'apothéoses [15].
Mais à cet accident quel homme n'est sujet?
Si de nous, devant nous, le monde dit merveille,
Pour bien savoir ce qu'il en est,
Il faudrait, en sortant, y laisser une oreille.

VIENNET.

233. — *Les Grenouilles qui demandent un Roi.*

Les grenouilles, se lassant
De l'état démocratique [1],
Par leurs clameurs firent tant
Que Jupin [2] les soumit au pouvoir monarchique [3].
Il leur tomba du ciel un roi tout pacifique :
Ce roi fit toutefois un tel bruit en tombant,
Que la gent [4] marécageuse,
Gent fort sotte et fort peureuse,
S'alla cacher sous les eaux,
Dans les joncs, dans les roseaux,
Dans les trous du marécage,
Sans oser de longtemps [5] regarder au visage
Celui qu'elles croyaient être un géant nouveau.
Or, c'était un soliveau [6],
De qui la gravité fit peur à la première
Qui, de le voir s'aventurant [7],

tenues dans un ouvrage de Burchard, évêque de Worms. Dans un sens ironique, on appelle aujourd'hui *brocards* des paroles mordantes. — [12] Voir *Gramm.*, nº 727. — [13] Orgue de *Barbarie* est une corruption pour orgue de Barberi, fabricant de Modène. (LITTRÉ.) — [14] *Virtuose*. Artiste d'un grand talent. Ce mot est employé ici dans un sens ironique. — [15] L'apothéose consiste proprement à mettre quelqu'un au rang des dieux, ainsi que cela se faisait, par exemple, pour les empereurs romains. Dans un sens plus général, ce mot désigne toute espèce d'honneurs extraordinaires.

[1] La démocratie est un gouvernement dans lequel la souveraineté est exercée par le peuple. — [2] Ancienne forme, aujourd'hui familière, du nom de Jupiter. — [3] La monarchie est un gouvernement à la tête duquel il n'y a qu'un seul chef, un roi, un empereur, etc. — [4] Voir nº 19, note 4. — [5] Pendant longtemps. — [6] *Soliveau*. Diminutif de *solive*, pièce de bois qui soutient les planchers. Le rôle que La Fontaine fait jouer ici au soliveau est devenu proverbial, et ce mot signifie souvent homme sans autorité. — [7] On dit *s'aventurer* à et *s'aven-*

Osa bien quitter sa tannière [8].
Elle approcha, mais en tremblant.
Une autre la suivit, une autre en fit autant.
Il en vint une fourmilière ;
Et leur troupe à la fin se rendit familière
Jusqu'à sauter sur l'épaule du roi.
Le bon sire le souffre, et se tient toujours coi [9].
Jupin en a bientôt la cervelle rompue [10] :
« Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue! »
Le monarque des dieux leur envoie une grue,
Qui les croque, qui les tue,
Qui les gobe à son plaisir;
Et grenouilles de [11] se plaindre.
Et Jupin de leur dire : « Eh quoi! votre désir
A ses lois croit-il nous [12] astreindre?
Vous avez [13] dû premièrement
Garder votre gouvernement;
Mais, ne l'ayant pas fait, il vous devait suffire [14]
Que votre premier roi fût débonnaire et doux :
De celui-ci contentez-vous,
De peur d'en rencontrer un pire. »

La Fontaine.

234. — *Le Cochet, le Chat et le Souriceau.*

Un souriceau tout jeune, et qui n'avait rien vu,
Fut presque pris au dépourvu [1].
Voici comme il conta l'aventure à sa mère :
« J'avais franchi les monts qui bornent cet État,
Et trottais comme un jeune rat
Qui cherche à se donner carrière [2],
Lorsque deux animaux m'ont arrêté [3] les yeux :
L'un doux, bénin et gracieux,
Et l'autre turbulent et plein d'inquiétude ;
Il a la voix perçante et rude,
Sur la tête un morceau de chair,

turer de. — [8] On appelle *tannière* la caverne où les bêtes sauvages se retirent. Ce mot a perdu ici son sens primitif et signifie tout simplement refuge. — [9] *Coi.* Tranquille. Vient du latin *quietus*, qui a le même sens. — [10] On dit *rompre la tête, les oreilles, la cervelle,* dans le sens d'importuner. — [11] Voir *Gramm.*, n° 769, Rem. — [12] Les souverains emploient *nous* en parlant d'eux-mêmes. — [13] L'emploi de l'indicatif au lieu du conditionnel (*Vous auriez dû, si vous aviez été sages,* etc.) donne plus d'énergie au reproche que Jupiter adresse aux grenouilles. — [14] Même observation. Le sens est : Il vous aurait dû suffire (*si vous aviez bien compris vos intérêts*).

[1] *Pris au dépourvu,* c'est-à-dire sans moyen de s'échapper ni de se défendre. (Porchat.) — [2] *Se donner carrière.* S'ouvrir un champ libre. — [3] *M'ont arrêté les yeux,* pour : ont arrêté mes regards, est peu français.

Une sorte de bras [4] dont il s'élève en l'air
Comme pour prendre sa volée.
La queue en panache étalée. »
Or, c'était un cochet dont notre souriceau
Fit à sa mère le tableau
Comme d'un animal venu de l'Amérique [5].
« Il se battait, dit-il, les flancs avec ses bras,
Faisant tel bruit et tel fracas,
Que moi, qui, grâce aux dieux, de courage me pique,
En ai pris la fuite de peur,
Le maudissant de très bon cœur [6].
Sans lui j'aurais fait connaissance
Avec cet animal qui m'a semblé si doux :
Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.
Je le crois fort sympathisant [7]
Avec messieurs les rats; car il a des oreilles
En figure [8] aux nôtres pareilles.
Je l'allais aborder, quand, d'un son plein d'éclat,
L'autre m'a fait prendre la fuite.
— Mon fils, dit la souris, ce doucet [9] est un chat,
Qui, sous son minois [10] hypocrite,
Contre toute ta parenté
D'un malin vouloir [11] est porté.
L'autre animal, tout au contraire,
Bien éloigné de nous mal faire,
Servira quelque jour peut-être à nos repas.
Quant au chat, c'est sur nous qu'il fonde sa cuisine.
Garde-toi, tant que tu vivras,
De juger des gens [12] sur la mine. » LA FONTAINE.

235. — La Laitière et le Pot au lait.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre [1] à la ville.

(GERUZEZ.) — [4] *Dont.* Employé ici pour *par lequel*, au moyen duquel. — [5] L'Amérique était bien moins connue du temps de La Fontaine. Ce qui en venait alors semblait merveilleux. (PORCHAT.) — [6] *De bon cœur.* Sincèrement. — [7] *Sympathiser.* Avoir sympathie, convenance d'humeur. — [8] *Figure.* Forme extérieure d'un corps. C'est dans ce sens qu'on dit : la *figure* de la terre. — [9] *Doucet.* Diminutif de *doux*, pris substantivement. — [10] *Minois.* Visage, mine, avec un sens de plaisanterie ou de dénigrement. — [11] *Malin vouloir.* Intention maligne, intention de nuire. — [12] *Juger de.* Porter en bien ou en mal un jugement sur autrui.

[1] *Encombre*, s. m. Accident fâcheux qui empêche, qui fait échouer. (LITTRÉ.) Ce mot est familier. (ACAD.) La Fontaine dit ailleurs : « Cependant, devant qu'il fut nuit, il arriva nouvel *encombre* : un loup parut. —

Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.
Notre laitière ainsi troussée
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait; en employait l'argent;
Achetait un cent d'œufs; faisait triple couvée [2];
La chose allait à bien [3] par son soin diligent.
« Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison;
Le renard sera bien habile,
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;
Il était, quand je l'eus [4], de grosseur raisonnable :
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est [5], une vache et son veau,
Que je verrai sauter au milieu du troupeau? »
Perrette là-dessus saute aussi, transportée :
Le lait tombe; adieu veau, vache, cochon, couvée.
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri [6]
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue [7].
Le récit en farce [8] en fut fait;
On l'appela le Pot au lait.

Quel esprit ne bat la campagne [9]?
Qui ne fait châteaux en Espagne [10]?
Picrochole [11], Pyrrhus [12], la laitière, enfin tous,
Autant les sages que les fous.

. . . . . .

Quand je suis seul, je fais au plus brave un défi;

[2] *Courée* ne rime pas mieux ici avec *pensée* qu'avec *transportée*, au vers 22. — [3] *A bien*. A bonne issue, à bon résultat. — [4] *Quand je l'eus*. Cette transition du futur au passé est d'une vérité surprenante. Ce sont bien là les illusions de l'ambition et de l'espérance. Elles regardent comme fait tout ce qui les sépare du but. (Nodier.) — [5] « Dont *il* est », c.-à-d. le porc. De graves commentateurs s'y sont trompés et sont allés jusqu'à reprocher à La Fontaine d'avoir mis *il est* au singulier avec deux sujets de genre différent. — [6] *Marri*. Triste, fâché. Vieux mot. — [7] Quelques gens de goût ont blâmé avec raison la femme *en danger d'être battue*. (Chamfort.) Et pourquoi? Ce *danger* est le châtiment de sa folle ambition, et fait un triste et plaisant contraste avec la douce perspective du veau bondissant au milieu du troupeau. (Aimé-Martin.).— [8] *Farce*. Récit plaisant, petite comédie bouffonne. — [9] *Battre la campagne*. S'amuser à de vaines rêveries, à des imaginations qui n'ont rien de réel ni de possible. (Littré.) — [10] Expression proverbiale, qui signifie former des projets ou des entreprises chimériques. — [11] *Picrochole*. C'est le nom d'un prince acariâtre, ambitieux et visionnaire, dans Rabelais. (Guillon.) — [12] Dans le siège d'une ville, une femme dont Pyrrhus, roi d'Epire, allait tuer le fils, jeta sur lui une tuile qui le tua. Pyrrhus était grand capitaine, mais ambitieux, inquiet. —

Je m'écarte, [13] je vais détrôner le sophi [14];
On m'élit roi, mon peuple m'aime;
Les diadèmes vont sur ma tête pleuvant [15] :
Quelque accident fait-il que je rentre en moi-même,
Je suis Gros-Jean [16] comme devant [17]. LA FONTAINE.

236. — *Le Héron.*

Un jour, sur ses longs pieds, allait, je ne sais où,
Le héron au long bec emmanché d'un long cou [1] :
Il côtoyait une rivière.
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours;
Ma commère [2] la carpe y faisait mille tours
Avec le brochet son compère.
Le héron en eût fait aisément son profit :
Tous approchaient du bord, l'oiseau n'avait qu'à prendre.
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit :
Il vivait de régime [3], et mangeait à ses heures.
Après quelques moments l'appétit vint : l'oiseau,
S'approchant du bord, vit sur l'eau
Des tanches [4] qui sortaient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas; il s'attendait à mieux,
Et montrait un goût dédaigneux [5]
Comme le rat du bon Horace [6].
« Moi, des tanches! dit-il; moi, héron, que je fasse
Une si pauvre chère [7]! Et pour qui me prend-on? »
La tanche rebutée, il trouva du goujon.
« Du goujon! c'est bien là le dîner d'un héron!
J'ouvrirais pour si peu le bec! aux dieux ne plaise! »
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit : il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.

[13] *Je m'écarte.* Je fais un écart d'imagination (AUBERTIN.) — [14] *Sophi.* Titre que portait le roi de Perse au temps de Louis XIV. (LORIN.) — [15] *Vont pleuvant sur ma tête.* Cette locution est bien plus énergique que *pleuvent sur ma tête.* — [16] *Gros-Jean.* Expression burlesque, mise en usage par Rabelais pour désigner un homme sans conséquence, un homme de rien ; elle est ici d'autant plus plaisante que notre poète se nommait Jean (WALCKENAER.) — [17] *Devant* pour *avant, auparavant.*

[1] Voltaire critique ces deux vers comme d'un style ignoble et bas. Il me semble qu'ils ne sont que familiers, qu'ils mettent la chose sous les yeux, et que le mot *long* répété trois fois exprime merveilleusement la conformation extraordinaire du héron. (CHAMFORT.) — [2] Voir n° 193, note 10. — [3] *Vivre de régime.* Voir n° 193, note 12. — [4] *Tanche.* Poisson d'eau douce du genre de la carpe. — [5] *Goût.* Appétence des aliments, préférence dans le choix des aliments; *goût dédaigneux,* forme une bizarre association d'idées. — [6] Voir n° 193, note 14. — [7] *Chère.* Voir n° 2, note 5. —

Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accommodants, ce sont les plus habiles;
On hasarde de perdre en voulant trop gagner [8].
Gardez-vous de rien [9] dédaigner,
Surtout quand vous avez à peu près votre compte.
Bien des gens y sont pris. Ce n'est pas aux hérons
Que je parle : écoutez, humains, un autre conte [10] :
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

LA FONTAINE.

237. — *La Fleur et le Nuage.*

L'été règne; une fleur languissante au [1] vallon
Appelle un nuage qui passe :
« O toi! qui voles dans l'espace
Sur les ailes de l'aquilon,
Verse-moi tes flots de rosée,
Et par toi ma tige arrosée
Verra renaître son printemps....
— J'y penserai, dit le nuage;
Mais je dois remplir un message;
Attends!... »
Il s'éloigne. Elle meurt, vers la terre penchée.
Le nuage revint sur la fleur desséchée
Répandre, mais trop tard, ses ondes par torrents.

Toujours le malheureux nous trouve indifférents;
Mais quand sous sa croix [2] il succombe,
Souvent nous allons, sur sa tombe,
Semer de vains regrets, de stériles trésors [3] :
Ni largesses ni pleurs ne réveillent les morts.

LACHAMBEAUDIE.

238. — *Les peintures à fresque* [1].

Faisant le connaisseur, l'autre jour, un badaud [2]
D'une voûte élevée admirait les peintures.

— [8] Il dit dans la fable de *la Poule aux œufs d'or :*

L'avarice perd tout en voulant tout gagner.

— [9] *Rien.* Quelque chose. — [10] La Fontaine fait ici allusion à la fable qui, dans son recueil, suit la fable du *Héron.* Elle est intitulée *la Fille* et traite un sujet analogue.

[1] *Au vallon.* Dans le vallon. — [2] Sous le poids de ses malheurs. C'est dans ce sens figuré que l'on dit : chacun a sa *croix*, c'est-à-dire chacun a ses peines, ses souffrances. — [3] Tels que des souvenirs funèbres, des couronnes, etc.

[1] La peinture à *fresque* consiste à peindre avec des couleurs à l'eau sur une muraille enduite de mortier encore tout frais. *Fresque* vient de l'italien *fresco*, frais. Les peintures à fresque doivent être regardées à distance. — [2] *Badaud* vient du latin *badare*, bâiller. Le badaud est celui qui s'amuse à considérer tout ce

« Elles sont bien, très bien, » dit-il ; « mais ces figures
De près doivent gagner ; je les crois sans défaut. »
A l'aide d'une échelle il se hisse là-haut.
Notre homme tint pour lors un tout autre langage :
A ses regards surpris le chef-d'œuvre nouveau
N'offrait qu'un affreux barbouillage,
Qu'une esquisse ébauchée [3] à grands coups de pinceau.

Tels sont les courtisans,... A certaine distance
L'éclat de leur vernis [4] en impose à vos yeux ;
Approchez, et bientôt vous ne trouvez en eux
Que bassesse, orgueil, insolence. DE STASSART.

239. — *Le Boiteux, le Bossu et l'Aveugle.*

« Me voilà vraiment bien loti [1]
Avec ma jambe en raccourci,
Clopin par-là, clopin par-ci [2] ! »
Disait certain boiteux. « Or ça ! dame Nature,
N'attendez pas un grand merci ;
Car je fais dans ce monde-ci
Une pénitence assez dure.

— Eh ! ne suis-je pas moi bien joliment bâti ? »
Répondit un bossu, passant par aventure :
Il faut, pour m'avoir fait ainsi,
Qu'on se soit trompé de mesure. »
Un aveugle, les entendant,
Tout aussitôt se mit à dire :

« Dussé-je aller toujours en clopinant [3],
Être bossu par derrière et devant,
Ah ! si j'avais un pauvre [4] œil seulement,
Que leurs propos me feraient rire ! »

Tel se plaint d'être mal, qui serait bien content,
S'il songeait qu'on peut être pire [5]. FLORIAN.

qui lui semble nouveau, qui s'arrête à toute chose comme s'il n'avait jamais rien vu. — [3] Une *esquisse* est le plan d'un tableau, c'est le modèle d'après lequel on l'exécutera ; une *ébauche* est un tableau commencé, mais où les parties principales seulement sont indiquées. Une *esquisse ébauchée* n'est donc qu'un modèle grossier et incomplet. — [4] *Vernis*. Au figuré, apparence brillante, distinguée.

[1] *Loti* veut dire partagé à l'aide de lots. Il se dit ensuite des personnes qui reçoivent une part. *Bien loti* signifie bien partagé par le sort. — [2] C'est-à-dire boiteux des deux côtés. *Clopin* (ou *piétin*) désigne proprement une maladie spéciale aux moutons et qui attaque l'enveloppe cornée de l'extrémité de leurs doigts. — [3] *Clopiner*. Marcher en boitant. — [4] *Un pauvre œil*. Rien qu'un œil. — [5] *Pire* est un adjectif qui sert de

240. — *Le Gland et la Citrouille.*

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant [1],
Dans les citrouilles je la treuve [2].

Un villageois, considérant
Combien ce fruit est gros et sa tige menue :
« A quoi songeait, dit-il, l'auteur de tout cela ?
Il a bien mal placé cette citrouille-là !
Eh parbleu ! je l'aurais pendue
A l'un des chênes que voilà ;
C'eût été justement l'affaire :
Tel fruit, tel arbre, pour bien faire.
C'est dommage, Garo, que tu n'es [3] point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé ;
Tout en eût été mieux : car pourquoi, par exemple,
Le gland, qui n'est pas gros comme mon petit doigt,
Ne pend-il pas en cet endroit [4] ?
Dieu s'est mépris : plus je contemple [5]
Ces fruits ainsi placés, plus il semble à Garo
Que l'on a fait un quiproquo [6]. »
Cette réflexion embarrassant notre homme :
« On ne dort point, dit-il, quand on a tant d'esprit [7]. »
Sous un chêne aussitôt il va prendre son somme.
Un gland tombe : le nez du dormeur en pâtit.
Il s'éveille ; et, portant la main sur son visage,
Il trouve encor le gland pris au poil du menton.
Son nez meurtri le force à changer de langage.
« Oh ! oh ! dit-il, je saigne ! et que serait-ce donc
S'il fût tombé de l'arbre une masse plus lourde,

comparatif à *mauvais*. *Pis* est un adverbe qui sert de comparatif à *mal*. Il fallait dire ici : qu'on peut être *pis*.

[1] *L'aller parcourant*. Expression plus énergique que le simple verbe *parcourir*. — Il s'agit ici d'un voyage fait par la pensée, et en imagination, au milieu de toutes les merveilles de l'univers. (Porchat.) — [2] *Treuve*. Archaïsme, pour *trouve*. Il était de règle, dans l'origine de la langue, que tout verbe ayant à l'infinitif la diphtongue *ou*, la changeait en *eu* à l'indicatif. *Mouvoir, mourir, pouvoir, couvrir, secourir*, etc., faisaient à l'indicatif *je meus, je meurs, je peux, je cueuvre, je sequeurs*. Au XVIe siècle on rencontre quelquefois *treuver* pour *trouver*. (F. Génin. *Lexique comparé de la langue de Molière et des écrivains du XVIIe siècle*). Molière emploie aussi *treuve* : « La joie où je vous *treuve*. » *(Don Garcie.)* « Aux défauts qu'on lui *treuve*, » *(Misanthrope.)* — [3] *C'est dommage que tu n'es*. On dirait aujourd'hui *que tu ne sois*. — [4] *En cet endroit*, c.-à-dire à la tige de la citrouille. — [5] *Contempler* signifie ici considérer attentivement, sans l'idée d'amour ou d'admiration qui s'y joint ordinairement. — [6] *Quiproquo*. Méprise consistant à prendre une personne, une chose pour une autre. Étym. Lat. *quid, pro* et *quod* : prendre un *quid* pour un *quod*. Au XVIe siècle on écrivait : un *quid pro quod*, ou un *qui pro quod*. (Littré.) — [7] Allusion au proverbe : « On ne vit pas longtemps quand on a trop d'esprit. » Garo arrête son esprit pour dormir plus à son aise. (Geruzez.) —

Et que ce gland eût été gourde [8] ?
Dieu ne l'a pas voulu : sans doute il eut raison;
J'en vois bien à présent la cause. »
En louant Dieu de toute chose,
Garo retourne à la maison. LA FONTAINE.

241. — L'Hirondelle et les petits Oiseaux.

Une hirondelle en ses voyages
Avait beaucoup appris. Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu [1].
Celle-ci prévoyait jusqu'aux moindres orages,
Et, devant [2] qu'ils fussent éclos [3],
Les annonçait aux matelots.
Il arriva qu'au temps que [4] la chanvre [5] se sème,
Elle vit un manant [6] en couvrir maints sillons.
« Ceci ne me plaît pas, dit-elle aux oisillons :
Je vous plains; car, pour moi, dans ce péril extrême,
Je saurai m'éloigner, ou vivre en quelque coin.
Voyez-vous cette main qui par les airs chemine [7] ?
Un jour viendra, qui [8] n'est pas loin,
Que ce qu'elle répand sera votre ruine.
De là naîtront engins [9] à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper;
Enfin mainte et mainte machine
Qui causera dans la saison
Votre mort ou votre prison :

[8] *Gourde* est employé ici dans sa première signification, c.-à-d. le fruit, espèce de courge, de la famille des cucurbitacées; *gourde* a signifié ensuite la courge séchée et vidée dans laquelle les soldats et les pèlerins portent leur boisson. Par extension, on donne aujourd'hui le nom de *gourde* à toute bouteille clissée, d'une forme analogue à celle de la gourde, et que l'on emporte quelquefois en voyage.

[1] Nous lisons dans *les deux Pigeons :*

Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi.

— [2] *Devant que*, pour *avant que;* archaïsme. Bien que cette locution fût déjà désavouée du temps de La Fontaine, on en trouve encore des exemples dans plusieurs écrivains du XVIIe siècle. — [3] *Éclos* est employé ici au figuré : paraître, éclater; au propre il se dit des fleurs, des plantes. — [4] *Au temps que*, pour *au temps où*. — [5] *Chanvre* s'employait autrefois au féminin comme au masculin; mais l'usage du masculin a prévalu. (LORIN.) Nodier fait remarquer que le mot *chanvre* a été fort rarement employé au féminin, même dans les anciens auteurs. — [6] *Manant*. Du latin *manere* (demeurer); habitant d'un bourg ou d'un village, paysan. Aujourd'hui on emploie ce mot, par extension, pour désigner un homme grossier, mal élevé. — [7] *Cheminer*, faire du chemin, se dit surtout d'un chemin long et pénible ou qu'on parcourt lentement. Ici il est employé par extension et fait image. — [8] *Qui*, mis pour *et il*. — [9] *Engins*. Instruments, machines. Vieux mot qui a, dans ce cas, la signification de *piège* ou de *filet*, et qui a du rapport avec le verbe *engeigner*, regretté par La Fontaine. (NODIER.)

Tel, comme dit Merlin, cuide *engeigner* autrui,
Qui souvent *s'engeigne* soi-même.
J'ai regret que ce mot soit trop vieux aujourd'hui;
Il m'a toujours semblé d'une énergie extrême. (Livre IV, f. 11.)

Gare la cage ou le chaudron!
C'est pourquoi, leur dit l'hirondelle,
Mangez ce grain ; et croyez-moi. »
Les oiseaux se moquèrent d'elle :
Ils trouvaient aux champs trop de quoi.
Quand la chènevière [10] fut verte,
L'hirondelle leur dit : « Arrachez brin à brin
Ce qu'a produit ce maudit grain,
Ou soyez sûrs de votre perte.
— Prophète de malheur! babillarde! dit-on,
Le bel emploi que tu nous donnes!
Il nous faudrait mille personnes
Pour éplucher tout ce canton [11]. »
La chanvre étant tout à fait crue,
L'hirondelle ajouta : « Ceci ne va pas bien ;
Mauvaise graine est tôt venue.
Mais, puisque jusqu'ici l'on me n'a crue en rien,
Dès que vous verrez que la terre
Sera couverte [12], et qu'à leurs blés
Les gens n'étant plus occupés
Feront aux oisillons la guerre :
Quand reginglettes [13] et réseaux [14]
Attraperont petits oiseaux,
Ne volez plus de place en place,
Demeurez au logis, ou changez de climat :
Imitez le canard, la grue et la bécasse.
Mais vous n'êtes pas en état
De passer, comme nous, les déserts et les ondes,
Ni d'aller chercher d'autres mondes [15] :
C'est pourquoi vous n'avez qu'un parti qui soit sûr,

[10] *Chènevière.* Terrain semé de chènevis, où croît le chanvre. — [11] *Canton.* Portion de pays considérée à part du reste. Ici ce mot est employé par métaphore. — [12] *Couverte.* De quoi? de lacets, de réseaux, de toute espèce d'engins de destruction? *Couverte* de neige? C'est alors, en effet, que les villageois ont l'habitude de faire la chasse aux petits oiseaux. La plupart des commentateurs gardent un silence prudent sur ce mot, dont le sens est peu clair. L'un d'eux a pourtant donné l'explication suivante, qui n'est pas dépourvue de fondement : *Couverte par la graine. Couvrir* est un terme d'agriculture usité dans ce sens. — [13] Je dois suppléer ici à l'insuffisance des dictionnaires, qui ont tous admis ce mot d'après La Fontaine, sans en donner l'explication. On appelle *ginglette* ou *reginglette* un piège portatif pour prendre les oiseaux, formé avec un bois flexible, qu'on courbe en arc en assujettissant les deux bouts avec une ficelle. On ploie cet arc, et on le maintient dans cet état en serrant la ficelle dans un trou, percé à un des bouts de l'arc, et dans lequel on a enfoncé légèrement une cheville en bois, qu'on nomme *marchette.* On dispose sur la marchette une petite ficelle, avec un collet ouvert en rond. C'est là qu'on suspend une grappe de raisin, ou tout autre appât. L'oiseau, pour pouvoir s'en saisir, est obligé de se poser sur la marchette, que, par son poids, il fait sortir du trou ; l'arc se redresse aussitôt, le nœud du collet se resserre, et l'oiseau est pris par la patte. (Walckenaer.) — [14] *Réseau.* Petit rets, petit filet ou ouvrage de corde, de fil, noué par mailles et à jour, pour prendre du poisson, des oiseaux. (Acad.) — [15] *D'autres mondes.* D'autres parties du monde;

C'est de vous renfermer aux trous [16] de quelque mur. »
Les oisillons, las de l'entendre,
Se mirent à jaser aussi confusément
Que faisaient les Troyens quand la pauvre Cassandre
Ouvrait la bouche seulement [17].
Il en prit [18] aux uns comme aux autres :
Maint oisillon se vit esclave retenu.

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu. LA FONTAINE.

242. — *La Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion* [1].

La génisse, la chèvre, et leur sœur la brebis,
Avec un fier lion, seigneur du voisinage [2],
Firent société, dit-on, au temps jadis,
Et mirent en commun le gain et le dommage.
Dans les lacs [3] de la chèvre un cerf se trouva pris.
Vers ses associés aussitôt elle envoie.
Eux venus, le lion par ses ongles compta,
Et dit : « Nous sommes quatre à partager la proie. »
Puis en autant de parts le cerf il dépeça [4];
Prit pour lui la première en qualité de sire.
« Elle doit être à moi, dit-il; et la raison,
C'est que je m'appelle lion;
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde, par droit, me doit échoir [5] encor :
Ce droit, vous le savez [6], c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant, je prétends la troisième [7].
Si quelqu'une de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord. » LA FONTAINE.

synecdoque. — [16] La Fontaine fait assez souvent usage de la préposition *à* pour *dans*. — [17] *Cassandre*, fille de Priam, prédit les malheurs des Troyens et ne fut pas écoutée. Elle voulait dissuader les Troyens de faire entrer dans Troie le cheval de bois dans lequel étaient cachés les chefs grecs qui prirent la ville; mais les Troyens refusèrent de la croire et la firent taire par leurs clameurs. — [18] *Il en prit*. Il en arriva. Exemples : *Bien lui en prit d'avoir des protecteurs. S'il ne se corrige, il lui en prendra mal.* On peut aussi supprimer *en* et dire : *Il lui prendra mal, s'il ne se corrige. Bien lui a pris d'avoir des protecteurs.*

[1] Association étrange et tout à fait invraisemblable : le lion n'a nul besoin, pour chasser, des trois autres personnages mis en scène; bien plus, ils sont eux-mêmes le gibier qu'il cherche; en outre, ils sont herbivores, et n'ont que faire d'une part du butin. Aussi La Fontaine, en rapportant un fait raconté par Ésope et par Phèdre, n'en assume pas la responsabilité; et nous voyons une nuance d'ironie dans ces mots : *dit-on*. — [2] C'est-à-dire qui commandait à tout le voisinage, était maître des lieux d'alentour. C'est l'état féodal transporté chez les animaux. (AUBERTIN.) — [3] Voir n° 3, note 8. — [4] L'inversion de ce vers est un peu dure et ne serait plus tolérée aujourd'hui. — [5] *Échoir* en partage. — [6] *Vous le savez*. Mot plein de lugubres souvenirs, ironie sanglante. — [7] Aujourd'hui il faudrait dire : *prétendre à quelque chose*. La préposition est souvent supprimée dans les auteurs du XVII^e siècle. On lit dans Bossuet : « Florien prétendit *l'empire*. « Ces deux peuples étaient en guerre pour des terres que chacun d'eux prétendait. » *Prétendre* est employé ici par La Fontaine dans le sens de *réclamer, exiger*.

243. — Le Lièvre et la Perdrix.

Il ne se faut jamais moquer des misérables [1] :
Car qui peut s'assurer [2] d'être toujours heureux [3] ?
Le sage Ésope dans ses fables
Nous en donne un exemple ou deux.
Celui qu'en ces vers je propose,
Et les siens, ce sont même chose.

Le lièvre et la perdrix, concitoyens [4] d'un champ,
Vivaient dans un état, ce semble, assez tranquille,
Quand une meute s'approchant,
Oblige le premier à chercher un asile :
Il s'enfuit dans son fort [5], met les chiens en défaut,
Sans même en excepter Brifaut [6].
Enfin il se trahit lui-même
Par les esprits [7] sortants [8] de son corps échauffé.
Miraut, sur leur odeur ayant philosophé,
Conclut que c'est son lièvre, et, d'une ardeur extrême,
Il le pousse ; et Rustaut [9], qui n'a jamais menti,
Dit que le lièvre est reparti.
Le pauvre malheureux vient mourir en son gîte.
La perdrix le raille, et lui dit :
« Tu te vantais d'être si vite [10] !
Qu'as-tu fait de tes pieds ? » Au moment qu'elle rit [11],
Son tour vient ; on la trouve. Elle croit que ses ailes
La sauront garantir à toute extrémité ;
Mais la pauvrette avait compté
Sans l'autour [12] aux serres cruelles [13].

LA FONTAINE.

[1] *Misérable* n'a pas ici la nuance de mepris qui accompagne souvent ce mot. — [2] Être sûr. Voir la même expression dans *le Coq et le Renard*. — [3] Ce motif, tiré de l'égoïsme pur, n'est pas suffisamment moral ; car, fût-on assuré d'être toujours heureux, il faudrait encore compatir au malheur. (GERUZEZ.) La morale contenue dans ces deux vers a été durement censurée. On a surtout reproché au second de ces vers de n'enseigner la commisération qu'au nom de l'égoïsme. Le reproche est juste ; mais le tort de La Fontaine, en imitant Esope et Phèdre, c'est d'avoir oublié, ici comme en quelques autres passages, qu'entre lui et les fabulistes de l'antiquité, il y avait le christianisme. (CH. LOUANDRE.) — [4] *Concitoyen*. Ce mot est employé ici par extension. La Fontaine prend ses personnages au sérieux et leur donne nos mœurs, nos habitudes et nos institutions. — [5] *Fort*. Le plus épais du bois et des buissons, où les bêtes sauvages se retirent. *Fort* a été employé en termes de chasse bien avant de l'être en termes de fortifications : « Relancer la bête dans son *fort*. » (LITTRÉ.) — [6] *Brifaut*. De l'ancien verbe *briffer*, manger avec voracité. — [7] *Esprits*. Exhalaisons du corps. Ce terme désigne ordinairement les parties les plus volatiles qui se détachent du sang et des nerfs. On dit : les *esprits animaux*, les *esprits vitaux*. (AUBERTIN.) — [8] *Sortants*. Voir ce qui a été dit de l'accord du participe présent, à propos de l'expression : *gens portants bâtons ;* n° 220, note 11. — [9] *Rustaut*. Il y a *Tuyaut* dans les deux premières éditions. Depuis, La Fontaine a substitué *Rustaut*. (CH. LOUANDRE.) — [10] *Vite*, plus usité comme adverbe, est ici adjectif : léger, rapide. — [11] *Au moment que*. *Que* pour *où*. — [12] *Avait compté sans l'autour*. Sans songer à l'autour. On dit familièrement : compter sans son hôte, pour : se tromper dans ses calculs. L'hôte compte autrement que le voyageur qu'il héberge. (GERUZEZ.) — [13] La Fontaine s'attendrit sur elle : son malheur semble lui faire oublier ses torts. (GUILLON.)

244. — *Le Savetier et le Financier.*

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir :
C'était merveilles [1] de le voir,
Merveilles de l'ouïr; il faisait des passages [2],
Plus content qu'aucun des sept sages.
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or [3],
Chantait peu, dormait moins encor :
C'était un homme de finance [4].
Si sur le point du jour parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir,
Comme le manger et le boire [5].
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : « Or ça, sire Grégoire,
Que gagnez-vous par an? — Par an! ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte; et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin
J'attrape le bout de l'année;
Chaque jour amène son pain.
— Eh bien! que gagnez-vous, dites-moi, par journée?
— Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours [6]
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer; on nous ruine en fêtes :
L'une fait tort à l'autre; et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône [7]. »
Le financier, riant de sa naïveté,

[1] La Fontaine a mis *merveilles* au pluriel, et le verbe qui précède au singulier. Bossuet et les auteurs de cette époque offrent de nombreux exemples semblables. (Aimé-Martin.) On dirait aujourd'hui : *c'était merveille*, au singulier. — [2] *Passage*. Terme de musique, ornement qu'on ajoute à un trait de chant. — [3] *Cousu d'or*. Allusion à la manière des avares qui cousent leur argent dans leurs ceintures, dans leurs habits, pour le mieux garder. (Trévoux.) — [4] *Homme de finance*, se dit de ceux qui manient les revenus de l'État, ou de ceux qui font de grandes affaires, banquiers ou capitalistes. (Littré.) — [5] *Manger et boire*. Ces deux infinitifs sont très souvent pris substantivement; il n'en est pas de même de *dormir*. La Fontaine dit ailleurs : *le vrai dormir*. — [6] Ces vers étaient primitivement ainsi :

Tantôt plus, tantôt moins; le mal est que toujours
Il s'entremêle certains jours
Qu'il faut chômer; on nous ruine en fêtes.

De sorte que le dernier vers se trouvait sans rime. La Fontaine a corrigé cette faute. (Walckenaer.) —

Lui dit : « Je vous veux mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus ; gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin. »
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à la fois [8].
Plus de chant : il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis :
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet ; et la nuit [9],
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent. A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus :
« Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus. »

La Fontaine.

245. — *Le Chêne et le Roseau.*

Le chêne un jour dit au roseau :
« Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau ;
Le moindre vent qui d'aventure [1]
Fait rider la face de l'eau,
Vous oblige à baisser la tête ;
Cependant que [2] mon front, au Caucase pareil [3],
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort [4] de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor [5] si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir :

[7] *Prône*, Instruction chrétienne faite chaque dimanche à la messe paroissiale. — [8] *Enserrer* pour enfermer. Mot vieilli. Le verbe *enserrer* est employé au sens propre pour son premier complément : *enserrer son argent*, et au figuré pour le second : *enserrer sa joie*. — [9] *Avoir l'œil, l'oreille au guet*. Regarder, écouter attentivement ce qui se passe. (Littré.)

[1] *D'aventure* est un peu vieux, mais poétique. — [2] *Cependant que*. Tandis que. Manière emphatique de parler, qui est plus propre à la poésie, surtout dans cet exemple. (Nodier.) Je ne crois pas que l'on doive jamais dire *cependant que* en prose ; mais il me semble qu'il pourrait être quelquefois employé heureusement en poésie. Ici, par exemple, ne donne-t-il pas au discours du chêne une sorte d'emphase qui contraste avec le ton modeste du roseau ? (Lorin.) — [3] *Caucase*. Montagne d'Asie, entre la mer Noire et la mer Caspienne. — [4] *L'effort*. Mot poétique, pour la violence, le choc. — [5] *Encor*. Voir n° 197, note 5.

Je vous défendrais de l'orage;
Mais vous naissez le plus souvent [6]
Sur les humides bords des royaumes du vent.
La nature envers vous me semble bien injuste.
— Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables;
Je plie et ne romps [7] pas. Vous avez jusqu'ici
Contre [8] leurs coups épouvantables
Résisté sans courber le dos;
Mais attendons la fin [9]. » Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le nord eût portés jusque-là dans ses flancs.
L'arbre tient bon; le roseau plie.
Le vent redouble ses efforts,
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui [10] la tête au ciel était voisine [11],
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

La Fontaine

246. — L'Ane et son Maître.

Un âne des plus sots prétendait faire accroire
Que sa cervelle était un trésor de bon sens;
On en parlerait [1] dans l'histoire :
Les dieux avaient sué vingt ans
Pour former les ressorts qui jouaient là dedans.
Raison, sagesse, esprit, mémoire,
Il avait tout en un degré parfait.
Si l'avenir regrette un Socrate baudet [2],
La race des baudets lui devra cette gloire,
Le galant, enivré de cet orgueil si vain,
Résistant un jour à son maître,
Refusa d'aller au moulin;
Cet emploi dégradait son être :
Le beau métier pour un Caton [3]!

[6] *Le plus souvent.* Le chêne ne peut pas dire au roseau pris individuellement : « Vous naissez souvent. » Cela doit s'entendre de l'espèce. — [7] « Et ne *romps* pas. » Licence grammaticale; c'est la voix active pour la voix réfléchie : et ne *me romps* pas. — [8] *Résister contre.* Autre licence : le verbe *résister* exige la préposition *à*. — [9] *Mais attendons la fin* est devenu proverbe. — [10] *De qui*, pour *dont;* le chêne est personnifié. D'ailleurs au XVIIe siècle on employait très souvent *de qui* en parlant de choses. — [11] « Voisine *au* ciel » pour voisine *du* ciel; latinisme. (Nodier.)

[1] Il soutenait qu'on en parlerait. Ce conditionnel est celui qui, sous la dépendance d'un passé, marque une idée de futur. — [2] Un baudet aussi sage que le fut Socrate, le plus illustre des philosophes de la Grèce. — [3] Pour un philosophe austère. Caton, surnommé d'Utique, du lieu où il mourut (46 ans av. J.-C.), joua

« Ah! je trouve celui-là [4] bon, »
Dit Gros-Jean le meunier. « Et que prétends-tu faire?
— Penser, » reprit l'Aliboron [5].
« Je ne veux plus désormais d'autre affaire.
Faites porter vos sons à quelque âne vulgaire,
Et respectez un sage comme moi. »
Le bonhomme se tut. « Quelle mouche le pique [6]? »
Disait-il en lui-même; « il est fou sur ma foi!
Gros-Jean, la tête tourne à ta pauvre bourrique.
Ce mal lui vient je ne sais d'où.
Laissons-la penser tout son soû [7].
Et cependant retranchons sa pitance [8]. »
Ce parti n'était pas trop sot pour un meunier.
L'âne bientôt se lassa d'un métier
Qui ne remplissait point sa panse.
Il se plaignit. Gros-Jean tout aussitôt
Lui dit : « Impertinente bête,
Me prends-tu pour un idiot [9]?
Quel fruit me revient-il des rêves de ta tête?
Porte ton bât [10], travaille, et l'on te nourrira. »

Tout en irait mieux sur la terre,
Si chacun se bornait à faire
Le métier pour lequel Jupiter l'appela.

AUBERT.

247. — Le Chat et un vieux Rat [1].

J'ai lu, chez un conteur de fables,
Qu'un second [2] Rodilard, l'Alexandre des chats,
L'Attila [3], le fléau des rats,
Rendait ces derniers misérables;
J'ai lu, dis-je, en certain auteur,
Que ce chat exterminateur,

un rôle important dans la guerre civile entre César et Pompée et se rendit célèbre par la rigidité de ses principes. — [4] Voir nº 213, note 8. — [5] L'âne. L'origine de ce mot est incertaine. — [6] « *Quelle mouche le pique?* se dit en parlant d'un homme qui s'emporte, sans qu'on sache qu'il en ait aucun sujet. » (LITTRÉ.) — [7] *Soû*. Licence poétique pour *soûl*. *Tout son soû*, autant qu'il veut. *Soûl*, qui est employé ici comme substantif, est proprement un adjectif qui signifie repu, rassasié. — [8] *Pitance*. Ce qu'il faut pour le repas d'une personne. — [9] L'*idiot* est dépourvu d'intelligence; le *fou* a perdu la sienne, soit en totalité, soit en partie; le *sot* est celui qui manque de jugement. — [10] Voir nº 58, note 12.

[1] Certaines éditions portent : « Le Chat et *le* vieux Rat. » — [2] Dans une fable intitulée *Conseil tenu par les Rats*, La Fontaine a parlé d'un chat célèbre nommé *Rodilardus* (rongeur de lard). Celui-ci est donc Rodilard II. — [3] *Attila*, roi des Huns, est surnommé *le fléau* de Dieu, ce qui veut dire l'instrument dont Dieu se sert pour punir les hommes. La Fontaine, faisant allusion à ce surnom, en change le sens, car *fléau des rats* signifie la verge qui extermine les rats. Fléau de Dieu, fléau que Dieu emploie; fléau des rats,

Vrai Cerbère [4], était craint une lieue à la ronde :
Il voulait des souris dépeupler tout le monde.
Les planches qu'on suspend sur un léger appui,
La mort-aux-rats, les souricières,
N'étaient que jeux au prix de lui [5].
Comme il voit que dans leurs tannières [6]
Les souris étaient prisonnières,
Qu'elles n'osaient sortir, qu'il avait beau chercher,
Le galant [7] fait le mort, et du haut d'un plancher
Se pend la tête en bas : la bête scélérate
A de certains cordons se tenait par la patte.
Le peuple des souris croit que c'est châtiment,
Qu'il a fait un larcin de rôt ou de fromage,
Égratigné quelqu'un, causé quelque dommage ;
Enfin, qu'on a pendu le mauvais garnement.
Toutes, dis-je, unanimement,
Se promettent de rire à son enterrement,
Mettent le nez à l'air, montrent un peu la tête,
Puis rentrent dans leurs nids à rats,
Puis ressortant font quatre pas,
Puis enfin se mettent en quête.
Mais voici bien une autre fête :
Le pendu ressuscite, et, sur ses pieds tombant,
Attrape les plus paresseuses.
« Nous en savons plus d'un, dit-il en les gobant :
C'est tour de vieille guerre ; et vos cavernes creuses
Ne vous sauveront pas, je vous en avertis :
Vous viendrez toutes au logis. »
Il prophétisait vrai : notre maître Mitis [8],
Pour la seconde fois, les trompe et les affine [9],
Blanchit sa robe et s'enfarine ;
Et, de la sorte déguisé,
Se niche et se blottit dans une huche ouverte.
Ce fut à lui bien avisé :
La gent trotte-menu [10] s'en vient chercher sa perte.
Un rat, sans plus, s'abstient d'aller flairer autour :

fléau qui frappe sur les rats. (Géruzez.) — [4] *Cerbère.* Chien à trois têtes, gardien des enfers. — [5] *Au prix de lui.* Comparés à lui, en comparant leur prix ou leur valeur à la sienne. (Aubertin.) Quelques éditions portent : *auprès de lui.* — [6] Voir nº 233, note 8. — [7] *Galant.* Rusé. — [8] *Mitis.* Cet adjectif latin (*mitis*, doux), qui devient ici une sorte de nom propre, est un surnom qui convient bien à la mine hypocrite du chat. (Walckenaer.) — [9] *Les affine.* Ce mot signifie jouer au plus fin, attraper par finesse. (Guillon.) Il n'est plus usité dans ce sens ; mais on l'employait encore, avec cette signification, du temps de La Fontaine. (Walckenaer.) Aujourd'hui *affiner* signifie *rendre plus fin.* — [10] *Trotte-menu.* Joli mot descriptif créé par

C'était un vieux routier [11], il savait plus d'un tour [12] ;
Même il avait perdu sa queue à la bataille.
« Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille, »
S'écria-t-il de loin au général des chats :
« Je soupçonne dessous encor quelque machine [13] :
Rien ne te sert d'être farine ;
Car, quand tu serais sac, je n'approcherais pas. »
C'était bien dit à lui ; j'approuve sa prudence :
Il était expérimenté,
Et savait que la méfiance
Est mère de la sûreté. LA FONTAINE.

248. — *L'Écureuil et le Chien de chasse.*

Un gentil écureuil, aimable et fait à peindre,
Était le favori de toute la maison.
On lui donnait biscuits, sucre, noix à foison [1].
Joyeux il prenait l'air dans son joli cylindre [2],
Allait,
Venait,
Sautait,
Sans cesse tournoyait.
« Nul plus que moi, » dit-il, « ici-bas ne travaille,
Tandis que ce [3] Médor, couché sur de la paille,
Ne fait que manger et dormir,
J'en mourrais de honte à sa place. »
Médor était un chien de race [4]
Mais qui commençait à vieillir ;
Du matin jusqu'au soir, sans regrets ni désir,
Il philosophait en silence.
La vieillesse n'est plus la saison des travaux ;
Son maître, rempli d'indulgence,
Le laissait jouir du repos.
De ses hauts faits passés c'était la récompense.
Bien que déjà fort sourd, il entend les propos
Que tient notre écureuil sévère.
Il lui répond : « Je t'admire, compère ;

La Fontaine, et peut-être, dans ce genre, sa plus heureuse création, (GUILLON.) — [11] *Routier*. Qui a beaucoup voyagé, qui a couru toutes les routes ; et, par extension, expérimenté, habile, rusé. (AUBERTIN.) — [12] *Nous en savons plus d'un*, dit le chat, vers 31. Il n'est pas probable que ce soit ici une opposition faite à dessein. C'est donc une répétition, une petite négligence. (NODIER.) — [13] *Machine* s'est dit pour ruse de guerre, et il est fort bien approprié ici aux choses et aux caractères : le chat dont il est question est le *général des chats*. (NODIER.)

[1] *A foison*. En abondance ; de *fusum*, supin de *fundere*, répandre. — [2] Corps arrondi et allongé qui a le même diamètre dans toute sa longueur. La partie mobile de la cage d'un écureuil a une forme cylindrique. — [3] *Ce* a ici une nuance de mépris. — [7] De bonne race, d'une race qui n'était ni altérée, ni dégénérée. —

Tu te crois occupé, lorsque tu perds le temps
A sautiller, ainsi que bien des gens;
Ne t'en déplaise, il vaut mieux ne rien faire
Que faire sans cesse des riens. »

Orgueilleux courtisans des Muses immortelles [5],
Qui vous croyez d'Hélicon les soutiens [6],
Graves auteurs de bagatelles,
Retenez bien ce mot du plus sage des chiens. DE STASSART.

249. — *L'Hippopotame et les Insectes.*

L'hippopotame [1] est laid de sa nature,
Et je lui crois peu de raison :
Mais il n'est point de créature
Qui ne puisse aux humains donner une leçon.
Un de ces monstres amphibies [2],
Les yeux fermés, les pattes accroupies,
Goûtait aux bords du Nil [3] un instant de repos;
Et fondant tout à coup sur cette masse épaisse
Des insectes de toute espèce
De leurs dards à l'envi lui labouraient le dos.
« Courage, unissons-nous, déchirons-le sans cesse, »
Disaient les guêpes aux cirons [4]
Et les fourmis aux pucerons [5],
« Sa grosseur fait injure à notre petitesse.
Piquons toujours, nous le tuerons.
— Piquez, mes bons amis, si cela peut vous plaire, »
Leur répond sans bouger l'objet de leur colère,
« Je ne sens pas vos aiguillons. »

Grands du monde, hommes de génie,
Vous tous que vos talents, votre prospérité
Exposent aux traits de l'envie,
Si votre peau n'a point la même dureté,
Suppléez-y par votre fermeté.
Soyez en paix avec votre âme;
Et moquez-vous de tous vos ennemis.
La bonne conscience et le juste mépris
Valent un cuir d'hippopotame. VIENNET.

[5] Les Muses étaient les neuf déesses qui présidaient, suivant les anciens, aux arts de l'esprit, et les poètes qu'elles inspirent sont appelés les courtisans des Muses. — [6] C'est-à-dire qui croyez être les soutiens de la littérature et des arts. L'Hélicon était une montagne de la Grèce située entre la Phocide et la Béotie et consacrée aux Muses.

[1] Animal monstrueux recouvert d'une peau très épaisse et dont le nom signifie en grec *cheval de fleuve*. — [2] Les animaux amphibies sont ceux qui vivent sur la terre et dans l'eau. — [3] Voir nº 92, note 2. — [4] Voir nº 164, note 5. — [5] Insectes qui s'attachent aux feuilles des plantes.

250. — *Le Berger imprudent.*

« Comment, hélas ! conserver mon troupeau ? »
S'écriait Alexis ; « des loups l'ont mis en fuite,
Malgré mes chiens. Ah ! changeons de conduite ;
Profitons d'un secret nouveau :
Ces chiens, qu'on prône [1] tant, ont moins d'intelligence,
Moins d'activité, de prudence,
Que tous ces braves loups qu'on dit un peu vauriens.
Le chien sans doute est fort honnête,
Mais la probité rend si bête !
Pour mes moutons, je veux d'autres gardiens ;
Prenons des loups, chassons les chiens. »
Il le fit : vous jugez (loups dans la bergerie !)
Ce qu'il advint... Tout meurt sous la dent ennemie.

Tel roi, comme Alexis, cherche l'habileté,
Les talents, la dextérité [2],
Dans le choix d'un ministre ; il n'en est pas plus sage,
S'il n'exige la probité,
Qui du bonheur public peut seule offrir le gage [3]. DE STASSART.

251. — *Le Spéculateur* [1] *insatiable.*

« Ne gagner que vingt-cinq pour cent [2] !
C'est trop peu, » disait un jeune homme ;
« Et tout habile commerçant
En douze mois double une somme.
Je possède cent mille écus [3] ;
Je vais les travailler [4] d'une belle manière....
Je veux être millionnaire
Avant deux ans, ou bien je n'existerai plus. »
Notre favori de Plutus [5],
Comme il l'avait prédit, vogua sur le Pactole [6].
Est-il content d'un semblable succès ?
Pas encor. Sa cervelle folle
Conçoit de plus hardis projets ;
Et, par une erreur trop commune,

[1] Voir pour le mot *prône* nº 241, note 7. *Prôner* veut dire faire le prône et ensuite vanter avec excès. — [2] *Dextérité* signifie proprement adresse de main, de *dextra*, main droite. — [3] *Le gage*. La garantie.

[1] *Spéculateur* signifie ici celui qui fait des opérations de commerce. — [2] C'est-à-dire le quart du capital engagé, ce qui constitue déjà un bénéfice considérable. — [3] Voir nº 114, note 2. — [4] Leur faire produire les plus gros bénéfices que je pourrai. — [5] *Plutus*. Dieu des richesses. — [6] *Pactole*. Fleuve de Lydie, en Asie mineure, qui roulait des paillettes d'or. *Voguer sur le Pactole* est une expression figurée, qui signifie gagner

Se flattant de l'espoir d'être à jamais [7] heureux,
Il place, un beau [8] jour, sa fortune
Sur un vaisseau qu'accompagnent ses vœux.
Vœux impuissants! Bientôt Neptune [9]
Attire [10] à lui le capital
De l'avide imprudent, qui meurt à l'hôpital.
Craignez l'ambition dont la voix vous attire;
Elle est loin d'être sans danger :
L'Océan porte le navire,
L'Océan peut le submerger.

DE STASSART.

252. — *Les Chats en société de commerce.*

Grippe-souris [1], chat de bonne maison,
S'étant acquis un beau renom
De prud'homie [2] et de délicatesse,
Las de guetter et de chasser les rats,
Voulut vivre aux dépens des chats,
Comme aujourd'hui, dans la vieille Lutèce [3],
Maint charlatan, qui ne s'en vante pas,
Vit aux dépens de notre espèce.
Il rassembla tous les chats de l'endroit,
Et prenant son air souple [4] et sa voix pateline [5] :
« L'hiver, » dit-il, « sera long, rude et froid.
Nous sommes menacés d'une grande famine;
L'almanach l'a prédit; et, si l'on n'y pourvoit,
Nous ferons tous maigre cuisine.
Or, voici le projet par mon zèle enfanté :
Chacun de nous, pendant l'été,
Épargnera sur sa pitance [6];
Et dans un grenier d'abondance
Le superflu, par chacun apporté,
Nous servira dans les jours d'abstinence.
Un bon gérant [7] choisi par nous
Y veillera dans l'intérêt de tous.
Un grenier fort commode est en ma jouissance;

des sommes considérables. — [7] *A jamais.* Dans tout le temps à venir. *Jamais* signifie *en un temps quelconque.* Ce mot ne devient négatif que lorsqu'il est accompagné de la négation *ne* ou que cette négation est sous-entendue. — [8] *Beau* s'emploie par pléonasme dans un certain nombre d'expressions familières : *un beau jour; au beau milieu de la rue;* déchirer *à belles dents.* — [9] *Neptune.* Dieu de la mer, frère de Jupiter et de Pluton. — [10] *Attire à lui le capital,* c'est à-dire engloutit le vaisseau avec toutes les richesses qu'il portait.

[1] *Grippe-souris.* De *gripper,* saisir subtilement. — [2] *Prud'homme.* Homme probe et sage. *Prud'homie.* Probité et sagesse. — [3] *Lutèce (Lutetia Parisiorum).* Ville de la Gaule, dans une île de la Seine; localité principale des *Parisii.* Aujourd'hui *Paris,* le quartier situé dans l'île Notre-Dame. (DEZOBRY ET BACHELET.) Ici *Lutèce* est tout simplement mis pour *Paris.* — [4] *Souple.* Qui se plie aisément; au figuré, doux, accommodant. — [5] *Patelin.* Flatteur. Voir nº 187, note 1. — [6] Voir nº 246, note 8. — [7] *Gérant.* Celui qui

Et s'il peut être à votre convenance,
Dès ce moment il est à vous. »
Les miaulements de l'assemblée
Ont accueilli ce plan conservateur;
Et pour gérant et directeur,
L'inventeur est élu d'emblée [8].
Tout s'exécute franchement;
Du digne actionnaire [9] on sait l'empressement.
L'un porte du lapin, l'autre de la poularde,
Qui [10] du mouton, qui du perdreau;
Et le gérant, fidèle à son bureau [11],
Prend tout, enferme tout, et met tout sous sa garde.
L'hiver enfin arrive, et le froid l'a suivi,
Puis la gelée et la disette.
L'almanach n'avait point menti :
Le hasard est souvent prophète;
Et les associés, talonnés [12] par la faim,
Viennent frapper au magasin.
C'est le même gérant, hélas! mais son langage
A changé comme son visage;
Il leur débite, au lieu de rogatons [13],
Des sinistres, des avaries,
Des rats, des vers, et cent autres chansons [14].
La triste vérité se montre alors sans voile;
La scène n'offre plus qu'un fripon et des sots;
Et, pour toute ressource, il leur reste les os,
Qu'il a sucés jusqu'à la moelle.

C'est ainsi, bonnes gens, que fondent nos écus,
Sous les doigts des jongleurs [15], dont l'histoire maudite
Commence par un prospectus [16]
Et finit par une faillite [17].
S'ils arrivent chez vous, leur sacoche à la main,
Fermez vos sacs à leur approche;

administre pour une société. — [8] *D'emblée.* Du premier coup. *Embler* signifie ravir avec violence et vient du latin *involare*, enlever en volant, qui se dit de l'oiseau de proie. — [9] *Actionnaire.* Celui qui a une ou plusieurs actions ou parts dans les bénéfices d'une société de commerce. *Actionnaire* est ici mis pour le pluriel, et désigne la classe tout entière des actionnaires. — [10] Voir *Gramm.*, n° 749. — [11] Ne quittant pas la table où il tient note des provisions qu'on vient lui confier. Etym. *bure*, grosse étoffe de laine. *Bureau.* Tapis qu'on met sur une table; et de là, la table même : table sur laquelle on écrit, on compte de l'argent, etc. — [12] *Talonner.* Marcher sur les *talons*, poursuivre, presser. — [13] *Rogatons* signifie ici : petites choses bonnes à manger. Il est souvent pris en mauvaise part : chose de peu de valeur. — [14] Contes en l'air, raison sans valeur. — [15] *Jongleur.* Faiseur de tours; puis, par extension, trompeur. — [16] *Prospectus.* Annonce de commerce en général. *Prospectus* vient de *pro*, en avant, et *spicere*, voir. Une annonce est, en effet, une sorte de vue anticipée de la chose annoncée. — [17] La *faillite* est l'état d'un commerçant qui a cessé ses

Et, s'ils croisent [18] votre chemin,
Mettez les mains sur votre poche. VIENNET.

253. — *Le Chien coupable.*

« Mon frère, sais-tu la nouvelle?
Mouflar, le bon Mouflar, de nos chiens le modèle,
Si redouté des loups, si soumis au berger,
Mouflar vient, dit-on, de manger
Le petit agneau noir, puis la brebis sa mère,
Et puis sur le berger s'est jeté furieux.
— Serait-il vrai? — Très vrai, mon frère.
— A qui donc se fier, grands dieux! »
C'est ainsi que parlaient deux moutons dans la plaine,
Et la nouvelle était certaine.
Mouflar, sur le fait même pris,
N'attendait plus que le supplice;
Et le fermier voulait qu'une prompte justice
Effrayât les chiens du pays.
La procédure [1] en un jour est finie.
Mille témoins pour un déposent [2] l'attentat :
Récolés [3], confrontés [4], aucun d'eux ne varie [5];
Mouflar est convaincu [6] du triple assassinat :
Mouflar recevra donc deux balles dans la tête,
Sur le lieu même du délit [7],
A son supplice, qui s'apprête,
Toute la ferme se rendit.
Les agneaux de Mouflar demandèrent la grâce [8];
Elle fut refusée. On leur fit prendre place :
Les chiens se rangèrent près d'eux,
Tristes, humiliés, mornes, l'oreille basse,
Plaignant, sans l'excuser, leur frère malheureux.
Tout le monde attendait dans un profond silence.
Mouflar paraît bientôt conduit par deux pasteurs;
Il arrive; et, levant au ciel ses yeux en pleurs,

payements. — [18] S'ils *traversent* votre chemin.

[1] *Procédure*. Manière de procéder en justice, instruction judiciaire d'un procès. — [2] *Déposer*. Faire sa déposition comme témoin. On ne peut pas dire *déposer un fait*, mais bien *déposer d'un fait*. Il faudrait ici : *déposent de l'attentat*. — [3] Tournure elliptique, c'est-à-dire : *Lorsqu'ils furent* récolés, confrontés, aucun d'eux, etc. *Récoler*. Terme d'ancienne jurisprudence : lire à des témoins qui ont été entendus dans une procédure criminelle, la déposition qu'ils ont faite, pour voir s'ils y persistent. (ACAD.) — [4] *Confronter* les témoins, les faire comparaître les uns devant les autres pour les interroger. (ACAD.) — [5] *Varier* signifie ici : être d'un avis différent, rapporter diversement le même fait. — [6] *Convaincre*. Donner des preuves suffisantes qu'une personne est coupable d'un crime. — [7] *Délit*. Violation plus ou moins grave de la loi. — [8] Inversion maladroite, pour : Les agneaux demandèrent la grâce de Mouflar. Il faut, dans la prononciation,

Il harangue ainsi l'assistance.
« O vous qu'en ce moment je n'ose et je ne puis
Nommer, comme autrefois, mes frères, mes amis,
Témoins de mon heure dernière,
Voyez où peut conduire un coupable désir!
De la vertu quinze ans j'ai suivi la carrière;
Un faux pas m'en a fait sortir....
Apprenez mes forfaits. Au lever de l'aurore,
Seul, auprès du grand bois, je gardais le troupeau;
Un loup vient, emporte un agneau,
Et tout en fuyant le dévore.
Je cours, j'atteins le loup, qui, laissant son festin,
Vient m'attaquer : je le terrasse,
Et je l'étrangle sur la place.
C'était bien jusque-là; mais, pressé par la faim,
De l'agneau dévoré je regarde le reste;
J'hésite, je balance .... A la fin, cependant,
J'y porte une coupable dent :
Voilà de mes malheurs l'origine funeste.
La brebis vient dans cet instant;
Elle jette des cris de mère....
La tête m'a tourné [9]; j'ai craint que la brebis
Ne m'accusât d'avoir assassiné son fils;
Et, pour la forcer de se taire,
Je l'égorge dans ma colère [10].
Le berger accourait, armé de son bâton.
N'espérant plus aucun pardon,
Je me jette sur lui : mais bientôt on m'enchaîne,
Et me voici prêt à subir
De mes crimes la juste peine.
Apprenez tous du moins, en me voyant mourir,
Que la plus légère injustice
Aux forfaits les plus grands peut conduire d'abord;
Et que, dans le chemin du vice,
On est au fond du précipice,
Dès qu'on met un pied sur le bord.

FLORIAN.

faire une pause après *agneaux*. — [9] *La tête lui tourne*, se dit d'une personne qui se trouve étourdie pour avoir regardé en bas d'un lieu fort élevé. *La tête lui a tourné*, se dit de même d'un homme qui est devenu fou, et aussi d'un homme qui, par crainte ou par quelque autre passion, fait des choses extravagantes. (ACAD.) — [10] *Colère* n'est peut-être pas le mot propre ici, puisqu'il invoque sa *crainte* comme circonstance atténuante.

254. — *La Conque* [1] *et l'Enfant* [2].

Un enfant aperçoit sur une cheminée
Une conque jadis par la vague entraînée
Sur un rivage lointain.
Il l'applique à son oreille,
Puis il entend, ô merveille!
Un bruit étrange, incertain.
« D'où vient, dit-il, ce bruit qui cause ma surprise?
— C'est la voix [3] de la mer que caresse la brise;
Son souvenir en moi toujours résonne ainsi. »

O ma sœur, en nous aussi
Murmure une voix touchante,
De la terre natale écho mystérieux.
Quels que soient nos destins, à toute heure, en tous lieux,
Elle parle à nos cœurs de la patrie absente. LACHAMBEAUDIE.

ALLÉGORIES.

255. — *Image de la vie.*

« Où va le volume d'eau
Que roule ainsi ce ruisseau? »
Dit un enfant à sa mère.
« Sur cette rive si chère,
D'où nous le voyons partir,
Le verrons-nous revenir?

— Non, mon fils, loin de sa source
Ce ruisseau fuit pour toujours :
Et cette onde, dans sa course,
Est l'image de nos jours. »

Mme TASTU (née en 1798).

256. — *Fruits du travail.*

Comme la bienfaisante pluie
Féconde la terre en été,
Dieu fit, pour féconder la vie,
Le travail et l'activité.
Ne laissons point d'heure inutile :
Songeons que la paille stérile
Est foulée aux pieds du glaneur [1];
Puissent s'amasser nos journées,
Comme les gerbes moissonnées
Dans le grenier [2] du laboureur!

Mme TASTU.

[1] *Conque*. Grande coquille marine. — [2] Le poète, qui a vécu plusieurs années loin de sa patrie, a dédié ces vers à sa sœur. Nous les avons empruntés, ainsi que les deux jolies fables citées plus haut, à l'excellente édition illustrée des *Fables de Lachambeaudie* publiée par J. Bry, aîné, à Paris. — [3] Le murmure.

[1] *Glaneur*. Celui qui recueille dans les champs les épis échappés au moissonneur. Les heures inutiles sont ici comparées à la paille que le glaneur foule aux pieds sans en tirer aucun profit. — [2] La désinence *ier* sert à former les noms des choses dont la destination est de servir de contenant. Le *grenier* est proprement la partie d'un bâtiment où l'on conserve les grains.

257. — *Le Colimaçon* [1].

Sans amis, comme sans famille,
Ici-bas vivre en étranger ;
Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger ;
S'aimer d'une amitié sans bornes ;
De soi seul emplir sa maison [2] ;
En sortir, suivant la saison,
Pour faire à son prochain les cornes [3] ;
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures ;
Outrager les plus belles fleurs
Par ses baisers ou ses morsures ;
Enfin, chez soi comme en prison,
Vieillir, de jour en jour plus triste :
C'est l'histoire de l'égoïste,
Et celle du colimaçon. ARNAULT.

258. — *La Feuille* [1].

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu ? — Je n'en sais rien.
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine,
Le zéphyr ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine [2],
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer ;
Je vais où va toute chose,
Où va [3] la feuille de rose [4]
Et la feuille de laurier [5].
ARNAULT.

259. — *Le Voyage.*

Partir avant le jour, à tâtons, sans voir goutte [1],
Sans songer seulement à demander sa route ;
Aller de chute en chute, et, se traînant ainsi,
Faire un tiers [2] du chemin jusqu'à près de midi ;
Voir sur sa tête alors s'amasser les nuages ;
Dans un sable mouvant [3] précipiter ses pas ;
Courir, en essuyant orages sur orages,

[1] *Colimaçon.* Mollusque à coquille. Synonyme de *limaçon.* Le sens de la particule *co* reste ici obscur, si tant est qu'elle y ait un sens. (LITTRÉ.) — [2] Le limaçon a sa coquille pour maison comme la tortue sa carapace. Voir un emploi semblable du mot *maison* dans la fable de La Fontaine intitulée *le Lièvre et la Tortue.* — [3] On donne par comparaison le nom de *cornes* aux appendices qui supportent les yeux des limaçons et que ceux-ci projettent en avant, lorsqu'ils rampent, et qu'ils rentrent, en présence d'un obstacle. *Faire à son prochain les cornes,* c'est se moquer de lui, le braver.

[1] Il est permis de supposer que le poète a fait ici allusion à lui-même. Honoré de l'estime et de l'amitié de Napoléon, il s'était attaché à sa fortune et, après sa chute, il passa quatre ans dans l'exil (1815-1819). C'est un exercice aussi intéressant qu'utile de traduire une allégorie en langage ordinaire : « Arraché à ta *patrie,* pauvre *exilé,* où vas-tu ? — Je n'en sais rien. La *guerre* a renversé le *grand homme* qui seul était mon soutien. Etc. » — [2] D'un pays à l'autre. — [3] *Va* pour *vont.* Les deux sujets ne sont pas synonymes; et cependant ce n'est nullement pour les besoins du vers que le poète a employé le singulier : *où vont* fait le même nombre de syllabes ; mais le singulier est plus poétique. — [4] La beauté. — [5] La gloire.

[1] L'auteur compare ici l'enfant qui vient de naître et qui ne se rend encore compte de rien à un homme qui chemine dans l'obscurité. — [2] Le premier tiers de la vie, ce sont les années qui s'écoulent sans qu'on se demande où l'on va ; le second, c'est la période des déceptions ; le dernier, c'est le repos de la vieillesse suivi de la mort. — [3] Le *sable mouvant* désigne ici les obstacles qui embarrassent la vie de l'homme et l'empêchent d'arriver au but qu'il poursuit.

Vers un but incertain où l'on n'arrive pas,
Détrompé vers le soir, chercher une retraite;
Arriver haletant, se coucher, s'endormir :
On appelle cela naître, vivre, et mourir.
La volonté de Dieu soit faite! FLORIAN.

260. — Le Papillon.

Naître avec le printemps, mourir avec les roses [1],
Sur l'aile du zéphyr [2] nager dans un ciel pur;
Balancé sur le sein des fleurs à peine écloses,
S'enivrer de parfums, de lumière et d'azur;
Secouant, jeune encor, la poudre [3] de ses ailes,
S'envoler comme un souffle aux voûtes éternelles [4] :
Voilà du papillon le destin enchanté!
Il ressemble au désir, qui jamais ne se pose [5],
Et, sans se satisfaire, effleurant toute chose,
Retourne enfin au ciel chercher la volupté [6]. LAMARTINE.

261. — La Source.

Tout près du lac filtre [1] une source,
Entre deux pierres, dans un coin :
Allégrement l'eau prend sa course
Comme pour s'en aller bien loin.

Elle murmure : « Oh! quelle joie!
Sous la terre il faisait si noir!
Maintenant ma rive verdoie,
Le ciel se mire à mon miroir.

Mes myosotis aux fleurs bleues
Me disent : Ne m'oubliez pas;
Les libellules [2], de leurs queues,
M'égratignent [3] dans leurs ébats.

A ma coupe l'oiseau s'abreuve;
Qui sait? Après quelques détours
Peut-être deviendrai-je un fleuve
Baignant vallons, rochers et tours.

Je broderai [4] de mon écume
Ponts de pierre, quais de granit [5],
Emportant le steamer [6] qui fume
A l'Océan, où tout finit [7].

Ainsi la jeune source jase,
Formant cent projets d'avenir.
Comme l'eau qui bout dans un vase,
Son flot ne peut se contenir.

Mais le berceau touche à la tombe;
Le géant futur meurt petit;
Née à peine, la source tombe
Dans le grand lac qui l'engloutit.
TH. GAUTIER.

[1] C'est-à-dire : mourir après une courte existence. — [2] *Zéphyr*. Voir nº 219, note 2. — [3] *Poudre*. Poussière. — [4] Les *voûtes éternelles*. Le ciel. L'imagination du poète attribue au papillon une destinée céleste et le dote de l'immortalité. — [5] Comme le papillon qui ne se pose sur une fleur que pour la quitter l'instant d'après. — [6] Le mot *volupté* désigne ici le plaisir de l'âme.

[1] *Filtrer*, employé comme verbe intransitif, signifie traverser un filtre, c'est-à-dire une substance poreuse, telle que le charbon, qui clarifie les liquides. Dans un sens plus général, *filtrer* veut dire *sortir de*. — [2] *Libellules*. Insectes nommés vulgairement demoiselles. — [3] Altèrent la surface unie de mes eaux. — [4] Mes eaux, en se brisant contre les ponts et les quais, produiront une écume aux formes capricieuses et semblable à une broderie. — [5] Voir nº 42, note 7. — [6] *Steamer*. Mot anglais, navire à vapeur. Prononcez *stimeur*, en appuyant sur la première syllabe. — [7] Où tout finit pour les fleuves.

262. — *La Branche coupée.*

« Où vas-tu flottante [1] sur l'onde,
Pauvre branche ? tu ne sais pas ;
Prends garde, la mer est profonde,
La mer est méchante là-bas.

Avec la vague mugissante
Tu n'auras [2] qu'un moment lutté,
Comme l'orpheline innocente,
Avec notre perversité.

La terrible, quoi que tu souffres,
Te terrassera mille fois,
Et t'entraînera dans ses gouffres...
Branche, prends garde, entends ma [voix !

— Qu'ai-je besoin de prendre garde ?
Répondit la branche, et pourquoi ?
Je suis déjà sèche, regarde :
La vie hélas ! n'est plus en moi.

Du tronc paternel, presque morte,
L'aquilon vient de m'arracher.
Que la vague à tout vent m'emporte !
Je ne fais rien pour l'empêcher.

Aussi bien, sois juste, à cette heure
Qu'ai-je à désirer que [3] mourir ?
A mon cher arbre qui me pleure
Je ne pourrais [4] plus refleurir. »

Émile Deschamps [5] (1791-1871).

263. — *Les cinq actes de la vie.*

Le drame [1] de la vie, hélas ! est peu de chose ;
Au drame de la scène on peut le comparer :
Jusques au dénoûment jamais on n'y repose ;
Bien ou mal, pauvre ou riche, on doit y figurer [2].

Au premier acte on naît ; avec peine on s'avance,
A travers mille écueils, vers un but ignoré.
Au second, on s'éclaire, on pressent l'existence ;
A de vagues désirs on est déjà livré.

Au troisième, emporté par une aveugle ivresse,
Par le monde [3], l'amour, les renaissants plaisirs,
On ose, on brave tout, on s'égare sans cesse,
On s'apprête souvent d'éternels repentirs.

Au quatrième, las de vaines jouissances,
Le cœur d'autres besoins, d'autres feux [4] se remplit ;
L'orgueil, l'ambition, leurs transports [5], leurs souffrances,
Viennent tout remplacer... Cependant [6] on vieillit.

[1] *Flottante* est ici adjectif verbal ; il marque l'état dans lequel se trouve la branche. Voir un exemple analogue *Gramm.*, nº 508. — [2] Le futur antérieur *auras lutté* exprime l'imminence du sort funeste qui menace la branche. La lutte sera si courte que le poète la présente déjà comme passée dans un temps futur. — [3] *Que* s'explique par l'ellipse de *autre :* quelle *autre chose* ai-je à désirer *que* mourir ? — [4] La condition est sous-entendue : si même je pouvais le retrouver. — [5] Les œuvres d'Émile Deschamps ont été publiées par A. Lemerre, éditeur, à Paris.

[1] On appelle *drame* toute espèce de pièce de théâtre, soit tragique, soit comique, et, dans un sens plus restreint, toute pièce de théâtre qui tient à la fois de la tragédie et de la comédie. — [2] *Y figurer.* Y occuper sa place ; y jouer son rôle. — [3] Par les distractions que l'on cherche au dehors. — [4] *Feux.* Au figuré,

Au cinquième arrivé, le corps, l'esprit s'affaisse,
Chaque jour, chaque instant voit briser un lien;
On pense, on parle encor... mais la toile se baisse,
Le spectacle finit, et l'homme n'est plus rien.

Princesse DE SALM (1767-1845).

264. — *L'Aigle et le Soleil.*

Ne dites pas, enfants, comme d'autres ont dit :
« Dieu ne me connaît pas, car je suis trop petit;
Dans sa création ma faiblesse me noie [1],
Il voit trop d'univers [2] pour que son œil me voie. »

L'aigle de la montagne dit un jour au soleil :
« Pourquoi luire plus bas que ce sommet vermeil?
A quoi sert d'éclairer ces prés, ces gorges [3] sombres?
De salir tes rayons sur l'herbe dans ces ombres?
La mousse imperceptible est indigne de toi!
— Oiseau, dit le soleil, viens et monte avec moi. »
L'aigle, avec le rayon s'élevant dans la nue,
Vit la montagne fondre et baisser à sa vue,
Et quand il eut atteint son horizon nouveau [4],
A son œil confondu tout parut de niveau.
« Eh bien! dit le soleil, tu vois, oiseau superbe,
Si pour moi la montagne est plus haute que l'herbe.
Rien n'est grand, ni petit devant mes yeux géants [5],
La goutte d'eau me peint [6] comme les océans;
De tout ce qui me voit je suis l'astre et la vie,
Comme le cèdre altier l'herbe me glorifie,
J'y chauffe la fourmi, des nuits j'y bois les pleurs [7],
Mon rayon s'y parfume en passant sur les fleurs,
Et c'est ainsi que Dieu, qui seul est sa mesure [8],
D'un œil pour tous égal voit toute la nature!
Chers enfants, bénissez, si votre cœur comprend,
Cet œil qui voit l'insecte et pour qui tout est grand.

LAMARTINE.

passions. — [5] *Transport.* Mouvement violent qui nous met (qui nous transporte) hors de nous-mêmes. — [6] *Cependant.* Voir nº 110, note 3.

[1] Me fait disparaître, me rend imperceptible. — [2] Dans un sens général, l'univers est l'ensemble illimité de tous les êtres créés. Voir nº 170, note 4. Dans un sens plus restreint, il désigne le système solaire avec ses planètes et ses satellites. L'univers ainsi entendu n'est alors qu'une partie de l'univers général et on conçoit que, dans ce sens restreint, ce mot puisse, comme ici, être employé au pluriel. Dans ce cas, en effet, il y a d'autres univers en dehors de celui que nous habitons. — [3] *Gorge.* Passage étroit entre deux montagnes. — [4] L'*horizon* désigne tout l'espace que l'on découvre autour de soi. L'horizon s'étend à mesure que l'on s'élève au-dessus de la terre. — [5] *Géant* se prend quelquefois adjectivement. « On ne peut pas douter qu'il n'y ait eu des individus *géants* dans tous les climats de la terre. » (BUFFON.) — [6] Réfléchit mon image. — [7] Métaphore poétique qui consiste à comparer la rosée aux pleurs de la nuit. — [8] Qui ne peut

265. — *A mes Enfants* [1].

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine [2],
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.
J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre;
Mais son long courroux
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau,
Vous, de ce hameau
L'honneur et la joie,
Vous qui, gras et beau,
Me donniez sans cesse
Sur l'herbette épaisse
Un plaisir nouveau?
Que je vous regrette!
Mais il faut céder :
Sans chien, sans houlette [3],
Puis-je vous garder?
L'injuste fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le ciel par mes cris :
Il rit de mes craintes,
Et, sourd à mes plaintes,
Houlette ni chien,
Il ne me rend rien.
Puissiez-vous, contentes
Et sans mon secours,
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis, mes amours!
Que Pan [4] vous défende :
Hélas! il le sait,
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui, brebis chéries,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries,
Je prends à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que si les faveurs
Du dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages
Et vous font avoir
Du matin au soir
De gras pâturages,
J'en conserverai
Tant que je vivrai
La douce mémoire,
Et que mes chansons
En mille façons
Porteront sa gloire
Du rivage heureux
Où, vif et pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Commençant son cours,
Rend à la nature
Toute sa parure,
Jusqu'en ces climats
Où, sans doute las
D'éclairer le monde,
Il va chez Téthys [5]
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis [6].

Mme Deshoulières (1634-1694).

s'apprécier que par lui-même, qui n'est semblable qu'à lui-même et auquel nous ne pouvons pas attribuer les imperfections de notre vue.

[1] Mme Deshoulières, devenue veuve, recommande ses enfants à Louis XIV. Les *brebis* sont ses enfants; *Pan*, dieu des bergers, désigne Louis XIV, qui fut le protecteur de Mme Deshoulières et de ses enfants. — [2] *Seine*. Voir no 219, note 1. — [3] L'allégorie continue. Les enfants privés de leur père sont comme des brebis abandonnées qui n'ont plus ni berger ni chien. — [4] Voir plus haut, note 1. — [5] *Téthys*. Femme de l'Océan; pour la mer elle-même. — [6] Les anciens croyaient que le soleil, en se couchant, s'enfonçait dans la mer et reparaissait le lendemain à l'Orient après avoir tourné autour de la terre. Mais l'expression *rallumer ses feux dans l'onde* contient une contradiction que rien ne peut justifier.

266. — Le Livre de la vie [1].

Le livre de la vie est le livre suprême [2]
Qu'on ne peut ni fermer ni rouvrir à son choix;
Le passage attachant ne s'y lit pas deux fois,
Mais le feuillet fatal se tourne de lui-même;
On voudrait revenir à la page où l'on aime,
Et la page où l'on meurt est déjà sous nos doigts

267. — Adieu aux enfants.

On vous quitte à regret, joyeux enfants qu'on aime,
En qui l'on croit se voir tel qu'on était soi-même
Dans ces jours radieux d'innocence et d'espoir
Où l'âme réfléchit le ciel comme un miroir.
On vous quitte à regret, puis on vous cherche encore,
Comme aux feux du midi l'on regrette l'aurore,
Comme au sommet du mont, où l'on arrive las,
L'œil se tourne rêveur vers le vallon d'en bas,
Le frais vallon rempli d'ombrages et de mousses,
Où dans l'herbe et les fleurs chantent des voix si douces!
Ce mont qu'il faut gravir avec peine et sueurs,
Chers enfants, c'est la vie; et ce vallon de fleurs,
Où le regard ému se reporte sans cesse,
C'est l'enfance, aujourd'hui votre frêle richesse.
Hélas! et vous aussi vous devez le quitter
Pour suivre la montagne ardue et la monter!
O mes jeunes amis! ô mes blondes abeilles!
Hâtez-vous! de miel pur emplissez vos corbeilles!
Hâtez-vous : ce beau temps ne doit pas revenir.
Faites-vous un trésor utile à l'avenir.
Un trésor de vertus, d'étude [1], de sagesse,
Qui ne s'amasse bien qu'aux jours de la jeunesse.
Dans le rude chemin où vous devez marcher,
Cœurs lâches et pieds mous [2] sont sûrs de trébucher.

V. Martin.

[1] Vers improvisés sur un album. — [2] *Le livre suprême.* Le livre qui est au-dessus de tous, le livre par excellence, parce que les événements qui le remplissent sont tous des réalités.

[1] *Étude* est pris ici dans le sens de connaissances acquises, comme dans les expressions : *avoir de l'étude, être sans étude.* — [2] *Pieds mous.* Pieds tendres et délicats, qui ne sont pas habitués à marcher dans les chemins difficiles.

ANECDOTES. CONTES. NARRATIONS.

268. — Les dix francs d'Alfred.

Ceci n'est point un conte, enfants, c'est une histoire,
Comme la vérité, simple et facile à croire,
Et rien que d'y songer, qui [1] fait battre le cœur.
Oh! je ne serai pas moraliste sévère :
Car parfois, comme vous, j'ai besoin qu'on m'éclaire;
Et pour [2] être plus grand, je ne suis pas meilleur.
Parlons donc en amis... Alfred était, je pense,
Un enfant, tel que vous, ayant huit à neuf ans.
Bien, bien riche! il avait dans sa bourse dix francs,
Dix francs beaux et tout neufs. C'était la récompense
Donnée à sa sagesse, à ses petits travaux :
Ce qui faisait encor ces dix francs-là plus beaux.
Mais l'idée arriva [3] d'en chercher la dépense,
Car c'eût été vilain de les garder toujours :
L'argent qui ne sert pas est sans valeur aucune;
Le point [4] est de savoir lui donner un bon cours [5].
On avait fait Alfred maître de sa fortune :
Tantôt il la voyait en beau cheval de bois,
Tantôt c'était un livre.... Un livre.... Alors sa mère
Souriait de plaisir, sans l'aider toutefois,
Lui laissant tout l'honneur de ce qu'il allait faire.
Sur le livre son choix à la fin se fixa.
Charmant enfant! combien sa mère l'embrassa!
C'est qu'aussi c'était beau, savez-vous? C'est qu'un livre,
C'est tout; c'est là-dedans que l'on apprend à vivre,
A devenir un homme, à penser, à parler;
C'est là, nous [6], à vos jeux qui venons nous mêler,
Là que nous déposons le travail de notre âme [7],

[1] La construction régulière de la phrase serait : *Et qui, rien que d'y songer, fait* etc. Cette inversion, très admissible d'ailleurs, est amenée par la césure. — [2] *Pour*, suivi d'un infinitif, a quelquefois le sens de *parce que*. — [3] L'idée lui vint à l'esprit. — [4] C'est-à-dire le point important, le principal. — [5] En parlant d'argent, *cours* signifie circulation. *Un bon cours*, un bon emploi. — [6] *Nous*, qui écrivons des livres à l'usage de la jeunesse. — [7] Le véritable écrivain ne met pas seulement son intelligence dans ses œuvres,

Quand le Dieu tout-puissant jette en nous cette flamme [8]
Qui nous rend la candeur [9], et nous fait jusqu'à vous,
Comme à nos premiers jours, remonter purs et doux.
Vous ne comprenez pas, amis?.... Mais il faut lire;
Et plus tard vous saurez ce que j'ai voulu dire;
Et puis, lorsque vos cœurs seront bien désolés,
Vous ouvrirez un livre et serez consolés.

C'était un jour d'hiver, quand la neige et le givre [10]
Des arbres effeuillés blanchissent les rameaux;
Quand vous, heureux enfants, dans de larges manteaux,
Dans de bons gants fourrés, du froid on vous délivre :
Alfred courait, joyeux, pour acheter son livre.

Mais voici tout à coup qu'il s'arrête surpris :
Deux enfants étaient là, tels, hélas! qu'à Paris
Si souvent on en voit sur les ponts de la Seine.
Dans les bras l'un de l'autre ils étaient enlacés;
L'un de son petit frère, avec sa froide haleine,
Cherchait à réchauffer les pauvres doigts glacés :
Ils grelottaient bien fort, car leurs habits percés,
Presqu'à nu, les laissaient étendus sur la pierre;
Tournant vers les passants un regard de prière,
Ensemble ils répétaient : « J'ai grand froid! j'ai grand [11] faim! »
Mais les riches passaient sans leur donner de pain;
Et leur cœur se gonflait, et puis de grosses larmes
Roulaient dans leur paupière et sillonnaient leur sein.
Certes vous eussiez pris pitié de leurs alarmes,
Et vous ne seriez [12] point passés sur leur chemin,
N'est-ce pas, mes amis, sans leur tendre la main,
Sans demander pour eux quelque argent à vos mères?

Alfred était témoin de leurs larmes amères :
« Maman, vois donc, dit-il, comme ils sont là tous deux!
Ils sont bien malheureux! — Oh! oui, bien malheureux! »
Lui répondit sa mère, attentive et touchée.
Sur eux pendant qu'Alfred a la vue attachée,
L'un se lève. (Pour l'autre, il ne se levait pas,
Car l'hiver l'avait fait froid comme le trépas [13].)
Saisissant une vielle [14], auprès de lui muette,
Pour charmer l'enfant riche et recevoir de lui
Le pain qu'il n'avait pas obtenu d'aujourd'hui [15],

il y met son *âme* tout entière. — [8] *Flamme*. Inspiration. — [9] L'innocence sans laquelle il est impossible de parler aux enfants la langue qui leur convient. — [10] Légère couche de glace dont les corps se couvrent, quand l'humidité de l'air se congèle. — [11] Voir *Gramm.*, n° 439. — [12] L'auxiliaire *avoir* serait plus correct. *Passer* marque ici l'action et non pas l'état. — [13] Voir n° 212, note 1. — [14] Instrument qui se joue au moyen d'une roue enduite de colophane (résine) et qu'on fait tourner à l'aide d'une manivelle. — [15] Depuis le

Il s'efforce de rire, et, dansant, il répète
Un de ces airs appris sous le doux ciel natal;
Mais ce rire était triste, et ce chant faisait mal :
C'est que rien n'est affreux comme la feinte joie
Du mendiant qui chante, à sa misère en proie;
C'est un rire effrayant qui naît dans les douleurs,
Et qu'il faut endormir comme on endort vos pleurs.
Enfants, vous qui pleurez pour un bruit, pour une ombre
Que vous croyez entendre ou voir dans la nuit sombre,
Pour un conseil ami que la raison vous doit [16],
Une goutte de sang qui vous rougit le doigt,
Que sais-je? un aiguillon d'abeille qui vous frappe [17]
Ou pour un papillon qui de vos mains s'échappe,
Voilà des maux cuisants [18] que vous ne saviez pas.
Or, vers le petit pauvre, Alfred porta ses pas :
« Pourquoi, dit-il, tous deux restez-vous dans la neige?
Vous n'avez donc point, vous, de maman comme moi,
Qui vous donne du pain, du feu, qui vous protège?
— Oh! nous en avons une aussi, monsieur. — Pourquoi
Vous laisse-t-elle aller sans elle ou votre bonne,
Les pieds nus sur la terre? elle n'est donc pas bonne,
Votre maman à vous? — Si fait [19]; elle avait faim,
Elle nous a donné ce qu'elle avait de pain,
Et voilà deux grands jours, hélas! qu'elle est couchée;
Comme il ne restait plus chez nous une bouchée,
Elle nous embrassa, disant : « Pauvres petits!
Allez et mendiez; » et nous sommes sortis,
Et nous sommes venus nous coucher sur la pierre,
Et personne, ô mon Dieu! n'entend notre prière;
Et voilà que bientôt mon frère va mourir!
Car le froid, car la faim nous ont fait tant souffrir!
— Vous n'avez donc pas, vous, repris Alfred, un père
Qui donne tous les jours de l'or à votre mère? »
Le pauvre enfant se prit [20] à sangloter plus fort;
« Hélas! répondit-il, notre père! ... il est mort!
Il est mort! et c'est lui qui nous faisait tous vivre! »
Alfred, pleurant aussi, ne songea plus au livre,
Et dans la main du pauvre il glissa ses dix francs.

commencement de la journée. — [16] Que les personnes raisonnables qui vous entourent ont le devoir de vous donner. — [17] Mot impropre : l'aiguillon ne frappe pas, il pique, il blesse. En outre, ce détail n'est pas heureux : c'est exiger d'un enfant un courage trop viril que de lui défendre de pleurer, quand il souffre de la piqûre douloureuse que lui fait l'aiguillon d'une abeille. — [18] *Cuisant.* Qui cause une douleur brûlante, vive, et, au figuré, qui cause une grande peine morale. — [19] *Si fait* s'emploie pour affirmer le contraire de ce qui a été dit. *Si fait,* c'est-à-dire *ainsi fait.* — [20] *Se prendre,* suivi de *à* et d'un infinitif, signifie com-

La mère le saisit dans ses bras triomphants [21],
Et lui dit : « Mon Alfred, un livre pour apprendre,
C'était déjà bien beau ! Mais tu m'as fait comprendre,
Mon fils, que mieux encore est de donner du pain
A ceux qui vont mourir et de froid et de faim. »

Et moi [22] je dis : Heureux est l'enfant charitable
Qui donne à l'indigent le peut qu'il reçoit d'or,
Et qui des miettes de la table [23]
S'il ne peut rien de plus, sait faire aumône encor !
Pour que dans votre bourse, amis, quelque argent tombe,
Travaillez donc aussi, soyez sages et bons;
Et l'infortune qui succombe
Puisera l'existence et la paix dans vos dons;
Et le vieillard qui prie, et dont la tête est nue,
Enfants, le bon vieillard ployé sous les douleurs,
Au son de votre voix connue
Sourira, car c'est vous qui sécherez ses pleurs :
Et celles qu'on rencontre à genoux sur la route,
Les mères qui n'ont pas de pain pour leurs petits,
Diront : « C'est le bon Dieu, sans doute,
Qui vous adresse à nous, anges du Paradis ! »
Et leurs petits, surtout ceux qui n'ont plus de pères,
Leurs tout petits enfants ne diront plus : « J'ai faim. »
Anges, car vous êtes leurs frères,
Et le Ciel vous a faits pour leur tendre la main.

Léon Guérin (né en 1807).

269. — Le petit Savoyard.

CHANT PREMIER.

LE DÉPART.

« Pauvre petit, pars pour la France.
Que te sert mon amour ? je ne possède rien.
On vit heureux ailleurs; ici, dans la souffrance.
Pars, mon enfant : c'est pour ton bien.

« Tant que mon lait put te suffire,
Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,

mencer, se mettre à. — [21] Dont la vive étreinte exprimait la joie intérieure que lui causait la générosité de son fils. — [22] *Moi*, qui vous raconte cette histoire. — [23] A partir du vers 111, la narration est terminée, et les vers qui suivent contiennent les réflexions morales de l'auteur. En même temps, et comme pour marquer la différence entre ces deux parties du morceau, le rythme change et quelques vers de huit syllabes viennent s'entre-mêler aux grands vers.

Heureuse et délassée [1] en te voyant sourire,
Jamais on n'eût osé me dire :
Renonce aux baisers de ton fils.

« Mais je suis veuve ; on perd la force avec la joie,
Triste et malade, où recourir ici [2] ?
Où mendier pour toi ? Chez des pauvres aussi.
Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie [3] ;
Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.

« Mais, si loin que tu sois [4], pense au foyer absent ;
Avant de le quitter, viens, qu'il nous réunisse.
Une mère bénit son fils en l'embrassant :
Mon fils, qu'un baiser te bénisse.

« Vois-tu ce grand chêne là-bas ?
Je pourrai jusque-là t'accompagner, j'espère ;
Quatre ans déjà passés, j'y conduisis ton père ;
Mais lui, mon fils, ne revint pas.

« Encor s'il était là pour guider ton enfance,
Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi ;
Mais tu n'as pas dix ans, et tu pars sans défense :
Que je vais prier Dieu pour toi !...

« Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde [5],
Seul, parmi les méchants (car il en est au monde),
Sans ta mère, du moins, pour t'apprendre à souffrir [6] ?...
Oh ! que n'ai-je du pain, mon fils, pour te nourrir !

« Mais Dieu le veut ainsi ; nous devons nous soumettre.
Ne pleure pas en me quittant ;
Porte au seuil des palais un visage content.
Parfois mon souvenir t'affligera peut-être...
Pour distraire le riche, il faut chanter pourtant !

« Chante, tant que la vie est pour toi moins [7] amère ;
Enfant, prends ta marmotte [8] et ton léger trousseau ;

[1] *Heureuse et délassée.* Ces adjectifs se rapportent au pronom *me*, exprimé au vers suivant. Cette construction, quoique peu usitée, ne laisse rien à désirer au point de vue de la clarté. — [2] A qui puis-je demander assistance ? — [3] *Savoie.* Partie du territoire français située au pied de la chaîne des Alpes et qui forme deux départements, la Savoie et la Haute-Savoie. — [4] Cet hémistiche présente une consonnance désagréable. — [5] *Seconder.* Terme impropre. Ce mot, d'après son étymologie, éveille l'idée d'une assistance prêtée par une personne qui n'occupe que la seconde place dans l'action commune. On ne peut donc s'en servir en parlant de Dieu. Le verbe *soutenir* eût mieux convenu. — [6] *Souffrir* est pris ici dans un sens moral : *pour t'apprendre* à supporter l'injustice et la mauvaise fortune. — [7] *Moins amère* qu'elle ne le sera plus tard, quand tu n'auras plus l'insouciance de la jeunesse. — [8] *Marmotte.* Quadrupède rongeur qui dort pendant

Répète, en cheminant, les chansons de ta mère....
Quand [9] ta mère chantait autour de ton berceau.

« Si ma force première encor m'était donnée,
J'irais te conduisant moi-même par la main;
Mais je n'atteindrais pas la troisième journée;
Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin;
Et moi je veux mourir aux lieux où je suis née.

« Maintenant de ta mère entends le dernier vœu :
Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne [10];
Prie, et demande au riche; il donne au nom de Dieu;
Ton père le disait; sois plus heureux : adieu. »

Mais le soleil tombait des montagnes prochaines [11];
Et la mère avait dit : « Il faut nous séparer; »
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se tournant quelquefois et n'osant pas pleurer.

CHANT II.

PARIS.

« J'ai faim : vous qui passez, daignez me secourir.
Voyez, la neige tombe, et la terre est glacée;
J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée...
Et je n'ai rien pour me couvrir.

« Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie [12],
A genoux sur le seuil, j'y pleure bien souvent.
Donnez : peu me suffit; je ne suis qu'un enfant;
Un petit sou me rend la vie.

« On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain :
Plusieurs ont raconté dans nos forêts lointaines
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines;
Eh bien! moi je suis pauvre, et je vous tends la main.
« Faites-moi gagner mon salaire :

Où me faut-il courir? dites, j'y volerai.

l'hiver et que l'on peut apprivoiser. On sait que les petits Savoyards sont en même temps des montreurs de marmottes. — [9] Ce vers présente une nuance de tristesse qui est à peine indiquée : Répète les chansons que ta mère ne chante plus aujourd'hui, parce qu'elle est veuve et malheureuse, mais que tu as entendues autrefois, lorsque etc. — [10] Et que, par conséquent, il lui est défendu de s'approprier ce qui ne lui a pas été donné. — [11] *Prochaines.* Voisines. Comparer avec le vers de la Fontaine : « *A ces mots, l'ours s'en va dans la forêt prochaine.* » (Liv. V, fable 20.) — [12] Le mot *envie* n'est pas toujours pris en mauvaise part; il

Ma voix tremble de froid; eh bien! je chanterai,
Si mes chansons peuvent vous plaire.

« Il ne m'écoute pas, il fuit,
Il court dans une fête (et j'en entends le bruit [13])
Finir son heureuse journée!
Et moi je vais chercher, pour y passer la nuit,
Cette guérite abandonnée.

« Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir?
Rendez-moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci [14] qu'on partageait le soir,
Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière [15],
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.

« Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :
Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi....
Hélas! et, tout petit, faudra-t-il que je meure,
Sans avoir rien gagné pour toi?....

« Non, l'on ne meurt pas à mon âge;
Quelque chose me dit de reprendre courage....
Et! que sert d'espérer! que puis-je attendre enfin?...
J'avais une marmotte; elle est morte de faim. »

Et, faible, sur la terre il reposait sa tête;
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi;
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

« Qu'il vienne à nous celui qui pleure, »
Disait la voix mêlée au murmure des vents;
L'heure du péril est notre heure;
Les orphelins sont nos enfants. »

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère [16].
Lui, docile et confus, se levait à leur voix.
Il s'étonnait d'abord; mais il vit à leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire [17];
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.

signifie quelquefois simplement *désir*. — [13] Cette parenthèse, qui marque du reste fort bien le contraste entre la misère et le luxe, est une construction recherchée et, par conséquent, peu naturelle dans la bouche d'un enfant. — [14] *Le laitage durci*. Le lait caillé, la substance solide qui reste après la séparation de la crême et du petit-lait. — [15] Ces mots servent de complément direct à *rendez-moi* : Rendez-moi l'heure heureuse de la prière que l'on disait à la nuit tombante, etc. — [16] *Recueillaient sa misère*, c'est-à-dire recueillaient l'enfant malheureux. Le terme abstrait est employé ici au lieu du terme concret. — [17] *Rosaire*.

CHANT III.

LE RETOUR.

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été, que les Alpes [18] sont belles!
Tout dans leurs frais vallons sert à nous enchanter,
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.
Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter!
Heureux qui les revoit, s'il a pu les quitter!

Quel est ce voyageur que l'été leur renvoie,
Seul, loin dans la vallée, un bâton à la main?
C'est un enfant.... il marche, il suit le long chemin
Qui va de France à la Savoie.

Bientôt de la colline il prend l'étroit sentier :
Il a mis ce matin la bure [19] du dimanche,
Et dans son sac de toile blanche,
Est un pain de froment qu'il garde tout entier.

Pourquoi tant se hâter à sa course dernière [20]?
C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau,
Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau
Et n'ait reconnu sa chaumière.

Les voilà.... tels encor qu'il les a vus toujours,
Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage!
Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours;
Il est si près de son village!

Tout joyeux il arrive, il regarde.... Mais quoi!
Personne ne l'attend! sa chaumière est fermée!
Pourtant du toit aigu [21] sort un peu de fumée;
Et l'enfant plein de trouble : « Ouvrez, » dit-il, « c'est moi.... »

La porte cède, il entre; et sa mère attendrie,
Sa mère qu'un long mal près du foyer retient,
Se relève à moitié, tend les bras, et s'écrie :
« N'est-ce pas mon fils qui revient? »

Son fils est dans ses bras, qui pleure et qui l'appelle.
« Je suis infirme, hélas! Dieu m'afflige, » dit-elle,

Grand chapelet dont les gros grains sont appelés *roses*. — [18] Voir plus haut la note 3. — [19] *La bure*, c'est-à-dire le vêtement de bure. La bure est une grosse étoffe de laine. — [20] A sa dernière étape. — [21] *Aigu* se dit de ce qui se termine en pointe et aussi de ce qui se termine en tranchant, comme le sommet d'un toit.

« Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir,
Car je ne voulais pas mourir sans te revoir. »

Mais lui : « De votre enfant vous étiez éloignée ;
Le voilà qui revient ; ayez des jours contents ;
Vivez : je suis grandi, vous serez bien soignée,
Nous sommes riches pour longtemps. »

Et les mains de l'enfant, des siennes détachées ;
Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait ;
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,
Et le pain de froment que pour elle il gardait.

Sa mère l'embrassait, et respirait à peine,
Et son œil se fixait, de larmes obscurci,
Sur un grand crucifix de chêne
Suspendu devant elle et par le temps noirci.

« C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères
Et des petits enfants, qui du mien a pris soin ;
Lui qui me consolait, quand mes plaintes amères
Appelaient mon fils de si loin.

« C'est le Christ du foyer que les mères implorent,
Qui sauve nos enfants du froid et de la faim.
Nous gardons nos agneaux, et les loups les dévorent ;
Nos fils s'en vont tout seuls.... et reviennent enfin.

« Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle ?
Ta pauvre mère infirme a besoin de secours,
Elle mourrait sans toi. » — L'enfant, à ce discours,
Grave, et joignant les mains, tombe à genoux près d'elle,
Disant : « Que le bon Dieu vous fasse de longs jours ! »

ALEXANDRE GUIRAUD (1788-1847).

270. — *Une promenade de Fénelon.*

Victime de l'intrigue et de la calomnie [1],
Et par un noble exil expiant son génie,
Fénelon, dans Cambrai, regrettant peu la cour,
Répandait les bienfaits et recueillait l'amour,
Instruisait, consolait, donnait à tous l'exemple ;

[1] Après avoir été en faveur auprès de Louis XIV, qui l'avait nommé précepteur de son petit-fils, le duc de Bourgogne, Fénelon était tombé en disgrâce à la suite de ses dissentiments avec Bossuet et surtout à la suite de la publication du *Télémaque*, dans lequel Louis XIV avait vu une critique indirecte de son gouvernement. A partir de ce moment, Fénelon, qui était archevêque de Cambrai, vécut retiré dans son diocèse.

Son peuple [2] pour l'entendre accourait dans le temple ;
Il parlait, et les cœurs s'ouvraient tous à sa voix.
Quand, du saint ministère ayant porté le poids,
Il cherchait, vers le soir, le repos, la retraite,
Alors, aux champs aimés du sage et du poète,
Solitaire et rêveur, il allait s'égarer ;
De quel charme à leur vue il se sent pénétrer !
Il médite, il compose [3], et son âme l'inspire !
Jamais un vain orgueil ne le presse d'écrire ;
Sa gloire est d'être utile : heureux quand il a pu
Montrer la vérité, faire aimer la vertu !
Ses regards, animés d'une flamme [4] céleste,
Relèvent de ses traits la majesté modeste ;
Sa taille est haute et noble ; un bâton à la main,
Seul, sans faste et sans crainte, il poursuit son chemin,
Contemple la nature et jouit de Dieu même [5].
Il visite souvent les villageois qu'il aime,
Et chez ces bonnes gens, de le voir tout joyeux,
Vient sans être attendu, s'assied au milieu d'eux,
Écoute le récit des peines qu'il soulage,
Joue avec les enfants et goûte le laitage.
Un jour, loin de la ville ayant longtemps erré,
Il arrive aux confins [6] d'un hameau retiré,
Et sous un toit de chaume, indigente demeure,
La pitié le conduit : une famille y pleure.
Il entre, et sur-le-champ, faisant place au respect,
La douleur un moment se tait à son aspect,
« O ciel ! c'est monseigneur [7] ! » On se lève, on s'empresse ;
Il voit avec plaisir éclater leur tendresse :
« Qu'avez-vous, mes enfants ? d'où naît votre chagrin ?
Ne puis-je le calmer ? Versez-le dans mon sein ;
Je n'abuserai point de votre confiance. »
On s'enhardit alors, et la mère commence :
« Pardonnez, monseigneur, mais vous n'y pouvez rien ;
Ce que nous regrettons, c'était tout notre bien !
Nous n'avions qu'une vache !... hélas ! elle est perdue ;
Depuis trois jours entiers nous ne l'avons point vue.
Notre pauvre Brunon !... nous l'attendons en vain ;
Les loups l'auront [8] mangée, et nous mourrons de faim.
Peut-il être un malheur au nôtre comparable ?

— [2] Son *peuple*. Ses ouailles, ceux qui se trouvaient soumis à son autorité spirituelle. — [3] *Il compose*. Il arrête le plan de ses ouvrages. — [4] Voir nº 268, note 8. — [5] C'est-à-dire : des merveilles de la nature qui tiennent de Dieu leurs perfections et qui participent en quelque sorte des perfections divines. — [6] *Aux confins*. A la limite extrême. Ce mot n'a pas de singulier. — [7] Voir nº 125, note 2. — [8] Le futur antérieur

— Ce malheur, mes amis, est-il irréparable? »
Dit le prélat [9]; « et moi ne puis-je vous offrir,
Touché de vos regrets, de quoi les adoucir?
En place de Brunon, si j'en trouvais une autre?...
— L'aimerions-nous autant que nous aimions la nôtre?
Pour oublier Brunon il faudra bien du temps!
Eh! comment l'oublier?... Ni nous, ni nos [10] enfants,
Nous ne serons ingrats. C'était notre nourrice!
Nous l'avions achetée étant encor génisse!
Accoutumée à nous, elle nous entendait,
Et même à sa manière elle nous répondait;
Son poil était si beau, d'une couleur si noire!
Trois marques seulement, plus blanches que l'ivoire,
Ornaient son large front et ses pieds de devant.
Avec mon petit Claude elle jouait souvent;
Il montait sur son dos, elle le laissait faire;
Je riais.... A présent nous pleurons au contraire [11]!
Non, monseigneur, jamais, il n'y faut pas penser,
Une autre ne pourra chez nous la remplacer. »
Fénelon écoutait cette plainte naïve;
Mais, pendant l'entretien, bientôt le soir arrive.
Quand on est occupé de sujets importants,
On ne s'aperçoit pas de la fuite du temps.
Il promet en partant de revoir la famille...
« Ah! monseigneur, » lui dit la petite fille,
« Si vous vouliez pour nous la demander à Dieu,
Nous la retrouverions. — Ne pleurez plus, adieu!
Il reprend son chemin, il reprend ses pensées,
Achève en son esprit des pages commencées [12];
Il marche; mais déjà l'ombre croît, le jour fuit;
Ce reste de clarté qui devance la nuit
Guide encore ses pas à travers les prairies,
Et le calme du soir nourrit ses rêveries [13].
Tout à coup un objet à ses yeux s'est montré;
Il regarde .... il croit voir .... il distingue en un pré
Seule, errante et sans guide, une vache .... C'est elle
Dont on lui fit tantôt le portrait si fidèle;
Il ne peut s'y tromper; et soudain, empressé,

sert quelquefois à marquer une affirmation atténuée, une probabilité. Voir *Gram.* n° 601. — [9] ***Prélat.*** Titre des évêques et des abbés qui ont le droit de porter la crosse et la mitre. — [10] ***Ni nous ni nos.*** Ces mots manquent d'euphonie. — [11] ***Au contraire.*** Ces mots sont absolument inutiles. C'est à cause de cette chevilleque le contraste entre la joie et les larmes se présente ici sous un aspect banal. — [12] Voir plus haut, note 3. — [13] ***Rêverie*** est ici pris dans le sens de ***méditation***, comme dans ce vers de Boileau :

J'occupe ma raison d'utiles rêveries. (ÉPÎTRE VI.)

Il court dans l'herbe humide, il franchit un fossé,
Arrive haletant; et Brunon, complaisante,
Loin de le fuir, vers lui s'avance et se présente.
Lui-même, satisfait, la flatte de la main.
Mais que faire! Va-t-il poursuivre son chemin?
Retourner sur ses pas ou regagner la ville?
Déjà, pour revenir, il a fait plus d'un mille [14].
« Ils l'auront dès ce soir, dit-il, et par mes soins
Elle leur coûtera quelques larmes de moins. »
Il saisit à ces mots la corde qu'elle traîne,
Et marchant lentement, derrière lui l'emmène.
« Venez, mortels si fiers d'un vain et mince éclat;
Voyez, en ce moment, ce digne et saint prélat,
Que son nom, son génie et son titre décore [15],
Mais que tant de bonté relève plus encore.
Ce qui fait votre orgueil, vaut-il un trait si beau?
Le voilà fatigué, de retour au hameau.
Hélas! à la clarté d'une faible lumière,
On veille, on pleure encor dans la triste chaumière.
Il arrive à la porte : « Ouvrez-moi, mes enfants,
Ouvrez-moi; c'est Brunon, Brunon que je vous rends. »
On accourt; ô surprise! ô joie! ô doux spectacle!
La fille croit que Dieu fait pour eux un miracle [16] :
« Ce n'est point monseigneur, c'est un ange des cieux
Qui, sous ses traits chéris, se présente à nos yeux;
Pour nous faire plaisir, il a pris sa figure :
Aussi je n'ai pas peur.... Oh! non, je vous assure,
Bon ange! .. . » En ce moment, de leurs larmes noyés,
Père, mère, enfants, tous sont tombés à ses pieds.
« Levez-vous, mes amis; mais quelle erreur étrange!
Je suis votre archevêque et ne suis point un ange;
J'ai retrouvé Brunon, et, pour vous consoler,
Je revenais vers vous; que n'ai-je pu voler!
Reprenez-la; je suis heureux de vous la rendre.
— Quoi! tant de peine! ô ciel! avez-vous pu la prendre,
Et vous-même?.... » Il reçoit leurs respects, leur amour;
Mais il faut bien aussi que Brunon ait son tour.
On lui parle : « C'est donc ainsi que tu nous laisses?
Mais te voilà! .... » Je donne à penser [17] les caresses!
Brunon semble répondre à l'accueil qu'on lui fait.

— [14] *Mille*. Mesure de chemin qui était primitivement de mille pas et dont la longueur varie suivant les pays. — [15] *Décore*. Verbe au singulier, bien qu'il y ait plusieurs sujets. Voir *Gramm.* n° 466. — [16] Voir plus haut, vers 70-72 — [17] On dit : *Je vous donne à penser, je vous laisse à penser*, dans le sens de : il

Tel, au retour d'Ulysse, Argus [18] le reconnaît.
« Il faut, dit Fénelon, que je reparte encore [19];
A peine dans Cambrai serai-je avant l'aurore;
Je crains d'inquiéter mes amis, ma maison [20].... »
— Oui, dit le villageois, oui, vous avez raison;
On pleurerait ailleurs quand vous séchez nos larmes!
Vous êtes tant aimé! .... Prévenez [21] leurs alarmes!
Mais comment retourner? .... car vous êtes bien las!
Monseigneur, permettez .... nous vous offrons nos bras.
Oui, sans vous fatiguer, vous ferez le voyage. »
D'un peuplier voisin on abat le branchage.
Mais au hameau déjà le bruit est répandu :
« Monseigneur est ici! » .... Chacun est accouru;
Chacun veut le servir. De bois et de ramée [22]
Une civière [23] agreste [24] aussitôt est formée,
Qu'on tapisse partout de fleurs, d'herbages frais,
Des branches au-dessus s'arrondissent en dais [25].
Le bon prélat s'y place, et mille cris de joie
Volent au loin; l'écho les double et les renvoie.
Il part; tout le hameau l'environne, le suit;
La clarté des flambeaux brille à travers la nuit;
Le cortège bruyant, qu'égaye un chant rustique,
Marche .... Honneurs innocents! et gloire pacifique!
Ainsi par leur amour Fénelon escorté
Jusque dans son palais en triomphe est porté.

ANDRIEUX (1759-1833).

271. — *Un trait de Louis XII.*

Je vais, mes chers amis, d'un de nos meilleurs rois,
De Louis douze [1], ici, vous conter une histoire;
De ce *père du peuple* on chérit la mémoire :
La bonté sur les cœurs ne perd jamais ses droits.
Il sut qu'un grand seigneur, peut-être une Excellence [2],

vous est facile de vous faire une idée de etc. — [18] C'est Eumée qui reconnut Ulysse, lorsque celui-ci rentra à Ithaque après vingt ans d'absence. Eumée est ici appelée *Argus*, par allusion à un personnage mythologique qui avait cent yeux et dont le nom est devenu synonyme d'observateur à qui rien n'échappe. — [19] Encore aujourd'hui. — [20] Les gens attachés à mon service. — [21] Voir nº 149, note 3. — [22] *Ramée.* Voir nº 221, note 1. — [23] *Civière.* Instrument à quatre bras qui sert à transporter les fardeaux. Du bas latin *cæno-vehum* (*cænum*, boue ; *vehere*, porter), parce que la civière sert d'ordinaire à porter du fumier. — [24] *Agreste.* Qui a une apparence rustique. De *ager*, champ. — [25] *Dais.* Ouvrage qui a la forme d'un ciel de lit et qui sert de couronnement à un autel, à un trône.

[1] Louis XII. Roi de France de 1498 à 1515. La bonté de son caractère et la douceur de son gouvernement lui valurent le surnom de *Père du peuple*, qui lui fut donné par les États généraux de Tours en 1506. — [2] *Excellence.* Titre d'honneur qu'on donne en France aux ambassadeurs et aux ministres et qui, avant 1789,

De battre un laboureur avait eu l'insolence;
Il mande le coupable, et, sans rien témoigner,
Dans son palais un jour le retient à dîner.
Par un ordre secret, que le monarque explique,
On sert à ce seigneur un repas magnifique,
Tout ce que de meilleur on peut imaginer,
Hors du pain, que le roi défend de lui donner.
Il s'étonne; il ne peut concevoir ce mystère.
Le roi passe et lui dit : « Vous a-t-on fait grand'chère[3] ?
— On m'a bien servi, sire, un superbe festin;
Mais je n'ai point dîné : pour vivre, il faut du pain. »
— Allez, répond Louis avec un front sévère,
Comprenez la leçon que j'ai voulu vous faire;
Et puisqu'il faut, monsieur, du pain pour vous nourrir,
Songez à bien traiter ceux qui le font venir. » ANDRIEUX.

272. — *Le Lion de Florence* [1].

Près des murs de Florence une coutume antique
Consacrait [2] tous les ans une fête rustique.
Le peuple des hameaux, dans les champs d'alentour,
Vient, en chœur, du printemps saluer le retour.
Mille groupes joyeux précipitent leur danse,
Fidèles au plaisir plutôt qu'à la cadence [3] ;
Quand tout à coup un cri terrible et menaçant
Effraye au loin l'écho du bois retentissant [4].
Un lion, l'œil en feu, se présente à leur vue.
Tout fuit : dans le désordre, une mère éperdue
Emporte son enfant. Dieu! ce fardeau chéri,
De ses bras échappé, tombe; elle jette un cri,
S'arrête. Il est déjà sous la dent dévorante;
Elle le voit, frémit, reste pâle, mourante,
Immobile, les yeux fixes, les bras tendus.
Elle reprend ses sens un moment suspendus [5];
La frayeur l'accablait, la frayeur la ranime.
O prodige d'amour! ô délire [6] sublime!
Elle tombe à genoux. « Rends-moi, rends-moi mon fils! »
Ce lion si farouche est ému par ses cris,

se donnait à certains dignitaires de la couronne. — [3] Voir n° 2, note 5, et *Gramm.*, n° 439.
[1] *Florence*. Ville d'Italie, capitale de l'ancien duché de Toscane. — [2] *Consacrer*. Dédier à la divinité; puis, par extension, rendre sacré, rendre respectable. — [3] La *cadence* (de *cadere*, tomber) est la conformité des pas du danseur avec la mesure marquée par l'instrument. Ce vers signifie que les danseurs, tout entiers au plaisir qui les anime, ne se préoccupent pas d'observer la mesure. — [4] C'est-à-dire fait résonner au loin les échos du bois. — [5] Arrêtés, interrompus momentanément dans leurs fonctions. — [6] *Délire*.

La regarde, s'arrête, et la regarde encore.
Il semble deviner qu'une mère l'implore;
Il attache sur elle un œil tranquille et doux,
Lui rend ce bien si cher, le pose à ses genoux,
Contemple de l'enfant le paisible sourire,
Et dans le fond des bois lentement se retire.

MILLEVOYE (1782-1816).

273. — *Trois jours de Christophe Colomb* [1].

« En Europe! en Europe! — Espérez! — Plus d'espoir!
— Trois jours, leur [2] dit Colomb, et je vous donne un monde! »
Et son doigt le montrait, et son œil, pour le voir,
Perçait de l'horizon l'immensité profonde.
Il marche, et des trois jours le premier jour a lui;
Il marche, et l'horizon recule devant lui;
Il marche, et le jour baisse. Avec l'azur de l'onde
L'azur d'un ciel sans borne à ses yeux se confond.
Il marche, il marche encore, et toujours; et la sonde [3]
Plonge et replonge en vain dans une mer sans fond.

Le pilote, en silence, appuyé tristement
Sur la barre [4] qui crie au milieu des ténèbres,
Écoute du roulis [5] le sourd mugissement,
Et des mâts fatigués les craquements funèbres.
Les astres de l'Europe ont disparu des cieux;
L'ardente Croix du sud [6] épouvante ses yeux,
Enfin l'aube [7] attendue, et trop lente à paraître,
Blanchit le pavillon [8] de sa douce clarté :
« Colomb! voici le jour! le jour vient de renaître!
— Le jour! et que vois-tu? — Je vois l'immensité. »

Le second jour a lui. Que fait Colomb? il dort;
La fatigue l'accable, et dans l'ombre on conspire.
« Périra-t-il?... Aux voix! — La mort! la mort! la mort!

Égarement d'esprit (de *de*, hors de, et *lira*, sillon). Un *délire sublime* est un délire qui a sa source dans un sentiment très élevé, dans un dévouement extraordinaire.

[1] *Christophe Colomb*. Navigateur génois au service de Ferdinand, roi de Castille. Il découvrit l'Amérique en 1492. Le poète se laisse aller à son imagination et prête à Colomb la persuasion qu'il allait découvrir un nouveau monde. Or il est certain que Colomb croyait tout simplement atteindre l'est de l'Asie après avoir traversé l'océan Atlantique. — [2] A ses matelots, qui voulaient retourner en Europe. — [3] Instrument qui consiste en un plomb placé au bout d'une corde et à l'aide duquel on mesure la profondeur des eaux. — [4] *Barre*. Longue pièce de bois dont le pilote se sert pour mouvoir le gouvernail. — [5] *Roulis*. Balancement du vaisseau de droite à gauche et de gauche à droite. On l'oppose au *tangage*, qui est le balancement de l'avant à l'arrière et de l'arrière à l'avant. — [6] *Croix du sud*. Constellation de l'hémisphère austral. — [7] *Aube*. Premier blanchissement de l'horizon (de *albus*, blanc). — [8] *Pavillon*. Logement portatif composé de tentures; puis, étendard. L'idée de tenture, d'étoffe, est l'idée commune qui explique le passage du premier

Qu'il triomphe demain, ou, parjure, il expire. »
Les ingrats ! Quoi ! demain il aura pour tombeau
Les mers où son audace ouvre un chemin nouveau !
Et peut-être demain leurs flots impitoyables,
Le poussant vers ces bords que cherchait son regard,
Les lui feront toucher, en roulant sur les sables
L'aventurier Colomb, grand homme un jour plus tard !
Soudain du haut des mâts descendit une voix :
« Terre ! s'écriait-on, terre ! terre !... » Il s'éveille !
Il court : oui, la voilà, c'est elle, tu la vois.
La terre !... ô doux spectacle ! ô transport ! ô merveille !
O généreux sanglots qu'il ne peut retenir !
Que dira Ferdinand [9], l'Europe, l'avenir ?
Il la donne à son roi, cette terre féconde ;
Son roi va le payer des maux qu'il a soufferts :
Des trésors, des honneurs en échange d'un monde,
Un trône, ah ! c'était peu... que reçut-il ? des fers [10] !

CASIMIR DELAVIGNE (1794-1843).

274. — *Le Meunier Sans-Souci* [1].

L'homme est, dans ses écarts, un étrange problème.
Qui de nous, en tout temps, est fidèle à soi-même ?
Le commun caractère est de n'en point avoir ;
Le matin incrédule, on est dévot le soir :
Tel s'élève et s'abaisse, au gré de l'atmosphère,
Le liquide métal [2] enfermé sous le verre.
L'homme est bien variable !... et ces malheureux rois,
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois.
Je l'avoûrai sans peine, et ferai plus encore,
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore.
Il est de ce héros, de Frédéric second,
Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond [3] ;
Redouté de l'Autriche [4], envié dans Versailles [5],
Cultivant les beaux-arts au sortir des batailles ;
D'un royaume nouveau [6] la gloire et le soutien,

sens au second. — [9] Voir plus haut, note 1. — [10] Pendant les nombreux voyages de Colomb en Amérique, quelques Espagnols, dont il avait réprimé les instincts de revolte et qui étaient retournés en Europe, le calomnièrent auprès de Ferdinand. Colomb fut arrêté, dépouillé de son titre de vice-roi et envoyé captif en Europe. Il recouvra plus tard la liberté, mais il ne rentra pas en faveur et mourut dans le dénuement.

[1] *Sans-Souci.* Château royal, près de Potsdam (Brandebourg), construit par Frédéric II, roi de Prusse, qu'on a surnommé *le philosophe de Sans-Souci.* — [2] Le mercure ou vif argent, qui s'élève ou s'abaisse dans le baromètre, suivant la pression de l'air atmosphérique. — [3] Frédéric II aimait et cultivait les lettres et la philosophie ; il a laissé de nombreux ouvrages écrits en français. — [4] *Autriche.* Empire du centre de l'Europe dont les souverains portaient avant 1806 le titre d'empereur d'Allemagne. Frédéric soutint contre l'Autriche plusieurs guerres heureuses qui agrandirent et consolidèrent le royaume de Prusse. — [5] Sous les anciens rois de France, Versailles était le siège du gouvernement. — [6] Le royaume de Prusse

Grand roi, bon philosophe et fort mauvais chrétien.
Il voulait se construire un agréable asile,
Où loin d'une étiquette [7] arrogante et futile,
Il pût, non végéter, boire et courir [8] les cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers,
Et, mêlant la sagesse à la plaisanterie,
Souper avec d'Argens, Voltaire et Lamettrie [9].
Sur le coteau riant par le prince choisi,
S'élevait le moulin du meunier Sans-Souci [10].
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour [11], exempt d'inquiétude
Et, de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile [12] et s'endormait content.
Très bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire;
Et des hameaux voisins, les filles, les garçons
Allaient à Sans-Souci pour danser aux chansons [13].
Sans-Souci!... ce doux nom, d'un favorable augure [14]
Devait plaire aux amis des dogmes d'Épicure [15];
Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom d'un moulin honora son palais.
Hélas! est-ce une loi, sur notre pauvre terre,
Que toujours deux voisins entre eux auront la guerre;
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois?
En cette occasion le roi fut le moins sage;
Il lorgna [16] du voisin le modeste héritage.
On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait, sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir la façade et courber l'avenue [17].
Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant [18]
Fit venir le meunier, et d'un ton important :

ne date que de 1701 et Frédéric II monta sur le trône en 1740.— [7] Cérémonial de cour.— [8] *Courir*, employé comme verbe transitif, signifie poursuivre, comme dans l'expression *courir un cerf* (on disait autrefois *courre un cerf*) et, au figuré, rechercher avec empressement. — [9] *D'Argens, Lamettrie.* Écrivains et philosophes français que Frédéric II avait accueillis à sa cour. *Voltaire* séjourna à Berlin de 1750 à 1753; il vécut avec lui dans la plus grande intimité et l'assista dans ses travaux littéraires. — [10] *Sans-Souci* désigne tout à la fois, le meunier, le moulin (vers 30) et le château royal (vers 36). — [11] On dit dans le même sens *au jour le jour* et *au jour la journée.* — [12] *Son aile.* L'aile ou plutôt les ailes de son moulin. Le singulier est employé ici pour le pluriel. — [13] *Danser aux chansons.* On dansait autrefois aux sons de chansons rythmées qu'on appelait chansons à danser. — [14] *Augure.* Chez les Romains, présage tiré du vol des oiseaux, et, dans un sens général, présage. — [15] *Épicure.* Philosophe grec qui enseigna la morale du plaisir. *Les dogmes d'Épicure* sont les principes de la morale du plaisir. On appelle dogmes en philosophie les points de doctrine qui sont établis comme fondamentaux. — [16] Voir n° 208, note 1. — [17] *Avenue.* Allée d'arbres qui conduit à un château. — [18] *Intendant.* Celui qui gère les

« Il nous faut ton moulin : que veux-tu qu'on t'en donne?
— Rien du tout ; car j'entends ne le vendre à personne.
Il vous faut est fort bon!... mon moulin est à moi,
Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.
— Allons, ton dernier mot, bonhomme [19], et prends-y garde.
— Faut-il vous parler clair? — Oui. — C'est que je le garde :
Voilà mon dernier mot. Ce refus effronté
Avec un grand scandale [20] au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile ;
Presse, flatte, promet ; ce fut peine inutile :
Sans-Souci s'obstinait. « Entendez la raison,
Sire, je ne peux pas vous vendre ma maison :
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître ;
C'est mon Potsdam [21], à moi. Je suis têtu peut-être :
Ne l'êtes-vous jamais? Tenez, mille ducats [22],
Au bout de vos discours, ne me tenteraient pas.
Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste. »
Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté :
« Parbleu! de ton moulin c'est bien être entêté [23]!
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre :
Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre?
Je suis le maître. — Vous!... de prendre mon moulin?
Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin [24]. »
Le monarque, à ce mot, revint de son caprice.
Charmé que sous son règne on crût à la justice,
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans :
« Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
Voisin, garde ton bien ; j'aime fort ta réplique. »
Qu'aurait-on fait de mieux dans une république [25]?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier [26] :
Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit maintes fois telle autre fantaisie :

affaires d'un grand personnage. — [19] *Bonhomme.* Ce mot s'emploie fréquemment avec une nuance de mépris et signifie alors homme peu intelligent et qu'on mène à sa guise. — [20] *Scandale.* Rumeur qui se répand dans le public à la suite d'une action de mauvais exemple. — [21] *Potsdam.* Résidence royale à proximité de laquelle se trouve le château de *Sans-Souci.* — [22] *Ducat.* Monnaie d'or frappée d'abord en Sicile et ensuite dans plusieurs autres États de l'Europe. Le ducat d'Allemagne valait de onze à douze francs. — [23] *Entêté.* Être entêté de quelque chose, c'est être prévenu en faveur de cette chose ; c'est, d'après l'étymologie du mot, n'avoir que cette chose dans la tête. — [24] *Berlin.* Capitale de la Prusse, sur la Spree, dans le Brandebourg, à six lieues de Potsdam. — [25] *République.* Ce mot, dans un sens général, désigne toute espèce de gouvernement (*res publica*, la chose publique) : voir n° 1, note 1 ; et dans un sens spécial, comme ici, un gouvernement où l'autorité est exercée par une grande partie ou par la totalité des citoyens. Dans ce dernier sens, *république* est opposé à *monarchie.* Le vers 78 signifie : Aurait-on pu agir mieux, même dans une république, que ne le fit Frédéric, tout monarque qu'il était? — [26] De ne pas trop compter sur les instincts

Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie [27] ;
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Épris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu [28]. Ce sont là jeux de prince :
On respecte un moulin, on vole une province.

ANDRIEUX.

275. — *Les pauvres gens.*

Il est nuit. La cabane est pauvre, mais bien close.
Le logis est plein d'ombre, et l'on sent quelque chose
Qui rayonne à travers ce crépuscule [1] obscur.
Des filets de pêcheur sont accrochés au mur.
Au fond, dans l'encoignure où quelque humble vaisselle
Aux planches d'un bahut vaguement étincelle,
On distingue un grand lit aux longs rideaux tombants.
Tout près, un matelas s'étend sur de vieux bancs,
Et cinq petits enfants, nid d'âmes, y sommeillent.
La haute cheminée où quelques flammes veillent
Rougit le plafond sombre, et, le front sur le lit,
Une femme à genoux prie, et songe, et pâlit.
C'est la mère. Elle est seule. Et dehors, blanc d'écume,
Au ciel, aux vents, aux rocs, à la nuit, à la brume [2],
Le sinistre Océan jette son noir sanglot.

L'homme est en mer. Depuis l'enfance matelot,
Il livre au hasard sombre une rude bataille.
Pluie ou bourrasque, il faut qu'il sorte, il faut qu'il aille,
Car les petits enfants ont faim. Il part le soir
Quand l'eau profonde monte aux marches du musoir [3].
Il gouverne à lui seul sa barque à quatre voiles.
La femme est au logis, cousant les vieilles toiles,
Remaillant les filets, préparant l'hameçon.
Surveillant l'âtre où bout la soupe de poisson,
Puis priant Dieu sitôt que les cinq enfants dorment.
Lui, seul, battu des flots qui toujours se reforment,
Il s'en va dans l'abîme et s'en va dans la nuit.
Dur labeur ! tout est noir, tout est froid ; rien ne luit.
Dans les brisants [4], parmi les lames [5] en démence,

généreux dont les rois sont quelquefois capables. — [27] Profitant de la mort de l'empereur d'Allemagne, Charles VI, Frédéric II, qui venait de monter sur le trône, envahit et conquit la Silésie. Marie-Thérèse, fille de Charles VI, lui céda cette province en 1743 par le traité de Breslau. — [28] Voir nº 169, note 5.

[1] Le *crépuscule* est la lueur incertaine qui reste après le coucher du soleil. Le mot *crépuscule* désigne aussi quelquefois la lumière qui précède le lever du soleil et qu'on appelle proprement *aube*. — [2] La *brume* désigne surtout les brouillards de mer. — [3] *Musoir*. Pointe d'une digue. — [4] *Brisant*. Écueil à fleur d'eau sur lequel la mer se *brise*. — [5] *Lame*. Élévation momentanée d'une partie de la mer

L'endroit bon à la pêche, et, sur la mer immense,
Le lieu mobile [6], obscur, capricieux, changeant,
Où se plaît le poisson aux nageoires d'argent,
Ce n'est qu'un point; c'est grand deux fois comme la chambre;
Or, la nuit, dans l'ondée et la brume, en décembre,
Pour rencontrer ce point sur le désert mouvant,
Comme il faut calculer la marée et le vent!
Comme il faut combiner sûrement les manœuvres [7]!

. . . . . .

Jeannie est bien plus triste encor [8]. Son homme est seul!
Seul dans cette âpre nuit! Seul sous ce noir linceul!
Pas d'aide. Ses enfants sont trop petits.... O mère!
Tu dis : « S'ils étaient grands! Leur père est seul! » Chimère [9]!
Plus tard, quand ils seront près du père et partis,
Tu diras en pleurant : « Oh! s'ils étaient petits! »

Elle prend sa lanterne et sa cape [10]. « C'est l'heure
D'aller voir s'il revient, si la mer est meilleure,
S'il fait jour, si la flamme est au mât du signal [11].
Allons! » Et la voilà qui part. L'air matinal
Ne souffle pas encor. Rien. Pas de ligne blanche [12]
Dans l'espace où le flot des ténèbres s'épanche.
Il pleut. Rien n'est plus noir que la pluie au matin;
On dirait que le jour tremble et doute, incertain,
Et qu'ainsi que l'enfant l'aube pleure de naître.
Elle va. L'on ne voit luire aucune fenêtre.

Tout à coup, à ses yeux qui cherchent le chemin
Avec je ne sais quoi de lugubre et d'humain [13],
Une sombre masure apparaît décrépite [14];
Ni lumière, ni feu; la porte au vent palpite;
Sur les murs vermoulus branle un toit hasardeux [15];

que le vent soulève et qui se brise à son sommet. — [6] *Mobile.* Expression hardie consistant à attribuer au *lieu*, qui par sa nature même est immobile, la mobilité du poisson, qui se transporte à tout instant d'un endroit dans un autre. C'est appliquer au contenant un qualificatif qui ne convient proprement qu'au contenu. Même observation au sujet des mots *capricieux* et *changeant*. — [7] Le cadre restreint de notre recueil ne nous permet pas de reproduire en entier cette petite épopée si pleine de vérité et d'intérêt. Quelques passages nous ont d'ailleurs paru au-dessus de la portée des classes auxquelles notre livre est destiné. — [8] *Plus triste encore* que les femmes dont le mari est en mer accompagné de ses frères ou de ses fils, et dont le poète a dépeint les angoisses dans les vers précédents. — [9] *Chimère.* Monstre de la mythologie ancienne qui tenait du lion, de la chèvre et du dragon; puis, au figuré, idée fausse, illusoire. — [10] Manteau à capuchon. — [11] Si le fanal qu'on attache au haut d'un mât planté sur la plage pour servir de guide aux pêcheurs est encore allumé. — [12] La *ligne blanche* qui apparaît à l'horizon et qui annonce le lever du soleil. — [13] Avec des yeux dans lesquels on lit tout à la fois la terreur et l'amour. — [14] *Décrépit.* Qui est arrivé au dernier terme de la vieillesse. *Une masure décrépite* est une masure très délabrée. — [15] *Hasardeux.* Prêt à s'écrouler. —

La bise sur ce toit tord des chaumes hideux,
Jaunes, sales, pareils aux grosses eaux [16] d'un fleuve.

« Tiens ! je ne pensais plus à cette pauvre veuve,
Dit-elle; mon mari, l'autre jour, la trouva
Malade et seule; il faut voir comment elle va. »

Elle frappe à la porte, elle écoute; personne
Ne répond. Et Jeannie au vent de mer frissonne.
« Malade ! Et ses enfants ! comme c' [17] est mal nourri !
Elle n'en a que deux, mais elle est sans mari ! »
Puis, elle frappe encore, « Hé ! voisine ! » Elle appelle.
Et la maison se tait toujours. « Ah ! Dieu ! dit-elle,
Comme elle dort, qu'il faut l'appeler si longtemps ! »
La porte, cette fois, comme si, par instants,
Les objets étaient pris d'une pitié suprême,
Morne, tourna dans l'ombre et s'ouvrit d'elle-même.

. . . . . .

Près du lit où gisait la mère de famille,
Deux tout petits enfants, le garçon et la fille,
Dans le même berceau souriaient endormis.

La mère, se sentant mourir, leur avait mis
Sa mante [18] sur les pieds et sur le corps sa robe,
Afin que, dans cette ombre où la mort nous dérobe,
Ils ne sentissent plus la tiédeur qui décroît [19],
Et pour qu'ils eussent chaud pendant qu'elle avait froid.

. . . . . .

Qu'est-ce donc que Jeannie a fait chez cette morte ?
Sous sa cape aux longs plis, qu'est-ce donc qu'elle emporte ?
Qu'est-ce donc que Jeannie emporte en s'en allant ?
Pourquoi son cœur bat-il ! Pourquoi son pas tremblant
Se hâte-t-il ainsi ? D'où vient qu'en la ruelle
Elle court, sans oser regarder derrière elle ?
Qu'est-ce donc qu'elle cache avec un air troublé
Dans l'ombre, sur son lit ? Qu'a-t-elle donc volé ?

Quand elle fut rentrée au logis, la falaise [20]
Blanchissait; près du lit elle prit une chaise
Et s'assit toute pâle; on eût dit qu'elle avait

[16] Quand un fleuve grossit, ses eaux prennent une teinte jaunâtre à cause des terres que la pluie a emportées et que le fleuve charrie. — [19] Voir *Gramm.*, n° 727. — [18] *Mante.* Vêtement de femme qui se porte en hiver par-dessus les autres vêtements. — [17] Afin que, pendant l'instant sombre et ténébreux qui va terminer sa vie, les deux enfants ne s'aperçussent pas que le froid de la mort était entré dans la maison. — [20] *Falaise.* Terres ou rochers escarpés le long de la mer. —

Un remords, et son front tomba sur le chevet,
Et, par instants, à mots entrecoupés, sa bouche
Parlait, pendant qu'au loin grondait la mer farouche.

« Mon pauvre homme ! ah ! mon Dieu que va-t-il dire ? Il a
Déjà tant de souci ! Qu'est-ce que j'ai fait là ?
Cinq enfants sur les bras ! ce père qui travaille !
Il n'avait pas assez de peine ; il faut que j'aille
Lui donner celle-là de plus.... C'est lui ?... Non. Rien...
J'ai mal fait. S'il me bat, je dirai : Tu fais bien...
Est-ce lui ? Non. Tant mieux.... La porte bouge comme
Si l'on entrait. Mais non !... Voilà-t-il pas, pauvre homme,
Que j'ai peur de le voir rentrer, moi, maintenant ! »
Puis elle demeura pensive et frissonnant,
S'enfonçant par degrés dans son angoisse intime,
Perdue en son souci comme dans un abîme,
N'entendant même plus les bruits extérieurs,
Les cormorans [21] qui vont comme de noirs crieurs,
Et l'onde et la marée et le vent en colère.

La porte tout à coup s'ouvrit, bruyante et claire [22],
Et fit dans la cabane entrer un rayon blanc,
Et le pêcheur, traînant son filet ruisselant,
Joyeux parut au seuil, et dit : « C'est la marine [23]. »

« C'est toi ! » cria Jeannie ; et contre sa poitrine
Elle prit son mari comme on prend un amant,
Et lui baisa sa veste avec emportement [24],
Tandis que le marin disait : « Me voici, femme ! »
Et montrait sur son front, qu'éclairait l'âtre en flamme,
Son cœur bon et content que Jeannie éclairait [25].
« Je suis volé, dit-il, la mer, c'est la forêt [26]. »
— Quel temps a-t-il fait ! — Dur. — Et la pêche ? — Mauvaise !
Mais, vois-tu, je t'embrasse, et me voilà bien aise.
Je n'ai rien pris du tout. J'ai troué mon filet.
Le diable était caché dans le vent qui soufflait.
Quelle nuit ! Un moment, dans tout ce tintamarre
J'ai cru que le bateau se couchait [27], et l'amarre [28]
A cassé. Qu'as-tu fait, toi, pendant ce temps-là ? »

[21] *Cormoran.* Oiseau aquatique et vorace qui se nourrit de poissons. — [22] *Claire*, c'est-à-dire laissant pénétrer la clarté du jour dans la cabane. — [23] *C'est la marine.* Expression plaisante : C'est moi, le marin, qui arrive. — [24] Avec passion. — [25] *Éclairer* a ici le sens d'égayer. — [26] J'ai perdu mon temps ; j'y ai été volé comme dans une forêt, comme dans un bois. Allusion à une locution proverbiale familière. — [27] Était sur le point de chavirer. — [28] *Amarre.* Câble qui sert à retenir une embarcation et à l'extré-

Jeannie eut un frisson dans l'ombre et se troubla.
« Moi ! dit-elle. Ah ! mon Dieu ! rien, comme à l'ordinaire.
J'ai cousu. J'écoutais la mer comme un tonnerre;
J'avais peur. — Oui, l'hiver est dur, mais c'est égal. »
Alors, tremblante ainsi que ceux qui font le mal,
Elle dit : « A propos, notre voisine est morte.
C'est hier qu'elle a dû mourir, enfin, n'importe,
Dans la soirée, après que vous fûtes partis.
Elle laisse ses deux enfants, qui sont petits.
L'un s'appelle Guillaume et l'autre Madeleine;
L'un qui ne marche pas, l'autre qui parle à peine.
La pauvre bonne femme était dans le besoin. »

L'homme prit un air grave, et, jetant dans un coin
Son bonnet de forçat [29] mouillé par la tempête :
« Diable ! diable ! dit-il en se grattant la tête,
Nous avions cinq enfants cela va faire sept.
Déjà, dans la saison mauvaise, on se passait
De souper quelquefois. Comment allons-nous faire ?
Bah ! tant pis ! ce n'est pas ma faute. C'est l'affaire
Du bon Dieu. Ce sont là des accidents profonds [30].
Pourquoi donc a-t-il pris leur mère à ces chiffons [31] ?
C'est gros comme le poing. Ces choses-là sont rudes.
Il faut pour les comprendre, avoir fait ses études.
Si petits ! on ne peut leur dire : Travaillez.
Femme, va les chercher. S'ils se sont réveillés,
Ils doivent avoir peur tout seuls avec la morte.
C'est la mère, vois-tu, qui frappe à notre porte;
Ouvrons aux deux enfants. Nous les mêlerons tous :
Cela [32] nous grimpera le soir sur les genoux.
Ils vivront, ils seront frère et sœur des cinq autres.
Quand il verra qu'il faut nourrir avec les nôtres
Cette petite fille et ce petit garçon,
Le bon Dieu nous fera prendre plus de poisson.
Moi, je boirai de l'eau, je ferai double tâche.
C'est dit. Va les chercher. Mais qu'as-tu ? Ça te fâche ?
D'ordinaire tu cours plus vite que cela.
— Tiens ! dit-elle en ouvrant les rideaux, les voilà ! »

V. Hugo. *Légende des siècles.*

mité duquel est attachée l'ancre. — [29] Son bonnet de marin semblable à un bonnet de forçat. Autrefois les condamnés aux travaux forcés subissaient leur peine en servant comme rameurs sur des bâtiments qui portaient le nom de *galères*. — [30] *Profond*. Difficile à comprendre, ainsi que l'explique plus clairement le vers 151. — [31] *Chiffon*. Expression très familière pour désigner un enfant. — [32] Voir note 17.

276. — *Après la bataille.*

Mon père [1], ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard [2], qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un Espagnol de l'armée en déroute [3],
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié,
Et qui disait : « A boire, à boire par pitié ! »
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
Et dit : « Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé. »
Tout à coup, au moment où le housard baissé
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de Maure [4],
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,
Et vise au front mon père, en criant : « Caramba [5] ! »
Le coup passa si près que le chapeau tomba
Et que le cheval fit un écart en arrière.
« Donne-lui tout de même à boire, » dit mon père.

VICTOR HUGO. *Légende des siècles.*

DESCRIPTIONS. — TABLEAUX.

277. — *Le nid de Fauvette.*

Je le tiens ce nid de fauvette !
Ils sont deux, trois, quatre petits !
Depuis si longtemps je vous guette ;
Pauvres oiseaux, vous voilà pris !

Criez, sifflez, petits rebelles,
Débattez-vous ; oh ! c'est en vain :
Vous n'avez pas encore d'ailes ;
Comment vous sauver de ma main ?

[1] Le comte Hugo, général de division, mort en 1828. Son nom figure sur l'arc de triomphe de l'Étoile, monument consacré à la gloire des armées françaises. — [2] *Housard.* Plus souvent *hussard*, soldat de cavalerie légère dont l'uniforme ressemble à celui des cavaliers hongrois, qu'on appelait *hussards*. — [3] Le général Hugo suivit en Espagne le roi Joseph, frère de Napoléon, et s'y distingua par sa bravoure. — [4] Les *Maures* (ou *Mores*), peuple musulman, firent la conquête de l'Espagne au moyen âge et en furent expulsés au XVIIe siècle. Mais, après un séjour de plusieurs siècles, le fond de la population de l'Espagne contenait des éléments moresques. *Une espèce de Maure*, c'est-à-dire un Espagnol qui avait quelque chose de la physionomie de la race moresque. — [5] « *Caramba.* Mot espagnol : espèce de jurement adouci. » (ROCHE.)

Mais, quoi! n'entends-je point leur
Qui pousse des cris douloureux? [mère
Oui, je le vois, oui, c'est leur père
Qui vient voltiger auprès d'eux.

Ah! pourrais-je causer leur peine,
Moi, qui, l'été dans les vallons,
Venais m'endormir sous un chêne
Au bruit de leurs douces chansons?

Hélas! si du sein de ma mère
Un méchant venait me ravir,
Je le sens bien, dans sa misère,
Elle n'aurait plus qu'à mourir.

Et je serais assez barbare
Pour vous arracher vos enfants!
Non, non, que rien ne vous sépare;
Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur, dans le bocage,
A voltiger auprès de vous;
Qu'ils écoutent votre ramage [1]
Pour former des sons aussi doux.

Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans les vallons
Dormir quelquefois sous un chêne,
Au bruit de leurs jeunes chansons.

BERQUIN (1749-1791).

278. — *Bergeronnette.*

Pauvre petit oiseau des chants,
Inconstante bergeronnette [1],
Qui voltiges, vive et coquette,
Et qui siffles tes jolis chants;

Bergeronnette si gentille,
Qui tournes autour du troupeau,
Par les prés sautille, sautille,
Et mire-toi dans le ruisseau!

Va, dans tes gracieux caprices,
Becqueter la pointe des fleurs,
Ou poursuivre, aux pieds des génisses,
Les mouches aux vives couleurs.

Reprends tes jeux, bergeronnette,
Bergeronnette au vol léger;
Nargue [2] l'épervier qui te guette!
Je suis là pour te protéger;

Si haut qu'il soit je puis l'abattre...
Petit oiseau, chante!... et demain,
Quand je marcherai, viens t'ébattre,
Près de moi, le long du chemin.

C'est ton doux chant qui me console,
Je n'ai point d'autre ami que toi!
Bergeronnette, vole, vole,
Bergeronnette devant moi!...

DOVALLE (1807-1829).

279. — *Le coin du Grand-Père.*

Ce coin, près du foyer, est le coin du grand-père.
C'est là, je m'en souviens, qu'il aimait à s'asseoir,
Les pieds sur les chenets [1], dans sa vieille bergère [2].
Là qu'il lisait le jour, et sommeillait le soir.

Je crois le voir encor. Sa tête couronnée
De beaux cheveux blanchis par l'âge et le chagrin,
Se penchait en avant, doucement inclinée;
Son visage était grave à la fois et serein.

[1] *Ramage.* Voir nº 198, note 4.

[1] *Bergeronnette*, ancien diminutif de *bergère*, est devenu le nom vulgaire de différents oiseaux qui se tiennent dans les près et dans le voisinage des troupeaux. — [2] *Narguer.* Se moquer. Du bas latin *naricus*, qui fronce le nez en signe de moquerie.

[1] *Chenet.* Ustensile qui sert à tenir le bois soulevé dans le foyer. On dit quelquefois aussi au figuré avoir les pieds sur les chenets, dans le sens de : *ne se donner aucune peine.* — [2] *Bergère.* Fauteuil large et

Son cœur était ouvert à tous. On pouvait lire
Le calme sur son front, la bonté dans ses yeux ;
Et lorsque sur sa bouche il passait un sourire,
On croyait voir briller comme un rayon des cieux.

Puis il était si bon pour moi ! Dès que Décembre,
Neigeux, humide et froid, me fermait le jardin,
Souvent, à ses côtés, je jouais dans la chambre :
Vénérable grand-père et petit-fils mutin [3] !

Je vous laisse à penser le tapage et la fête,
Quand la ronfle à mon gré sifflait sur le plancher,
Quand mes soldats de plomb, rangés, tambour en tête,
Sous mon commandement semblaient prêts à marcher !

« Regarde donc ! regarde, oh ! regarde, grand-père ! »
Il souriait, et moi, m'excitant par des cris
Au combat, d'un seul coup je culbutais à terre
Tous ces pauvres soldats disloqués et meurtris.

Puis, lorsque j'étais las de jouer : « Une histoire,
Grand-père ! » et me voilà sur ses genoux assis.
Lui cherchait un moment dans sa vieille mémoire,
Et, me baisant au front, commençait ses récits.

C'étaient des souvenirs de l'enfance lointaine,
Ou bien quelque beau conte, un conte d'autrefois,
Terrible.... et j'écoutais, ne respirant qu'à peine,
Mon oreille et mon cœur suspendus à sa voix.

Souvent, dans la veillée, il prenait son gros livre,
Un vieillard [4], disait-il, et l'ami du vieillard ;
Et tandis qu'il ouvrait ses deux fermoirs de cuivre,
Un céleste bonheur animait son regard.

Les mains jointes, le front recueilli, son visage
Reflétait tout son cœur, ce cœur humble et pieux,
Et rarement son doigt tournait la sainte page,
Sans qu'une douce larme y tombât de ses yeux.

Ainsi Dieu le reprit, lisant sa vieille Bible.
Un soir je l'appelais, le croyant endormi....
Il n'était plus : la mort, comme un sommeil paisible,
L'avait couché, serein, auprès de son ami [5].

profond, dont le siège est garni d'un coussin. — [3] *Mutin*. Qui n'est pas docile, qui refuse d'obéir ; et, dans un sens adouci, vif, éveillé. — [4] C'est-à-dire un livre très ancien, la Bible (l'Ancien et le Nouveau Testament). Voir vers 41. — [5] Auprès de sa Bible, Voir vers 34.

Maintenant son fauteuil est vide. Le grand-père
Ne viendra plus jamais s'asseoir au coin du feu.
Mais sa place est meilleure au ciel que sur la terre :
Il ne nous a quittés que pour aller à Dieu !

L. Tournier (né en 1838).

280. — *L'Oiseau-mouche.*

Il est si petit qu'il se perd,
Quand du soir souffle la risée [1] ;
Par une goutte il est couvert,
Par une goutte de rosée.

Du chasseur il brave le plomb,
Car où l'atteindre ? il est si frêle
Et si léger qu'un cheveu blond [2]
Pèse plus à l'air que son aile.

Il s'endort au milieu des fleurs
Quand il vole de tige en tige,
Avec son chant et ses couleurs
Il semble une fleur qui voltige [3].

Il voit pâlir son vermillon [4],
Si la main d'un enfant le touche ;
Il est moins grand qu'un papillon,
Un peu moins petit qu'une mouche.

Gozlan (1803-1866).

281. — *La vie aux champs.*

Le soir, à la campagne, on sort, on se promène,
Le pauvre dans son champ, le riche en son domaine ;
Moi, je vais devant moi ; le poète en tout lieu
Se sent chez lui, sentant qu'il est partout chez Dieu.
Je vais volontiers seul. Je médite ou j'écoute.
Pourtant, si quelqu'un veut m'accompagner en route,
J'accepte. Chacun a quelque chose en l'esprit ;
Et tout homme est un livre où Dieu lui-même écrit.
Chaque fois qu'en mes mains un de ces livres tombe,
Volume où vit une âme et que scelle la tombe,
J'y lis.

Chaque soir donc, je m'en vais, j'ai congé,
Je sors. J'entre en passant chez des amis que j'ai.
On prend le frais, au fond du jardin, en famille.
Le serein [1] mouille un peu les bancs sous la charmille [2] ;
N'importe : je m'assieds, et je ne sais pourquoi
Tous les petits enfants viennent autour de moi.
Dès que je suis assis, les voilà tous qui viennent.
C'est qu'ils savent que j'ai leurs goûts ; ils se souviennent
Que j'aime comme eux l'air, les fleurs, les papillons

[1] *Risée.* Terme de marine : augmentation subite et peu durable de la force du vent. — [2] *Blond.* Épithète de pur ornement. — [3] Il semble être tout à la fois fleur et oiseau, fleur par son éclat, oiseau par son chant. — [4] *Vermillon.* Couleur rouge très éclatante, que l'on extrait du cinabre, produit de la combinaison du soufre et du mercure.

— [1] *Serein.* Substantif. Humidité fine qui tombe en été après le coucher du soleil. — [2] *Charmille.* Berceau

Et les bêtes qu'on voit courir dans les sillons.
Ils savent que je suis un homme qui les aime,
Un être auprès duquel on peut jouer, et même
Crier, faire du bruit, parler à haute voix ;
Que je riais comme eux et plus qu'eux autrefois,
Et qu'aujourd'hui, sitôt qu'à leurs ébats j'assiste,
Je leur souris encor, bien que je sois plus triste ;
Ils disent, doux amis, que je ne sais jamais
Me fâcher ; qu'on s'amuse avec moi ; que je fais
Des choses [3] en carton, des dessins à la plume ;
Que je raconte, à l'heure où la lampe s'allume,
Oh ! des contes charmants qui vous font peur la nuit ;
Et qu'enfin je suis doux, pas fier et fort instruit.
Aussi, dès qu'on m'a vu : « Le voilà ! » tous accourent.
Ils quittent jeux, cerceaux et balles ; ils m'entourent
Avec leurs beaux grands yeux d'enfants, sans peur, sans fiel [4],
Qui semblent toujours bleus, tant on y voit le ciel !

Les petits — quand on est petit, on est très brave —
Grimpent sur mes genoux ; les grands ont un air grave ;
Ils m'apportent des nids de merles qu'ils ont pris,
Des albums, des crayons qui viennent de Paris ;
On me consulte, on a cent choses à me dire,
On parle, on cause, on rit surtout ; — j'aime le rire,
Non le rire ironique aux sarcasmes moqueurs,
Mais le doux rire honnête ouvrant bouches et cœurs [5],
Qui montre en même temps des âmes et des perles [6]. —
J'admire les crayons, l'album, les nids de merles ;
Et quelquefois on dit quand j'ai bien admiré :
« Il est du même avis que monsieur le curé. »
Puis, lorsqu'ils ont jasé tous ensemble à leur aise,
Ils font soudain, les grands s'appuyant à ma chaise,
Et les petits toujours groupés à mes genoux,
Un silence [7], et cela veut dire : « Parle-nous. »
Je leur parle de tout. Mes discours en eux sèment
Ou l'idée ou le fait. Comme ils m'aiment, ils aiment
Tout ce que je leur dis. Je leur montre du doigt
Le ciel, Dieu qui s'y cache, et l'astre qu'on y voit.

formé de *charmes*, et, par extension, formé d'abres autres que le charme. — [3] *Des choses*. Des jouets. Le terme *choses* est emprunté ici au langage des enfants, qui se servent de ce mot pour désigner les objets dont les noms spéciaux ne leur sont pas connus. — [4] *Fiel*. Bile des animaux, matière jaune et amère qui sert à la digestion. Au figuré, amertume, méchanceté. — [5] Le rire qui ouvre les cœurs est un rire qui exprime des sentiments sincères. — [6] Des dents blanches comme des perles. — [7] L'enjambement du vers 52 et le repos dont est suivi le mot *silence* expriment l'attente des enfants qui réclament de leur ami quelque conte ou quelque histoire.

Tout, jusqu'à leur regard, m'écoute. Je dis comme
Il faut penser, rêver, chercher. Dieu bénit l'homme
Non pour avoir trouvé, mais pour avoir cherché.
Je dis : « Donnez l'aumône au pauvre humble et penché,
Recevez doucement la leçon ou le blâme.
Donner et recevoir, c'est faire vivre l'âme ! »
Je leur conte la vie, et que, dans nos douleurs,
Il faut que la bonté soit au fond de nos pleurs,
Et que, dans nos bonheurs, et que, dans nos délires,
Il faut que la bonté soit au fond de nos rires ;
Qu'être bon, c'est bien vivre, et que l'adversité
Peut tout chasser d'une âme, excepté la bonté.

. . . . . .

Août 1840. VICTOR HUGO. *Le Livre des Mères.*

282. — Le premier vol du jeune oiseau.

Voyez avec quel soin et quel zèle nouveau
Ses parents à voler forment le jeune oiseau.
C'est aux heures du soir, lorsque dans la nature
Tout est repos, fraîcheur, et parfum, et verdure.
L'adolescent [1], ravi de ce bel horizon,
S'agite dans son nid devenu sa prison ;
Il sort, et, balancé sur la branche pliante,
Il hésite, il essaye une aile encor tremblante.
Le couple [2] en voltigeant provoque son essor,
Gourmande [3] sa frayeur, l'appelle et vole encor :
Enfin il se hasarde, et, déployant ses ailes,
Non sans crainte, il se fie à ses plumes nouvelles.
L'air reçoit ce doux poids ; il touche le gazon ;
Ses parents enchantés répètent la leçon.
D'une aile moins novice [4] alors le jeune élève
S'enhardit, prend l'essor, s'abat et se relève ;
Enfin, sûr de sa force et plus audacieux,
Il part ; tout est fini, tous se font leurs adieux.

DELILLE (1738-1813).

283. — La vache.

Nous avions sur le pont, durant ce long voyage,
Une vache au flanc roux qui, de son pur laitage,

[1] *Adolescent.* Mot qui ne se dit que de l'homme et que le poète applique spirituellement au jeune oiseau. — [2] Le père et la mère. — [3] *Gourmander.* Ronger comme un gourmand (signification qui est rare aujourd'hui) ; puis, par extension, réprimander vivement. — [4] *Novice.* Qui subit l'épreuve voulue avant d'être admis dans un ordre religieux ; puis, dans un sens plus général, qui est encore peu exercé dans son art. *Novice* est ici employé comme adjectif et équivaut à *inexpérimenté.*

Abreuvait une femme et deux frêles jumeaux,
Bercés dans un hamac [1] par le roulis [2] des eaux.
Du vaste azur des mers partout environnée,
Elle voguait pensive, inquiète, étonnée.
Morne, elle regrettait, sur le plancher mouvant,
La plaine qui jamais n'ondule [3] sous le vent,
Et les gazons connus, verts tapis de la terre;
C'était pitié de voir son chagrin solitaire [4].
Après quarante jours de deuil silencieux,
D'une clameur sonore elle frappa les cieux,
Tressaillit, dilata son épaisse narine,
Et respira le vent de toute sa poitrine.
Les matelots soudains gravirent au hunier [5],
« Que voit-on de là-haut? » cria le timonier [6].
— Rien, lui répondit-on, pas de côte entrevue. »
Qu'importe à l'instinct sûr qui devance la vue [7]?
O terre encor lointaine, en son pressentiment,
Elle te saluait de ce mugissement! J. Autran (né en 1813).

284. — *L'Ange et l'Enfant.*

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

« Charmant enfant qui me ressemble,
Disait-il, « oh! viens avec moi;
Viens, nous serons heureux ensemble
La terre est indigne de toi.

« Là, jamais entière allégresse,
L'âme y souffre de ses plaisirs [1];
Les cris de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés leurs soupirs.

« La crainte est de toutes les fêtes;
Jamais un jour calme et serein
Du choc ténébreux des tempêtes
N'a garanti le lendemain.

« Eh quoi! les chagrins, les alarmes
Viendraient troubler ce front si pur;
Et par l'amertume des larmes
Se terniraient ces yeux d'azur!

« Non, non, dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler :
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler [2].

« Que personne dans ta demeure
N'obscurcisse ses vêtements [3];
Qu'on accueille ta dernière heure
Ainsi que [4] tes premiers moments.

[1] Lit de toile suspendu horizontalement et dont on se sert à bord des vaisseaux. — [2] Voir nº 273, note 5. — [3] *Onduler*. Former des ondes, des vagues. — [4] *Chagrin solitaire*. Qui résulte de la solitude. La vache dont il s'agit se trouve, en effet, transportée dans un milieu qui ne convient pas à sa nature et où elle est isolée de tous les objets au milieu desquels elle est destinée à vivre. — [5] Le *hunier* est la voile du mât de *hune*, et le mât de hune est celui dont le sommet traverse une *hune* ou plate-forme horizontale destinée à servir de soutien aux matelots qui exécutent les manœuvres. — [6] *Timonier*. Celui qui gouverne le timon ou barre du gouvernail. — [7] Qu'importe à l'instinct que l'objet pressenti ne soit pas encore aperçu? L'existence de cet objet est certaine, aussitôt que l'instinct, qui est infaillible, a fait entendre sa voix.

[1] C'est-à-dire que les plaisirs qu'on goûte sur la terre sont toujours mêlés de regrets. — [2] *Couler*, se dit du temps, dans le sens de *passer*. — [3] Ne porte des vêtements de deuil. — [4] Avec la même joie qui a

« Que les fronts y soient sans nuage,
Que rien n'y révèle un tombeau [5];
Quand on est pur comme à ton âge,
Le dernier jour est le plus beau. »

Et, secouant ses blanches ailes,
L'ange à ces mots a pris l'essor
Vers les demeures éternelles ....
Pauvre mère! .... ton fils est mort!

Reboul (1796-1864).

285. — *La ferme à midi.*

Il est midi : la ferme a l'air d'être endormie.
Le hangar aux bouviers prête son ombre amie.
Là, profitant de l'heure accordée au repos,
Bergers et laboureurs sont couchés sur le dos,
Et, près de retourner à leurs rudes ouvrages,
Dans un calme sommeil réparent leurs courages [1].
Auprès d'eux sont épars les fourches, les râteaux,
La charrette allongée et les lourds tombereaux [2].
Par une porte ouverte on voit l'étable pleine
Des bœufs et des chevaux revenus de la plaine.
Ils prennent leur repas; on les entend de loin
Tirer du râtelier la luzerne [3] et le foin;
Leur queue aux crins flottants, sur leurs flancs qu'ils caressent,
Fouette à coups redoublés les mouches qui les blessent.
A quelques pas plus loin, un poulain familier
Frotte son poil bourru [4] le long d'un vieux pailler [5],
Et des chèvres, debout contre une claire-voie [6],
Montrent leurs fronts cornus et leurs barbes de soie.
Les poules, hérissant leur dos bariolé,
Grattent le sol, cherchant quelques graines [7] de blé.
Tout est en paix; le chien même dort sous un arbre,
Sur la terre allongé comme un griffon [8] de marbre.
Au seuil de la maison, assise sur un banc,
Entre ses doigts légers tournant son fuseau blanc,
Le pied sur l'escabeau, la ménagère file,
Surveillant du regard cette scène tranquille :
Seul, perché sur un toit, un poulet étourdi
Croit encore au matin [9] et chante en plein midi.

Charles Reynaud (1821-1853).

accueilli ta naissance. — [5] La cause est ici mise pour l'effet : que rien ne révèle sur les fronts la douleur que provoque la mort d'un être chéri.

[1] On dit plus ordinairement *réparer ses forces*. *Réparer son courage* est une innovation du meilleur goût. — [2] Un *tombereau* est une charrette entourée de planches que l'on décharge en trebuchant. C'est ce qu'indique l'étymologie de ce mot, qui vient de *tomber*. — [3] *Luzerne*. Plante légumineuse cultivée comme plante de prairie artificielle. — [4] *Bourru* est ici pris dans son sens primitif : qui n'est pas dégrossi, qui est plein de *bourre*. On donne le nom de *bourre* à tout amas de poils en désordre. Au figure, *bourru* veut dire brusque. — [5] *Pailler*. Hangar sous lequel on conserve la *paille* entassée. — [6] *Claire-voie*. Ouverture fermée par un grillage. La locution adverbiale *à claire-voie* signifie *à jour*. — [7] Le mot propre, en parlant des poules qui cherchent des graines de blé, est *picorer*. — [8] *Griffon*. Animal fabuleux, moitié aigle, moitié lion. Des griffons de pierre ou de marbre décorent souvent l'entrée des maisons de campagne. — [9] Littéralement : croit encore à l'existence présente du matin, s'imagine que l'on est encore au matin.

286. — *La mort d'un bouvreuil* [1].

Ces premiers souvenirs de bonheur ou de peine [2],
Par instant on les perd, mais un rien les ramène.
Le fusil d'un chasseur, un coup parti du bois,
Viennent de réveiller mes remords d'autrefois :

L'aube [3] sur l'herbe tendre avait semé ses perles,
Et je courais les prés à la piste des merles,
Écolier en vacance; et l'air frais du matin,
L'espoir de rapporter un glorieux butin [4],
Ce bonheur d'être loin des livres et des thèmes,
Enivraient mes quinze ans tout enivrés d'eux-mêmes

Tel j'allais par les prés. Or, un joyeux bouvreuil,
Son poitrail rouge au vent, son bec ouvert, et l'œil
En feu, jetait au ciel sa chanson matinale,
Hélas! qu'interrompit soudain l'arme brutale.
Quand le plomb l'atteignit tout sautillant et vif,
De son gosier saignant un petit cri plaintif
Sortit, quelque duvet vola de sa poitrine,
Puis fermant ses yeux clairs, quittant la branche fine,
Dans les joncs et les buis de son meurtre souillés,
Lui, si content de vivre, il mourut à mes pieds!

Ah! d'un bon mouvement qui passe sur notre âme
Pourquoi rougir? la honte est au railleur qui blâme.
Oui, sur ce chanteur mort pour mon plaisir d'enfant,
Mon cœur, à moi chanteur [5], s'attendrit bien souvent.
Frère ailé [6], sur ton corps je versai quelques larmes.
Pensif et m'accusant, je déposai mes armes.
Ton sang n'est point perdu. Nul ne m'a vu depuis
Rougir l'herbe des prés et profaner les buis.
J'eus pitié des oiseaux et j'ai pitié des hommes.
Pauvret, tu m'as fait doux au dur siècle où nous sommes.

BRIZEUX (1806-1858).

287. — *Sommeil d'un enfant.*

Le cher ange dormait, les lèvres demi-closes. —
Les lèvres des enfants s'ouvrent, comme les roses,

[1] Cette page est détachée de la *Quatrième partie* du *Journal rustique*. Voir tome II des Œuvres d'Auguste Brizeux publiées par Alph. Lemerre, éditeur, à Paris. — [2] Tels que celui qui va être raconté. — [3] Voir n° 273, note 7. — [4] *Butin*. Objets de toute espèce qu'on prend sur l'ennemi; puis, en général, tout profit que l'on fait. — [5] *Chanteur*. Le chant du poète, qui exprime les sentiments de l'âme, est ici comparé au chant des oiseaux. — [6] *Frère ailé*. Toi qui es poète comme moi.

Au souffle de la nuit. — Ses petits bras lassés
Avaient dans son panier glissé, les mains ouvertes;
D'herbes et d'églantine elles étaient couvertes.
De quel rêve enfantin ses sens étaient bercés,
Je l'ignore. — On eût dit qu'en tombant sur sa couche,
Elle avait à moitié laissé quelque chanson,
Qui revenait encore voltiger sur sa bouche,
Comme un oiseau léger sur la fleur d'un buisson.
Nous étions seuls. J'ai pris ses deux mains dans les miennes.
Je me suis incliné, — sans t'éveiller pourtant,
O Gunther [2]! J'ai posé mes lèvres sur les tiennes,
Et puis je suis parti, pleurant comme un enfant.

Alfred de Musset (1810-1857).

288. — Aux Feuillantines [1].

Mes deux frères et moi, nous étions tout enfants.
Notre mère disait : « Jouez, mais je défends
Qu'on marche dans les fleurs et qu'on monte aux échelles. »

Abel [2] était l'aîné, j'étais le plus petit.
Nous mangions notre pain de si bon appétit,
Que les femmes riaient quand nous passions près d'elles.

Nous montions pour jouer au grenier du couvent.
Et, là, tout en jouant, nous regardions souvent,
Sur le haut d'une armoire, un livre inaccessible.

Nous grimpâmes un jour jusqu'à ce livre noir;
Je ne sais pas comment nous fîmes pour l'avoir,
Mais je me souviens bien que c'était une Bible [3].

Ce vieux livre sentait une odeur d'encensoir.
Nous allâmes, ravis, dans un coin nous asseoir;
Des estampes partout! quel bonheur! quel délire!

Nous l'ouvrîmes alors tout grand sur nos genoux,
Et, dès les premiers mots, il nous parut si doux,
Qu'oubliant de jouer, nous nous mîmes à lire.

Nous lûmes tous les trois ainsi tout le matin,
Joseph [4], Ruth et Booz [5], le bon Samaritain [6],
Et, toujours plus charmés, le soir nous le relûmes.

[1] *Églantine.* Fleur de l'*églantier* ou rosier sauvage. — [2] *Gunther.* « C'est le nom de l'enfant. » (Merlet.)
[1] *Feuillantines.* Religieuses soumises à la règle des Feuillants, ordre monastique. Feuillant est une localité de la Haute-Garonne où la première maison religieuse de l'ordre des Feuillants fut établie au XVIe siècle. — [2] Abel Hugo, frère de Victor Hugo, mort en 1855, auteur de *la France pittoresque* et de *la France historique et monumentale.* — [3] Voir nº 279, note 4. — [4] C'est-à-dire l'histoire de Joseph vendu par ses frères, celle de Ruth, etc. — [5] *Ruth et Booz.* Voir nº 69, note 7. — [6] *Le bon Samaritain* (habitant

Tels des enfants, s'ils ont pris un oiseau des cieux,
S'appellent [7] en riant et s'étonnent, joyeux,
De sentir dans leur main la douceur de ses plumes.

Août 1855. V. Hugo.

289. — *La Voulzie* [1].

S'il est un nom bien doux, fait pour la poésie,
Oh ! dites, n'est-ce pas le nom de la Voulzie ?
La Voulzie, est-ce un fleuve aux grandes îles ? Non ;
Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,
Un tout petit ruisseau, coulant visible à peine.
Un géant altéré le boirait d'une haleine ;
Le nain vert Obéron [2], jouant au bord des flots,
Sauterait par-dessus, sans mouiller ses grelots [3].
Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres,
Et, dans son lit de fleurs, ses bonds et ses murmures.
Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons,
Dans le langage humain traduit ces vagues sons [4] ;
Pauvre écolier rêveur, et qu'on disait sauvage,
Quand j'émiettais mon pain à l'oiseau du rivage,
L'onde semblait me dire : « Espère ! Aux mauvais jours,
Dieu te rendra ton pain. » — Dieu me le doit toujours [5] !

Hégésippe Moreau.

290. — *Le nid.*

Moins on tient de place, plus on est à couvert : une feuille suffit au nid de l'oiseau-mouche.

Bernardin de Saint-Pierre.

De ce buisson de fleurs approchons-nous ensemble.
Vois-tu ce nid posé sur la branche qui tremble ?
Pour le couvrir, vois-tu les rameaux se ployer ?
Les petits sont cachés sous leur couche de mousse ;
Ils sont tous endormis !... Oh ! viens, ta voix est douce :
Ne crains pas de les effrayer.

De ses ailes encor [1] la mère les recouvre ;
Son œil appesanti [2] se referme et s'entr'ouvre,

de Samarie, en Palestine). Personnage de la Bible célèbre par sa bienfaisance et son humanité. — [7] Pour se montrer les uns aux autres la capture qu'ils ont faite.

[1] *La Voulzie.* Petite rivière qui arrose le vallon où est située la ville de Provins (Seine-et-Marne). C'est dans cette ville que le poète avait passé son enfance. — [2] *Le nain vert Obéron.* Roi des génies de l'air dans la mythologie scandinave. — [3] *Grelot.* Boule de métal creuse et percée de trous contenant un morceau de métal mobile. — [4] J'ai souvent interprété les sentiments dont mon imagination croyait voir l'expression dans le murmure des eaux. — [5] Venu à Paris pour y chercher fortune, Hégésippe Moreau n'y trouva que la misère et mourut à l'hôpital.

[1] *Encor.* Voir n° 197, note 5. — [2] *Appesanti* par la fatigue, par le sommeil. —

Et son amour souvent lutte avec le sommeil :
Elle s'endort enfin.... Vois comme elle repose!
Elle n'a rien pourtant qu'un nid sous une rose,
Et sa part de notre soleil.

Vois, il n'est point de vide en son étroit asile :
A peine s'il contient sa famille tranquille;
Mais là le jour est pur et le sommeil est doux,
C'est assez!... Elle n'est ici que passagère [3];
Chacun de ses petits peut réchauffer son frère,
Et son aile les couvre tous.

Et nous, pourtant, mortels, nous, passagers comme elle,
Nous fondons des palais quand la mort nous appelle;
Le présent est flétri par nos vœux d'avenir;
Nous demandons plus d'air, plus de jour, plus d'espace,
Des champs, un toit plus grand!... Ah! faut-il tant de place
Pour aimer un jour... et mourir!

Émile Souvestre (1806-1854).

291. — La ferme.

La ferme! à ce nom seul les moissons, les vergers,
Le règne pastoral [1], les doux soins des bergers,
Ces biens de l'âge d'or [2], dont l'image chérie
Plut tant à mon enfance, âge d'or de la vie,
Réveillent dans mon cœur mille regrets touchants.
Venez [3] : de vos oiseaux j'entends déjà les chants;
J'entends rouler les chars [4] qui traînent l'abondance,
Et le bruit des fléaux qui tombent en cadence.
Ornez donc ce séjour; mais, absurde à grands frais,
N'allez pas ériger une ferme en palais :
Élégante à la fois et simple dans son style [5],
La ferme est aux jardins ce qu'aux vers est l'idylle [6].

[3] La liaison des idées entre le vers 16 et les suivants pourrait être plus clairement marquée. Il suffit à la mère, dit le poète, que son étroit asile puisse contenir ses petits. Elle ne remplit auprès d'eux qu'une courte mission, ses petits peuvent déjà se réchauffer les uns les autres, et son rôle à elle se borne à les protéger de son aile. Elle ne voit rien au delà des besoins présents et ne fait pas comme les hommes, qui etc.

[1] *Le règne pastoral.* Tout ce qui appartient à la vie champêtre. — [2] *L'âge d'or.* La première des quatre périodes que la mythologie ancienne distinguait dans l'histoire de l'humanité. L'âge d'or était caractérisé par le règne de la justice et de l'innocence, ainsi que par une grande prospérité. Les âges suivants étaient des périodes de décadence; on les appelait l'âge *d'argent*, l'âge *d'airain* et l'âge *de fer*. — [3] *Venez.* C'est-à-dire : présentez-vous à mon esprit, souvenirs de mon enfance. — [4] *Char.* Voiture riche et élégante. Ce mot est très souvent employé dans le sens de chariot. — [5] *Style.* Ce mot, qui signifie ordinairement la forme, l'expression de la pensée, s'applique aussi à la peinture, à l'architecture. Une ferme *simple dans son style*, signifie une ferme d'une construction simple, d'une apparence modeste. — [6] *Idylle.* Petit poème pastoral. Ce

Ah! par les dieux des champs, que le luxe effronté
De ce modeste lieu soit toujours rejeté.
N'allez pas déguiser [7] vos pressoirs et vos granges :
Je veux voir l'appareil des moissons, des vendanges;
Que le crible, le van, où le froment doré
Bondit avec la paille et retombe épuré,
La herse, les traîneaux [8], tout l'attirail champêtre,
Sans honte à mes regards osent ici paraître.
Surtout, des animaux que le tableau mouvant
Au dedans, au dehors, lui donne un air vivant.
Ce n'est plus du château la parure stérile,
La grâce inanimée et la pompe immobile :
Tout vit, tout est peuplé dans ces murs, sous ces toits.
Que d'oiseaux différents et d'instinct et de voix,
Habitant sous l'ardoise, ou la tuile, ou le chaume,
Famille, nation, république, royaume [9],
M'occupent de leurs mœurs, m'amusent de leurs jeux !
. . . . . .
La corbeille à la main, la sage ménagère
A peine a reparu, la nation [10] légère,
Du sommet de ses tours, du penchant de ses toits,
En tourbillons bruyants descend toute à la fois :
La foule avide, en cercle autour d'elle se presse.
D'autres, toujours chassés et revenant sans cesse,
Assiègent la corbeille, et jusque dans la main,
Parasites [11] hardis, viennent ravir le grain.
Soignez donc, protégez ce peuple domestique;
Que leur [12] logis soit sain, et non pas magnifique.
Que leur font des réduits richement décorés,
Le marbre des bassins, les grillages dorés ?
Un seul grain de millet leur plairait davantage;
La Fontaine l'a dit [13]; ô véritable sage !
La Fontaine, c'est toi qu'il faudrait en ces lieux :

mot vient d'un mot grec qui signifie petit tableau. [7] *Déguiser*. Présenter une chose sous un autre aspect que celui qu'elle a naturellement. *Guise* veut dire manière. — [8] *Traîneaux*. Cadres de bois qu'on *traîne* sur les terres labourables pour les aplanir. — [9] Ces quatre mots forment une gradation. La *famille* est le point de départ. La *nation* est une réunion d'individus habitant un même territoire, mais qui n'ont pas nécessairement un même gouvernement. Une *république* est un État dans lequel l'autorité est partagée. Un *royaume* éveille l'idée d'un État puissant dans lequel tous les pouvoirs sont concentrés dans une seule et même main. — [10] *Nation*. Le mot *nation* désigne ici, par extension, l'ensemble de tous les oiseaux de la ferme. — [11] *Parasite*. Voir nº 191, note 1. Celui qui fait métier de manger à la table d'autrui. Il s'agit ici des oiseaux étrangers à la ferme et qui cherchent à recevoir leur part comme les oiseaux de la maison.— [12] *Leur*. Syllepse. L'idée d'un pluriel est contenue dans l'expression *peuple domestique*. Voir *Gramm.*, nº 418. — [13] Allusion à la fable de La Fontaine intitulée *Le Coq et la Perle :*

« Je la *(la perle)* crois fine, dit-il;
Mais le moindre grain de mil
Serait bien mieux mon affaire. »

Chantre heureux de l'instinct, il t'inspirerait mieux [14].
Le paon, fier d'étaler l'iris [15] qui le décore,
Du dindon rengorgé [16] l'orgueil plus sot encore,
Pourraient à nos dépens égayer ton pinceau;
Là de tes deux pigeons [17] tu verrais le tableau.

DELILLE. *Les Jardins*, ch. IV.

292. — Le coin du feu.

Le foyer, des plaisirs est la source féconde;
Il fixe doucement notre humeur vagabonde;
Au retour du printemps, de nos toits échappés,
Nous portons en tous lieux nos esprits dissipés;
Le printemps nous disperse, et l'hiver nous rallie;
Auprès de nos foyers, notre âme recueillie
Goûte ce doux commerce, à tous les cœurs si cher!
Oui, l'instinct social est l'enfant de l'hiver [1].
En cercle un même attrait rassemble autour de l'âtre
La vieillesse conteuse et l'enfance folâtre.
Là courent à la ronde et les propos joyeux,
Et la vieille romance, et les aimables jeux.
Là, se dédommageant de ses longues absences,
Chacun vient retrouver ses vieilles connaissances.
Là s'épanche le cœur : le plus pénible aveu,
Longtemps captif ailleurs, s'échappe au coin du feu.
Comme aux jours fortunés des pénates [2] antiques,
Le foyer est le dieu des vertus domestiques.
Là reviennent s'unir les parents, les maris,
Qui vivaient séparés sous les mêmes lambris [3].
Là vient se renouer la douce causerie;
Chacun, en la contant, recommence sa vie :
L'un redit ses combats, un autre son procès,
Cet autre ses chagrins; d'autres, plus indiscrets,
Comme moi d'un ami tentant la patience,
De leurs vers nouveau-nés lui font la confidence.

. . . . . .

[14] L'instinct t'inspirerait mieux, et tu te garderais bien d'introduire tout ce luxe dans l'aménagement d'une ferme. — [15] *Iris*. Divinité mythologique dont l'écharpe déployée produisait l'arc-en-ciel ; puis, par extension, arc-en-ciel, couleurs de l'arc-en-ciel. — [16] *Rengorgé*. Qui avance la *gorge* par affectation de fierté. — [17] Allusion à la fable de La Fontaine intitulée *Les deux Pigeons*.

[1] C'est l'hiver qui fait naître et développe chez l'homme l'instinct qui le porte à se rapprocher de ses semblables. — [2] Aux temps heureux où l'on avait plus qu'aujourd'hui la religion du foyer, qui s'exprimait dans la mythologie ancienne par le culte des pénates ou dieux domestiques; ceux-ci avaient leurs statues dans chaque maison. — [3] *Lambris*. Revêtement des murs ou du plafond d'un appartement. Par extension et dans le style relevé et poétique, la décoration d'une maison vaste et magnifique : « Je ne dormirai point

Vous dirai-je ces jeux dont les amusements
De la jeunesse oisive occupent les moments,
Abrègent la soirée et prolongent la veille?
Mais la maternité [4], de l'œil et de l'oreille,
Suit leurs joyeux ébats, tempère la gaîté,
Et la sagesse impose à la témérité.
Ici, sous des genoux qui se courbent en voûte,
Une pantoufle agile, en déguisant sa route,
Va, vient, et quelquefois, par son bruit agaçant,
Sur le parquet battu se trahit en passant.
Ailleurs, par deux rivaux la raquette empaumée [5]
Attend, reçoit, renvoie une balle emplumée [6],
Qui, toujours arrivant, et repartant toujours,
Par le même chemin recommence son cours.
Des tablettes [7] ailleurs étalent à la vue
Des beaux-esprits [8] du temps l'innombrable cohue;
Et des journaux malins font passer les auteurs
Des bravos du parterre au rire [9] des lecteurs.
Enfin, au coin du feu, nos aimables convives
Vont achever du soir les heures fugitives.
Autour d'eux sont placés des damiers, des cornets;
L'un se plaint d'un échec, et l'autre d'un sonnez [10].
Tour à tour on querelle, on bénit la fortune :
Enfin contre l'hiver tous font cause commune.
Suis-je seul, je me plais encore au coin du feu.
De nourrir mon brasier mes mains se font un jeu;
J'agace mes tisons; mon adroit artifice
Reconstruit de mon feu l'élégant édifice :
J'éloigne, je rapproche, et du hêtre brûlant
Je corrige le feu trop rapide ou trop lent.
Chaque fois que j'ai pris mes pincettes fidèles [11],
Partent en pétillant des milliers d'étincelles;
J'aime à voir s'envoler leurs légers bataillons;
Que m'importent du Nord les fougueux tourbillons?
La neige, les frimas [12], qu'un froid piquant resserre [13],
En vain sifflent dans l'air, en vain battent la terre;
Quel plaisir, entouré d'un double paravent,

sous de riches *lambris*. » (La Fontaine.) — [4] *La maternité*. La mère de famille. Emploi assez malheureux du terme abstrait au lieu du terme concret. — [5] *Empaumée*. Saisie dans la *paume* (l'intérieur) de la main. — [6] Un volant. — [7] Des planches, des rayons de bibliothèque sur lesquels sont étalés les livres nouveaux. — [8] Voir no 44, note 7. — [9] C'est-à-dire que telle pièce de théâtre qui a eu du succès auprès des spectateurs du parterre est tournée en ridicule dans des articles de journaux. — [10] *Échec*. Terme qu'on emploie au jeu d'échecs, chaque fois qu'on attaque le roi ou qu'on met la reine en prise. — *Sonnez*. Terme du jeu de trictrac : coup de dés qui amène les deux six. — [11] Le mot *fidèles* n'est ici qu'une cheville. — [12] Très petits glaçons dus à un brouillard épais qui se congèle avant de tomber. — [13] *Resserre*. Congèle.

D'écouter la tempête et d'insulter au vent!
Qu'il est doux, à l'abri du toit qui me protège,
De voir à gros flocons s'amonceler la neige!
Leur vue à mon foyer prête un nouvel appas [14] :
L'homme se plaît à voir les maux qu'il ne sent pas.
Mon cœur devient-il triste, et ma tête pesante,
Hé bien, pour ranimer ma gaîté languissante,
La fève de Moka [15], la feuille de Canton [16],
Vont verser leur nectar [17] dans l'émail du Japon [18].
Dans l'airain [19] échauffé déjà l'onde frissonne;
Bientôt le thé doré jaunit l'eau qui bouillonne,
Ou des grains du Levant [20] je goûte le parfum.
Point d'ennuyeux causeur, de témoin importun;
Lui seul, de ma maison exacte sentinelle,
Mon chien, ami constant et compagnon fidèle,
Prend à mes pieds sa part de la douce chaleur.
Et toi, charme divin de l'esprit et du cœur,
Imagination! de tes vagues chimères
Fais passer devant moi les figures légères.
A tes songes brillants que j'aime à me livrer!
Dans ce brasier ardent qui va le dévorer,
Par toi, ce chêne en feu nourrit ma rêverie;
Quelles mains l'ont planté? Quel sol fut sa patrie?
Sur les monts escarpés bravait-il l'aquilon?
Bordait-il le ruisseau? parait-il le vallon?
Peut-être il embellit [21] la colline que j'aime,
Peut-être sous son ombre ai-je rêvé moi-même.
Tout à coup je l'anime [22]; à son front verdoyant,
Je rends de ses rameaux le panache ondoyant,
Ses guirlandes de fleurs, ses touffes de feuillage,
Et les tendres secrets que voila son ombrage.
Tantôt environné d'auteurs que je chéris,
Je prends, quitte et reprends mes livres favoris :
A leur feu tout à coup ma verve [23] se rallume,
Soudain sur le papier je laisse errer ma plume,
Et goûte, retiré dans mon heureux réduit,
L'étude, le repos, le silence et la nuit.
Tantôt prenant en main l'écran [24] géographique,

[14] *Appas* est le pluriel de *appât*. Beaucoup d'écrivains se sont servis du mot *appas* comme d'un mot singulier. C'est une faute. Delille devait dire : un nouvel *appât* (un nouvel attrait). — [15] *Moka*. Ville d'Arabie d'où l'on tire un des meilleurs cafés. — [16] *Canton*. Ville de Chine, où se fait un grand commerce de thé. — [17] Le *nectar*, boisson des dieux, se dit, par extension, de toute boisson exquise. — [18] Dans des tasses de porcelaine du Japon. L'émail de la porcelaine est la matière vitreuse dont elle est enduite. — [19] Voir nº 178, note 1. — [20] *Les grains du Levant*. Le café. — [21] *Embellit* est au passé défini. — [22] Je me le représente encore vivant, je lui rends la vie par un effort de mon imagination. — [23] *Verve*. Inspiration. — [24] *L'écran*

D'Amérique en Asie, et d'Europe en Afrique,
Avec Cook [25] et Forster [26], dans cet espace étroit,
Je cours plus d'une mer, franchis plus d'un détroit,
Chemine sur la terre, et navigue sur l'onde,
Et fais, dans mon fauteuil, le voyage du monde. DELILLE.

293. — *L'âne.*

Moins vif, moins valeureux, moins beau que le cheval,
L'âne est son suppléant, et non pas son rival;
Il laisse au fier coursier sa superbe encolure,
Et son riche harnais, et sa brillante allure.
Instruit par un lourdaud, conduit par le bâton,
Sa parure est un bât, son régal un chardon.
Pour lui Mars n'ouvre point sa glorieuse école [1] :
Il n'est point conquérant, mais il est agricole [2].
Enfant, il a sa grâce et ses folâtres jeux;
Jeune, il est patient, robuste et courageux,
Et paye, en les servant avec persévérance,
Chez ses patrons [3] ingrats sa triste vétérance [4].
Son service zélé n'est jamais suspendu;
Porteur laborieux, pourvoyeur [5] assidu,
Entre ses deux paniers de pesanteur égale,
Chez le riche bourgeois, chez la veuve frugale,
Il vient, les reins courbés et les flancs amaigris,
Souvent à jeun lui-même, alimenter Paris.
Quelquefois, consolé par une chance heureuse,
Il sert de bucéphale [6] à la beauté peureuse;
Et sa compagne enfin va dans chaque cité
Porter aux teints flétris les fleurs de la santé [7].
Il marche sans broncher au bord du précipice,
Reconnaît son chemin, son maître et son hospice [8].
De tous nos serviteurs c'est le moins exigeant;
Il naît, vieillit et meurt sous le chaume indigent;
Aux injustes rigueurs dont sa fierté s'indigne,

géographique. La carte géographique qui se déploie comme un écran. — [25] *Cook*. Navigateur célèbre, mort en 1779. — [26] *Forster*. Nom de deux navigateurs célèbres, Jean et Georges Forster, qui accompagnèrent Cook lors du grand voyage qu'il fit dans la direction du pôle Sud.

[1] Il n'est pas, comme le cheval, dressé à l'art de la guerre. — [2] Il est destiné aux travaux des champs. — [3] *Patron*. Protecteur; puis, maître. — [4] On donnait à Rome le nom de *vétérans* (*vetus*, vieux) aux soldats qui obtenaient leur congé et les récompenses de leurs services. La *vétérance* ou qualité de vétéran désigne donc un état de repos mérité par un long travail. — [5] *Pourvoyeur*. Celui qui apporte les provisions. — [6] *Bucéphale*. Cheval d'Alexandre. Ce nom est composé de deux mots grecs qui signifient *tête de bœuf*; la tête du cheval d'Alexandre avait quelque ressemblance avec celle du bœuf. Ici *bucéphale* signifie cheval de parade. — [7] On recommande aux convalescents l'usage du lait d'ânesse. — [8] *Hospice*. Demeure, asile. Ce

Son malheur patient noblement se résigne.
Enfin, quoique son aigre et déchirante voix
De sa rauque allégresse importune les bois,
Qu'il offense à la fois et les yeux et l'oreille,
Que le châtiment seul en marchant le réveille,
Qu'il soit hargneux, revêche et désobéissant,
A force de malheurs l'âne est intéressant.
Aussi le préjugé [9] vainement le maltraite :
En dépit de l'orgueil, il aura son poète.
Homère [10], qui chanta tant de héros [11] divers,
Auprès du grand Ajax [12] le plaça dans ses vers.
La Fable [13] le nomma le coursier de Silène [14].
Ami des voluptés, il naquit pour la peine.
Et moi qui déplorai le sort des animaux,
J'ai dû peindre ses mœurs, ses bienfaits et ses maux.

DELILLE.

294. — Le serpent.

Il court, nage, bondit, gravit, vole ou serpente;
Tantôt, au bruit lointain des agrestes pipeaux [1],
Caché dans la moisson, il attend les troupeaux,
Et des plis écaillés qu'avec force il déploie
Saisit, étreint, étouffe, et dévore sa proie.
Le chevreau, la brebis, souvent un bœuf entier,
Tout à coup [2] engloutis dans son large gosier,
Se débattent en vain dans sa gueule béante.
Mais bientôt, expiant sa fureur dévorante,
Il s'endort sous le poids de l'énorme festin;
Et, livrant au chasseur un facile butin,
Sous la lourde massue ou le fer du sauvage
Tombe gonflé de sang et gorgé de carnage.
Tantôt, au fond des bois, à l'entour d'un vieux tronc,
Il enlace sa queue et redresse son front.
Ailleurs, au haut d'un arbre où sa race fourmille,

mot est ici détourné de son sens primitif qui est : établissement charitable où on donne l'hospitalité. — [9] *Préjugé*. Opinion qu'on s'est formée sans un examen suffisant. — [10] *Homère*. Poète grec, sous le nom de qui les anciens nous ont transmis deux poèmes épiques, l'Iliade et l'Odyssée. — [11] Le mot *héros* est pris ici dans son sens primitif. C'est le nom donné dans Homère aux hommes d'un courage extraordinaire et favorisés des dieux. — [12] *Ajax*. Fils de Télamon, roi de Salamine, île voisine d'Athènes. Au IIe livre de l'Iliade, Homère compare l'obstination avec laquelle Ajax combat les Troyens à celle de l'âne qui a pénétré dans un champ de blé et qui ne le quitte que quand il est rassasié. — [13] La mythologie. — [14] *Silène*, fils de Mercure et père nourricier de Bacchus, était représenté sous la forme d'un vieillard monté sur un âne.

[1] *Pipeau*. Chalumeau, tuyau de paille, de roseau, flûte champêtre. — [2] *Tout à coup*. L'expression n'est pas heureuse. Voir *Gramm.*, nº 801. Il en est de même du détail contenu dans le vers suivant. On sait, en effet, que le serpent enlace sa proie, l'étouffe et la pétrit; ce n'est que quand elle n'offre plus qu'une masse

Superbe [3], il réunit sa hideuse famille.
L'œil voit avec effroi ces milliers d'animaux
Envelopper la tige, entourer les rameaux :
On croit voir les cheveux de l'horrible Mégère [4],
Ou les crins hérissés de l'aboyant Cerbère [5],
Qui défend jour et nuit le trône de Pluton [6]
Ou les serpents tressés dont se coiffe Alecton [7]. DELILLE.

295. — *Marie.*

Un jour que nous étions assis au pont Kerlô,
Laissant pendre, en riant, nos pieds au fil de l'eau,
Joyeux de la troubler, ou bien, à son passage,
D'arrêter un rameau, quelque flottant herbage,
Ou sous les saules verts d'effrayer le poisson
Qui venait au soleil dormir près du gazon ;
Seuls en ce lieu sauvage, et nul bruit, nulle haleine
N'éveillant la vallée immobile et sereine,
Hors nos ris enfantins, et l'écho de nos voix,
Qui partait par volée et courait dans les bois ;
Car entre deux forêts la rivière encaissée
Coulait jusqu'à la mer, lente, claire et glacée ;
Seuls, dis-je, en ce désert, et libres tout le jour,
Nous sentions en jouant nos cœurs remplis d'amour.
C'était plaisir de voir, sous l'eau limpide et bleue,
Mille petits poissons faisant frémir leur queue
Se mordre, se poursuivre, ou, par bandes nageant,
Ouvrir et refermer leurs nageoires d'argent ;
Puis les saumons bruyants, et sous son lit de pierre [1],
L'anguille qui se cache au bord de la rivière ;
Des insectes sans nombre ailés et transparents,
Occupés tout le jour à monter les courants,
Abeilles, moucherons, alertes demoiselles [2].
Se sauvant sous les joncs du bec des hirondelles. —
Sur la main de Marie une vint se poser,
Si bizarre d'aspect qu'afin de l'écraser
J'accourus ; mais déjà ma jeune paysanne

informe, qu'il l'engloutit peu à peu. — [4] *Superbe.* Se dit des animaux qui semblent orgueilleux de leur force. (LITTRÉ.) — [4] *Mégère.* L'une des trois Furies, divinités qui poursuivaient les criminels et qui étaient la personnification des remords. On les représentait les cheveux en désordre et entrelacés de serpents. — [5] *Cerbère.* Chien à trois têtes, gardien des enfers, dont le cou était hérissé de couleuvres. — [6] *Pluton.* Dieu des enfers. — [7] *Alecton.* L'une des trois furies. La troisième s'appelait Tisiphone.

[1] Les anguilles aiment à se cacher sous les pierres. — [2] Voir nº 261, note 2. —

Par l'aile avait saisi la mouche diaphane [3],
Et voyant la pauvrette en ses doigts remuer :
« Mon Dieu, comme elle tremble ! Oh ! pourquoi la tuer ?
Dit-elle ; et dans les airs sa bouche ronde et pure
Légèrement souffla la frêle créature,
Qui, soudain déployant ses deux ailes de feu,
Partit, et s'éleva, joyeuse, et louant Dieu. A. Brizeux.

296. — *L'orage.*

On voit à l'horizon, de deux points opposés,
Des nuages monter dans les airs embrasés ;
On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre.
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre [1] :
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé ;
Les monts ont prolongé le lugubre murmure [2],
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur.
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre [3]
Disparaît tout à coup sous un voile grisâtre ;
Le nuage élargi les couvre de ses flancs ;
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlants.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue ;
Elle redouble, vole, éclate dans les airs ;
Leur nuit est plus profonde, et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide.
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide,
Qui tourne sur la plaine, et, rasant les sillons,
Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,
Dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur, l'airain sonnant [4], dans les temples sacrés
Font entrer à grands flots les peuples égarés.

[3] *Diaphane.* Dont le corps léger donne passage à la lumière. Le contraire de *diaphane* est *opaque.*

[1] Du vers 4 au vers 15 on rencontre plusieurs verbes au passé indefini ; ils expriment tous des circonstances qui précedent et annoncent l'orage proprement dit et dont celui-ci est présenté comme la suite et le résultat. — [2] *Murmure.* Se dit d'un bruit plus ou moins affaibli, tel que le grondement d'un tonnerre éloigné. — [3] C'est-à-dire les monts et les rochers qui entourent la vallée et qui s'étagent, en quelque sorte, les uns au-dessus des autres. On appelle proprement *amphithéâtre* tout édifice ayant pour les spectateurs plusieurs rangs de gradins autour d'un espace central. — [4] Voir nº 178, note 1. Allusion à l'usage répandu

Grand Dieu! vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix [5] des travaux de l'année.
Hélas! d'un ciel en feu les globules glacés [6]
Écrasent en tombant les épis renversés;
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages;
Le fermier de ses champs contemple [7] les ravages,
Et presse dans ses bras ses enfants effrayés.
La foudre éclate, tombe; et, des monts foudroyés,
Descendent à grand bruit les graviers et les ondes,
Qui courent en torrents sur les plaines fécondes.
O récolte! ô moissons! tout périt sans retour :
L'ouvrage de l'année est détruit en un jour.

SAINT-LAMBERT.

297. — *Souvenirs d'un père.*

O souvenirs! printemps! aurore!
Doux rayon triste et réchauffant!
— Lorsqu'elle était petite encore,
Que sa sœur était tout enfant ... —

Connaissez-vous sur la colline
Qui joint Montlignon à Saint-Leu [1],
Une terrasse qui s'incline
Entre un bois sombre et le ciel bleu?

C'est là que nous vivions. — Pénètre,
Mon cœur, dans ce passé charmant! —
Je l'entendais sous ma fenêtre
Jouer le matin doucement.

Elle courait dans la rosée,
Sans bruit, de peur de m'éveiller;
Moi, je n'ouvrais pas ma croisée,
De peur de la faire envoler [2].

Les frères riaient... Aube pure [3]!
Tout chantait sous ces frais berceaux,
Ma famille avec la nature,
Mes enfants avec les oiseaux!

Je toussais, on [4] devenait brave;
Et montait à petits pas,
Et me disait d'un air très grave :
« J'ai laissé les enfants en bas. »

Qu'elle fût bien ou mal coiffée,
Que mon cœur fût triste ou joyeux,
Je l'admirais. C'était ma fée [5]
Et le doux astre de mes yeux!

Nous jouions toute la journée.
O jeux charmants; chers entretiens!
Le soir, comme elle était l'aînée,
Elle me disait : « Père, viens! »

« Nous allons t'apporter ta chaise;
Conte-nous une histoire, dis [6]! »
Et je voyais rayonner d'aise
Tous ces regards du paradis.

Alors, prodiguant les carnages,
J'inventais un conte profond [7]
Dont je trouvais les personnages
Parmi les ombres du plafond [8].

dans les campagnes de sonner les cloches en temps d'orage. — [5] Te demander que le prix (la récompense) de leurs travaux de toute l'année ne soit pas anéanti en quelques instants. — [6] *Les globules glacés.* La grêle. — [7] *Contempler* ne se dit ordinairement que de ce que l'on examine avec admiration. Le poète lui donne ici le sens de *regarder avec effroi.*

[1] *Saint-Leu.* Village du département de Seine-et-Oise. — [2] Voir nº 182, note 15. — [3] Voir nº 275, note 1. *Aube pure,* c'est-à-dire lever de soleil sans nuage, bonheur parfait. — [4] *On.* Elle. Voir *Gramm.*, nº 736, deuxième alinéa. — [5] *Fée.* Être imaginaire à qui l'on attribue un pouvoir surnaturel. Se dit ensuite, par allusion, de toute créature aimable et gracieuse. — [6] *Dis.* Impératif employé comme interjection et dont le sens est : *dis que oui, dis que tu veux bien.* — [7] *Profond.* Compliqué dans ses détails. — [8] Que je com-

Toujours ces quatre douces têtes
Riaient, comme à cet âge on rit,
De voir d'affreux géants très bêtes
Vaincus par des nains pleins d'esprit.

J'étais l'Arioste [9] et l'Homère [10]
D'un poème éclos d'un seul jet;
Pendant que je parlais, leur mère
Les regardait rire, et songeait.

Leur aïeul, qui lisait dans l'ombre,
Sur eux parfois levait les yeux,
Et moi, par la fenêtre sombre,
J'entrevoyais un coin des cieux!

Septembre 1846. V. Hugo.

298. — Maison où mourut mon père [1].

Louis, quand vous irez, dans un de vos voyages,
Voir Bordeaux [2], Pau [3], Bayonne [4] et ses charmants rivages,
Toulouse la romaine [5], où dans des jours meilleurs
J'ai cueilli, tout enfant, la poésie en fleurs [6],
Passez par Blois [7]. — Et là, bien volontiers sans doute,
Laissez dans le logis vos compagnons de route;
Et tandis qu'ils joueront, riront ou dormiront,
Vous, avec vos pensers [8] qui haussent votre front,
Montez à travers Blois cet escalier de rues
Que n'inonde jamais la Loire [9] au temps des crues;
Laissez-là le château, quoique sombre et puissant,
Quoiqu'il ait à la face une tache de sang [10];
Admirez, en passant, cette tour octogone
Qui fait à ces huit pans [11] hurler une gorgone [12];
Mais passez. — Et sorti de la ville, au midi,
Cherchez un tertre vert, circulaire, arrondi [13],
Que surmonte un grand arbre, un noyer, ce me semble,
Comme au cimier [14] d'un casque une plume qui tremble.
Vous le reconnaîtrez, ami; car tout rêvant,
Vous l'aurez vu de loin sans doute en arrivant.
Sur le tertre monté, que la plaine bleuâtre,
Que la ville étagée en long amphithéâtre [15],
Que l'église, ou la Loire et ses voiles aux vents,

posais en regardant le plafond. — [9] *L'Arioste.* Poète italien, auteur d'une épopée intitulée *Roland furieux.* — [10] Voir nº 293, note 10.

[1] Voir nº 276, note 1. — [2] *Bordeaux.* Chef-lieu de la Gironde, sur la Garonne. — [3] *Pau.* Chef-lieu des Basses-Pyrénées. — [4] *Bayonne.* Petite ville des Basses-Pyrénées, sur l'Adour. — [5] *Toulouse.* Ville très ancienne, chef-lieu de la Haute-Garonne; elle a gardé de nombreux vestiges de la civilisation romaine. — [6] Où je me suis initié tout jeune à la poésie. La poésie est comparée à un arbre qui donne des fleurs avant de produire des fruits. — [7] *Blois.* Chef-lieu du département de Loir-et-Cher. — [8] *Penser*, pour *pensée.* appartient au style élevé et poétique. — [9] *Loire.* Grand fleuve de France qui arrose Blois et se jette dans l'océan Atlantique. — [10] Le duc de Guise et son frère furent assassinés en 1588 au château de Blois par ordre du roi de France Henri III. — [11] A ses huit faces, à ses huit murs. — [12] *Gorgones.* Monstres mythologiques (Méduse, Euryale et Sthéno) qui avaient le privilège de pétrifier ceux qui les regardaient. — [13] *Circulaire* se rapporte au pourtour du tertre, et *arrondi* se rapporte à sa surface. — [14] Le *cimier* est l'ornement qui surmonte la cime d'un casque. — [15] Voir nº 296, note 3. —

Et ses mille archipels [16] plus que ses flots mouvants.
Et de Chambord [17] là-bas au loin les cent tourelles,
Ne fassent pas voler votre pensée entre elles.
Ne levez pas vos yeux si haut que l'horizon,
Regardez à vos pieds. —
Louis, cette maison
Qu'on voit, bâtie en pierre et d'ardoise couverte,
Blanche et carrée, au bas de la colline verte,
Et qui, fermée à peine aux regards étrangers,
S'épanouit charmante entre ses deux vergers :
C'est là. — Regardez bien : c'est le toit de mon père.
C'est ici qu'il s'en vint dormir après la guerre [18],
Celui que tant de fois mes vers vous ont nommé,
Que vous n'avez pas vu, qui vous aurait aimé !
Alors, ô mon ami, plein d'une extase amère,
Pensez pieusement, d'abord à votre mère,
Et puis à votre sœur, et dites : « Notre ami
Ne reverra jamais son vieux père endormi !
Hélas ! il a perdu cette sainte défense
Qui protège la vie encore après l'enfance,
Ce pilote prudent qui, pour dompter le flot,
Prête une expérience au jeune matelot !
Plus de père pour lui ! plus rien qu'une mémoire !
Plus d'auguste vieillesse à couronner de gloire !
Plus de récits guerriers ! plus de beaux cheveux blancs
A faire caresser par les petits enfants !
Hélas ! il a perdu la moitié de sa vie,
L'orgueil de faire voir à la foule ravie
Son père, un vétéran [19], un général ancien !
Ce foyer où l'on est plus à l'aise qu'au sien,
Et le seuil paternel qui tressaille de joie
Quand du fils qui revient le chien fidèle aboie !
Le grand arbre est tombé ; resté seul au vallon,
L'arbuste est désormais à nu sous l'aquilon.
Quand l'aïeul disparaît du sein de la famille,
Tout le groupe orphelin, mère, enfant, jeune fille,
Se rallie inquiet autour du père seul
Que ne dépasse plus le front blanc de l'aïeul.
C'est son tour maintenant. Du soleil, de la pluie,
On s'abrite à son ombre, à sa tige on s'appuie,

[16] *Archipel.* Étendue d'eau parsemée d'îles. — [17] Le château de Chambord, à deux lieues et demie de Blois, bâti par François Ier, fut acheté en 1821 à l'aide du produit d'une souscription publique et donné au duc de Bordeaux, petit-fils de Charles X. — [18] Voir nº 276, notes 1 et 3. — [19] Voir nº 293, note 4.

C'est à lui de veiller, d'enseigner, de souffrir,
De travailler pour tous, d'agir et de mourir! » V. Hugo.

299. — *Le voyageur égaré dans les neiges du Saint-Bernard.*

La neige au loin accumulée
En torrents épaissis tombe du haut des airs,
Et sans relâche amoncelée,
Couvre du Saint-Bernard [1] les vieux sommets déserts.

Plus de routes, tout est barrière;
L'ombre accourt; et déjà, pour la dernière fois,
Sur la cime inhospitalière
Dans les vents de la nuit l'aigle a jeté sa voix.

A ce cri, d'effroyable augure,
Le voyageur transi n'ose plus faire un pas;
Mourant et vaincu de froidure [2],
Au bord d'un précipice il attend le trépas [3].

Là, dans sa dernière pensée,
Il songe à son épouse, il songe à ses enfants:
Sur sa couche affreuse et glacée
Cette image a doublé l'horreur de ses tourments.

C'en est fait; son heure dernière
Se mesure pour lui dans ces terribles lieux;
Et, chargeant sa froide paupière,
Un funeste sommeil déjà cherche ses yeux [4].

Soudain, ô surprise! ô merveille!
D'une cloche [5] il a cru reconnaître le bruit;
Le bruit augmente à son oreille:
Une clarté subite a brillé dans la nuit [6].

Tandis qu'avec peine il écoute,
A travers la tempête un autre bruit s'entend:
Un chien jappe [7], et s'ouvrant la route,
Suivi d'un solitaire, approche au même instant.

[1] *Le grand Saint-Bernard.* Montagne située entre la Suisse (canton du Valais) et l'Italie. Au-dessous du sommet se trouve un couvent destiné à recevoir les voyageurs. Les religieux du Saint-Bernard, aidés de chiens d'une espèce particulière, vont à la recherche des voyageurs égarés et les recueillent dans leur couvent. — [2] « La *froideur* est la qualité d'un corps particulier. La *froidure* exprime collectivement l'état de toute l'atmosphère à une certaine époque. » (Lafaye.) — [3] Voir note 212, note 1. — [4] Cherche à s'emparer de ses yeux. On sait que le voyageur égaré dans les neiges et qui n'a plus la force de résister au sommeil ne tarde pas à mourir de froid. — [5] *Cloche.* La sonnette que les chiens du Saint-Bernard portent attachée à leur collier. — [6] La lanterne qui éclaire ceux qui sont à sa recherche. — [7] *Japper.* « Aboyer d'un aboyement plus clair que l'aboi ordinaire. » (Littré.)

Le chien, en aboyant de joie,
Frappe du voyageur les regards éperdus :
La mort laisse échapper sa proie,
Et la charité compte un miracle de plus.

CHÊNEDOLLÉ (1769-1833).

300. — *La Belgique.*

Sol du Belge, salut! Salut, terre chérie!
Cet hommage t'est dû, terre féconde en biens,
Riche de vrais trésors et de vrais citoyens!
Ton sein n'est pas rempli de ces métaux perfides
Que de l'homme aveuglé cherchent les mains avides :
Dans tes champs nourriciers, sous des rochers brûlants,
L'or ne se forme point en blocs étincelants,
Et ne vient point flatter, en voyant la lumière,
Des peuples abusés l'opulente misère [1].
Tu ne recèles point ces rubis [2] éclatants,
Du luxe oriental frivoles ornements :
Mais les dons de Cérès [3] enrichissent tes plaines,
Mais des fleuves nombreux coulent sur tes domaines,
Et ton front, embelli par de riants guérets,
S'élève, couronné de superbes forêts.

O Belgique! Jamais sur ton heureux rivage
La nature en courroux ne détruit son ouvrage;
Jamais du haut des monts le bitume [4] brûlant
Dans tes vallons fleuris ne se roule en torrent;
Jamais d'affreux volcans, vomissant leurs entrailles,
Sous des rocs embrasés n'écrasent tes murailles.
Ton sol, toujours fécond dans sa variété,
De mille aspects divers frappe l'œil enchanté.
Ici, du voyageur la vue à peine embrasse
D'un immense plateau l'incalculable espace,
Erre sur la contrée, et, planant à l'entour,
D'un océan d'épis suit le vaste contour.
Là, de riants bosquets, plantés par la nature,
Environnent les champs d'une verte ceinture :
Les fruits et les bouquets y naissent confondus,
Et Flore [5] de Pomone [6] embellit les tributs [7].

1 *L'opulente misère.* Alliance de mots très remarquable. Une misère opulente est une misère qui se dissimule sous les apparences de la richesse. — 2 *Rubis.* Pierre précieuse, rouge et transparente (*ruber*, rouge). — 3 *Cérès.* Fille de Saturne et de Cybèle. Déesse de l'agriculture. — 4 *Bitume.* Substance combustible qui est liquide, huileuse, ou solide et noire, et que l'on trouve dans le sein de la terre. Ici ce mot désigne la *lave* que vomissent les volcans. — 5 *Flore.* Déesse des fleurs et des jardins. — 6 *Pomone.* Déesse des fruits. — 7 *Tribut.* Proprement, ce qu'un peuple paye à un autre comme marque de dépendance; ensuite, impôt que lève le gou-

Plus loin, un bois épais offre ses voûtes sombres :
L'œil, non sans quelque effroi, s'enfonce sous ces ombres
Où jadis le druide [8] ensanglantait ses dieux.

. . . . . .

Là, de ses petits flots animant le courroux,
La cascade bondit sur un lit de cailloux,
Et court, en murmurant sous un dais [9] de fougère,
Mouvoir à coups pressés la meule nourricière ;
Tandis qu'un fleuve altier, que de mille vassaux [10]
Dans sa marche pompeuse enrichissent les eaux,
Lent et majestueux, dans l'onde océanique
Vient verser à grand bruit son tribut [11] magnifique.
Chaque pas nous conduit à des sites nouveaux.
Tel Homère [12], traçant les exploits des héros [13],
Sait mêler avec art à leur noble peinture
Les tableaux plus riants de la simple nature ;
Ou tel Delille [14] encor, dans des vers séducteurs,
De son style animé variant les couleurs,
Auteur caméléon [15], par un doux stratagème,
Étonne, touche, plaît, mais est toujours lui-même.
Quel séjour, en effet, et quels climats vantés
De cette terre heureuse effacent les beautés ?
Soit que le laboureur, d'une main exigeante
Retournant sans repos la glèbe [16] obéissante,
Fasse naître partout sur un sol complaisant
Ce luxe végétal [17], dont l'aspect ravissant,
Industrieuse Alost [18], sur ta côte fleurie,
Arrête l'étranger qui l'admire et l'envie ;
Soit qu'aux plaines de Waes [19] sa lente activité,
De ses sables ingrats domptant l'aridité,
Arrache de ce sol péniblement fertile
Des moissons qu'envîrait l'abondante Sicile [20] ;

vernement, et par extension, tout ce qu'on est obligé d'accorder. Dans l'expression les *tributs de Pomone*, l'idée d'une rétribution forcée disparaît, et *tributs* devient synonyme de *dons* : les dons de Pomone, c'est-à-dire les fruits — [8] *Druide*. Prêtre des anciens Gaulois. Les druides sacrifiaient aux dieux des victimes humaines. — [9] *Dais*. Voir n° 270, note 25. — [10] Au moyen âge, on appelait *vassal* celui qui dépendait d'un seigneur, à raison d'une terre qu'il tenait de lui. Les affluents d'un fleuve sont considérés ici comme les vassaux de ce fleuve. — [11] Voir note 7. — [12] Voir n° 293, note 10. — [13] Voir n° 293, note 11. — [14] *Delille* s'est distingué dans le genre descriptif. — [15] *Caméléon*. Sorte de lézard qui habite les contrées chaudes de l'ancien continent. On en trouve aussi en Espagne. Sa couleur est naturellement d'un vert grisâtre, mais elle change selon les sensations que l'animal éprouve, et peut passer au jaune clair, au brun et même au noir. *Auteur caméléon* veut dire ici auteur qui sait prendre les tons les plus variés. Caméléon se prend ordinairement en mauvaise part et désigne ceux qui changent d'opinion et de manière d'agir, lorsque leurs intérêts l'exigent. — [16] *Glèbe*. Terre qu'on cultive (*gleba*, motte de terre). — [17] *Luxe végétal*. Expression abrégée pour : ce luxe, cette profusion de végétaux. — [18] *Alost*. Ville de la Flandre orientale qui fabrique des dentelles et différents tissus. — [19] *Waes* (Pays de). Contrée très sablonneuse entre Gand et Anvers, renommée pour sa fertilité, qui est le résultat d'une culture intelligente. — [20] La *Sicile*. Île de la Méditerranée, que sa

Soit enfin, qu'animant ces lieux inspirateurs [21]
Où la fière Isabelle [22] oubliait ses grandeurs,
A ces vieux monuments, qui sont tombés comme elle,
La nature unissant sa jeunesse éternelle,
Aux vitraux [23] émaillés des plus vives couleurs
Oppose en souriant le coloris des fleurs,
Des grappes du lilas couvre une arcade antique,
Et plante le muguet sur un tombeau gothique [24].

PH. LESBROUSSART (1781-1855.)

301. — Le cimetière de campagne.

Où suis-je? à mes regards un humble cimetière
Offre de l'homme éteint la demeure dernière.
Un cimetière aux champs! Quel tableau, quel trésor!
Là ne se montrent point l'airain [1], le marbre, l'or;
Là ne s'élèvent point ces tombes fastueuses,
Où dorment à grands frais les ombres [2] orgueilleuses
De ces usurpateurs par la mort dévorés,
Et, jusque dans la mort, du peuple séparés :
On y trouve, fermés par des remparts agrestes,
Quelques pierres sans nom, quelques tombeaux modestes,
Le reste dans la poudre [3] au hasard confondu.
Salut, cendre [4] du pauvre! Ah! ce respect t'est dû.
Souvent ceux dont le marbre immense et solitaire
D'un vain poids après eux fatigue encor la terre,
Ne firent que changer de mort [5] dans le tombeau :
Toi [6], chacun de tes jours fut un bienfait nouveau;
Courbé [7] sur les sillons, de leurs trésors serviles [8]
Ta sueur enrichit l'oisiveté des villes;
Et, quand Mars des combats fit retentir le cri,
Tu défendis l'État après l'avoir nourri.

fertilité avait fait surnommer, dans l'antiquité, le grenier de l'Italie. — [21] Les anciens monastères tombés en ruines. — [22] Isabelle d'Autriche, fille de Philippe II, roi d'Espagne, et femme de l'archiduc Albert d'Autriche. Elle avait reçu la Belgique en dot. A sa mort, arrivée en 1633, la Belgique fit retour à l'Espagne. — [23] *Vitraux*. Fenêtres des églises dont les verres assemblés par compartiments sont souvent ornés de peintures religieuses. — [24] Un tombeau construit dans le style gothique. L'architecture gothiques ou ogivale, qui a fleuri au moyen âge, est caractérisée par l'ogive. L'ogive est un arc brisé qui forme au sommet des voûtes un compartiment angulaire.

[1] Voir n° 178, note 1. — [2] Voir n° 2, note 1. — [3] Voir n° 260, note 3. — [4] *Cendre*. Voir n° 174, note 4. — [5] C'est-à-dire qu'ils étaient déjà, pour ainsi dire, morts de leur vivant, parce qu'ils étaient inutiles à leur semblables. — [6] *Toi*. Ce pronom représente le mot *pauvre* du vers 12. *T'* pour *à toi*, a déjà été employé au vers 12, où il représente le mot *cendre*. Cet emploi du même pronom qui est, dans la même phrase, en rapport avec des substantifs différents n'est pas irreprochable, mais la clarté n'en souffre pas. — [7] Voir *Gramm.*, n° 421. REMARQUE. — [8] *Serviles*. Emploi étrange du mot *servile*. Les trésors serviles des sillons désignent

Enfin, chaque tombeau de cet enclos tranquille
Renferme un citoyen qui fut toujours utile.
Salut, cendre du pauvre ! accepte tous mes pleurs.
Mais quelle autre pensée éveille mes douleurs !
Tel est donc de la mort l'inévitable empire :
Vertueux ou méchant, il faut que l'homme expire ;
La foule des humains est un faible troupeau
Qu'effroyable pasteur, le Temps mène au tombeau.
Notre sol n'est formé que de poussière humaine ;
Et, lorsque dans les champs l'automne nous promène,
Nos pieds inattentifs foulent à chaque pas
Un informe débris, monument du trépas.
Voilà de quels pensers les cercueils m'environnent ;
Mais, loin que mes esprits [9] à leur aspect s'étonnent,
De l'immortalité je sens mieux le besoin,
Quand j'ai pour siège une urne [10] et la mort pour témoin.

G. Legouvé (1764-1812).

302. — *L'enfance.*

Sans soin du lendemain, sans regret de la veille,
L'enfant joue et s'endort, pour jouer se réveille ;
Trop faible encor, son cœur ne saurait soutenir [1]
Le passé, le présent et l'immense avenir.
A peine au présent seul son âme peut suffire ;
Le présent seul est tout ; un coin est son empire,
Un hochet son trésor, un point l'immensité,
Le soir son avenir, un jour l'éternité ;
Mais l'homme tout entier est caché dans l'enfance :
Ainsi le faible gland renferme un chêne immense. Delille.

303. — *Le chat.*

. . . . . C'est là [1] que tu vivrais,
O toi, dont La Fontaine eût vanté les attraits,
O ma chère Raton [2], qui, rare en ton espèce,
Eus la grâce du chat, et du chien la tendresse ;

sans doute les produits de la terre, qui sont, pour ainsi dire, les esclaves de l'homme. — [9] *Mes esprits.* Mon âme. L'emploi de ce pluriel est tout à fait exceptionnel. On dit bien, il est vrai, *reprendre ses esprits ;* mais, dans cette expression, le mot *esprits* désigne les corps légers et subtils que l'on regardait comme le principe de la vie. Dans cette acception, le mot *esprit* se rapproche de son sens primitif, qui est *souffle.* Mais, quand *esprit* est employé, comme ici, dans le sens d'intelligence, d'âme, et qu'il ne s'agit que d'une seule personne, il ne peut guère s'employer au pluriel que dans le langage poétique. Racine a écrit de même : « Sa vue a ranimé mes *esprits* abatus. » *(Songe d'Athalie.)* — [10] Voir nº 174, note 7.

[1] Ne saurait penser tout à la fois au passé, au présent et à l'avenir.

[1] Dans un musée d'histoire naturelle. — [2] *Raton* signifie proprement petit rat. La Fontaine a donné ce nom au chat, parce qu'il prend des rats : « Bertrand avec *Raton*, l'un singe et l'autre chat. » —

Qui, fière avec douceur, et fine avec bonté,
Ignora l'égoïsme, à ta race imputé [3].
Là, je voudrais te voir, telle que je t'ai vue,
De ta molle fourrure élégamment vêtue,
Affectant l'air distrait, jouant l'air endormi,
Épier une mouche, ou le rat ennemi,
Si funeste aux auteurs, dont la dent téméraire
Ronge indifféremment Du Bartas [4] ou Voltaire;
Ou, telle que tu viens, minaudant avec art,
De mon sobre dîner solliciter ta part;
Ou bien, le dos en voûte et la queue ondoyante,
Offrir ta douce hermine [5] à ma main caressante,
Ou déranger gaîment, par mille bonds divers,
Et la plume et la main qui t'adressa ces vers.

DELILLE.

304. — *La Vallée de Champrosay* [1].

C'est ici que j'aurais dû naître,
Champrosay! nom plein de douceur!
O ma maison, reçois ton maître!
Forêt, fleuve, coteau champêtre,
Recevez votre possesseur!

Heureux, qui de son espérance
N'étend pas l'horizon trop loin,
Et, satisfait d'un peu d'aisance,
De ce beau royaume de France
Possède à l'ombre un petit coin!

Un cerisier, près de mon Louvre [2],
Le cache et l'indique au regard;
Devant, la Seine se découvre,
Et, derrière, une porte s'ouvre
Sur les ombrages de Sénart.

Le domaine ne s'étend guère,
Mais il est selon mon trésor [3] :
Si liberté n'est pas chimère,
Pour vivre libre et lire Homère [4],
Bien portant, que faut-il encor?

Pour m'agrandir m'irai-je battre?
Trois arpents [5] sont assez pour moi;
Dans trois arpents on peut s'ébattre.
Alcinoüs [6] en avait quatre,
Mais Alcinoüs était roi.

Oh! bien fou qui jamais n'arrête
Ses vœux d'heure en heure plus grands,
De vœux nouveaux toujours en quête :
On blâme l'esprit de conquête!
On imite les conquérants.

Si les hommes pouvaient s'entendre!
Mais non : tant qu'il trouve un voisin,
Tout homme a le cœur d'Alexandre [7],
Et, prince ou bourgeois, veut étendre
Ou son royaume, ou son jardin.

Quant à moi, devenu plus sage
Et, dans mes désirs satisfait,
Peu redoutable au voisinage,
Je ne demande à ce village
De lot [8] que celui qu'il m'a fait;

[3] *Imputé*, Attribué. — [4] *Du Bartas*. Poète épique de peu de valeur, mort en 1590. — [5] *Hermine*. Nom vulgaire de la martre blanche, dont la peau fournit une belle fourrure. C'est par assimilation que la fourrure du chat est qualifiée d'hermine.

[1] *Champrosay*. Petit village situé dans la belle forêt de Sénart (Seine-et-Oise). — [2] *Mon Louvre*. Mon palais, ma maison. Le Louvre est un palais de Paris qui n'était au IXe siècle qu'une simple forteresse. La construction du palais moderne du Louvre fut commencée par François Ier et achevée sous ses successeurs. Napoléon III relia le Louvre aux Tuileries. Le Louvre a été brûlé en partie en 1871. — [3] Il est en rapport avec ma fortune. — [4] Voir no 293, note 10. — [5] *Arpent*. Ancienne mesure agraire dont les dimensions variaient. L'arpent de Paris valait environ un tiers d'hectare. — [6] *Alcinoüs*. Roi des Phéaciens (île de Corfou, dans la mer Ionienne). Homère a célébré dans l'Odyssée les jardins d'Alcinoüs. — [7] Voir no 108, note 1. — [8] *Lot*. Portion d'un tout qui est partagé entre plusieurs personnes. —

Content si, m'assurant la vue
De la rivière et du coteau,
J'y [9] puis seulement, sur la rue,
Joindre la place étroite et nue
Que borne en fleur le vieux sureau.

C'est tout.... Et puis encor peut-être
Ce petit bois plein de gazon,
Qui se berce sous ma fenêtre,
Et semble m'attendre pour maître
Caché derrière ma maison.

Rien de plus.... Et si, murmurante,
Dans ce bois, devenu le mien,
Venait à luire une eau courante,
Alors... si ce n'est quelque rente,
Il ne me manquerait plus rien.

Pierre Lebrun.

305. — *La Raison.*

La raison est de l'homme et le guide et l'appui,
Il l'apporte en naissant, elle croît avec lui;
C'est elle qui, des traits de sa divine flamme,
Purifiant son cœur, illuminant son âme,
Montre à ce malheureux, par le vice abattu,
Que la félicité n'est que dans la vertu;
Qu'elle donne aux humains couverts de son égide [1]
La volupté tranquille, innocente et solide,
La joie et la santé qu'entretient dans sa fleur
Le repos de l'esprit et le calme du cœur;
Que par elle un mortel, aussi ferme que libre,
Au milieu des revers garde un juste équilibre,
Rit de ses ennemis, et résistant, au sort,
Affronte l'indigence, et les fers et la mort;
Comme un rocher que frappe une mer mugissante,
Brave des flots émus [2] la fureur impuissante.

Voltaire.

306. — *L'Amitié.*

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
O divine amitié, félicité parfaite,
Seul mouvement de l'âme où l'excès soit permis,
Change en bien tous les maux où [1] le Ciel m'a soumis!
Compagne de mes pas, dans toutes mes demeures,
Dans toutes les saisons, et dans toutes les heures.
Sans toi, tout homme est seul; il peut, par ton appui,
Multiplier son être, et vivre dans autrui.

[9] *Y* se rapporte à *lot*.

[1] *Égide*. Bouclier donné par Jupiter à Minerve; puis, en général, protection. *Égide* vient d'un mot grec qui signifie chèvre. L'égide était recouverte de la peau de la chèvre Amalthée, qui avait allaité Jupiter. — [2] *Ému* est ici pris dans son sens propre et signifie mis en mouvement. Boileau a dit dans le même sens, Satire VI : « mille cloches *émues*. »

[1] *Où*. Auxquels. Voir *Gramm.*, nº 754.

Idole d'un cœur juste, et passion du sage,
Amitié ! que ton nom couronne cet ouvrage;
Qu'il préside à mes vers comme il règne en mon cœur :
Tu m'appris à connaître, à chanter le bonheur.

VOLTAIRE, *Mélanges de Poésies.*

307. — *L'Hypocrisie.*

Humble au dehors, modeste [1] en son langage,
L'austère honneur est peint sur son visage.
Dans ses discours règne l'humanité,
La bonne foi, la candeur, l'équité.
Un miel flatteur sur ses lèvres distille [2],
Sa cruauté paraît douce et tranquille,
Ses vœux au Ciel semblent tous adressés,
Sa vanité marche les yeux baissés.
Le zèle ardent masque ses injustices [3],
Et sa mollesse endosse les cilices [4].

J. B. ROUSSEAU.

308. — *La Patience et l'Ambition.*

Il est deux routes dans la vie,
L'une solitaire et fleurie,
Qui descend sa pente chérie
Sans se plaindre et sans soupirer.
Le passant la remarque à peine,
Comme le ruisseau de la plaine,
Que le sable de la fontaine,
Ne fait pas même murmurer.

L'autre, comme un torrent sans digue,
Dans une éternelle fatigue,
Sous les pieds de l'enfant prodigue [1]
Roule la pierre d'Ixion [2].
L'une est bornée et l'autre immense;
L'une meurt où l'autre commence;
La première est la patience,
La seconde est l'ambition.

Alfred DE MUSSET.

309. — *L'Enfant grec.*

Les Turcs ont passé là : tout est ruine et deuil.
Chio [1], l'île des vins, n'est plus qu'un sombre écueil,

[1] *Humble et modeste.* L'adjectif peut se rapporter à un nom qui n'est pas exprimé dans la phrase, pourvu que la clarté n'en souffre pas. Voir *Gramm.*, 421, REMARQUE. — [2] *Distiller*, laisser tomber goutte à goutte, s'emploie aussi comme verbe intransitif et signifie alors, comme dans le présent passage, tomber goutte à goutte. — [3] Les injustices que l'hypocrite commet se dissimulent sous les dehors d'un zèle ardent pour le bien. — [4] Pour se donner un faux air de vertu et bien que sa nature lâche et molle ne le porte pas au sacrifice de soi-même, l'hypocrite s'inflige à lui-même des punitions, se mortifie par ostentation. Un *cilice* est une espèce de plastron ou de large ceinture, qui est faite d'un tissu de crin de cheval ou de quelque autre poil rude et piquant, et que l'on porte sur la chair par mortification.

[1] *L'enfant prodigue.* Personnage d'une parabole de l'Évangile, qui, après avoir demandé et dissipé sa part, revient dans la maison paternelle, où il est bien accueilli. L'ambitieux, dont les désirs n'ont pas de bornes, est ici comparé à l'enfant prodigue de l'Évangile. — [2] *Roule la pierre d'Ixion*, c'est-à-dire inflige à ceux qui suivent cette seconde route des tourments toujours nouveaux. Le poète paraît avoir confondu ici deux criminels célèbres dans la mythologie grecque, Ixion, que Jupiter avait fait enchaîner par des serpents sur une roue toujours en mouvement, et Sisyphe, qui avait été condamné à rouler perpétuellement une grosse pierre jusqu'au sommet d'une montagne, d'où elle retombait aussitôt.

[1] *Chio.* Ile de l'Archipel, célèbre par ses vins. Chio appartient aux Turcs, qui y réprimèrent par d'hor-

Chio, qu'ombrageaient les charmilles,
Chio, qui dans les flots reflétait ses grands bois,
Ses coteaux, ses palais, et le soir quelquefois
Un chœur dansant de jeunes filles.

Tout est désert; mais non : seul près des murs noircis,
Un enfant aux yeux bleus, un enfant grec, assis,
Courbait sa tête humiliée.
Il avait pour asile, il avait pour appui
Une blanche aubépine, une fleur comme lui
Dans le grand ravage oubliée.

« Ah! pauvre enfant, pieds nus sur les rocs anguleux!
Hélas! pour essuyer les pleurs de tes yeux bleus
Comme le ciel et comme l'onde,
Pour que, dans leur azur, de larmes orageux [2],
Passe le vif éclair de la joie et des jeux,
Pour relever ta tête blonde,

« Que veux-tu, bel enfant? que te faut-il donner
Pour rattacher gaîment et gaîment ramener
En boucles sur ta blanche épaule
Ces cheveux qui du fer n'ont pas subi l'affront,
Et qui pleurent épars autour de ton beau front,
Comme les feuilles sur le saule?

« Qui [3] pourrait dissiper tes chagrins nébuleux?
Est-ce d'avoir ce lis, bleu comme tes yeux bleus,
Qui d'Iran borde le puits sombre,
Ou le fruit du tuba, de cet arbre si grand,
Qu'un cheval au galop met toujours en courant
Cent ans à sortir de son ombre?

« Veux-tu, pour me sourire, un bel oiseau des bois,
Qui chante avec un chant plus doux que le hautbois,
Plus éclatant que les cymbales [4]?
Que veux-tu : fleur, beau fruit, ou l'oiseau merveilleux?
— Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
Je veux de la poudre et des balles! »

Juin 1828.

V. Hugo. *Les Orientales.*

ribles cruautés le soulèvement de 1822. — [2] Dont l'azur est obscurci par les larmes comme le ciel orageux par les nuages. — [3] *Qui.* Qu'est-ce qui? — [4] *Cymbales.* Instrument consistant en deux plateaux ou disques que l'on frappe l'un contre l'autre.

310. — Tableau.

Dans un grand fauteuil l'aïeule est assise,
Et l'humble foyer flambe en pétillant;
Près d'elle accroupie, une chatte grise
Fixe sur la flamme un œil scintillant.

La dame médite un verset [1] biblique :
Sur ses deux genoux le livre est ouvert.
La chatte, plissant sa paupière oblique [2],
Près de s'endormir, cligne son œil vert.

Et l'aïeule aussi, d'idée en idée,
Vers la sainte page, après maint effort,
Penche lentement sa tête ridée,
La lève en sursaut, puis cède, et s'endort.

La dame sourit, la chatte frissonne;
Chacune a son rêve et remue un peu :
La chatte au grenier guerroie et moissonne;
La dame est au ciel et cause avec Dieu!

Et la vieille horloge au mur se balance,
Mesurant chaque heure au sommeil humain,
Et seule, au milieu du profond silence,
Avec un bruit sec poursuit son chemin.

Eugène Manuel, *Pages intimes* [3].
1874.

311. — Le chien.

A leur tête [1] est le chien, aimable autant qu'utile,
Superbe et caressant, courageux, mais docile.
Formé pour le conduire et pour le protéger,
Du troupeau qu'il gouverne il est le vrai berger.
Le Ciel l'a fait pour nous; et dans leur cour rustique
Il fut des rois pasteurs [2] le premier domestique.
Redevenu sauvage, il erre dans les bois :
Qu'il aperçoive l'homme, il rentre sous ses lois;
Et, par un vieil instinct qui jamais ne s'efface,
Semble de ses amis reconnaître la race.
Gardant du bienfait seul le doux ressentiment [3],

[1] *Verset.* Terme biblique. Partie d'un texte composée ordinairement de deux ou trois lignes, et contenant, le plus souvent, un sens complet. — [2] *Oblique.* Cette épithète, qui convient aux regards que le chat dirige sur le côté, est appliquée, par extension, à la paupière qui recouvre ses yeux. — [3] M. Eugène Manuel a bien voulu nous autoriser à reproduire ce joli tableau et quelques autres poésies que nous avons insérées dans notre recueil.

[1] A la tête des animaux domestiques. — [2] « *Rois pasteurs.* Chefs qui, dans les temps primitifs, exerçaient sur un peuple ou sur une tribu une autorité paternelle. » (Ch.-A.) — [3] *Ressentiment.* Souvenir reconnais-

Il vient lécher ma main après le châtiment;
Souvent il me regarde; humide de tendresse,
Son œil affectueux implore une caresse.
J'ordonne, il vient à moi; je menace, il me fuit;
Je l'appelle, il revient; je fais signe, il me suit;
Je m'éloigne, quels pleurs! je reviens, quelle joie!
Chasseur sans intérêt, il m'apporte sa proie.
Sévère dans la ferme, humain dans la cité,
Il soigne le malheur, conduit la cécité;
Et moi, de l'Hélicon [4] malheureux Bélisaire [5],
Peut-être un jour ses yeux guideront ma misère.
Est-il hôte plus sûr, ami plus généreux?
Un riche marchandait le chien d'un malheureux;
Cette offre l'affligea : « Dans mon destin funeste,
Qui m'aimera, dit-il, si mon chien ne me reste? »
Point de trêve à ses soins, de borne à son amour;
Il me garde la nuit, m'accompagne le jour.
Dans la foule étonnée on l'a vu reconnaître,
Saisir et dénoncer l'assassin de son maître [6],
Et, quand son amitié n'a pu le secourir,
Quelquefois sur sa tombe il s'obstine à mourir.
Enfin le grand Buffon [7] écrivit son histoire;
Homère [8] l'a chanté, rien ne manque à sa gloire :
Et, lorsque à son retour le chien d'Ulysse [9] absent
Dans l'excès du plaisir meurt en le caressant,
Oubliant Pénélope [10], Eumée [11], Ulysse même,
Le lecteur voit en lui le héros du poème.

DELILLE, *Les trois Règnes, Chap. VIII.*

312. — La levrette.

. . . . . Je me souviens
D'avoir eu pour ami, dans mon enfance, un chien,

sant. Ce mot ne se prend plus guère aujourd'hui qu'en mauvaise part et signifie : souvenir d'une injure avec désir de s'en venger. — [4] *Hélicon.* Montagne de la Grèce consacrée aux Muses, qui y avaient leur séjour. — [5] Voir n° 46, note 1. Delille était devenu aveugle. Bélisaire de l'Hélicon signifie, par conséquent, poète aveugle. — [6] Allusion au chien d'Aubry de Montdidier, chevalier français assassiné par Richard de Macaire. « Le meurtrier était inconnu; mais, depuis le crime, le chien d'Aubry ne cessait d'en poursuivre l'auteur, contre lequel s'élevèrent des soupçons. Charles V ordonna une sorte de duel entre Macaire et le chien. Le combat eut lieu dans l'île de Notre-Dame, à Paris : le coupable était armé d'une massue; il succomba. La poésie a mis en ballades et sur le théâtre, en France et en Allemagne, cette tradition qui peint les mœurs du moyen âge. Cet épisode était déjà populaire au XIIIe siècle. L'aventure est au moins douteuse. » (DEZOBRY et BACHELET.) — [7] *Buffon.* Naturaliste célèbre, mort en 1788. — [8] Voir n° 293, note 10. — [9] La tradition rapporte que le chien d'Ulysse mourut de joie en reconnaissant son maître après vingt ans d'absence. — [10] *Pénélope.* Femme d'Ulysse. — [11] *Eumée.* Berger d'Ulysse, qui aida son maître, revenu de la guerre de Troie, à se remettre en possession du royaume d'Ithaque.

Une levrette blanche, au museau de gazelle,
Au poil ondé [1] de soie, au cou de tourterelle,
A l'œil profond et doux comme un regard humain;
Elle n'avait jamais mangé que dans ma main,
Répondu qu'à ma voix, couru que sur ma trace,
Dormi que sur mes pieds, ni flairé que ma place.
Quand je sortais tout seul et qu'elle demeurait,
Tout le temps que j'étais dehors elle pleurait;
Pour me voir de plus loin aller ou reparaître,
Elle sautait d'un bond au bord de ma fenêtre,
Et, les deux pieds collés contre les froids carreaux,
Regardait tout le jour à travers les vitraux [2],
Ou, parcourant ma chambre, elle y cherchait encore
La trace, l'ombre au moins du maître qu'elle adore,
Le dernier vêtement dont je m'étais couvert,
Ma plume, mon manteau, mon livre encore ouvert;
Et l'oreille dressée au vent pour mieux m'entendre,
Se couchait à côté, passait l'heure à m'attendre.
Dès que sur l'escalier mon pas retentissait,
Le fidèle animal à mon bruit s'élançait,
Se jetait sur mes pieds comme sur une proie,
M'enfermait en courant dans des cercles de joie,
Me suivait dans la chambre, au pied de mon fauteuil,
Paraissait endormi, me surveillait de l'œil.
Là, le son de la voix, la plainte inachevée [3],
Ma respiration plus ou moins élevée,
Le moindre mouvement du pied sur le tapis,
Le clignement des yeux sur le livre assoupis,
Le froissement léger du doigt entre la page [4],
Une ombre, un vague éclair passant sur mon visage,
Semblait dans son sommeil passer [5] et rejaillir,
D'un contre-coup soudain la faisait tressaillir;
Ma joie ou ma tristesse en son œil retracée
N'était qu'un seul rayon d'une double pensée [6].
Elle mourut, encor son bel œil sur le mien.
Que de pleurs je versai! Je l'aimais tant....

LAMARTINE.

1 *Ondé.* Qui présente des lignes irrégulières en forme d'ondes. — 2 Les *vitraux* sont des vitrages formés de panneaux de verre assemblés par compartiments. Mais ce mot est employé tout simplement ici dans le même sens que le mot *carreaux* du vers précédent. — 3 Ces mots désignent les cris d'impatience ou d'ennui qui nous échappent malgré nous pour les motifs les plus futiles et que nous réprimons aussitôt. — 4 *La page.* C'est le singulier poétique pour le pluriel. — 5 *Passer.* Se refléter, se reproduire. — 6 C'est-à-dire ne formait *avec la joie ou la tristesse qui étaient dans mon âme* qu'un seul rayon d'une double pensée. Tout ce qui a été dit du vers 27 au vers 34 prépare et éclaire, en quelque sorte d'avance la pensée que les vers 35 et 36 expriment d'une manière elliptique.

313. — *Le petit ménage du père* [1].

Un petit doigt frappe à ma porte;
J'en connais le son argentin :
« Entrez! »... je sais que l'on m'apporte
Mon bonheur de chaque matin.

Les voilà! toujours les premières
A remplir ce joyeux devoir...
On entend là-bas les grands frères
S'ébattre en leur bruyant dortoir.

Mais en avril comme en décembre,
Toujours, épiant mon réveil,
Les deux sœurs entrent dans ma chambre,
Plus exactes que le soleil.

Et, si noire que soit la brune,
A leur sourire familier,
Une vive clarté s'allume
Dans mon cœur, dans mon atelier [2].

Ma nuit, ma triste nuit s'envole;
Leur voix douce m'a raffermi
Avec cette simple parole :
« Père, avez-vous un peu dormi [3]! »

Longtemps je les garde embrassées;
Et quels bons rires entre nous!
Mais voilà mes deux empressées
Qui s'échappent de mes genoux.

Car on veut tout remettre en place.
Livres, papiers, tout l'attirail,
Pour que l'ordre et la bonne grâce
Ornent ma table de travail.

L'encrier, garni de ses plumes,
M'invite et prend un air charmant;
Sur mes rayons les gros volumes
S'alignent par enchantement.

Sur les bronzes de l'étagère,
Sur les cadres d'or du trumeau [4],
Comme une hirondelle légère
On fait voltiger le plumeau.

La bruyère, en sa porcelaine [5],
Le tapis et ses larges fleurs,
Le blason [6] du coussin de laine,
Tout reprend de vives couleurs.

Et tandis qu'on passe et repasse,
Sur mes genoux, en fredonnant,
On revient, et vite on embrasse
Le front du père rayonnant.

Moi, j'ai vu fuir, sous ces doigts d'ange,
Les spectres de ma longue nuit [7];
Mon esprit goûte un calme étrange
Dans la chambrette qui reluit.

Il ne reste en mon âme entière
Plus une crainte et plus un deuil,
Pas plus qu'un seul grain de poussière
Sur le bois de mon vieux fauteuil.

Durant tout ce petit ménage
Qu'on achève avec tant d'amour,
Le poète a repris courage
Pour son labeur de chaque jour.

Avec mes douces visiteuses,
Chez moi le soleil et l'espoir,
La verve [8] et les rimes heureuses,
Tout revient pour jusqu'à [9] ce soir.

[1] Extrait du volume intitulé : *Le livre d'un père*, par Victor de Laprade. Paris, Hetzel, Bibliothèque d'éducation et de récréation. Nous avons obtenu de M. V. de Laprade l'autorisation de reproduire quelques-unes de ses gracieuses poésies. — [2] Cabinet de travail. — [3] Ces vers font allusion à l'état maladif du poète. « En lutte avec un mal qui ne semblait pas pouvoir pardonner, c'est du milieu des plus cruelles et des plus opiniâtres souffrances que successivement sont nés ces beaux vers. Ce livre si aimable, si touchant, rempli de si hautes et si fermes leçons, de si tendres et de si sages conseils, où la douleur du malade se cache généreusement sous le sourire du père, placez-le, je vous y invite, au plus intime de votre foyer. » (P.-J. Stahl.) — [4] *Trumeau*. Partie de mur comprise entre deux portes ou deux croisées; ensuite, glace qui occupe cette partie de mur. — [5] La bruyère qui est disposée en bouquets dans des vases de porcelaine. — [6] *Le blason du coussin*, c'est-à-dire les ornements brodés sur le coussin. Le mot *blason* signifie *bouclier* couvert d'ornements, d'armoiries, puis ces ornements eux-mêmes. Les broderies du coussin de laine sont comparées à un blason. — [7] Les figures fantastisques qui ont troublé mon sommeil. — [8] Voir n° 292, note 23. — [9] Cette construction appartient exclusivement au style familier. —

Il m'est resté de leur passage,
— A moi qui me sentais si vieux, —
Avec la fermeté d'un sage,
Les ardeurs d'un jeune amoureux.

J'ai retrouvé toute ma flamme [10]
Et toute ma sérénité...
Et je bénis, du fond de l'âme,
Les Muses [11] qui m'ont visité.

VICTOR DE LAPRADE (né en 1812.)

314. — *La soirée en famille.*

Quelle joie en rentrant, mais calme et sans délire,
Quand debout sur la porte et tâchant de sourire,
Une mère inquiète est là qui vous attend,
Vous baise sur le front, et pour vous à l'instant
Presse les serviteurs, quand le foyer pétille,
Et que nul n'est absent du repas de famille!
Monotone la veille, et vide, la maison
S'anime, un rayon d'or luit sur chaque cloison [1] :
Le couvert s'élargit [2] : comme des fruits d'automne.
D'enfants beaux et vermeils la table se couronne;
Et puis mille babils, mille gais entretiens,
Un fou rire et souvent de longs pleurs pour des riens.
Mais plus tard, lorsqu'on touche au soir gris de septembre,
En cercle réunis dans la plus grande chambre,
C'est alors qu'il est doux de veiller au foyer!
On roule près du feu la table de noyer,
On s'assied : chacun prend son cahier, son volume;
Grand silence! on n'entend que le bruit de la plume,
Le feuillet qui se tourne ou le chataignier vert
Qui craque, et l'on se croit au milieu de l'hiver.
Les yeux sur ses enfants, et rêveuse, la mère
Sur leur sort à venir invente une chimère [3],
Songe à l'époux absent depuis la fin du jour
Et prend garde que rien ne manque à son retour.
L'aïeule cependant [4] sur sa chaise se penche,
Et devant le Seigneur courbe sa tête blanche.
Écoutez-la, Seigneur, et pour elle et pour nous!
Cette femme, ô mon Dieu, qui vous prie à genoux,
Ne la repoussez pas! soixante ans à la gêne,
Et toujours courageuse, elle a porté sa chaîne :
Une heure de repos avant le grand sommeil!
Avant le jour sans fin, quelques jours au soleil!

BRIZEUX.

[10] *Flamme.* Inspiration poétique. — [11] *Les Muses*, c'est-à-dire les deux enfants dont la présence a réjoui le cœur du poète et qui sont pour lui comme des Muses inspiratrices.

[1] *Cloison.* On donne ce nom à toutes les séparations qui se font à l'intérieur d'une maison ou d'un appartement. De *claudere*, fermer, — [2] *S'élargit.* Se prépare à recevoir de plus nombreux convives. — [3] *Chimère.* Monstre mythologique. Ce mot se dit, au figuré, de toutes les illusions, de tous les rêves de l'imagination. — [4] *Cependant* ne marque pas ici l'oppposition; il est pris dans son sens étymologique : pendant ce temps-là.

315. — *Le Moustoir* [1].

O maison du Moustoir ! Combien de fois, la nuit,
Ou quand j'erre le jour dans la foule et le bruit,
Tu m'apparais ! Je vois les toits de ton village,
Baignés à l'horizon dans des mers de feuillage,
Une grêle [2] fumée au-dessus; dans un champ,
Une femme de loin appelant son enfant;
Ou bien un jeune pâtre assis près de sa vache,
Qui, tandis qu'indolente elle paît à l'attache,
Entonne un air breton [3] si plaintif et si doux,
Qu'en le chantant, ma voix vous ferait pleurer tous.
Oh ! les bruits, les odeurs, les murs gris des chaumières,
Le petit sentier blanc et bordé de bruyères,
Tout renaît [4] comme au temps où, pieds nus, sur le soir,
J'escaladais la porte et courais au Moustoir;
Et dans ces souvenirs, où je me sens revivre,
Mon pauvre cœur troublé se délecte [5] et s'enivre.
Aussi, sans me lasser, tous les jours je revois
Le haut des toits de chaume et le bouquet de bois,
Au vieux puits la servante allant remplir ses cruches,
Et le courtil [6] en fleurs où bourdonnent les ruches,
Et l'aire [7], et le lavoir, et la grange; en un coin,
Les pommes par monceaux et les meules de foin;
Les grands bœufs étendus aux portes de la crèche [8],
Et, devant la maison, un lit de paille fraîche.
Et j'entre : et c'est d'abord un silence profond,
Une nuit calme et noire; aux poutres du plafond
Un rayon de soleil seul darde sa lumière,
Et tout autour de lui fait danser la poussière.
Chaque objet cependant s'éclaircit : à deux pas
Je vois le lit de chêne et son coffre, et plus bas,
Vers la porte, en tournant, sur le bahut [9] énorme
Pêle-mêle bassins, vases de toute forme,
Pains de seigle, laitage, écuelles de noyer;
Enfin, plus bas encor, sur le bord du foyer,

[1] Extrait d'une idylle de Brizeux intitulée *Marie*. C'est grâce à la généreuse obligeance de M. Alph. Lemerre, éditeur des Œuvres de Brizeux, que nous avons pu citer dans notre recueil quelques belles pages de ce poète. — [2] *Grêle*. Long et mince (du latin *gracilis*). — [3] *Breton*. Brizeux, dans ses poésies, a dépeint les mœurs et les coutumes de la Bretagne, sa patrie. — [4] Tout revit dans ma mémoire. — [5] *Se délecter*. Prendre un plaisir très vif. Du latin *delectare*, faire plaisir, fréquentatif de *delicere*. Le mot *délice* appartient au même radical. — [6] *Courtil*. Jardin contigu à une maison de paysan. Du bas latin *curtis*, enclos. — [7] *Aire*. Surface unie où l'on bat le blé. — [8] *Crèche*. Mangeoire des bœufs. — [9] *Bahut*. Meuble

Assise à son rouet, près du grillon [10] qui crie,
Et dans l'ombre filant, je reconnus Marie;
Et sous sa jupe blanche arrangeant ses genoux,
Avec son doux parler, elle me dit : « C'est vous! »

AUGUSTE BRIZEUX.

316. — Le grésil [1].

Que fais-tu, bel enfant, l'œil au ciel suspendu,
Les deux bras en avant, le tablier tendu,
Courant à l'air, sans craindre aquilon ni froidure [2],
Que fais-tu, bel enfant, à blonde chevelure?

Es-tu fille ou garçon? Ces longues boucles d'or,
Ce front pur, ce sourire, et ces habits encor,
Tout nous laisse indécis; en comptant sa famille,
L'Amour s'y tromperait... Es-tu garçon ou fille?

Fille ou garçon, tu cours; le ciel verse, en riant,
Des perles que l'éclair fabrique [3] à l'Orient :
Frais caprice de Mars, c'est le grésil sonore
Qui sur le sol bondit et rebondit encore,

Et tu fais la récolte en ton blanc tablier.
Sucre en cristal brillant, perles pour un collier,
Quelle capture!... Enfin, corsaire aventureuse [4],
Ta voile se replie et tu rentres joyeuse.

Mais ouvre ce trésor! Conquérant dépouillé,
Que te reste-il? Rien! Un vêtement mouillé :
Le cristal s'est enfui, la perle est disparue,
Eau froide sur ta robe, et fange dans la rue!

Ah! que ce ne soit pas le plaisir [5] qui t'attend!
Déjà, sous mille traits, le plaisir, en chantant,
Sur ta route se pose, en facettes [6] il brille.
Choisis, jeune garçon! choisis bien, jeune fille!

ELZÉAR ORTOLAN (né en 1802).

ancien en forme d'armoire. — [10] *Grillon.* Insecte qui se tient dans les foyers. Le grillon mâle, en frottant ses élytres ou ailes supérieures l'une contre l'autre produit un bruit que l'on a pris à tort pour le cri du grillon.

[1] Extrait des *Enfantines,* moralité, par Elzear Ortolan. Un vol. in-18. Plon et Cie editeurs à Paris. — On entend par *grésil* une variété de neige composée de petits grains opaques, de fines pelotes intermédiaires entre les flocons de neige ordinaire et les noyaux de glace dure et transparente de la grêle. (HENRI FABRE.) — [2] *Froidure.* Ce mot, qui ne diffère de *froideur* que par le suffixe, désigne particulièrement le froid répandu dans l'atmosphère. — [3] Comme la grêle, qui précède ou accompagne les pluies d'orage. — [4] *Corsaire* signifie proprement vaisseau armé en *course* par des particuliers, mais avec l'autorisation du gouvernement; puis, les hommes qui montent ces vaisseaux de course. Au figuré : homme dur, impitoyable par cupidité. Le poète en a fait, par une heureuse hardiesse, un subst. féminin. — [5] Ce plaisir-là, un plaisir aussi plein de déceptions. — [6] Il se présente à tes yeux sous des aspects divers.

ODES. — CHANSONS. — BALLADES.

317. — *L'étoile du soir* [1].

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles du couchant,
De ton palais d'azur, au sein du firmament,
Que regardes-tu dans la plaine?

La tempête s'éloigne et les vents sont calmés.
La forêt qui frémit pleure sur la bruyère,
Le phalène [2] doré, dans sa course légère,
Traverse les prés embaumés.

Que cherches-tu sur la terre endormie?
Mais déjà sur les monts je te vois t'abaisser.
Tu fuis en souriant, mélancolique amie,
Et ton tremblant regard est près de s'effacer.
Étoile qui descends sur la verte colline,
Triste larme d'argent du manteau de la nuit,
Toi que regarde au loin le pâtre qui chemine,
Tandis que pas à pas son long troupeau le suit;
Étoile, où t'en vas-tu, dans cette nuit immense?
Cherches-tu sur la rive un lit dans les roseaux?
Où t'en vas-tu si belle, à l'heure du silence,
Tomber comme une perle au sein profond des eaux?

ALFRED DE MUSSET (1810-1857).

318. — *Chant d'une mère auprès du berceau de son enfant.*

Heureux enfant, que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur!
Ah! garde bien, toute ta vie,
La paix qui règne dans ton cœur.

Tu dors; mille songes volages,
Amis paisibles du sommeil,
Te peignent de douces images
Jusqu'au moment de ton réveil.

[1] M. Charpentier, éditeur des Œuvres d'Alfred de Musset, a bien voulu nous permettre de reproduire quelques pages de ce poète. — [2] *Phalène.* Nom d'un genre parmi les lépidoptères nocturnes. Les lepidoptères sont des insectes qui subissent des métamorphoses complètes. Alfred de Musset a employé *phalène* comme substantif masculin; Victor Hugo a dit de même : « L'œil *du* nocturne phalène. » Malgré l'autorité de ces deux grands poètes, Littré affirme que *phalène* est du genre féminin.

Espoir naissant de la famille,
Tu fais son destin [1] d'un souris [2].
Que sur ton front la gaîté brille,
Tous les fronts sont épanouis.

Tout plaît à ton âme ingénue [3]
Sans regrets comme sans désirs;
Chaque objet qui s'offre à ta vue
T'apporte de nouveaux plaisirs.

Si quelquefois ton cœur soupire,
Tu n'as point de longues douleurs;
Et l'on voit ta bouche sourire
A l'instant où coulent tes pleurs.

Heureux enfant, que je t'envie
Ton innocence et ton bonheur!
Ah! garde bien, toute ta vie,
La paix qui règne dans ton cœur.

BERQUIN (1749-1791).

319. — *La petite maison.*

Dieu garde la maison, la petite maison
Déserte sur la plage!
Voici les vents d'hiver, et la dure saison
Sévit sur le rivage!

Dieu garde la maison, la petite maison
Du pêcheur solitaire!
La neige est dans la brume [1] au bord de l'horizon [2],
La neige est sur la terre!

Dieu garde la maison, la petite maison
Tremblante au flot qui gronde!
L'ouragan est si noir, l'océan si profond,
Elle est si loin du monde!

A.-M. BLANCHECOTTE (née en 1830).

320. — *La chanson de l'alouette.*

Je suis, je suis le cri de joie
Qui sort des prés, à leur réveil [1];
Et c'est moi que la terre envoie
Offrir le salut au soleil.

Je pars des chaumes [2] blancs de brume [3]
A mes pieds flotte un fil d'argent [4];
La rosée emperle [5] ma plume,
Et je la sème en voltigeant.

[1] Voir nº 108, note 10. Mais le mot *destin* n'a pas ici la même signification qu'au nº 108; il désigne la condition, le sort heureux ou malheureux assigné par le destin. *Tu fais son destin d'un souris*, c'est-à-dire que ton souris suffit pour la rendre heureuse. — [2] Voir nº 155, note 4. — [3] *Ingénu* signifie d'abord qui est né libre, puis, dans un sens plus étendu, qui laisse voir avec naïveté et sans contrainte les sentiments qu'il éprouve.

[1] *Brume* signifie brouillard. Ce mot s'emploie surtout en parlant des brouillards de mer. — [2] Voir nº 264, note 4.

[1] C'est-à-dire au printemps, qui est le réveil de la nature. — [2] Le mot *chaume* désigne d'abord la portion de la tige des céréales qui reste sur pied après la récolte, puis la paille qui recouvre les maisons de village, puis les toits mêmes de ces maisons. — [3] Voir nº 319, note 1. — [4] *Un fil d'argent.* Un fil de la Vierge. On appelle vulgairement fils de la Vierge les longs fils blancs qui voltigent dans l'air en automne, et qui sont produits par diverses araignées. (LITTRÉ.) — [5] *Emperler.* Orner de perles. Ce mot est employé ici dans un sens métaphorique. Les gouttelettes qui se déposent pendant la nuit à la surface des corps,

Je plane, et chante la première
Dans l'azur frais où l'aube [6] éclot;
Je me baigne dans la lumière,
Et vais me mirer dans un flot.

Ma voix est sans note plaintive,
Je ne dis rien au triste soir;
Je suis la chanson folle et vive
De la jeunesse et de l'espoir.

Je dis au malade qui veille :
Bénis Dieu, la nuit [7] va finir !
Au laboureur que je réveille :
Fais ton sillon pour l'avenir !

Je suis, je suis le cri de joie
Qui sort des prés, à leur réveil;
Et c'est moi que la terre envoie
Offrir un salut au soleil.

VICTOR DE LAPRADE (né en 1812).

321. — *Le fuseau de la grand'mère.*

Ah ! le bon temps qui s'écoulait
Dans le moulin de mon grand-père !
Pour la veillée on s'assemblait
Près du fauteuil de ma grand'mère.
Ce que grand-père racontait,
Comme en silence on l'écoutait !
Et comme alors gaîment trottait
Le vieux fuseau de ma grand'mère !
Comme il trottait !
Et quel bon temps ! quel temps c'était !

Grand-père était un vieux bonhomme,
Il avait bien près de cent ans;
Tout était vieux sous son vieux chaume [1],
Hors les enfants de ses enfants !
Vieux vin dans de vieilles armoires,
Vieille amitié, douce toujours !
Vieilles chansons, vieilles histoires,
Vieux souvenirs des anciens jours !

Grand'mère était la gaîté même;
On la trouvait toujours riant :
Depuis le jour de son baptême,
Elle riait en s'éveillant;
De sa maison, riant asile,
Elle était l'âme : aussi, depuis [2]
Que son fuseau reste immobile,
On ne rit plus dans le pays.

Le vieux moulin de mon grand-père
Tout comme lui s'est abattu;
Le vieux fuseau de ma grand'mère
A la muraille est suspendu.
Et vous, couchés sous l'herbe épaisse,
Comme au vieux temps encore unis,
Je crois vous voir, quand le jour baisse,
Et, tout en larmes, je redis :

Ah ! le bon temps qui s'écoulait
Dans le moulin de mon grand-père !
Pour la veillée on s'assemblait
Près du fauteuil de ma grand'mère.
Ce que grand-père racontait,
Comme en silence on l'écoutait !
Et comme alors gaîment trottait
Le vieux fuseau de ma grand'mère !
Comme il trottait !
Et quel bon temps ! quel temps c'était !

ÉDOUARD PLOUVIER (né en 1821).

322. — *Le printemps d'un père.*

En vain de sa douce voix,
Dans nos bois
La brise de mai soupire;
Les chênes, mes vieux amis,
Endormis,
Ne savent plus rien me dire.

quand le ciel est serein, sont comparées à des perles. — [6] Voir nº 275, note 1. — [7] La nuit, que l'insomnie fait paraître si longue.

[1] Voir nº 320, note 2. — [2] Enjambement forcé. En outre, toutes les stances ne brillent pas par la richesse de la rime. C'est là sans doute un défaut, aujourd'hui surtout que les poètes ont voué à la rime un culte presque exagéré. Mais ces taches se pardonnent aisément dans ce petit tableau de genre, qui peut être considéré comme un modèle de grâce et de délicatesse.

En vain, lorsque je m'assieds,
A leurs pieds,
Sourit l'œil bleu des pervenches,
Et voltigent les chansons
Des pinsons
Sur les aubépines blanches.

Avec ses fraîches odeurs,
Ses splendeurs,
Ses concerts, sa vive haleine,
Le printemps, — qui m'enivrait, —
Reparaît...
Et moi je le sens à peine !

Car je souffre et je suis las;
J'entre, hélas !
Dans la vieillesse inféconde.
Par le temps et les soucis,
Obscurcis,
Mes yeux se ferment au monde.

Mais, si je regarde en moi,
J'y revoi
Verdoyer la poésie,
Sans plus [1] emprunter aux fleurs
Des couleurs,
Des tableaux de fantaisie [2].

J'y cueille, au fort des hivers,
Pour mes vers,
Mieux que les roses vermeilles [3],
Plus douces que les oiseaux
Et les eaux,
Des voix [4] flattent mes oreilles.

J'ai dans mon cœur, riche [5] encor,
Un trésor;
J'ai ma tendresse infinie;
Sous mon toit j'ai le printemps,
Et j'entends
Son éternelle harmonie.

Car j'ai vos fredons [6] joyeux,
Vos grands yeux
Pleins de sourire et de flammes [7];
J'ai surtout, — perles sans prix [8] —
Mes chéris !
Vos belles petites âmes.

Victor de Laprade.

323. — *Les têtes blondes* [1].

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris; son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés [2] peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.

Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre

[1] *Plus* n'a un sens négatif que quand il est accompagné d'une négation. La négation est ici contenue dans la préposition *sans*. — [2] *Fantaisie* est ici synonyme d'imagination. C'est le sens primitif de ce mot. — [3] C'est-à-dire : je trouve dans mon âme des inspirations plus fecondes que celles que je demandais dans ma jeunesse au spectacle des beautés de la nature. — [4] *Des voix*. Des voix interieures. — [5] *Riche encor*. Encore capable d'émotions et de sentiments généreux. — [6] *Fredon*. Chant dans lequel les paroles ne sont pas articulées. — [7] *Pleins de flammes*. Expression figurée qui signifie pleins d'ardeur, de vie, d'animation. — [8] *Sans prix*, c'est-à-dire d'une valeur inestimable. Cette expression se prend aussi quelquefois dans un sens tout à fait opposé et signifie *de nulle valeur*. Ces deux acceptions s'expliquent l'une et l'autre d'une manière fort aisée. En effet, l'impossibilité de déterminer le prix d'une chose peut provenir de ce que cette chose est extrêmement précieuse ou de ce qu'elle n'a aucune valeur.

[1] Cette pièce ouvre la série des gracieuses compositions groupées sous le titre *Les têtes blondes* dans le *Livre des mères*, précieux recueil qui fait partie de la Bibliothèque d'éducation et de récréation publiée par J. Hetzel, et dont on ne saurait trop recommander la lecture à la jeunesse. — [2] Même les fronts de ceux dont l'existence s'est passée dans le crime, et qui paraissent devenus insensibles aux charmes de l'innocence.

Les chaises se toucher [3],
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire.
On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère
Tremble à le voir marcher.

Quelquefois nous parlons, en remuant la flamme,
De patrie et de Dieu, des poètes, de l'âme
Qui s'élève en priant;
L'enfant paraît, adieu le ciel et la patrie
Et les poètes saints [4]! la grave causerie
S'arrête en souriant.

La nuit, quand l'homme dort, quand l'esprit rêve, à l'heure
Où l'on entend gémir, comme une voix qui pleure,
L'onde entre les roseaux,
Si l'aube [5], tout à coup, là-bas luit comme un phare,
Sa clarté dans les champs éveille une fanfare
De cloches et d'oiseaux [6]!

Enfant, vous êtes l'aube, et mon âme est la plaine
Qui des plus douces fleurs embaume son haleine,
Quand vous la respirez;
Mon âme est la forêt dont les sombres ramures
S'emplissent pour vous seul de suaves murmures
Et de rayons dorés [7]!

Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies,
Car vos petites mains, joyeuses [8] et bénies,
N'ont point mal fait encor;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange;
Tête sacrée! enfant aux cheveux blonds! bel ange
A l'auréole d'or!

Vous êtes parmi nous la colombe de l'arche [9].
Vos pieds tendres et purs n'ont point l'âge où l'on marche [10];
Vos ailes sont d'azur.

— [3] A mesure que le cercle que l'on forme autour du foyer se resserre. — [4] *Saints*. Ce mot est ici pris dans un sens extrêmement général. Les poètes saints, c'est-à-dire les poètes aux sentiments élevés, à l'âme noble, aux hautes inspirations. — [5] Voir nº 275, note 1. — [6] C'est-à-dire est saluée tout à la fois par le son des cloches, qui se font entendre au point du jour, et par le chant des oiseaux. — [7] Le poète compare ici l'enfant à la lumière du soleil qui fait épanouir à la surface de la plaine les fleurs odoriférantes et qui éclaire les sombres profondeurs de la forêt. C'est une manière poétique d'exprimer la pensée suivante: La présence de l'enfant rassérène l'homme et lui fait oublier ses maux. — [8] *Joyeuses*. Dont les mouvements expriment la joie qui remplit vos âmes. — [9] Allusion à la colombe que Noé lâcha de son arche après le déluge et qui revint apportant dans son bec un rameau d'olivier. — [10] Grâce à votre innocence, vous tou-

Sans le comprendre encor, vous regardez le monde.
Double virginité! corps où rien n'est immonde,
Ame où rien n'est impur!

Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire [11]
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie [12]
Et sa bouche aux baisers!

Seigneur! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles [13],
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants!

Mai 1830. Victor Hugo.

324. — *Le chien du Louvre.*

Passant, que ton front se découvre!
Là, plus d'un brave est endormi.
Des fleurs pour le martyr du Louvre [1]!
Un peu de pain pour son ami!

C'était le jour de la bataille :
Il s'élança sous la mitraille [2];
Son chien suivit.
Le plomb tous deux vint les atteindre;
Est-ce le maître qu'il faut plaindre?
Le chien survit.

Morne, vers le brave il se penche,
L'appelle, et de sa tête blanche
Le caressant,
Sur le corps de son frère d'armes [3]
Laisse couler ses grosses larmes
Avec son sang.

Des morts voici le char qui roule;
Le chien, respecté par la foule,
A pris son rang,
L'œil abattu, l'oreille basse,
En tête du convoi qui passe,
Comme un parent.

Au bord de la fosse, avec peine,
Blessé de juillet [4], il se traîne
Tout en boitant;
Et la gloire y jette son maître,
Sans le nommer, sans le connaître [5];
Ils étaient tant!

Gardien du tertre funéraire,
Nul plaisir ne le peut distraire
De son ennui [6];
Et, fuyant la main qui l'attire,

chez à peine la terre et il semble que vous ayez des ailes pour vous élever vers le ciel. — [11] *Sa voix qui veut tout dire* et à qui les expressions manquent pour faire comprendre ce qu'il a dans l'âme. — [12] C'est-à-dire impatient d'obéir à l'instinct qui le pousse vers tous les êtres qui l'entourent. — [13] *Vermeil.* Rouge plus foncé que l'incarnat ou rouge de chair.

[1] *Louvre.* Vaste palais de Paris qui fut d'abord au moyen âge une forteresse destinée à protéger la ville et qui devint plus tard la résidence des rois de France jusqu'à Louis XIV. *Le martyr du Louvre,* c'est-à-dire le brave qui a péri au Louvre en combattant et dont le chien reste couché sur la tombe qui recouvre son maître. — [2] *Mitraille.* On donne ce nom aux balles de fer mêlées de ferraille qui servent à charger les canons. — [3] *Frère d'armes.* Fidèle à son maître jusqu'au bout, le chien devient en quelque sorte son associé et son égal. — [4] Dans les combats des journées de juillet 1830, qui renversèrent la famille des Bourbons et placèrent Louis-Philippe d'Orléans sur le trône de France. — [5] *Sans le connaître,* parce que les victimes ont été si nombreuses qu'on a oublié leurs noms et que l'on se contente d'honorer en masse la mémoire de ceux qui ont péri. — [6] *Ennui.* Dans le langage ordinaire, ce mot désigne une situation d'esprit dans

Avec tristesse il semble dire :
« Ce n'est pas lui. »

Quand sur ces touffes d'immortelles [7]
Brillent d'humides étincelles [8]
Au point du jour,
Son œil se ranime, il se dresse,
Pour que son maître le caresse
A son retour.

Au vent des nuits quand la couronne [9]
Sur la croix du tombeau frissonne,
Perdant l'espoir,
Il veut que son maître l'entende :
Il gronde, il pleure, et lui demande
L'adieu du soir.

Si la neige, avec violence,
De ses flocons couvre en silence
Le lit de mort,
Il pousse un cri lugubre et tendre,
Et s'y couche pour le défendre
Des vents du nord.

Avant de fermer la paupière,
Il fait, pour relever la pierre,
Un vain effort;
Puis il se dit comme la veille :
« Il m'appellera s'il s'éveille. »
Puis il s'endort.

La nuit, il rêve barricade [10] :
Son maître est sous la fusillade,
Couvert de sang;
Il l'entend qui siffle [11] dans l'ombre,
Se lève et saute après son ombre
En gémissant.

C'est là qu'il attend d'heure en heure;
Qu'il aime, qu'il souffre, qu'il pleure,
Et qu'il mourra.
Quel fut son nom? C'est un mystère :
Jamais la voix qui lui fut chère
Ne le dira.

Passant, que ton front se découvre!
Là, plus d'un brave est endormi.
Des fleurs pour le martyr du Louvre!
Un peu de pain pour son ami!

C. Delavigne.

325. — *Le chrétien mourant.*

Qu'entends-je? autour de moi l'airain sacré [1] résonne!
Quelle foule pieuse en pleurant m'environne?
Pour qui ce chant funèbre et ce pâle flambeau?
O mort! est-ce ta voix qui frappe mon oreille
Pour la dernière fois? Eh quoi! je me réveille
Sur le bord du tombeau!

O toi, d'un feu divin précieuse étincelle,
De ce corps périssable habitante immortelle,
Dissipe ces terreurs : la mort vient t'affranchir!
Prends ton vol, ô mon âme! et dépouille tes chaînes :
Déposer le fardeau des misères humaines,
Est-ce donc là mourir?

Oui, le temps a cessé de mesurer mes heures.
Messagers rayonnants des célestes demeures [2],

laquelle nous sommes à charge à nous-mêmes ; mais, dans le style élevé, il se dit aussi des grandes souffrances de l'âme. — [7] *Immortelle.* Plante dont la fleur ne se fane pas. — [8] Des gouttes de rosée. — [9] *La couronne* qu'une main pieuse a attachée à la croix. — [10] *Barricade.* Retranchement fait avec des barriques remplies de terre, des pavés, etc. Pendant les journées de juillet 1830, le peuple avait élevé des barricades dans l'intérieur de Paris. — [11] *Qui siffle* pour appeler son chien à lui.

[1] *Airain sacré.* Les cloches. Voir nº 178, note 1. — [2] Expression poétique pour désigner les anges, qui

Dans quels palais nouveaux allez-vous me ravir [3]?
Déjà, déjà je nage en des flots de lumière;
L'espace devant moi s'agrandit, et la terre
Sous mes pieds semble fuir!

Mais qu'entends-je? Au moment où mon âme s'éveille,
Des soupirs, des sanglots ont frappé mon oreille!
Compagnons de l'exil [4], quoi! vous pleurez ma mort?
Vous pleurez! et déjà dans la coupe sacrée [5]
J'ai bu l'oubli des maux, et mon âme enivrée
Entre au céleste port.

LAMARTINE.

326. — *Le souhait du poète.*

Si je devais un jour, pour de viles richesses,
Vendre ma liberté, descendre à des bassesses;
Si mon cœur par mes sens devait être amolli,
O Temps! je te dirais : « Préviens [1] ma dernière heure,
Hâte-toi; que je meure :
J'aime mieux n'être plus que de [2] vivre avili. »

Mais si de la vertu les généreuses flammes [3]
Peuvent de mes écrits passer dans quelques âmes;
Si je puis d'un ami soulager les douleurs;
S'il est des malheureux dont l'obscure innocence
Languisse sans défense,
Et dont ma faible main puisse essuyer les pleurs :

« O Temps! suspends ton vol, respecte ma jeunesse;
Que ma mère, longtemps témoin de ma tendresse,
Reçoive mes tributs [4] de respect et d'amour;
Et vous, Gloire, Vertu, déesses immortelles,
Que vos brillantes ailes
Sur mes cheveux blanchis se reposent un jour [5]. »

THOMAS (1732-1785).

sont comme des messagers envoyés du ciel. — [3] Il y a dans ce vers une abréviation remarquable. Ce n'est pas dans des palais nouveaux, c'est sur la terre, qu'il habite encore, que les anges vont ravir le mourant. Les mots *dans quels palais nouveaux* servent de complément à un verbe qui reste dans l'idée : Dans quels palais nouveaux allez-vous me transporter après m'avoir ravi à la terre? — [4] *Compagnons de l'exil*, c'est-à-dire compagnons de ma vie terrestre. Comparée à la vie future, la vie terrestre apparaît au poète comme un séjour passager dans un lieu d'exil. — [5] Expression métaphorique. On compare ici le bonheur céleste à une boisson enivrante qui fait oublier à l'homme les maux de la vie terrestre. Cette idée se trouve déjà dans la mythologie grecque. Ceux qui buvaient des eaux du Léthé, l'une des rivières des Enfers, oubliaient le passé.

[1] *Prévenir* une chose veut dire aller au-devant d'une chose. L'auteur donne à tort à ce mot le sens de hâter, avancer. C'est une faute. — [2] Voir Gramm. n° 770. — [3] Voir n° 268, note 8. — [4] Voir n° 300, note 7. — [5] La Gloire et la Vertu sont ici présentées comme des divinités qui effleurent de leur aile la tête de ceux qu'elles favorisent de leurs dons.

327. — *A un père, sur la mort de sa fille.*

Ta douleur, Du Perrier, sera donc éternelle?
Et les tristes discours [1]
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle [2],
L'augmenteront toujours?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun [3] trépas [4],
Est-ce quelque dédale [5] où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?

Je sais de quels appas [6] son enfance était pleine,
Et n'ai pas entrepris,
Injurieux ami [7], de soulager ta peine
Avecque son mépris [8].

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin;
Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

Puis, quand ainsi serait que [9], selon ta prière,
Elle aurait obtenu
D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,
Qu'en fût-il advenu [10]?

Penses-tu que, plus vieille en la maison céleste
Elle eût eu plus d'accueil [11],
Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste
Et les vers du cercueil [12]?...

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles :
On a beau la prier,

[1] *Discours* est pris ici dans son sens le plus général; il équivaut à *pensées*, réflexions. — [2] *Amitié paternelle*. Expression poétique pour *amour paternel*. — [3] *Commun*. Auquel nul ne peut se soustraire. — [4] Voir nº 212, note 1. — [5] *Dédale*. Lieu où l'on s'égare, et, au figuré, situation pénible et inextricable. Ce mot vient du nom propre Dédale, artiste grec qui construisit le fameux labyrinthe de Crète. On donnait dans l'antiquité le nom de labyrinthe à tout édifice dont les appartements étaient si nombreux et les passages si compliqués qu'on ne parvenait plus à en trouver l'issue, une fois qu'on y avait pénétré. — [6] Voir nº 292, note 14. — [7] *Injurieux ami*. Ces mots forment une opposition à *je*, sujet de *ai entrepris*. — [8] *Avecque*. Forme ancienne et poétique qui transforme la préposition *avec* en un mot de trois syllabes. *Avecque son mépris*, c'est-à-dire en méprisant ta peine, en regardant comme légère la peine que tu as éprouvée. — [9] *Quand ainsi serait que*. Expression vieillie qui signifie : quand même il serait vrai que. — [10] *Avenir*, et plus souvent *advenir* (du latin *advenire*). Se dit des événements qui se produisent, et signifie *arriver*. — [11] Penses-tu qu'elle aurait reçu dans le ciel un meilleur accueil que celui qui a dû être fait à sa jeunesse et à son innocence? — [12] Ces deux derniers vers expriment sous une forme poétique cette pensée profonde que notre

La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier [13].

Le pauvre en sa cabane, où le chaume [14] le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre [15]
N'en défend point nos rois.

De murmurer contre elle et [16] perdre patience
Il est mal à propos
Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous met en repos. MALHERBE (1555-1623.)

328. — Pour les pauvres.

Dans vos fêtes d'hiver, riches, heureux du monde,
Quand le bal tournoyant de ses feux [1] vous inonde,
Quand partout, à l'entour de [2] vos pas vous voyez
Briller et rayonner cristaux [3], miroirs, balustres [4],
Candélabres [5] ardents, cercle étoilé des lustres [6],
Et la danse, et la joie au front des conviés;

Tandis qu'un timbre d'or sonnant dans vos demeures,
Vous change en joyeux chant la voix grave des heures,
Oh! songez-vous parfois que, de faim dévoré,
Peut-être un indigent dans les carrefours [7] sombres
S'arrête, et voit danser vos lumineuses [8] ombres
Aux vitres du salon doré?

Songez-vous qu'il est là sous le givre [9] et la neige,
Ce père sans travail que la famine [10] assiège?

nature se révolte à l'idée de la mort, et que celle-ci ne nous paraît ni moins pénible, ni moins redoutable, alors même que nous avons parcouru une longue carrière. — [13] Expression triviale, qui n'est pas en harmonie avec le ton élevé de cette pièce de vers. — [14] Voir nº 320, note 2. — [15] Voir nº 324, note 1. — [16] L'ellipse de la préposition *de* devant *perdre* s'explique aisément si l'on considère que *murmurer* et *perdre patience* expriment, au fond, une seule et même idée. Voir Gramm., nº 784.

[1] *De ses feux.* De ses lumières. — [2] *A l'entour de.* Voir nº 66, note 2. — [3] *Cristaux.* Le cristal de roche ou simplement cristal est une espèce de quartz d'une limpidité parfaite. On donne par comparaison le nom de cristal à une sorte de verre blanc très transparent et plus dur que le verre commun. — [4] *Balustres.* Petits piliers qui sont réunis par leurs sommets et sur lesquels on peut s'appuyer. La clôture des balcons est composée de balustres. — [5] *Candélabre.* Chandelier à plusieurs branches. — [6] *Lustre.* Chandelier de luxe à plusieurs branches, suspendu au plafond. Les branches d'un lustre sont disposées en cercle et forment, lorsqu'il est allumé, une sorte de cercle d'étoiles. — [7] *Carrefour.* Endroit où plusieurs rues se rencontrent. De *quadrifurcus*, qui a quatre fourches. — [8] Des *ombres lumineuses* sont des ombres qui ressortent au milieu d'une vive lumière. — [9] Voir nº 268, note 10. — [10] *Famine.* Ce mot, qui se dit, en général, du manque d'aliments dans une ville, dans une contrée, peut aussi s'employer comme ici, en parlant d'un seul individu pressé par la faim. La Fontaine a dit dans ce sens :

Elle (la cigale) alla crier *famine*
Chez la fourmi sa voisine. (Fables, liv. I, fab. 1.)

Et qu'il se dit tout bas : « Pour un seul que de biens !
» A son large festin que d'amis se récrient [11].
» Ce riche est bien heureux, ses enfants lui sourient,
» Rien que dans leurs jouets que de pain pour les miens ! »

Et puis à votre fête il compare en son âme
Son foyer où jamais ne rayonne une flamme,
Ses enfants affamés, et leur mère en lambeau [12],
Et sur un peu de paille, étendue et muette,
L'aïeule que l'hiver, hélas ! a déjà faite
Assez froide pour le tombeau.

Car Dieu mit ses degrés aux fortunes humaines.
Les uns vont tout courbés sous le fardeau des peines;
Au banquet du bonheur bien peu sont conviés;
Tous n'y sont point assis également à l'aise.
Une loi qui d'en-bas [13] semble injuste et mauvaise,
Dit aux uns : Jouissez ! aux autres : Enviez !

Cette pensée est sombre, amère, inexorable [14],
Et fermente [15] en silence au cœur du misérable.
Riches, heureux du jour, qu'endort la volupté,
Que ce ne soit pas lui qui des mains vous arrache
Tous ces biens superflus où [16] son regard s'attache ! —
Oh ! que ce soit la charité ?

L'ardente charité, que le pauvre idolâtre !
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre [17],
Qui relève et soutient ceux qu'on foule [18] en passant;
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
Dira : « Buvez ! mangez ! c'est ma chair et mon sang. »

Que ce soit elle, oh ! oui, riches ! que ce soit elle,
Qui, bijoux, diamants, rubans, hochets [19], dentelle,
Perles, saphirs [20], joyaux toujours faux [21], toujours vains,

[11] *Se récrier*. Exprimer vivement son admiration. — [12] *Lambeau*. Licence poétique. Le singulier est ici mis à la place du pluriel pour les besoins de la rime. — [13] *D'en-bas*, c'est-à-dire vue d'en-bas, appréciée par les seules lumières de notre faible raison. — [14] Le mot *pensée* n'a pas le même sens avec ce dernier adjectif qu'avec les deux premiers. Avec les adjectifs *sombre* et *amère*, le mot *pensée* désigne les réflexions mêlées d'envie que le luxe du riche suggère au misérable, tandis qu'avec l'adjectif *inexorable* ce même mot désigne la loi inexorable qui nous semble injuste et mauvaise. — [15] *Fermenter*. Entrer en fermentation. Ce mot se dit au propre de certains mouvements qui se produisent dans la matière vivante. Au figuré, *fermenter* se dit des sentiments violents qui se développent dans l'âme humaine. — [16] Voir Gram., n° 754. — [17] *Marâtre*. Terme injurieux. Mauvaise mère. Le suffixe *âtre* indique que celle dont on parle ne possède pas la qualité indiquée par le radical, qu'elle n'est pas une vraie mère. — [18] *Fouler*. Presser, marcher sur, opprimer. — [19] *Hochet*. Jouet d'enfant, puis, en général, chose futile dont on s'amuse. Du verbe *hocher*, qui veut dire remuer. — [20] *Saphir*. Sorte de pierre précieuse de couleur bleue. — [21] *Toujours faux*, c'est-à-dire qui

Pour nourrir l'indigent et pour sauver vos âmes,
Des bras de vos enfants et du sein de vos femmes,
Arrache tout à pleines mains!

Donnez, riches! l'aumône est sœur de la prière,
Hélas! quand un vieillard sur votre seuil de pierre,
Tout raidi par l'hiver, en vain tombe à genoux;
Quand les petits enfants, les mains de froid rougies,
Ramassent sous vos pieds les miettes des orgies [22],
La face du Seigneur se détourne de vous.

Donnez! afin que Dieu, qui dote les familles,
Donne à vos fils la force et la grâce à vos filles;
Afin que votre vigne ait toujours un doux fruit;
Afin qu'un blé plus mûr fasse plier vos granges [23];
Afin d'être meilleurs, afin de voir les anges
Passer dans vos rêves la nuit!

Donnez! il vient un jour où la terre nous laisse [24]!
Vos aumônes là-haut vous font une richesse.
Donnez! afin qu'on dise : « Il a pitié de nous! »
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

Donnez! pour être aimés du Dieu qui se fit homme,
Pour que le méchant même en s'inclinant vous nomme,
Pour que votre foyer soit calme et fraternel;
Donnez! afin qu'un jour, à votre heure dernière,
Contre tous vos péchés vous ayez la prière
D'un mendiant puissant au ciel!

VICTOR HUGO.

329. — *La mort de Jeanne d'Arc* [1].

A qui réserve-t-on ces apprêts meurtriers?
Pour qui ces torches qu'on excite [2]?

ne sont capables de nous donner qu'un bonheur apparent. — [22] les *Orgies* étaient dans l'antiquité les fêtes de Bacchus. Dans un sens plus général, il signifie débauche de table et s'emploie au singulier comme au pluriel. — [23] *Grange.* Bâtiment où l'on serre les gerbes. — [24] *Où la terre nous laisse.* « Où la vie nous quitte. » (CH.-A.)

[1] Jeanne d'Arc, née en 1409 à Domremy (Lorraine), fut l'héroïne de la guerre de Cent ans entre la France et l'Angleterre. Inspirée par le patriotisme le plus ardent, elle se crut appelée par la Providence à délivrer la France du joug des Anglais; elle alla trouver en 1429 le roi Charles VII, qui tenait sa cour à Chinon, et lui promit de faire lever le siège d'Orléans et de le faire sacrer à Reims. Le monarque, ses généraux, le peuple tout entier, subirent l'ascendant de Jeanne d'Arc, qui entra dans Orléans au mois de mai 1429 et s'ouvrit un passage jusque Reims, où Charles VII fut sacré au mois de juillet de la même année. Retenue ensuite malgré elle à la tête des armées françaises, elle n'essuya plus que des échecs et finit par être faite prisonnière et vendue aux Anglais, qui la jugèrent comme sorcière et hérétique et la condamnèrent à être brûlée vive. Cette sentence inique fut exécutée à Rouen, le 30 mai 1431. — [2] *Qu'on excite.* Dont on attise la flamme pour

L'airain [3] sacré tremble et s'agite...
D'où vient ce bruit lugubre ? où courent ces guerriers,
Dont la foule à longs flots roule [4] et se précipite ?

La joie éclate sur leurs traits ;
Sans doute l'honneur les enflamme ;
Ils vont pour un assaut former leurs rangs épais :
Non, ces guerriers sont des Anglais [5]
Qui vont voir mourir une femme.

Qu'ils sont nobles dans leur courroux !
Qu'il est beau d'insulter au bras chargé d'entraves [6] !
La voyant sans défense, ils s'écriaient, ces braves :
« Qu'elle meure ! elle a contre nous
Des esprits infernaux suscité la magie [7]... »
Lâches, que lui reprochez-vous ?
D'un courage inspiré la brûlante énergie,
L'amour du nom français, le mépris du danger,
Voilà sa magie et ses charmes [8] :
En faut-il d'autres que des armes
Pour combattre, pour vaincre et punir l'étranger ?

Du Christ avec ardeur Jeanne baisait l'image ;
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents :
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.
Tranquille elle y monta ; quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens [9], la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir [10], elle baissa la tête,
Et se prit [11] à pleurer.

Ah ! pleure, fille infortunée !
Ta jeunesse va se flétrir
Dans sa fleur trop tôt moissonnée !
Adieu, beau ciel, il faut mourir !

allumer le bûcher. — [3] Voir nº 325, note 1. — [4] *Rouler* se dit, au figuré, de tout ce qu'on peut comparer à un corps qui s'avance en tournant sur lui-même. C'est en ce sens que *rouler* se dit des flots, des années, etc. — [5] On retrouve dans cette pensée ironique et dans le mépris qu'expriment ces deux mots *des Anglais* comme un écho de la vieille haine de la France contre l'Angleterre. — [6] *Entraves* se dit proprement des liens qu'on attache aux jambes de certains animaux ; puis il signifie, en général, liens, chaînes, fers. Voir nº 49, note 10. — [7] *Magie*. Art prétendu de produire des effets surnaturels. Voir la note 1 au sujet de l'accusation dirigée contre Jeanne d'Arc. — [8] *Charmes* est ici pris dans son sens propre. Il désigne les moyens que la magie emploie pour produire des effets surnaturels. — [9] *En suspens*, c'est-à-dire attendant le moment de procéder à l'exécution. — [10] *Faillir*. Manquer de courage. — [11] Voir nº 30, note 24. —

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs [12],
Et ta chaumière, et tes compagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.

Après quelques instants d'un horrible silence,
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance...
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé;
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encor menaçante,
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante,
Anglais? Son bras est désarmé.
La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore : « O France! ô mon roi bien-aimé! »

Qu'un monument s'élève aux lieux de ta naissance,
O toi, qui des vainqueurs renversas les projets!
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive [13] reconnaissance;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès;
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance!

Que sur l'airain funèbre [14] on grave des combats,
Des étendards anglais fuyant devant tes pas,
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes!
Venez, jeunes beautés; venez, braves soldats;
Semez sur son tombeau les lauriers et les roses!

Qu'un jour le voyageur, en parcourant ces bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose, et s'écrie :
A celle qui sauva le trône et la patrie,
Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits!

CASIMIR DELAVIGNE (1794-1843).

330. — La chanson du vannier.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

Brins d'osier, vous serez le lit frêle où la mère
Berce un petit enfant, aux sons d'un vieux couplet [1];

[12] *Vaucouleurs*. Ville de Lorraine. C'est de Vaucouleurs, où elle avait été trouver le gouverneur de cette ville, que Jeanne partit pour aller à la cour de Charles VII. — [13] Ce n'est qu'en 1856 qu'une statue a été érigée à Jeanne d'Arc à Domremy. — [14] Sur le socle de la statue.

[1] On appelle *stance* un nombre déterminé de vers formant un sens complet. Les stances d'une pièce de

L'enfant, la lèvre encor toute blanche de lait,
S'endort en souriant dans sa couche légère.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

Vous serez le panier plein de fraises vermeilles [2]
Que les filles s'en vont cueillir dans les taillis [3].
Elles rentrent le soir, rieuses, au logis,
Et l'odeur des fruits mûrs s'exhale des corbeilles.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

Vous serez le grand van [4] où la fermière alerte
Fait bondir le froment qu'ont battu les fléaux [5],
Tandis qu'à ses côtés des bandes de moineaux
Se disputent les grains dont la terre est couverte.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

Lorsque s'empourpreront [6] les vignes à l'automne,
Lorsque les vendangeurs descendront des coteaux,
Brins d'osier, vous lierez les cercles des tonneaux
Où le vin doux rougit les douves [7], et bouillonne.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

Brins d'osier, vous serez la cage où l'oiseau chante,
Et la nasse [8] perfide au milieu des roseaux,
Où la truite qui monte et file entre deux eaux [9]
S'enfonce, et tout à coup se débat frémissante.

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

Et vous serez aussi, brins d'osier, l'humble claie [10]
Où, quand le vieux vannier tombe et meurt, on l'étend

vers sont assujetties à certaines règles et à un certain ordre. Quand il s'agit de chansons, les stances portent le nom de *couplets*. — [2] Voir nº 323, note 13. — [3] *Taillis*. Bois que l'on coupe, que l'on taille de temps en temps. — [4] *Van*. Instrument d'osier qui sert à séparer la paille et l'ordure d'avec le bon grain. Le *vannier* est l'ouvrier qui fabrique les vans et d'autres objets en osier. — [5] Voir nº 165, note 2. — [6] *S'empourprer*. Prendre la couleur de pourpre. La pourpre est une matière colorante d'un rouge foncé. — [7] Les *douves* sont les planches dont la reunion forme le tonneau. — [8] *Nasse*. Panier d'osier qui sert à prendre le poisson. — [9] Nager *entre deux eaux*, c'est nager sous l'eau sans apparaître à la surface. On sait que la truite remonte les courants les plus rapides. — [10] *Claie*. Ouvrage de vannier long et plat. —

Tout prêt pour le cercueil. — Son convoi se répand [11]
Le soir, dans les sentiers où verdit l'oseraie [12].

Brins d'osier, brins d'osier,
Courbez-vous, assouplis sous les doigts du vannier.

ANDRÉ THEURIET (né en 1833).

331. — *La Fermière.*

ROMANCE.

Amour à la fermière ! elle est
Si gentille et si douce !
C'est l'oiseau des bois qui se plaît
Loin du bruit dans la mousse.
Vieux vagabond qui tend la main,
Enfant pauvre et sans mère,
Puissiez-vous trouver en chemin
La ferme et la fermière !

De l'escabeau vide au foyer
Là le pauvre s'empare,
Et le grand bahut de noyer
Pour lui n'est point avare ;
C'est là qu'un jour je vins m'asseoir,
Les pieds blancs de poussière ;
Un jour... puis en marche [2] ! et bonsoir
La ferme et la fermière !

Mon seul beau jour a dû finir,
Finir dès son aurore ;
Mais pour moi ce doux souvenir,
Est du bonheur encore :
En fermant les yeux, je revois
L'enclos plein de lumière,
La haie en fleur, le petit bois.
La ferme et la fermière !

Si Dieu, comme notre curé
Au prône [3] le répète,
Paye un bienfait (même égaré [4]),
Ah ! qu'il songe à ma dette !
Qu'il prodigue au vallon les fleurs,
La joie à la chaumière !
Et garde des vents et des pleurs
La ferme et la fermière !

Chaque hiver qu'un groupe d'enfants
A son fuseau sourie,
Comme les anges aux fils blancs [5]
De la Vierge Marie ;
Que tous, par la main, pas à pas,
Guidant un petit frère,
Réjouissent de leurs ébats
La ferme et la fermière !

ENVOI [6].

Ma chansonnette, prends ton vol !
Tu n'es qu'un faible hommage ;
Mais qu'en avril le rossignol
Chante et la dédommage.
Qu'effrayé par ses chants d'amour,
L'oiseau du cimetière [7],
Longtemps, longtemps se taise pour [8]
La ferme et la fermière !

HÉGÉSIPPE MOREAU.

Janvier 1836.

[11] *Se répand*, c'est-à-dire se développe en longueur. — [12] *Oseraie*. Lieu planté d'osiers. Le suffixe *aie* sert à former un certain nombre de mots qui ont une signification analogue : *chênaie*, lieu planté de chênes ; *saussaie*, lieu planté de saules.

[1] « Hégésippe Moreau convalescent était allé demander l'hospitalité à Mme Guérard, à la ferme de Saint-Martin. Deux ans après, le souvenir de cette douce hospitalité lui revenait à la mémoire, et il envoyait pour étrennes (janvier 1836) cette délicieuse romance à Mme Guérard. » (Sainte BEUVE.) — [2] *En marche*. Expression militaire qui marque un ordre dont l'exécution doit être immédiate. — [3] Voir no 244, note 7. — [4] *Même égaré*. Même quand il a été accordé à quelqu'un qui n'en était pas digne. — [5] Voir no 320, note 4. — [6] *Envoi*. On nomme ainsi les vers qui terminent une pièce de vers et qui contiennent un hommage à la personne à laquelle cette pièce est adressée. — [7] *L'oiseau du cimetière*. Le hibou, qui se plaît dans les lieux déserts. — [8] *Pour*. Cette rime manque d'accent tonique.

332. — *Les hirondelles.*

Captif au rivage du More [1],
Un guerrier [2], courbé sous ses fers,
Disait : « Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles, que l'espérance [3]
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France :
De mon pays ne me parlez-vous pas ?

» Depuis trois ans, je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait [4] d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine [5] :
De ce vallon ne me parlez-vous pas [6] ?

» L'une de vous peut-être est née
Au [7] toit où j'ai reçu le jour ;
Là, d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas ;
Elle écoute, et puis elle pleure...
De son amour ne me parlez-vous pas ?

» Ma sœur est-elle mariée ?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons ?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village ?
De tant d'amis ne me parlez-vous pas ?

[1] *Au rivage du More.* Sur la côte d'Afrique. Les indigènes du nord de l'Afrique sont, en grande partie, des Mores. Voir aussi nº 276, note 4. — [2] *Guerrier.* Dans le style soutenu, ce mot est synonyme de soldat. — [3] L'*espérance* de vous revoir au printemps suivant. — [4] En toute rigueur, on ne se berce pas d'un doux avenir mais de l'espoir d'un doux avenir. Cette abréviation rend l'expression plus concise sans rien lui ôter de sa clarté. — [5] Voir nº 221, note 4. — [6] Les mots qui se répètent à chaque couplet d'une chanson s'appellent le *refrain.* — [7] *Au toit.* Sous le toit. On sait que les hirondelles construisent leurs nids sous les toits des maisons

» Sur leurs corps l'étranger [8] peut-être,
Du vallon reprend le chemin ;
Sous mon chaume il commande en maître ;
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas ...
Hirondelles, de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas ? »

BÉRANGER.

333. — *Mon vieil habit.*

Sois-moi fidèle, ô pauvre habit que j'aime !
Ensemble nous devenons vieux.
Depuis dix ans je te brosse moi-même,
Et Socrate [1] n'eût pas fait mieux [2].
Quand le sort à ta mince étoffe
Livrerait de nouveaux combats,
Imite-moi, résiste en philosophe :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Je me souviens, car j'ai bonne mémoire,
Du premier jour où je te mis.
C'était ma fête, et, pour comble de gloire,
Tu fus chanté par mes amis.
Ton indigence, qui m'honore,
Ne m'a point banni de leurs bras.
Tous ils sont prêts à nous fêter encore :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

T'ai-je imprégné des flots de musc [3] et d'ambre [4]
Qu'un fat [5] exhale en se mirant ?
M'a-t-on jamais vu dans une antichambre
T'exposer au mépris d'un grand ?
Pour des rubans [6] la France entière
Fut en proie à de longs débats ;
La fleur des champs brille à ta boutonnière :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

Ne crains plus tant ces jours de courses vaines [7]
Où notre destin fut pareil :

— [8] Allusion à l'invasion de la France en 1815 par les armées alliées.

[1] Voir n° 174, note 5. — [2] Ne t'eût pas brossé, lui qui, comme moi, se servait lui-même, avec plus de soin que je n'ai fait. — [3] *Musc.* Parfum produit par un animal auquel on donne le nom de porte-musc. — [4] On distingue l'ambre gris, qui a la consistance de la cire et une couleur cendrée, et l'ambre jaune, qui est une substance bitumineuse. Le premier exhale un parfum pénétrant. — [5] *Un fat.* Un sot qui s'imagine avoir du mérite. Du latin *fatuus*, insipide, sans saveur. — [6] *Des rubans.* Des décorations. — [7] *Courses vaines.*

Ces jours mêlés de plaisirs et de peines,
Mêlés de pluie et de soleil [8].
Je dois bientôt, il me le semble,
Mettre pour jamais habit bas [9].
Attends un peu, nous finirons ensemble :
Mon vieil ami, ne nous séparons pas.

BÉRANGER.

334. — *Le soldat de Marsala* [1].

Nous étions au nombre de mille,
Venus d'Italie et d'ailleurs [2] :
Garibaldi [3] dans la Sicile [4]
Nous conduisait en tirailleurs [5].
J'étais un jour seul dans la plaine,
Quand je trouve en face de moi
Un soldat de vingt ans à peine,
Qui portait les couleurs du roi [6].
Je vois son fusil se rabattre [7] ;
C'était son droit ; j'arme le mien ;
Il fait quatre pas, j'en fais quatre :
Il vise mal, je vise bien...

Ah ! que maudite soit la guerre,
Qui fait faire de ces coups-là !
Qu'on verse dans mon verre
Le vin de Marsala !

Il fit demi-tour sur lui-même,
Pourquoi diable m'a-t-il raté [8] ?
Pauvre garçon ! il était blême.
Vers lui je me précipitai.
Ah ! je ne chantais pas victoire ;
Mais je lui demandai pardon.
Il avait soif, je le fis boire :
D'un trait il vida mon bidon [9].
Puis je l'appuyai contre un arbre !
Et j'essuyai son front glacé,
Son front sentait [10] déjà le marbre !
S'il pouvait n'être que blessé !...

Ah ! que maudite soit la guerre,
Qui fait faire de ces coups-là !
Qu'on verse dans mon verre
Le vin de Marsala !

Je voulus panser sa blessure ;
J'ouvris son uniforme blanc [11],
La balle, sans éclaboussure [12],
Avait passé du cœur au flanc [13].
Entre le drap et la chemise
Je vis le portrait en couleur
D'une femme vieille et bien mise,
Qui souriait avec douceur.

Démarches entreprises en vue de plaisirs factices. — [8] Le vers 28 exprime sous une forme métaphorique la même pensée que le vers 27. Le soleil, ce sont les plaisirs, et la pluie, ce sont les peines. — [9] *Mettre habit bas.* Mourir.

[1] Extrait des *Chansons nouvelles* de Gustave Nadaud. Vol. in-18. E. Plon et Cie, édit. Paris. *Marsala.* Ville de Sicile, sur la Méditerranée, célèbre par le vin qui porte son nom. — [2] Recrutés en Italie et dans d'autres contrées. — [3] *Garibaldi.* Célèbre général italien qui lutta pendant toute sa vie contre la domination des Autrichiens en Italie et contre les princes italiens alliés de l'Autriche. Il débarqua à Marsala le 10 mai 1860 avec une bande d'un millier d'hommes et fit en quelques mois la conquête de la Sicile et du royaume de Naples, qui furent, immédiatement après, incorporés au royaume d'Italie. — [4] *Sicile.* La plus grande île de la Méditerranée, au sud de l'Italie. La Sicile et le royaume de Naples formaient, avant l'expédition de Garibaldi, le royaume des Deux-Siciles — [5] *Tirailleurs.* Soldats qui ne sont pas disposés en troupes et qui se placent en petit nombre dans des endroits favorables pour faire le coup de feu. — [6] Du roi des Deux-Siciles, François II. — [7] *Se rabattre.* S'abaisser pour me viser. — [8] *Raté.* Le verbe *rater*, comme verbe intransitif, se dit d'une arme dont le coup ne part pas. Comme verbe transitif, il se dit de celui dont l'arme rate. — [9] *Bidon.* Vase portatif en fer-blanc à l'usage des soldats — [10] *Sentir.* Exhaler une odeur ; puis, dans un sens figuré, avoir l'apparence de. *Sentir le marbre,* c'est être froid comme du marbre. — [11] *Blanc,* comme l'uniforme des armées autrichiennes, qui avaient soutenu en Italie la cause des princes aujourd'hui dépossédés. Sous la première république française, les *blancs* étaient les partisans de la royauté, parce qu'ils arboraient le drapeau blanc, et les *bleus* étaient les soldats républicains, à cause de la couleur de leur uniforme. — [12] *Sans éclaboussure,* c'est-à-dire sans couvrir de sang les alentours de la blessure. — [13] *Flanc.* Côté. —

Depuis, j'ai vécu, Dieu sait comme [14] !
Mais tant que cela [15] doit durer,
Je verrai mourir le jeune homme
Et la bonne dame pleurer !

Ah ! que maudite soit la guerre,
Qui fait faire de ces coups-là !
Qu'on emporte mon verre !
C'était à Marsala !

GUSTAVE NADAUD (né en 1820).

335. — *La sainte alliance des peuples* [1].

J'ai vu la Paix [2] descendre sur la terre,
Semant de l'or, des fleurs et des épis.
L'air était calme, et du dieu de la guerre
Elle étouffait les foudres [3] assoupis.
« Ah ! disait-elle, égaux par la vaillance,
Français, Anglais, Belge, Russe ou Germain,
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

« Pauvres mortels, tant de haine vous lasse ;
Vous ne goûtez qu'un pénible sommeil.
D'un globe étroit divisez mieux l'espace :
Chacun de vous aura place au soleil.
Tous, attelés au char de la puissance [4],
Du vrai bonheur vous quittez le chemin.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

» Chez vos voisins vous portez l'incendie ;
L'aquilon [5] souffle, et vos toits son brûlés ;
Et quand la terre est enfin refroidie,
Le soc [6] languit sous des bras mutilés.
Près de la borne [7] où chaque État commence,
Aucun épi n'est pur de sang humain.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

» Des potentats [8], dans vos cités en flammes,
Osent du bout de leur sceptre insolent [9]

[14] *Dieu sait comme.* « Locution qui signifie *médiocrement, assez mal.* » (LITTRÉ.) — [15] *Cela.* Cette vie, avec une nuance de mépris.

[1] Cette pièce date de 1818. Elle est donc postérieure de trois années à la bataille de Waterloo, qui mit fin aux longues guerres de la république et de l'empire. — [2] *La Paix.* Divinité allégorique, qui était représentée tenant dans ses bras Plutus, dieu de la richesse. — [3] Voir *Gramm.*, n° 362. — [4] C'est-à-dire devenus les esclaves des princes conquérants qui vous arment les uns contre les autres. — [5] *Aquilon.* Vent du nord, tempête ; puis, dans un sens figuré et général, désastres de toute espèce. — [6] *Soc.* Pièce de fer tranchante qui fait partie de la charrue et qui ouvre le sillon. — [7] *Borne.* Frontière. — [8] *Potentat* (de *potens*, puissant) éveille l'idée d'un pouvoir despotique. — [9] *Insolent.* Épithète transportée de la personne

Marquer, compter et recompter les âmes
Que leur adjuge [10] un triomphe sanglant.
Faibles troupeaux, vous passez, sans défense,
D'un joug [11] pesant sous un joug inhumain.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

» Que Mars [12] en vain n'arrête point sa course ;
Fondez les lois dans vos pays souffrants ;
De votre sang ne livrez plus la source [13]
Aux rois ingrats, aux vastes [14] conquérants.
Des astres faux [15] conjurez [16] l'influence :
Effroi d'un jour, ils pâliront demain.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main.

» Oui, libre enfin, que le monde respire ;
Sur le passé jetez un voile épais.
Semez vos champs aux accords de la lyre ;
L'encens des arts doit brûler pour la paix.
L'espoir riant, au sein de l'abondance,
Accueillera les doux fruits de l'hymen.
Peuples, formez une sainte alliance,
Et donnez-vous la main. »

Ainsi parlait cette vierge adorée,
Et plus d'un roi répétait ses discours.
Comme au printemps la terre était parée ;
L'automne en fleurs rappelait les amours [17].
Pour l'étranger, coulez, bons vins de France :
De sa frontière il reprend le chemin [18].
Peuples, formons une sainte alliance,
Et donnons-nous la main.

BÉRANGER.

à l'instrument qui est le symbole de son autorité. — [10] *Adjuge.* On compare ici la victoire à un juge qui déclare, en vertu de son autorité, qu'un bien réclamé par plusieurs personnes appartient de droit à l'une d'elles. — [11] *Joug.* Pièce de bois qui sert à l'attelage des bœufs et, au figuré, domination oppressive. — [12] *Mars.* Dieu de la guerre. — [13] *La source de votre sang,* c'est-à-dire votre jeunesse, qui n'a été que trop longtemps décimée par la guerre. — [14] *Vastes conquérants,* c'est-à-dire conquérants qui font la guerre sur de vastes étendues de territoire. Voir note 9. — [15] *Astres faux.* Le poète désigne par là les princes conquérants qui ne brillent que d'un faux éclat. — [16] *Conjurer.* Détourner par certaines cérémonies religieuses, par exemple : conjurer par des sacrifices la colère des dieux ; puis, en général, détourner par toute espèce de moyens. — [17] L'automne de 1818 fut d'une beauté remarquable ; beaucoup d'arbres fruitiers refleurirent, même dans le nord de la France. — [18] Après la paix de 1815, plusieurs forteresses de France continuèrent à être occupées pendant plusieurs années par les armées étrangères.

ÉLEGIES.

336. — *Néra.*

Ah ! Ah !.. de la montagne
Reviens, Néra, revien [1] !
Réponds-moi, ma compagne,
Ma vache, mon seul bien.
La voix d'un si bon maître,
Néra,
Peux-tu la méconnaître ?
Ah ! ah !
Néra !

Reviens, reviens ; c'est l'heure
Où le loup sort des bois.
Ma chienne, qui te pleure,
Répond seule à ma voix.
Hors l'ami qui t'appelle,
Néra,
Qui t'aimera comme elle ?
Ah ! ah !
Néra !

Dis-moi si, dans la crèche
Où tu léchais ma main,
Tu manquas d'herbe fraîche,
Quand je manquais de pain ?
Nous n'en avions qu'à peine [2],
Néra,
Et la crèche était pleine !
Ah ! ah !
Néra !

Hélas ! c'est bien sans cause
Que tu m'as délaissé.
Tai-je dit quelque chose,
Hors un mot, l'an passé ?
Oui, quand mourut ma femme,
Néra,
J'avais la mort dans l'âme.
Ah ! ah !
Néra !

De ta mamelle avide,
Mon pauvre enfant crîra [3] ;
S'il voit l'étable vide,
Qui le consolera ?
Toi, sa mère nourrice,
Néra,
Veux-tu donc qu'il périsse ?
Ah ! ah !
Néra !

Lorsque avec la pervenche
Pâques refleurira [4],
Des rameaux du dimanche
Qui te couronnera ?
Toi, si bonne chrétienne,
Néra,
Deviendras tu païenne [5] ?
Ah ! ah !
Néra !

Quand les miens, en famille,
Tiraient les Rois [6] entre eux,
Je te disais : « Ma fille,
« Ma part est à nous deux ! »
A la fête prochaine,
Néra,
Tu ne seras plus reine,
Ah ! ah !
Néra !

[1] *Revien.* Licence orthographique justifiée par la nécessité de faire rimer ce mot avec *bien.* — [2] Le lecteur est frappé de la faiblesse de ce vers, quand on le rapproche des deux précédents, qui expriment d'une manière heureuse le contraste de l'abondance et de la misère. — [3] *Crîra.* Pour *crieva.* Cette suppression de l'*e* muet, qui allonge la voyelle précédente, est admise en poésie et permet d'abréger d'une syllabe un mot trop long pour le vers. — [4] C'est-à-dire lorsque la terre se couvrira de nouveau de fleurs aux approches de la fête de Pâques. On attribue ici à une époque de l'année ce qui ne peut se dire rigoureusement que de la terre à cette même époque. — [5] *Païen* vient de *paganus,* paysan, parce que la religion païenne persista beaucoup plus longtemps dans les campagnes que dans les villes. — [6] *Les Rois.* La fête des Rois se

Ingrate ! quand la fièvre
Glaçait mes doigts raidis,
Otant mon poil de chèvre [7]
Sur vous [8] je l'étendis ..
Faut-il que le froid vienne,
Néra,
Pour qu'il vous en souvienne [9] ?
Ah ! ah !
Néra !

Adieu ! sous mon vieux hêtre
Je m'en reviens sans vous ;
Allez chercher pour maître
Un plus riche que nous...
Allez ! mon cœur se brise,
Néra ! ...
Pourtant, Dieu te [10] conduise !
Ah ! ah !
Néra !

Je n'ai pas le courage
De te vouloir du mal ;
Sur nos monts crains l'orage
Crains l'ombre [11] dans le val [12].
Pais longtemps l'herbe verte,
Néra !
Nous mourrons de ta perte,
Ah ! ah !
Néra !

Un soir, à ma fenêtre,
Néra, pour t'abriter,
De ta corne peut-être
Tu reviendras heurter ;
Si la famille est morte,
Néra !
Qui t'ouvrira la porte ?
Ah ! ah !
Néra !

CASIMIR DELAVIGNE.

337. — *La pauvre fille.*

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne ;
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.

S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleurs ;
Sa mère lui portait sa douce nourriture ;
Mes yeux se sont mouillés de pleurs !

Oh ! pourquoi n'ai-je pas de mère ?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau ?
Rien ne m'appartient sur la terre ;
Je n'ai pas même de berceau ;
Et je suis un enfant trouvé sur une pierre
Devant l'église du hameau.
Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur,

célèbre le 6 janvier en mémoire des trois rois mages (la magie était une religion de l'Orient) qui vinrent adorer Jésus-Christ. A partir du XIVe siècle, cette fête consista en un festin. On élisait dans les églises un chanoine auquel on donnait le nom de *roi*, parce qu'il était censé tenir la place du *roi des rois* ou de Jésus-Christ, et qui recevait ensuite les adorations de trois autres chanoines représentant les rois mages. On imita cet usage dans les familes et l'on prit l'habitude de désigner le roi à l'aide d'un gâteau dans lequel il y avait une fève. — [7] *Mon poil de chèvre.* Ma couverture. Le poil de chèvre est une étoffe de laine peignée. — [8] *Vous.* La seule punition que le maître de Néra ait le courage de lui infliger est de ne plus la tutoyer. — [9] *Souvenir* est un verbe impersonnel ; *se souvenir* est un verbe réfléchi. — [10] Au moment où le maître de Néra désespère de la retrouver, sa vieille affection pour elle éclate et il se met de nouveau à la tutoyer. — [11] *L'ombre.* L'humidité, qui en est la conséquence. — [12] *Val.* Vallée. Le pluriel *vaux* est d'un emploi plus fréquent.

Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur!
Je ne partage point les jeux de la veillée [1];
Jamais sous un toit de feuillée [2]
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir,
Et de loin je vois sa famille,
Autour du sarment [3] qui pétille,
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.
Vers la chapelle hospitalière
En pleurant j'adresse [4] mes pas :
La seule demeure ici-bas
Où je ne sois point étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas!

Souvent je contemple la pierre
Où commencèrent mes douleurs :
J'y cherche la trace des pleurs
Qu'en m'y laissant peut-être y répandit ma mère!
Souvent aussi mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire;
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents;
La pauvre fille est sans parents
Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre.

J'ai pleuré quatorze printemps
Loin des bras qui m'ont repoussée;
Reviens, ma mère : je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée.

ALEXANDRE SOUMET (1788-1845).

338. — *La chute des feuilles* [1].

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre :
Le bocage [2] était sans mystère [3],
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant, à son aurore [4],
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :
« Bois que j'aime! adieu ... je succombe;
Votre deuil [5] me prédit mon sort;

[1] On appelle *veillée* une réunion de paysans ou d'ouvriers qui se rassemblent le soir pour travailler et causer. — [2] *Feuillée*. Petit abri fait de branches d'arbres, que l'on établit dans les champs. — [3] *Sarment*. Bois de la vigne. — [4] *J'adresse*. Je dirige.

[1] Millevoye mourut phtisique à l'âge de 34 ans. Cette pièce est un de ses adieux à la vie. — [2] *Bocage*. Petit bois. — [3] *Sans mystère*. Sans ombrage. — [4] *A son aurore*. A la fleur de l'âge. — [5] *Votre deuil*. Votre

Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure [6],
Tu m'as dit : « Les feuilles des bois
» A tes yeux jauniront encore ;
» Mais c'est pour la dernière fois.
» L'éternel cyprès t'environne [7] :
» Plus pâle que la pâle automne,
» Tu t'inclines vers le tombeau :
» Ta jeunesse sera flétrie
» Avant l'herbe de la prairie,
» Avant les pampres [8] du coteau. »
Et je meurs !... De leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans [9] :
Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère [10] !
Voile aux yeux ce triste chemin ;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais vers la solitaire allée,
Si mon amante échevelée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par ton léger bruit
Mon ombre [11] un instant consolée. »
Il dit, s'éloigne et sans retour !...
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe....
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée :
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée [12].

MILLEVOYE.

aspect triste et désolé aux approches de l'hiver. — [6] *Épidaure.* Ville de Grèce, sur le golfe d'Égine, célèbre dans l'antiquité par un temple d'Esculape, dieu de la médecine, qui y rendait des oracles. Les oracles étaient les réponses que les dieux donnaient dans les temples à ceux qui les consultaient. Le *fatal oracle d'Épidaure* est une expression mythologique qui désigne l'arrêt irrévocable par lequel les médecins déclarent que la science est impuissante à guérir un malade. — [7] Le cyprès est l'emblème de la mort. *L'éternel cyprès t'environne*, c'est-à-dire la mort va te frapper et cette mort sera pour toi un état qui n'aura pas de fin. Le mot *éternel* a souvent cette signification. Dans un sens plus étendu, il se dit de ce qui n'a pas eu de commencement et n'aura pas de fin. — [8] *Pampre.* Tige de vigne couverte de feuilles. — [9] *Autan.* Vent du midi. En poésie, un vent violent. — [10] *Éphémère.* Qui ne dure qu'un jour, par exemple : insectes éphémères ; puis, par extension, qui ne dure que peu de temps. — [11] Voir n° 2, note 1. — [12] *Mausolée.* Tombeau magnifique élevé par Artémise à son mari Mausole, roi de Carie (en Asie mineure), et qui était l'une des sept merveilles

339. — *L'anniversaire.*

Hélas! après dix ans je revois la journée
Où l'âme de mon père aux cieux est retournée.
L'heure sonne; j'écoute .... O regrets! ô douleurs!
Quand cette heure eut sonné, je n'avais plus de père :
On retenait mes pas loin du lit funéraire;
On me disait : « Il dort; » et je versais des pleurs.

Mais du temple voisin quand la cloche sacrée
Annonça qu'un mortel avait quitté le jour [1],
Chaque son retentit à mon âme navrée [2],
Et je crus mourir pour toujours [3].

Tout ce qui m'entourait me racontait ma perte :
Quand la nuit dans les airs jeta son crêpe noir [4],
Mon père à ses côtés ne me fit plus asseoir,
Et j'attendis en vain, à sa place déserte,
Une tendre caresse et le baiser du soir.

Je voyais l'ombre auguste et chère
M'apparaître toutes les nuits;
Inconsolable en mes ennuis [5],
Je pleurais tout le jour, même auprès de ma mère.
Ce long regret, dix ans ne l'ont point adouci;
Je ne puis voir un fils dans les bras de son père,
Sans dire en soupirant : « J'avais un père aussi! »

Son image est toujours présente à ma tendresse.
Ah! quand la pâle automne aura jauni les bois,
O mon père! je veux promener ma tristesse
Aux lieux où je te vis pour la dernière fois.
Sur ces bords que la Seine arrose,
J'irai chercher l'asile où ta cendre [6] repose;
J'irai d'une modeste fleur
Orner ta tombe respectée,
Et sur la pierre, encor [7] de larmes humectée,
Redire ce chant de douleur.

MILLEVOYE.

du monde. *Mausolée* désigne ensuite toute espèce de monument funéraire imposant. Ce mot ne peut pas s'appliquer à la pierre qui recouvre une tombe.

[1] *Le jour*. La vie. — [2] *Navrer*, dans le sens propre, signifie blesser. Mais il est bien plus souvent employé au figuré dans le sens de causer une souffrance morale. — [3] Pléonasme qui a pour effet de faire ressortir cette idée que l'état de mort n'aura pas de fin. Voir n° 338, note 7. — [4] On dit poétiquement le crêpe de la nuit pour : les ombres de la nuit. — [5] Voir n° 324, note 6. — [6] Voir n° 174, note 4. — Voir n° 197, note 5.

340. — *Autrefois.*

Quand nous habitions tous ensemble
Sur nos collines d'autrefois,
Où l'eau court, où le buisson tremble,
Dans la maison qui touche au bois,

Elle avait dix ans, et moi trente;
J'étais pour elle l'univers [1].
— Oh! comme l'herbe est odorante
Sous les arbres profonds et verts! —

Elle faisait mon sort prospère,
Mon travail léger, mon ciel bleu [2].
Lorsqu'elle me disait : « Mon père! »
Tout mon cœur s'écriait : « Mon Dieu! »

A travers mes songes sans nombre,
J'écoutais son parler joyeux.
Et mon front s'éclairait dans l'ombre
A la lumière de ses yeux.

Elle avait l'air d'une princesse,
Quand je la tenais par la main :
Elle cherchait des fleurs sans cesse
Et des pauvres dans le chemin.

Elle donnait comme on dérobe,
En se cachant aux yeux de tous.
Oh! la belle petite robe
Qu'elle avait, vous rappelez-vous?

Le soir, auprès de ma bougie,
Elle jasait [3] à petit bruit,
Tandis qu'à la vitre rougie [4]
Heurtaient les papillons de nuit.

Les anges se miraient en elle.
Que son bonjour était charmant!
Le ciel mettait dans sa prunelle [5]
Ce regard qui jamais ne ment.

Oh! je l'avais, si jeune encore,
Vue apparaître en mon destin [6]!
C'était l'enfant de mon aurore [7]
Et mon étoile du matin [8]!

Quand la lune claire et sereine
Brillait aux cieux, dans ces beaux mois,
Comme nous allions dans la plaine!
Comme nous courions dans les bois!

Puis, vers la lumière isolée
Étoilant [9] le logis obscur,
Nous revenions par la vallée
En tournant le coin du vieux mur;

Nous revenions, cœurs pleins de flamme,
En parlant des choses du ciel.
Je composais [10] cette jeune âme
Comme l'abeille fait [11] son miel.

Doux ange aux candides pensées,
Elle était gaie en arrivant.... —
Toutes ces choses sont passées
Comme l'ombre et comme le vent.

Villequier, 4 septembre 1844.

Victor Hugo, *Le livre des mères.*

341. — *Les petits Orphelins.*

L'hiver glace les champs, les beaux jours sont passés;
Malheur au pauvre sans demeure!

[1] Voir nº 170, note 4, et nº 264, note 2. — [2] Expression poétique qui consiste à comparer une vie heureuse à un ciel sans nuage. — [3] *Jaser*. Parler sans réflexion à propos de tout, comme font les enfants. On oppose ce mot à *radoter*, qui se dit des paroles incohérentes des personnes dont l'âge a affaibli l'intelligence — [4] *Rougie* par l'éclat de la lumière qui attire les papillons de nuit. — [5] La *prunelle* ou *pupille* est l'ouverture du milieu de l'œil par laquelle passent les rayons lumineux. *Prunelle* est le nom vulgaire, et *pupille*, le nom scientifique. — [6] *En mon destin*, c'est-à-dire dans mon existence, dans la vie, telle que la Providence me l'avait faite. Voir nº 108, note 10. — [7] *Aurore*. Voir une métaphore analogue, nº 338, note 4. — [8] *Mon étoile du matin*, c'est-à-dire l'être qui embellit et éclaira ma jeunesse, de même que l'étoile du matin brille au ciel avant le lever du soleil. L'étoile du matin, l'étoile du soir et l'étoile du berger sont un seul et même astre, la planète Vénus. — [9] *Étoiler*. Éclairer comme une étoile. — [10] *Composer*. Former, façonner, faire l'éducation de. — [11] Voir nº 123, note 6.

Loin des secours, il faut qu'il meure ;
Comme les champs, alors tous les cœurs sont glacés [1].

De l'an renouvelé c'était la nuit première ;
Les mortels, revenant de la fête du jour,
Hâtaient [2] leur joie et leur retour ;
Même un peu de bonheur visitait la chaumière.

Au seuil d'une chapelle assis,
Deux enfants, presque nus, et pâles de souffrance,
Appelaient des passants la sourde indifférence [3],
Soupirant [4] de tristes récits.

Une lampe à leurs pieds éclairait leurs alarmes
Et semblait supplier pour eux.
Le plus jeune, tremblant, chantait, baigné de larmes,
L'autre tendait la main au refus des heureux.

« Nous voici deux enfants ; nous n'avons plus de mère,
Elle mourut hier en nous donnant son pain :
Elle dort où dort notre père.
Venez ; nous avons froid, nous expirons de faim

« L'étranger nous a dit : « Allez, j'ai ma famille ;
« Est-ce vous que je dois nourrir ? »
Nous avons vu pleurer sa fille [5],
Et pourtant nous allons mourir. »
Et sa voix touchante et plaintive
Frappait les airs de cris perdus :
La foule sans les voir s'échappait [6] fugitive,
Et bientôt on ne passa plus.

Ils frappent à la porte sainte,
Car leur mère avait dit que Dieu n'oubliait [7] pas
Rien ne leur répondait que l'écho de l'enceinte,
Rien ne venait que le trépas [8].

La lampe n'était pas éteinte ;
L'heure d'un triste son vint soupirer [9] minuit.

[1] *Glacé.* Au figuré, inaccessible à la pitié et aux sentiments généreux. — [2] *Hâter sa joie.* Expression étrange et peu correcte qui paraît signifier : profiter avec promptitude et empressement de la joie présente. — [3] C'est-à-dire imploraient le secours des passants, qui, dans leur indifférence, étaient sourds à leur appel. — [4] *Soupirant.* Dans le style poétique, *soupirer*, avec un complément direct, signifie chanter avec mélancolie. — [5] *Sa fille* émue de notre misère et souffrant cruellement de la dureté de son père. — [6] *S'échappait.* S'écoulait avec une grande rapidité. — [7] *Oubliait.* Voir, pour cet imparfait, *Gramm.*, n° 598. — [7] Voir n° 212, note 1. — [9] Voir plus haut, note 4. —

Au loin, d'un chant de fête on entendit le bruit;
Mais on n'entendit plus de plainte.

Vers l'église portant ses pas,
Un prêtre, au jour naissant, allant à la prière,
Les voit blanchis de neige et couchés sur la pierre.
Les appelle en pleurant.... Ils ne se lèvent pas!

Leur pauvre enfance [10], hélas! se tenait embrassée,
Pour conserver sans doute un reste de chaleur,
Et le couple immobile, effrayant de pâleur,
Tendait encor sa main glacée.

Ce Dieu qu'ils imploraient touché de leur misère,
Leur ouvrit la porte des cieux;
Ils y finirent leur prière
Unie aux chœurs [11] des bienheureux [12].

BELMONTET (1799-1879).

342. — *Adieux d'un fils à sa mère.*

Je crois l'entendre encor, quand, sa main sur mon bras,
Autour des verts remparts nous allions pas à pas :
« Oui, quand tu pars, mon fils, oui, c'est un vide immense,
Un morne [1] et froid désert où la nuit recommence;
Ma fidèle [2] maison, le jardin mes amours,
Tout cela n'est plus rien; et j'en ai pour huit jours,
J'en ai pour tous ces mois d'octobre et de novembre [3],
Mon fils, à te chercher partout de chambre en chambre :
Songe à mes longs ennuis! et lasse enfin d'errer,
Je tombe sur ma chaise et me mets à pleurer.
Ah! souvent je l'ai dit : dans une humble cabane,
Plutôt filer son chanvre [4], obscure paysanne!
Du moins on est ensemble, et le jour, dans les champs,
Quand on lève la tête, on peut voir ses enfants.

[10] *Enfance.* Le poète s'est servi d'une manière heureuse au vers 11 *(la sourde indifférence)* et au vers 16 *(au refus des heureux)* du terme abstrait pour le terme concret. Il n'en est pas de même au vers 41, qui présente à l'esprit une contradiction. Ce sont les enfants qui se tiennent embrassés et l'emploi du terme abstrait *enfance* ne serait justifiable que si ce mot, qui n'est usité qu'au singulier, pouvait être mis au pluriel. — [11] *Chœur.* Réunion de personnes qui chantent ensemble. — [12] *Bienheureux.* Ceux qui jouissent de la béatitude céleste et qui chantent les louanges de Dieu.

[1] *Morne.* Qui exprime la douleur, la souffrance. — [2] *Fidèle.* Cet adjectif se dit quelquefois des choses dont on veut marquer la continuité. *Ma fidèle maison,* c'est-à-dire la maison que j'ai toujours habitée. — [3] L'emploi de l'adjectif *tous* semble ajouter encore à la longueur de ces deux mois qui paraissent plus longs que d'autres à la pauvre mère, parce qu'ils suivent immédiatement le départ de son fils. — [4] Voir nº 241.

Mais le savoir, l'orgueil, mille folles chimères [5]
Vous rendent tous ingrats, et vous quittez vos mères.
Que nous sert, ô mon Dieu, notre fécondité,
Si le toit paternel est par eux déserté;
Si, quand nous viendra l'âge (et bientôt j'en vois [6] l'heure),
Parents abandonnés, veufs [7] dans notre demeure,
Tournant languissamment les yeux autour de nous,
Seuls nous nous retrouvons, tristes et vieux époux? »

Alors elle se tut. Sentant mon cœur se fondre,
J'essuyais à l'écart mes pleurs pour lui répondre;
Muets, nous poursuivions ainsi notre chemin,
Quand cette pauvre mère, en me serrant la main :
« Je t'afflige, mon fils, je t'afflige! — Pardonne!
C'est qu'avec toi, vois-tu, l'avenir m'abandonne [8]. » BRIZEUX.

343. — Le tombeau du jeune laboureur.

Il n'est plus, ce robuste et jeune laboureur
Qui, doté [1] d'une force antique,
Des plus ardents chevaux maîtrisait la fureur,
En dirigeant le char [2] rustique.

Par un bruit imprévu ses chevaux effrayés
L'ont foulé sous leur pied rapide;
Son corps, dans des sentiers trompeurs [3] et mal frayés,
Tomba sous la roue homicide.

A la fleur de ses ans, par la mort arrêté,
Il dort sous la tombe jalouse [4],
Avec les longs regrets de la jeune beauté
Qu'il crut [5] s'attacher pour épouse.

Voilà le tertre [6] vert, humble et froid monument,
Où reposent ses tristes restes;

note 5. — [5] Voir n° 275, note 9. — [6] *Vois*. Le présent pour le futur. Voir Gramm., n° 596. — [7] *Veuf*. Ce mot est employé ici, par extension, en parlant des parents qui sont séparés de leurs enfants. — [8] C'est-à-dire : aussitôt que tu me quittes, mon existence n'a plus de but et il n'y a, pour ainsi dire, plus d'avenir pour moi.

[1] *Doter*. Pourvoir d'une dot. La dot est ce qu'on donne à une fille en mariage et, plus rarement, ce qu'on donne à un fils. *Doté* est ici pris dans un sens plus général et signifie *pourvu de*. — [2] Voir n° 291, note 4. — [3] Des sentiers *trompeurs*. Des chemins en mauvais état dans lesquels les voitures ne peuvent pas se risquer avec sécurité. — [4] *Jalouse*. Le poète personnifie ici la tombe et lui prête un sentiment de haine contre la proie qu'elle a conquise. — [5] Qu'il espéra, qu'il pensa s'attacher pour épouse, qu'il était sur le point d'épouser. — [6] *Tertre*. En général, petite eminence de terre; pris dans un sens spécial, éminence

C'est là qu'il attendra l'éternel jugement,
Caché sous ces gazons modestes.

Pour lui tout n'est plus qu'ombre, et sous le vieil ormeau
Où se rassemblait la jeunesse,
On ne le verra plus des danses du hameau
Guider la bruyante allégresse [7].

Plus d'amours! désormais ses yeux ne verront pas
Briller au ciel ces jours de fête,
Où la vierge des champs pour orner ses appas [8]
De bluets couronnait sa tête.

On ne le verra plus sous un soleil brûlant,
Des vastes prés moissonner l'herbe,
Ou sous l'œil [9] embrasé d'un ciel étincelant,
D'un bras nerveux [10] lier la gerbe [11].

On ne le verra plus conduire un char poudreux [12]
Aux [13] flancs du coteau difficile [14],
Et, le fouet à la main, des chevaux vigoureux
Guider la vitesse indocile.

Le voilà pour jamais dans la tombe endormi!
Touchés d'un soin pieux et tendre,
En vain ses compagnons, pleurant leur jeune ami,
De larmes ont mouillé sa cendre [15].

Bientôt de leurs regrets, par le temps dispersés,
Fuira le décevant mensonge [16];
Ses jours de leur mémoire à la longue effacés,
N'y seront plus que comme un songe.

Ah! quand l'homme est plongé dans la nuit sans réveil
Où tout court, et s'éclipse [17] et tombe,
Il n'a plus pour amis que les feux du soleil,
Qui, le soir, brillent sur sa tombe.

CHÊNEDOLLÉ (1769-1833).

qui recouvre une tombe. — [7] *Allégresse.* L'allégresse est une joie très vive, qui se manifeste au dehors d'une manière bruyante. — [8] Voir n° 292, note 14. — [9] Image poétique d'une grande élévation qui fait du soleil le regard du ciel. — [10] *Nerveux.* Les nerfs sont à la fois les organes de la sensibilité et les organes des mouvements que nous imprimons à nos membres. — [11] *Gerbe.* Faisceau de blé coupé. — [12] *Poudreux.* Couvert de poussière. Voir n° 260, note 3. — [13] L'emploi de *à* dans le sens de *en, dans, sur*, etc., est fréquent en poésie et dans le style soutenu. — [14] *Difficile.* Escarpé. — [15] Voir n° 174, note 4. — [16] *Le mensonge décevant de leurs regrets*, c'est-à-dire le mensonge trompeur de regrets qui, tout en paraissant devoir être éternels, ne tarderont pas à se dissiper. Cette expression est, du reste, d'une recherche exagérée. — [17] *S'éclipser* se dit proprement d'un astre dont la lumière est momentanément interceptée.

344. — *A la mère de l'enfant mort.*

Oh! vous aurez [1] trop dit au pauvre petit ange
Qu'il est d'autres anges là-haut,
Que rien ne souffre au ciel, que jamais rien n'y change,
Qu'il est doux d'y rentrer bientôt;

Que le ciel est un dôme [2] aux merveilleux pilastres [3],
Une tente aux riches couleurs,
Un jardin bleu rempli de lis qui sont des astres,
Et d'étoiles qui sont des fleurs;

Que c'est un lieu joyeux plus qu'on ne saurait dire,
Où toujours, se laissant charmer,
On a les chérubins [4] pour jouer et pour rire,
Et le bon Dieu pour nous aimer!

Et puis vous n'aurez pas assez dit, pauvre mère,
A ce fils si frêle et si doux,
Que vous étiez à lui dans cette vie amère,
Mais aussi qu'il était à vous;

Que, tant qu'on est petit, la mère sur nous veille,
Mais que, plus tard, on la défend;
Et qu'elle aura besoin quand elle sera vieille,
D'un homme qui soit son enfant;

Vous n'aurez point assez dit à cette jeune âme
Que Dieu veut qu'on reste ici-bas,
La femme guidant l'homme et l'homme aidant la femme
Pour les douleurs et les combats [5].

Si bien qu'un jour, ô deuil! irréparable perte!
Le doux être s'en est allé !... —
Hélas! vous avez donc laissé la cage ouverte,
Que votre oiseau s'est envolé?

Avril 1843.

Victor Hugo. *Les Enfants.*

345. — *La grand'mère.*

« Dors-tu?... Réveille-toi, mère de notre mère!
D'ordinaire, en dormant, ta bouche remuait;

[1] Pour le sens de ce futur antérieur, voir Gramm., nº 601. — [2] Un *dôme* est une construction qui surmonte certains grands édifices et qui a la forme d'une demi-sphère creuse. La voûte céleste est comparée ici à un dôme immense placé au-dessus de nous. — [3] *Pilastre.* Colonne carrée. — [4] *Chérubins.* Il y a trois hiérarchies ou ordres d'anges. La première hiérarchie comprend, entre autres, les chérubins. — [5] Pour les épreuves cruelles dont la vie est semée ici-bas.

Car ton sommeil souvent ressemble à ta prière.
Mais, ce soir, on dirait la madone [1] de pierre :
Ta lèvre est immobile et ton souffle est muet.

« Pourquoi courber ton front plus bas que de coutume?
Quel mal avons nous fait, pour ne plus nous chérir?
Vois, la lampe pâlit, l'âtre [2] scintille [3] et fume ;
Si tu ne parles pas, le feu qui se consume,
Et la lampe, et nous deux, nous allons tous mourir!

« Tu nous trouveras morts près de la lampe éteinte.
Alors, que diras-tu quand tu t'éveilleras?
Tes enfants, à leur tour, seront sourds à ta plainte.
Pour nous rendre la vie, en invoquant ta sainte [4],
Il faudra bien longtemps nous serrer dans tes bras!

« Mère!... Hélas! par degrés s'affaisse la lumière ;
L'ombre joyeuse danse [5] autour du noir foyer ;
Les esprits [6] vont peut-être entrer dans la chaumière...
Oh! sors de ton sommeil, interromps ta prière ;
Toi qui nous rassurais [7], veux-tu nous effrayer?

« Dieu! que tes bras sont froids! Rouvre les yeux... Naguère
Tu nous parlais d'un monde où nous mènent nos pas [8],
Et de ciel, et de tombe, et de vie éphémère [9] ;
Tu parlais de la mort... Dis-nous, ô notre mère! »
Qu'est-ce donc que la mort?... Tu ne nous réponds pas! »

Leur gémissante voix longtemps se plaignit seule.
La jeune aube [10] parut sans réveiller l'aïeule.
La cloche frappa l'air de ses funèbres coups ;
Et, le soir, un passant, par la porte entr'ouverte,
Vit, devant le saint livre [11] et la couche déserte,
Les deux petits enfants qui priaient à genoux.

1823. VICTOR HUGO.

[1] *Madone.* Représentation de la Vierge. — [2] *Atre.* Partie de la cheminée où on allume le feu. — [3] *Scintiller.* Étinceler; du latin *scintilla,* étincelle. — [4] *Ta sainte.* Ta patronne, la sainte dont tu portes le nom. Le sens primitif de *patron* est *protecteur.* — [5] L'ombre s'agite et danse, parce qu'elle suit les mouvements de la clarté mourante qui brille encore en un point du foyer. L'ombre est qualifiée de joyeuse à cause des mouvements dont elle est animée et que le poète compare à des mouvements de joie. — [6] *Les esprits.* Les revenants, les âmes des morts, qui, d'après certaines croyances superstitieuses, reviennent quelquefois parmi les vivants, — [7] Toi qui calmais nos alarmes, lorsque nous redoutions la venue de ces êtres surnaturels. — [8] De la vie future, dont *nos pas,* c'est-à-dire chacun de nos instants, nous rapproche chaque jour. — [9] Voir nº 338, note 10. — [10] *Aube.* Voir nº 275, note 1. L'aube est qualifiée de jeune, parce qu'elle est le commencement du jour. — [11] La Bible. Voir nº 279, note 4.

346. — *Le dernier jour de l'année* [1].

Éternité, néant, passé, sombres abîmes,
Que faites-vous des jours que vous engloutissez?
ALPH. DE LAMARTINE.

Déjà la rapide journée
Fait place aux heures du sommeil,
Et du dernier fils de l'année
S'est enfui le dernier soleil [2].
Près du foyer, seule, inactive,
Livrée aux souvenirs puissants [3],
Ma pensée erre, fugitive,
Des jours passés aux jours présents.
Ma vue, au hasard arrêtée,
Longtemps de la flamme agitée
Suit les caprices éclatants [4],
Ou s'attache à l'acier mobile [5]
Qui compte sur l'émail [6] fragile
Les pas silencieux du temps.
Un pas encore, encore une heure,
Et l'année aura, sans retour,
Atteint sa dernière demeure,
L'aiguille aura fini son tour!
Pourquoi, de mon regard avide,
La poursuivre ainsi tristement,
Quand je ne puis d'un seul moment
Retarder sa marche rapide?
Du temps qui vient de s'écouler,
Si quelques jours pouvaient renaître,
Il n'en est pas un seul, peut-être,
Que ma voix daignât rappeler!
Mais des ans la fuite m'étonne,
Leurs adieux oppressent mon cœur
Je dis : C'est encore une fleur
Que l'âge enlève à ma couronne,
Et livre au torrent destructeur [7];
C'est une ombre ajoutée à l'ombre
Qui déjà s'étend sur mes jours;
Un printemps retranché du nombre
De ceux dont je verrai le cours!
Écoutons!... Le timbre sonore
Lentement frémit douze fois;
Il se tait... Je l'écoute encore,
Et l'année expire à sa voix.
C'en est fait; en vain je l'appelle,
Adieu!... Salut, sa sœur nouvelle,
Salut! Quels dons chargent ta main?
Quels biens nous apporte ton aile [8]?
Quels beaux jours dorment dans ton [sein?
Que dis-je! à mon âme tremblante
Ne révèle point tes secrets.
D'espoir, de jeunesse, d'attraits,
Aujourd'hui tu parais brillante;
Et ta course insensible et lente
Peut-être amène les regrets!
Ainsi chaque soleil se lève,
Témoin de nos vœux insensés;
Ainsi toujours son cours s'achève,
En entraînant, comme un vain rêve,
Nos vœux déçus et dispersés.
Mais l'espérance fantastique [9],
Répandant sa clarté magique [10]
Dans la nuit du sombre avenir,
Nous guide, d'année en année,
Jusqu'à l'aurore fortunée
Du jour qui ne doit pas finir [11].

Mme TASTU.

[1] Extrait de l'excellente édition des *Poésies complètes* de Mme Amable Tastu, publiée chez M. Didier et Cie, un vol. in-18. — [2] Les jours de l'année sont représentés ici, par une métaphore heureuse, comme étant les enfants de l'année. Relevons cependant une inexactitude qui passe inaperçue grâce à l'éclat de cette image : le soleil du dernier jour de l'année n'est pas le dernier soleil de ce jour, qui n'on a qu'un comme tous les autres, mais le dernier soleil de l'année. — [3] Des *souvenirs puissants* sont des souvenirs qui provoquent dans l'âme des émotions profondes. — [4] *Les caprices éclatants de la flamme* sont les sinuosités lumineuses qu'elle nous présente. — [5] *L'acier mobile.* L'aiguille qui se meut sur le cadran de la pendule. L'acier est le produit de la combinaison du fer et du carbone, auquel on donne une grande dureté en le refroidissant brusquement après l'avoir porté à une température très élevée. Cette opération s'appelle la trempe. — [6] Voir nº 292, note 18. Il s'agit ici de l'émail qui recouvre le cadran de la pendule. — [7] Métaphore brillante, qui consiste à comparer les années de la vie aux fleurs d'une couronne et le temps à un torrent destructeur qui les emporte une à une. — [8] La mythologie ancienne représentait Saturne ou le Temps sous la forme d'un vieillard ailé tenant une faux à la main. — [9] *Fantastique.* Qui n'existe que dans l'imagination; puis, plus rarement, qui se laisse aller à ses rêveries. — [10] *Magique.* Qui appartient à la magie (Voir nº 329, note 7); puis, dans un sens plus général, étonnant, merveilleux. — [11] Jusqu'au jour heureux où commence pour l'homme, après cette vie, une existence immortelle.

347. — *Adieux à la vie* [1].

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence ;
Il a vu mes pleurs pénitents [2] ;
Il guérit mes remords, il m'arme de constance.
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère :
« Qu'il meure et sa gloire avec lui [3] ! »
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
« Leur haine sera ton appui [4].

« A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage ;
Tout trompe ta simplicité :
Celui que tu nourris court vendre ton image
Noire de sa méchanceté [5].

« Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs ;
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.

« J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir ;
Eux-même [6] épureront, par leur long artifice,
Ton honneur, qu'ils pensent ternir [7]. »

Soyez béni, mon Dieu ! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil ;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre [8],
Veillerez près de mon cercueil !

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs :

[1] Gilbert écrivait cette ode élégiaque huit jours avant sa mort ; elle est imitée de plusieurs psaumes. — [2] *Mes pleurs pénitents.* Mes pleurs, qui expriment le regret d'avoir fait le mal. — [3] Gilbert n'avait rencontré que des déceptions dans sa carrière littéraire. Son ode sur *le jugement dernier*, qu'il avait présentée à l'Académie française pour le concours de poésie en 1773, ne fut pas même mentionnée. Il se vengea de cette indifférence en publiant contre les mœurs de l'époque et la littérature du temps deux satires violentes (*Le dix-huitième siècle* et *Mon apologie*), qui lui valurent de nombreuses inimitiés. — [4] Sera pour toi un mérite aux yeux de Dieu, devant qui tu vas paraître. — [5] C'est-à-dire répand dans le public des écrits calomnieux, dans lesquels il noircit ta réputation et te représente sous les couleurs les plus odieuses. — [6] *Eux-même.* Licence poétique qui consiste à orthographier *même* comme s'il était adverbe et invariable, là où la grammaire ne peut cependant y voir qu'un adjectif. Cette licence se justifie par les nécessités de la mesure. Si l'on écrivait *mêmes*, au pluriel, le vers aurait une syllabe de trop. — [7] Leurs ruses et leurs calomnies ne feront que donner aux yeux de la postérité un nouveau lustre à ton innocence. — [8] Voir

Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois [9]!
Ciel, pavillon [10] de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois!

Ah! puissent voir longtemps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée,
Qu'un ami leur ferme les yeux!

GILBERT (1751-1780).

348. — Le poète aveugle [1].

Je sens encor ta flamme, aliment de la vie;
Mais, hélas! à mes yeux ta lumière est ravie.
En vain leur globe éteint et roulant dans la nuit
Cherche aux voûtes des cieux la clarté qui me fuit :
Tu ne visites plus ma débile prunelle [2].
Pourtant, des chants sacrés adorateur fidèle [3],
Ma muse [4], chère au ciel [5], anime encor ma voix,
Quand je porte mes pas sous la voûte des bois.
Tel, au sein de la nuit et de la forêt sombre,
L'oiseau mélodieux chante caché dans l'ombre [6].
Les ans, les mois, les jours, par une sage loi,
Tout revient, mais le jour ne revient pas pour moi :
Mes yeux cherchent en vain les fleurs fraîches écloses [7],
Mes printemps sont sans grâce, et mes étés sans roses.
J'ai perdu des ruisseaux le cristal [8] argentin [9],
La pourpre [10] du couchant, les rayons du matin,
Et les jeux des troupeaux, et ce noble visage [11]
Où le Dieu qui fit l'homme a gravé son image.
J'ai gardé ses malheurs, et perdu ses plaisirs [12].

n° 174, note 4. — [9] *Bois* au milieu desquels le poète aime à s'isoler. Le mot *exil*, qui éveille par lui-même l'idée d'une souffrance, est ici associé d'une manière fort heureuse à l'adjectif *riant*, qui transforme ce lieu d'exil en un séjour de délices pour le poète. — [10] *Pavillon*. Logement portatif qu'on peut dresser partout. Le poète compare ici la voûte céleste à un abri destiné à servir de refuge à l'homme.

[1] Dans ses dernières années, Delille était devenu aveugle; mais cette infirmité ne l'avait pas arraché à ses travaux littéraires. — [2] *Prunelle*. Voir n° 340, note 5. — [3] Le poète fait entendre ici que, malgré sa cécité, il est resté fidèle au culte sacré de la poésie, et qu'il lui suffit de se trouver en présence des grands spectacles de la nature, qu'il ne peut plus contempler, pour faire revivre dans son âme ses anciennes inspirations. — [4] Voir n° 248, note 5. — [5] *Chère au ciel*. Favorisée du ciel, qui n'a pas retiré ses dons au poète devenu aveugle. — [6] *Caché dans l'ombre*, qui lui dérobe la lumière du soleil. — [7] Voir *Gramm.*, n° 693, REM. — [8] Voir n° 328, note 3. La limpidité des ruisseaux est ici comparée à l'éclat du cristal. — [9] *Argentin* a deux significations : qui résonne comme l'argent, et qui a l'éclat de l'argent. Il est pris ici dans sa seconde signification, car le poète devenu aveugle perçoit encore le son argentin que produit le cours des ruisseaux. — [10] Voir n° 330, note 6. — [11] La vue de mes semblables. — [12] Je suis resté exposé

Où sont les doux tableaux si chers à mes loisirs [13]?
Rien, rien de cette scène, en beautés si féconde,
Ne se peint dans ces yeux où se peignait le monde.
Vainement se colore et le fruit et la fleur;
Pour moi dans l'univers il n'est qu'une couleur [14].
Ma vue, à la clarté refusant le passage,
Des objets effacés ne reçoit plus l'image :
Tout est vague, confus, couvert d'un voile épais,
Et pour moi le grand livre [15] est fermé pour jamais. DELILLE.

349. — *Le testament de Delille* [1].

Viens là, viens, disait-il, ô toi que j'aimai tant!
Né pauvre, je meurs pauvre, et j'ai vécu content.
Ah! c'en est fait [2]! reçois de ma reconnaissance
Ce peu que notre amour changeait en opulence.
Tout ce luxe indigent [3] qui, sous nos humbles toits [4],
Égalait à nos yeux l'opulence des rois.
Vois ces vases sans art; leurs formes sont vulgaires,
Mais nos chiffres [5] unis te les rendront plus chères;
Mais ils faisaient l'honneur de ce léger festin
Qui charmait près de toi les heures du matin.
Hélas! le ciel pour moi ne marquera plus d'heures.
Reçois encor de moi, de l'ami que tu pleures,
Cette image du temps dont tu trompais le cours [6] :
Puisse-t-elle, après moi, te marquer d'heureux jours!
Cette boîte [7] en mon sein si doucement cachée,
Qui par le trépas seul pouvait m'être arrachée,

à toutes les souffrances qui accablent l'homme, et je ne goûte plus les plaisirs qui embellissent parfois la vie. — [13] Les doux tableaux dans la contemplation desquels je passais autrefois mes loisirs. — [14] La couleur noire, qui, à proprement parler, n'est pas une couleur, mais l'absence de toute lumière. — [15] *Livre* se dit, au figuré, de ce qui instruit l'homme. C'est en ce sens qu'on dit : le grand livre de la nature.

[1] Cette scène, à la fois sublime et douloureuse, que Delille traçait en si beaux vers dans le VIe chant de son poème de l'*Imagination*, est l'image de son dernier jour. Il expira auprès de son épouse adorée, environné de ses vieux amis, et ses dernières volontés, comme ses derniers sentiments, furent ceux du sage dont il chantait les vertus. C'est au milieu de l'immense assemblée de ses élèves que, quelques mois avant sa mort, il prononça ces vers avec un sentiment profond qui les rendait plus touchants encore. On ignorait qu'il les faisait entendre pour la dernière fois, et cependant des pleurs coulaient de tous les yeux. « Le titre d'abbé que portait Delille lui venait de l'abbaye de Saint-Séverin, qui lui avait été donnée avant la Révolution, mais sans l'engager dans les ordres. » (DEZOBRY et BACHELET.) — [2] *C'en est fait*, c'est-à-dire c'en est fait de moi, l'heure de la mort est arrivée. — [3] *Tout ce luxe indigent*. Tout ce mobilier modeste et sans valeur, au milieu duquel nous nous trouvons si heureux qu'il a pour nous un prix inestimable. Cette réunion, dans une même expression, de deux idées qui semblent faites pour s'exclure peut être rapprochée d'une expression analogue signalée au nº 348, note 8. Voir aussi nº 300, note 1. — [4] *Toits*. Pluriel poétique, au lieu du singulier. — [5] *Chiffres unis*. Lettres initiales entrelacées. — [6] Qui passait pour nous comme une ombre, grâce au bonheur que tu répandais sur notre vie. *Tromper le cours du temps*, c'est faire paraître la marche du temps moins lente qu'elle ne l'est en réalité. — [7] « Une boîte à portrait. » (CH.-A.) —

Et qui, de ton absence adoucissant l'ennui,
Sentait battre ce cœur, et reposait sur lui,
Détache-la! je souffre à me séparer d'elle;
Mais j'emporte en mon âme un portrait plus fidèle :
Le mien sera-t-il cher à tes tendres douleurs?
Sera-t-il en secret mouillé de quelques pleurs?
Ce fidèle animal [8], témoin de nos tendresses,
Qui longtemps entre nous partagea ses caresses,
Que j'ai vu si souvent, fier de me devancer,
Reconnaître ton seuil, bondir et m'annoncer,
Et qui, dans ce moment, les yeux gonflés de larmes,
Semble prévoir ma fin et sentir tes alarmes,
Je le lègue à tes soins : puisse de nos amours
Le doux ressouvenir [9] protéger ses vieux jours!
Vois-tu cette tablette [10], où sans faste s'assemble
Ce peu d'auteurs choisis que nous lisions ensemble?
Mon crayon y marqua les traits [11] goûtés par toi;
Tu ne les liras pas sans t'attendrir sur moi .... DELILLE.

MORALE OU PHILOSOPHIE PRATIQUE.

350. — Religion. Vertu. Conscience.

Adorons la vertu, de cœur, d'âme [1] et de foi [2]. RÉGNIER.

La naissance n'est rien où la vertu n'est pas. TH. CORNEILLE.

Il n'est point de noblesse où manque la vertu. CRÉBILLON.

De l'âme du méchant toute paix est bannie. PIRON.

Faisons ce qu'on doit faire, et non pas ce qu'on fait. LA CHAUSSÉE.

. . . . . Heureux, dans sa jeunesse
Qui prévoit les remords de la sage vieillesse!
Mais plus heureux encor qui sait les prévenir [3]
Et commencer ses jours comme il veut les finir; L. RACINE.

[8] *Ce fidèle animal.* Le chien du poète. — [9] Voir n° 157, note 5. — [10] Voir n° 292, note 7. — [11] *Les traits.* Les pensées remarquables.

[1] Le mot *cœur* s'emploie pour désigner nos sentiments, et le mot *esprit* pour désigner notre intelligence. Le mot *âme* a un sens plus vaste : il désigne l'ensemble de nos facultés intellectuelles et morales. — [2] *Adorer la vertu de foi,* c'est croire à sa réalité et à sa beauté. — [3] *Prévenir les remords,* c'est se conduire de façon

. . . . . De la vertu les lois sont éternelles;
Les peuples ni les rois ne peuvent rien contre elles;
Je l'apporte en naissant elle est écrite en moi,
Cette loi qui m'instruit de tout ce que je doi [4]
A mon père, à mon fils, à ma femme, à moi-même.
A toute heure je lis dans ce code [5] suprême
La loi qui me défend le vol, la trahison,
Cette loi qui précède et Lycurgue [6] et Solon [7].
Avant même que Rome eût gravé douze tables [8],
Métius [9] et Tarquin [10] n'étaient pas moins coupables. L. RACINE.

Adorable vertu, que tes divins attraits
Dans un cœur qui te perd laissent de longs regrets!
De celui qui te hait ta vue est le supplice.
Parais : que le méchant te regarde et frémisse.
La richesse, il est vrai, la fortune te fuit;
Mais la paix t'acccompagne et la gloire te suit.
En perdant tout pour toi, l'heureux mortel qui t'aime,
Sans biens, sans dignités, se suffit à lui-même. ID.

Tout annonce d'un Dieu l'éternelle existence;
On ne peut le comprendre, on ne peut l'ignorer :
La voix de l'Univers [11] annonce sa puissance,
Et la voix de nos cœurs dit qu'il faut l'adorer. VOLTAIRE.

Les mortels sont égaux; ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait la différence. ID.

On a perdu bien peu, quand on garde l'honneur. ID.

Sans la vertu que vaut un grand génie? GRESSET.

Dieu s'annonce à nos cœurs par la voix du remords. BERNIS.

Ni l'aveugle hasard, ni l'aveugle matière
N'ont pu créer mon âme, essence [12] de lumière.
Je pense : ma pensée atteste plus un Dieu
Que tout le firmament et ses globes de feu. ÉCOUCHARD LEBRUN.

à les empêcher de naître. Voir un autre sens de *prévenir*, avec un complément direct de personne, nº 58, note 29, et nº 181, note 18. — [4] *Doi*. L'*s* est supprimé à cause de la rime. — [5] Un *code* est un recueil de lois. Le code suprême, c'est celui qui est au-dessus de tous les autres, et auquel tous les autres doivent se conformer; c'est l'ensemble des lois morales qui sont gravées dans le cœur de l'homme. — [6] *Lycurgue*. Législateur de Sparte, ville du Péloponèse (Morée), donna à sa patrie, au IXe siècle av. J.-C., une constitution dont il ne fut, du reste, pas à lui seul l'auteur, mais dont il trouva les éléments dans les mœurs et les institutions des Doriens, race qui avait fait la conquête du Péloponèse. — [7] Voir nº 51, note 5. — [8] La loi des *Douze Tables* est un code romain, œuvre de dix magistrats appelés décemvirs, et qui fut gravé sur douze tables d'airain. Ce code date de l'an 451 avant J.-C. — [9] *Metius Suffetius*. Général albain. Albe, ville du Latium, en Italie, ayant dû se soumettre à la puissance romaine, Métius trahit les Romains dans une bataille qui fut livrée quelque temps après aux Fidénates, peuple voisin de Rome. Métius fut écartelé par ordre de Tullus Hostilius, roi de Rome. — [10] Voir nº 231, note 4. — [11] Les merveilles de l'univers sont comme autant de voix qui témoignent de la puissance divine. — [12] *Essence*. Nature propre d'une chose.

Oui, l'âme est immortelle ; oui, tu dis vrai, Platon [13] :
Cet instinct est dans nous plus fort que la raison. DORAT.

Malheureux le mortel que le remords tourmente. DELILLE.

Ce n'est point dans les mots que la vertu consiste. FR. DE NEUFCHATEAU.

Avec la paix du cœur en tous lieux on est bien ! ID.

La vertu malheureuse en est plus respectable. J. CHÉNIER.

A force de vertus commandons aux destins [14]. ARNAULD.

La gloire ne peut être où la vertu n'est pas. LAMARTINE.

La vie est un combat dont la palme [15] est aux cieux. C. DELAVIGNE.

Ayant perdu sa robe [16], on dit que l'Innocence
En vain pour la chercher courut chez le Plaisir,
Chez la Fortune et la Puissance.
Qui la lui rapporta ? Ce fut le Repentir [17]. LACHAMBEAUDIE.

351. — *Combat intérieur.*

Mon Dieu, quelle guerre cruelle !
Je trouve deux hommes en moi :
L'un veut que, plein d'amour pour toi,
Mon cœur te soit toujours fidèle ;
L'autre, à tes volontés rebelle,
Me révolte [1] contre ta loi.

L'un, tout esprit [2] et tout céleste [3],
Veut qu'au ciel sans cesse attaché,
Et des biens éternels touché [4],
Je compte pour rien tout le reste ;
Et l'autre, par son poids funeste,
Me tient vers la terre penché [5].

Hélas ! en guerre avec moi-même,
Où pourrai-je trouver la paix ?
Je veux, et n'accomplis jamais ;
Je veux ; mais, ô misère extrême !
Je ne fais pas le bien que j'aime,
Et je fais le mal que je hais.

O grâce, ô rayon salutaire !
Viens me mettre avec moi d'accord ;
Et domptant, par un doux effort,
Cet homme, qui t'est si contraire,
Fais ton esclave volontaire
De cet esclave de la mort [6].

J. RACINE.

Essence de lumière, c'est-à-dire qui est essentiellement lumière, ce dernier mot étant pris dans le sens de pensée, de vue intérieure de ce qui se passe dans l'âme. — [13] *Platon.* Célèbre philosophe grec, mort en 347 avant J.-C. L'un des dialogues de Platon, intitulé *Phédon*, traite de l'immortalité de l'âme. — [14] Les *destins* sont les arrêts du destin. Voir n° 108, note 10. Le sens de ce vers est celui-ci : La vertu ne doit jamais se fatiguer de la lutte ; nous devons faire le bien malgré tout. — [15] Voir n° 230, note 2. — [16] On dit figurément la robe d'innocence dans le sens d'état d'innocence. Dans ces quatre vers, l'Innocence, le Plaisir, la Fortune, la Puissance et le Repentir sont des êtres allegoriques que le poète personnifie. — [17] *Le Repentir*, qui ne nous rend pas l'innocence perdue, mais qui nous en rapproche, puisqu'il nous arrête dans la voie du mal.

[1] Me pousse à violer ta loi. — [2] *Esprit* est ici employé adjectivement. *Tout esprit*, c'est-à-dire entièrement détaché des biens terrestres. — [3] *Tout céleste.* Vivant, en quelque sorte, déjà sur cette terre de la vie du ciel. — [4] *Touché de.* Qui subit l'action de, qui est attiré par. — [5] *Penché vers la terre*, c'est-à-dire attiré par les biens matériels. — [6] Change le cœur de cet autre homme que je trouve en moi et qui est asservi aux biens périssables, c'est-à-dire à la mort ; fais en sorte que ses affections se portent librement vers toi, qui es la source de la vie.

352. — *Le Sage.*

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités [1] n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille.
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile [2];
Véritable vautour que le fils de Japet
Représente enchaîné sur son triste sommet [3].
L'humble toit est exempt d'un tribut [4] si funeste;
Le sage y vit en paix, et méprise le reste.
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois [5];
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne [6].
Approche-t-il du but? quitte-t-il ce séjour?
Rien ne trouble sa fin : c'est le soir d'un beau jour.

LA FONTAINE.

353. — *La vieillesse.*

Quand le soleil, de sa carrière,
Atteint le terme radieux,
Il a fertilisé la terre
Et prêté sa splendeur aux cieux.

Quand l'arbre antique se couronne [1],
On se souvient qu'on a goûté
Ses fruits durant plus d'un automne,
Et son ombre [2] plus d'un été.

Le vieillard que la vertu guide
Ainsi lève un front satisfait,
Où l'on croit lire à chaque ride
La trace du bien qu'il a fait.

Mme TASTU.

[1] La Fontaine représente ici allégoriquement l'or et la grandeur comme deux puissances auxquelles les mortels adressent leurs vœux. — [2] C'est de la richesse et de la grandeur que naissent tous les soucis qui assaillent l'humanité. — [3] Prométhée, fils de Japet, l'un des Titans qui disputèrent à Jupiter l'empire du ciel, avait ravi le feu du ciel, pour le donner aux hommes. Jupiter le punit en le faisant enchaîner sur le Caucase (chaîne de montagnes située entre la mer Noire et la mer Caspienne), où un vautour lui dévore les entrailles sans cesse renaissantes. Le poète compare ici les soucis qui rongent le cœur de l'homme riche et puissant au vautour qui dévore sans cesse les entrailles de Prométhée. — [4] Voir nº 300, note 7. — [5] Qu'elle n'accorde ses dons qu'au prix des souffrances morales qu'elle inflige à ceux qu'elle favorise.

[1] *Se couronner* se dit des arbres qui vieillissent et dont la tête se dessèche. — [2] On dit très bien *goûter les fruits*, mais on ne peut pas dire *goûter l'ombre*. Cette association de deux compléments dont le premier seul convient au verbe, est permise en poésie et dans le style soutenu.

354. — *Honneur. Probité. Justice.*

Dans le crime il suffit qu'une fois on débute :
Une chute toujours entraîne une autre chute.
L'honneur est comme une île escarpée et sans bords [1] :
On n'y peut plus rentrer dès qu'on en est dehors [2]. BOILEAU.

Justes, ne craignez pas le vain pouvoir des hommes :
Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes;
Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous;
Ils auront beau vanter leur grandeur passagère,
Il faut mêler sa cendre [3] à celle de ses pères,
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous. J.-B. ROUSSEAU

Tout doit dans notre cœur céder à l'équité. CRÉBILLON.

De tous les intérêts, le premier c'est l'honneur. SAURIN.

Par eux-mêmes souvent les méchants sont trahis. GRESSET.

Du mal qu'on laisse faire on devient le complice. ARNAULT.

Le chemin de l'honneur est encor le plus sûr. DELAVILLE, Charles VI.

355. — *Le Criminel.*

Le vautour tourmenté d'une faim dévorante,
Acharne moins son bec à sa proie expirante,
Que le remords ne poigne [1] et déchire mon cœur.
Toujours sombre, farouche, et couvert de pâleur,
Je sèche, je languis au milieu des alarmes;
Je me nourris de fiel [2], je m'abreuve de larmes;
J'invoque le sommeil, et le sommeil me fuit;
Mon œil blessé du jour voit à regret la nuit;
Je voudrais me cacher à la nature entière,
M'enfoncer tout vivant dans le sein de la terre,
Et m'éloignant d'un monde où je suis trop connu,
Le forcer d'oublier que d'Orval [3] a vécu.
Souvent, croyant tromper [4] l'ennui [5] qui m'inquiète,

[1] *Sans bords.* Il ne faut pas prendre cette expression à la lettre : une île a toujours des bords. *Sans bords* veut dire ici sans bords que l'on puisse gravir. — [2] *Dehors* est ici employé comme préposition et a pour complément le pronom *en*. Cet emploi est incorrect aujourd'hui. Voir *Gramm.*, n° 788. — [3] Voir n° 174, note 4.

[1] *Poigne.* Ce mot est un barbarisme. Le verbe *poigner* n'existe pas. On dit : *poindre;* ind. pr. : je poins, tu poins, il point; part. pr. : *poignant* (du latin *pungere*, piquer). — [2] Voir n° 281, note 4. — [3] Ce morceau est extrait d'une épître morale de Gilbert, dans laquelle un personnage du nom de *d'Orval*, qui s'est souillé de tous les crimes, fait à son frère Mélidor le tableau des tortures morales que ses remords lui infligent. — [4] Voir une expression analogue n° 350, note 6. — [5] Voir n° 324, note 6. —

J'erre dans ces jardins qui bordent ma retraite;
L'ennui marche avec moi : tout est noir à mes yeux,
Un nuage éternel me dérobe les cieux;
L'onde frappe mes sens d'un lugubre murmure;
L'horreur qui règne en moi s'étend sur la nature;
La crainte est dans mon cœur, le trouble en mon esprit [6];
Partout en traits de sang mon forfait est écrit. GILBERT.

356. — *Humanité. Charité. Générosité.*

Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur. CORNEILLE.

Protéger hautement les vertus malheureuses,
C'est le premier devoir des âmes généreuses. ID.

Il se [1] faut entr'aider, c'est la loi de nature. LA FONTAINE.

En ce monde il se [2] faut l'un l'autre secourir. ID.

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi! ID.

Une belle action offre au moins pour salaire
A celui qui la fait le plaisir de la faire. BOURSAULT.

Un mortel bienfaisant approche de Dieu même. LOUIS RACINE.

Les bienfaits peuvent tout sur une âme bien née. VOLTAIRE.

Dans nos jours passagers de peines, de misères,
Enfants d'un même Dieu, vivons du moins en frères. ID.

Comme aux jours de l'automne, en des sillons fertiles,
Le sage laboureur répand des grains utiles,
Dont le germe fécond, dans la terre humecté,
Forme durant l'hiver les trésors de l'été :
Ainsi des biens mortels l'économe [3] fidèle
Qui sur les malheureux les épanche avec zèle,
Sème des fruits de vie en des champs précieux
Dont la moisson s'élève et mûrit dans les cieux [4]. LE FRANC DE POMPIGNAN.

Tout bienfait, avec lui, porte sa récompense. FAVART.

D'un bienfait divulgué l'amour-propre s'offense ID.

La bienfaisance est un besoin de l'âme :

[6] Voir, pour le sens des mots *esprit* et *cœur*, n° 350, note 1.

[1] Voir *Gramm.*, n° 502. — [2] Voir note 1. — [3] *Économe*. Celui qui administre les dépenses d'une grande maison. — [4] Allégorie brillante qui compare les bienfaits à des semences fécondes (des fruits de vie) confiées à la terre, et la récompense des bienfaits à une moisson que l'on récolte dans la vie

Heureux [5], elle nous rend notre bonheur plus doux,
L'étend, le multiplie, en prévient les dégoûts :
Malheureux [6], elle charme et suspend nos misères;
On ressent moins ses maux en consolant ses frères. DE BELLOY.

Ah! qui versa des pleurs, tremble d'en voir couler,
Et plus on a souffert, mieux on sait consoler. ID.

Tel repousse aujourd'hui la misère importune,
Qui [7] tombera demain dans la même infortune.
Il est beau de prévoir ces retours [8] dangereux,
Et d'être bienfaisant alors qu'on est heureux. LA HARPE.

Il faut de l'indigent soulager les misères. J. CHÉNIER.

Tel donne à pleines mains qui [9] n'oblige personne.
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne. P. CORNEILLE.

Aime ton frère, et ne lui fais jamais
Ce que tu ne veux pas qu'on te fasse à toi-même;
Et, dût-il [10] être ingrat, comble-le de bienfaits :
Tel fut dans tous les temps le précepte suprême. ROUVEROY.

Il n'est pas de bon mot qui vaille un bon office [11]. C. DELAVIGNE.

La gloire des bienfaits est la seule éternelle. DELPHINE GAY.

Il faut, pour plaire au ciel, aimer les malheureux :
Joindre les mains, c'est bien; mais les ouvrir, c'est mieux [12]. L. RATISBONNE.

357. — *Les épis du pauvre.*

Moissonneurs! sans plaindre [1] vos peines,
Cueillez les blés mûrs dans les plaines,
Le blé, notre bien le plus cher!
Ce grain d'or sous sa pâle écorce
C'est le germe de notre force,
C'est notre sang et notre chair.

Pour le pauvre, en liant la gerbe,
Laissez quelques épis dans l'herbe;
Qu'il glane [2] un peu de ce bon grain.
Puissions-nous, dans un champ prospère,
Voir tous les fils du même père
Unis autour du même pain [3]!

VICTOR DE LAPRADE.

358. — *Le diamant.*

Un père avait trois fils; un jour il les appelle :
« J'ai fait de tous mes biens, dit-il, trois parts. — La mort
Peut venir.... J'ai voulu tout régler avant elle,

futur. — [5] Voir *Gramm.*, n° 421. REM. — [6] Voir note 5. — [7] Voir *Gramm.*, n° 462. — [8] Les *retours*. Les changements de fortune. — [9] Voir note 7. — [10] Voir *Gramm.*, n° 499. — [11] *Un bon office*. Un service. — [12] C'est-à-dire que la charité vaut encore mieux que la prière.

[1] *Plaindre ses peines*. Travailler sans se donner de peine. — [2] Voir n° 256, note 1. — [3] Voici le sens de ces trois derniers vers : Puisse la charité mettre fin à la misère! Puissions-nous voir un jour tous les hommes (tous les fils du même père) vivre dans l'abondance (dans un champ prospère) et se partager fraternellement les biens que la terre leur donne.

Et chasser d'entre vous cet esprit de querelle
Qui divise les fils pour quelques pièces d'or.

» Mais il me reste encore un bijou de famille
Qu'on ne peut partager.... C'est un beau diamant!
Si le ciel m'eût donné le bonheur [1] d'une fille,
Il eût dans son écrin brillé splendidement.

» Dieu ne l'a point voulu; je ne suis point rebelle [2];
Que son nom soit béni!... Mais ce trésor sera
A celui de vous trois qui nous apportera [3]
L'action la plus belle,
Dans un an, quand ce jour solennel [4] reviendra. »

A l'époque marquée, au foyer du vieux père
Tous trois étaient assis;
Dans leurs yeux on lisait ce mot touchant : J'espère!
Ils commencèrent les récits.

Le premier dit : « Un riche étranger, en chemin,
Me remit un sac d'or sans reçu de sa main.
Il mourut. Je pouvais, faute d'aucune preuve,
Garder tout.... J'ai rendu le sac d'or à sa veuve. »

Le père répondit : « Faisant cela, tu fis
Une bonne action; mais ce n'était, mon fils,
Qu'un devoir rigoureux de rendre cette somme;
Garder le bien d'un autre est d'un malhonnête homme. »

— « Un jour, dit le second, que je passais devant
Un très grand lac, je vis s'y noyer un enfant;
Je m'élançai, plus prompt que la foudre qui tombe,
Et je le retirai sain et sauf de sa tombe. »

« Ton action, mon fils, est fort louable aussi, »
Dit le père, « c'est vrai; mais tu n'as fait ainsi
Que suivre la leçon du Maître à ses apôtres :
Secourez-vous, en tous périls, les uns les autres. »

Le dernier dit : « Un soir, je vis mon ennemi
Au bord d'un précipice, et tout seul endormi.
Au moindre mouvement il roulait [5] dans l'abîme;
Je le sauvai, dussé-je être après sa victime [6]. »

[1] *Le bonheur d'une fille.* Expression abrégée et peu correcte, au lieu de : le bonheur d'avoir une fille. — [2] *Je ne suis point rebelle,* c'est-à-dire je me résigne à la volonté céleste. — [3] Qui nous citera, qui nous présentera comme sienne l'action etc. — [4] *Solennel* est ici employé dans son sens primitif : qui se fait, qui se célèbre, tous les ans (de *solus,* entier, et *annus,* année). — [5] *Roulait.* Imparfait de l'indicatif au lieu du conditionnel passé. Voir Gramm., nº 615. — [6] L'imparfait du subjonctif *dussé-je,* employé sans la conjonction

— Mon cher fils, répondit le père, embrasse-moi,
Et donne-moi ta main, car la bague est à toi.
Servir nos ennemis est la vertu suprême,
C'est le bien pour le mal, c'est imiter Dieu même. »

ÉMILE DESCHAMPS.

359. — *Patrie.*

A tous les cœurs biens nés que la patrie est chère. VOLTAIRE.

La patrie est aux lieux où l'âme est enchaînée. ID.

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux. ID.

Amour de nos foyers, quelle est votre puissance?
Quels lieux sont préférés aux lieux de la naissance? DE BERNIS.

Tout poste est honorable où l'on sert la patrie. ROYORE.

Tout homme vertueux se doit à sa patrie. ÉTIENNE.

Que je vous plains, vous chez qui la patrie
N'éveille pas un sentiment d'amour! LA REINE HORTENSE.

Les Belges gardent la mémoire
Et le culte de leur passé.
Notre blason [1], c'est notre histoire;
Les ans ne l'ont point effacé.
De notre généalogie [2]
Chaque branche [3] saigne, rougie
Du sang généreux d'un martyr.
Aussi ta flamme pure et sainte
Dans nos cœurs ne s'est pas éteinte,
Religion du souvenir [4]! ÉDOUARD WACKEN.

Ah! partout la nature [5] exalte la pensée,
Mais le pays nous parle au cœur [6],
Le devoir est plus doux lorsqu'à son ciel [7] il brille,
Et Dieu même est mieux écouté,
Car la sainte patrie est en grand la famille,
Est en petit l'humanité. CHARLES POTVIN.

si marque une supposition : *Si même je devais être sa victime.* Voir Gramm., n° 499. Cette proposition hypothétique est en rapport avec une proposition sous-entendue dont le verbe est au conditionnel : *Je le sauverais encore, si même* etc.

[1] Voir n° 313, note 6. — [2] *Généalogie* signifie suite d'ancêtres. — [3] On appelle arbre de généalogie ou arbre généalogique le tableau de la généalogie d'une famille. Les subdivisions de ce tableau sont des *branches.* — [4] *Religion du souvenir.* Culte que nous avons voué à nos grands hommes. — [5] *La nature.* Le spectacle des beautés de la nature. — [6] Voir n° 351, note 1. — [7] *A son ciel.* Au ciel du pays, de la patrie. Pour comprendre la justesse de cette métaphore, il faut se représenter le devoir comme ayant quelque chose de céleste, comme étant l'ordre de Dieu lui-même.

360. — *L'amour de la patrie.*

Soit instinct, soit reconnaissance,
L'homme, par un penchant secret,
Chérit le lieu de sa naissance,
Et ne le quitte qu'à regret;
Les cavernes hyperborées [1],
Les plus odieuses contrées
Savent plaire à leurs habitants;
Sur nos délicieux rivages
Transplantez ces peuples sauvages,
Vous les y verrez moins contents [2].

Sans ce penchant, qui nous domine
Par un invisible ressort [3],
Le laboureur en sa chaumine [4]
Vivrait-il content de son sort?
Hélas! au foyer de ses pères,
Triste héritier de leurs misères,
Que pourrait-il trouver d'attraits,
Si la naissance et l'habitude
Ne lui rendaient sa solitude
Plus charmante que les palais?

Souvent la fortune, un caprice,
Ou l'amour de la nouveauté
Entraîne au loin notre avarice
Ou notre curiosité;
Mais sous quelque beau ciel qu'on erre,
Il est toujours une autre terre
D'où [5] le ciel nous paraît plus beau;
Loin que sa tendresse varie [6],
Cette estime [7] de la patrie
Suit l'homme au delà du tombeau.

Oui, dans sa course déplorée [8],
S'il succombe au dernier sommeil
Sans revoir la douce contrée
Où brilla son premier soleil,
Là son dernier soupir s'adresse;
Là son expirante tendresse
Veut que ses os soient ramenés :
D'une région étrangère
La terre serait moins légère
A ses mânes [9] abandonnés.

Heureux qui, des mers atlantiques [10]
Au toit paternel revenu,
Consacre à ses dieux domestiques [11]
Un repos enfin obtenu!
Plus heureux le mortel sensible [12]
Qui reste, citoyen paisible,
Où la nature l'a placé,
Jusqu'à ce que sa dernière heure
Ouvre la dernière demeure
Où ses aïeux l'ont devancé!

Ceux qu'un destin fixe et tranquille
Retient sous leurs propres lambris [13],
Possèdent ce bonheur facile
Sans en bien connaître le prix;
Peut-être même, fatiguée,
D'être aux mêmes lieux reléguée,
Leur âme ignore ces douceurs :
Il ne faudrait qu'un an d'absence
Pour leur apprendre la puissance
Que la patrie a sur les cœurs.

GRESSET. (1709-1777).

[1] *Les cavernes hyperborées.* Les cavernes habitées par les peuples hyperborées ou hyperboréens, c'est-à-dire ceux qui habitent les contrées les plus septentrionales et les plus froides de la terre. *Hyperborée* veut dire au delà du nord. — [2] Voir le nº 151, où Chateaubriand a exprimé à peu près les mêmes pensées. — [3] *Par un invisible ressort.* Par une force cachée, qui est ici comparée à la puissance d'un ressort. — [4] *Chaumine.* Voir nº 221, note 4. — [5] *D'où* désigne la patrie, l'endroit de la terre où chacun de nous doit être pour voir le ciel sous son plus bel aspect. — [6] *Loin que sa tendresse varie,* c'est-à-dire : loin de s'affaiblir avec le temps et de se reporter sur d'autres objets, comme il arrive souvent aux autres sentiments de l'homme, l'amour de la patrie etc. — [7] *Estime.* Expression beaucoup trop faible, surtout après les vers enthousiastes qui précèdent. — [8] *Déploré* avait autrefois le sens de *désespéré;* ex. : une santé déplorée. *Dans sa course déplorée,* c'est-à-dire dans ses voyages lointains entrepris sans but sérieux comme sans résultat utile, et que le poète est bien près de considérer comme des actes de folie. Faisons remarquer à ce propos que les vers de Gresset datent du siècle dernier, et que l'opinion de Gresset sur les voyages lointains fait sourire aujourd'hui. Les relations fréquentes des peuples entre eux, facilitées maintenant par de nombreuses voies de communication, sont les auxiliaires les plus puissants de la civilisation et du progrès. — [9] *Mânes.* Expression empruntée à la mythologie païenne et qui a le même sens que le mot *ombre.* Voir nº 2, note 1. — [10] *Des mers atlantiques.* Du nouveau monde, qui est séparé de l'ancien par l'Océan Atlantique. — [11] *Dieux domestiques.* Expression mythologique. Voir nº 6, note 5. *Consacrer son repos à ses dieux domestiques,* c'est vivre tranquillement dans son pays. — [12] *Sensible.* Qui est facile à émouvoir, qui est plus accessible qu'un autre aux sentiments de sociabilité, et pour qui il serait pénible de vivre loin de ses concitoyens. — [13] Voir nº 292, note 3.

361. — *Caractère. Courage. Constance.*

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire. CORNEILLE.

Au travers des périls un grand cœur se fait jour. J. RACINE.

C'est dans les grands dangers qu'on voit un grand courage. REGNARD.

Le désespoir n'est point d'une âme magnanime [1];
Souvent il est faiblesse, et toujours il est crime. GRESSET.

Ce n'est point à mourir que la gloire convie,
C'est à rendre sa mort utile à la patrie.
Un aveugle courage est-il une vertu?
Qui ne sait que mourir, ne sait qu'être vaincu. DE BELLOY.

Le moment du péril est celui du courage LA HARPE.

. . . . . Le faible a recours au trépas [2];
Quand on est vraiment homme, on souffre, on ne meurt pas. DESFORGES.

C'est le plus grand des maux d'être sans caractère. LAYA.

Le courage s'illustre en servant le malheur. ARNAULT.

S'effrayer d'un péril, c'est l'augmenter encore. C. BONJOUR.

362. — *A mon fils.*

Tu n'auras pas toujours, jeune âme qui sommeilles,
Ce frais sourire en fleur sur tes lèvres vermeilles [1] :
Mûri, comme nous tous, par un savoir fatal,
Tu goûteras aux fruits et du bien et du mal [2].
T'irai-je souhaiter, dans le temps de l'épreuve [3],
Les fontaines de miel où l'âge d'or [4] s'abreuve,
Et, pour toi, téméraire à tenter le Seigneur [5],
Implorer ce que l'homme a nommé le bonheur?
Ah! peut-être enivré des faux biens qu'on envie [6],
Tu boiras des poisons dans la coupe de vie.
Oui, sois exempt des maux sans fruit pour la vertu

[1] N'est point le propre d'une âme magnanime, est incompatible avec une âme magnanime. — [2] Voir n° 212, note 1.

[1] Voir n° 323, note 13. — [2] C'est-à-dire que tu acquerras fatalement comme nous la science du bien et du mal. Il y a dans ces mots une allusion à la tradition biblique relative à Adam dans le paradis terrestre. — [3] Pour le moment critique où tu aborderas la difficile épreuve qui consiste à choisir entre le bien et le mal, et qui décide du sort de l'homme. — [4] Des biens matériels en abondance, tels que ceux que la nature offrait aux premiers hommes sans leur demander en échange le travail et la fatigue. Voir n° 291, note 2. — [5] *Téméraire* se rapporte à *je* sujet de *irai*. *Téméraire à tenter le Seigneur*, c'est-à-dire téméraire au point de lui demander pour toi des biens qui pourraient compromettre ton innocence et ta vertu. *Tenter le Seigneur*, *tenter Dieu*, c'est provoquer soi-même son propre malheur par son imprudence; c'est pousser en quelque sorte Dieu lui-même à exaucer des vœux coupables. — [6] Ces mêmes biens matériels que le poète a appelés

Dont on meurt longuement sans avoir combattu [7].
Mon Dieu! mesurez-lui la souffrance et les chutes [8];
Surtout armez ses reins [9] pour soutenir nos luttes;
Qu'il soit, même en tombant, plus fort que la douleur,
Et n'ait jamais souffert sans devenir meilleur.
Donne [10] -lui, pour marcher dans le chemin du juste,
Une saine raison, un sang calme et robuste,
Un cœur qui, sans rêver les orgueilleux sommets [11],
Ferme en son droit sentier ne recule jamais.

Victor de Laprade.

363. — Bonheur. — Malheur.

Il faut par la raison adoucir son malheur. Malherbe.

Le bien de la fortune est un bien périssable :
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable;
Plus on est élevé, plus on court de dangers :
Les grands pins sont en butte [1] aux coups de la tempête,
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des palais de nos rois que les toits des bergers.

Oh! bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour toujours ce vain désir de gloire
Dont l'inutile soin traverse [2] nos plaisirs,
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A, selon son pouvoir [3] modéré ses désirs! Racan.

Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur. P. Corneille.

Une parfaite joie arrive avec le soir
Pour qui sait avec fruit employer la journée. Corneille.

Le bien, nous le faisons; le mal, c'est la Fortune.
On a toujours raison, le Destin toujours tort [4]. La Fontaine.

On peut toujours trouver plus malheureux que soi. Id.

au vers 6 des « fontaines de miel ».— [7] Voici le sens des vers 9-12 et la liaison des idées : Il t'arrivera peut-être de te laisser séduire par ces faux biens que je n'ai garde de demander pour toi. Je sais que la souffrance est le lot de l'humanité et que la vertu est condamnée à la lutte. Le seul vœu que je forme pour toi, c'est que Dieu t'épargne tous les maux qui ne contribueraient pas à te rendre meilleur. — [8] Ne lui infligez pas d'épreuves qui soient au-dessus de ses forces, et si son courage faiblit parfois comme il arrive à celui qui lutte, faites en sorte que ses défaillances soient de celles dont on se relève. — [9] *Armez ses reins.* Expression métaphorique. On compare ici la force morale à la force physique de résistance qui a son siège dans les reins. — [10] *Donne.* Dans les vers précédents, l'auteur s'est servi du pluriel en s'adressant à Dieu. Il n'y a aucune raison qui justifie ce changement de nombre. — [11] Sans aspirer à une destinée illustre.

[1] *Butte.* On donne ce nom au massif de terre sur lequel on place le but pour tirer. *Être en butte à* signifie être exposé à. — [2] *Traverse.* Gêne, embarrasse. — [3] *Selon son pouvoir.* Selon ses ressources. — [4] C'est-à-dire que nous sommes tellement aveuglés par l'amour-propre que nous nous faisons un mérite de

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule. J. Racine.

On doit des malheureux respecter la misère. Crébillon.

Le malheur instruit mieux qu'aucune remontrance. La Chaussée.

Nous naissons pour les maux : n'en sois point abattu ;
Apprends que sans souffrance il n'est point de vertu. Lemierre.

Les malheurs les plus grands sont ceux que l'on mérite. Id.

Le bonheur est partout; avec son héritage
Le riche ne l'a point reçu :
Dans l'âme tranquille du sage
Il habite avec la vertu. Boufflers.

On court bien loin pour chercher le bonheur :
A sa poursuite en vain l'on se tourmente :
C'est près de nous, dans notre propre cœur,
Que le plaça la nature prudente. Florian.

Le bonheur naît souvent du sein du malheur même. Chénier.

Qui n'a pas ses chagrins? Qui ne répand des larmes? Id.

Le malheureux qui prie est déjà consolé. Millevoye.

La prospérité même a ses jours d'infortune. Arnault.

Pour [5] être obscur et pauvre, en est-on moins heureux? Liadières.

364. — *Mot de César.*

César a dit un jour qu'il aimerait mieux être
Le premier d'un hameau que le second chez lui [1] :
Il avait le goût d'être maître.
Bon pour César, mais moi j'en aurais craint l'ennui.
Mon hameau ne s'étend que cent pas à la ronde,
Et cependant combien j'y vois sur [2] moi de monde!
Le curé, le docteur, le notaire, l'agent [3],
Quiconque a du pouvoir, du crédit [4], de l'argent.
Toutefois, pour le rang qu'enviait ce grand homme,
Je ne donnerais pas le mien :
Plus heureux d'être ici le dernier citoyen
Que d'être le premier à Rome!
C'est le secret du sage, et j'y suis parvenu,

tout ce qui nous arrive d'heureux, et que nous attribuons tous nos maux à une fatalité aveugle dont nous nous croyons les victimes. Pour le mot *Destin*, voir nº 108, note 10. — [5] Voir nº 268, note 2.

[1] *Chez lui.* A Rome. — [2] *Sur moi.* Au-dessus de moi. — [3] L'agent de police chargé de veiller à l'ordre public dans le hameau. — [4] *Crédit* veut dire confiance dans la solvabilité d'une personne. Il est pris ici

Chose qu'on aura peine à croire.
Ils ne comprennent pas, ces amants de la gloire,
Le bonheur de vivre inconnu,
De passer dans ses jours [5] sans laisser de mémoire,
Sinon un doux penser [6] dans un cœur ingénu [7]
Qui n'en dira rien à l'histoire,
Et de partir après comme l'on est venu.
Faut-il, pour enchanter le gîte solitaire [8]
Où des pâles mortels aboutissent les pas,
Faut-il, pour goûter le trépas [9],
Y traîner des grandeurs le faste héréditaire ?
Encor, si tant de soins augmentaient le repos,
Et si dans un linceul on dormait plus dispos,
Quand on a d'un long bruit importuné la terre,
J'y souscrirais ; mais sur les os
Des potentats et des héros,
Son poids est-il moins lourd, moins glacé, moins austère [10] ?
Faut-il qu'un orateur, courtisan d'un vain deuil [11],
De fleurs de rhétorique [12] émaille [13] mon cercueil ?
D'un regret assidu [14] j'aime mieux le mystère
Que tout cet appareil du luxe et de l'orgueil.
L'ombre [15] et l'oubli, voilà ma dernière patrie.
Et que me fait à moi la voix du lendemain [16] ?
Donnez-moi seulement, au fond de la prairie,
Un réduit bien caché qu'abrite un vieux jasmin,
Protecteur du silence et de la rêverie,
Qu'arrose un clair ruisseau dans sa pente fleurie,
Et dont quelques amis connaissent le chemin.

CH. NODIER.

365. — *La vie champêtre.*

S'éveiller, le cœur pur, au réveil de l'aurore,
Pour bénir au matin le Dieu qui fait le jour,

dans le sens plus général de considération, influence. — [5] *Passer dans ses jours*, c'est, littéralement, parcourir sa propre vie, la traverser d'un bout à l'autre. — [6] *Penser* est un infinitif employé substantivement ; il est synonyme de *pensée* et appartient à la langue poétique. — [7] Voir n° 318, note 3. — [8] Pour transformer la tombe en un séjour agréable. Un gîte est proprement l'endroit où l'on passe la nuit. — [9] *Pour goûter le trépas.* Pour se plaire dans le séjour de la mort. — [10] *Austère.* L'emploi de cet adjectif avec le mot *poids* est une hardiesse de langage. *Le poids austère du linceul*, c'est la mort qui pèse avec toutes ses horreurs sur le cadavre qui y est enfermé. — [11] *Courtisan d'un vain deuil.* S'associant par flatterie à une douleur, à un deuil qui s'étale avec pompe. — [12] La rhétorique est l'art de bien dire, et les fleurs de rhétorique sont les ornements du langage. — [13] *Émailler.* Recouvrir d'émail. Voir n° 292, note 18. Ce mot est ici pris au figuré dans le sens d'orner. — [14] *Assidu.* Constant. Du latin *assidere*, être assis auprès. — [15] *L'ombre.* L'obscurité, l'absence de tumulte et de bruit. — [16] *La voix du lendemain.* Les éloges funèbres, les discours de toute sorte dont je serai l'occasion.

Voir les fleurs du vallon sous la rosée éclore,
Comme pour fêter son retour ;

Respirer les parfums que la colline exhale,
Ou l'humide fraîcheur qui tombe des forêts ;
Voir onduler de loin l'haleine matinale
Sur le sein flottant des guérets [1] ;

Conduire la génisse à la source qu'elle aime,
Ou suspendre [2] la chèvre au cytise [3] embaumé [4],
Ou voir les blancs taureaux venir tendre d'eux-même [5]
Leur front au joug accoutumé ;

Guider un soc tremblant dans le sillon qui crie,
Du pampre domestique [6] émonder [7] les berceaux,
Ou creuser mollement au sein de la prairie
Les lits murmurants des ruisseaux [8] ;

Le soir, assis en paix au sein de la chaumière,
Tendre au pauvre qui passe un morceau de son pain,
Et, fatigué du jour, y fermer sa paupière
Loin des soucis du lendemain ;

Sentir sans les compter, dans leur ordre paisible,
Les jours suivre les jours, sans faire plus de bruit
Que ce sable [9] léger dont la fuite insensible
Nous marque l'heure qui s'enfuit ;

Voir de vos doux vergers sur vos fronts les fruits pendre,
Les fruits d'un chaste amour dans vos bras accourir,
Et, sur eux appuyé, doucement redescendre [10] :
C'est assez pour qui doit mourir [11]. DE LAMARTINE.

[1] *Guérit* se dit proprement de toute terre labourée et non ensemencée ; mais, en poésie, ce mot signifie terre labourable, terre cultivée. *L'haleine matinale qui ondule sur le sein flottant des guérets*, c'est le vent qui agite et fait onduler les moissons dont les champs sont couverts. — [2] *Suspendre*. Image gracieuse représentant la chèvre qui lève la tête pour atteindre sa nourriture, comme suspendue à l'arbuste sur lequel elle la trouve. — [3] *Cytise*. Plante légumineuse. — [4] *Embaumé*. Rempli d'une odeur de baume. On donne le nom de *baume* à une substance odorante qui est produite par certains végétaux. — [5] Voir n° 347, note 6. — [6] *Pampre domestique*. Vigne vierge. Pour le mot *pampre*, voir n° 338, note 8. — [7] *Émonder*. Débarrasser de leurs branches mortes les berceaux formés de vigne vierge. *Émonder* vient du préfixe *e* (voir *Gramm.*, n° 316, et de l'adjectif latin *mundus*, propre. — [8] Allusion aux travaux d'irrigation qui consistent à détourner les eaux des ruisseaux pour les amener dans les endroits que l'on veut fertiliser. *Irriguer une contrée*, c'est procurer partout de l'eau au sol. (Du latin *irrigare*, arroser.) — [9] *Sable*. Le sable du sablier, instrument qui sert à mesurer le temps, et qui se compose de deux parties unies par un orifice étroit à travers lequel le sable s'écoule. — [10] *Redescendre*. Parcourir la seconde partie de sa vie, celle qui est caractérisée par la diminution des forces. On dit dans le même sens, mais avec une nuance de vulgarité, *descendre la colline*. — [11] C'est le seul bonheur que puisse raisonnablement désirer une créature condamnée au mal inévitable de la mort.

366. — *Bonheur de la vie champêtre.*

Heureux qui, loin du bruit [1], sans projets, sans affaires,
Cultive de ses mains ses champs héréditaires!
Il soigne fleurs et fruits, vendanges et moissons,
S'enrichit des présents de toutes les saisons.
Oh! qu'un simple foyer, des pénates [2] tranquilles,
Valent mieux que le luxe et le fracas des villes!
Que [3] servent nos festins avec art apprêtés,
Ces mets si délicats et ces vins si vantés?
L'orgueil en fit les frais, l'ennui les empoisonne.
J'aime un dîner frugal que la joie assaisonne :
Tout repas est festin quand l'amitié le sert.
La treille [4] et le verger fournissent le dessert;
Pour régal, aux bons jours, la fermière voisine
Apporte en un gâteau la fleur de sa farine.
Quel plaisir! lorsqu'à table, entre tous ses enfants,
Le père, chaque soir, voit revenir des champs
Les troupeaux bien repus, la vache nourricière,
Et l'agneau qui bondit à côté de sa mère,
Ses bœufs, à pas pesants, las et le cou baissé,
Ramenant la charrue et le soc renversé [5],
De jeunes serviteurs, que son toit a vus naître,
Animent la maison et bénissent leur maître :
Tous ses jours sont pareils, tous ses jours sont sereins,
Et sa porte rustique est fermée aux chagrins.

ANDRIEUX.

367. — *Les champs et la ville.*

Propice agriculture, art des premiers humains,
L'homme a trop dédaigné la tâche de ses mains [1];
Mais, en quittant le soc que guidaient ses ancêtres,
Il a payé bien cher l'oubli des soins champêtres.
Loin du bruit des combats, loin d'un féroce honneur [2],
Sous un abri de chaume [3] il trouvait le bonheur.
La terre, à ses [4] besoins prodiguant ses largesses,
Faisait germer pour lui d'innocentes [5] richesses.

[1] *Loin du bruit.* Loin de l'éclat du monde. — [2] Voir n° 6, note 5. — [3] Voir *Gramm.*, n° 756. — [4] *Treille.* Pieds de vigne ou ceps dont les branches sont appliquées sur un treillage. — [5] De façon que la partie tranchante du soc ne touche pas la terre.

[1] Les travaux manuels de l'agriculture. — [2] Loin des préjugés qui lui persuadent que son honneur l'oblige à faire la guerre à ses semblables. Voir vers 19 et suiv. — [3] Voir n° 320, note 2. — [4] *Ses.* Ce possessif est employé deux fois dans le même vers pour marquer des rapports différents. Il était facile d'éviter cette équivoque en disant : *La terre, à ses enfants*, etc. — [5] Des richesses acquises sans verser le sang, diffé-

Il avait pour trésors des grottes, des ruisseaux,
Des fontaines, des lacs et de riants coteaux,
La force, la santé, le sommeil sous un hêtre,
La paix, la paix du cœur, fruit du travail champêtre,
Une table frugale et ses enfants autour,
Compagnons de sa peine, et doux objets d'amour.
Quel insensé quitta ces demeures tranquilles,
Pour grossir un vain [6] peuple assemblé dans les villes.
Pour courir en esclave aux portes des palais
Mendier le coup d'œil d'un tyran sous le dais [7]?
Quel barbare mortel reforgea [8] pour la guerre
Le fer qui dans nos mains fertilisait la terre,
Chassa le laboureur d'un champ riche et fécond,
Que hérissa [9] bientôt la ronce [10] et le chardon [11];
Au lieu des blonds épis éleva dans les plaines
Les panaches flottants des légions hautaines [12],
Et dans le choc pressé de tant de bataillons,
Par des ruisseaux de sang inonda les sillons. LEMIERRE.

368. — Travail. Activité. Prix du temps.

Le temps est un trésor plus grand qu'on ne peut croire. P. CORNEILLE.

Le sage est ménager du temps et des paroles. LA FONTAINE.

Aide-toi, le ciel t'aidera. ID.

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire. ID.

Le temps est assez long pour quiconque en profite :
Qui travaille et qui pense en étend la limite. VOLTAIRE.

Non, je ne trouve point de fatigue si rude,
Que l'ennuyeux loisir d'un mortel sans étude,
Qui, jamais ne sortant de sa stupidité,
Soutient, dans la langueur de son oisiveté,
D'une lâche indolence esclave volontaire [1],
Le pénible fardeau de n'avoir rien à faire. BOILEAU.

rentes en cela des richesses coupables que la guerre procure aux vainqueurs. — [6] *Un vain peuple.* Un peuple inutile, oisif. — [7] Solliciter les faveurs d'un prince arrogant et deespotique. Pour le mot *dais*, voir n° 270, note 25. — [8] *Forger.* Travailler le fer au feu et au marteau. *Reforger* se dit ici de l'opération qui consiste à travailler de nouveau le fer des socs de charrue pour le transformer en armes de guerre. — [9] *Hérissa.* Verbe au singulier avec plusieurs sujets. Voir *Gramm.*, n° 466, REM. — [10] *Ronce.* Arbuste épineux qui produit la mûre sauvage. — [11] *Chardon.* Plante à feuilles épineuses. — [12] *Hautaines.* Fières du rôle belliqueux qu'elles jouent, et qu'elles croient supérieur aux modestes et utiles travaux de l'agriculture.

[1] Voir la même expression, n° 351, vers 23. —

. . La pauvreté mâle, active, vigilante,
Est, parmi les travaux, moins lasse et plus contente
Que la richesse oisive au sein des voluptés. BOILEAU.

Un homme de bon sens travaille en sa jeunesse
Pour passer en repos une heureuse vieillesse. BOURSAULT.

Travailler est le lot [2] et l'honneur d'un mortel. VOLTAIRE.

Le travail est souvent le père du plaisir ;
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir. ID.

Fuyez l'indolente paresse :
C'est la rouille attachée aux plus brillants métaux ;
L'honneur, le plaisir même est le fils des travaux ;
Le mépris et l'ennui sont nés de la mollesse. ID.

369. — L'étude.

Je me lève avant l'aube [1], alors que tout sommeille,
Et ranime au foyer la cendre de la veille.
Il fait nuit : du matin le calme et la fraîcheur
D'un plaisir inconnu font palpiter mon cœur.
Dans le sommeil de tous trouvant ma solitude,
Près du foyer brillant, doux ami de l'étude,
Assis à la clarté du flambeau matinal,
Je médite Corneille [2], ou Montaigne [3], ou Pascal [4],
Ou les hommes fameux de Rome et de la Grèce,
Et de leurs vieux écrits l'éternelle jeunesse.
En l'absence du bruit, des hommes et du jour,
Leurs livres mieux goûtés m'inspirent plus d'amour :
Ils parlent à mon âme avec plus de puissance,

Heureux qui, dès le temps de son adolescence,
A connu cette ivresse, en a rempli son cœur !
Le vase qui d'abord d'une pure liqueur
A rempli son argile [5] encor vierge et nouvelle,
A son premier parfum reste longtemps fidèle ;
Et l'homme dont l'étude eut d'abord les amours [6],
De son premier penchant se ressouvient toujours.
Soyez bénis cent fois, lieux où notre jeune âge,

[2] *Lot.* Part échue à quelqu'un. Voir n° 239, note 1.

[1] Voir n° 275, note 1. — [2] *Corneille.* Poète tragique du XVIIe siècle. — [3] *Montaigne.* Philosophe et moraliste du XVIe siècle. L'ouvrage auquel il doit sa célébrité est intitulé *Essais.* — [4] *Pascal.* Mathématicien et moraliste célèbre du XVIIe siècle. Le principal ouvrage philosophique de Pascal est intitulé *Pensées.* — [5] *Argile.* Terre blanchâtre qui sert à la fabrication des poteries. — [6] Qui fit de l'étude l'objet de ses premières amours. — [7] *En.* L'emploi de ce pronom pèche contre la clarté. Il semble se rapporter

Tendre et docile encore, en [7] fit l'apprentissage;
Où, dans un calme heureux, d'aimables compagnons,
L'un par l'autre excités s'en donnent des leçons;
Où l'âme en sa fraîcheur en sent partout l'empire,
Où c'est l'étude enfin qu'avec l'air on respire!
Je me rappelle encor, non sans ravissement,
La classe, son travail, son silence charmant;
Je tressaille, en songeant aux paisibles soirées
Sous les regards du maître au devoir consacrées,
Quand, devant le pupitre en silence inclinés,
Nous n'entendions parfois, de nous-même [8] étonnés,
Que, d'instant en instant, quelques pages froissées,
Ou l'insensible bruit des plumes empressées [9],
Qui, toutes à l'envi courant sur le papier,
De leur léger murmure enchantaient l'écolier.
O jeunesse! ô plaisirs! jours passés comme un songe!
Du moins, ces temps heureux, l'étude les prolonge;
Elle laisse à nos cœurs cette première paix
Que les autres plaisirs ne prolongent jamais.
Celui qui dans l'étude a mis sa jouissance
Garde sa pureté, ses mœurs, son innocence;
Le miroir de sa vie est riant à ses yeux [10] :
Les jours ne sont pour lui que des moments heureux.
Sans ennui, sans langueur [11], sans tristesse importune,
Il n'adressera point ses vœux à la Fortune :
Hélas! que pourrait-il lui demander encor?
Il porte dans son cœur sa gloire et son trésor;
Pauvre, libre, content, sans soins [12] et sans envie,
Dans un lieu de son choix il jouit de sa vie;
Et, quand le terme vient, il passe sans effort
Du calme de l'étude au calme de la mort.

PIERRE LERRUN (1785-1873).

370. — *Sincérité. Discrétion.*

Il faut bonne mémoire après qu'on a menti. P. CORNEILLE.

Un menteur est toujours prodigue de serments. ID.

Qui parle quand il doit, sait quand il faut se taire. ROTROU.

à *penchant*, tandis qu'il se rapporte à *étude*. — [8] Voir nº 347, note 6. — [9] Les vers 29-34 se terminent par six rimes ayant le même son, ce qui est contraire à l'euphonie. — [10] C'est-à-dire que ses souvenirs, qui sont comme le reflet de sa vie passée, n'éveillent dans son âme que de douces images. — [11] *Langueur*. Ce mot se dit à la fois de l'affaiblissement des forces physiques et de l'absence de force morale. — [12] *Soin*. Inquiétude.

Il est bon de parler et meilleur de se taire.
Mais tous deux sont mauvais, alors qu'ils sont outrés. LA FONTAINE.

L'esprit lasse aisément, si le cœur n'est sincère. BOILEAU.

Soyez vrai, mais discret; soyez ouvert, mais sage;
Et, sans la prodiguer, aimez la vérité,
Cachez-la sans duplicité [1],
Osez la dire avec courage. VOLTAIRE.

. . . J'aime les gens dont l'âme peut se lire [2],
Qui disent bonnement *oui* pour *oui*, *non* pour *non*, GRESSET.

Tout mensonge est un tort, et, s'il nuit, c'est un crime. ROUVEROY.

371. — *Vanité. Orgueil. Flatterie.*

J'ai vu quelquefois un enfant
Pleurer d'être petit, en être inconsolable.
L'élevait-on sur une table,
Le marmot [1] pensait être grand.
Tout homme est cet enfant. Les dignités, les places,
La noblesse, les biens, le luxe et la splendeur,
C'est la table du nain [2]; ce sont autant d'échasses
Qu'il prend pour sa propre grandeur. HOUDARD DE LAMOTTE.

Qui s'élève trop, s'avilit :
De la vanité naît la honte.
C'est par l'orgueil qu'on est petit;
On est grand quand on le surmonte. VOLTAIRE.

L'orgueil n'aveugle point ceux que l'honneur éclaire. GRESSET.

Qui prétend savoir tout prouve qu'il ne sait rien. LE BAILLY.

Si l'orgueil est permis, c'est dans l'adversité. JOUY.

372. — *Amis. Ennemis.*

Obliger ses amis, c'est s'obliger soi-même. ROTROU.

Il faut de ses amis endurer quelque chose. MOLIÈRE.

Un ami, don du ciel, est le vrai bien du sage. VOLTAIRE.

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite. VOLTAIRE.

[1] ***Duplicité***. Fausseté, hypocrisie. L'adjectif *double* est employé quelquefois dans un sens analogue : ex. : une âme double. — [2] C'est-à-dire dans l'âme de qui on peut lire. *Se lire* est un verbe réfléchi qui n'est réfléchi qu'en apparence. Voir *Gramm.*, nº 157.

[1] Voir nº 197, note 6. — [2] *Nain* est ici pris dans un sens figuré. *C'est la table du nain*, c'est-à-dire : c'est la table sur laquelle se hisse celui qui n'a pas de valeur par lui-même.

Quand un ami se perd, il faut qu'on l'avertisse :
Il faut qu'on le retienne au bord du précipice. VOLTAIRE.

Qui ne songe qu'à soi quand la fortune est bonne
Dans le malheur n'a point d'amis. FLORIAN.

Un frère est un ami donné par la nature. LEGOUVÉ.

Un plus petit que nous peut nous faire grand mal. PIJARD.

Envers nos ennemis montrons de la clémence;
Les grands cœurs que le ciel a pourvus de ce don
Trouvent en se mettant au-dessus de l'offense,
Plus de gloire dans le pardon
Que de plaisir dans la vengeance. J. LEBRUN.

373. — *Utilité des ennemis.*

Un ennemi, dit un célèbre auteur,
Est un soigneux, un docte précepteur,
Fâcheux [1] parfois, mais toujours salutaire,
Et qui nous sert sans gage ni salaire [2] :
Dans ses leçons, plus utile cent fois
Que ces amis dont la timide voix
Craint d'éveiller notre esprit qui sommeille [3]
Par des accents [4] trop durs à notre oreille.
A qui des deux, en effet, m'adresser
Dans les besoins dont je me sens presser?
Est-ce au flatteur qui me loue et m'encense?
Est-ce à l'ami qui me tait ce qu'il pense?
Par tous les deux séduit au même point,
Mon ennemi seul ne me trompe point.
Du faible ami dépouillant la mollesse,
Du vil flatteur dédaignant la souplesse [5],
Son émétique [6] est un breuvage heureux,
Souvent utile et jamais dangereux. J.-B. ROUSSEAU.

374. — *Prudence. Modération.*

. . . . Rien de trop est un point
Dont on parle sans cesse et qu'on n'observe point. LA FONTAINE.

[1] ***Fâcheux.*** Dont la sévérité cause de l'ennui. — [2] Le mot ***gages*** (au pluriel, rarement au singulier dans ce sens) se dit de ce qu'on paye à un domestique pour ses services ; le mot ***salaire*** se dit de la rémunération du travail des ouvriers. — [3] ***Qui sommeille.*** Qui se laisse aller au repos et à la mollesse. — [4] L'***accent*** est proprement la manière de prononcer. Dans le style soutenu, ***accent*** est synonyme de chant, de langage. — [5] ***Souplesse.*** Au figuré, facilité à se plier à la volonté des autres et à approuver leurs faiblesses. — [6] ***Émétique*** signifie vomitif. Les reproches sévères et vrais d'un ennemi sont comme un remède violent qui guérit l'âme de ses faiblesses.

Les hommes la plupart sont étrangement faits;
Dans la juste mesure on ne les voit jamais :
La raison a pour eux des bornes trop petites,
En chaque caractère [1] ils passent les limites;
Et la plus noble chose, ils la gâtent souvent,
Pour la vouloir outrer et pousser trop avant. MOLIÈRE.

Sachez à vos devoirs immoler vos plaisirs;
Et pour vous rendre heureux modérez vos désirs. FÉNELON.

Tout vouloir est d'un fou; l'excès est son partage [2] :
La modération est le trésor du sage;
Il sait régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs,
Mettre un but à sa course, un terme à ses désirs. VOLTAIRE.

Les conseils du courroux [3] sont toujours imprudents. SAURIN.

Attendre est, pour juger, la règle la meilleure. GRESSET.

Qui borne ses désirs est toujours assez riche. DELILLE.

Pourquoi donc formons-nous, mortels ambitieux,
Dans nos jours si bornés, de gigantesques vœux?
A quoi bon tant d'apprêts pour un si court voyage?
Ce qu'il faut aux besoins suffit aux vœux du sage. ID.

375. — *Vices. Défauts.*

Ceux de qui la conduite offre le plus à rire
Sont toujours sur autrui les premiers à médire. MOLIÈRE.

Tous les défauts humains nous donnent, dans la vie,
Des moyens d'exercer notre philosophie [1] :
C'est le plus bel emploi que trouve la vertu;
Et, si de probité tout était revêtu,
Si tous les cœurs étaient francs, justes et dociles,
La plupart des vertus nous seraient inutiles. ID.

Dans le crime il suffit qu'une fois on débute :
Une chute toujours attire une autre chute. BOILEAU.

Tout homme a ses défauts, et nous avons les nôtres. PICARD.

[1] *Caractère*, au figuré, désigne l'aspect moral d'une personne. *En chaque caractère*, c'est-à-dire dans chacun des aspects divers que peut présenter la nature morale de l'homme. — [2] *Partage*. Même sens que lot. Voir n° 369, note 2. — [3] *Conseil* signifie souvent *résolution, dessein. Les conseils du courroux*, c'est-à-dire la résolution qu'un homme prend sous l'empire de la colère. Le terme abstrait *courroux* est ici employé au lieu du terme concret.

[1] C'est-à-dire de nous résigner, de prendre notre parti des défauts que nous rencontrons chez nos semblables et des maux qui en résultent pour nous.

Si l'homme rarement tolère dans les autres
Les vertus qu'il n'a point en lui,
Nous aimons les vices d'autrui,
Quand ils servent d'excuse aux nôtres. VIENNET.

376. — *Maximes diverses.*

Il se faut contenter de sa condition. LA FONTAINE.

Apprendre à se connaître est le premier des soins
Qu'impose à tout mortel la majesté suprême. ID.

Fais bien, et sois certain d'avoir des envieux;
Mais tu les confondras en faisant encor mieux. MOLIÈRE.

La beauté du visage est un frêle ornement,
Et qui n'est qu'attachée à la simple épiderme [1] :
Mais celle de l'esprit est inhérente [2] et ferme [3]. ID.

Le plus sage est celui qui ne pense point l'être. BOILEAU.

Un homme est assez beau quand il a l'âme belle. BOURSAULT.

N'ayez point de fierté; ne vous louez jamais;
Soyez humble et modeste au milieu des succès. FÉNELON.

De l'émulation distinguez bien l'envie :
L'une mène à la gloire, et l'autre au déshonneur;
L'une est l'aliment du génie,
Et l'autre est le poison du cœur. VOLTAIRE.

La politesse est à l'esprit
Ce que la grâce est au visage :
De la bonté du cœur elle est la douce image,
Et c'est la bonté qu'on chérit. ID.

Enfant, crains d'être ingrat, sois soumis, doux, sincère;
Que celui qui t'instruit te soit un second père. ID.

Tel est l'avantage ordinaire
Qu'ont sur la beauté les talents :
Ceux-ci plaisent dans tous les temps,
Celle-là n'a qu'un temps pour plaire. ID.

Oh! qui pourrait compter les bienfaits d'une mère?
A peine nous ouvrons les yeux à la lumière,
Que nous recevons d'elle, en respirant le jour,
Les premières leçons de tendresse et d'amour. DUCIS.

[1] Le *derme* est le tissu qui fait le corps de la peau et l'*épiderme* est la membrane transparente qui recouvre le *derme*. — [2] *Inhérente*. Unie à l'esprit, de façon à ne pouvoir en être séparée. Du préfixe *in*, dans, et de

Le plaisir des bons cœurs, c'est la reconnaissance. LA HARPE.

Méritons le bienfait par la reconnaissance. MONVEL.

Lorsque nous nous trompons, cédons avec douceur,
Reconnaissons notre bévue [4] :
Il est plus glorieux d'avouer une erreur,
Qu'il n'est honteux de l'avoir eue. PANARD.

L'arbrisseau le plus sain a besoin de culture. FABRE D'ÉGLANTINE.

A se mettre en colère on n'a pas d'avantage:
Sitôt que l'on s'emporte, on prouve qu'on a tort;
Quand même en disputant on serait le plus fort,
Il faut, par sa douceur, se montrer le plus sage. VINDÉ.

Nous travaillons pour l'âme en exerçant le corps.
Toute vertu s'accroît de leur mâle équilibre [5].
Dans ces temps de bassesse et d'appétits sans frein,
Il faut, pour rester juste, il faut, pour rester libre,
Un ferme cœur servi par des membres d'airain. V. DE LAPRADE.

Au mal, comme au carcan [6], l'ignorant est rivé [7],
Mais quiconque sait lire est un homme sauvé [8]. EUGÈNE MANUEL.

377. — *A un grave écolier.*

Monsieur l'écolier sérieux,
Vous m'aimez encor, je l'espère?
Levez un moment vos grands yeux;
Fermons ce gros livre ennuyeux,
Et souriez à votre père.

Il est beau d'être un raisonneur [1],
De tout lire et de tout entendre [2],
De remporter les prix d'honneur!..,
C'est, je crois, un plus grand bonheur
D'être un enfant aimant et tendre.

Lorsqu'on a fait tout son devoir,
Que la main est lasse d'écrire,
Quand le père est rentré, le soir,
Avec les sœurs il faut savoir
Jouer, causer.... même un peu rire.

Vous verrez chez les vieux auteurs
Expliqués au long dans vos classes,
Que la Muse [3], à ses sectateurs [4],
Ordonne, en quittant les hauteurs [5],
D'aller sacrifier aux Grâces [6].

haerere, être attaché à. — [3] *Ferme*. Durable. — [4] *Bévue*. Proprement, fausse vue. De *bé*, particule qui indique quelque chose de défectueux et de *vue*. — [5] L'*équilibre* est l'état d'un corps qui se tient debout sans pencher d'un côté ni de l'autre. Ce mot signifie ensuite, au figuré, juste proportion, juste mesure. Le mâle équilibre de l'âme et du corps, c'est l'harmonie qui existe entre une âme énergique et le corps vigoureux qui lui sert d'instrument. — [6] *Carcan*. Collier de fer fixé à un poteau pour y attacher un condamné. La peine du carcan n'existe plus. — [7] *River*. Fixer un clou en abattant la pointe du côté opposé à celui par lequel on l'a enfoncé; puis, au figuré, fixer, attacher. — [8] Le sens de cette maxime est que le meilleur moyen de moraliser les hommes est de les instruire.

[1] *Raisonneur* est employé ici avec une nuance d'ironie. Voir nº 184, note 11. — [2] *Entendre*. Comprendre. — [3] Voir nº 248, note 5. — [4] *Sectateur*. Celui qui fait partie d'une secte, c'est-à-dire qui appartient à une catégorie de personnes professant une même doctrine. Les sectateurs de la Muse ou des Muses sont ceux qui s'adonnent aux travaux de l'esprit. — [5] *En quittant les hauteurs* de l'Hélicon, c'est-à-dire lorsqu'ils interrompent les travaux sérieux auxquels ils se livrent sous l'inspiration des Muses. Voir nº 248, note 6. — [6] Les trois *Grâces* (Aglaé, Euphrosyne et Thalie). Déesses qui présidaient aux festins, aux fêtes, à la

Autres temps, autres conseillers[7] !
Dans le savant siècle où nous sommes,
On voit déjà les écoliers,
Avec l'algèbre familiers,
Aussi maussades que les hommes.

Chez moi, qu'il n'en soit pas ainsi :
Contre les pédants je réclame.
Je suis poète, Dieu merci !
Et j'ai pour principal souci,
Mes enfants, de vous faire une âme[8].

Avant de savoir l'allemand,
La physique et le latin même,
Aimez ! c'est le commencement :
Aimez sans honte[9] et vaillamment[10],
Aimez tous ceux qu'il faut qu'on aime.

Mais il est trop peu généreux
D'aimer tout bas et bouche close.
A ceux que l'on veut rendre heureux,
Des souhaits que l'on fait pour eux
Il faut dire au moins quelque chose.

[rents[11] ;
Les vrais bons cœurs sont transpa-
On y voit toutes leurs tendresses.
Ah ! chers petits indifférents,
Gâtez un peu vos vieux parents ;
Leur bonheur est dans vos caresses !

C'est beaucoup d'avoir la bonté ;
Montrez-la bien, qu'[12] on en jouisse !
Il faut que, dès avant l'été[13],
En fleurs de grâce et de gaîté
Votre bon cœur s'épanouisse.

Voyez ! dans le meilleur terrain,
Parmi les blés hauts et superbes,
C'est Dieu qui mêla, de sa main,
Le bluet d'azur au bon grain,
Le pavot rouge à l'or des gerbes.

Vous, ainsi[14], savants, mais joyeux,
Charmez la maison paternelle,
Quand on a le sourire aux yeux,
A la lèvre un mot gracieux.
La vertu même en est plus belle.

VICTOR DE LAPRADE.

DIALOGUES.

378. — *La Rissole et Merlin* [1].

LA RISSOLE.

Bonjour, mon camarade.
J'entre sans dire gare, et cherche à m'informer
Où demeure un monsieur que je ne puis nommer.
Est-ce ici ?

joie. *Sacrifier aux Grâces*, c'est se relâcher des travaux sérieux pour se livrer à la joie. — [7] *Autres temps, autres conseillers*, c'est-à-dire : l'ordre de la Muse à ses sectateurs n'est plus écouté aujourd'hui et les écoliers eux-mêmes ne savent plus ce que c'est que la joie. — [8] De développer toutes vos facultés, votre cœur aussi bien que votre esprit. Voir n° 350, note 1. — [9] *Sans honte*. Sans vous imaginer que vous ayez à rougir de l'affection que vous éprouvez. — [10] *Vaillamment*. Franchement, sans hésitation. — [11] *Transparent*. Que la lumière peut traverser ; puis, au figuré, qui ne dissimule pas ses sentiments. — [12] Voir *Gramm.*, n° 832. — [13] *Dès avant l'été*. Sans attendre que vous soyez des hommes, sans attendre que vous soyez arrivés à l'été de la vie. La préposition *dès* a ici pour complément une autre préposition suivie elle-même de son complément. — [14] *Ainsi*. Semblables au bluet d'azur et au pavot rouge qui sont comme la parure des moissons.

[1] Cette scène est extraite d'une comédie intitulée *Le Mercure galant*, du nom d'un journal qui paraissait sous Louis XIV. Elle se passe dans le bureau de ce journal, où l'on voit défiler une foule d'originaux. De

MERLIN.

Quel homme est-ce?

LA RISSOLE.

Un bon vivant, allègre [2],
Qui n'est grand ni petit, noir ni blanc, gras ni maigre.
J'ai su de son libraire, où souvent je le vois,
Qu'il fait jeter en moule [3] un livre tous les mois.
C'est un vrai juif errant [4] qui jamais ne repose.

MERLIN.

Dites-moi, s'il vous plaît, voulez-vous quelque chose?
L'homme que vous cherchez est mon maître.

LA RISSOLE.

Est-il là?

MERLIN.

Non.

LA RISSOLE.

Tant pis. Je voulais lui parler.

MERLIN.

Me voilà;
L'un vaut l'autre. Je tiens un registre fidèle,
Où, chaque heure du jour, j'écris une nouvelle :
Fable, histoire, aventure, enfin quoi que ce soit,
Par ordre alphabétique est mis en son endroit [5].
Parlez.

LA RISSOLE.

Je voudrais bien être dans le *Mercure* [6].
J'y ferais, que [7] je crois, une bonne figure [8].
Tout à l'heure, en buvant, j'ai fait réflexion
Que je fis autrefois une belle action;
Si le roi la savait, j'en aurais de quoi vivre.
La guerre est un métier que je suis las de suivre.
Mon capitaine, instruit du courage que j'ai,
Ne saurait se résoudre à me donner congé [9];
J'en enrage.

ce nombre est La Rissole, vieux soldat ivre, qui vient demander que *le Mercure* parle de ses exploits. Merlin, valet du rédacteur, lui donne une leçon de grammaire; le vieux soldat se moque des irrégularités de la langue française. — [2] *Allègre.* Prompt à agir. — [3] *Jeter en moule.* Imprimer. On imprime à l'aide de lettres *moulées*, c'est-à-dire fabriquées en jetant un métal liquide dans un *moule* ou matière creuse qui a la forme voulue. Le métal, en se refroidissant, conserve la forme du moule. — [4] *Juif errant.* Juif nommé Ahasvérus. Ayant repoussé le Christ, qui voulait se reposer devant sa maison, il fut condamné à errer perpétuellement sur toute la terre. — [5] *En son endroit.* A l'endroit indiqué par l'ordre alphabétique. — [6] Voir note 1. — [7] *Que je crois.* Ellipse familière pour : à ce que je crois. — [8] *Faire une bonne figure.* Avoir de l'apparence. — [9] *Donner congé.* Donner la permission de quitter le

MERLIN.

Il fait bien : donnez-vous patience [10]...

LA RISSOLE.

Morbleu, je ne saurais avoir ma subsistance [11].

MERLIN, à part.

Il est vrai ; le pauvre homme ! il fait compassion [12].

LA RISSOLE.

Or donc, pour en venir à ma belle action,
Vous saurez que toujours je fus homme de guerre,
Et brave sur la mer ainsi que sur la terre.
J'étais sur un vaisseau quand Ruyter [13] fut tué,
Et j'ai même à sa mort le plus contribué :
Je fus [14] chercher le feu que l'on mit à l'amorce [15]
Du canon qui lui fit rendre l'âme par force.
Lui mort, les Hollandais souffrirent bien des mals :
On fit couler à fond les deux vice-amirals [16].

MERLIN.

Il faut dire des *maux*, *vice-amiraux* : c'est l'ordre.

LA RISSOLE.

Les vice-amiraux donc ne pouvant plus nous mordre [17],
Nos coups aux ennemis furent des coups fataux ;
Nous gagnâmes sur eux quatre combats navaux.

MERLIN.

Il faut dire *fatals* et *navals* : c'est la règle.

LA RISSOLE.

Les Hollandais, réduits à du biscuit [18] de seigle,
Ayant connu [19] qu'en nombre ils étaient inégals,
Firent prendre la fuite aux vaisseaux principals,

service. — [10] Voir nº 184, note 5. — [11] *Avoir ma subsistance.* Avoir de quoi vivre. Le sens de ce vers est celui-ci : Comment voulez-vous que je prenne patience? Le métier que je fais est trop misérable et je n'ai pas de quoi pourvoir à mes besoins. — [12] *Faire compassion.* Être digne de pitié. — [13] *Ruyter.* Célèbre amiral hollandais qui se distingua dans la guerre contre Louis XIV et fut tué en 1676 dans une bataille navale contre la flotte française sur les côtes de Sicile. — [14] Voir *Gramm.*, nº 842. — [15] *Amorce.* Poudre qui sert à mettre le feu à la charge d'un canon. — [16] Les deux vaisseaux qui portaient les deux vice-amiraux. Le mot *vice* signifie tour, changement, et il éveille l'idée d'une suppléance. Le vice-amiral est le représentant, le suppléant de l'amiral, qui est le chef suprême des forces navales. — [17] *Nous mordre.* Nous faire du mal. Expression triviale qui n'est pas déplacée dans la bouche d'un soldat ivre. — [18] *Biscuit.* Pain très dur dont on s'approvisionne pour les voyages maritimes. — [19] *Ayant connu.* Ayant reconnu, s'étant

MERLIN.

Il faut dire *inégaux, principaux* : c'est le terme [20]

LA RISSOLE.

Enfin, après cela nous fûmes [21] à Palerme [22].
Les bourgeois, à l'envi, nous firent des régaux :
Les huit jours qu'on y fut furent huit carnavaux.

MERLIN.

Il faut dire *régals* et *carnavals*.

LA RISSOLE.

Oh! dame [23]!
M'interrompre à tous coups, c'est me chiffonner l'âme [24],
Franchement.

MERLIN.

Parlez bien. On ne dit point *navaux*,
Ni *fataux*, ni *régaux*, non plus que *carnavaux*.
Vouloir parler ainsi, c'est faire une sottise.

LA RISSOLE.

Eh! morbleu! comment donc voulez-vous que je dise?
Si vous me reprenez lorsque je dis des *mals*,
Inégals, principals, et des *vices-amirals* ;
Lorsqu'un moment après, pour mieux me faire entendre,
Je dis *fataux, navaux*, devez-vous me reprendre?
J'enrage de bon cœur, quand je trouve un trigaud [25]
Qui souffle tout ensemble et le froid et le chaud [26].

MERLIN.

J'ai la raison pour moi qui me fait vous reprendre,
Et je vais clairement vous le faire comprendre.
Al est un singulier dont le pluriel fait *aux* ;
On dit : c'est mon *égal*, et ce sont mes *égaux*.
C'est l'usage.

LA RISSOLE.

L'usage? Eh bien! soit. Je l'accepte.

MERLIN.

Fatal, naval, régal, sont des mots qu'on excepte.

aperçus. — [20] *C'est le terme*. Le mot qu'il faut employer. — [21] Voir *Gramm.*, n° 842. — [22] *Palerme*. Capitale de la Sicile, située sur la côte nord de cette île. — [23] Voir n° 180, note 5. — [24] *Chiffonner*. Tourmenter. — [25] *Trigaud*. Qui emploie des ruses et des détours. — [26] *Souffler le froid et le chaud*, c'est se contredire. —

Pour peu qu'on ait de sens [27] et d'érudition,
On sait que chaque règle a son exception.
Par conséquent, on voit par cette raison seule...

LA RISSOLE.

J'ai des démangeaisons de te casser la gueule.

MERLIN.

Vous?

LA RISSOLE.

Oui, palsambleu! moi : je n'aime point du tout
Qu'on me berce d'un conte à dormir tout debout;
Lorsqu'on veut me railler, je donne sur la face [28].

MERLIN.

Et tu crois au *Mercure* occuper une place?
Toi! Tu n'y seras point, je t'en donne ma foi.

LA RISSOLE.

Morbleu! Je me bats l'œil [29] du *Mercure* et de toi.
Et pour faire dépit [30], tant à toi qu'à ton maître,
Je te déclare, moi, que je n'y veux pas être.
Plus de mille soldats en auraient acheté,
Pour voir en quel endroit La Rissole eût été [31] :
C'était argent comptant [32], car j'avais leur parole.
Adieu, pays [33]. C'est moi qu'on nomme La Rissole :
Ces bras te deviendront ou *fatals* ou *fataux*.

MERLIN.

Adieu, guerrier fameux par tes combats *navaux*.

LA RISSOLE *(à part)*.

Adieu, je m'en vais boire avec mon caporaux,
J'aurais dit tout à l'heure avec mon caporal;
C'est comme mon chapeau qu'il faut nommer *chapal*.

BOURSAULT (1638-1701.)

379. — *Anne de Boulen* [1] *et Élisabeth sa fille* [2].

ANNE.

Je vais goûter encor quelques moments bien doux :
Embrasse-moi, ma fille, et viens sur mes genoux.

27 *Sens*. Bon sens, intelligence. — 28 *Donner sur la face*. Expression populaire qui signifie souffleter. — 29 *Se battre l'œil*. Se moquer. — 30 *Faire dépit* à quelqu'un. Lui causer du chagrin. — 31 *Eût été*. Ce conditionnel est incorrect. Le sens exige absolument *a été*. — 32 *Argent comptant*. Argent payé sur l'heure. Dans cette expression, le participe *comptant* est pris passivement : qui se compte, qui est compté. — 33 *Pays*, au féminin, *payse*. Compatriote.

1 *Anne de Boulen*. Deuxième femme de Henri VIII, roi d'Angleterre. Ce prince despotique, qui souilla son règne par toutes sortes de cruautés, la fit juger, condamner et exécuter en 1536. — 2 *Élisabeth*. Fille

ÉLISABETH.

Ma mère, ce matin comme tu m'as laissée!

ANNE.

Quel souvenir amer revient à ma pensée [3]!

ÉLISABETH.

Autrefois tu m'aimais, tu ne me quittais pas;
Souvent, durant les nuits, je dormais dans tes bras.

ANNE *(à part)*.

Elle n'aura donc plus une mère auprès d'elle!

ÉLISABETH.

Pendant toute la nuit vainement je t'appelle.

ANNE.

Ma fille, à chaque mot veux-tu me déchirer [4]?

ÉLISABETH.

Comme toi, maintenant, je ne fais que pleurer.

ANNE *(à part)*.

Combien tous ses discours ont de grâce et de charmes!

ÉLISABETH.

Ma mère...

ANNE.

Quoi! sa main veut essuyer mes larmes!

ÉLISABETH.

Mais d'où vient ta douleur?

ANNE.

Tu le sauras un jour...

ÉLISABETH.

Ne quitteras-tu point ce triste et noir séjour [5]?

ANNE.

J'en sortirai ce soir.

ÉLISABETH.

Ah! j'en suis bien contente!

ANNE *(à part)*.

La mort qu'on me prépare est loin de son attente!

ÉLISABETH *(regardant les chaînes de sa mère)*.

Ce fer [6] est trop pesant; il doit blesser tes mains.

d'Anne de Boulen, née en 1533. Elle devint reine d'Angleterre en 1558 et mourut en 1603. — [3] Le souvenir de l'arrêt de mort qui a été rendu contre elle et dont elle attend l'exécution. — [4] *Me déchirer*. Me déchirer le cœur. — [5] La prison où nous sommes. — [6] Les chaînes que la prisonnière porte aux mains et qu'on

ANNE.

Je subirai bientôt de plus cruels destins.

ÉLISABETH.

Quel est donc le méchant qui peut causer ta peine?

ANNE

Un puissant ennemi m'accable de sa haine;
Pour prix de ma tendresse, il a proscrit [7] mes jours.

ÉLISABETH.

Et! que n'appelles-tu mon père à ton secours?

ANNE.

Ton père!

ÉLISABETH.

Il te chérit, il viendra te défendre.

ANNE.

Lui, tu le crois?

ÉLISABETH.

Mon père! ah! s'il pouvait m'entendre!
On fait tout ce qu'il veut.

ANNE.

Oui! je le sais trop bien.

ÉLISABETH.

Allons auprès de lui... Tu ne me réponds rien!

ANNE.

Enfant, n'hérite pas du malheur de ta mère :
Surtout dans ses rigueurs crains d'imiter ton père [8].

MARIE-JOSEPH CHÉNIER (1764-1811).

380. — Pyrrhus et Cinéas.

« Pourquoi ces éléphants [1], ces armes, ce bagage,
Et ces vaisseaux tout prêts à quitter le rivage? »
Disait au roi Pyrrhus [2] un sage confident,

appelle proprement des menottes. — [7] *Proscrire.* Condamner arbitrairement à mort. Ce terme est emprunté à l'histoire romaine et désigne d'abord les exécutions en masse à l'aide desquelles certains personnages devenus tout-puissants se débarrassèrent de leurs ennemis. Le mot *proscrire* signifie proprement publier, et la proscription se faisait par la publication d'une liste où figuraient les noms des proscrits. — [8] Le dernier vœu que le poète met dans la bouche d'Anne de Boulen ne se réalisa pas. Élisabeth, devenue reine, montra qu'elle avait hérité des instincts cruels et tyranniques de son père Henri VIII.

[1] Les peuples de l'Orient d'abord et ceux de l'Europe ensuite se servaient, dans l'antiquité, d'éléphants de guerre. On les employait surtout à rompre les lignes ennemies et à détruire les travaux de fortifications. — [2] *Pyrrhus.* Roi d'Épire, contrée de l'ancienne Grèce située sur les côtes de la mer Ionienne.

Conseiller très sensé d'un roi très imprudent.
« Je vais, lui dit ce prince, à Rome où l'on m'appelle [3].
— Quoi faire? — L'assiéger. — L'entreprise est fort belle.
Et digne seulement d'Alexandre [4] ou de vous;
Mais Rome prise enfin, seigneur, où courons-nous?
— Du reste des Latins [5] la conquête est facile.
— Sans doute, on peut les vaincre : est-ce tout? — La Sicile
De là nous tend les bras, et bientôt, sans effort,
Syracuse [6] reçoit nos vaisseaux dans son port.
— Bornez-vous là vos pas? — Dès que nous l'aurons prise,
Il ne faut qu'un bon vent, et Carthage [7] est conquise.
Les chemins sont ouverts; qui peut nous arrêter?
— Je vous entends [8], seigneur, nous allons tout dompter :
Nous allons traverser les sables de Libye [9],
Asservir, en passant, l'Égypte [10], l'Arabie [11],
Courir delà [12] le Gange [13] en de nouveaux pays,
Faire trembler le Scythe [14] aux bords du Tanaïs [15],
Et ranger sous nos lois tout ce vaste hémisphère [16].
Mais, de retour enfin, que prétendez-vous faire?
— Alors, cher Cinéas [17], victorieux, contents,
Nous pourrons rire à l'aise et prendre du bon temps.
— Eh! seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Épire [18],
Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire? »
Le conseil était sage et facile à goûter :
Pyrrhus vivait [19] heureux, s'il eût pu l'écouter.

BOILEAU.

Pyrrhus fut le prince le plus belliqueux de son temps; il soutint de nombreuses guerres contre les états voisins et entreprit même en Italie une expédition qui, d'abord victorieuse, se termina par une déroute complète. Il mourut l'an 272 avant J.-C. — [3] *Tarente*, ville de l'Italie méridionale, en guerre avec Rome, avait appelé Pyrrhus à son secours. — [4] Voir nº 59, note 2. — [5] *Latins*. Habitants du Latium, contrée de l'Italie ancienne; puis, dans un sens plus général, peuples de l'Italie. — [6] *Syracuse*. Ville de Sicile, sur la côte orientale de cette île. — [7] *Carthage*. Ville d'Afrique célèbre par son commerce et qui fut maîtresse de la Méditerranée jusqu'au moment où éclata sa rivalité avec Rome. Après plus d'un siècle de guerres, les Romains détruisirent Carthage l'an 146 avant J.-C. — [8] Voir nº 377, note 2. — [9] *Libye*. Contrée de l'Afrique en partie déserte située à l'est du territoire de Carthage. On donnait quelquefois à l'Afrique entière le nom de Libye. — [10] *Égypte*. Contrée de l'Afrique, située à l'est de la Libye. — [11] *Arabie*. Contrée de l'Asie qui communique avec l'Égypte par un isthme appelé aujourd'hui isthme de Suez. — [12] *Delà*. Préposition qui signifie de l'autre côté de. On dit dans le même sens *au delà de* et *par delà le*. — [13] *Gange*. Grand fleuve de l'Inde, vaste contrée de l'Asie, qui est divisée en Inde en deçà du Gange et Inde au delà du Gange. Le Gange se jette dans le golfe du Bengale. — [14] *Scythe*. Singulier employé pour le pluriel. Les Scythes occupaient le nord ouest de l'Asie et le nord est de l'Europe. — [15] *Tanaïs*. Fleuve de Scythie, aujourd'hui le Don, qui se jette dans la mer d'Azov. — [16] *Tout ce vaste hémisphère*. Toute cette moitié du globe terrestre dans laquelle nous nous trouvons, et qui va servir de théâtre à nos conquêtes. *Hémisphère* veut dire moitié de la sphère ou globe terrestre. — [17] *Cinéas*. Ministre de Pyrrhus, qui essaya, mais en vain, de le dissuader de faire une expédition en Italie. — [18] Voir note 2. — [19] Voir *Gramm.*, nº 615.

381. — *Le conquérant et le vieillard.*

LE CONQUÉRANT.

Je me suis en chassant égaré dans ce bois;
Guide-moi, bon vieillard, jusques [1] à la sortie.

LE VIEILLARD.

Quittez votre coursier, les chemins sont étroits.
Allons, et soutenez ma marche appesantie.

LE CONQUÉRANT.

Te serais-[2] je inconnu?

LE VIEILLARD.

Jamais je ne vous vis.

LE CONQUÉRANT.

A défaut de mes traits, tu connais mon histoire?

LE VIEILLARD.

Seigneur, le calme est grand sous le chaume [3] où je vis.

LE CONQUÉRANT.

Depuis vingt ans le monde est rempli de ma gloire;
C'est moi dont le courage a soumis tant d'états;
Dont le nom célébré dans la paix, dans la guerre,
Fait trembler l'univers.

LE VIEILLARD.

Je ne vous connais pas,
Mes bras sont las de cultiver la terre [4].

LE CONQUÉRANT.

Tu ne me connais pas!... Plus d'un an s'est passé
Que, subjuguant l'état où le sort te fit naître,
J'en ai chassé tes rois [5]; leur trône est renversé.

LE VIEILLARD.

Excusez, j'ignorais avoir changé de maître.

LE CONQUÉRANT.

Homme qui me confonds [6], quel fut donc ton destin?

1 Voir *Gramm.*, nº 778. — 2 *Te serais-je inconnu?* Affirmation atténuée. Voir *Gramm.*, nº 614. Le conquérant s'étonne de la familiarité avec laquelle le vieillard lui parle, comme s'il s'adressait au premier étranger venu. — 3 Voir nº 320, note 2. — 4 Le sens des vers 11 et 12 est celui-ci : Je ne vous connais pas et les hauts faits dont vous parlez ne me touchent guère. J'ai travaillé toute ma vie, la fatigue est venue avec l'âge et je n'aspire plus qu'au repos. — 5 *Tes rois*, c'est-à-dire ton roi et sa dynastie, la dynastie de tes rois. — 6 *Confondre.* Au figuré, étonner.

LE VIEILLARD.

Né dans ces bois, jamais je n'en ai quitté l'ombre,
Dans la paix, de mes ans j'ai vu croître le nombre;
Une épouse et deux fils embellissent ma fin.
Six chèvres et nos bras, voilà notre richesse :
Elle a toujours suffi, nous en bénissons Dieu.
Mais voici le chemin; seigneur, si je vous laisse,
Pardonnez à mon âge...

LE CONQUÉRANT (*ému*).

Heureux vieillard, adieu!

BÉRANGER.

POÉSIES FUGITIVES.

ÉPIGRAMMES [1]

382. — Monsieur Harpin.

« Que de coquins dans votre ville,
Monsieur Harpin, sans vous compter!
— Morbleu! cessez de plaisanter :
Un railleur m'échauffe la bile [2].
— Hé bien! soit; je change de style;
Déridez ce front mécontent :
Que de coquins dans votre ville,
Monsieur Harpin, en vous comptant! »

ANDRIEUX.

383.

L'envie est, dites-vous, de mille maux la cause.
Holà! cher ami, parlez mieux;
L'envie est une bonne chose;
Elle fait crever l'envieux [1].

LA MONNOYE (1641-1728).

[1] *Épigramme.* Anciennement petite pièce de vers ; aujourd'hui petite pièce de vers qui se termine par un mot piquant. — [2] *Bile.* Matière jaunâtre et amère qui se produit dans le foie et qui sert à la digestion ; puis, au figuré, mauvaise humeur. *Échauffer la bile,* c'est exciter la colère.

[1] Allusion à l'expression familière *crever d'envie,* qui signifie être envieux au dernier degré, être envieux au point de ne plus pouvoir se contenir. *Crever* veut dire littéralement se rompre, éclater.

384.

Je dis toujours du bien de toi,
Tu dis toujours du mal de moi,
Mais je ne sais quel malheur est le nôtre;
On ne nous croit ni l'un ni l'autre. LA MONNOYE.

385.

Certain intendant de province [1],
Qui menait avec lui l'équipage [2] d'un prince,
En passant sur un pont parut fort en courroux;
« Pourquoi, demanda-t-il au maire [3] de la ville,
A ce pont étroit et fragile,
N'avoir point mis de garde-fou? »
Le maire, craignant son murmure,
« Pardonnez, monseigneur [4], lui dit-il assez haut,
Notre ville n'était pas sûre
Que vous y passeriez sitôt. » BOURSAULT (1638-1701).

386. — *Contre le poète Lebrun.*

Lebrun de gloire se nourrit :
Aussi voyez comme il maigrit.
BAOUR-LORMIAN (1772-1854).

387. — *Contre Baour-Lormian.*

Sottise vaut mieux que santé :
Baour s'est toujours bien porté. LEBRUN (1785-1873).

388. — *Épitaphe* [1] *d'un paresseux.*

Ci-dessous Antoine repose :
Il ne fit jamais autre chose.

389. — *Épitaphe d'un avare.*

Ci-gît, dessous [2] ce marbre blanc,
Le plus avare homme de Rennes [3],
Qui trépassa le jour de l'an,
De peur de donner des étrennes.

[1] Les *intendants de province* étaient des fonctionnaires royaux qui dirigeaient autrefois en France l'administration des provinces. Institués par Richelieu en 1636, ils furent supprimés lors de la révolution française. — [2] *Équipage.* Suite de chevaux, de voitures, etc. — [3] *Maire.* En France, le premier magistrat d'une ville, d'une commune. Les fonctions de maire correspondent aux fonctions de bourgmestre en Belgique. — [4] Voir nº 125, note 2.

[1] *Épitaphe.* Inscription sur un tombeau. — [2] *Dessous* ne s'emploie plus aujourd'hui comme préposition. Voir nº 354, note 2. — [3] *Rennes.* Capitale de l'ancienne Bretagne, province du nord-ouest de la France.

390. — *Madrigal* [1] *au roi de Danemark* [2] *à l'occasion de son séjour à Paris.*

Un roi qu'on aime et qu'on révère
A des sujets en tous climats :
Il a beau parcourir la terre,
Il est toujours dans ses états.

CHAMFORT (1741-1794).

391. — *Inscription pour le portrait de Roucher* [1].

A MA FEMME, A MES AMIS, A MES ENFANTS.

Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage :
Lorsqu'un savant crayon dessinait cette image,
J'attendais l'échafaud, et je pensais à vous.

ROUCHER (1745-1794).

392. — *Inscription pour le portrait de La Fontaine.*

Dans la fable et le conte il n'eut point de rivaux :
Il peignit la nature, et garda ses pinceaux [1].

GUICHARD (1731-1811).

393. — *Épitaphe de Turenne* [1].

Turenne a son tombeau parmi ceux de nos rois :
Il obtint cet honneur par ses fameux exploits.
Louis [2] voulut ainsi couronner sa vaillance,
Afin d'apprendre aux siècles à venir
Qu'il ne met point de différence
Entre porter le sceptre et le bien soutenir.

CHEVREAU (1613-1701).

[1] *Madrigal.* Petite pièce de vers exprimant une pensée ingénieuse et aimable. — [2] *Danemark.* Royaume du nord de l'Europe, entre la mer du Nord et la mer Baltique.

[1] *Roucher.* Poète et littérateur, né en 1745, mort en 1794. Après avoir adopté les principes de la révolution, Roucher eut le courage d'en réprouver énergiquement les excès. Il fut condamné à mort et exécuté le 8 juillet 1794. Il inscrivit lui-même, quelques heures avant sa mort, au bas de son portrait dessiné par le peintre Leroy, emprisonné comme lui, les vers que nous reproduisons ici.

[1] C'est-à-dire qu'il ne les légua à personne. C'est une manière ingénieuse de faire entendre que, comme peintre de la nature, La Fontaine ne fut égalé par aucun de ses imitateurs.

[1] *Turenne.* L'un des plus grands généraux français au XVIIe siècle. Il fut tué d'un boulet de canon à Salzbach, dans le grand-duché de Bade, le 27 juillet 1675. Son corps fut déposé dans l'église de Saint-Denis, près de Paris, qui servait de sépulture aux rois de France. Le tombeau de Turenne fut transporté à Paris aux Invalides (Voir nº 127, note 2) en 1800. — [2] Louis XIV.

394. — *La nature.*

La nature a pour moi le charme de l'enfance :
Elle en a la fraîcheur et la sérénité.
Ainsi que l'être jeune, elle n'est que bonté;
Ainsi que l'être faible, elle a Dieu pour défense!

Le plus méchant lui doit des retours [1] d'innocence,
Et le plus malheureux des réveils de gaîté.
Elle apporte le calme à mon cœur irrité;
Et, même sans la voir, il suffit que j'y pense!

« Songe à l'enfant, disait le poète païen :
De tes mœurs en péril respecte le gardien;
Rougis en contemplant la chaste créature [2]! »

Et moi, quand l'oiseau chante au faîte du buisson,
Quand murmure la source, ou jaunit la moisson,
Je dis : « Sois pur, mon cœur! respecte la nature! »

EUGÈNE MANUEL

395. — *Problème.*

J'ai vu pleurer la mère au convoi de l'enfant;
J'ai vu pleurer l'aïeule au convoi de la mère :
Le plus jeune partit le premier, en avant;
La plus vieille partit après eux, la dernière.

Le petit-fils riait avec l'octogénaire,
Elle, un pied dans la tombe, et lui, rose et vivant!
La mort, qui fait son choix, prend ceux qu'elle préfère :
C'est souvent le plus jeune, et le meilleur souvent!

O mort! nous diras-tu — loi fatale ou caprice! —
Pourquoi l'enfant expire au sein de sa nourrice,
Et pourquoi commencer, s'il faut sitôt finir?

Entre ces trois cercueils la raison accablée
Se demande à quoi bon la nature troublée [1],
Et pourquoi le passé survit à l'avenir?

EUGÈNE MANUEL.

[1] *Des retours* d'innocence. Une sorte de renouvellement de l'innocence perdue. — [2] Allusion à deux vers de Juvénal, poète latin du Ier siècle après J.-C. Voici la traduction de ces deux vers : « L'enfant reclame le plus profond respect. Si tu médites quelque action honteuse, garde-toi de porter atteinte à sa jeunesse et à son innocence. »

[1] La nature troublée, c'est-à-dire le renversement des lois de la nature, qui semblent exiger que les plus âgés précèdent les plus jeunes dans la tombe.

396. — Les deux cortèges.

Deux cortèges se sont rencontrés à l'église;
L'un est morne, il conduit la bière d'un enfant.
Une femme le suit, presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

L'autre, c'est un baptême. Au bras qui le défend,
Un nourrisson bégaye une note indécise [1] :
Sa mère, lui tendant le doux sein qu'il épuise,
L'embrasse tout entier d'un regard triomphant!

On baptise, on absout, et le temple se vide.
Les deux femmes, alors, se croisant sous l'abside [2],
Échangent un coup d'œil aussitôt détourné,

Et... merveilleux retour [3] qu'inspire la prière,
La jeune mère pleure en regardant la bière,
La femme qui pleurait sourit au nouveau né.

JOSÉPHINE SOULARY (née en 1815).

397. — Inscription proposée pour une statue de Jeanne d'Arc [1].

Peux-tu bien accorder, vierge du ciel chérie,
La douceur de tes yeux, et ce glaive irrité?
— La douceur de mes yeux caresse ma patrie,
Et ce glaive en fureur lui rend sa liberté.

MARIE DE GOURNAY (1566-1645).

MORCEAUX DIVERS.

398. — Solitude.

Je n'ai jamais cherché ce morne isolement
Dont la loi rigoureuse a fait un châtiment.
Me préserve le ciel des portes toujours closes!
Je ne fuis pas ainsi les hommes et les choses;

[1] *Une note indécise.* Un son, un cri qui n'a pas encore de caractère bien marqué, parce que l'enfant n'a pas encore fait l'apprentissage de ses propres organes. — [2] *Abside.* Sanctuaire de l'église, partie où se trouve le maître-autel. — [3] *Retour.* Retour sur soi-même, réflexion. Les deux mères, après avoir d'abord détourné leurs regards l'une de l'autre, à cause de la différence profonde de leurs situations, réfléchissent l'une et l'autre et se disent qu'une mère ne doit être étrangère ni à la joie, ni à la douleur d'une autre mère.

[1] Voir nº 329, note 1.

Et l'orgueilleux qui dit : « Il est bon d'être seul! »
Lui-même lentement coud son triste linceul.
J'aime une solitude apparente [1] et peuplée [2],
Où mon âme soit libre, et non pas exilée,
Où je sente partout, invisible [3] à moitié,
Présent l'amour, présente avec lui l'amitié.
J'écris dans mon jardin : sous une main furtive
Une fenêtre s'ouvre, un sourire m'arrive;
Puis le rideau tiré retombe doucement,
Et mon cœur reste ému d'un long enchantement.
Je reprends mon travail, sans peur que l'on [4] m'oublie :
J'étais seul, mais je sais ma demeure remplie.
Merci, jeune compagne, active sous mon toit!
Le silence me plaît interrompu par toi.
Les moineaux effrontés qui retournent au gîte,
Dans le lierre voisin le merle qui s'agite,
Le bruit lointain d'enfants jouant sur le pavé,
Ou le vol de l'abeille un instant observé,
Non, c'est trop peu pour moi. Mais que l'âme est charmée,
Quand la voix d'une mère ou d'une femme aimée
Murmure un mot, s'éloigne, et se tait tout à coup!
Un geste, un frôlement, un regard, et c'est tout :
Mais tu [5] sens que ton cœur n'était pas solitaire;
Qu'il trouve à qui parler, s'il est las de se taire;
Que derrière ce mur, cette porte, à trois pas,
Sont des êtres bénis qui ne te quittent pas :
Ce léger bruit qu'ils font, c'est l'amour, c'est la vie,
C'est toute leur pensée à la tienne asservie,
La voix qui tant de fois déjà te consola,
Le bonheur qui se cache, en disant : « Je suis là! »

EUGÈNE MANUEL.

399. — *L'histoire.*

C'est un théâtre, un spectacle nouveau,
Où tous les morts, sortant de leur tombeau,
Viennent encor sur une scène illustre,
Se présenter à nous dans leur vrai lustre [1],

[1] *Une solitude apparente.* Une solitude qui n'existe qu'en apparence. — [2] *Une solitude peuplée.* Une solitude au milieu de laquelle je sens qu'il y a, à une faible distance de moi, des créatures qui m'aiment et dont j'occupe les pensées. — [3] *Invisible* se rapporte à *amour* et à *amitié*, qui sont exprimés au vers 10. — [4] Voir *Gramm.*, n° 807. — [5] *Tu.* Ce pronom *tu* s'adresse au lecteur, ainsi que tous les pronoms de la même personne qui figurent dans les derniers vers de ce morceau.

[1] *Dans leur vrai lustre.* Dans leur véritable éclat, avec tous les mérites qu'ils ont eus, mais aussi avec

Et du public, dépouillé d'intérêt [2],
Humbles acteurs, attendre leur arrêt.
Là, retraçant leurs faiblesses passées,
Leurs actions, leurs discours, leurs pensées,
A chaque état [3] ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter;
Ce que chacun, suivant ce qu'il peut être,
Doit pratiquer, voir, rechercher, connaître;
Et leur exemple, en diverses façons,
Donnant à tous les plus nobles leçons,
Rois, magistrats, législateurs suprêmes,
Princes, guerriers, simples citoyens mêmes.
Dans ce sincère et fidèle miroir,
Peuvent apprendre à lire leur devoir. J.-B. Rousseau

400. — *Même sujet.*

Avant qu'on vît briller sa lumière féconde,
Les temps se succédaient dans une nuit profonde;
Les peuples tour à tour, par l'ennui dévorés,
Sur la terre passaient l'un et l'autre ignorés.
Les grands événements n'avaient point d'interprètes;
Les débris étaient morts, et les tombes muettes [1].
L'histoire luit : soudain les temps ont reculé,
L'ombre a fui les tombeaux, les débris ont parlé;
Les générations s'entendent et s'instruisent,
Et de l'esprit humain les travaux s'éternisent.
O charmes de l'étude! ô sublimes récits!
Dans quels transports le sage, à son foyer assis,
Suit les nombreux combats et d'Athène [2] et de Rome,
A travers deux mille ans applaudit au grand homme [3],
Consulte l'orateur et le guerrier fameux,
Partage les revers des peuples grands comme eux.
Voit l'empire romain, sous le fer des Vandales [4],
De ses vils empereurs [5] expier les scandales [6].

toutes les fautes qu'ils ont pu commettre. — [2] *Dépouillé d'intérêt*, c'est-à-dire sans être prévenu ni contre eux, ni en leur faveur, comme leurs contemporains ont pu l'être. — [3] *A chaque état.* A chaque profession, c'est-à-dire à tous les hommes, quel que soit le rôle qu'ils jouent dans la société.

[1] Tout ce qui était resté des temps écoulés n'avait pour les peuples aucune signification ; ce n'était pour eux que des débris sans valeur et sans nom. — [2] *Athène.* Licence orthographique pour Athènes. L'*s* a été supprimé pour que le vers n'ait pas une syllabe de trop. Athènes fut dans l'antiquité le siège d'une république qui joua un rôle considérable dans l'histoire de la Grèce. — [3] *Applaudir à.* Voir *Gramm.*, n° 844. *Grand homme, orateur, guerrier fameux* sont des singuliers employés au lieu du pluriel. — [4] *Vandales.* Peuple germain qui, après avoir ravagé la Gaule et l'Espagne, alla s'établir au v^e^ siècle dans le nord de l'Afrique, qui faisait partie de l'empire romain. — [5] Il y eut parmi les empereurs romains de nombreux princes qui ne se distinguèrent que par leur tyrannie, leurs cruautés ou leurs vices. — [6] *Scandale* vient

Et, bientôt déchiré par divers potentats,
Son cadavre fécond enfanter cent états [7];
Retrouve en d'autres lieux, sur la sanglante arène [8],
Marcius [9] dans Condé [10], Scipion [11] dans Turenne [12];
Et, rempli [13] des héros et des faits éclatants,
Ainsi que tous les lieux, embrasse tous les temps! G. Legouvé.

401. — *L'écolier.*

Un tout petit enfant s'en allait à l'école.
On avait dit : Allez! il tâchait d'obéir;
Mais son livre était lourd; il ne pouvait courir :
Il pleure et suit des yeux une abeille qui vole.
« Abeille! lui dit-il, voulez-vous me parler?
Moi, je vais à l'école, il faut apprendre à lire.
Mais le maître est tout noir, et je n'ose pas rire.
Voulez-vous rire, abeille, et m'apprendre à voler? »
« Non, dit-elle, j'arrive, et je suis très pressée.
J'avais froid, l'aquilon [1] m'a longtemps oppressée [2].
Enfin j'ai vu les fleurs; je redescends du ciel,
Et je vais commencer mon doux rayon [3] de miel.
Voyez! j'en ai déjà puisé dans quatre roses :
Avant une heure encor nous en aurons d'écloses.
Vite, vite à la ruche [4]. On ne rit pas toujours :
C'est pour faire le miel qu'on nous rend les beaux jours. »
Elle fuit, et se perd sur la route embaumée.
Le frais lilas sortait d'un vieux mur entr'ouvert;
Il saluait l'aurore, et l'aurore charmée
Se montrait sans nuage et riait de l'hiver [5].

d'un mot grec qui signifie piège. *Scandale* veut dire d'abord occasion d'errer ou de pécher, puis il désigne toute action honteuse qui s'étale au grand jour. — [7] Les peuples barbares de la Germanie se jetèrent sur l'empire romain, qui fut morcelé en un grand nombre de petits états. — [8] *Arène.* Sable, ensuite endroit sablé où ont lieu les jeux et les combats. *La sanglante arène,* les champs de bataille en général. — [9] *Marcius Coriolan.* Général romain qui, après avoir été exilé par ses concitoyens, s'allia aux Volsques, leurs ennemis, et porta les armes contre sa patrie. — [10] *Condé.* Le prince de Condé, surnommé le grand Condé, qui, semblable en cela à Coriolan, abandonna la France, sa patrie, pour aller porter aux Espagnols le secours de ses armes. Il fut vaincu par Turenne et rentra en France en 1660, après avoir fait sa soumission. — [11] *Scipion l'Africain.* Général romain qui joua un rôle important dans les guerres que Rome soutint contre les Carthaginois. Il fit sur ces derniers la conquête de l'Espagne et transporta le théâtre de la guerre en Afrique, où il remporta la victoire de Zama. — [12] Voir nº 393, note 1. — [13] *Rempli,* c'est-à-dire l'âme remplie du souvenir des héros etc.

[1] *Aquilon.* Vent du nord. — [2] *Oppresser.* Gêner la respiration. Il ne faut pas le confondre avec *opprimer,* qui signifie accabler sous une autorité tyrannique. Le substantif *oppression* se prend dans les deux sens; il désigne tout aussi bien l'état de celui qui est oppressé que l'état de celui qui est opprimé. — [3] Les abeilles forment le miel avec le suc des fleurs et le déposent dans de petites cellules faites de cire et appelées alvéoles. Les gâteaux de cire des abeilles sont disposés en rayons, et on appelle rayon de miel un morceau de gâteau de cire dont les cellules contiennent du miel. — [4] *Ruche.* Demeure où se tiennent les abeilles et où elles fabriquent leur miel. — [5] Comme pour le défier de se montrer encore. —

Une hirondelle passe; elle effleure la joue
Du petit nonchalant qui s'attriste [6] et qui joue;
Et, dans l'air suspendue, en redoublant sa voix,
Fait tressaillir l'écho qui dort au fond des bois.
« Oh! bonjour, dit l'enfant, qui se souvenait d'elle;
Je t'ai vue à l'automne; oh! bonjour, hirondelle!
Viens! tu portais bonheur à ma maison, et moi
Je voudrais du bonheur : veux-tu m'en donner, toi?
Jouons! — Je le voudrais, répond la voyageuse,
Car je respire à peine, et je me sens joyeuse.
Mais j'ai beaucoup d'amis qui doutent du printemps;
Ils rêveraient ma mort [7], si je tardais longtemps.
Non, je ne puis jouer. Pour finir leur souffrance,
J'emporte un brin de mousse en signe d'espérance.
Nous allons relever nos palais dégarnis [8] :
L'herbe croît : c'est l'instant des amours et des nids.
J'ai tout vu. Maintenant, fidèle messagère,
Je vais chercher mes sœurs là-bas sur le chemin.
Ainsi que nous, enfant, la vie est passagère;
Il faut en profiter. Je me sauve... A demain! »
L'enfant reste muet, et, la tête baissée,
Rêve et compte ses pas pour tromper son ennui,
Quand le livre importun, dont sa main est lassée,
Rompt ses fragiles nœuds [9], et tombe auprès de lui.
Un dogue [10] l'observait du seuil de sa demeure.
Stentor [11], gardien sévère et prudent à la fois,
De peur de l'effrayer retient sa grosse voix.
Hélas! peut-on crier contre un enfant qui pleure?
« Bon dogue, voulez-vous que je m'approche un peu?
Dit l'écolier plaintif. Je n'aime pas mon livre :
Voyez! ma main est rouge; il en est cause. Au jeu
Rien ne fatigue, on rit; et moi je voudrais vivre
Sans aller à l'école, où l'on tremble toujours.
Je m'en plains tous les soirs, et j'y vais tous les jours;
J'en suis très mécontent. Je n'aime aucune affaire [12];
Le sort des chiens me plaît, car ils n'ont rien à faire.
— « Écolier, voyez-vous ce laboureur aux champs?
Eh bien! ce laboureur, dit Stentor, c'est mon maître;
Il est très vigilant; je le suis plus peut-être :
Il dort la nuit, et moi j'écarte les méchants.

[6] *Qui s'attriste* de ne trouver aucun compagnon qui veuille partager ses jeux. — [7] *Rêver*. Voir par la pensée comme dans un rêve. — [8] Nos nids abandonnés depuis la saison dernière. — [9] *Ses fragiles nœuds*. Les doigts délicats qui le retenaient à peine. — [10] *Dogue*. Gros chien de garde. — [11] *Stentor*. Voir nº 223, note 6. — [12] *Aucune affaire*. Aucune espèce de travail.

J'éveille aussi ce bœuf qui, d'un pied lent, mais ferme,
Va creuser les sillons quand je garde la ferme.
Pour vous-même on travaille; et, grâce à nos brebis,
Votre mère, en chantant, vous file des habits.
Par le travail tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange.
Allez donc à l'école; allez, mon petit ange!
Les chiens ne lisent pas, mais la chaîne est pour eux :
L'ignorance toujours mène à la servitude.
L'homme est fin, l'homme est sage : il nous défend l'étude.
Enfant, vous serez homme, et vous serez heureux.
Les chiens vous serviront. » L'enfant l'écouta dire,
Et même il le baisa. Son livre était moins lourd.
En quittant le bon dogue, il pense, il marche, il court.
L'espoir d'être homme un jour lui ramène un sourire.
A l'école, un peu tard, il arriva gaîment,
Et dans le mois des fruits il lisait couramment.

Mme Desbordes-Valmore (1787-1859).

402. — *Un poète à son petit logis.*

Petit séjour, commode et sain,
Où des arts et du luxe en vain
On chercherait quelque merveille;
Humble asile où j'ai sous la main
Mon La Fontaine et mon Corneille [1];
Où je vis, m'endors et m'éveille,
Sans aucun soin [2] du lendemain,
Sans aucun remords de la veille;
Retraite où j'habite avec moi [3],
Seul, sans désirs et sans emploi,
Libre de crainte et d'espérance;
Enfin, après trois jours d'absence,
Je viens, j'accours, je t'aperçoi [4]!
O mon lit, ô ma maisonnette!
Chers témoins de ma paix [5] secrète!
C'est vous, vous voilà, je vous voi [6];
Qu'avec plaisir je vous répète :
« Il n'est point de petit chez soi [7]. »

Ducis.

403. — *Ma chartreuse* [1].

Si ma chambre est ronde ou carrée,
C'est ce que je ne dirai pas;
Tout ce que j'en sais, sans compas,
C'est que, depuis l'oblique entrée [2],
Dans cette cage resserrée
On peut former jusqu'à six pas.
Une lucarne mal vitrée,
Près d'une gouttière livrée
A d'interminables sabbats [3],
Où l'université [4] des chats,

[1] Voir nº 369, note 2. — [2] *Soin*. Souci. — [3] *Avec moi*. Seul avec mes pensées. — [4] *Aperçoi*. *S* supprimé pour les besoins de la rime. — [5] *Paix*. Tranquillité intérieure. — [6] Voir note 4. — [7] Quand on est heureux dans son intérieur, on le trouve toujours assez grand. *Chez soi* s'emploie substantivement dans le style familier.

[1] *Chartreuse*. On appelle ainsi un couvent de chartreux. Les chartreux sont des religieux de l'ordre fondé par saint Bruno en 1086. *Ma chartreuse*, c'est-à-dire la petite chambre où je me retire comme un moine dans sa cellule. — [2] *Une entrée oblique* est une entrée qui ne donne pas en plein sur le milieu de la chambre, mais qui est comme cachée dans un coin. — [3] *Sabbat*. Jour de repos chez les juifs; puis assemblée nocturne de sorciers, parce que la superstition populaire assimilait les fêtes des juifs à des réunions de sorciers; enfin, dans un sens plus général, bruit et désordre. — [4] *Université*. Corps enseignant ayant pour mission de donner des leçons sur l'ensemble des connaissances humaines. Du latin *universus*, tout entier. *L'université des chats* est une locution plaisante par laquelle on désigne ici la totalité des chats du voisinage. —

A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyants états [5];
Une table mi-démembrée,
Près du plus humble des grabats;
Six brins de paille délabrée
Tressés sur deux vieux échalas [6] :
Voilà les meubles délicats
Dont ma chartreuse est décorée.

GRESSET.

404. — *La Fontaine.*

Vous croyez donc vous ennuyer?
Et l'hiver qui s'en vient, rallumant le foyer,
A fait rêver la châtelaine [1].
Un roman [2], dites-vous, pourrait vous égayer;
Triste chose à vous envoyer!
Que ne demandez-vous les vers de la Fontaine?
C'est avec celui-là qu'il est bon de veiller;
Ouvrez le sur votre oreiller,
Vous verrez se lever l'aurore [3].
Molière [4] l'a prédit, et j'en suis convaincu,
Bien des choses auront vécu,
Quand nos enfants liront encore
Ce que le bonhomme [5] a conté,
Fleur de sagesse et de gaîté [6].
Mais quoi! la mode vient, et tue un vieil usage
On n'en veut plus, du sobre [7] et franc langage
Dont il enseignait la douceur [8],
Le seul français [9], et qui vienne du cœur [10];
Car, n'en déplaise à l'Italie [11],
La Fontaine, sachez-le bien,
En prenant tout, n'imita rien;
Il est sorti du sol de la patrie
Le vert laurier [12] qui couvre son tombeau;
Comme l'antique [13], il est nouveau.

ALFRED DE MUSSET.

[5] *États.* Réunion des députés d'un pays ou d'une province. Le poète compare ici la réunion des chats du voisinage à une assemblée chargée de délibérer sur les affaires publiques. — [6] *Échalas.* Bâton auquel on attache un cep de vigne. Les deux vieux échalas dont parle le poète ont été réunis par quelques rares brins de paille et forment le siège unique de tout l'appartement.

[1] *La châtelaine.* Vous qui êtes la châtelaine. — [2] *Roman.* Ce genre d'écrits est ainsi nommé, parce que les premiers romans ont été écrits dans la langue romane, que l'on parlait au moyen âge et qui dérivait de la langue latine ou *romaine.* — [3] Cette lecture sera si séduisante qu'elle vous tiendra éveillée jusqu'au matin. — [4] *Molière.* Le premier poète comique du XVII[e] siècle et de toute la littérature française. — [5] *Bonhomme.* Surnom que La Fontaine dut à la simplicité de ses allures et à la naïveté de ses reparties. — [6] « Ce vers est une apposition à l'idée précédente » (MERLET). — [7] Un langage *sobre* est un langage qui ne prodigue pas les ornements du style. — [8] *Dont il enseignait la douceur,* en en donnant lui-même des modèles dans ses écrits. — [9] Le seul qui soit conforme au génie de la langue française. — [10] Le seul qui convienne à l'expression des sentiments vrais et sincères. — [11] *N'en déplaise à l'Italie.* Formule d'excuse qui fait entendre que les Italiens doivent se résigner de bonne grâce à ne pas revendiquer La Fontaine comme un des leurs. Il s'est inspiré des fabulistes latins et des écrivains italiens, mais il a su donner à tout ce qu'il leur a emprunté la marque de son propre génie. — [12] *Il, le vert laurier.* Sujet répété. Voir *Gramm.,* n° 464, 2[me] REM. — [13] La gloire de La Fontaine est une gloire qui lui appartient, ses écrits

405. — *Les virtuoses des buissons.*

Les oiseaux, voyez-vous, des humbles paysans
Sont la troupe lyrique [1]. On dit que la fauvette
Est la prima donna [2], c'est la grande coquette [3].
Le petit rossignol, aux merveilleux accents,
Est l'illustre ténor [4], le roi des virtuoses [5] :
A son théâtre, il n'a qu'un parterre [6] de roses,
Qu'une rampe [7] de vers luisants.

Le pinson vif et gai chante la chansonnette ;
Le merle en habit noir [8] dit avec l'alouette
Un ravissant duo [9], dans un frais buisson [10] vert ;
Le moineau discordant, criant dans la prairie,
Est le petit joueur d'orgue de Barbarie [11],
Au milieu de ce beau concert.

Souvent, pour louer Dieu, l'oiseau dit un cantique [12],
Un Pater cadencé [13] : l'arbre est l'autel rustique ;
Avec ses doux parfums, la fleur sert d'encensoir.
L'alouette se lève et chante les matines [14],
Et c'est le rossignol, aux notes argentines [15],
Qui fait la prière du soir.

Mme Anaïs Ségalas.

406. — *Le café.*

Il est une liqueur, au poète plus chère,
Qui manquait à Virgile [1], et qu'adorait Voltaire [2].
C'est toi, divin café, dont l'aimable liqueur,
Sans altérer [3] la tête, épanouit le cœur.

sont si vrais qu'ils nous paraissent encore nouveaux aujourd'hui, comme les chefs-d'œuvre que l'antiquité nous a légués. *Antique* est un substantif masculin qui désigne l'ensemble des chefs-d'œuvre de l'antiquité. C'est dans ce sens qu'on dit par exemple : l'antique est toujours beau.

[1] *Troupe lyrique.* Troupe d'opéra. Voir nº 232, note 7. La poésie lyrique était autrefois celle qui se chantait sur la lyre. On qualifie aujourd'hui de lyriques les pièces de théâtre propres à être mises en musique. — [2] *Prima donna.* Première cantatrice d'une troupe d'opéra. — [3] *Grande coquette.* Actrice qui joue les grands rôles de femme dans les comédies. — [4] *Ténor.* Chanteur dont la voix se distingue par les sons hauts. — [5] *Virtuose.* Voir nº 232, note 14. — [6] *Parterre.* Partie d'une salle de spectacle située au fond du théâtre. Ce nom vient de ce que, dans les anciens théâtres, on était debout au parterre. — [7] *Rampe.* Rangée de lumières placées au bord de la scène. — [8] *En habit noir.* Allusion à la couleur du merle. — [9] *Duo.* Morceau chanté par deux voix. — [10] *Buisson.* Touffe d'arbustes épineux. — [11] Voir nº 232, note 13. — [12] *Cantique.* Chant consacré à la gloire de Dieu. — [13] Une prière mise en musique. — [14] *Matines.* Partie de l'office divin qui se dit ordinairement la nuit. — [15] Voir nº 348, note 9.

[1] *Virgile.* Poète latin, mort l'an 19 avant J.-C., auteur d'un poème sur les travaux des champs intitulé *Géorgiques,* et d'un poème épique intitulé *Énéide,* dans lesquels il raconte les voyages d'Énée après la prise de Troie et son établissement en Italie. — [2] Voir la notice sur Voltaire à la fin du volume. — [3] *Sans altérer*

Aussi, quand mon palais est émoussé par l'âge,
Avec plaisir encor je goûte ton breuvage.
Que j'aime à préparer ton nectar [4] précieux!
Nul n'usurpe chez moi ce soin délicieux.
Sur le réchaud brûlant moi seul tournant ta graine,
A l'or de ta couleur fais succéder l'ébène [5];
Moi seul, contre la noix [6] qu'arment ses dents de fer,
Je fais, en le broyant, crier ton fruit amer;
Charmé de ton parfum, c'est moi seul qui dans l'onde
Infuse [7] à mon foyer ta poussière féconde;
Qui, tour à tour calmant, excitant tes bouillons [8],
Suis d'un œil attentif tes légers tourbillons.
Enfin, de ta liqueur lentement reposée,
Dans le vase fumant la lie [9] est déposée;
Ma coupe, ton nectar, le miel américain,
Que du suc des roseaux exprima l'Africain [10],
Tout est prêt : du Japon l'émail [11] reçoit tes ondes,
Et seul tu réunis les tributs [12] des deux mondes,
Viens donc, divin nectar, viens donc, inspire-moi :
Je ne veux qu'un désert, mon Antigone [13], et toi.
A peine j'ai senti ta vapeur odorante,
Soudain de ton climat [14] la chaleur pénétrante
Réveille tous mes sens; sans trouble, sans chaos [15],
Mes pensers [16] plus nombreux accourent à grands flots.
Mon idée était triste, aride, dépouillée;
Elle rit, elle sort richement habillée [17],
Et je crois, du génie éprouvant le réveil,
Boire dans chaque goutte un rayon du soleil.

DELILLE.

la tête. Sans provoquer de maux de tête, sans être capiteuse. — [4] Voir n° 1, note 4, et n° 292, note 17. — [5] *Ébène*. Bois de l'ébénier, remarquable par son beau noir. L'ébène désigne ici la couleur du café torréfié. — [6] *Noix*. Roue dentelée du moulin à cafe. — [7] *Infuser*. Verser, répandre dans. — [8] *Bouillon*. Petite vague qui se forme à la surface de l'eau qui bout. — [9] *Lie*. Ce qui se dépose au fond d'un liquide. Le mot propre, en parlant du café, est marc (prononcez *mar*). — [10] Le sucre de canne dont le poète compare la douceur à celle du miel. On le fabrique à l'aide du suc que l'on exprime, que l'on extrait d'une espèce de roseau appelée canne à sucre et qui croît en Amérique. Ce sont des nègres originaires de l'Afrique qui s'occupent de la culture de la canne à sucre. — [11] Voir n° 292, note 18. — [12] Voir n° 300, note 7. — [13] *Mon Antigone*. La femme de Delille. Voir n° 349. *Mon Antigone*, c'est-à-dire ma compagne inséparable, par allusion à Antigone, fille d'Œdipe, roi de Thèbes, qui servit de guide à son père exilé de sa patrie et devenu aveugle. Delille aussi devint aveugle vers la fin de ses jours. Toutefois, l'expression *mon Antigone* ne doit éveiller ici que l'idée d'une compagne et nullement l'idée d'une personne qui sert de guide à un vieillard aveugle. Il résulte, en effet, du vers 16 qu'à l'époque où Delille composait ces vers, il n'était pas encore privé de la vue. — [14] Le cafier ne croît que dans les pays chauds. Originaire de l'Arabie, contrée de l'Afrique, il a été transplanté en Amérique et aux Indes. — [15] *Chaos*. Confusion générale de toutes choses qui existait, suivant les anciens, avant la formation du monde; puis, en général, désordre. — [16] Voir n° 364, note 6. — [17] *Habillée*. Exprimée, traduite au dehors. La parole est, en effet, le vêtement de la pensée.

407. — *Tombe et Rose.*

La tombe dit à la rose :
« Des pleurs dont l'aube [1] t'arrose
Que fais-tu, fleur des amours [2] ? »
La rose dit à la tombe :
« Que fais-tu de ce qui tombe
Dans ton gouffre ouvert toujours ? »

La rose dit : « Tombeau sombre,
De ces pleurs, je fais dans l'ombre
Un parfum d'ambre [3] et de miel. »
La tombe dit : « Fleur plaintive [4],
De chaque âme qui m'arrive
Je fais un ange du ciel ! »

408. — *La jeunesse du jour.*

Moi ! Je me garde bien de dire un mot ; j'admire
Je sens que pour s'instruire il n'était pas besoin
De tant se fatiguer, de prendre tant de soin.
Oh ! non, je reconnais que ces longues études
N'étaient que sot ennui, que tristes habitudes ;
Je vois qu'à moins de frais il est de beaux esprits [2],
Et même des savants, qui, n'ayant rien appris,
N'ignorent nulle chose, et, des heures entières,
Vont parler, discuter sur toutes les matières,
Sur des points de science, en affaires de goût,
Dans le monde, au spectacle, en famille, et partout,
S'érigent en censeurs [3], en arbitres suprêmes,
Et toujours, en un mot, sont très contents d'eux-mêmes.
On est tout confondu d'un ton si décidé.
Tu sais tout, à t'entendre ; et monsieur de Naudé [4]
Me disait même hier : Que de choses j'ignore !
Mon ami, je vieillis en m'instruisant encore.
. . . . . J'admire, ajoutait-il,
Et l'air de confiance, et l'éternel babil
De ces messieurs à peine échappés de l'enfance ;

[1] Voir n° 275, note 1. — [2] *Fleur des amours.* Toi qui es le symbole et l'emblème des amours. — [3] Voir n° 333, note 4. — [4] *Fleur plaintive.* Toi qui te plains de moi, comme si toutes les âmes qui m'arrivent étaient anéanties pour jamais.

[1] Ce morceau est extrait d'une comédie intitulée : *Le vieillard et les jeunes gens.* C'est une leçon de convenance adressée à un de ces jeunes gens qui s'imaginent tout savoir sans avoir rien appris. — [2] Voir n° 44, note 7. — [3] Voir n° 183, note 12. — [4] L'un des personnages de la pièce. —

Car ils ont, d'un seul pas, franchi l'adolescence.
Ils semblent tout savoir, à leur ton, leur maintien;
Mais ils ne savent rien, n'apprendront jamais rien;
Parlent avec mépris de tout ce qu'ils ignorent,
Et de leur nullité publiquement s'honorent;
Etres inconséquents, neufs et blasés [5], flétris,
Tels que des fruits sans goût, avant le temps mûris :
A quinze ans, les voilà déjà de petits hommes,
Plus forts, même plus vieux que tous tant que nous sommes [6].

COLLIN D'HARLEVILLE (1775-1806).

[5] *Blasé*. Dont la sensibilité est émoussée; puis, au figuré, dont le cœur est devenu insensible. *Neufs et blasés*. Ces mots présentent une alliance de deux idées qui semblent s'exclure. Ceux que l'on dépeint ici sont tout à la fois jeunes par l'âge et vieux par l'esprit. — [6] *Nous*. Les vieillards.

NOTICES SUR LES AUTEURS CITÉS.

LE NOM DE CHAQUE AUTEUR EST SUIVI DE LA DATE DE SA NAISSANCE, DE CELLE DE SA MORT ET DE L'INDICATION DE SON LIEU DE NAISSANCE.

AGUESSEAU (Henri-François D'), 1668-1751. Limoges. Issu d'une famille illustre de magistrats, il devint successivement avocat général au Parlement de Paris, puis procureur général et enfin chancelier. Il se distingua par un esprit d'indépendance qui lui valut la disgrâce de Louis XIV. Son principal ouvrage est intitulé : *Instructions à mes enfants.* C'est un cours complet d'éducation à l'usage de ceux qui se destinent aux fonctions judiciaires.

ALEMBERT (Jean LE ROND D'), 1717-1783. Paris. Après avoir fait des études juridiques et s'être fait recevoir avocat, d'Alembert se livra tout entier à la géométrie, qui exerçait sur son esprit un irrésistible attrait. Ses travaux le firent admettre à l'Académie des sciences dès l'âge de 23 ans. Son principal titre littéraire est sa collaboration à l'*Encyclopédie*, vaste publication qui présente, sous la forme d'un dictionnaire, le résumé des connaissances humaines. Un grand nombre d'articles scientifiques, littéraires et philosophiques sont dus à sa plume, ainsi que le *Discours préliminaire*, qui est son chef-d'œuvre. Il a aussi publié des *Éléments de philosophie*. Devenu secrétaire perpétuel de l'Académie française en 1772, il y lut des *Éloges historiques* de la plupart des académiciens morts de 1700 à 1770. D'Alembert fut plutôt un savant qu'un homme de lettres. Aussi son style, quoique toujours clair et élégant, manque-t-il généralement de chaleur.

ALTENHEIM (Gabrielle SOUMET, Mme D'), née en 1814. Paris. Fille d'Alexandre Soumet, auteur de *la Divine Épopée*. Elle fit représenter en 1841 une tragédie en cinq actes, *le Gladiateur*, écrite par elle en collaboration avec son père. On a aussi d'elle une autre tragédie intitulée *Jane Gray* et diverses poésies. Son style élégant respire une exquise sensibilité.

ANDRIEUX (Jean-Stanislas), 1759-1833. Strasbourg. Poète comique. Il remplit diverses fonctions dans la magistrature avant de devenir professeur de littérature au Collège de France. Il a laissé plusieurs comédies spirituelles, entre autres *les Étourdis*, ainsi que des contes en vers et en prose pleins de grâce et de finesse. Il fut secrétaire perpétuel de l'Académie française.

ARNAULD (Antoine), 1612-1694. Paris. Théologien et philosophe. — Auteur d'un grand nombre d'ouvrages de théologie. Il écrivit avec Nicole et Lancelot la *Grammaire* et la *Logique* de Port-Royal.

ARNAULT (Antoine-Vincent), 1766-1834. Paris. Il se distingua comme poète tragique. La plus célèbre de ses tragédies est *Marius à Minturnes*. Il n'occupe toutefois qu'un rang secondaire parmi les poètes tragiques. On a aussi de lui des *Fables* et des mémoires intéressants sous le titre de *Souvenirs d'un sexagénaire*.

AUBERT (abbé Jean-Louis), 1731-1814. — *Fables et œuvres diverses.*

AUTRAN (Joseph), 1813-1878. Marseille. Il débuta dans la carrière littéraire par une ode adressée à Lamartine en 1832 et intitulée : *Le départ pour l'Orient*. Autran s'est surtout fait connaître par les descriptions vivantes et poétiques qu'il a données des différents aspects de la mer dans deux recueils intitulés : *La mer* et *Poèmes de la mer*. On a aussi de lui un poème héroïque : *Milianah*, plusieurs recueils de vers, entre autres *Laboureurs et soldats* et *la Vie rurale*, qui trahissent une âme sensible aux beautés de la nature, et une tragédie : *La Fille d'Eschyle*, qui partagea le grand prix Montyon (de l'Académie française) avec la *Gabrielle* de M. Augier.

BAOUR-LORMIAN (Louis-Pierre-Marie-François), 1772-1854. Toulouse. Poète et auteur dramatique. — *Omasis ou Joseph en Égypte*, tragédie. *Légendes, ballades et fabliaux.*

BARTHÉLEMY (Jean-Jacques, abbé), 1716-1795. Cassis (Provence). Il consacra sa vie entière à l'érudition et aux lettres. Son *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, qui lui coûta trente ans de travaux, lui fit une réputation européenne. *Anacharsis* est un Scythe que l'auteur fait voyager en Grèce au IVe siècle avant J.-C. pour étudier l'histoire, les mœurs et les institutions des différents États helléniques. C'est un ouvrage remarquable d'érudition présenté sous une forme littéraire; c'est en même temps un tableau vivant et animé de la Grèce ancienne et qui contient plus d'une page éloquente.

BEAUHARNAIS (Eugène DE), 1780-1824. Paris. Fils d'Alexandre de Beauharnais et de l'impératrice Joséphine, fils adoptif de Napoléon Ier. Il se distingua dans toutes les guerres de l'empire et repoussa

les offres des souverains alliés qui voulaient lui garantir la couronne d'Italie, s'il consentait à séparer sa cause de celle de Napoléon. Après la chute de celui-ci, il se retira en Bavière, où il porta le titre de duc de Leuchtenberg.

BEAUMARCHAIS (Pierre-Augustin CARON DE), 1732-1799. Paris. Quoique fils d'un simple horloger, Beaumarchais, doué d'un esprit vif et aventureux, s'introduisit jeune encore à la cour de Louis XV et acquit, par diverses spéculations, une fortune considérable. Ayant eu à soutenir un procès contre un conseiller du Parlement, il publia à cette occasion des *Mémoires judiciaires* remarquables tout à la fois par une grande puissance de raisonnement et par une verve satirique que l'on retrouve à un haut degré dans deux comédies qu'il publia plus tard et qui mirent le sceau à sa réputation : *Le Barbier de Séville* et *le Mariage de Figaro*. Beaumarchais est l'un des représentants les plus complets de l'esprit mordant et railleur de la société française au XVIIIe siècle.

BELMONTET (Louis), 1799-1879. Montauban. Il se distingua, dès sa jeunesse, par son attachement à la dynastie des Bonapartes. La publication des *Mânes de Waterloo* et de deux satires : *la Mission* et *Mon apologie*, qui étaient consacrées à la glorification de la dynastie tombée, lui valurent les persécutions du pouvoir. Il vint alors se fixer à Paris, où il publia successivement *les Tristes*, recueil d'élégies, *le Souper d'Auguste*, poème, *une Fête de Néron*, tragédie (en collaboration avec Soumet), et les *Nombres d'or*, pensées en vers. A partir de 1848, Belmontet travailla plus activement que jamais en faveur du régime impérial et consacra un grand nombre d'odes à célébrer le second empire.

BÉRANGER (Jean-Pierre DE), 1780-1857. Paris. Le premier poète chansonnier de la France. Il eut à lutter pendant longtemps contre la misère, jusqu'à ce que la protection de Lucien Bonaparte lui permit de se consacrer à la poésie. Il témoigna sa reconnaissance envers la famille des Bonapartes par de nombreux chants patriotiques qui exaltent la gloire militaire de la France. On peut dire de Béranger qu'il est l'incarnation de la chanson française, et plusieurs de ses œuvres sont gravées dans la mémoire du peuple. Malheureusement plusieurs d'entre elles sont loin d'être irréprochables au point de vue moral.

BERCHOUX (Joseph), 1765-1839. Lay (Loire). Poète dans le genre badin. — *La gastronomie. La danse ou les dieux de l'opéra. Voltaire ou le triomphe de la philosophie moderne*, poèmes. On a aussi de Berchoux une spirituelle *Épître sur les Grecs et les Romains*.

BERNIS (François DE PIERRES, cardinal DE) 1715-1794. Saint-Marcel-de-l'Ardèche. Ministre d'État et diplomate. Auteur d'un grand nombre de petites poésies, telles que des madrigaux, des épîtres, etc., où il y a une telle profusion d'ornements et de fleurs de rhétorique que Voltaire le surnomma *Babet la Bouquetière*. Il a aussi laissé un poème intitulé *la Religion vengée*.

BERQUIN (Arnaud), 1749-1791. Langoiran (Gironde). Outre son recueil d'*Idylles et Romances*, où l'on trouve de la grâce et du sentiment, il publia un grand nombre d'ouvrages en prose, entre autres l'*Ami des enfants*, livre très instructif et très moral, couronné par l'Académie française en 1784. L'*Ami de l'adolescence ;* l'*Introduction familière à la connaissance de la nature ;* le *Livre de la famille*, etc., etc., sont autant d'ouvrages inspirés par l'amour de l'enfance et propres à répandre dans les jeunes cœurs les semences de la vertu.

BERVILLE (Saint-Albin), 1788-1868. Amiens. Magistrat et littérateur. — *Éloge de Delille. Éloge de Rollin. Fragments oratoires et littéraires.*

BLANCHECOTTE (Mme Augustine-Malvina), née en 1830. Paris. Elle débuta par un volume de vers intitulé *Rêves et réalités*, qui obtint un prix de l'Académie française. Son talent délicat se révéla de nouveau en 1861 dans ses *Nouvelles poésies*. Elle a écrit en prose : *Le long du chemin, pensées d'un solitaire.* Le ton de cet ouvrage est d'une grande élévation.

BLANCHET (François), 1707-1784. Angerville. — *Variétés morales et amusantes. Apologues et contes orientaux.*

BOILEAU (Nicolas), surnommé Despréaux, 1636-1711. Paris. Fils d'un greffier au Parlement de Paris, il abandonna bientôt la jurisprudence pour la littérature, où il déploya dès l'abord un génie supérieur. Dans ses *Satires*, il fit une guerre acharnée à tous les écrivains médiocres et lutta avec énergie contre le mauvais goût qui avait envahi la littérature. Ses *Épîtres*, à l'exception des trois dernières, nous montrent Boileau dans toute la maturité de son talent et dans toute la vigueur de sa raison. En 1673, il publia l'*Art poétique*, où il expose avec une lucidité et une sûreté de goût incomparables les préceptes des différents genres de poésie. Enfin Boileau a montré dans le *Lutrin* que la verve comique peut s'allier à la raison la plus sûre. Boileau fut avant tout le poète du bon sens ; il a mérité le nom de législateur du Parnasse et presque tous les arrêts qu'il a rendus ont été confirmés par la postérité.

BOINVILLIERS (Jean FORESTIER, dit), 1764-1830. Versailles. Grammairien. — *Grammaire raisonnée de la langue française.* Divers ouvrages classiques.

BONALD (Louis-Gabriel-Ambroise, vicomte DE), 1754-1840. Milhau (Aveyron). Philosophe et homme politique, et l'un des représentants les plus illustres des anciennes doctrines monarchiques. Émigré en 1791, il rentra dans sa patrie après la proclamation de l'Empire et devint pair de France sous la Restauration. Sa vie entière se passa à combattre les doctrines matérialistes et à soutenir le droit divin de l'ancienne monarchie absolue. Le style de

M. de Bonald se distingue par la noblesse et l'élévation. Ses principaux ouvrages sont : *La législation primitive. Recherches philosophiques sur les premiers objets des connaissances morales. Mélanges littéraires, politiques et philosophiques.*

Bonjour (Casimir), 1795-1856. Clermont (Meuse). Auteur de plusieurs comédies en vers, entre autres : *La Mère rivale, l'Éducation ou les deux Cousines, le Presbytère, le Bachelier de Ségovie.* Il a aussi publié un roman intitulé : *Le Malheur du riche et le Bonheur du pauvre.*

Bossuet (Jacques-Bénigne), 1627-1704. Dijon. Il devint successivement évêque de Condom et de Meaux et fut précepteur du Dauphin, fils de Louis XIV. Bossuet joua un rôle important dans les affaires de l'Église et composa de nombreux écrits de polémique. Son génie littéraire éclata surtout dans les *Oraisons funèbres*, où il a résumé toutes les pensées sublimes qu'il avait répandues en mille endroits de ses ouvrages sur la vie, la mort et l'éternité. Son *Discours sur l'histoire universelle* est un admirable tableau des grands événements historiques jusqu'à Charlemagne. Citons encore le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, qu'il composa pour le Dauphin. Ce qui frappe dans le style de Bossuet, c'est l'inspiration, l'élan et la force.

Boufflers (chevalier Stanislas de), 1738-1815. Nancy. Poète gentilhomme qui entra à l'Académie française en 1788, et auteur de plusieurs ouvrages pleins d'esprit, mais dont la moralité laisse parfois beaucoup à désirer. — *Poésies. Contes* (en prose). *Lettres sur la Suisse.*

Bouhours (Dominique), 1628-1702. Paris. Grammairien et critique. — *Entretiens d'Ariste et d'Eugène. Doutes sur la langue française. Nouvelles remarques sur la langue française. Pensées ingénieuses des anciens et des modernes.*

Boursault (Edme), 1638-1701. Mussy-l'Évêque (Bourgogne). Auteur de plusieurs tragédies et comédies. Trois de ces dernières ne sont pas sans mérite; ce sont : *le Mercure galant, les Fables d'Ésope, Ésope à la cour.* Elles sont écrites dans un style élégant et facile.

Brizeux (Julien-Auguste-Pélage), 1806-1858. Lorient. Il s'est fait connaître par une idylle intitulée *Marie* et par une sorte d'épopée rustique intitulée *Les Bretons*, dont l'ensemble manque d'intérêt, mais où l'on trouve quelques tableaux vigoureux et bien réussis.

Brueys (David-Augustin de), 1640-1723. Aix. Poète comique. Il a composé plusieurs pièces de théâtre, soit seul, soit en collaboration avec son ami Palaprat. *Le Grondeur*, qui est la meilleure de toutes, appartient aux deux auteurs. *L'Avocat Patelin*, imitation pleine d'esprit d'une farce du XVIe siècle, est de Brueys seul.

Buffon (Georges-Louis Leclerc, comte de), 1707-1788. Montbard (Côte-d'Or). Il étudia d'abord les mathématiques et la physique; puis, lorsqu'il eut été nommé en 1739 intendant du Jardin du Roi, se voua entièrement aux sciences naturelles. Son *Histoire naturelle*, qui ne compte pas moins de 36 volumes, est une œuvre imposante où il fait, dans un style magnifique, la description de la terre et des êtres qui la peuplent. Les travaux de Buffon ont puissamment contribué au développement que les sciences naturelles ont pris de nos jours. Son *Discours sur le style*, qu'il prononça lors de sa réception à l'Académie française, est un chef-d'œuvre.

Campan (Jeanne-Louise-Henriette Genêt, Mme), 1752-1822. Paris. Elle fut attachée comme première femme de chambre à la personne de la reine Marie-Antoinette, à qui elle resta dévouée. Elle devint plus tard surintendante de la maison fondée par Napoléon en 1805 à Écouen pour l'éducation des orphelines de la Légion d'honneur. On lui doit un *Traité de l'éducation des femmes* et des *Mémoires* sur Marie-Antoinette.

Chamfort (Sébastien-Roch Nicolas, dit), 1741-1794 Clermont-Ferrand. Il obtint des prix académiques pour *les Éloges de Molière et de La Fontaine.* Chamfort est un esprit fin, mais d'une teinte misanthropique. On a publié ses bons mots, sous le titre de *Chamfortiana.*

Champfleury (Jules Fleury, dit), né en 1821, Laon. Il a raconté dans *les Confessions de Sylvius* les épreuves pénibles par lesquelles il passa avant de se faire un nom dans le journalisme et dans les arts. Il a publié un grand nombre d'esquisses, de nouvelles et de fantaisies et plusieurs romans dans le genre réaliste, parmi lesquels il faut citer *Les Bourgeois de Molinchart*, tableau satirique de mœurs provinciales.

Charron (Pierre), 1541-1603. Paris. Moraliste. — *Les trois vérités. Traité de la sagesse. Discours chrétiens.*

Chateaubriand (François-René, vicomte de), 1768-1848. Saint-Malo. Il a attaché son nom à la réforme littéraire du commencement de ce siècle. Il passa une partie de sa jeunesse en Amérique, où il apprit à admirer et à peindre les aspects grandioses de la nature, et où il s'initia à la vie des peuplades à demi sauvages contre lesquelles la civilisation américaine lutte encore aujourd'hui. Rentré en Europe, il publia successivement un *Essai sur les révolutions*, le *Génie du Christianisme*, où il célèbre les bienfaits de la religion chrétienne, les *Martyrs*, vaste épopée conçue dans le même esprit, et l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, qui est la meilleure peinture que l'on ait faite de l'Orient. Citons encore *Atala*, qui est un tableau magnifique de la nature sauvage. Chateaubriand dépasse de loin Bernardin de Saint-Pierre par la puissance de son imagination et la pompe de son style.

Chênedollé (Charles-Julien Lioult de), 1769-1833. Vire. Il a publié le *Génie de l'homme*, poème

descriptif, un poème sur l'*Invention* et des *Études poétiques*.

CHÉNIER (Marie-André DE), 1762-1794. Constantinople. Après avoir salué avec enthousiasme la révolution française, il eut le courage d'en blâmer ouvertement les excès sanguinaires. Il fut arrêté comme suspect, condamné à mort et exécuté avec son ami le poète Roucher. Il a laissé des *Idylles* pleines de sentiment, des *Élégies* pleines de mouvement, des *Épîtres*, des *Odes*, etc. Il s'est inspiré avant tout de la poésie grecque, dont il s'est approprié la grâce et dont il a transporté dans notre langue la fraîcheur et la naïveté.

CHÉNIER (Marie-Joseph DE), 1764-1811. Constantinople. Frère d'André de Chénier, membre des Assemblées législatives de France de 1792 à 1802. Poète tragique et satirique. Ses tragédies, parmi lesquelles il faut citer *Charles IX*, *Caius Gracchus* et *Tibère*, s'inspirent des idées de la révolution, dont il réprouva d'ailleurs hautement les excès. Il a aussi publié des *Épîtres* et des *Satires* pleines de verve. Son discours *sur la calomnie* est une protestation énergique contre une accusation injuste dont il avait été l'objet, et qui lui imputait la mort de son frère André.

CHEVREAU (Urbain), 1613-1701. Loudun. — *Poésies*. *Remarques sur Malherbe*.

COLLIN D'HARLEVILLE (Jean-François), 1755-1806. Mévoisins, près de Chartres. Poète comique. Sa meilleure comédie est intitulée : *Le vieux célibataire*. Collin d'Harleville est loin d'avoir la vigueur des grands poètes comiques, mais c'est un écrivain aimable et fin, dont les vers respirent la bonhomie et la gaîté.

COLNET DU RAVEL (Charles), 1768-1832. Mondrepuis (Aisne). Poète et journaliste. — *La fin du XVIIIe siècle*; *Mon apologie*; *La guerre des petits dieux*; satires. *L'art de dîner en ville*, poème en quatre chants.

CONDORCET (Marie-Jean-Antoine-Nicolas CARITAT, marquis DE), 1743-1794. Ribemont (Aisne). Géomètre et philosophe. — *Esquisse des progrès de l'esprit humain*. Cet ouvrage capital de Condorcet est consacré tout entier à développer le principe de la perfectibilité indéfinie de l'homme. Il abonde en vues généreuses et respire une véritable philanthropie.

CONSCIENCE (Henri), né en 1812. Anvers. Romancier flamand. — *L'année des miracles*. *Le lion de Flandre*. *Heures du soir*. *Quentin Metzys*. *Jacques d'Artevelde*. *Scènes de la vie flamande*. *La guerre des paysans*. *La tombe de fer*. Etc. De nombreux romans de Conscience ont été traduits en français, en allemand, en anglais, etc.

CORNEILLE (Pierre), 1606-1684. Rouen. Le créateur de la tragédie et de la comédie classique en France. Après avoir débuté au théâtre par quelques comédies ingénieuses, il révéla son génie tragique en 1635 dans *Médée*, et l'année suivante dans *le Cid*, où son esprit puissant se déploie dans toute sa force et son style vigoureux dans tout son éclat. Après *le Cid* vint *Horace*, qui est une glorification de l'amour de la patrie, *Cinna*, tragédie historique, et *Polyeucte*, le chef-d'œuvre de la tragédie chrétienne. Corneille revint ensuite à la comédie et donna en 1642 *le Menteur*, comédie de caractère pleine de mouvement et de gaîté. On a dit avec raison que ce qui caractérise le génie tragique de Corneille, c'est le triomphe du devoir sur la passion. Les tragédies qu'il donna à partir de 1646 portent la trace d'un déclin précoce.

CORNEILLE (Thomas), 1625-1709. Rouen. Frère du grand poète tragique. Auteur d'un nombre considérable de pièces de théâtre qui s'élèvent rarement au-dessus du médiocre. Sa meilleure pièce est sa tragédie d'*Ariane*.

COURIER DE MÉRÉ (Paul-Louis), 1772-1825. Véretz (Indre-et-Loire). Après avoir suivi pendant quelques temps la carrière des armes, il s'abandonna sans réserve à l'étude de l'antiquité. Il se fit connaître par différentes traductions du grec, par des *Pamphlets* spirituels, qu'il dirigea contre les abus de toute sorte. Il a laissé des lettres remarquables.

COUSIN (Victor), 1792-1867. Paris. Il entra très jeune dans l'enseignement et fit connaître à la France la philosophie écossaise et la philosophie allemande, qui étaient alors dans tout leur éclat. Indépendamment de nombreux travaux sur l'histoire de la philosophie, Cousin a publié des travaux philosophiques originaux, parmi lesquels il faut citer les deux préfaces de ses *Fragments philosophiques* et son livre *Du Vrai, du Bien et du Beau*, qui respire le spiritualisme le plus élevé. Il a laissé aussi des travaux littéraires sur le XVIIe siècle. Son style, souvent grandiose et solennel, se distingue par une admirable clarté.

CRÉBILLON (Prosper JOLYOT DE), 1674-1762. Dijon. Poète tragique de second ordre, dont le principal défaut est de manquer de goût et de se plaire à étaler sur la scène les crimes les plus atroces. Son style, d'ailleurs énergique, est souvent incorrect. Sa meilleure pièce est *Rhadamiste et Zénobie*.

DE BELLOY (Pierre-Laurent BUIRETTE), 1727-1775. Saint-Flour. Poète tragique. Le succès de sa principale tragédie : *Le siège de Calais*, fut en grande partie dû aux sentiments patriotiques qui y sont exprimés.

DELAVIGNE (Casimir), 1793-1843. Le Havre. Après s'être distingué dans plusieurs concours poétiques de l'Académie française, Delavigne déploya tout son talent dans les *Messéniennes*, élégies poétiques ainsi nommées en souvenir des hymnes patriotiques composés par le poète grec Tyrtée pendant la guerre des Spartiates contre la Messénie. Les *Messéniennes* de Delavigne relevèrent l'esprit national après les malheurs de 1815 et eurent un immense succès. Il débuta au théâtre par la tragédie des *Vêpres siciliennes*. Deux autres tragédies de Delavigne, *Louis XI* et *les Enfants d'Édouard*, ainsi que deux comédies, *les Comédiens* et l'*École des Vieillards*, méritent

d'être signalées. Delavigne est un poète élégant qui fait servir sa plume à l'expression des sentiments les plus élevés.

DELILLE (Abbé Jacques), 1738-1813. Aigueperse. Il se fit d'abord connaître par une traduction en vers des *Géorgiques* de Virgile. Il traduisit aussi en vers l'*Enéide*, le *Paradis perdu* de Milton et l'*Essai sur l'homme*, de Pope. On lui doit également des poèmes didactiques et descriptifs : *les Jardins*, *l'Imagination*, etc. Delille n'a pas le génie de l'invention, mais c'est un versificateur élégant et harmonieux.

DESBORDES-VALMORE (Marceline DESBORDES, Mme), 1787-1859. Douai. Poète élégiaque. — *Elégies et romances. Pleurs. Les Violettes. Pauvres fleurs. Bouquets et prières.* Douée d'une exquise sensibilité, Mme Desbordes-Valmore excelle dans la peinture des sentiments élevés, et le charme de l'expression relève toujours la pureté de la pensée.

DESCARTES (René), 1596-1650. La Haye (Indre-et-Loire). Mathématicien et philosophe. — *Discours de la méthode. Principes de philosophie. Méditations.* Descartes fut le fondateur de l'école dite *cartésienne* et le rénovateur de la philosophie dans les temps modernes.

DESCHAMPS (Émile), 1791-1871. Bourges. L'un des apôtres les plus fervents du romantisme. Poète et critique. — *Le jeune moraliste du XIXe siècle. Études françaises et étrangères. Poésies des crèches. Roméo et Juliette*, tragédie. *Macbeth*, tragédie. Les poésies d'Émile Deschamps se distinguent par la délicatesse et la grâce.

DESFORGES (Pierre-Jean-Baptiste CHOUDARD), 1746-1806. Paris. Poète comique et acteur. — *Tom Jones à Londres. Le Sourd ou l'Auberge Pleine*, pièce qui est restée au répertoire contemporain.

DESHOULIÈRES (Antoinette DU LIGIER DE LA GARDE), 1638-1694. Paris. Elle s'exerça dans tous les genres de poésie, même dans la tragédie, et obtint du succès dans le genre pastoral. On peut citer l'idylle des *Oiseaux* et celle des *Moutons*. Sa versification est facile, mais l'originalité lui fait défaut.

DIDEROT (Jean), 1713-1784. Langres. Il fut l'un des écrivains les plus féconds du siècle dernier et le principal auteur de la fameuse *Encyclopédie*. On a aussi de lui les *Pensées philosophiques*, les *Pensées sur l'interprétation de la nature*, des drames et un *Essai sur les règnes de Claude et de Néron*. Diderot est un brillant écrivain, mais un sophiste dont l'imagination dévergondée ne recule devant aucun excès. Il appartient à l'école matérialiste et athée.

DORAT (Claude-Joseph), 1734-1780. Paris. Auteur de tragédies, de comédies, de fables, de romans, etc. Il est surtout connu par des poésies légères, où il y a plus de recherche que de sentiment.

DOVALLE (Charles), 1807-1829. Montreuil-Bellay. Il a laissé quelques *Poésies* qui ne manquent ni de grâce, ni de gaîté.

DROZ (François-Xavier-Joseph), 1773-1850. Besançon. Il a publié de nombreux écrits philosophiques et historiques d'une portée morale fort élevée et dans un style remarquablement pur. Nous citerons l'*Essai sur l'art d'être heureux*, *De la philosophie morale* et l'*Histoire du règne de Louis XVI*.

DUCIS (Jean-François), 1733-1816. Versailles. Poète tragique. Il transporta sur la scène française les principales tragédies du poète anglais Shakespeare, mais en adoucissant la fougue et le mouvement dramatique de son modèle. On trouve dans les tragédies de Ducis des beautés de détail d'un grand effet, mais elles sont mal conçues et mal construites. Il a été plus heureux dans la poésie fugitive.

DUCLOS (Charles PINOT), 1704-1772. Dinan. Moraliste et historien. — *Histoire de Louis XI. Considérations sur les mœurs. Considérations sur l'Italie.* Divers *mémoires* sur des points d'histoire et de philologie.

DUMARSAIS (César CHESNEAU), 1676-1756. Marseille. Grammairien. — *Traité des tropes* (expressions figurées). *Logique. Principes de grammaire.*

DUMAS (Alexandre), 1803-1870. Villers-Cotterets. Le plus fécond des auteurs dramatiques et des romanciers du XIXe siècle. Il a publié plus de deux cents volumes de drames, de comédies, de romans, de voyages. Dumas excelle avant tout dans l'art d'amuser ses lecteurs, il manie admirablement l'intrigue dans le roman comme dans le drame. C'est un conteur inépuisable, dont la verve ne tarit pas et dont l'imagination ne se repose jamais. — Son fils Alexandre, né en 1824, à Paris, membre de l'Académie française, s'est placé au premier rang des romanciers et des auteurs dramatiques contemporains.

EDWARDS (Henri MILNE), né en 1800. Bruges. Savant français d'origine belge. Il succéda à Cuvier en 1838 à l'Académie des sciences. Il faut citer parmi ses ouvrages, les *Cahiers d'histoire naturelle*, qu'il publia avec Achille Comte.

ÉPINAY (Mme D'), 1725-1783. Elle est connue par les *Conversations d'Émilie*, ouvrage solide et élégant qu'elle écrivit pour l'éducation de sa fille. Elle a aussi laissé de nombreuses lettres à Voltaire, Buffon, etc.

ESMÉNARD (Joseph-Alphonse), 1770-1811. Pélissane (Provence). Auteur d'un poème didactique intitulé *La navigation*, et qui appartient au genre descriptif.

ÉTIENNE (Charles-Guillaume), 1778-1845. Chamouilley (Haute-Marne). Auteur dramatique. Il a publié de nombreuses comédies, dont la plus remarquable est : *Les deux gendres*. Le succès de cette comédie le fit admettre à l'Académie française en 1811. Étienne joua aussi un rôle politique ; il devint membre de la Chambre des députés, et, plus tard, de la Chambre des pairs.

FABRE D'ÉGLANTINE (Philippe-François-Nazaire), 1755-1794. Carcassonne. Poète comique. Sa réputation repose sur une comédie intitulée : *Le Philinte de Molière ou la suite du Misanthrope.*

FAVART (Charles-Simon), 1710-1792. Paris. Auteur

d'un grand nombre de comédies et d'opéras-comiques qui se distinguent par leur verve et leur gaîté.

Fénelon (François de Salignac de Lamothe), 1651-1715. Château de Fénelon en Périgord. Archevêque de Cambray. Il devint en 1689 précepteur du duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, et composa pour son élève des *Fables* en prose, les *Dialogues des morts*, où il passe en revue les personnages illustres de l'histoire, et les *Aventures de Télémaque*, sorte de roman d'éducation qui est un chef-d'œuvre de style et un admirable traité de morale, en même temps qu'une leçon sévère à l'adresse des mauvais gouvernements. On a aussi de lui un *Traité de l'existence de Dieu*. Tous ses écrits respirent une vertu aimable, une éloquence douce et persuasive.

Feuquières (Antoine de Pas, marquis de), 1648-1711. Paris. L'un des plus habiles généraux du siècle de Louis XIV. Disgracié pour avoir parlé trop librement, il occupa ses loisirs à écrire des *Mémoires sur la guerre*, qui sont très estimés. (Ch.-A.)

Fléchier (Esprit), 1632-1710. Pernes (Vaucluse). L'un des grands orateurs de la chaire française. Son talent se révéla par l'oraison funèbre de la duchesse de Montausier, auxquelles vinrent se joindre plus tard celles de la duchesse d'Aiguillon et de Turenne. Il devint évêque de Nîmes en 1687. Fléchier n'a pas la hauteur et la force de Bossuet; il y a chez lui plus d'art que d'inspiration, mais il met au service de cet art toutes les ressources d'un esprit fin et tous les agréments d'un style élégant et pur.

Fleury (Claude), 1640-1723. Paris. Théologien et moraliste. — *Histoire ecclésiastique.*

Florian (Jean-Pierre Claris de), 1755-1794. Château de Florian (Gard). Florian est, après La Fontaine et à une très grande distance de lui, le meilleur fabuliste de la France. Ses fables se distinguent par le naturel, la grâce et la douceur. Il a aussi publié de petites comédies qui ne manquent pas de délicatesse, des *Nouvelles*, des *Contes* et quelques romans sans valeur.

Fontenelle (Bernard le Bovier de), 1657-1757. Rouen. Littérateur et savant, l'homme le plus universel de son siècle. — *Dialogues des morts. Entretiens sur la pluralité des mondes. Histoire des oracles. Histoire de l'Académie des sciences. Éloges des Académiciens.* Fontenelle s'attacha surtout, dans ses ouvrages, à vulgariser les travaux des savants; c'était une tâche à laquelle son instruction variée et son style élégant le rendaient éminemment propre.

François de Neufchateau (Nicolas-Louis, comte), 1750-1828. Saffais (Meurthe). Ministre de l'intérieur en 1797, puis sénateur sous l'empire. Ses *Odes*, ses *Épîtres*, ses *Fables*, ses *Contes en vers* ont une allure facile et élégante, mais l'originalité et la profondeur lui font défaut.

Franklin (Benjamin), 1706-1790. Boston. Philanthrope, savant et homme politique américain. — *La Science du bonhomme Richard. Mélanges de morale et d'économie politique. Mémoires de Franklin écrits par lui-même. Correspondance.* Franklin est, avant tout, un esprit pratique, qui sait donner à la vérité des formes saisissantes. Il joua un rôle important dans la guerre qui eut pour conséquence l'indépendance des États-Unis. Il s'est rendu célèbre par de nombreuses découvertes scientifiques et notamment par l'invention du paratonnerre.

Frayssinous (Denis de), 1765-1842. Curières (Aveyron). Pair de France, précepteur du duc de Bordeaux. Prédicateur. — *Défense du christianisme. Oraisons funèbres du prince de Condé, du cardinal de Talleyrand, de Louis XVIII.* Grâce à l'éclat de son langage, Frayssinous se fit comme prédicateur une réputation méritée.

Gaillard (Gabriel-Henri), 1726-1806. Ostel (Picardie). Savant français qui a laissé de nombreux travaux historiques sur Marie de Bourgogne, sur François Ier et surtout sur la rivalité de la France et de l'Angleterre.

Gautier (Théophile), 1808-1872. Tarbes. Il s'adonna d'abord à la peinture, qu'il abandonna bientôt pour la littérature, où il devint un disciple fervent de Victor Hugo. Son premier volume de poésies date de 1830. Il collabora à divers journaux critiques et publia de nombreux romans, où la morale n'est pas toujours respectée. Gautier est, avant tout, un artiste, un adepte de la théorie de l'art pour l'art, qui ne se préoccupe guère du côté moral des œuvres littéraires. Gautier a écrit aussi le récit de ses voyages en Espagne, en Italie, en Orient et en Russie.

Gay (Delphine). Voir Girardin (Mme de)

Genlis (Mme de), 1746-1830. Château de Champcéry, près d'Autun. Elle est connue par ses travaux sur l'éducation : *Annales de la vertu, Lettres sur l'éducation, Cours de morale à l'usage des enfants*, etc. Elle présida à l'éducation des enfants du duc d'Orléans, dont l'un, Louis-Philippe, monta sur le trône en 1830.

Genoude (Abbé Antoine de), 1792-1849. Montélimart (Drôme). Journaliste et homme politique. — *Traduction de la Bible.*

Geoffrin (Marie-Thérèse Rodet, Mme), 1699-1777. Paris. Elle a laissé quelques *Lettres* familières écrites dans le style de la conversation.

Gerlache (Étienne-Constantin, baron de), 1785-1870. Biourge (Luxembourg). Magistrat, publiciste et homme politique belge. Il siégea au Congrès national et prit une part active à l'élaboration de la Constitution belge. Il devint en 1833 premier président de la cour de cassation. Il a laissé différents travaux historiques, entre autres une *Histoire du pays de Liège* et une *Histoire du royaume des Pays-Bas.*

Gilbert (Nicolas-Joseph-Laurent), 1751-1780. Fontenoy-le-Château (Vosges). L'un des bons poètes satiriques français. Après avoir inutilement concouru pour le prix de poésie décerné par l'Académie française, Gilbert exhala son dépit et sa colère

dans deux satires célèbres : *Le Dix-huitième siècle* et *Mon apologie*. Les attaques de Gilbert sont surtout dirigées contre les scandales des grands et contre les philosophes du XVIIIe siècle. Son style, toujours énergique, n'est pas exempt de déclamation. On cite, parmi ses odes, *le Jugement dernier* et les *Adieux à la vie*. La légende qui fait mourir Gilbert fou et à l'hôpital est un récit imaginaire.

GIRARDIN (Delphine GAY, Mme DE), 1804-1855. Aix-la-Chapelle. Poète et romancière. Elle fut, dès l'âge de dix-sept ans, couronnée par l'Académie et composa successivement des poèmes, des nouvelles, des romans, des pièces de théâtre. Elle rédigea aussi dans la *Presse* le *Courrier de Paris*. Citons, parmi ses poèmes, *le Dernier jour de Pompeia*, parmi ses romans, *Marguerite*, et parmi ses pièces de théâtre, *Le Chapeau de l'horloger*. Mme de Girardin réunit toutes les qualités brillantes et légères de l'esprit parisien, la finesse, le mouvement, la gaîté. Son style est, comme sa pensée, rapide et entraînant.

GIRARDIN (Émile DE), né en Suisse en 1802, mort en 1881. Publiciste, journaliste et homme politique. Auteur d'un nombre considérable de brochures politiques. — *Émile*, roman où il fait l'histoire de ses premières années. *Au hasard, fragments sans suite d'une histoire sans fin. Le Supplice d'une femme*, drame. *Maximes et pensées*, recueillies par Albert Hetrel, et remarquables tout à la fois par leur concision et leur clarté.

GOURNAY (Marie DE), 1565-1645. Paris. A donné plusieurs éditions de Montaigne et a publié : *Les avis ou les présents de la demoiselle de Gournay*.

GOZLAN (Léon), 1806-1866. Marseille. Romancier, poète lyrique et auteur dramatique. — *Les mémoires d'un apothicaire; Aristide Froissard; Le dragon rouge;* romans. *La main droite et la main gauche; Une tempête dans un verre d'eau; La famille Lambert*, pièces de théâtre. La dernière pièce est tirée d'un roman de Gozlan qui porte le même titre.

GRAFFIGNY (Mme DE), 1695-1758. Nancy. — *Lettres d'une Péruvienne*, roman épistolaire. *Cénie*, drame en prose.

GRESSET (Jean-Baptiste-Louis), 1707-1777. Amiens. Il se fit connaître par le poème de *Vert-Vert*, où il raconte les aventures d'un perroquet, et par d'autres contes dans le genre badin. Il se consacra ensuite au théâtre et fit représenter une bonne comédie intitulée *Le Méchant*. Ses autres pièces n'eurent pas de succès. Les vers de Gresset se distinguent par la facilité et par la grâce.

GRIGNAN (Françoise-Marguerite DE SÉVIGNÉ, comtesse DE), 1648-1705. Paris. Fille de Mme de Sévigné, elle épousa en 1669 le comte de Grignan, gouverneur de Provence. Ses lettres se trouvent parmi celles de sa mère. « Elles n'ont pas l'inspiration, ni l'abandon plein de grâce de Mme de Sévigné; c'est, au contraire, un style réfléchi et étudié, mais spirituel, élevé, précis surtout. » (Phil. de la Mad.)

GUENEAU DE MONTBEILLARD (Philibert), 1720-1785. Semur. Il a collaboré avec Buffon à l'*Histoire naturelle des oiseaux*. Les articles dus à sa plume ne manquent pas d'élégance, mais ils n'ont ni l'originalité, ni la vigueur de ceux de Buffon.

GUÉRIN (Eugénie DE), 1805-1848. Château de Cayla (Tarn). Littérateur et femme poète. Elle a laissé des *Lettres* et un *Journal* qui abondent en pensées fines et profondes.

GUÉRIN (Léon), né en 1807. Mortagne (Orne). Il a publié un grand nombre d'ouvrages destinés spécialement à la jeunesse. Il faut signaler aussi son *Histoire maritime de France* et son *Histoire de la guerre de Crimée*, qu'il rédigea sur la correspondance de son frère, officier d'artillerie tué devant Sébastopol.

GUICHARD (Jean-François), 1731-1811. Chartrette, près de Melun. Poète et auteur dramatique.

GUIRAUD (Pierre-Marie-Thérèse-Alexandre), 1788-1847. Limour (Aude). Il fit représenter plusieurs tragédies, entre autres *Les Machabées*, qui n'eurent qu'un succès momentané. Il fut plus heureux dans ses *Poèmes et chants élégiaques* et dans ses *Chants hellènes*, où l'on trouve, avec un style élégant et simple, une inspiration de bon aloi et une sensibilité véritable.

GUIZOT (François-Pierre-Guillaume), 1787-1874. Nîmes. Après avoir été précepteur en Suisse et avoir publié divers travaux littéraires et historiques, Guizot fut nommé professeur d'histoire moderne à la Faculté des lettres de Paris. La solidité et la profondeur de son enseignement lui firent bientôt une réputation immense et le firent arriver aux plus hautes fonctions. Il fut successivement Ministre de l'intérieur, Ministre de l'instruction publique, ambassadeur à Londres. Il était Ministre des affaires étrangères, lorsque la révolution de 1848 le renversa. — *Histoire du gouvernement représentatif. Histoire de la révolution d'Angleterre. Histoire générale de la civilisation en Europe. Histoire de la civilisation en France. Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps. Histoire de France racontée à mes enfants*. Le style de Guizot a la gravité et la sévérité qui conviennent à la profondeur de sa pensée; il est sobre d'images, mais toujours net et vigoureux.

GUIZOT (Pauline DE MEULAN, Mme), 1773-1827. Paris. Épouse du précédent. Romancière et auteur de divers ouvrages d'éducation qui se recommandent par la pureté de la morale et la correction du style. Romans : *Les contradictions. La Chapelle d'Ayton*. Ouvrages d'éducation : *Les enfants. Journal d'une mère. Lettres de famille sur l'éducation domestique. Conseils de morale ou Essais sur l'homme*.

HORTENSE (la reine), 1783-1837. Paris. Fille du prince de Beauharnais et de Joséphine, qui devint plus tard impératrice des Français. Elle épousa Louis Bonaparte, roi de Hollande, et fut la mère de l'empereur Napoléon III. On a d'elle quelques romances et un fragment de ses *Mémoires*.

HUBIN (Jean-Hubert), 1764-1833. Huy. Poète et romancier. — *Poésies diverses. Lucie et Victor*, nouvelle. *Éléonore et Monval*, nouvelle. *Euménie*, roman moral.

HUGO (Comte Victor-Marie), né en 1802. Besançon. Chef de l'école romantique et le plus grand poète du XIXe siècle. Fils d'un général français, Victor Hugo parcourut tout jeune encore une grande partie de l'Europe et vit ses premiers essais couronnés par l'Académie française. Ses principaux recueils lyriques sont les *Odes et Ballades*, où les souvenirs de la féodalité et de la chevalerie tiennent une large place, *les Orientales*, où son style imagé se déploie dans toute sa pompe, *les Feuilles d'automne*, *les Rayons et les Ombres*, *les Châtiments*, *les Contemplations*, *la Légende des siècles*. Comme poète dramatique, Victor Hugo inaugura un système nouveau qui consiste à opposer perpétuellement sur la scène le sublime et le grotesque. Ses principaux drames sont *Cromwell*, *Hernani*, *Marion Delorme*, *Ruy Blas*. Parmi les romans de Victor Hugo, il faut citer *Le dernier jour d'un condamné*, sorte de plaidoyer contre la peine de mort, *Notre-Dame de Paris*, qui est son chef-d'œuvre, et *les Misérables*.

JANET (Paul), né en 1823. Paris. Littérateur et philosophe. — *La famille. Histoire de la philosophie morale et politique. La philosophie du bonheur.*

JANIN (Jules), 1804-1874. Condrieu (Loire). Journaliste, critique, romancier et écrivain fantaisiste. — *L'âne mort et la femme guillotinée. Romans, Contes et Nouvelles littéraires. Les Catacombes. Un hiver à Paris. L'été à Paris. Tableaux anecdotiques de la littérature française depuis François Ier. La poésie et l'éloquence à Rome.* Janin a publié pendant trente ans dans le *Journal des Débats* des articles de critique dramatique qui faisaient autorité.

JAUCOURT (Chevalier Louis DE), 1704-1779. Paris. Collaborateur de l'*Encyclopédie* pour les articles de médecine, de physique et de philosophie.

JAUFFRET (Louis), 1770-1850. Paris. — *Fables nouvelles.*

JOUBERT (Joseph), 1754-1824. Montignac (Périgord). Moraliste. — *Pensées, Essais et Maximes.* L'ouvrage de Joubert contient sur la littérature et la morale une foule de réflexions fines et profondes.

JOUY (Victor-Joseph ÉTIENNE, dit DE), 1769-1846. Jouy, près de Versailles. Littérateur et auteur dramatique. — De nombreuses pièces de théâtre. L'*Ermite de la Chaussée d'Antin*, satire des mœurs de Paris. *La morale appliquée à la politique.*

JUSSIEU (Laurent-Pierre DE), 1792-1865. Lyon. Moraliste. — *Fables. Simon de Nantua*, traité d'éducation populaire.

KARR (Jean-Alphonse), né en 1808. Paris. Poète, romancier et écrivain fantaisiste. — *Sous les tilleuls, Une heure trop tard, Vendredi soir, le Chemin le plus court, Geneviève, Feu Bressier*, romans. *Voyage autour de mon jardin. Les Guêpes*, satire des mœurs et des ridicules du jour. Alphonse Karr est un des esprit les plus distingués de l'école romantique. L'emploi fréquent de l'ironie, dans laquelle il excelle, donne du relief à son style, toujours pittoresque et coloré. Alphonse Karr a aussi collaboré au *Figaro*, dont il fut pendant quelque temps le rédacteur en chef, et à la *Revue des Deux-Mondes*. Il habite aujourd'hui Nice, où il s'occupe en grand d'horticulture.

LA BRUYÈRE (Jean DE), 1645-1696. Précepteur de Louis de Bourbon, petit-fils du grand Condé. Moraliste célèbre. — *Caractères de Théophraste, traduits du grec, avec les Caractères et les mœurs de ce siècle.* Les portraits de La Bruyère, dans lesquels on a pu reconnaître plusieurs de ses contemporains, qui lui avaient servi de modèles, sont savamment travaillés; mais ils trahissent souvent une tendance chagrine et misanthropique qui pousse l'auteur à exagérer les travers et les ridicules qu'il décrit.

LACÉPÈDE (Bernard, Comte DE), 1756-1825. Agen. Disciple de Buffon. Écrivain naturaliste. — *Histoire générale et particulière des quadrupèdes ovipares et des serpents. Histoire naturelle des poissons. Histoire naturelle des cétacés. Histoire naturelle de l'homme.*

LACHAMBEAUDIE (Pierre), 1806-1872. Sarlat. — *Essais poétiques. Fables populaires.* Les fables de Lachambeaudie ont été couronnées par l'Académie française. Elles se distinguent par un style d'une grande correction et par une moralité très élevée.

LA CHAUSSÉE (Pierre-Claude NIVELLE DE), 1692-1754. Paris. Auteur de plusieurs drames en vers, parmi lesquels on cite *le Préjugé à la mode* et *la Gouvernante.*

LACRETELLE (Pierre-Louis), 1751-1824. Metz. Publiciste et historien. — *Discours contre les peines infamantes. Philosophie législative. Portraits et tableaux. Études sur la Révolution.*

LAFAYETTE (Marie PIOCHE DE LA VERGNE, comtesse DE), 1633-1693. Le Havre. Romancière. — *Zayde. La princesse de Clèves. La comtesse de Montpensier. Mémoires. Lettres.* Les romans de Mme de Lafayette se distinguent par la vérité des caractères et par un style tout à la fois élégant et simple, qui contraste avec le style ampoulé des romans héroïques.

LA FONTAINE (Jean DE), 1621-1695. Château-Thierry. Le premier des fabulistes français, surnommé à juste titre l'*inimitable*. — *Fables* en douze livres. *Contes. Nouvelles* en vers. *Psyché, Adonis, Philémon et Baucis*, poèmes mythologiques. On a aussi de lui quelques comédies et deux opéras. Toutefois son principal titre de gloire est dans ses fables; elles sont au nombre de 239, toutes imitées d'auteurs anciens ou modernes; mais elles sont traitées d'une manière si originale que l'auteur s'est placé à une grande distance au-dessus de tous les fabulistes de tous les temps. Les fables de La Fontaine sont autant de poèmes vivants dans lesquels il dépeint la société humaine avec une profondeur qui se dis-

simule sous les apparences de la naïveté. Toujours élégant et gracieux, ce génie étonnant sait tour à tour charmer par son exquise sensibilité, fustiger les vices et les ridicules avec une incomparable puissance de raillerie et s'élever jusqu'au sublime, lorsque son sujet le comporte.

LA HARPE (Jean-François DE), 1739-1803. Paris. Peu connu comme poète, mais célèbre comme écrivain critique. — *Lycée ou Cours de littérature ancienne et moderne.* La partie de cet ouvrage qui est consacrée aux anciens est superficielle; mais, en revanche, les volumes qui traitent des écrivains français des deux derniers siècles révèlent un homme de goût et un critique éclairé.

LAMARTINE (Marie-Louis-Alphonse DE PRAT DE), 1790-1869. Mâcon. Poète lyrique et historien. Après avoir passé plusieurs années en Italie, Lamartine fit ses débuts dans la carrière littéraire en publiant en 1820 ses *Méditations*, qui attirèrent sur lui l'attention publique par l'enthousiasme religieux qu'elles respirent. Elles furent suivies trois ans après des *Nouvelles méditations*, qui soutinrent la réputation des premières. Les *Harmonies poétiques et religieuses*, qui parurent en 1829, lui ouvrirent les portes de l'Académie française. Le poème de *Jocelyn*, où il dépeint la vie du curé de campagne, et *la Chute d'un ange* furent moins bien accueillis du public à cause des longueurs et des obscurités qu'on y rencontre. Lamartine puise son inspiration aux sources les plus pures; il exprime, dans un style dont la pompe et l'harmonie n'ont pas été dépassées, les aspirations d'une âme qui tend à s'élever au-dessus des joies terrestres. Lamartine fut aussi l'un des prosateurs les plus brillants de notre époque. Il faut citer son *Voyage en Orient*, l'*Histoire des Girondins*, l'*Histoire de la révolution de 1848*, etc.

LAMENNAIS (Félicité-Robert DE), 1782-1854. Saint-Malo. Peu de temps après avoir été ordonné prêtre, à l'âge de 34 ans, il publia l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, plaidoyer vigoureux en faveur de la religion catholique. Après la révolution de 1830, Lamennais, qui avait combattu jusque-là la démocratie, devint lui-même démocrate et se sépara de l'Église catholique par la publication des *Paroles d'un croyant*. Citons encore, parmi ses nombreux ouvrages, son *Esquisse d'une philosophie*, qui parut en 1841. Lamennais fut une âme ardente et inquiète, et son imagination passionnée le poussa plus d'une fois jusqu'à l'intolérance. Son style se distingue par la vigueur et le coloris.

LA MONNOYE (Bernard DE), 1641-1728. Dijon. Poète, critique et philologue. Il se rendit célèbre par des *Noëls*, cantiques écrits en patois bourguignon, et par des recueils de contes, anecdotes et remarques critiques.

LAMOTTE (Antoine HOUDAR DE), 1672-1731. Paris. Poète tragique, poète comique et poète lyrique. — Indépendamment de quelques opéras, il donna au théâtre plusieurs tragédies, dont une seule, *Inès de Castro*, eut du succès. Il a laissé aussi des comédies, des *Odes*, des *Fables*, aujourd'hui oubliées.

LAPRADE (Victor DE), né en 1812. Montbrison. Poète lyrique. — *Psyché. Odes* et *Poèmes. Poèmes évangéliques. Symphonies. Idylles héroïques. Voix du silence. Parfums de la Madeleine. Pernette.* M. de Laprade appartient à l'école de Lamartine, sa tendance est essentiellement religieuse et l'austérité de sa pensée donne à son style quelque chose de solennel et de grave. Il excelle aussi dans les sujets gracieux, où son style se distingue par une exquise délicatesse.

LA ROCHEFOUCAULD (François, duc DE), 1613-1680. Paris. Moraliste. — *Réflexions et sentences ou maximes morales.* Les maximes de La Rochefoucauld sont remarquables par leur profondeur et leur précision; mais elles dépeignent l'homme plus mauvais qu'il n'est et assignent à toutes nos actions des motifs égoïstes.

LAURENTIE (Pierre-Sébastien), 1793-1876. Houga (Gers). Journaliste et publiciste.— *De l'éloquence politique. Études littéraires et morales sur les historiens latins. Introduction à la philosophie. Histoire de France.*

LA VILLE DE MIRMONT (Alexandre DE), 1783-1845. Versailles. Auteur dramatique. Sa meilleure pièce est : *Le Folliculaire*, comédie en cinq actes et en vers.

LAYA (Jean-Louis), 1761-1833. Paris. Professeur de belles-lettres et poète dramatique. *Jean Calas*, tragédie. *Falkland ou la Conscience.* — Son fils, Léon Laya, né en 1809, a obtenu aussi des succès au théâtre.

LE BAILLY (Antoine-Joseph), 1756-1832. Caen. Fabuliste. — Ses *Fables nouvelles* lui ont valu une place honorable parmi les fabulistes de second ordre.

LEBRUN (Pierre-Antoine), 1785-1873. Paris. Poète et auteur dramatique. Lebrun se fit connaître par une *Ode à la grande armée*, que l'on attribua longtemps à Ecouchard Lebrun, et qui fut suivie de quelques autres pièces du même genre, dans lesquelles il célèbre les gloires de l'empire. Mais il doit surtout sa réputation à sa tragédie de *Marie Stuart*, qui réunit la simplicité de la tragédie classique et le mouvement du drame moderne. *Le voyage en Grèce*, poème qu'il publia en 1828, lui valut un siège à l'Académie. Sous le second empire, Lebrun fut nommé sénateur.

LEBRUN (Ponce-Denis ÉCOUCHARD), 1729-1807. Paris. Poète satirique et lyrique, à qui ses contemporains ont donné le surnom exagéré de *Pindare français*. Ses *Odes*, au nombre de 140, s'élèvent parfois jusqu'au sublime pour tomber aussitôt après dans la déclamation. On a de lui de nombreuses épigrammes, dans lesquelles son caractère mordant et satirique se donne pleine carrière, ainsi que des *Élégies* et des *Épîtres*.

LEBRUN-TOSSA (Jacques-Antoine), 1760-1837. Pierrelatte (Dauphiné). Auteur dramatique.

LEGOUVÉ (Ernest), né en 1807. Paris. Romancier et poète dramatique. — *Max, Edith de Falsen*, romans. *Louise de Lignerolles, Adrienne Lecouvreur,*

Bataille de dames, Par droit de conquête, pièces de théâtre. Il faut citer également de M. Legouvé un ouvrage intitulé l'*Histoire morale des femmes*, qui est la reproduction d'un cours donné en 1847 au Collège de France, et dans lequel il étudie la condition de la femme à toutes les époques et les moyens d'améliorer son rôle social. Il suivait en cela l'exemple de son père, Gabriel Legouvé, poète mort en 1812 et auteur d'une épître célèbre intitulée : *Le mérite des femmes*. — Nous devons encore citer : *Les Pères et les Enfants*, livre précieux qui contient les conseils les plus sages sur l'éducation, et l'*Art de la lecture*, petit traité dont nous recommandons vivement l'étude à tous ceux qui veulent se former dans cet art difficile, où l'auteur s'est fait une si juste célébrité. Les écrits de M. Legouvé se distinguent par l'élégance et la finesse.

LEMIERRE (Antoine-Marin), 1721-1793. Paris. Poète tragique et didactique. Auteur de plusieurs tragédies, dont les meilleures sont *Hypermnestre* et *Guillaume Tell*, ainsi que de deux poèmes didactiques, *la Peinture* et *les Fastes*. Son style manque souvent d'élégance et de correction.

LESAGE (Alain), 1668-1747. Sarzeau (Morbihan). Poète comique et romancier. — *Turcaret*, comédie. *Le diable boiteux*, *Gil Blas*, romans. *Turcaret* est une satire amère des mœurs des traitants ou agents chargés du recouvrement des deniers publics, et *Gil Blas* est un chef-d'œuvre de bon sens et de gaîté spirituelle qui nous présente la nature humaine avec ses travers, ses ridicules et son incurable vanité. Les allures vives du style de Lesage, sa profondeur d'observation et son suprême bon sens rappellent le génie de Molière.

LESBROUSSART (Philippe), 1781-1855. Gand. Littérateur, professeur à l'Université de Liège. Indépendamment de sa collaboration à plusieurs recueils périodiques et d'un grand nombre de poésies publiées dans l'Almanach ou Annuaire poétique de Bruxelles, Lesbroussart a laissé un poème intitulé : *Les Belges*, un recueil de *Poésies* et des traductions et des pièces de théâtre, dont plusieurs sont restées inédites. Lesbroussart fut un des représentants les plus distingués des lettres françaises en Belgique.

LE TOURNEUR (Pierre), 1736-1788. Valognes. Traducteur. Le Tourneur contribua à faire connaître en France la littérature anglaise par des traductions de Shakespeare et d'Young.

LEVI-ALVARÈS (David-Eugène), 1794-1870. Bordeaux. Professeur et écrivain pédagogique. Auteur d'ouvrages élémentaires sur l'éducation des femmes, entre autres : *Lectures progressives*. — LEVI-ALVARÈS (Ernest), né en 1823. Bordeaux. Neveu du précédent. Auteur d'un livre de lecture intitulé *La France*, avec la collaboration de son beau-frère, Eugène Manuel.

LEVIS (Duc Pierre DE), 1764-1830. Ajac (Languedoc). Littérateur et publiciste. — *Souvenirs et portraits. Maximes.*

LIADIÈRES (Pierre-Charles), 1792-1858. Pau. Membre de la Chambre des députés sous le règne de Louis-Philippe. Poète tragique et comique. — *Jean sans Peur*, *Walstein*, tragédies. *Les Bâtons flottants*, comédie.

LIGNE (Charles-Joseph), prince DE), 1735-1814. Bruxelles. Feld-maréchal dans l'armée autrichienne. Écrivain fantaisiste. Ses œuvres complètes ont été publiées par lui sous le titre de *Mélanges militaires, littéraires et sentimentaires*. Elles contiennent, outre un grand nombre d'écrits sur l'art militaire et des mémoires sur différentes campagnes, des travaux littéraires de tout genre : poésies, pièces de théâtre, portraits, pensées, lettres, etc. Mme de Staël a publié un volume de *Lettres et pensées du prince de Ligne*. Le prince de Ligne est un écrivain spirituel et piquant, mais dont le style pèche par la prolixité.

MAINTENON (Françoise d'Aubigné, marquise DE), 1635-1719. Niort. Elle épousa d'abord le poète Scarron, qui la laissa veuve et sans fortune en 1660. Elle devint un peu plus tard la gouvernante des enfants de Mme de Montespan et contracta en 1684 un mariage secret avec Louis XIV. Elle mourut dans la maison de Saint-Cyr, qu'elle avait fondée. Ses *Lettres* se distinguent par « le plus parfait naturel, une justesse admirable d'expression, une précision sévère, une grande connaissance du monde. » *(Vinet)* « Elle n'a pas l'éclat de Mme de Sévigné, ni le charme de Mme de Lafayette, mais elle se distingue par la fermeté d'un sens droit et par le calme d'une raison lumineuse. » *(Geruzez)*.

MAISTRE (Comte Joseph DE), 1753-1821. Chambéry (Savoie). Il suivit d'abord la carrière de la magistrature. Il quitta son pays en 1792, lors de l'invasion de la Savoie par les Français, et devint ensuite envoyé extraordinaire du roi de Sardaigne à St-Pétersbourg, où il séjourna quatorze ans. Il est connu par ses *Considérations sur la révolution française*, dont il se montra l'ennemi acharné, par son seul livre *Du Pape*, où il soutient qu'au pape seul appartient le pouvoir absolu, et surtout par *les Soirées de St-Pétersbourg*, qui contiennent des entretiens sur les principales questions philosophiques. C'est un écrivain ardent et passionné, souvent injuste envers ses adversaires, qu'il traite comme des ennemis publics. Pendant son séjour à St-Pétersbourg, il entretint avec sa famille et ses amis une vaste correspondance, qui se distingue en plus d'un endroit par la gaîté, la finesse et l'esprit.

MAISTRE (Comte Xavier DE), 1764-1852. Chambéry (Savoie). Frère de Joseph de Maistre, qu'il précéda de quelques années en Russie. Il entra dans l'armée russe et parvint jusqu'au grade de général-major. On a de lui le *Voyage autour de ma chambre*, qui est une causerie humoristique, pleine d'imagination et d'esprit, *le Lépreux de la cité d'Aoste*, *les Prisonniers du Caucase* et *la Jeune Sibérienne*. Ses pensées originales et son style léger forment un

contraste frappant avec les allures graves et le style plus sévère de Joseph de Maistre.

MALEBRANCHE (Nicolas), 1638-1715. Paris. Disciple de Descartes et l'un des philosophes les plus illustres du XVIIe siècle. — *Recherche de la vérité. Entretiens sur la métaphysique et la religion. Traité de l'amour de Dieu.*

MALESHERBES (Chrétien-Guillaume DE LAMOIGNON DE), 1721-1794. Paris. L'un des défenseurs de Louis XVI. Homme d'état et publiciste. — *Remontrances* (adressées au roi Louis XV sur l'établissement de nouveaux impôts). *Mémoire sur les moyens d'accélérer les progrès de l'économie rurale en France. Mémoire pour Louis XVI.*

MALHERBE (François DE), 1555-1628. Caen. L'un des réformateurs de la versification et de la langue françaises. Doué d'un jugement droit et d'un goût sévère, Malherbe repoussa avec énergie l'invasion des mots grecs et latins que la littérature du XVIe siècle avait tenté d'introduire dans la langue, et soumit le vers français à des préceptes rigoureux. La vigueur et l'énergie de Malherbe sont souvent gâtées par la raideur et l'enflure. Ses œuvres consistent en odes, paraphrases de psaumes, stances, épigrammes et chansons.

MALLET DU PAN (Jacques), 1749-1800. Genève. Publiciste. — *Mémoires politiques et littéraires sur l'état présent de l'Europe. Considérations sur la nature de la révolution de France. Essai historique sur la destruction de la ligue et de la liberté helvétique.*

MANUEL (Eugène), né en 1823. Paris. Professeur de rhétorique au collège Rollin. Poète lyrique et dramatique. — *Pages intimes. Les Ouvriers,* drame en vers. *Les poèmes populaires.* Eugène Manuel demande ses inspirations à la vie intime, à la vie du cœur; ses poésies respirent une sensibilité véritable, que rehausse encore une forme toujours pure et harmonieuse.

MARMONTEL (Jean-François), 1723-1799. Bort (Limousin). Auteur dramatique et romancier. — *Denys le tyran,* tragédie. *Bélisaire,* roman politique et moral. *Les Incas ou la destruction de l'empire du Pérou,* roman poétique. *Lucile, Sylvain, l'Ami de la maison,* opéras. *Contes moraux. Mémoires d'un père pour servir à l'instruction de ses enfants.* Marmontel jouit de son vivant d'une très grande réputation, que le temps n'a pas consacrée. Il fut plutôt un versificateur qu'un poète, et ses écrits en prose, tout en se distinguant par la correction, sont dépourvus de grâce et de chaleur.

MARTIN (Aimé) 1786-1847. Lyon. Il a publié les *Lettres à Sophie sur la physique, la chimie et l'histoire naturelle,* ainsi que diverses éditions d'auteurs classiques, qui sont très estimées. Ami et imitateur de Bernardin de St-Pierre, il a publié un *Essai* sur sa vie et ses ouvrages.

MARTIN (Nicolas), né en 1814. Bonn. Poète lyrique et critique. — *Les harmonies de la famille. Ariel,* sonnets et chansons. *Louise,* poème. Des études critiques réunies sous le titre de : *Les poètes contemporains de l'Allemagne.*

MASSIEU (Guillaume), 1665-1722. Caen. Littérateur. — *Histoire de la poésie française.*

MASSILLON (Jean-Baptiste), 1663-1742. Hyères. Évêque de Clermont, orateur sacré. — *Le Petit-Carême* (10 sermons prononcés en 1717). *Le Grand-Carême. L'Avent. Sermons. Conférences ecclésiastiques.* Ce fut Massillon qui prononça l'oraison funèbre de Louis XIV. L'éloquence de Massillon est pleine de douceur et s'adresse bien plus au cœur qu'au raisonnement; aussi l'a-t-on surnommé avec raison le Racine de la chaire.

MERCIER (Louis), 1748-1814. Paris. Auteur d'un nombre considérable d'ouvrages, poésies, pièces de théâtre, etc., parmi lesquels on ne cite plus aujourd'hui que le *Tableau de Paris,* où l'on rencontre des détails curieux sur les mœurs et les usages.

MICHAUD (Joseph), 1767-1839. Albens (Savoie). Journaliste, poète et historien. — *Le printemps d'un proscrit,* poème descriptif. *Histoire des croisades. Collection de mémoires pour servir à l'histoire de France.* Michaud publia aussi avec son frère les premiers volumes de la *Biographie universelle* connue sous le nom de *Biographie Michaud.*

MILLEVOYE (Charles-Hubert), 1782-1816. Abbeville. Poète élégiaque. — *Le poète mourant, La chute des feuilles, Priez pour moi,* élégies. *La mort de Goffin. Belzunce. L'amour maternel.* Plusieurs pièces de Millevoye furent couronnées par l'Académie. C'est un poète de second ordre, dont les écrits respirent une douce mélancolie, qui avait sa source dans une maladie de consomption, à laquelle il succomba à la fleur de l'âge.

MIRABEAU (Gabriel-Honoré DE RIQUETTI, comte DE), 1749-1791. Bignon (Nièvre). Illustre orateur politique qui joua un rôle important pendant la révolution française. — *Essai sur le despotisme. Traité de la monarchie prussienne.* Des *Discours* politiques, qui sont son principal titre de gloire.

MOLIÈRE (Jean-Baptiste POQUELIN), 1622-1673. Paris. Le poète comique le plus parfait de tous les temps et qui excelle tout à la fois par la perfection des détails, la finesse des observations et la profondeur philosophique. Entre les mains de Molière, la comédie devient un tableau complet des mœurs et des ridicules de toutes les classes de la société. Il a mis en scène avec un égal succès les ridicules de la bourgeoisie et de la noblesse, les rigueurs et les faiblesses de l'autorité paternelle, les travers de la misanthropie, la dissimulation des hypocrites, la corruption des valets, le pédantisme des faux savants, l'ignorance des médecins au XVIIe siècle. Voici les titres de ses principales comédies : *Les Précieuses ridicules. L'École des maris. L'École des femmes. Le Médecin malgré lui. Le Tartufe. Le Misanthrope. Les femmes savantes. Le Bourgeois gentilhomme. Le*

Malade imaginaire. Ce fut à la suite de la 4e représentation de cette dernière pièce que Molière, depuis longtemps malade, fut pris d'une crise qui l'emporta en quelques heures.

MONTAIGNE (Michel DE), 1533-1592. Château de Montaigne (Perigord). Philosophe et moraliste. — *Essais*, ouvrage dans lequel sont traités toute espèce de sujets de morale, de philosophie, d'histoire, de politique et de littérature. La haute raison de Montaigne, la naïveté et la franchise avec laquelle il se met lui-même en scène, son style pittoresque et varié le mettent au premier rang des écrivains français.

MONTESQUIEU (Charles DE SECONDAT, baron DE), 1689-1755. Château de la Brède, près Bordeaux. Philosophe et publiciste. — *Lettres persanes*, critique sévère, quoique présentée sous une forme badine, des institutions et des mœurs de la France. *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains. De l'Esprit des lois*. Ces deux derniers ouvrages révèlent dans Montesquieu un historien et un philosophe de premier ordre. Les *Considérations* sont pleines de vues profondes sur le développement des institutions romaines. Dans l'*Esprit des lois*, il passe en revue l'histoire de tous les temps et de tous les pays et démêle avec une sagacité incomparable les principes qui président aux diverses formes de gouvernement.

MOREAU (Hégésippe), 1810-1838. Paris. Poète lyrique. — Le *Myosotis*, recueil de poésies pleines de grâce et de fraîcheur. On a aussi de lui quelques *Nouvelles*, qui furent composées pour le *Journal des Demoiselles*.

MONVEL (Jacques-Marie BOUTET, dit), 1745-1811. Lunéville. Acteur et auteur dramatique. — Il a laissé de nombreuses pièces de théâtre, entre autres *Les Victimes cloîtrées*, drame en prose; *Blaise et Babet*, opéra-comique, ainsi que des poésies fugitives.

MUSSET (Alfred DE), 1810-1857. Paris. Poète lyrique et dramatique. Il débuta à l'âge de vingt ans par des contes en vers intitulés *Contes d'Espagne et d'Italie*, qui le placèrent au premier rang des poètes de notre siècle. Il publia ensuite des poésies fantaisistes de toute nature, parmi lesquelles il faut citer le *Spectacle dans un fauteuil*, *la Confession d'un enfant du siècle*, *Lettre à Lamartine*, *Espoir en Dieu*, et des *Proverbes*, entre autres : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, *Il ne faut jurer de rien*, *Un caprice*. Les qualités dominantes de Musset sont l'esprit, l'ironie et une finesse qui fait songer à La Fontaine; mais le sens moral lui fait trop souvent défaut. Signalons, parmi ses écrits en prose, *Frédéric et Bernerette*, nouvelle, et *le Merle blanc*, conte.

NADAUD (Gustave), né en 1820. Roubaix. Chansonnier et musicien. Il a publié de nombreuses chansons sur des airs originaux de sa composition. Les chansons de Nadaud roulent sur les sujets les plus divers; elles présentent un mélange spirituel de satires politiques, de chansonnettes comiques, de ballades mélancoliques. On a aussi de lui un roman de mœurs intitulé : *Une idylle*.

NODIER (Charles), 1780-1844. Besançon. Poète, publiciste, grammairien, bibliophile et romancier. — *Essais d'un jeune barde. Poésies diverses. Contes en prose et en vers. Souvenirs, épisodes et portraits. Stella ou les Proscrits*, roman. *Dictionnaire raisonné des onomatopées françaises. Notions élémentaires de linguistique*. Nodier est un écrivain spirituel, qui aborda les genres les plus divers sans jamais concentrer ses forces sur un seul et même point. C'est un conteur aimable, un esprit ingénieux et fin, mais qui n'approfondit guère les sujets qu'il traite.

ORTOLAN (Elzéar), né en 1802. Toulon. Jurisconsulte et poète. — Différents ouvrages sur l'histoire du droit. *Les Enfantines*, recueil de poésies.

PALAPRAT (Jean DE BIGOT), 1650-1721. Toulouse V. BRUEYS.

PANARD (Charles-François), 1694-1765. Courville. (Eure-et-Loir). Chansonnier. Les chansons de Panard sont gaies, spirituelles et morales. Ses comédies et ses opéras-comiques sont oubliés aujourd'hui.

PASCAL (Blaise), 1623-1662. Clermont-Ferrand. Géomètre, physicien, philosophe et l'un des génies les plus puissants des temps modernes. — *Lettres provinciales. Pensées*. Les *Lettres provinciales* sont un ouvrage de polémique religieuse dirigé contre les Jésuites, et les *Pensées* sont un recueil de notes et de réflexions d'une grande profondeur trouvées dans les papiers de Pascal après sa mort et rassemblées par ses amis.

PELLICO (Silvio), 1788-1854. Saluces. Poète et littérateur italien. Victime du gouvernement autrichien en Italie, Silvio Pellico a fait dans *Mes prisons* le récit touchant de sa captivité. — *Les Devoirs de l'homme*.

PETIT-SENN (Jules), 1792-1870. Genève. Poète et écrivain humoristique. — *Les trois verres de vin. Esquisses en prose et poésies. Bluettes et boutades. Les Perce-neige. Le Portefeuille de Petit-Senn*.

PICARD (Louis-Benoît), 1769-1828. Paris. Poète comique et acteur. Picard a composé une centaine de comédies, de vaudevilles et d'opéras. Il excelle dans la peinture des ridicules bourgeois; il ne manque ni de gaieté ni de finesse, mais il abuse de sa facilité et son style prend trop souvent le ton banal de la conversation.

PLOUVIER (Édouard), né en 1821. Paris. Poète dramatique. *Une indiscrétion*, comédie. *Les Vengeurs*, drame. *La Chanvrière*, vaudeville. *Le Songe d'une nuit d'hiver*, comédie.

POMPIGNAN (Jean-Jacques LE FRANC, marquis DE), 1709-1784. Montauban. Il renonça à la magistrature, dans laquelle il était entré d'abord, pour se vouer tout entier aux lettres. Les *Poésies sacrées* sont le principal titre littéraire de Le Franc; elles sont tirées des psaumes et des prophètes. Malgré ses inégalités

et son emphase, la poésie de Le Franc s'élève souvent à une grande hauteur.

POTVIN (Charles), né à Mons. Poète lyrique et dramatique. — *Satires et poésies diverses. La Belgique*, poème en quatre chants. *Jacques d'Artevelde*, drame historique. *Poésies. Les Gueux*, drame en quatre actes.

RACAN (Honoré DE BUEIL, marquis DE), 1589-1670. La Roche-Racan (Touraine). Ami et disciple de Malherbe, Racan montra un certain talent dans la poésie pastorale. Ses *Bergeries* ne manquent pas de vérité. Il a aussi laissé des *Odes sacrées*. Racan fut beaucoup admiré de son vivant; mais la postérité l'a reléguè au rang des poètes de second ordre.

RACINE (Jean), 1639-1699. La Ferté-Milon. Le premier poète tragique de la France. Élevé à Port-Royal, où il puisa le goût de la littérature classique, Racine débuta par une ode, *La Nymphe de la Seine*, à l'occasion du mariage de Louis XIV, et aborda peu après le genre tragique. Mais ses trois premières tragédies sont loin d'annoncer le poète de premier ordre qui se révela quelque temps après. La supériorité de Racine éclata dans *Andromaque*, qui fut jouée en 1667, et qui fut suivie, dans une période de dix années, de *Britannicus, Bérénice, Bajazet, Mithridate, Iphigénie* et *Phèdre*; puis, après un silence de douze années, auquel il se condamna à la suite des cabales qui avaient arrêté le succès de sa dernière pièce, Racine publia encore deux tragédies religieuses, *Esther* et *Athalie*. Cette dernière a été appelée par Voltaire le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Tandis que Corneille avait célébré l'héroïsme sous toutes ses formes, Racine s'attacha à l'étude intime du cœur humain et analysa les sentiments dans leurs nuances les plus délicates. Il n'a ni la vigueur, ni les audaces de Corneille; mais il n'en a pas non plus les inégalités et il lui est bien supérieur par son exquise sensibilité et par l'art infini avec lequel il dévoile les ressorts les plus secrets de la conduite humaine. La langue de Racine est la plus belle que la tragédie ait jamais parlée. Racine est aussi l'auteur d'une comédie très spirituelle, *Les Plaideurs*, qui est une satire des gens de loi.

RACINE (Louis), 1692-1763. Paris. Fils du grand poète tragique. Auteur de deux poèmes didactiques, *La Grâce* et *La Religion*. C'est un écrivain élegant, mais qui manque trop souvent de chaleur. On a aussi de lui des *Poésies diverses*, des *Remarques sur les tragédies de J. Racine* et des *Réflexions sur la poésie*.

RATISBONNE (Louis-Gustave-Fortuné), né en 1827. Strasbourg. Poète et traducteur. Sa traduction en vers de la *Divine Comédie* du Dante fut couronnée par l'Académie française. *Au printemps de la vie*, recueil de vers. *La comédie enfantine*, recueil de fables qui obtint le prix Montyon.

RAYNAL (Guillaume), 1713-1796. Saint-Geniez (Aveyron). Philosophe et historien. — *Histoire philosophique et politique de l'établissement du commerce des Européens dans les deux Indes. Tableaux et révolutions des colonies anglaises dans l'Amérique septentrionale.*

REBOUL (Jean), 1796-1854. Nîmes. Poète. Reboul, qui exerça la profession de boulanger, est connu par un recueil de *Poésies* et par un poème biblique en dix chants intitulé : *Le dernier jour*.

REGNARD (Jean-François), 1655-1709. Paris. Le meilleur poète comique de la France après Molière. Ses premières pièces, qui sont médiocres, furent faites en collaboration avec Dufresny. Celles qu'il composa seul leur sont bien supérieures. Il faut citer *Le Joueur, le Distrait, les Ménechmes*. Les comédies de Regnard se distinguent par une gaîté de bon aloi qui ne dégénère jamais en trivialité.

REGNIER (Mathurin), 1573-1613. Chartres. Poète satirique. Il a laissé 16 satires et quelques autres poésies. Le style de Regnier se distingue par la vigueur de ses saillies, et la liberté de son langage dépasse souvent les bornes de la décence.

REYNAUD (Charles), 1821-1853. Né en Dauphiné. — Poète mort à la fleur de l'âge et auteur d'un recueil de poésies qui fut accueilli avec faveur.

REYRE (Joseph), 1735-1812. Eyguières (Provence) Auteur d'ouvrages destinés à la jeunesse. — *Le Mentor des enfants. Le fabuliste des enfants et des adolescents.*

RIGAULT (Hippolyte-Ange), 1821-1858. Saint-Germain-en-Laye. Critique et journaliste. — *Histoire de la querelle des anciens et des modernes. Conversations morales et littéraires* (recueil d'articles de journaux).

RIVAROL (Comte Antoine DE), 1754-1801. Bagnols (Languedoc). Littérateur connu surtout par son esprit et sa causticité. — *Discours sur l'universalité de la langue française*, qui fut couronné par l'Académie de Berlin. *Petit Almanach de nos grands hommes*, où il persiffle avec esprit les mauvais écrivains de son temps.

ROLLIN (Charles), 1661-1741. Paris. Professeur de belles-lettres, écrivain pédagogique et historien. — *Traité des études. Histoire ancienne. Histoire romaine.* Le *Traité des études* est l'ouvrage le plus solide qui ait été écrit en France sur l'éducation de la jeunesse. M. Villemain l'appelle un monument de raison et de goût.

ROTROU (Jean), 1609-1650. Dreux. Poète tragique et comique. Rotrou fut intimement lié avec Pierre Corneille et sa manière rappelle un peu les allures du grand poète tragique. Sa tragédie de *Wenceslas* est pleine de gandeur, malgré les asperités de son style.

ROUCHER (Jean-Antoine), 1745-1794. Montpellier. — *Les Mois*, poème didactique en douze chants, ouvrage sans plan et sans suite, mais qui contient quelques descriptions remarquables.

ROUSSEAU (Jean-Baptiste), 1671-1741. Paris. Poète lyrique qui aborda aussi, mais sans succès, le genre dramatique. — *Odes sacrées. Odes profanes. Cantates.*

Épîtres. Allégories. Épigrammes. Les odes de Rousseau ne manquent ni d'éclat, ni de magnificence, mais son inspiration factice ne parvient pas à émouvoir le lecteur. Rousseau est certainement l'un des versificateurs les plus habiles que la littérature française ait produits, mais ce n'est point un véritable poète.

ROUSSEAU (Jean-Jacques), 1712-1778. Genève. Philosophe et publiciste. Nous nous bornerons à signaler, parmi les nombreux ouvrages de Rousseau, le *Contrat social*, où il expose une nouvelle organisation politique, et un roman philosophique intitulé *Emile*, où il a développé un système nouveau d'éducation. Il part de ce principe que l'homme naît bon, que c'est la société qui le déprave, que celle-ci n'existe qu'en vertu d'un contrat entre les hommes, et qu'il faut, par conséquent, reconstruire la société sur de nouvelles bases et réformer l'éducation. Rousseau est certainement l'écrivain le plus éloquent du siècle dernier ; mais son imagination ardente, qui rend son style si chaud et si coloré, l'entraîne au delà des bornes de la saine raison. A côté d'idées justes et de sentiments vrais, on rencontre dans les écrits de Rousseau des vues exclusives, des principes faux, des exagérations de toute sorte qui sont d'autant plus dangereuses qu'il emploie à les soutenir toute l'énergie de sa nature passionnée et toute la magie de son style.

ROUVEROY (Frédéric DE), 1771-1850. Liège. Poète connu par un recueil de *Fables*, publié en 1822, et par différentes pièces de vers insérées dans des journaux et revues.

SAINTE-BEUVE (Charles-Augustin), 1804-1869. Boulogne-sur-Mer. Poète et critique. Il a publié trois recueils de poésies intitulés : *Poésies de Joseph Delorme, Consolations, Pensées d'Août*, dont on admire la simplicité familière, mais qui manquent de force et d'éclat. Sainte-Beuve doit surtout sa réputation à ses travaux critiques et spécialement à ses *Portraits littéraires*, qu'il publia dans la *Revue des Deux-Mondes*, et à ses *Causeries du lundi*, qui parurent dans le *Constitutionnel*. Les uns et les autres sont des modèles de finesse et de goût.

SAINT-EVREMONT (Charles MARGUETEL DE SAINT-DENYS, seigneur DE), 1616-1703. Saint-Denys-le-Gast (Manche). Écrivain critique. — *Réflexions sur les divers génies du peuple romain. Discours sur les belles-lettres.* Des *Lettres*, dont plusieurs sont de petits chefs-d'œuvre de finesse et d'esprit.

SAINT-LAMBERT (Jean-François, marquis DE), 1716-1803. Nancy. Auteur d'un poème descriptif intitulé *Les quatre saisons*, qui est remarquable par l'élégance du style, mais qui a le grave défaut d'être froid et monotone.

SAINT-PIERRE (Charles CASTEL, abbé DE), 1658-1743. Saint-Pierre-Église, près de Barfleur. Publiciste et philanthrope. — *Projet de paix perpétuelle.*

SAINT-PIERRE (Jacques BERNARDIN DE), 1737-1814. Le Havre. Philosophe et romancier. L'un des prosateurs qui ont réussi le mieux à peindre la nature. Son principal ouvrage, qui est intitulé *Études de la nature*, fut un événement littéraire. C'est une série de tableaux enchanteurs dans lesquels la science est, il est vrai, sacrifiée à la poésie, mais dont on ne peut méconnaître la haute portée morale. C'est une justification de la Providence fondée sur la description des beautés de la création. Bernardin de Saint-Pierre est aussi l'auteur de deux romans exquis qui sont de véritables pastorales : *Paul et Virginie* et la *Chaumière indienne*. Les *Harmonies de la nature* sont conçues dans le même esprit que les *Études de la nature*.

SAINT-SIMON (Louis DE ROUVROY, duc DE), 1675-1755. Personnage célèbre de la cour de Louis XIV. Auteur de *Mémoires* curieux rédigés en grande partie à mesure que les événements se passaient sous ses yeux. Ils ne furent publiés au complet qu'au commencement de notre siècle.

SALM-DYCK (Constance-Marie DE THEIS, princesse DE), 1767-1845. Nantes. — *Poésies. Mémoires.*

SAURIN (Bernard-Joseph), 1706-1781. Paris. Poète dramatique connu par une tragédie intitulée *Spartacus*, qui contient de très belles scènes, et une petite comédie intitulée : *Les mœurs du temps.*

SÉGALAS (Mme Anaïs), née en 1814. Paris. Poète lyrique et auteur dramatique. — *Les Algériennes ; Oiseaux de passage ; Enfantines ; La femme ; Les violettes et les abeilles ;* poésies. *La Loge de l'Opéra*, drame. *Le Trembleur ; Les absents ont raison ; Les inconvénients de la sympathie*, comédies.

SÉGUR (Anatole DE), né en 1831. Poète lyrique et tragique. *Fables. Sainte-Cécile*, poème tragique. *Contes* pour la jeunesse.

SÉGUR (Louis-Philippe), comte DE), 1753-1833. Paris. Diplomate et historien. — *Mémoires, souvenirs et anecdotes. Histoire ancienne. Histoire romaine. Histoire du Bas-Empire. Histoire de France.*

SÉGUR (Philippe-Paul, comte DE), 1780-1873. Paris. Fils du précédent. Historien. — *Histoire de Napoléon et de la grande armée pendant l'année 1812. Histoire de la Russie et de Pierre le Grand. Histoire de Charles VIII, roi de France.*

SERVAN (Joseph), 1737-1807. Romans. Publiciste. — *Discours sur la justice criminelle. Mémoires.*

SÉVIGNÉ (Marie DE RABUTIN-CHANTAL, marquise DE), 1626-1696. Paris. Mme de Sévigné « s'est immortalisée, sans le vouloir, ni le soupçonner peut-être, par une correspondance tout intime, où, en conversant avec ses amis absents et surtout avec sa fille, Mme de Grignan, elle s'abandonne à toutes les grâces de son esprit et à la sensibilité exquise de son cœur. » CH.-A. « Les lettres de Mme de Sévigné, dit Voltaire, remplies d'anecdotes, écrites avec liberté, et d'un style qui peint et anime tout, sont la meilleure critique des lettres étudiées où on cherche l'esprit. »

SIRIANE (Pauline de GRIGNAN, marquise DE), 1674-

1737. Paris. Fille de Mme de Grignan et petite-fille de Mme de Sévigné. « Ses *Lettres* sont écrites avec trop de précipitation. Si l'on y cherche en vain l'heureuse inspiration de Mme de Sévigné, la raison sérieuse de Mme de Grignan, on y reconnaît l'abandon de l'une et la concision de l'autre; enfin on y trouve un air de famille. » *(Phil. de la Mad.)*

SIREY (Marie-Jeanne DE LASTEYRIE DU SAILLANT, Mme), 1776-1843. Bignan (Loiret). — *Conseils d'une grand'mère aux jeunes femmes.*

SOULARY (Joseph), né en 1815. Lyon. Poète lyrique.—*A travers champs. Les cinq cordes du luth. Les Ephémères. Sonnets humoristiques.*

SOUMET (Alexandre), 1788-1845. Castelnaudary (Aude). Poète, membre de l'Académie française. Il composa plusieurs tragédies, entre autres *Clytemnestre, Saül, Jeanne d'Arc, Norma,* qui a fourni un libretto à Bellini, *une Fête de Néron,* en collaboration avec Belmontet. On a de lui deux épopées : *La divine Épopée* et *Jeanne d'Arc,* terminée par sa fille Gabrielle (Mme d'Altenheim). Quoique aucun de ces poèmes ne mérite d'être mis au rang des chefs-d'œuvre, plusieurs d'entre eux renferment des parties remarquables, de grandes beautés de détail. L'élégie était plus conforme à la nature du talent de Soumet. *La pauvre fille* eut un succès populaire. On trouve ce petit chef-d'œuvre de sentiment et de style dans la plupart des recueils littéraires.

SOUVESTRE (Émile), 1806-1856. Morlaix. Poète, romancier et auteur dramatique. — *Le siège de Missolonghi,* drame en vers. *Le foyer breton. Un philosophe sous les toits. Au coin du feu. Les derniers paysans. Causeries historiques et littéraires.*

STAEL-HOLSTEIN (Anne NECKER, baronne DE), 1766-1817. Paris. Fille de Necker, ministre de Louis XVI, et devenue célèbre par de nombreux ouvrages historiques, littéraires et philosophiques. — *La littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales. Delphine, Corinne,* romans. *De l'Allemagne. Considérations sur la révolution française.* Ces deux derniers ouvrages sont ce que Mme de Stael a produit de plus remarquable. L'un fit connaître à la France la littérature et la philosophie allemandes; l'autre, qui ne parut qu'un an après la mort de l'auteur, est un plaidoyer en faveur des principes de la révolution.

STASSART (Goswin-Joseph-Augustin baron DE), 1780-1854. Malines. Écrivain et homme d'État belge, vice-président du Congrès national. Ses principaux ouvrages en prose sont un recueil d'*Idylles* et les *Pensées de Circé.* Il a écrit un nombre prodigieux de discours, de rapports, de notices, etc. Comme poète, de Stassart nous a laissé des épîtres, des élégies, des contes, etc.; mais ses *Fables* constituent son principal titre littéraire.

TASTU (Sabine-Amable VOÏART, Mme), née en 1798. Metz. Littérateur et poète. — *La chevalerie française,* ouvrage composé de pièces en vers et en prose. *Éloge de Mme de Sévigné* (couronné par l'Académie française). *Poésies. Poésies nouvelles. Œuvres poétiques. Soirées littéraires de Paris. Éducation maternelle. Voyages,* etc. Les poésies de Mme Tastu, qui se recommandent par leur élégance et leur pureté, s'inspirent, le plus souvent, des joies et des devoirs de la vie de famille.

THEURIET (André), né en 1833. Marly-le-Roy. — *Chemin des bois,* recueil plein de grâce et de sentiment. Theuriet excelle dans les scènes rustiques et les descriptions de paysages.

THOMAS (Antoine-Léonard), 1732-1785. Clermont-Ferrand. Poète, littérateur et critique. Thomas est connu par les *Éloges du maréchal de Saxe, de d'Aguesseau, de Duguay-Trouin, de Sully,* qui furent couronnés par l'Académie française, et surtout par son chef-d'œuvre en ce genre, l'*Éloge de Marc-Aurèle.* Il a aussi laissé un *Essai sur les Éloges.* Son style grave et imposant pèche souvent par la monotonie et la boursouflure.

TÖPFFER (Rodolphe), 1799-1846. Genève. Professeur de belles-lettres. Romancier et moraliste. *Voyages en zigzag. Nouvelles genevoises. Le Presbytère. Réflexions et menus propos d'un peintre genevois. Rose et Gertrude.* Töpffer est un écrivain fantaisiste dont la narration se distingue par un tour original et présente un heureux mélange de sensibilité et d'ironie.

TOURNIER (Louis). Né en 1828. Genève. Poète lyrique. *Chants de la jeunesse. Les Voix de la Cathédrale Les premiers chants.*

TRUBLET (Nicolas), 1697-1770. Saint-Malo. — *Essais de littérature et de morale.*

VAUVENARGUES (Luc DE CLAPIERS, marquis DE), 1715-1747. Aix. Moraliste et critique. — *Introduction à la connaissance de l'esprit humain. Réflexions sur divers auteurs. Maximes.* Les *Maximes* de Vauvenargues s'inspirent d'une philosophie douce et bienveillante, essentiellement pratique. Elles sont bien loin de la profondeur des maximes de Larochefoucauld, mais elles n'ont pas, comme celles-ci, le défaut de ne voir dans l'humanité que des instints égoïstes.

VEUILLOT (Louis). Né en 1813. Boynes (Loiret). Littérateur et journaliste. — *Les pèlerinages de Suisse. Rome et Lorette. Les Français en Algérie. Les libres-penseurs. Mélanges religieux, historiques et littéraires.* M. Veuillot a été l'un des champions les plus énergiques de la théocratie.

VIENNET (Jean), 1777-1868. Béziers. Auteur de divers poèmes qui eurent peu de succès, à l'exception d'une *Épître aux Muses,* déclaration de guerre à l'école romantique. Viennet s'est rendu célèbre par ses *Fables.*

VIGNY (Comte Alfred DE), 1797-1863. Loches. Romancier, poète lyrique et auteur dramatique. L'un des principaux représentants de l'école romantique. — *Poèmes. Poèmes antiques et modernes. Cinq-Mars,* roman historique. *Servitude et grandeur militaire,*

roman. *La maréchale d'Ancre, Chatterton*, drames historiques.

VILLEMAIN (Abel), 1790-1870. Paris. Professeur à la Sorbonne, pair de France, secrétaire perpétuel de l'Académie française. Critique et historien. — *Éloge de Montaigne. Avantages et inconvénients de la critique. Éloge de Montesquieu. Histoire de Cromwell. Cours de littérature française. Discours et mélanges littéraires. Tableau de l'éloquence chrétienne au IVe siècle. Souvenirs contemporains d'histoire et de littérature.* Le principal titre de gloire de Villemain est d'avoir renouvelé en France la critique littéraire en invoquant le secours de l'histoire et en nous présentant sans cesse les écrivains qu'il juge dans le milieu même où ils ont vécu et dont ils ont subi l'influence.

VINDÉ (Charles-Gilbert vicomte MOREL DE), 1759-1842. Paris.— *Morale de l'enfance*, quatrains moraux.

VOLTAIRE (François-Marie AROUET DE), 1694-1778. Paris. Auteur dramatique, poète, historien, critique, philosophe, il aborda tour à tour avec éclat tous les genres littéraires et fut la personnification la plus complète de l'esprit du XVIIIe siècle. Son influence sur son époque fut illimitée et il exerça jusqu'à sa mort une véritable dictature dans le monde littéraire. Comme poète tragique, il est au-dessous de Corneille et de Racine; il n'a ni la force du premier, ni l'exquise sensibilité du second. Ses tragédies sont plus mouvementées et abondent en allusions philosophiques. Les principales sont : *Œdipe, Brutus, La mort de César, Zaïre, Mahomet, Mérope. La Henriade*, poème épique, manque d'inspiration véritable et est bien au-dessous des chefs-d'œuvre que l'antiquité nous a légués. Comme historien, Voltaire a laissé deux ouvrages de premier ordre : *L'Histoire de Charles XII* et *le Siècle de Louis XIV*. Citons encore de lui *Le temple du goût*, poème critique, moitié prose et moitié vers, et l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*. La *Correspondance* de Voltaire, qui est extrêmement volumineuse, est pétillante de verve; elle rivalise avec celle de Mme de Sévigné.

WACKEN (Édouard), 1819-1861. Liège. Poète lyrique et dramatique. — *André Chénier; Hélène de Tournon*, drames en vers. *Le siège de Calais*, tragédies. *Fleurs d'Allemagne et poésies diverses. Heures d'or.* Un grand nombre de poésies insérées dans plusieurs recueils périodiques.

WEISS (Charles), 1779-1865. Besançon. Littérateur. Auteur de divers travaux littéraires et l'un des collaborateurs de la *Biographie universelle* des frères Michaud.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

PRÉFACE I

PREMIÈRE PARTIE. — PROSE.

FABLES.

1. L'Abeille et la Mouche. Fénelon. . 1
2. Le Singe. Fénelon . . . . . »
3. Le Chat et les Lapins. Fénelon . . 3
4. Le Loup et le jeune Mouton. Fénelon 4
5. Les deux Renards. Fénelon . . . »
6. Le Pigeon puni de son inquiétude. Fénelon 5
7. Les Abeilles. Fénelon 6

PARABOLES.

8. Les Choux. E. Simon, trad. par Charles André 7
9. Le Ciel azuré et les nuages. Pestalozzi, trad. par Charles André. . »
10. La caisse de Dieu. Krummacher, trad. par Charles André. . . . »
11. Le père Jacques et son fils. A. Diesterweg, trad. par Charles André. 8
12. La grande table. J. G. Reinhardt, trad. par Charles André. . . . 9
13. Les deux voisins. De Lamennais. . 10
14. La justice et la charité. De Lamennais. 11
15. Les trois amis. J.-G. von Herder, trad. par Charles André. . . . 13
16. La guerre. Franklin. . . . . »
17. Les deux chemins de la vie. Madame Guizot (Pauline de Meulan). 14

ALLÉGORIES.

18. Les peuples et le prince. La Bruyère 15
19. Le Lapin de La Fontaine. Le Prince de Ligne . . . . . »
20. Le quatuor. Champfleury 16

Pages.

ANECDOTES. CONTES. NARRATIONS.

21. Le Fermier 17
22. La bonne camaraderie. D'Aguesseau 18
23. Le dîner de l'abbé Cosson. Berchoux 19
24. M. Labat. Mme de Genlis 20
25. Piété filiale chez un vieillard. Le duc de Saint-Simon. . . . . »
26. Le savant et le voleur. Chamfort . 21
27. Une leçon de politesse 22
28. Mieux que ça! Levi . . . . . »
29. L'origine d'Arlequin. 23
30. Enfance de Paul et Virginie. Bernardin de Saint-Pierre 25
31. La patte de dindon. Ernest Legouvé 30
32. Le sifflet. Franklin 33
33. Dix mille livres de rente. A. Arnault . . . . . »
34. Le quiproquo. L.-Ph. comte de Ségur. 34
35. Le canard de la foire. J.-J. Rousseau 36
36. L'épreuve. J.-J. Rousseau . . . 39
37. Histoire d'Alibée, persan. Fenelon . 40
38. Un succès non désiré. Le Prince de Ligne 43
39. Héroïque dévouement de Goffin. . 44
40. Tendresse filiale de saint Jean Chrysostôme. Villemain . . . »
41. L'Abenaki. Saint-Lambert 45
42. Les religieux du mont Saint-Bernard. Mallet du Pan. 47
43. Retour de Bernardin de Saint-Pierre. Aimé Martin 48
44. L'Académie silencieuse. L'abbé Blanchet. 53
45. La patience d'Abauzit. Bernardin de Saint-Pierre 54
46. Bélisaire dans un château de la Thrace. Marmontel . . . . . »
47. Jeannot et Colin. Voltaire 57
48. Le meilleur des mets. La Fontaine . 61

49. L'Arabe et son cheval. Lamartine . 62
50. Cincinnatus. Rollin 63
51. L'amitié ou Damon et Phintias J.-J. Barthélemy 64
52. Un jugement de Zadig. Voltaire. . 65
53. Les héroïnes polonaises. Le comte de Ségur . . . . . »
54. Une aventure à Saint-Pétersbourg. Alexandre Dumas 66
55. Mort d'Épaminondas. J.-J. Barthélemy 68
56. Imagination dans les jeux. Ernest Legouvé 69
57. L'Alchimiste. Montesquieu . . . 72
58. Gil Blas de Santillane chez le duc de Lerme. Le Sage 74
59. Lysimaque. Montesquieu 78
60. Le neveu de la fruitière. Hégésippe Moreau 81
61. Exécution de Charles Ier, roi d'Angleterre. Guizot 85
62. Le dormeur. L. Veuillot 87
63. Passage des Alpes par François 1er (1515). Gaillard 88
64. Trait de probité. Aimé Martin . . 89
65. Destruction de Carthage. Chateaubriand 90
66. Bonivard. Alexandre Dumas . . . 91
67. Récit de la Tisbe à Angelo, podestat de Padoue. Victor Hugo . . 92

DESCRIPTIONS. TABLEAUX. PORTRAITS. PARALLÈLES.

68. Vie privée de Fénelon. La Harpe . 93
69. Les récréations de Paul et Virginie. Bernardin de Saint-Pierre . . . 94
70. Le Renard. Buffon 96
71. Le lézard gris. Lacépède 97
72. Polichinelle. Ch. Nodier . . . . »
73. Les nids des oiseaux. Chateaubriand 98
74. Le commissionnaire du quartier. J. Janin 99
75. La pêche de la baleine. Milne Edwards 100
76. Un nid de bouvreuil. Chateaubriand 101
77. Le serpent charmé. Chateaubriand. 102
78. Godefroid de Bouillon. Michaud. . 103
79. L'écureuil. Buffon . . . . . »
80. Le chien. Buffon 104
81. L'oiseau-mouche. Buffon 105
82. La fauvette. Buffon 106
83. Une tempête au cap Sunium. Barthélemy 107
84. Le lever du soleil. J.-J. Rousseau. »
85. Même sujet. Henri Conscience, trad. de Léon Wocquier . . . 108
86. La maison de Rollin. Rollin. . . 109
87. Les plaisirs de la campagne. J.-J. Rousseau . . . . . »
88. Le cheval. Buffon 111
89. L'âne. Buffon. 112
90. Portrait de l'âne. R. Töpffer. . . 113
91. L'ouragan dans les Antilles. Raynal 115
92. Le Nil. J. Michaud 116
93. Venise. Mme de Stael 117
94. Deux perspectives de la nature. Chateaubriand 118
95. Le saut du Niagara. Chateaubriand. 120
96. Les Arabes. Chateaubriand . . . 121
97. Attachement de la poule pour ses poussins. Gueneau de Montbeillard 123
98. Les castors. Buffon. 124
99. Les moucherons et leurs danses. Bernardin de Saint-Pierre. . . 126
100. Le lis et la rose. Bernardin de Saint-Pierre . . . . . »
101. Le pigeon, l'hirondelle et le moineau. Ch. Nodier. 127
102. La maisonnette. Guizot 128
103. Les travaux dans les mines. J.-J. Rousseau . . . . . »
104. L'hiver en Russie. Bernardin de Saint-Pierre 129
105. Les hirondelles. Chateaubriand . 130
106. La rose et le papillon. Bernardin de Saint-Pierre 131
107. Le Vésuve. Mme de Stael 132
108. Portrait d'Alexandre-le-Grand. Barthélemy. 133
109. Madame Théophile. Théophile Gauthier. 134
110. Les forêts agitées par le vent. Bernardin de Saint-Pierre 137
111. La cathédrale d'Anvers. Victor Cousin 138
112. Rome et Carthage. Victor Hugo . 140

LETTRES.

113. Mme de Sévigné à Mme de Grignan. 141
114. Id. id. 142
115. Id. id. 143
116. Mme de Sévigné à M. de Pompone. 144

117. Mme de Sévigné à Mme de Grignan. 144
118. Id. id. . 145
119. Mme de Sévigné à Mme et M. de Grignan 146
120. Mme de Lafayette à Mme de Sévigné 147
121. Mme de Sévigné à Mme de Grignan. »
122. Mme de Sévigné à Coulanges. . . 148
123. Mme de Grignan au Président de Moulceau 150
124. Mme de Simiane au comte de Bussy-Rabutin 151
125. Voltaire au marquis d'Argenson . 152
126. Voltaire à M. Fabry. . . . . »
127. Rica à ***. Montesquieu 153
128. Rica à ***. Montesquieu . . . . »
129. Rica à Ibben, à Smyrne. Montesquieu 154
130. J.-J. Rousseau à M*** 155
131. J.-J. Rousseau à un jeune homme. »
132. J.-J. Rousseau à Mme la marquise de Menars 156
133. J.-J. Rousseau à M. le comte de Lastic. 157
134. Racine à son fils. . . . . »
135. Racine à son fils. 158
136. Mme de Maintenon à M. d'Aubigné, son frère. 159
137. Le comte Joseph de Maistre à la comtesse d'Edling 160
138. Le marquis de Feuquières à Louis XIV . . . . . »
139. Madame d'Épinay à l'abbé Galliani. 161
140. A Madame Pigalle, à Lille. P.-L. Courier 162
141. Franklin à Webb 164
142. Beauharnais au roi de Bavière . . »

MORALE OU PHILOSOPHIE PRATIQUE.

143. Le véritable bonheur. Frayssinous. 165
144. Éducation. Instruction. 166
145. Instructions de Tobie à son fils. De Genoude. Traduction de la Bible . . . . . »
146. Conscience. Vertu 167
147. La terre. Fénelon 169
148. Honneur. Probité. Justice 170
149. La vraie charité. J.-J. Rousseau . 171
150. Humanité. Charité. Générosité. . »
151. L'amour de la patrie. Chateaubriand 172
152. La Patrie 173
153. Le retour dans la patrie. Bernardin de Saint-Pierre 174
154. Reconnaissance. Ingratitude . . . 174
155. Les vrais plaisirs. Servan. 175
156. Caractère. Courage. Constance. . . 176
157. Bonheur de l'obscurité. Bernardin de Saint-Pierre . . . . . »
158. Bonheur. Malheur 177
159. Le présent et l'avenir. Fénelon. . 179
160. Prudence. Modération. . . . . »
161. La famille. De Lamennais . . . 180
162. Influence des mœurs sur le caractère. J.-J. Rousseau. . . . . »
163. Activité. Paresse. 181
164. L'aile d'un papillon. Diderot. . . 182
165. Le temps 183
166. La conscience. Massillon. . . . »
167. Ordre. Économie 184
168. Du remords et de la conscience. Chateaubriand. . . . . »
169. Sincérité. Mensonge. Discrétion . 185
170. Contemplation du ciel étoilé. X. de Maistre 186
171. Vanité. Orgueil. Flatterie . . . 187
172. La mort d'un ami. X. de Maistre . 188
173. Amis. Ennemis 189
174. Les tombeaux. Bernardin de Saint-Pierre . . . . . »
175. Envie 190
176. Les souvenirs de la vieillesse. Ch. Nodier 191
177. Douceur. Modestie. Simplicité . . 192
178. Le son des cloches. Chateaubriand. »
179. Politesse 193

DIALOGUES.

180. François Ier et le Charbonnier. Fénelon 194
181. Xerxès et Léonidas. Fénelon . . 195
182. Le connétable de Bourbon et Bayard. Fénelon 198
183. Louis XI et Philippe de Commines. Fénelon 200
184. Le Grondeur. Brueys 202
185. L'Avare qui se croit volé. Molière. 204
186. Le souper d'Harpagon. Molière. . 207
187. L'avocat puni. Brueys. 210

MORCEAUX DIVERS.

188. Les voyages à pied. Florian 213
189. Une poupée modèle. H. Rigault . »
190. Pétition de la main gauche. Franklin. 214

191. Plaidoyer en faveur des chiens et des chats. Colnet 215
192. Mon ruisseau. Alphonse Karr . . . 217
193. Comment faut-il lire les fables de La Fontaine? Ernest Legouvé . 218

DEUXIÈME PARTIE. — POÉSIE.

FABLES.

194. Le Laboureur et ses Enfants. La Fontaine. 222
195. La Guenon, le Singe et la Noix. Florian . . . . . »
196. Le Renard et le Bouc. La Fontaine. 223
197. Les Oranges. Florian 224
198. Le Corbeau et le Renard. La Fontaine 226
199. Le Renard et la Cigogne. La Fontaine . . . . . »
200. Le Château de cartes. Florian . . 227
201. Le Lièvre et la Tortue. La Fontaine 228
202. Le Loup et l'Agneau. La Fontaine. 229
203. Le petit Poisson et le Pêcheur. La Fontaine. 230
204. La Cigale et la Fourmi. La Fontaine 231
205. Le Grillon et le Ver luisant. Laurent de Jussieu 232
206. Le Léopard et l'Écureuil. Florian. 233
207. L'Abeille et la Fourmi. Rouveroy. 234
208. L'Écureuil et le Renard. Rouveroy. 235
209. La Mère, l'Enfant et les Sarigues. Florian 237
210. Le Danseur de corde et le balancier. Florian 238
211. Le Papillon et la Chenille. Jauffret. 239
212. La Brebis et le Chien. Florian . . »
213. L'Habit d'Arlequin. Florian. . . 240
214. Les Serins et le Chardonneret. Florian 241
215. Le Coq et le Renard. La Fontaine. 242
216. Le Loup et la Cigogne. Id. . . 243
217. L'Ane et le petit Chien. Id. . . »
218. Le Singe qui montre la lanterne magique. Florian. 244
219. La Carpe et les Carpillons. Florian. 246
220. Le Loup et le Chien. La Fontaine. 247
221. La Mort et le Bûcheron. Id. . . 249
222. Les deux Mulets. Id. . . »
223. Le Lion et l'Ane chassants. Id. . . 250
224. Le Nid d'hirondelles. Viennet . . 251
225. L'Aveugle et le Paralytique. Florian 252
226. Le Grillon. Florian. 253
227. Le Parricide. Florian 254
228. Les Enfants et les Perdreaux. Florian . . . . . »
229. La Sincérité. Rouveroy 255
230. La Locomotive et le Cheval. Lachambeaudie 256
231. Le Trône de neige. De Stassart. . »
232. Une Soirée chez la Perruche. Viennet 257
233. Les Grenouilles qui demandent un roi. La Fontaine 259
234. Le Cochet, le Chat et le Souriceau. La Fontaine 260
235. La Laitière et le Pot au lait. La Fontaine. 261
236. Le Héron. La Fontaine 263
237. La Fleur et le Nuage. Lachambeaudie 264
238. Les Peintures à fresque. De Stassart . . . . . »
239. Le Boiteux, le Bossu et l'Aveugle. Florian . . . . . »
240. Le Gland et la Citrouille. La Fontaine 266
241. L'Hirondelle et les petits Oiseaux. La Fontaine 267
242. La Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion. La Fontaine 269
243. Le Lièvre et la Perdrix. La Fontaine 270
244. Le Savetier et le Financier. La Fontaine 271
245. Le Chêne et le Roseau. La Fontaine 272
246. L'Ane et son Maître. Aubert. . . 273
247. Le Chat et un vieux Rat. La Fontaine 274
248. L'Écureuil et le Chien de chasse. De Stassart. 276
249. L'Hippopotame et les Insectes. Viennet 277
250. Le Berger imprudent. De Stassart. 278
251. Le Spéculateur insatiable. Id. . »
252. Les Chats en société de commerce. Viennet 279
253. Le Chien coupable. Florian . . . 281
254. La Conque et l'Enfant. Lachambeaudie 283

ALLÉGORIES.

255. Image de la vie. Mme Tastu . . . 283
256. Fruits du travail. Id. . . . . »
257. Le Colimaçon. Arnault 284

258. La Feuille. Arnault. 284
259. Le Voyage. Florian . . . . . »
260. Le Papillon. Lamartine 285
261. La Source. Th. Gauthier . . . . . »
262. La Branche coupée. Deschamps . 286
263. Les cinq actes de la vie. Princesse de Salm . . . . . »
264. L'Aigle et le Soleil. Lamartine . . 287
265. A mes enfants. Mme Deshoulières . 288
266. Le Livre de la vie 289
267. Adieu aux enfants. V. Martin . . »

ANECDOTES. CONTES. NARRATIONS.

268. Les dix francs d'Alfred. L. Guérin. 290
269. Le petit Savoyard. Alex. Guiraud . 293
270. Une promenade de Fénelon. Andrieux 298
271. Un trait de Louis XII. Andrieux . 302
272. Le Lion de Florence. Millevoye . 303
273. Trois jours de Christophe Colomb. Casimir Delavigne 304
274. Le Meunier Sans-Souci. Andrieux. 305
275. Les pauvres gens. V. Hugo . . . 308
276. Après la bataille. Id. 313

DESCRIPTIONS. TABLEAUX.

277. Le Nid de fauvettes. Berquin . . 313
278. Bergeronnette. Dovalle 314
279. Le coin du grand-père. L. Tournier. »
280. L'Oiseau-mouche. Gozlan. . . . 316
281. La vie aux champs. V. Hugo. . . »
282. Le premier vol du jeune oiseau. Delille 318
283. La vache. J. Autran . . . . . »
284. L'Ange et l'Enfant. Reboul . . . 319
285. La ferme à midi. Charles Reynaud. 320
286. La mort d'un bouvreuil. Brizeux . 321
287. Sommeil d'un enfant. A. de Musset. »
288. Aux Feuillantines. V. Hugo. . . 322
289. La Voulzie. Hégésippe Moreau. . 323
290. Le nid. Émile Souvestre 323
291. La ferme. Delille. 324
292. Le coin du feu. Delille. 326
293. L'âne. Delille. 329
294. Le serpent. Delille 330
295. Marie. Brizeux 331
296. L'orage. Saint-Lambert 332
297. Souvenirs d'un père. V. Hugo . . 333
298. Maison où mourut mon père. Hugo 334
299. Le voyageur égaré dans les neiges du Saint-Bernard. Chênedollé . 336
300. La Belgique. Lesbroussart . . . 337
301. Le cimetière de campagne. G. Legouvé. 339
302. L'Enfance. Delille 340
303. Le Chat. Delille . . . . . »
304. La vallée de Champrosay. Pierre Lebrun 341
305. La Raison. Voltaire. 342
306. L'Amitié. Voltaire . . . . . »
307. L'Hypocrisie. J.-B. Rousseau . . 343
308. La Patience et l'Ambition. Alfred de Musset . . . . . »
309. L'Enfant grec. V. Hugo . . . . »
310. Tableau. Eugène Manuel. . . . 345
311. Le Chien. Delille . . . . . »
312. La Levrette. Lamartine 346
313. Le petit ménage du père. Victor de Laprade 348
314. La soirée en famille. Brizeux . . 349
315. Le Moustoir. Brizeux 350
316. Le grésil. Elzéar Ortolan. . . . 351

ODES. CHANSONS. BALLADES.

317. L'Étoile du soir. Alfred de Musset. 352
318. Chant d'une mère auprès du berceau de son enfant. Berquin . . »
319. La petite maison. A.-M. Blanchecotte 353
320. La chanson de l'alouette. Victor de Laprade 353
321. Le fuseau de la grand'mère. Édouard Plouvier. 354
322. Le printemps d'un père. Victor de Laprade . . . . . »
323. Les têtes blondes. V. Hugo . . . 355
324. Le chien du Louvre. C. Delavigne. 357
325. Le chrétien mourant. De Lamartine 358
326. Le souhait du poète. Thomas . . 359
327. A un père, sur la mort de sa fille. Malherbe 360
328. Pour les pauvres. V. Hugo . . . 361
329. La mort de Jeanne d'Arc. C. Delavigne 363
330. La chanson du vannier. André Theuriet. 365
331. La Fermière. Hégésippe Moreau . 367
332. Les hirondelles. Béranger . . . 368
333. Mon vieil habit. Béranger . . . 369
334. Le soldat de Marsala. Gustave Nadaud 370
335. La sainte alliance des peuples. Béranger 371

ÉLÉGIES.

336. Néra. C. Delavigne 373
337. La pauvre fille. Alexandre Soumet. 374
338. La chute des feuilles. Millevoye . 375
339. L'anniversaire. Millevoye. . . . 377
340. Autrefois. Victor Hugo 378
341. Les petits Orphelins. Belmontet . »
342. Adieux d'un fils à sa mère. Brizeux. 380
343. Le tombeau du jeune laboureur. Chênedollé 381
344. A la mère de l'enfant mort. V. Hugo. 383
345. La grand'mère. V. Hugo . . . . »
346. Le dernier jour de l'année. Mme Tastu 385
347. Adieux à la vie. Gilbert 386
348. Le poète aveugle. Delille 387
349. Le testament de Delille. Delille. . 388

MORALE OU PHILOSOPHIE PRATIQUE.

350. Religion. Vertu. Conscience. . . 389
351. Combat intérieur. J. Racine. . . 391
352. Le Sage. La Fontaine 392
353. La vieillesse. Mme Tastu . . . . »
354. Honneur. Probité. Justice . . . 393
355. Le criminel. Gilbert . . . . . »
356. Humanité. Charité. Générosité. . 394
357. Les épis du pauvre. Victor de Laprade 395
358. Le diamant. Émile Deschamps. . »
359. Patrie 397
360. L'amour de la patrie. Gresset . . 398
361. Caractère. Courage. Constance . . 399
362. A mon fils. Victor de Laprade . . »
363. Bonheur. Malheur 400
364. Mot de César. Ch. Nodier. . . . 401
365. La vie champêtre. De Lamartine . 402
366. Bonheur de la vie champêtre. Andrieux 404
367. Les champs et la ville. Lemierre . »
368. Travail. Activité. Prix du temps . 405
369. L'Étude. Pierre Lebrun 406
370. Sincérité. Discrétion 407
371. Vanité. Orgueil. Flatterie . . . 408
372. Amis. Ennemis . . . . . »
373. Utilité des ennemis. J.-B. Rousseau 409
374. Prudence. Modération. . . . . »
375. Vices. Défauts 410
376. Maximes diverses 411
377. A un grave écolier. Victor de Laprade 412

DIALOGUES.

378. La Rissole et Merlin. Boursault . 413
379. Anne de Boulen et Elisabeth sa fille. Marie-Joseph Chénier . . 417
380. Pyrrhus et Cinéas. Boileau . . . 419
381. Le conquérant et le vieillard. Béranger 421

POÉSIES FUGITIVES.

Épigrammes.

382. Monsieur Harpin. Andrieux . . . 422
383. Épigramme de La Monnoye. . . »
384. Épigramme de La Monnoye. . . 423
385. Épigramme de Boursault. . . . »
386. Contre le poète Lebrun. Baour-Lormian . . . . . »
387. Contre Baour-Lormian. Lebrun . »
388. Épitaphe d'un paresseux . . . . »
389. Épitaphe d'un avare . . . . . »
390. Madrigal au roi de Danemark à l'occasion de son séjour à Paris. Chamfort 424
391. Inscription pour le portrait de Roucher. Roucher . . . . . »
392. Inscription pour le portrait de La Fontaine. Guichard . . . . . »
393. Épitaphe de Turenne. Chevreau . »
394. La nature. Eugène Manuel . . . 425
395. Problème. Eugène Manuel . . . »
396. Les deux cortèges. Joséphine Soulary 426
397. Inscription proposée pour une statue de Jeanne d'Arc. Marie de Gournay. . . . . »

MORCEAUX DIVERS.

398. Solitude. Eugène Manuel. . . . 426
399. L'Histoire. J.-B. Rousseau . . . 427
400. Même sujet. G. Legouvé 428
401. L'Écolier. Mme Desbordes-Valmore 429
402. Un poète à son petit logis. Ducis . 431
403. Ma chartreuse. Gresset . . . . »
404. La Fontaine. Alfred de Musset. . 432
405. Les virtuoses des buissons. Mme A. Ségalas 433
406. Le café. Delille . . . . . »
407. Tombe et Rose. V. Hugo 435
408. La jeunesse du jour. Collin d'Harleville. . . . . »

TABLE ALPHABÉTIQUE.

PROSE.

A.

Pages.

L'Abeille et la Mouche. Fénelon . . . 1
Les abeilles. Fénelon 6
L'Abenaki. Saint-Lambert 45
L'académie silencieuse. L'abbé Blanchet 53
Activité 181
L'aile d'un papillon. Diderot 182
L'alchimiste. Montesquieu 72
Amis 189
L'amitié ou Damon et Phintias. Barthélemy. 64
L'amour de la patrie. Chateaubriand . 172
L'âne. Buffon 112
L'Arabe et son cheval. Lamartine . . 62
Les Arabes. Chateaubriand. 121
Attachement de la poule pour ses poussins. Gueneau de Montbeillard . . . 123
L'avare qui se croit volé. Molière. . . 204
Une aventure à Saint-Pétersbourg . . 66
L'avocat puni. Brueys. 210

B.

Beauharnais au roi de Bavière. . . . 164
Bélisaire dans un château de la Thrace. 54
Bonheur 177
Bonheur de l'obscurité. B. de St-Pierre. 176
Bonivard. Alexandre Dumas 91
La bonne camaraderie. D'Aguesseau . 18

C.

La caisse de Dieu. Krummacher, trad. par Charles André 7
Le canard de la foire. J.-J. Rousseau . 36
Caractère 176
Pages.
Les castors. Buffon 124
La cathédrale d'Anvers. Victor Cousin . 138
Charité. 171
Le Chat et les Lapins. Fénelon . . . 3
Le cheval. Buffon 112
Le chien. Buffon 104
Les choux. E. Simon, trad. par Charles André 7
Le ciel azuré et les nuages. Pestalozzi, trad. par Charles André . . . . . »
Cincinnatus. Rollin 63
Comment faut-il lire les fables de La Fontaine? Ernest Legouvé 218
Le commissionnaire du quartier. J. Janin 99
Le connétable de Bourbon et Bayard . 198
La conscience. Massillon 183
Conscience 167
Constance. 176
Contemplation du ciel étoilé. X. de Maistre 186
Courage 176

D.

Destruction de Carthage. Chateaubriand 90
Les deux chemins de la vie. Mme Guizot. 14
Deux perspectives de la nature . . . 118
Les deux Renards. Fénelon. 4
Le dîner de l'abbé Cosson. Berchoux . 19
Discrétion. 185
Dix mille livres de rente. A. Arnault . 33
Le dormeur. L. Veuillot 87
Douceur 192

E.

Économie. 184
L'écureuil. Buffon 103

Éducation. 166
Enfance de Paul et Virginie. Bernardin de Saint-Pierre 25
Ennemis 189
Envie 190
Mme d'Épinay à l'abbé Galliani . . . 161
L'épreuve. J.-J. Rousseau 39
Exécution de Charles Ier, roi d'Angleterre. Guizot 85

F.

La famille. De Lamennais 180
La fauvette. Buffon 106
Le fermier 17
De Feuquières à Louis XIV 160
Flatterie 187
Les forêts agitées par le vent. B. de Saint-Pierre 137
François Ier et le Charbonnier. . . . 194
Franklin à Webb 164

G.

Générosité 171
Gil Blas chez le duc de Lerme. Le Sage. 74
Godefroid de Bouillon. Michaud. . . 103
La grande table. J.-G. Reinhardt, trad. par Charles André 9
Le grondeur. Brueys 202
Mme de Grignan au Présidt de Moulceau. 150
La guerre. Franklin 13

H.

Les héroïnes polonaises. Le comte de Ségur 65
Héroïque dévouement de Goffin . . . 44
Les hirondelles. Chateaubriand . . . 130
Histoire d'Alibée, persan. Fénelon . . 40
L'hiver en Russie. B. de Saint-Pierre . 129
Honneur 170
Humanité. 171

I.

Imagination dans les jeux. Legouvé. . 69
Influence des mœurs sur le caractère . 180
Ingratitude 174
Instruction 166
Instructions de Tobie à son fils. De Genoude . . . . . »

J.

Jeannot et Colin. Voltaire 57
Un jugement de Zadig. Voltaire . . . 65
Justice. 170
La justice et la charité. De Lamennais . 11

L.

M. Labat. Mme de Genlis. 20
Mme de Lafayette à Mme de Sévigné . . 147
Le lapin de La Fontaine. Le Prince de Ligne 15
Une leçon de politesse 22
Le lever du soleil. J.-J. Rousseau. . . 107
Même sujet. H. Conscience, trad. Wocquier. 108
Le lézard gris. Lacépède. 97
Le lis et la rose. B. de Saint-Pierre . . 126
Louis XI et Philippe de Commines . . 200
Le Loup et le jeune Mouton. Fénelon . 4
Lysimaque. Montesquieu 78

M.

Madame Théophile. Th. Gautier . . . 134
Mme de Maintenon à M. d'Aubigné . . 159
La maisonnette. Guizot 128
Le comte J. de Maistre à la comtesse d'Edling 160
Malheur 177
Le meilleur des mets. La Fontaine . . 61
Mensonge. 185
Mieux que ça! Lévi 22
Modération 179
Modestie 192
Mort d'Épaminondas. Barthélemy . . 68
La mort d'un ami. X. de Maistre . . . 188
Les moucherons et leurs danses. B. de Saint-Pierre 126

N.

Le neveu de la fruitière. Hég. Moreau . 81
Un nid de bouvreuil. Chateaubriand. . 101
Les nids des oiseaux . Id. . . 98
Le Nil. J. Michaud 116

O.

L'oiseau-mouche. Buffon 105
Ordre 184
Orgueil 187

L'origine d'Arlequin 23
L'ouragan dans les Antilles. Raynal. 115

P.

Paresse. 181
Le passage des Alpes par François Ier (1515). Gaillard 88
La patience d'Abauzit. B. de Saint-Pierre 54
La patrie. Chateaubriand 173
La patte de dindon. Ernest Legouvé. . 30
La pêche de la baleine. Milne Edwards. 100
Le père Jacques et son fils. A. Diesterweg, trad. par Charles André . . 8
Pétition de la main gauche. Franklin . 214
Les peuples et le prince. La Bruyère . 15
Piété filiale chez un vieillard. St-Simon. 20
A Mme Pigalle. P.-L. Courier 162
Le Pigeon, l'Hirondelle et le Moineau . 127
Le Pigeon puni de ses inquiétudes . . 5
Plaidoyer en faveur des chiens et des chats. Colnet 215
Les plaisirs de la campagne. 109
Polichinelle. Ch. Nodier. 97
Politesse 193
Portrait d'Alex.-le-Grand. Barthélemy. 133
Portrait de l'âne. R. Töpffer 113
Une poupée modèle. H. Rigault . . . 213
Le présent et l'avenir. Fénelon . . . 179
Probité. 170
Prudence 179

Q.

Le quatuor. Champfleury 16
Le quiproquo. L.-Ph. comte de Ségur . 34

R.

Racine à son fils 157
Id. id. 158
Récit de la Tisbe à Angelo. Victor Hugo. 92
Reconnaissance. 174
Les récréations de Paul et Virginie . . 94
Les religieux du mont Saint-Bernard . 47
Du remords et de la conscience . . . 184
Le renard. Buffon 96
Retour de Bernardin de Saint-Pierre 48
Le retour dans la patrie. B. de St-Pierre. 174
Rica à Ibben, à Smyrne. Montesquieu . 154
Rica à ***. Montesquieu 153
Id. Id. . . . . »
Rome et Carthage. Victor Hugo . . . 140
La rose et le papillon. B. de Saint-Pierre. 131
J.-J. Rousseau à M *** 155
Id. à M. le comte de Lastic. 157
Id. à Mme la marquise de Menars 156
Id. à un jeune homme . . . 155
Mon ruisseau. Alphonse Karr 217

S.

Le saut du Niagara. Chateaubriand . . 120
Le savant et le voleur. Chamfort . . . 21
Le serpent charmé. Chateaubriand . . 102
Mme de Sévigné à Coulanges 148
Id. à Mme de Grignan . . 141
Id. Id. . . 142
Id. Id. . . 143
Id. Id. . . 144
Id. Id. . . 145
Id. Id. . . 147
Id. à Mme et à M. de Grignan 146
Id. à M. de Pompone . . 144
Le sifflet. Franklin. 33
Mme de Simiane au comte de Bussy-Rabutin. 151
Simplicité. 192
Sincérité 185
Le singe. Fénelon 1
Le son des cloches. Chateaubriand . . 192
Le souper d'Harpagon. Molière . . . 207
Les souvenirs de la vieillesse. Ch. Nodier 191
Un succès non désiré. Prince de Ligne. 43

T.

Une tempête au cap Sunium. Barthélemy 107
Le temps 183
Tendresse filiale de saint Jean-Chrysostôme. Villemain 44
La terre. Fénelon 169
Les tombeaux. B. de Saint-Pierre . . 189
Trait de probité. Aimé Martin. . . . 89
Les travaux dans les mines. Rousseau. 128
Les trois amis. J.-G. von Herder, trad. par Charles André 13

V.

Vanité 127
Venise. Mme de Stael 117
Le véritable bonheur. Frayssinous. . 165

Vertu 167
Le Vésuve. Mme de Stael. 132
Vie privée de Fénelon. La Harpe. . . 93
Voltaire au marquis d'Argenson . . . 152
Id. à M. Fabry . . . . . „
Les voyages à pied. Florian 213
La vraie charité. J.-J. Rousseau . . . 171
Les vrais plaisirs. Servan. 175

X.

Xerxès et Léonidas. Fénelon 195

POÉSIE.

A.

L'Abeille et la Fourmi. Rouveroy . . 234
Adieu aux enfants. V. Martin 289
Adieux à la vie. Gilbert 386
Adieux d'un fils à sa mère. Brizeux . . 380
L'Aigle et le Soleil. Lamartine. . . . 287
A la mère de l'enfant mort. V. Hugo . . 383
A mes enfants. Mme Deshoulières. . . 288
Amis. Ennemis. 408
L'amitié. Voltaire 342
A mon fils. Victor de Laprade. . . . 399
L'amour de la patrie. Gresset 398
L'âne. Delille 329
L'Ane et le petit Chien. La Fontaine . . 243
L'Ane et son Maître. Aubert 273
L'Ange et l'Enfant. Reboul. 319
Anne de Boulen et Élisabeth sa fille . . 417
L'anniversaire. Millevoye 377
Après la bataille. V. Hugo 313
A un grave écolier. V. de Laprade . . 412
A un père, sur la mort de sa fille. . . 360
Autrefois V. Hugo. 378
Aux Feuillantines. V. Hugo 322
L'Aveugle et le Paralytique. Florian . . 252

B.

La Belgique. Lesbroussart. 337
Le Berger imprudent. De Stassart . . 278
Bergeronnette. Dovalle 314
Le Boiteux, le Bossu et l'Aveugle . . 265
Bonheur de la vie champêtre. Andrieux. 404
Bonheur. Malheur. 400
La Branche coupée. Émile Deschamps . 286
La Brebis et le Chien. Florian . . . 239

C.

Le café. Delille 433
Caractère. Courage. Constance. . . . 399
La Carpe et les Carpillons. Florian . . 246
Les champs et la ville. Lemierre. . . 404
La chanson de l'alouette. Victor de Laprade. 353
La chanson du vannier. André Theuriet 365
Chant d'une mère auprès du berceau de son enfant. Berquin 352
Le chat. Delille. 340
Le Château de cartes. Florian. . . . 227
Le Chat et un vieux Rat. 274
Les Chats en société de commerce . . 279
Le Chêne et le Roseau. La Fontainé . 272
Le Chien. Delille 345
Le Chien coupable. Florian 281
Le chien du Louvre. C. Delavigne . . 357
Le chrétien mourant. De Lamartine . . 358
La chute des feuilles. Millevoye . . . 375
La Cigale et la Fourmi. La Fontaine . 231
Le cimetière de campagne. G. Legouvé . 339
Les cinq actes de la vie. Princesse de Salm. 286
Le Cochet, le Chat et le Souriceau . . 260
Le coin du feu. Delille 326
Le coin du grand-père. L. Tournier . . 314
Le Colimaçon. Arnault 284
Combat intérieur. J. Racine 391
La Conque et l'Enfant. Lachambeaudie . 283
Le conquérant et le vieillard. Béranger 421
Contre Baour-Lormian. Lebrun . . . 423
Contre le poète Lebrun. Baour-Lormian 423
Le Coq et le Renard. La Fontaine . . 242
Le Corbeau et le Renard. La Fontaine . 226
Le Criminel. Gilbert 393

D.

Le Danseur de corde et le balancier . . 238
Le dernier jour de l'année. Mme Tastu . 385
Les deux cortèges. Joséphine Soulary . 426
Les deux Mulets. La Fontaine. . . . 249
Le diamant. Émile Deschamps . . . 395
Les dix francs d'Alfred. Léon Guérin . 290

E.

L'Écolier. Mme Desbordes-Valmore . . 429
L'Écureuil et le Chien de chasse . . . 276
L'Écureuil et le Renard. Rouveroy . . 235
L'Enfance. Delille 340

L'Enfant grec. V. Hugo 343
Les Enfants et les Perdreaux 254
Épigramme de Boursault 423
Épigramme de La Monnoye. 422
Épigramme de La Monnoye 423
Les épis du pauvre. Victor de Laprade. 395
Épitaphe de Turenne. 424
Épitaphe d'un avare 423
Épitaphe d'un paresseux. 423
L'Étoile du soir. Alfred de Musset . . 352
L'Étude. Pierre Lebrun 406

F.

La ferme. Delille 324
La ferme à midi. Charles Reynaud . . 320
La Fermière. Hégésippe Moreau . . . 367
La Feuille. Arnault 284
La Fleur et le Nuage. Lachambeaudie . 264
Fruits du travail. Mme Tastu 283
Le fuseau de la grand'mère. Édouard Plouvier 354

G.

La Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le Lion. La Fontaine. . 269
Le Gland et la Citrouille. La Fontaine 266
La Grand'mère. V Hugo. 383
Les Grenouilles qui demandent un roi. La Fontaine 259
Le grésil. Elzéar Ortolan 351
Le Grillon. Florian 253
Le Grillon et le Ver luisant. Laurent de Jussieu 232
La Guenon, le Singe et la Noix . . . 222

H.

L'Habit d'Arlequin. Florian 240
Le Héron. La Fontaine 263
L'Hippopotame et les Insectes. . . . 277
L'Hirondelle et les petits Oiseaux . . 267
Les Hirondelles. Béranger 368
L'Histoire. G. Legouvé 428
L'Histoire. J.-B. Rousseau 427
Honneur. Probité. Justice 393
Humanité. Charité. Générosité 394
L'Hypocrisie. J.-B. Rousseau 343

I.

Image de la vie. Mme Tastu. 283
Inscription pour le portrait de La Fontaine. Guichard 424
Inscription pour le portrait de Roucher. Roucher . . . . .
Inscription proposée pour une statue de Jeanne d'Arc. Marie de Gournay. . 426

J.

La jeunesse du jour. Collin d'Harleville 435

L.

Le Laboureur et ses Enfants 222
La Fontaine. Alfred de Musset . . . 432
La Laitière et le Pot au lait. 261
La Rissole et Merlin. Boursault . . . 413
Le Léopard et l'Écureuil. Florian. . . 233
La Levrette. Lamartine 346
Le Lièvre et la Perdrix. La Fontaine . . 270
Le Lièvre et la Tortue. La Fontaine . . 228
Le Lion de Florence. Millevoye . . . 303
Le Lion et l'Ane chassants 250
Le livre de la vie. 289
La Locomotive et le Cheval. 256
Le Loup et la Cigogne. La Fontaine. . 243
Le Loup et l'Agneau. La Fontaine . . 229
Le Loup et le Chien. La Fontaine . . 247

M.

Ma chartreuse. Gresset 431
Madrigal au roi de Danemark à l'occasion de son séjour à Paris 424
Maison où mourut mon père. V. Hugo. 334
Marie. Brizeux 331
Maximes diverses 411
La Mère, l'Enfant et les Sarigues. . . 237
Le Meunier Sans-Souci. Andrieux . . 305
Monsieur Harpin. Andrieux 422
Mon vieil habit. Béranger 369
La mort de Jeanne d'Arc 363
La mort d'un bouvreuil. Brizeux . . . 321
La Mort et le Bûcheron 249
Mot de César. Ch. Nodier 401
Le Moustoir. Brizeux. 350

N.

La nature. Eugène Manuel. 425
Néra. C. Delavigne 373
Le nid. Émile Souvestre. 323
Le nid de fauvette. Berquin. 313

Le nid d'hirondelles Viennet 251

O.

L'Oiseau-mouche. Gozlan 316
L'Orage. Saint-Lambert 332
Les Oranges. Florian 224

P.

Le Papillon. Lamartine 285
Le Papillon et la Chenille. Jauffret . . 239
Le Parricide. Florian. 254
La Patience et l'Ambition 343
Patrie 397
La pauvre fille. Alexandre Soumet . . 374
Les pauvres gens. V. Hugo 308
Les Peintures à fresque. De Stassart . . 264
La petite maison 353
Le petit ménage du père. 348
Le petit Poisson et le Pêcheur. . . . 230
Le petit Savoyard. Alex. Guiraud . . 293
Les petits Orphelins. Belmontet . . . 378
Le poète aveugle. Delille 387
Un poète à son petit logis. Ducis . . . 431
Pour les pauvres. V. Hugo 361
Le premier vol du jeune oiseau . . . 318
Le printemps d'un père 354
Problème. Eugène Manuel 425
Une promenade de Fénelon 298
Prudence. Modération 409
Pyrrhus et Cinéas. Boileau 419

R.

La Raison. Voltaire 342
Religion. Vertu. Conscience 389
Le Renard et la Cigogne. 226
Le Renard et le Bouc. La Fontaine . . 223

S.

Le Sage. La Fontaine 392
La sainte alliance des peuples 371
Le Savetier et le Financier 271
Les Serins et le Chardonneret 241
Le Serpent. Delille. 330
La sincérité. Rouveroy 255
Sincérité. Discrétion 407
Le Singe qui montre la lanterne magique. Florian 244
Une soirée chez la perruche Viennet. . 257
La soirée en famille. Brizeux 349
Le soldat de Marsala. G. Nadaud . . . 370
Solitude. Eugène Manuel 426
Sommeil d'un enfant 321
Le souhait du poète. Thomas 359
La Source. Th. Gauthier 285
Souvenirs d'un père. V. Hugo 333
Le Spéculateur insatiable 278

T.

Tableau. Eugène Manuel 345
Le testament de Delille Delille . . . 388
Les têtes blondes. V. Hugo 355
Le tombeau du jeune laboureur . . . 381
Tombe et Rose V. Hugo 435
Un trait de Louis XII. Andrieux . . . 302
Travail. Activité. Prix du temps . . . 405
Trois jours de Christophe Colomb . . 304
Le Trône de neige. De Stassart . . . 256

U.

Utilité des ennemis. J.-B. Rousseau . . 409

V.

La Vache. J. Autran 318
La vallée de Champrosay 341
Vanité. Orgueil. Flatterie 408
Vices. Défauts 410
La vie aux champs. V. Hugo 316
La vie champêtre. De Lamartine . . . 402
La vieillesse. Mme Tastu 392
Les virtuoses du buisson 433
La Voulzie. Hégésippe Moreau . . . 323
Le Voyage. Florian 284
Le voyageur égaré dans les neiges du Saint-Bernard. Chênedollé 336

FIN.